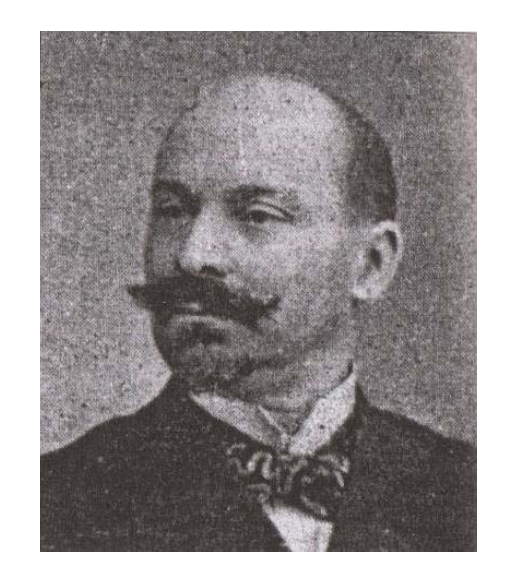


Georges Le Faure et Henry de Graffigny

AVENTURES EXTRAORDINAIRES D'UN SAVANT RUSSE

Volume II

LE SOLEIL ET LES PETITES PLANÈTES

Dessins de L. Vallet, Henriot, etc.
Edinger, 1889

Table des matières



Notre pensée se sent en communication latente avec ces mondes inaccessibles

Camille Flammarion.

Les Terres du Ciel.



CHAPITRE PREMIER

OÙ NOS HÉROS ONT DES TIRAILLEMENTS D'ESTOMAC

ALCIDE FRICOULET était ce qu'on appelle un bon garçon, et si, pour des causes qu'il tenait à garder secrètes, il n'aimait pas les femmes, tout au moins avait-il un cœur excellent.

Aussi, tout en applaudissant *in petto* à l'aventure qui soustrayait son ami Gontran à l'enfer du mariage, il ne pouvait s'empêcher, en même temps, de déplorer cette même aventure qui frappait si cruellement le comte de Flammermont.

Semblable à un fou, celui-ci criait et gesticulait, insultant Sharp, appelant Séléna, sondant en vain l'immensité où, dans l'irradiation solaire, aucune trace du véhicule n'apparaissait déjà plus.

– Gontran ! cria l'ingénieur, Gontran !

Mais le jeune homme, tout entier à sa douleur, n'entendait pas et continuait à s'absorber dans sa recherche.

Fricoulet reporta alors son attention sur Ossipoff qui, sous la violence de l'émotion, s'était évanoui entre ses bras.

Les jambes molles, le corps inerte et la tête ballante, le vieillard demeurait sans mouvement, et sans le souffle pressé qui s'échappait de sa gorge contractée, il eût pu passer pour mort.

Fricoulet, le seul qui eût conservé son sang-froid – et pour cause, puisqu'il n'était ni le père, ni le fiancé de Séléna, Fricoulet sentait cependant la nécessité de prendre une décision.



– Je ne puis pas demeurer là éternellement, murmura-t-il, ce vieillard a besoin de soins ; quant à Gontran, pour un peu il deviendrait fou.

Seulement alors, il s'aperçut que le cratère s'était peu à peu vidé des assistants qui le remplissaient au moment du congrès ; dans le lointain, de longues files de Sélénites disparaissaient par les voies souterraines, semblables à une bande de lapins qu'un étranger vient troubler dans leurs ébats.

– Les égoïstes ! pensa Fricoulet, pas un seul d'entre eux n'est venu s'enquérir de ce qui est arrivé.

À ce moment, une main se posa sur son épaule ; il se retourna et reconnut Telingâ.

– Hein ! s'écria l'ingénieur, vous seriez-vous jamais douté qu'il pût exister sur ce monde lumineux qui éclaire durant la nuit le pays des Subvolves, des gredins semblables !

Le sélénite hocha la tête sans répondre.

Puis, après un moment :

– Il faut vous hâter, dit-il.

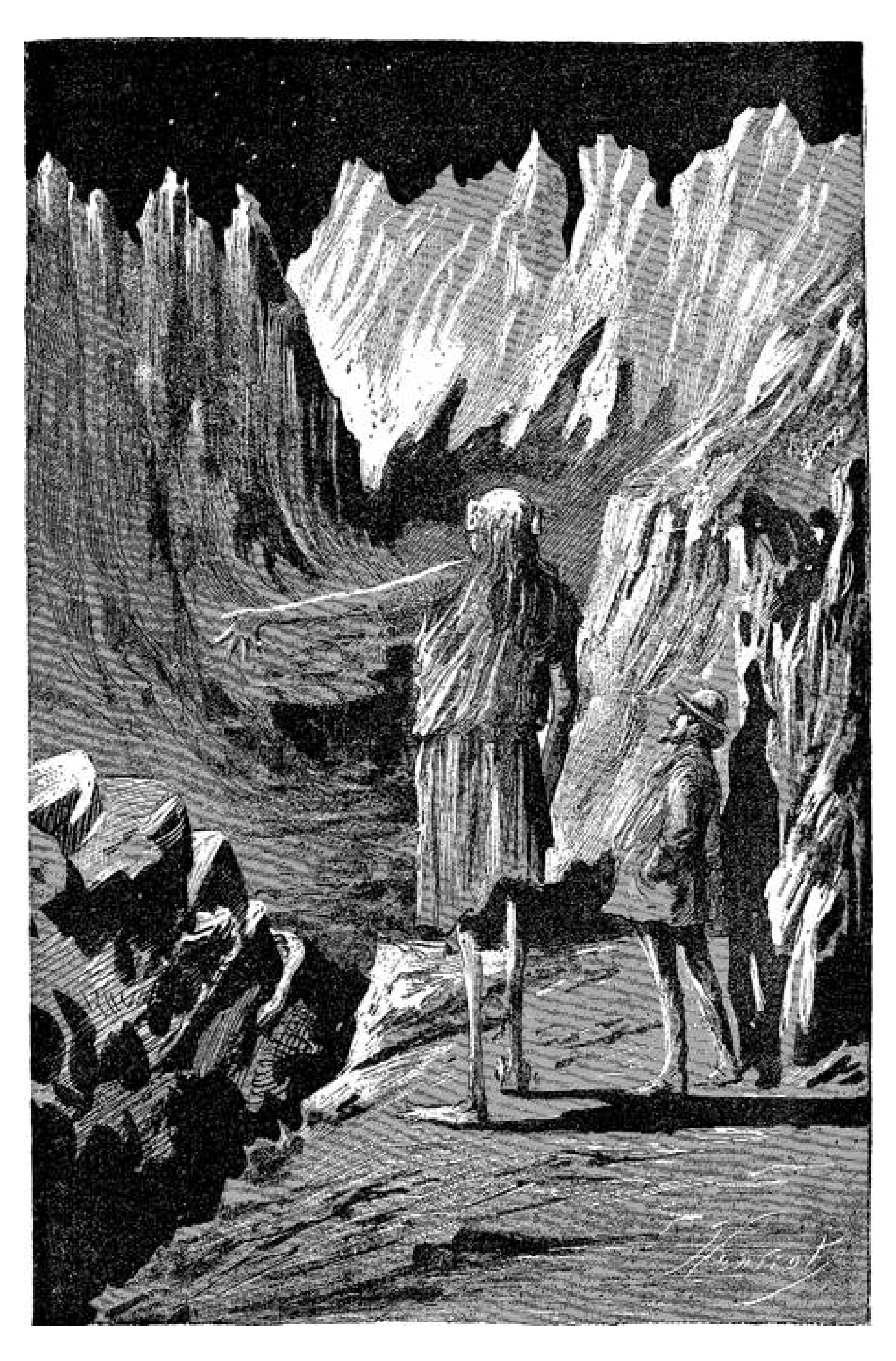
– Me hâter ! répliqua Fricoulet, me hâter de quoi faire ?

– De partir d'ici.

L'ingénieur fixa sur son interlocuteur des yeux ahuris.

– Mais où voulez-vous que nous allions ? demanda-t-il.

Telingâ posa son index sur le front du jeune homme.



Le sommet des montagnes s’estompait graduellement.

– Non, non ! exclama celui-ci, j’ai bien ma tête, rassurez-vous, seulement, je ne comprends pas pourquoi vous me dites de me hâter de partir d’ici.

– La nuit, répliqua laconiquement le sélénite.

Et il étendit le bras vers l’horizon.

Le sommet des montagnes et des cratères avoisinants s’estompait graduellement et l’ombre agrandie des dentelures volcaniques s’allongeait jusqu’aux Terriens.

En même temps, dans l’azur profond des cieux, dont aucun nuage ne troublait l’impassible et morne sérénité, les étoiles commençaient à scintiller.

– Brrr ! fit tout à coup Fricoulet, on dirait qu’il vous tombe sur les épaules un manteau de glace.

– Il ne faudrait pas tarder, fit observer Telingâ ; déjà les Sélénites, dont la constitution est cependant plus en rapport avec ces brusques changements de température, ont rejoint leurs chaudes demeures souterraines… croyez-moi, il serait dangereux pour vous et vos amis de demeurer plus longtemps ici…

– Vous avez raison, répliqua Fricoulet, je me sens déjà glacé jusqu’aux moelles.

Puis, avec autant de facilité que s’il n’eût pas plus pesé qu’une plume, l’ingénieur enleva Ossipoff et le jeta sur ses épaules ; ensuite il courut à Gontran, le prit par le bras et l’entraîna vers la grande salle mise à leur disposition par le directeur de l’observatoire de Maoulideck.



Il avait fait à peine quelques pas que soudain il s'arrêta.

– Et Farenheit ! exclama-t-il.

Tout préoccupé de l'état d'Ossipoff et de la douleur de Gontran, Fricoulet avait totalement oublié l'Américain, dont le souvenir lui était, à l'instant, revenu brusquement.

– Je ne puis pourtant pas abandonner ainsi ce malheureux, dit-il.

Et, en dépit des observations de Telingâ, il revint à grandes enjambées vers l'endroit où était tombé sir Jonathan.

Atteint en pleine poitrine par les éclats meurtriers de la cartouche de Sharp, l'Américain gisait sur le sol, les membres raides, la face rigide et convulsée par la rage, les yeux vitreux et le poing encore crispé sur la crosse de son revolver, dans l'attitude où la mort l'avait saisi.

– Mais il vit ! s'écria Fricoulet, trompé par cette apparence de mouvement.

Telingâ secoua la tête.

– Le froid s'est déjà emparé de lui, murmura-t-il ; l'âme s'est envolée vers les sphères supérieures, et ce n'est plus que sa dépouille mortelle que nous avons sous les yeux.



– Je veux au moins lui donner une sépulture, insista l'ingénieur.

– Le sol est déjà congelé, répliqua le Sélénite, et vous vous épuiseriez en vain à le vouloir creuser… au surplus, ce serait une précaution inutile… le froid va dessécher ce corps, le momifier,

et lorsque le soleil luira à nouveau, vous en pourrez faire ce que bon vous semblera.

Fricoulet jeta sur le cadavre de son compagnon un regard attristé et, suivi de Telingâ qui précipitait sa marche, il se mit à fuir devant l'ombre profonde qui, tombant des sommets, envahissait derrière lui le cirque lunaire, enveloppant d'un silence de mort ces roches titanesques, au pied desquelles, saisi par le froid épouvantable des espaces, le cadavre de Farenheit se congelait en grimaçant.

Arrivé dans la salle qui déjà, pendant quinze fois vingt-quatre heures, leur avait servi d'habitation, et où force leur était d'attendre le retour du soleil, Fricoulet étendit le vieillard sur la couche de Fédor Sharp.

Puis il fouilla dans l'une des nombreuses poches dont ses vêtements étaient munis, et en tira un petit bougeoir qu'il alluma ; à la lueur vacillante de ce lumignon, la salle prit aussitôt un aspect sinistre et funèbre ; des ombres monstrueuses s'accrochaient aux saillies des parois, faisant paraître plus petits encore les trois Terriens, rassemblés dans une encoignure.

– Fichtre ! grommela Fricoulet, il ne fait pas gai ici !

Il secoua brusquement les épaules pour chasser le voile de tristesse qui menaçait de l'envelopper ainsi qu'un linceul ; puis, s'approchant de M. de Flammermont qui s'était laissé tomber sur une couchette et demeurait immobile, la tête penchée sur la poitrine, les yeux fixés sur le sol, engourdi dans une torpeur désespérée, il lui posa la main sur l'épaule.

Le jeune comte tressaillit, releva la tête et regarda son ami, avec, sur la physionomie, la stupeur première de l'homme que l'on arrache brusquement au sommeil.



– Voyons ! Gontran, dit l'ingénieur, voyons !... sois homme ! que diable !... en vérité, j'ai honte de te voir abattu ainsi.

M. de Flammermont haussa les épaules dans un geste accablé et murmura ce seul mot d'une voix navrée :

– Séléna !

Pour le coup, Fricoulet s'impatienta et, frappant du pied :

– Eh ! s'écria-t-il, quand tu demeureras là, immobile, inerte comme un cratère, à te désoler et à appeler Séléna !… crois-tu, par hasard, que c'est là ce qui te la rendra ?

– Me la rendre ! murmura Gontran ; hélas !… elle est perdue !… perdue à jamais…

Et, après un moment, il poursuivit avec amertume :

– Ah ! pourquoi ce gredin ne m'a-t-il pas tué comme Farenheit ? au moins, c'en serait fini de la souffrance.

Fricoulet leva les bras au ciel.

– Voilà ! exclama-t-il, du parfait égoïsme ou je ne m'y connais pas !… eh bien ! et nous ! est-ce que nous ne comptons pas un peu aussi dans ton affection !… moi, particulièrement, est-ce que je n'ai pas un peu droit à ce que tu ne fasses pas si bon marché de ton existence ?

Il se tut et reprit :

– Car, ce bonheur dont la perte te désespère, est-ce que jamais tu aurais pu même le toucher du bout du doigt, si je ne t'avais fait la courte échelle pour te permettre d'y atteindre ?…

– Où veux-tu en venir ? demanda M. de Flammermont.

– À ceci, tout simplement : c'est qu'il pouvait arriver, pour ton amour et tes intentions matrimoniales, quelque chose de plus fâcheux que l'enlèvement de Mlle Séléna.

Le jeune comte fixait sur son ami des yeux que l'ahurissement agrandissait.

– Je comprends de moins en moins, balbutia-t-il.

– Il faut que la douleur t'obscurcisse les idées. Comment ! ce que je te dis ne te paraît pas lucide, lumineux ? Admets cependant qu'au lieu d'enlever ta fiancée, ce coquin de Sharp soit parti tout seul.

À cette supposition, Gontran poussa un soupir navrant.

– Hélas ! dit-il.

– Seulement, poursuivit l'ingénieur, admets aussi qu'au lieu de tuer, avant son départ, ce pauvre sir Farenheit, ce soit moi que Sharp ait abattu.

Il se tut, puis se croisant les bras :

– Crois-tu que Séléna n'aurait pas été, alors, bien plus perdue pour toi qu'elle ne l'est actuellement ? ah ! mon pauvre ami ! c'est pour le coup que le brave M. Ossipoff se fût aperçu de la nullité scientifique de son futur gendre.

– Eh ! riposta M. de Flammermont, que m'importe maintenant l'opinion de M. Ossipoff ? je n'avais consenti à jouer cette comédie que par amour pour sa fille… mon bonheur est perdu à jamais…

L'ingénieur l'interrompit d'un geste bref.

– Perdu, dit-il, et pourquoi cela ?

Gontran, comme mû par un ressort, se redressa.

– Que signifie ? balbutia-t-il d'une voix tremblante.

– Que je considère ton bonheur comme compromis, mais non perdu.

Le comte lui saisit les mains.

– Parle, fit-il avec angoisse, aurais-tu quelque espoir… quelque projet ?…

– De l'espoir ! non ; mais, en tout cas, je n'ai aucune désespérance : je suis furieux, j'enrage, j'étranglerais Sharp avec une jouissance infinie ; mais, en ce qui concerne Mlle Ossipoff, si j'étais à ta place, je ne me désolerais qu'après avoir retrouvé son cadavre.

– Le retrouver, murmura Gontran, penses-tu que cela soit possible ?

– Eh ! riposta l'ingénieur avec un haussement d'épaules plein de fatuité, peut-il y avoir quelque chose d'impossible à des hommes comme nous ?

Et, tout heureux de voir Gontran sorti de la torpeur première dans laquelle l'avait plongé la disparition de sa fiancée, il s'écria :

– Allons ! *sursum corda*[1] *!…* Que ce malheur, loin de nous abattre, nous mette, au contraire, le diable au corps pour nous faire sortir triomphants de la lutte gigantesque que nous avons entamée contre l'Infini.

Un gémissement retentit derrière l'ingénieur et la voix douloureuse d'Ossipoff se fit entendre :

– Hélas ! il ne s'agit pas, pour nous, de lutter contre l'Infini, mais bien contre notre propre nature. Que parlez-vous, M. Fricoulet, de courir à la poursuite de Sharp, alors que, dans quelques heures, nous ne serons plus que des cadavres ?

---

[1] Élevons nos cœurs. *(Note du correcteur –ELG.)*

Le jeune ingénieur ne put retenir un mouvement de surprise.

– Comment, fit-il, vous aussi, vous vous laissez abattre ?

Puis tout à coup se redressant, il s'écria d'une voix vibrante, enthousiasmé par la difficulté même des obstacles qu'il s'agissait de vaincre :

– Eh bien ! puisque vous son père, vous son fiancé, vous l'abandonnez, c'est moi qui irai au secours de Mlle Séléna.

Gontran saisit la main de son ami et la serra énergiquement.

– Dispose de moi, Fricoulet, prononça-t-il d'une voix ferme ; ce que tu me diras de faire, je le ferai ; partout où tu iras, j'irai, car en vérité, j'ai honte de mon abattement et de ma désespérance !

– Mais, insensés que vous êtes, exclama le vieillard, ne songez-vous donc pas qu'en s'emparant de notre obus, ce misérable nous a ravi, non pas seulement le moyen de quitter le sol lunaire, mais encore le moyen d'y pouvoir subsister ?

Gontran devint tout pâle.

– Que voulez-vous dire ? balbutia-t-il.

– Que nous n'avons plus qu'à mourir de faim ; il ne nous reste plus ni vivres, ni eau, ni air…

– Allons donc ! riposta M. de Flammermont, les Sélénites trouvent bien moyen de vivre.

– Parce que les aliments dont ils font usage contiennent les principes nutritifs nécessaires à leur organisme.

– Mais qui vous prouve que notre estomac ne s'accommoderait pas, lui aussi… ?

Le vieillard lui coupa la parole, d'un geste désespéré.

– Eh ! dit-il, croyez-vous que j'aie attendu jusqu'à aujourd'hui pour m'en assurer ?… L'analyse chimique m'a démontré que nous ne saurions nous plier à l'alimentation lunarienne.

Ces paroles furent accueillies par un gémissement et un cri de rage, le premier poussé par Gontran, le second échappé des lèvres de Fricoulet.

Les trois hommes se regardèrent pendant quelques instants, silencieux et atterrés.

La situation était en effet terrible : lutter contre l'impossible était encore à la hauteur de leur audace, mais lutter contre la faim…

Ce fut l'ingénieur qui reprit le premier la parole.

– Mourir de faim ! exclama-t-il, avoir fait plus de quatre-vingt-dix mille lieues pour venir mourir de faim sur la lune ! En vérité, ce serait stupide, et si les bons astronomes terriens apprenaient jamais cela, ils en éclateraient de rire devant leurs télescopes.

Et il se mit à arpenter furieusement la salle de long en large.

– Stupide tant que tu voudras, riposta M. de Flammermont, la réalité n'en est pas moins là qui nous montre un garde-manger absolument vide.

– Il nous reste, il est vrai, la ressource de danser devant, reprit l'ingénieur ; mais encore qu'hygiénique, je ne sache pas que la danse ait été jamais considérée comme un exercice réconfortant.



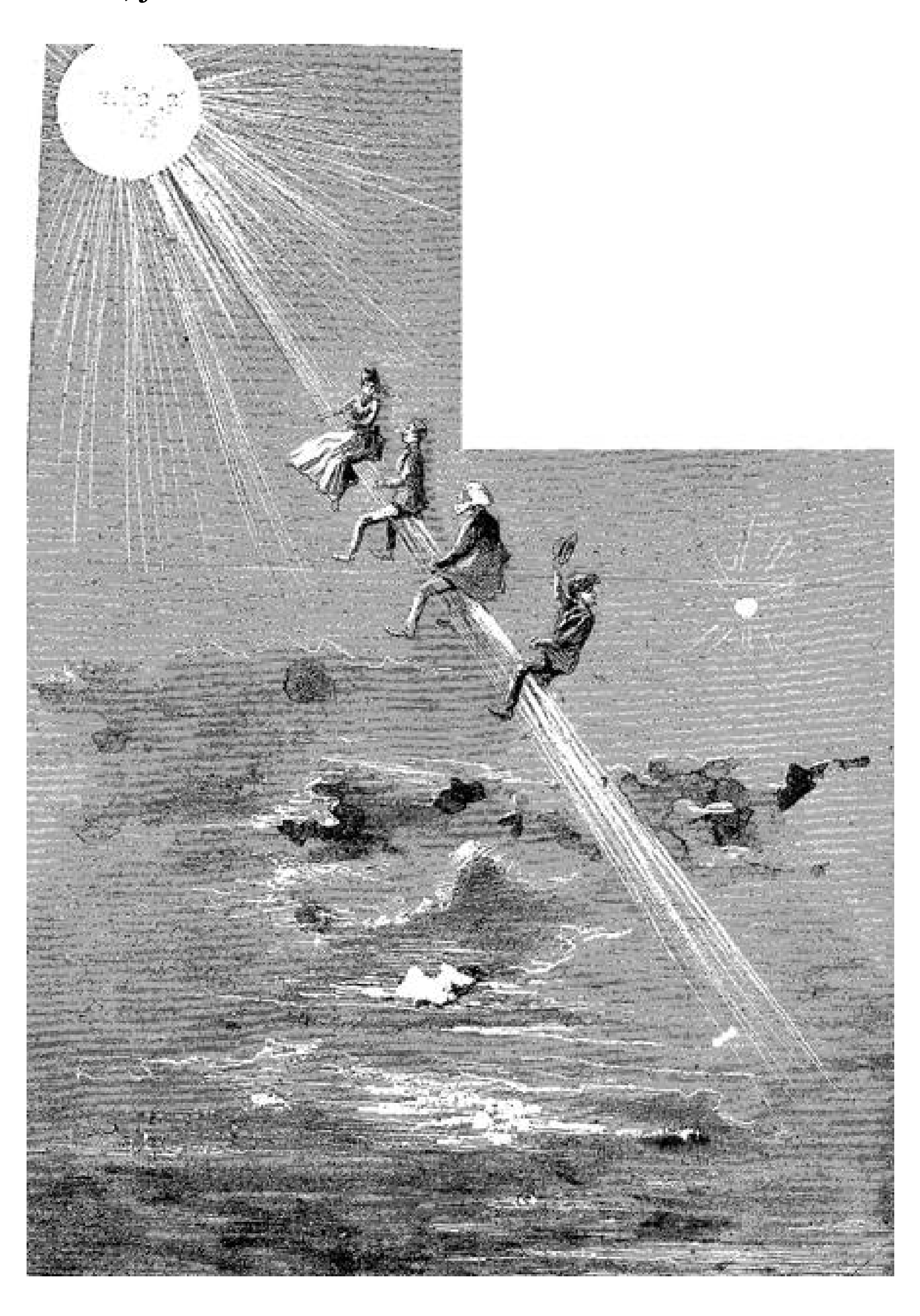
Puis, après un moment :

– Voyons, nous sommes ici trois auxquels, cela est indéniable, aucun des secrets de la science moderne n'est inconnu, et nous ne trouverions pas le moyen de nous sustenter dans le monde que nous avons atteint !… cela est absolument invraisemblable.

Gontran hocha la tête.

– Tu en parles à ton aise, fit-il ; inventer un système de locomotion qui vous fasse franchir des millions de lieues à

cheval sur un rayon lumineux ou dans un courant électrique ! parcourir l'immensité planétaire ! visiter le soleil et les étoiles ! ce n'est rien… mais inventer un gigot ou un beefsteak sans avoir sous la main la matière première, c'est à dire un mouton ou un bœuf ! cela, je le déclare au-dessus de mes forces.



Fricoulet claqua ses doigts avec impatience.

– Ma parole ! exclama-t-il, tu me ferais croire que tu es aussi bourgeois que tous les bourgeois qui s'empressent aux tables des bouillons Duval ou des restaurants à trente-deux sous du Palais-Royal. Comment, tu en es encore à croire que le gigot et la côtelette sont indispensables à l'existence de l'homme ?

Il agita désespérément ses bras dans l'espace et s'écria :

– Que diront les gens du XXe siècle, quand ils liront qu'à l'époque éclairée que nous prétendons être, on croyait encore à des machines semblables.



Ce disant, il s'était tourné vers Ossipoff comme pour lui demander son approbation.

Mais le vieillard n'avait pas entendu un seul mot de ce qui venait de se dire entre les deux amis.

Accroupi sur sa couchette, il paraissait fort occupé à noircir une page blanche de son carnet, avec force chiffres et dessins.

Enfin il releva la tête et s'écria :

– Sharp n'atteindra pas Vénus avant vingt-cinq jours… c'est dans un mois seulement que la planète arrivera en conjonction avec le Soleil et à sa plus grande proximité de la Terre, dont elle ne sera plus séparée que par douze millions de lieues à peine.

– Une futilité, murmura amèrement le jeune comte, ce n'est vraiment pas la peine d'en parler.

– Avez-vous tenu compte, dans vos calculs, demanda Fricoulet, du poids moins considérable que transporte l'obus ?

– Parfaitement, et j'ai trouvé que la durée du voyage se trouve diminuée de quatre jours, dix-huit heures, quatorze minutes, trente secondes, par suite de la suppression des deux cent quatre-vingt-cinq kilos que nous représentons tous les quatre.

– Cependant le poids de Sharp doit être défalqué de cet allégement.

Ossipoff inclina la tête.

– J'y ai pensé : Sharp pesant quatre-vingts kilos, ces quatre-vingts kilos retranchés de deux cent quatre-vingt-cinq donnent, pour l'allégement de l'obus, un poids de deux cent cinq kilos, lesquels représentent, effectivement, une augmentation de vitesse qui se traduit par quatre jours…

– Dix-huit heures, quatorze minutes, trente secondes de moindre durée dans le voyage, ajouta Gontran.

– C'est bien cela.

– Et à quoi tendent ces calculs ? demanda railleusement le jeune comte.

– À ceci tout simplement, répondit Fricoulet qui coupa sans façon la parole au vieillard : qu'il nous faut trouver un moyen de locomotion assez rapide, pour que dans vingt-cinq jours nous arrivions, nous aussi, sur Vénus, afin de happer ce coquin de Sharp et de délivrer Mlle Séléna.

Ossipoff tendit silencieusement la main au jeune ingénieur et la serra avec énergie.

Gontran demanda :

– En vérité, mon pauvre ami, ne te berces-tu pas là de vaines espérances ?

– Eh ! exclama Fricoulet ; je te répète qu'à nous trois, nous arriverons à vaincre les difficultés les plus insurmontables… du reste, moi j'ai pris comme devise, cette parole vieille comme le monde, mais qui a toujours réussi à ceux qui ont eu foi en elle : « Aide-toi, le ciel t'aidera. »

Puis, frappant sur l'épaule de son ami :

– Quant à toi, cette défiance de toi-même provient d'un excès de modestie… l'amour de la science t'a déjà fait accomplir des miracles… tu ne me feras pas croire que Mlle Séléna ne soit pas capable de te faire faire des choses plus surprenantes encore…

Le jeune comte, malgré sa tristesse, ne put s'empêcher de sourire.

Après un court silence, le jeune ingénieur reprit :

– Donc, par suite du vol de ce coquin de Sharp, nous voici à peu près dans la même situation que Robinson sur son île, avec cette différence cependant que Robinson pouvait cueillir aux arbres des fruits qui, sans l'engraisser précisément, l'empêchaient tout au moins de mourir de faim, tandis que nous…



Tout à coup, il s'interrompit, se frappa le front d'un geste inspiré et, s'accroupissant sur le sol, tira de sous la couchette de M. Ossipoff une caisse qu'il ouvrit.

Elle contenait quelques douzaines de biscuits et quatre boîtes de conserves.

– Comme quoi, dit-il, une bonne action est toujours récompensée.

– Qu'est-ce que c'est que cela ? demanda le vieillard.

– Une attention de Mlle Séléna à l'égard de Sharp, ne voulant pas l'abandonner ici sans ressources, elle avait exigé de moi que je lui laissasse, sans en rien dire à personne, cette petite réserve.

– Cette enfant a toujours eu un cœur d'or, murmura le vieux savant tout attendri.

– Aussi, cette bonne action va-t-elle lui profiter, riposta Fricoulet.

– Comment l'entends-tu ? demanda Gontran.

– Dame ! pour que nous puissions l'arracher à son ravisseur, il faut que nous construisions un moyen de locomotion… or, pour cela, il nous faut du temps, et pendant ce temps-là, nos estomacs réclameront leurs droits.

M. de Flammermont désigna le contenu de la boîte.

– Est-ce là-dessus que tu comptes pour nous sustenter tous les trois ?

– Non, mais pour nous donner le temps de construire d'autres aliments.

– Construire ! exclama Gontran, le mot est joli.

Puis, sérieusement :

– Alors, ajouta-t-il, tu en reviens à ton idée première de fabriquer gigots et côtelettes.

En entendant ces mots, Ossipoff fixa sur l'ingénieur des regards surpris.

– M. de Flammermont plaisante, n'est-ce pas ? dit-il.

– Assurément, car telle n'est pas ma pensée.

– Explique-toi, alors, exclama Gontran un peu piqué.

– Je veux, tout simplement, chercher à nous procurer des éléments assimilables et permettant à notre organisme de réparer les pertes de substance journalières, causées par les dépenses de forces auxquelles nous nous livrons.

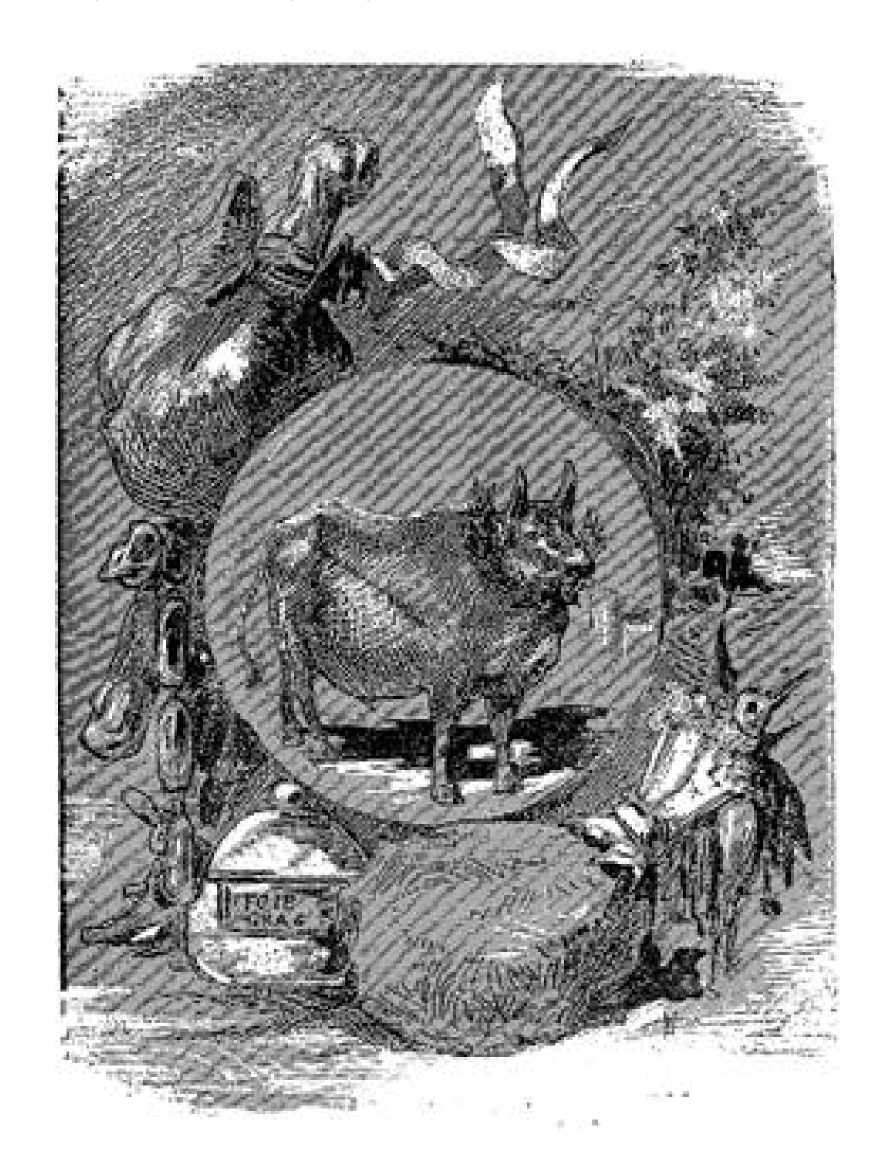
M. de Flammermont haussa les épaules.

– Eh ! tu vois bien, dit-il ; tu en reviens à mes moutons, dont les gigots sont, je crois, les seules substances assimilables susceptibles de nous rendre les services réparateurs dont tu parles.

– Mais, mon pauvre ami, riposta Fricoulet, la perte de ta fiancée te tourne absolument la tête ; autrement tu te rappellerais que dans cette viande, base de la nourriture humaine, l'eau, absolument inutile, entre pour les quatre cinquièmes du poids,… le cinquième restant est composé de matières solides, telles qu'albumine, fibrine, créatine, gélatine, chondrine, etc…

– Je suis d'accord avec toi sur ce point, répliqua M. de Flammermont railleur… fabriquons donc de la viande, car

pour l’eau, nous en avons en quantité... allons ! où se trouvent ton albumine, ta fibrine, etc, etc...



Ossipoff lui répondit :

– Point n’est besoin de tout cela, mon cher enfant ; car, parmi les substances qui composent la viande, il en est un certain nombre absolument impropres à la nutrition, partant complètement inutiles ; la chondrine et la gélatine, par exemple. D’autres comme la fibrine, l’albumine, ne sont point des corps simples, mais des combinaisons, suivant des proportions connues, d’oxygène, d’hydrogène, de carbone, et d’azote. Nous n’avons donc aucunement besoin de pain et de viande pour

notre nourriture. Tous nos efforts doivent tendre à extraire des matériaux séléniens les corps véritablement nutritifs et à nous les assimiler.

– Autrement dit, ajouta Fricoulet, faisons de la synthèse.

Gontran, sur les lèvres duquel un sourire railleur courait depuis quelques instants, s'écria en croisant les bras :

– En vérité ! je vous admire, – si j'ai bien compris vos explications, il s'agirait de nous livrer tout simplement à des travaux d'analyse chimique… or, le premier point, le point indispensable pour mener à bien ce beau projet, ce sont les instruments… or…

Fricoulet, dont les yeux erraient à travers la pièce, fit un brusque mouvement :

– Inutile d'en dire davantage, interrompit-il d'un ton triomphant ; je prévois ton objection ; et voici de quoi y répondre triomphalement.

Il courut de l'autre côté de la salle, chercha quelques secondes dans un coin d'ombre, et revint traînant sur le sol, avec précaution, une caisse qu'il déposa aux pieds de M. de Flammermont.

– Qu'est-ce que cela ! demanda celui-ci.

– Eh bien ! dit à son tour Ossipoff.

– C'est votre boîte d'instruments !

– Comment cela ?

– Vous savez bien ; c’est cette caisse que l’on avait mise de côté pour analyser, dans un moment de loisir, la composition de l’atmosphère lunaire… or, les différents événements qui se sont précipités pendant notre séjour, nous ont fait différer indéfiniment cette étude par un bienheureux hasard, cette boîte a été oubliée ici et elle va nous servir, je vous le promets.



Et frappant sur le couvercle, il dit plaisamment à M. de Flammermont :

– Avec cela, vois-tu bien, nous allons te fabriquer des gigots et des pains de quatre livres puisque ces aliments sont absolument indispensables à ton bonheur.

La boîte une fois ouverte, le vieux savant ne put contenir une exclamation de plaisir à la vue des instruments enfouis dans la paille.

– Un eudiomètre, un anéroïde, des thermomètres, une boussole, des tubes, des éprouvettes, une boîte de réactifs, murmura-t-il, tandis que son visage s’éclairait à chaque découverte qu’il faisait, en voilà plus qu’il ne nous en faut.



Et, après un moment :

– Procédons par ordre, dit-il, la première chose à faire est de nous assurer de la composition de l'air que nous respirons et

de l'importance de l'atmosphère, n'est-ce pas votre avis, mon cher Gontran ?

– Parfaitement si, parfaitement si, répéta par deux fois le jeune homme.

Et il ajouta *in petto*, en se grattant l'oreille ;

– Pourvu qu'il ne lui prenne pas fantaisie de me consulter sur la cuisine qu'il va faire !

Ce pensant, il coula un regard suppliant sur Fricoulet.

Celui-ci comprit cette muette prière et, réprimant un sourire, demanda au vieillard :

– Quelle méthode allons-nous suivre ?

Et aussitôt, se reprenant :

– … Allez vous suivre pour opérer ?

Le vieux savant réfléchit un instant.

– Mon Dieu !… Je pensais tout d'abord à la méthode eudiométrique imaginée par Gay-Lussac… mais, comme vous savez, on n'opère que sur de très petits volumes de gaz, d'où il résulte de grandes chances d'erreur ; or, au point où nous en sommes, je n'ai pas le droit de me tromper et il me faut arriver à des résultats scrupuleusement exacts.

– En ce cas, s'écria Fricoulet, employez le phosphore ; c'est le procède le plus simple et aussi le plus rapide.

– J'y pensais, répliqua sèchement Ossipoff.

Il prit dans la boîte à réactifs un verre à pied qu'il remplit aux deux tiers d'eau distillée, puis, plongeant dans l'eau, il enfonça une éprouvette graduée et contenant exactement cent centimètres cubes d'air, après quoi, il fit passer dans l'éprouvette un long bâton de phosphore humide.

Cela fait, il alla déposer l'appareil dans un coin et se mit à déballer les autres instruments.

Alors le jeune comte, qui avait regardé curieusement cette opération, attira Fricoulet en arrière.

– Explique-moi, lui chuchota-t-il à l'oreille.

– Le bâton de phosphore que tu vois reluire dans l'ombre, répondit l'ingénieur à voix basse, absorbe l'oxygène de l'air ambiant et se combine avec lui ; tout à l'heure, quand le phosphore ne sera plus entouré de fumées blanches et qu'il aura perdu tout son rayonnement, Ossipoff retirera l'éprouvette et, comme elle est graduée, il n'aura qu'à ramener le nouveau volume de gaz à la pression initiale, pour constater qu'une certaine partie en a disparu, absorbée par le phosphore.

– C'est l'oxygène, n'est-ce pas ? fit Gontran.

– En effet ; et le gaz, demeurant dans l'éprouvette, devra être de l'azote…

– À moins cependant que l'atmosphère lunaire soit autrement composée que l'atmosphère terrestre, ainsi que je l'ai entendu dire à plusieurs reprises par M. Ossipoff.

À ce moment, le vieillard poussa un cri et, désignant la bougie de Fricoulet :

– Nous allons nous trouver dans l'obscurité, fit-il.



La mèche, en effet, se carbonisait et ne jetait plus que des lueurs vacillantes.

– Ah ! si l'on pouvait faire du gaz, soupira Gontran.

Ossipoff frappa ses mains l'une contre l'autre :

– Pourquoi pas ? exclama-t-il, j'entends du gaz liquide ; c'est très simple, puisque nous avons de l'alcool et de la térébenthine.

Et pendant qu'il faisait le mélange dans un flacon de verre ordinaire, Fricoulet fabriquait, à l'aide d'une bande de coton, une mèche qui, plongée dans le liquide et allumée, s'enflamma aussitôt, répandant une lueur éclatante.

Gontran était stupéfait.

– Oh ! ces hommes de science ! pensa-t-il.

Mais déjà Ossipoff était passé à une autre occupation, et tout en rangeant ses instruments, il disait :

– Il ne faut pas nous en tenir à l'air ; car l'eau doit également concourir à notre nutrition ; vous avez été, tout comme moi, à même de remarquer que l'eau lunaire a un goût tout différent de l'eau des fleuves et mers terrestres… J'ai idée que l'analyse nous y fera découvrir quelque élément dont nous pourrons tirer parti… cette analyse, je vous propose de la faire par la pile électrique, laquelle nous donnera le rapport du volume des gaz, et ensuite, par l'évaporation qui laissera des résidus dont il nous sera facile de connaître la nature ; hein ! approuvez-vous cette manière de faire ?

Gontran, auquel cette question était plus spécialement posée, hocha la tête d'un air entendu.

– Assurément, répondit-il ; cette marche me paraît être celle qu'il faudrait suivre, si…

– Si ?…



– Si nous étions en possession de l’instrument indispensable, c’est-à-dire de la pile électrique.

– Là n’est point l’obstacle, répliqua Fricoulet, car nous pouvons en construire une facilement.

Et, au regard interrogateur du jeune comte, il répondit :

– Le zinc qui double cette boîte, les sous que les uns et les autres nous avons dans nos poches, enfin un peu de drap emprunté à nos vêtements, ne voilà-t-il pas tous les éléments constitutifs d’une pile ; nous la mouillerons d’eau additionnée d’un peu d’acide sulfurique, et le courant que nous obtiendrons sera plus que suffisant pour produire l’électrolyse du liquide…

Et comme Gontran s’extasiait :

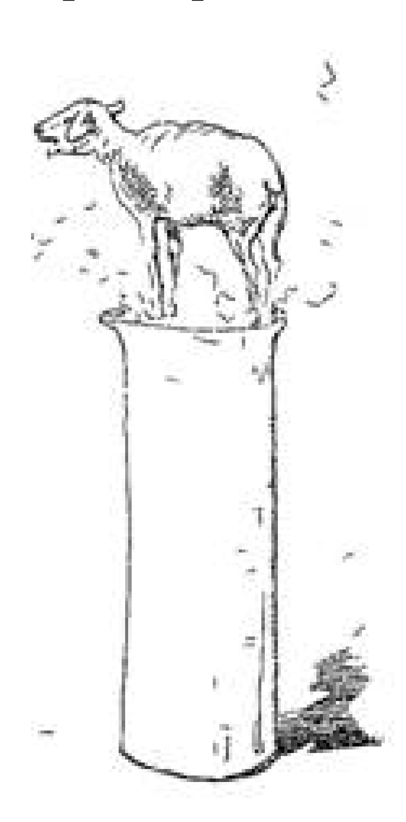
– Ce procédé n’a rien de neuf, ajouta le jeune ingénieur ; il date de l’an 1800 et fut employé par Nicholson et Carlisle pour faire la première analyse de l’eau terrestre.

Tout en parlant, il avait découpé en rondelles un morceau du pan de sa redingote, pendant que Ossipoff en faisait autant du zinc arraché au couvercle de la boîte.

Et M. de Flammermont les regardait monter la *pile*, en hochant la tête d'un air de doute.

En dépit des explications qui lui avaient été fournies, il ne pouvait se faire à l'idée que de toutes ces manipulations sortirait quelque chose de nutritif et de stomachique.

– Parbleu ! pensait-il, s'il en était ainsi qu'ils le prétendent, l'expression terrestre « vivre de l'air du temps » se trouverait être juste !… et ce serait par trop bizarre.



Tout à coup il poussa une légère exclamation qui attira l'attention d'Ossipoff et de ses compagnons.

– Qu'y a-t-il donc ? demanda Fricoulet.

– Le bâton de phosphore est éteint, répliqua M. de Flammermont.

Le vieillard abandonna la pile aux mains de l'ingénieur et s'en fut chercher l'appareil.

Après avoir retiré le phosphore de l'éprouvette et fait rapidement ses calculs, il s'écria triomphalement :

– Hurrah !… je ne m'étais pas trompé dans mes suppositions.

– Auriez-vous trouvé par hasard, un mouton dans cette éprouvette ? demanda plaisamment le jeune comte.

Ossipoff sourit et répliqua :

– Non ; mais quelque chose assurément qui pourrait peut-être remplacer la chair de ce quadrupède.

Gontran ouvrit de grands yeux.

– Il y a, poursuivit le père de Séléna, qu'au lieu d'être composé, comme sur la terre, de soixante-dix-neuf parties d'azote pour vingt-une parties d'oxygène, l'air que nous respirons est composé de volumes égaux de ces deux gaz !

– Eh ! s'écria Fricoulet, voilà pourquoi nous n'éprouvons aucune souffrance de la basse pression de l'air.

Un instant après, Ossipoff et l'ingénieur demeuraient courbés sur le voltamètre, examinant en silence les bulles de gaz qui se dégageaient de la pile et remplissaient les éprouvettes.

– C'est bizarre ! murmura le vieillard à mi-voix.

Fricoulet prit une goutte de l’eau soumise à l’analyse et l’étendit sur sa main.

– Parbleu ! exclama-t-il, j’en étais sûr.

– De quoi étiez-vous sûr ? demanda le vieux savant.

L’ingénieur examina encore méticuleusement la goutte d’eau, et répondit :

– Cette eau, pas plus que l’air lunaire, n’est composée de même que sur terre.

– Que prétendez-vous donc ?

– Qu’elle contient deux fois autant d’oxygène que l’eau terrestre et qu’elle est composée de trois volumes de ce gaz pour un d’hydrogène.

– Mais, en ce cas, fit Gontran, c’est de l’eau oxygénée !

– Assurément.

– Elle est imbuvable ?

– Pas le moins du monde, mais il faut auparavant la distiller pour la débarrasser de son surplus d’oxygène.

Seul, Ossipoff ne disait rien ; les lèvres pincées, les yeux à demi-voilés sous les paupières abaissées, le menton dans la main, il paraissait plongé en une méditation profonde.

– À quoi pensez-vous donc, monsieur Ossipoff ? demanda Gontran.



– Je songe que nous avons de l’oxygène, de l’hydrogène et de l’azote… et qu’il ne nous reste plus à trouver que du carbone.

– Du carbone ! exclama le jeune comte ! Qu’en feriez-vous donc, si vous en aviez ?

– Je le mettrais en présence, et dans certaines proportions, des corps que nous possédons déjà… et de cette combinaison naîtrait la substance destinée à nous servir de nourriture.

Gontran, en entendant ces mots, eut un haut-le-corps prodigieux.

– Ah ! par exemple ! murmura-t-il, si je m’attendais à celle-là !…

Fricoulet lui poussa le coude, et se penchant vers lui :

– Un vrai savant, chuchota-t-il, doit s’attendre à tout.



M. de Flammermont comprit cet avertissement et se promit de dissimuler, à l'avenir, des étonnements capables de donner à Ossipoff des soupçons sur la capacité scientifique de son futur gendre.

Le vieillard cependant demeurait silencieux, les regards fixés sur ses fioles de réactifs et ses appareils.

Soudain ses compagnons l'entendirent répéter plusieurs fois, comme se parlant à lui-même :

– C'est cela, oui, c'est bien cela.

Puis, il leur fit de la main, signe de s'approcher et leur dit :

– Voici comment nous allons procéder : nous commencerons par extraire de suite, au moyen de cette pile, l'oxygène et l'hydrogène de l'eau ; pour l'air, nous absorberons l'oxygène par le phosphore afin de recueillir l'azote pur ; quant au carbone, nous le produirons sous forme de graphite. Puis par

les procédés connus, nous produirons, d'une part, l'oxygène pur à l'état solide et, d'autre part, un composé nutritif qui, sous un petit volume, possédera des qualités extraordinaires d'assimilation, cela fait nous serons assurés de nos poumons, et de nos estomacs.

Puis, se tournant vers M. de Flammermont :

– Quand nous serons arrivés à ce résultat, je ferai appel à toute votre intelligence, mon cher enfant, pour nous procurer un nouveau moyen de locomotion qui nous permette de nous lancer à la poursuite de Sharp.

Sans doute, en ce moment, la vision de sa douce fiancée passa-t-elle devant les yeux du jeune homme, car il s'écria d'une voix vibrante :

– Comptez sur moi, monsieur Ossipoff, et s'il ne dépend que de ma bonne volonté, nous rejoindrons ce coquin, fût-il dans le soleil.

Une grande émotion s'empara du vieillard qui attira le jeune comte sur sa poitrine et l'y tint longtemps serré étroitement.

Fricoulet, pendant ce temps-là, examinait minutieusement l'état du garde-manger, c'est-à-dire le contenu de la boîte, que la prévoyance de Séléna avait fait laisser à la disposition de Sharp.

– Mes amis, dit-il, je crois qu'il importe de nous mettre sans tarder à l'ouvrage, car nous avons devant nous pour quatre jours de nourriture, tout au plus : trente-trois biscuits, cinq boîtes de conserves d'une demi-livre chacune… et c'est tout !



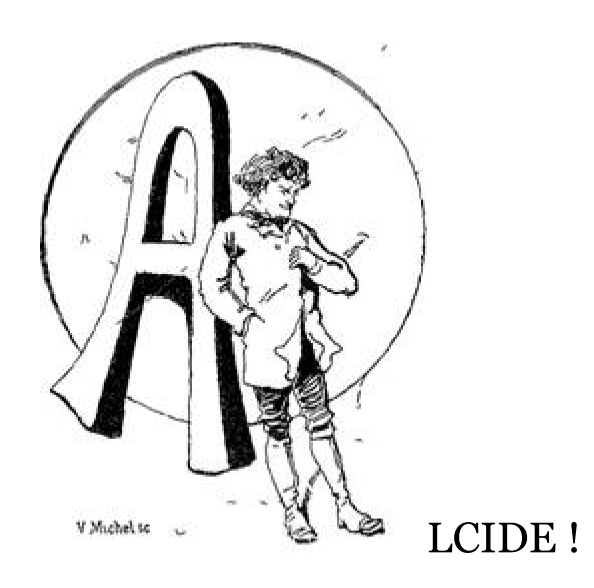
– Plus une tablette de chocolat que j’avais emportée dans ma poche pour grignoter pendant le congrès, ajouta Gontran, je la mets dans la communauté.

Ce disant, il sortit le précieux comestible et le remit à Fricoulet qui, de lui-même, s’adjugea les fonctions d’économe de la petite colonie.



CHAPITRE II

OÙ, POUR LA SECONDE FOIS, GONTRAN A UNE IDÉE LUMINEUSE



LCIDE !

– Gontran !

– Je n'en puis plus.

– Allons, un peu de courage encore !

– Eh ! du courage, j'en ai… mais c'est mon estomac qui n'en a pas… depuis trente heures que je ne lui ai pas fourni sa ration quotidienne, il regimbe et réclame ses droits.

Le jeune comte avait prononcé ces mots d'une voix faible qui impressionna vivement Fricoulet.

L'ingénieur, qui s'occupait à liquéfier et à solidifier, au moyen d'une pompe à compression, de l'azote et de l'oxygène,

abandonna aussitôt sa besogne et accourut auprès de M. de Flammermont.

– Eh quoi ! fit-il en essayant de plaisanter, tu n'es pas capable de te passer de manger pendant plus de deux jours… sais-tu bien que tu fais un déplorable explorateur !

Gontran hocha la tête.

– Oh ! dit-il, je donnerais un de mes membres pour être attablé devant une côtelette au cresson ou un beefsteak aux pommes…

– Toujours ta marotte, répliqua l'ingénieur en souriant.

– Oui, et si cela continue, cette marotte va se transformer en folie… je le sens, ma tête devient vide, mes idées se brouillent et, en même temps…

Il porta les mains à sa poitrine dans un geste douloureux.

– Oh ! que je souffre ! soupira-t-il.

– Et rien à te mettre sous la dent, mon pauvre vieux, dit affectueusement Fricoulet… Oh ! si les choses avaient marché comme l'espérait Ossipoff… mais tu as été témoin, toi-même, des difficultés qu'il a rencontrées… deux fois déjà, il a recommencé l'opération… de là le retard… mais maintenant il prétend être certain du succès.

Gontran hocha la tête.

– Si son succès tarde à venir, il arrivera trop tard, grommela-t-il.

Comme il achevait ces mots, le vieillard, dont on apercevait la silhouette courbée sur des cornues, à l'extrémité de la salle, poussa une exclamation de triomphe :

– Gontran ! Fricoulet ! appela-t-il.

Les deux jeunes gens accoururent et arrivèrent assez à temps pour recevoir, entre leurs bras, Mickhaïl Ossipoff, terrassé, lui aussi, par la faim et qui, avec une énergie indomptable, avait lutté cependant jusqu'au moment de la victoire.

Avec des efforts inouïs, il étendit la main vers un récipient au fond duquel s'apercevait une matière noirâtre d'aspect gélatineux.

– Là, réussit-il à balbutier ; mangez… vite… vite…

Sa tête se renversa en arrière et il demeura sans mouvement, comme évanoui.

Gontran et Fricoulet se regardaient terrifiés :

– Mort ! exclama le jeune comte, il est mort.

– Non ! répliqua l'ingénieur, mais il ne s'en faut guère… aide-moi à le transporter sur sa couchette, ensuite nous aviserons à ce qu'il convient de faire.

Quand le vieillard fut étendu, le buste un peu relevé pour faciliter le jeu des poumons, le jeune comte et son compagnon revinrent vers les cornues dont Ossipoff s'était servi pour composer la préparation alimentaire qui devait assurer l'existence de nos voyageurs.



– Alors, murmura Gontran en faisant la grimace, c'est cela qu'il nous faut absorber ?

– Il le prétend, du moins...

– Mais si nous allions nous empoisonner.

– Impossible... étant donné que tous les corps simples qui entrent là-dedans sont absolument inoffensifs.

– En tout cas, rien que de voir cela, je sens l'appétit qui s'en va… pouah !… on dirait de la pâte de réglisse.

Cependant, sans prêter attention aux répugnances de Gontran, Fricoulet avait débouché le récipient et ramené, au bout de son couteau, gros comme une noix de la composition qu'il avala, après l'avoir mastiqué longuement.

M. de Flammermont fixait sur lui des regards tellement étranges qu'il ne put s'empêcher d'éclater de rire.

– Eh bien ? demanda Gontran.

L'ingénieur fit claquer sa langue contre son palais.

– Hum !… c'est un peu fade… voilà le seul reproche qu'on puisse lui adresser… tiens, goûte à ton tour…

Et il tendit à son compagnon, qui l'avala avec force grimaces, une quantité de pâte égale à celle qu'il avait absorbée lui-même.



– Et tu crois, grommela Gontran, que cela suffira à nous empêcher de mourir de faim ?

– En théorie, cela doit suffire… en tout cas, il ne se passera pas longtemps avant que nous ne sachions à quoi nous en tenir.

Pour la troisième fois, il prit au bout de son couteau un peu de la précieuse substance et, revenant vers Ossipoff, la lui introduisit dans la bouche, non sans avoir eu beaucoup de peine à lui desserrer les dents.

Pendant ce temps, M. de Flammermont, silencieux et immobile à la même place, semblait étudier les effets produits sur son organisme par l'absorption de ce bizarre aliment.

– C'est singulier, murmura-t-il enfin, le vide de ma tête paraît se remplir, mes idées semblent plus nettes, les tiraillements de mon estomac disparaissent… c'est fort singulier.

Puis s'adressant à Fricoulet :

– Est-ce que tu ressens la même chose ?

– Moi ! je me trouve en ce moment dans le même état que si je sortais de table après un repas plantureux.

– En effet !… mais ce va être bien monotone que de se nourrir de réglisse, fit Gontran d'un ton piteux.

– Allons donc ! exclama l'ingénieur ; es-tu donc de ceux qui vivent pour manger !… moi, je mange pour vivre…

Peu à peu, Ossipoff avait ouvert les yeux et insensiblement ses joues pâles s'étaient colorées.

Il parut tout d'abord très surpris de se trouver ainsi couché.

– Ai-je donc dormi ? balbutia-t-il.

– Non, mon cher monsieur Ossipoff, répliqua plaisamment Fricoulet, vous êtes mort de faim…

Le vieillard passa la main sur son front.

– Ah ! oui, fit-il, je me rappelle…

Puis, brusquement, sautant à bas de sa couchette, il serra l'un après l'autre les deux jeunes gens dans ses bras en s'écriant :

– Sauvés ! nous sommes sauvés !

– Hum ! grommela Gontran, pourvu que nous ne soyons pas le jouet d'une illusion !… je serais bien plus rassuré si j'avais absorbé une ou deux côtelettes… rien qu'au point de vue de l'œil…

Ossipoff haussa les épaules.

– Maintenant que nous avons notre existence assurée, fit-il, si nous examinions les moyens à employer pour nous lancer à la poursuite de Sharp.

– Je propose, dit aussitôt M. de Flammermont, de nous rendre dans les montagnes de l'Éternelle lumière.

– Pourquoi faire ? grand Dieu ! exclama l'ingénieur.

– Y chercher l'obus de ce gredin et le badigeonner, comme nous avions fait du notre, de minerai radiothermique, afin de nous élancer, sans perdre de temps, à la poursuite du misérable.

Fricoulet secoua la tête :

– Mon pauvre ami, dit-il, avant de nous préoccuper du moyen que nous emploierons pour mettre la main sur ce monsieur, il serait plus logique d'examiner d'abord vers quel point il s'est enfui car, suivant la direction qu'il aura prise, nous pourrons…

Ossipoff ne lui laissa pas achever sa phrase :

– Eh ! s'écria-t-il, Sharp n'a pu prendre qu'une route, celle que nous devions prendre nous-mêmes. Il file directement sur le soleil et dans une quinzaine de jours environ, il atteindra Vénus !

L'ingénieur allongea ses lèvres dans une moue expressive :

– Ce que vous dites là, mon cher monsieur, répliqua-t-il, pourrait paraître vraisemblable en toute autre circonstance ; mais il faut tenir compte du peu de désir que doit avoir Sharp d'être rencontré par nous ; or, il suppose assurément que vous, le père de Séléna, Gontran, son fiancé, et moi votre ami à tous deux, nous emploierons tous les moyens imaginables de lui arracher sa victime.

Un gémissement profond, sorti de la poitrine de Flammermont, souligna les paroles de Fricoulet.

Celui-ci étendit la main :

– Laisse moi continuer, dit-il.

Mais avant qu'il eût repris son raisonnement, le jeune comte s'écria :

– Parbleu ! tu as raison… tout ce que nous avons déjà fait doit lui donner une idée de ce que nous pouvons faire ; quant à moi, si j'étais à sa place je filerais, sans m'arrêter, dans l'espace ; je brûlerais Vénus.

– Pour aller vous brûler dans le soleil, n'est-ce pas ? dit à son tour Ossipoff.

Le vieillard considéra d'un air apitoyé M. de Flammermont, et se penchant vers l'ingénieur, lui murmura à l'oreille :

– Hein ! Faut-il que son affection pour ma pauvre Séléna sort assez profonde pour lui faire perdre ainsi les plus élémentaires notions d'astronomie, car il est évident qu'en n'abordant pas sur Vénus…

– Il faut pourtant prendre un parti, s'écria violemment M. de Flammermont.

Et frappant du pied avec rage :

– Oh ! poursuivit-il, la science n'est donc qu'un vain mot !

Et, en proie à un désespoir réel, il se prit la tête à deux mains et demeura silencieux, angoissé.

En ce moment, l'écho apporta jusqu'à eux, assourdi d'abord, ensuite plus net, le bruit d'un pas lourd qui s'approchait de leur salle.

– On vient vers nous, murmura Ossipoff, sans doute est-ce Telingâ !



Comme il achevait ces mots, une ombre gigantesque s'allongea sur le sol du souterrain ; cette ombre était, effectivement, celle de leur guide.

– Salut à vous, amis, dit-il de sa voix brève et métallique.

– Salut, répliqua Ossipoff, comment se fait-il que nous te voyons debout, alors que tous tes compatriotes sont plongés dans le sommeil ?

– Je reviens de Wandoung et vous apporte des nouvelles.

– Des nouvelles ? répétèrent-ils tous trois, des nouvelles de qui ?

– Du Terrien qui s'est emparé de votre appareil et de la jeune fille.

Sous l'empire de l'émotion occasionnée par ces paroles, Ossipoff, défaillant presque, s'assit sur sa couchette, incapable de prononcer un mot.

Quant à Gontran, il s'élança vers Telingâ et, lui saisissant les mains :

– Jour de Dieu ! exclama-t-il, ce misérable est-il donc retombé sur le sol lunaire ? ah ! s'il en était ainsi...

Ses yeux brillaient d'un éclat haineux et ses sourcils, violemment contractés, indiquaient assez les idées de vengeance qui hantaient sa cervelle.

– Retombé !... mais c'est impossible !... mathématiquement, le boulet doit atteindre Vénus.

Celui qui parlait ainsi n'était autre qu'Ossipoff : son affection pour sa fille et sa haine pour Sharp étaient moins fortes que son amour pour la science... il préférait voir son ennemi lui échapper, grâce au système de locomotion inventé par lui, plutôt que de s'être trompé dans ses calculs et dans ses combinaisons...

Gontran n'avait point fait attention aux paroles du vieillard, car une autre pensée, pensée effrayante, celle-là, venait de lui traverser soudainement l'esprit.

– Mais Séléna a dû se tuer dans la chute, exclama-t-il.

Il avait prononcé ces mots en langage sélénite, s'adressant à Telingâ.



Tout surpris, celui-ci demanda :

– Quelle chute ?

– Ne venez-vous pas de dire que vous nous apportiez des nouvelles du misérable ?

– Parfaitement si.

– Comment pourriez-vous en avoir s'il n'était point retombé sur la Lune ?

Telingâ hocha la tête.

– En ce moment, répliqua-t-il, le Terrien franchit l'espace à toute vitesse, se dirigeant sur Tihy qu'il paraît vouloir atteindre… mais il en est encore loin et n'y arrivera pas avant que le jour soit venu dorer les hauts sommets du cirque de Wandoung.

– C'est de l'observatoire que vous avez pu constater la marche du véhicule ? demanda Gontran.

– À quoi pensez-vous donc, mon cher ami ! exclama le vieil Ossipoff… songez donc que voici cinq jours, c'est-à-dire cinq fois vingt-quatre heures que Sharp est parti… or, d'après nos calculs, il fait 75,000 kilomètres à l'heure… il doit donc, en ce moment, se trouver à deux millions trois cent mille lieues de la Lune… vous reconnaîtrez avec moi que nul instrument d'optique, quelle que soit sa puissance, ne peut permettre d'apercevoir, à une semblable distance, un corps d'aussi minime surface que notre wagon.

Gontran courba la tête, convaincu qu'il venait de dire une sottise et regrettant, une fois de plus, d'avoir une langue si prompte.

– Cependant, intervint Fricoulet, il faut bien que Sharp ait été aperçu quelque part, puisque Telingâ l'affirme.

Ce disant, il se tournait vers le Sélénite qui répondit gravement :

– En effet, la marche du Terrien à travers l'espace a été reconnue, mais non pas par nous, Lunariens.

– Et par qui donc ? exclama le jeune ingénieur.

– Par les habitants de Tihy, la planète que vous nommez Vénus.

Les trois voyageurs demeuraient bouche bée, les yeux écarquillés, n'en pouvant croire leurs oreilles.

– Vous allez voir, murmura Gontran, qu'il existe entre la Lune et Vénus un service télégraphique optique.

Fricoulet haussa les épaules.

– Ton amour pour Séléna te fait perdre la tête, balbutia-t-il.

Ossipoff lança à l'ingénieur un regard sévère.

– M. de Flammermont est peut-être plus près de la vérité que vous ne le supposez, dit-il.

Puis, au Lunarien :

– Vous devez constater, ajouta-t-il, dans quelle stupéfaction nous ont jetés les paroles que vous venez de prononcer, expliquez-vous !

– Il y a des siècles, répondit Telingâ, que nos astronomes remarquèrent, à la surface de Tihy, des points brillants, intermittents, paraissant changer de forme et d'intensité ; ils jugèrent que c'étaient là des signaux destinés à mettre la planète en rapport avec les autres mondes, et tous leurs efforts, pendant

de longues années, tendirent à nouer des relations avec notre brillante voisine. Ils y sont parvenus, grâce à des signaux convenus, que les foyers lumineux de Tihy comprennent et répètent.



Ossipoff l'écoutait parler, en proie à l'ébahissement le plus profond, ne pouvant contenir sa curiosité, il interrompit le Lunarien :

– Mais, dit-il, quels procédés employez-vous ?

– Il y a, à la surface de notre sol, un métal qui a la curieuse propriété de conduire l'électricité plus ou moins bien, suivant qu'il est éclairé par une lumière plus ou moins vive…

– C'est le sélénium, s'écria Fricoulet.

– Eh ! n'interrompez donc pas, s'écria Ossipoff, surtout pour dire des choses que tout le monde connaît aussi bien que vous !

Telingâ, impassible, continua :

– Avec ce métal, nous avons construit un réflecteur immense, très brillant, au foyer duquel aboutissent les fils d'un générateur d'électricité et d'un appareil de transmission de la parole.

– Mais c'est un téléphone ! exclama Gontran.

– Ou plutôt un photophone, ajouta Fricoulet.

– Grâce à la lumière accumulée au foyer du réflecteur par une foule de petits miroirs dont tous les rayons convergent en ce même point, le son bondit jusqu'à l'appareil récepteur installé par les Vénusiens sur la plus haute montagne de leur globe ; le rayon de lumière emporte, à travers l'espace, les vibrations du son et c'est notre voix même qui parvient à nos frères du ciel, tout comme la leur nous arrive.

– C'est prodigieux… prodigieux, murmurait Ossipoff.

Puis, après un moment :

– Mais, quelle sorte de récepteur avez-vous ? demanda-t-il.

– Notre transmetteur même nous en tient lieu, transformant en oscillations sonores, les ondes lumineuses qui impressionnent le réflecteur. Comprenez-vous maintenant comment je puis vous apporter des nouvelles du Terrien ? Dès la catastrophe, je suis parti pour Wandoung, et profitant des dernières lueurs solaires, je me suis mis en rapport avec Tihy qui m'a répondu ce que je vous ai dit.

– Prodigieux, prodigieux, ne cessait de répéter à mi-voix le vieux savant.

Le souvenir de Sharp et même de sa fille était loin de lui, son esprit était tout entier rempli de la pensée que deux mondes gravitant à douze millions de lieues l'un de l'autre pouvaient correspondre entre eux. Et il pensait avec humiliation à son globe natal, seul et isolé au milieu de l'espace sidéral.

Il fut tiré de ses réflexions amères par une exclamation que lançait M. de Flammermont :

– Une idée ! fit-il… Cette lumière qui emporte la voix sur ses ailes, serait-elle assez puissante pour nous emporter nous aussi ?

Il s'était exprimé dans sa langue natale, en sorte que Telingâ ne pouvait comprendre la cause de la stupéfaction en laquelle Ossipoff et Fricoulet venaient de tomber subitement.

Le vieillard fut le premier à reprendre son sang-froid :

– Qu'entendez-vous par là ? demanda-t-il.

– Dame ! répliqua le jeune comte sans se déconcerter, on envoie bien des dépêches jusque dans Vénus, pourquoi ne suivrions-nous pas le même chemin ?



– Expliquez-vous, fit Ossipoff.

En vain Fricoulet tira-t-il son ami par le pan de son vêtement pour lui recommander le silence, M. de Flammermont répliqua :

– Puisque l'électricité est une force, j'imagine que si l'on pouvait accumuler toute celle contenue dans la lumière et l'utiliser à actionner un moteur, on aurait là un moyen infaillible de gagner Sharp de vitesse et de lui arracher Séléna.

En entendant Gontran parler, l'ingénieur semblait être sur des charbons ardents ; en vain il toussait d'une façon opiniâtre, en vain il roulait vers lui des regards terrifiés, ce fut peine inutile.

– Le malheureux, pensa-t-il, il se perd en ce moment… ma parole ! c'est à croire qu'il est devenu fou !

– Eh ! pas si fou que cela, répliqua avec un peu d'aigreur Gontran, aux oreilles duquel ces derniers mots étaient parvenus… car, si j'étais fou, il faudrait admettre que M. Ossipoff l'est devenu lui aussi !… Ne l'avons-nous pas entendu répéter plusieurs fois que la lumière, la chaleur, le son, ne sont autre chose que du mouvement et de la force ?… Ah ! si l'on pouvait utiliser toutes ces vibrations, toutes ces oscillations qui traversent l'éther et s'entrecroisent…

Il se tut un moment et demanda avec ingénuité :

– Et pourquoi ne les utiliserait-on pas ?

Ossipoff se rapprocha de lui, les yeux grands ouverts et brillant d'une flamme étrange ; puis, tout à coup :

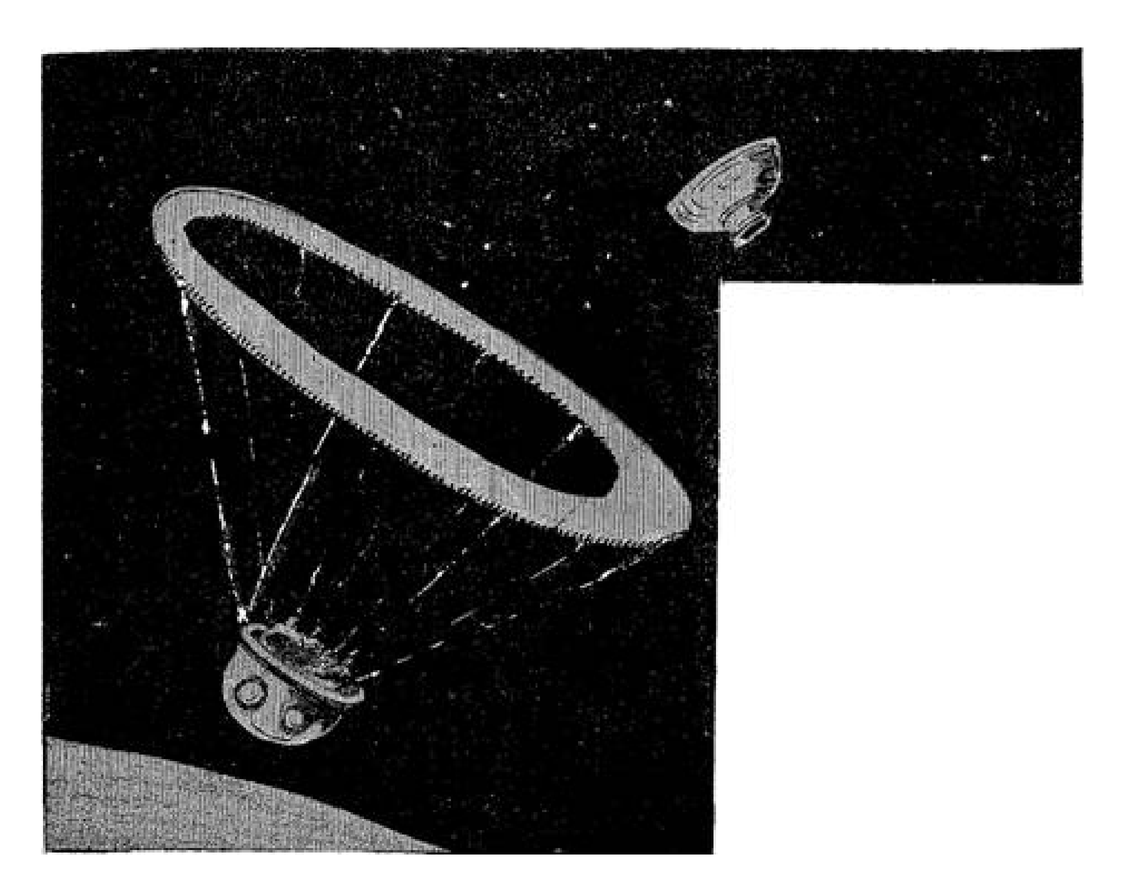
– Ah ! mon cher fils, s'écria-t-il en lui prenant les mains, vous n'avez point dit cela à la légère ; je le pressens, je le devine, déjà un plan a germé dans votre tête.

Le jeune comte voulut s'en défendre.

– Tentez tout au moins quelque chose, insista le vieillard ; songez que le sort de Séléna est entre vos mains ; pour la rejoindre, il faut un miracle, et ce miracle, vous seul êtes capable de l'accomplir.

Fricoulet se mordait les lèvres pour ne pas éclater de rire ; ce fut bien pis encore lorsqu'il entendit son ami, parlant lentement comme s'il suivait les phases d'une idée éclosant laborieusement dans son cerveau, dire au vieillard :

– On peut admettre, n’est-ce pas, que les atomes en mouvement dans le rayon lumineux que réfléchit le réflecteur, se dirigent en droite ligne avec une immense vitesse ; qui empêche d’utiliser ces atomes pour la continuation de notre voyage ?



L’ingénieur n’en put écouter davantage ; il se pencha à l’oreille de Gontran :

– Tu divagues, mon pauvre ami, chuchota-t-il.

Mais il dut courber la tête sous le regard triomphant que lui lança M. de Flammermont, en entendant Telingâ déclarer qu’on avait déjà, de l’appareil de Wandoung, expédié à titre d’essai, dans un rayon lumineux, des objets légers.

– Par exemple ! s’écria-t-il en se croisant les bras, je serais fort aise d’avoir à ce sujet quelques explications. Quelle machine employez-vous ?

– Une simple sphère creuse, que l'on place au centre du grand réflecteur dont je vous ai parlé, répondit Telingâ ; un son grave et continu actionne l'appareil transmetteur dont les pôles sont reliés à une puissante batterie électrique. Sous l'influence des vibrations qu'elle emmagasine, la sphère suspendue sur le réseau des oscillations électriques et lumineuses s'échappe avec une rapidité inouïe et vogue en ligne droite, jusqu'à ce que les vibrations se soient tellement affaiblies que la sphère ne soit plus animée d'aucun mouvement et s'arrête forcément. De même, si l'on supprime pendant cette course le son et le rayon lumineux, la sphère s'arrête également et retombe.

– Eh bien ! demanda victorieusement M. de Flammermont en s'adressant à Fricoulet, qu'as-tu a répondre à cela ?

– Rien, absolument rien, répliqua l'ingénieur, sinon que je me mets à ton entière disposition pour construire, d'après tes plans, une sphère semblable à celle dont parle Telingâ, mais de dimensions assez grandes pour nous contenir tous les trois.

Il avait prononcé ces paroles avec un sérieux si magnifique que M. Ossipoff s'y laissa prendre et murmura à mi-voix :

– À la bonne heure ! voilà une modestie que j'aime, c'est grand dommage que ce garçon ne soit pas toujours ainsi.

Pourtant, il fronça les sourcils en entendant l'ingénieur murmurer à voix basse :

– Il faut certainement que le sol lunaire ait des propriétés spéciales et tout à fait différentes de celles que nous connaissons au sol terrestre, car, du diable, si de semblables combinaisons pourraient réussir sur notre planète natale !

– Comment, monsieur Fricoulet, exclama Mickhaïl Ossipoff, c'est vous qui préjugez ainsi de l'avenir ? mais les quelques notions scientifiques que vous possédez vous mettent à même, plus que le commun des mortels, d'apprécier à leur juste valeur les merveilleuses découvertes enfantées par le seul dix-neuvième siècle, et ces découvertes devraient vous faire présager les miracles que nous réservent les siècles futurs.

Après cette petite admonestation, le vieux savant se tourna vers Telingâ :

– Il serait urgent, lui dit-il, que tu nous donnes le plan de ce système dont tu viens de nous parler.

Le Sélénite répliqua :

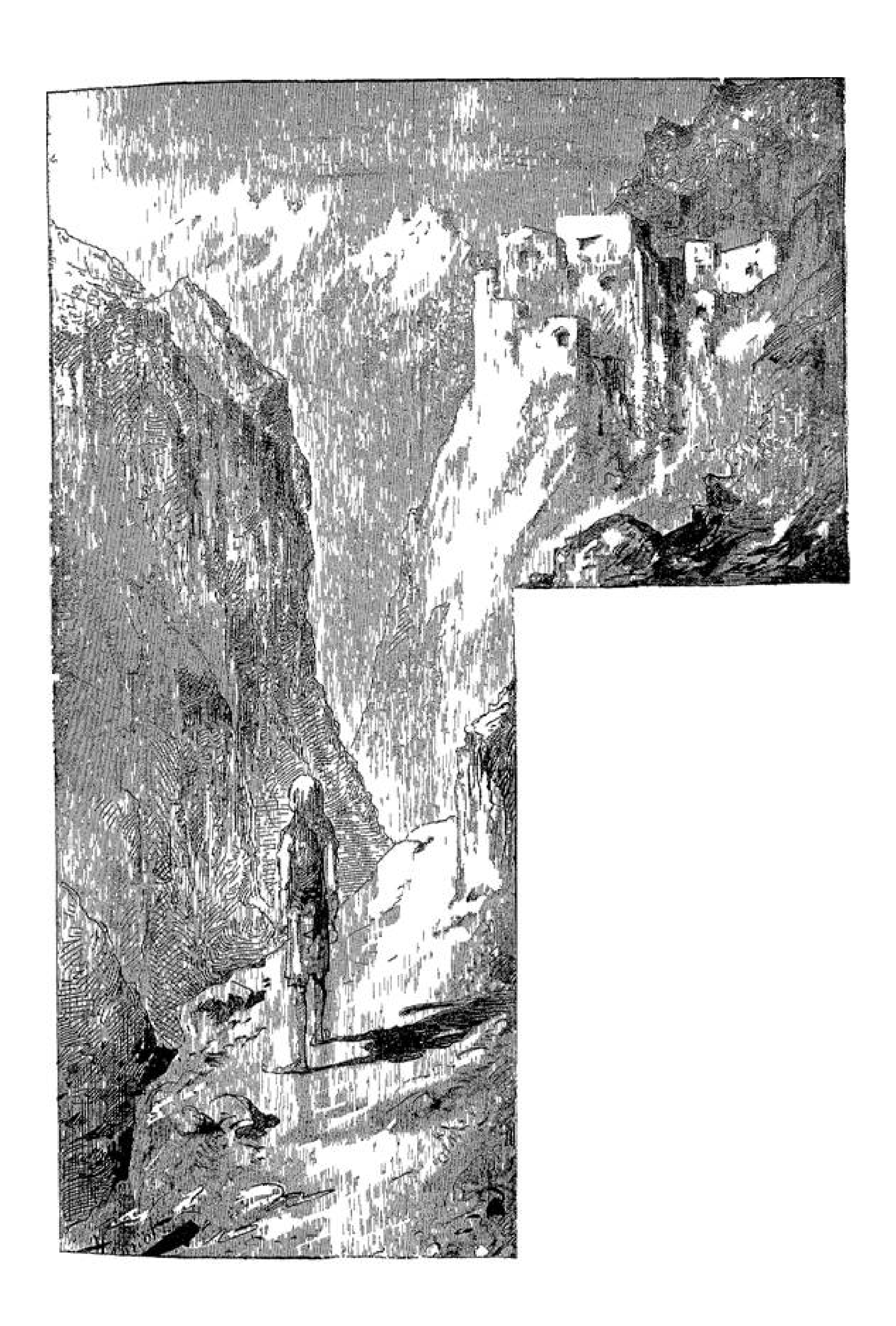
– Si toi et tes compagnons m'aviez laissé achever ce que j'avais à vous dire, vous sauriez qu'il y a, à Maoulideck, enfouies dans les souterrains dépendant de l'observatoire, toutes les pièces d'un appareil construit autrefois par des sélénites audacieux qui se proposaient d'aller visiter Vénus.

Ossipoff poussa un cri de joie :

– Et cet appareil ? dit-il.

– Cet appareil n'a jamais servi… le gouvernement que nous avions alors ayant décidé qu'il était peu sage de compromettre le bonheur parfait dont jouissait alors notre planète, en établissant des relations avec un monde dont nous ne connaissions ni les mœurs ni l'état de civilisation.

– Et tu penses, demanda le vieillard tout anxieux, tu penses que l'on pourrait mettre cet appareil à notre disposition ?



Avant que Telingâ eût pu répondre, Gontran s'était avancé vers Fricoulet.

– Hein ! lui dit-il, tu te moquais de moi tout à l'heure, que penses-tu maintenant ?

– Aux innocents les mains pleines, grommela l'ingénieur.

Il se tourna vers le Sélénite et demanda :

– Mais si votre appareil est en tous points semblable à celui que vous nous avez décrit, le réflecteur doit avoir au moins un kilomètre de diamètre ?

– Et pourquoi cela ?

– Songez qu'il s'agit de faire parcourir au projectile une distance de douze millions de lieues…

– Pardon, fit Ossipoff, de six millions seulement ; puisque c'est à cette distance que se trouvent contiguës les zones d'attraction de la Lune et de Vénus.

– Or, dit à son tour le Sélénite, les constructeurs de l'appareil ont jugé que pour faire parcourir à un projectile une distance aussi dérisoire, il suffisait d'un réflecteur mesurant cinquante mètres de haut sur deux cent cinquante mètres de large.

L'ingénieur fit la moue :

– C'est peu, murmura-t-il.

Et s'adressant à Ossipoff :

– Ne trouvez-vous pas ?

Le vieillard ne lui répondit pas ; depuis quelques instants il était plongé dans une série de calculs prodigieux qui n'avaient pas couvert de chiffres, moins de trois pages de son carnet…

Enfin il poussa un soupir de soulagement et, tendant ses calculs à M. de Flammermont :

– Mon cher Gontran, dit-il, voyez donc si c'est exact.

Puis à Telingâ :

– Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, fit-il, je choisirai Maoulideck comme point de départ ; la situation de cette ville, au centre de votre hémisphère, me permettra de m'élever directement pour me soustraire plus rapidement à l'influence de la pesanteur et en même temps de profiter de toute l'influence des vibrations électriques…

Le Sélénite approuva muettement d'un signe de tête.

– Vous êtes bien certain, demanda en ce moment M. de Flammermont, qui examinait avec un sérieux imperturbable, les calculs à lui soumis par Ossipoff, vous êtes bien certain de ne pas avoir fait d'erreur ?

Le vieillard tressaillit et se rapprochant du jeune homme :

– Me serais-je par hasard trompé, demanda-t-il ? après tout, c'est bien possible.

– Non pas, non pas, s'empressa de répondre Gontran, seulement c'est la rapidité avec laquelle vous estimez que s'accomplira ce voyage qui m'étonne.

– À ce point de vue là, vous pouvez être sans crainte ; j'ai compté d'ici la zone d'attraction de Vénus, deux jours et demi, autant pour la chute… cela vous donne cinq jours terrestres.



– Mais, dans ces conditions-là, exclama Gontran, nous pourrions atteindre Vénus, avant que Sharp lui-même n'y atterrisse.

Fricoulet eut une moue dubitative.

– Peste ! fit-il, comme tu y vas !… Songe donc que, pendant que nous sommes ici, immobilisés dans la nuit, le gredin voyage, neuf jours encore nous séparent du lever du soleil, et au moment ou nous verrons clair et où seulement nous pourrons nous occuper utilement de notre départ, il n'aura plus, lui, que trois millions de lieues à franchir !

Comme la mine de M. de Flammermont s'assombrissait, Mickhaïl Ossipoff lui dit :

– Au surplus, peu importe que nous arrivions avant ou après lui, le principal est que nous l'y retrouvions, ce qui ne peut manquer d'arriver si, comme l'affirme Telingâ, toutes les pièces de l'appareil sont intactes.

– Pour ma part, déclara le Sélénite, je m'engage à avoir tout préparé pour la deux centième heure du jour.

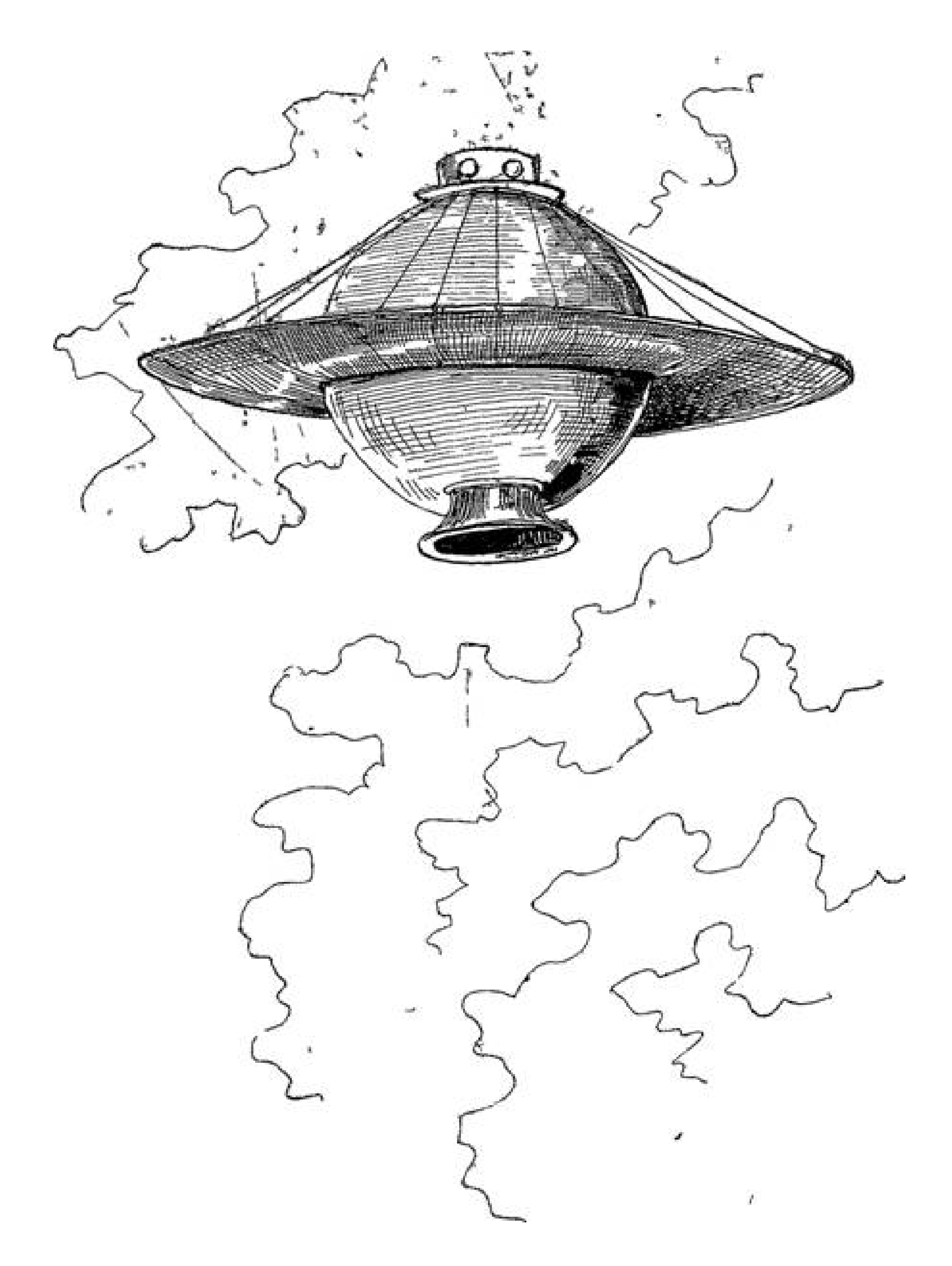
À peine les premiers rayons du soleil, dorant les cimes crénelées des cratères, eurent-ils ramené, à la surface de l'hémisphère invisible, la lumière et la chaleur, que les Sélénites, sous la direction de Telingâ, se mirent à l'œuvre.

Pendant que les uns s'occupaient à dresser, sur le sommet d'un pic qui dominait Maoulideck, d'immenses miroirs appelés à concentrer tous les rayons solaires au foyer du réflecteur parabolique, d'autres ajoutaient, les unes aux autres, les cinq cents plaques de sélénium qui formaient le réflecteur.



Ossipoff et ses compagnons ne demeuraient pas non plus inactifs, après avoir longuement examiné le véhicule étrange dans lequel ils étaient appelés à continuer leur voyage, ils étaient tombés d'accord pour lui faire subir une transformation importante et de laquelle dépendait, pour ainsi dire, la réussite de leur hardie tentative.

Ce véhicule affectait la forme d'une sphère creuse toute en sélénium, et ne mesurant pas moins de dix mètres de diamètre, à sa partie inférieure était pratiquée une ouverture d'un mètre, coupée transversalement par quatre tiges supportant, à leur entrecroisement, un axe de sélénium. L'extrémité de cet axe servait de support à un plancher roulant, grâce à des galets de bronze, sur une voie ferrée, tout comme un dôme d'observatoire, de manière à ce que la chambre, dans laquelle les voyageurs devaient prendre place, pût demeurer immobile en dépit du mouvement de rotation de la sphère.



Gontran, auquel Fricoulet détaillait minutieusement toutes les pièces de cet étrange véhicule, lui murmura à l'oreille :

– Cette sphère tournera sur elle-même !

– Assurément, une balle ne tourne-t-elle pas, au sortir de l'engin qui la lance ?



Puis amenant le jeune comte à l’écart :

– Inutile de te demander, n’est-ce pas, si tu sais ce que William Crookes, le grand savant anglais, entendait par le bombardement atomique.

– Inutile, en effet, de me le demander, répondit en souriant M. de Flammermont, car tu es convaincu que je n’en sais pas un mot.

– Donc, poursuivit Fricoulet, la matière est à l’état de mouvement éternel, formidable ; plus la matière est dissociée et plus ce mouvement est libéré des entraves de la cohésion ; or, en emmagasinant dans la sphère les millions de vibrations produites par cette rondelle téléphonique, on met en mouvement les molécules de l’air qui agissent sur les parois de la sphère, comme le pourraient faire des milliers de petits doigts, et lui impriment une vitesse incalculable. As-tu compris ?

Gontran hocha la tête.

– Si tu veux que je sois franc, dit-il, je te répondrai que j'ai peu compris, mais le principal, c'est que tu sois certain que cette machine-là peut fonctionner.

– Et comment veux-tu qu'il en soit autrement, répliqua l'ingénieur, regarde-moi ce téléphone transmetteur, dont la rondelle n'a pas moins de trois mètres de diamètre, et ces électro-aimants formidables qui doivent la faire vibrer, et cette batterie voltaïque.

Cependant, tout en écoutant silencieusement les explications de son ami, M. de Flammermont paraissait soucieux.

– À quoi penses-tu donc ? lui demanda tout à coup Fricoulet.

– Mon Dieu, répliqua le jeune comte, tu vas rire de moi, sans doute, mais il me vient une crainte.

– Laquelle ?

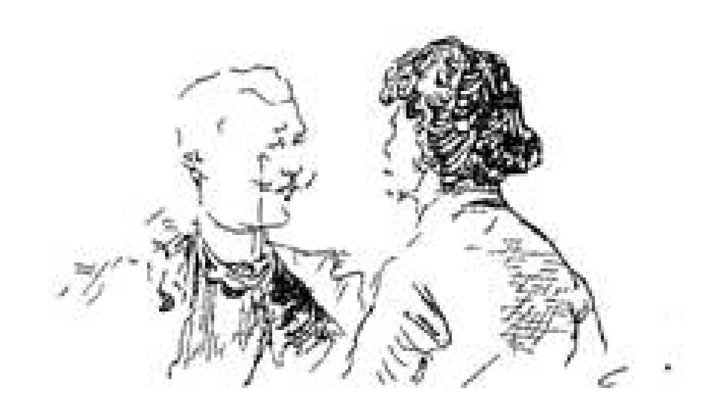
– C'est que, à une certaine distance du sol lunaire, les ondes vibrantes n'aient plus assez de force pour nous entraîner en avant.

L'ingénieur fronça les sourcils.

– Parbleu ! dit-il, il se pourrait bien que cela arrivât.

Puis, s'adressant à Ossipoff :

– M. de Flammermont pense que notre force motrice ne sera pas suffisante pour nous amener jusqu'au terme du voyage.



– Et sur quoi basez-vous cette supposition ? mon cher enfant, demanda le vieillard.

Pour le coup, Gontran se trouvait fort embarrassé de répondre et il lança à Fricoulet un regard désespéré.

Heureusement, ce fut l'ingénieur qui répondit à sa place en tendant à Ossipoff une feuille de son carnet.

Sur cette feuille se trouvait, inscrite au crayon, la formule algébrique suivante :

$$A = \sqrt{\frac{L\,189 + v}{V + P}} = 980{,}400$$

– Qu'est-ce que cela ? demanda le vieillard en écarquillant les yeux.

– Ça, répondit Fricoulet, c'est la preuve mathématique que l'ami Gontran à raison.

Et comme le vieillard se tournait déjà vers M. de Flammermont, l'ingénieur se hâta de répondre à la question qui allait être posée à son ami :

– À nous trois, dit-il, nous pesons deux cent cinq kilogrammes. Or, en tenant compte de la déperdition constante

de force motrice, au fur et à mesure de notre éloignement, il est facile de calculer que, forcément, il viendra un moment où cette force, diminuant constamment, deviendra absolument nulle. C'est pourquoi, représentant par v la vitesse de l'appareil et en le multipliant par L 189, intensité de la pesanteur à la surface lunaire, je les divise par V (Vénus), plus P (notre poids), j'en prends la racine carrée et j'arrive à ce résultat : à 980,400 kilomètres de la Lune, nous nous arrêterons.

M. Ossipoff avait écouté, sans les interrompre, les calculs de l'ingénieur.

Quand celui-ci eut fini, le vieillard demeura, quelques instants encore, plongé dans ses réflexions, puis enfin il murmura :

– C'est juste… fort juste… mais alors…

Il regarda alternativement ses deux compagnons et ajouta :

– Il faudrait que l'un de nous demeurât ici pour alléger l'appareil.

Fricoulet sourit :

– En ce cas, fit-il, je ne vois que moi auquel puisse convenir ce rôle d'abandonné, car ni vous ni Gontran, l'un le père, l'autre le fiancé, ne pouvez vous dérober au devoir qui vous incombe de courir après le ravisseur de Séléna.

– Je n'osais point vous le proposer, ajouta le vieillard, mais puisque vous reconnaissez vous-même qu'il n'y a pas moyen de faire autrement…

Mais cette combinaison n'était nullement du goût de M. de Flammermont.

Se séparer de Fricoulet ! Fricoulet, son inspirateur, celui qui lui tendait la perche pour le sortir des bains dangereux dans lequel le plongeaient, à tous moments, les questions embarrassantes de M. Ossipoff.

Autant renoncer tout de suite à Séléna.

Non, cela ne pouvait être, cela ne serait pas : Fricoulet faisait partie de Gontran, l'ingénieur était la face scientifique du diplomate ; les séparer l'un de l'autre, c'était détruire entièrement le Flammermont que connaissait M. Ossipoff et qui avait séduit le père de Séléna.

– Eh bien ! dit tout à coup le vieillard en remarquant la mine absorbée de son futur gendre, qu'avez-vous donc, on dirait que cette combinaison ne vous va pas ?

– Alcide est un ami d'enfance, répondit le jeune homme avec une émotion admirablement bien jouée, et vous devez comprendre que je ne puisse, de gaieté de cœur, l'abandonner.

– Préféreriez-vous renoncer à Séléna ? répliqua le savant non sans quelque aigreur.

– À Dieu ne plaise ! s'écria vivement le comte, mais puisque c'est la question de poids qui nous gêne, ne pourrait-on, au lieu de se séparer de Fricoulet, se séparer d'une partie de l'appareil.

Le vieux savant eut un formidable haut-le-corps.

– Se séparer de l'appareil ! exclama-t-il, vous n'avez pas, je suppose, la prétention de vous envoler, comme un atome, dans un rayon lumineux.



– Cela serait-il bien impossible ? riposta le jeune homme.

Puis, sans laisser à Ossipoff, qui le considérait avec des yeux hagards d'étonnement, le temps de relever cette énormité, il poursuivit gravement :

– Au surplus, une semblable audace ne m'est point venue à l'esprit ; mais il me semble qu'en cherchant bien, on pourrait trouver un moyen d'alléger notre véhicule.

Il parlait lentement, scandant ses mots, hachant ses phrases, surveillant du coin de l'œil Fricoulet qui, tout en paraissant réfléchir profondément, se livrait à une mimique expressive.

Ossipoff répondit :

– Comme Telingâ m'a affirmé que nous ne pourrions être prêts à partir avant quatre fois vingt-quatre heures, réfléchissez à ce que vous venez de me dire, et si vous trouvez le moyen dont vous me parlez, je serai le premier à l'adopter… vous ne doutez pas que je me résigne avec peine à me séparer de M. Fricoulet.

Et, avec une grimace en opposition avec les paroles qu'il venait de prononcer, il serra les mains de l'ingénieur.

– Mais, ajouta-t-il, au cas où, en dépit de tous vos efforts, l'appareil devrait rester tel qu'il est actuellement et où il faudrait nous alléger…

– Alors, poursuivit Fricoulet en souriant, vous me jetterez pardessus bord, ni plus ni moins qu'un sac de lest.

Ossipoff inclina la tête affirmativement et, tournant les talons, s'en fut rejoindre Telingâ en compagnie duquel il devait se rendre au wagon de Fédor Sharp, afin de s'y livrer à une minutieuse perquisition, en ce qui concernait tous les objets dont il pouvait avoir besoin, tels que : couvertures, vêtements de rechange, appareils scientifiques, armes, etc.

À peine eut-il laissé seuls les deux jeunes gens, que M. de Flammermont s'écria :

– Eh bien ! tu es encore gentil, toi !… comment ! tu sais que je n'entends pas un traître mot à toutes ces combinaisons de vitesse, de poids, etc., tu t'amuses à me faire jongler avec des chiffres, et tu me laisses le bec dans l'eau.

L'ingénieur haussa les épaules.

– Tu as un aplomb si surprenant, répondit-il, que je cherche toutes les occasions de te le voir déployer.

– C’est fort bien, riposta Gontran d’un ton piqué, il n’en est pas moins vrai que tu m’as fait soulever un lièvre, et que ce lièvre, il faut que je le tue.



– Bast ! tu le tueras, sois tranquille, ces machines-là, tu sais bien que ça me connaît ; donne-moi seulement quelques heures et tu seras satisfait.

– Moi, cela est indifférent, c’est Ossipoff qu’il s’agit de satisfaire.

– Eh bien ! il le sera.

Sur ces mots, l’ingénieur, laissant M. de Flammermont surveiller les travaux, regagna le souterrain afin de pouvoir se livrer en paix à ses méditations et à ses recherches.

Une heure ne s’était pas écoulée qu’il accourait triomphant auprès du comte :

– Eh bien ? dit celui-ci.

– Eh bien ! ça y est ! vois plutôt.

Et il étala, sous les yeux de son ami, un croquis rapide, en disant :

– Étant établi que notre poids total était trop considérable pour que l'appareil pût nous faire franchir la distance qui nous sépare de Vénus, il fallait forcément diminuer ce poids, pour cela deux moyens se présentaient : soit vous débarrasser de moi, soit vous débarrasser de l'appareil, tu as opté pour le second de ces moyens, je n'attendais pas moins de ton amitié.

– Pardon, pardon, s'écria Gontran, je n'ai jamais parlé de nous débarrasser de l'appareil.

– Voilà où nous ne sommes pas d'accord, car c'est là-dessus qu'est basée ma combinaison.



– As-tu donc l'intention de nous faire voyager à cheval sur un courant électrique ?

– Tu plaisantes, moi je parle sérieusement et je vais t'en convaincre : Les nouveaux calculs auxquels je viens de me livrer établissent que l'appareil, tel qu'il est organisé, sera suffisant pour nous conduire jusqu'aux confins de la zone d'attraction

lunaire ; une fois là, par exemple, les ondes vibratoires seront sans influence sur lui, alors nous l'abandonnerons.

– Tu en parles bien à ton aise ! exclama Gontran, nous l'abandonnerons ! mais qu'est-ce que nous devenons, nous ?

Fricoulet sourit de l'inquiétude de son ami.

– Nous, poursuivit-il, nous restons où nous sommes, c'est-à-dire dans cette logette de trois mètres de haut sur trois mètres de large enclavée dans la partie supérieure de la sphère.

L'ébahissement de M. de Flammermont allait croissant :

– Mais objecta-t-il, puisque cette logette fait partie de l'appareil !

– En ce moment, oui ; mais voici en quoi consiste mon innovation, au lieu de l'unir indissolublement à la sphère par des boulons rivés, ainsi que cela est, je l'y fixe au moyen de boulons à écrou, de façon à pouvoir, au moment voulu, l'en rendre indépendante.

Gontran frappa ses mains l'une contre l'autre.

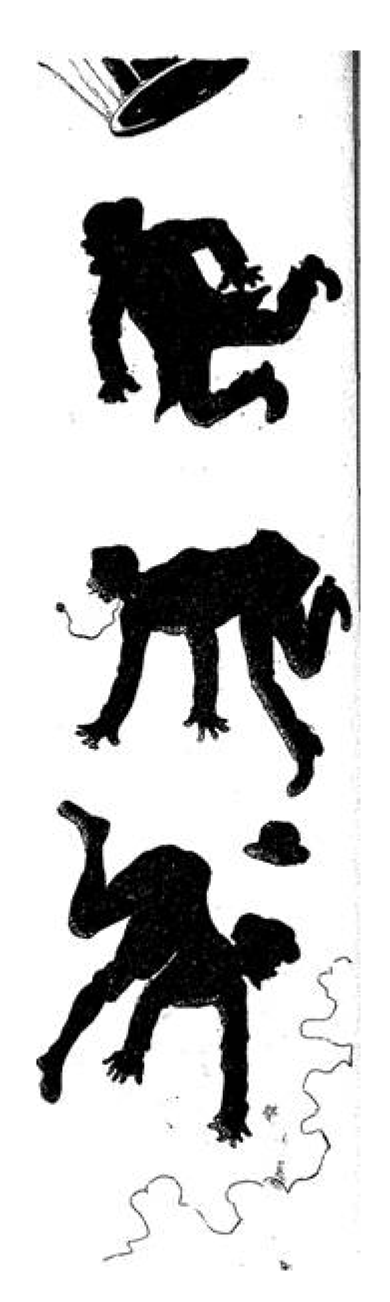
– Eh ! j'y suis, s'écria-t-il ; c'est simple comme tout !

– Tu y es, fit narquoisement l'ingénieur.

– Parbleu ! arrivé à la limite de la zone d'attraction lunaire, nous abandonnons la sphère devenue inutile, et nous continuons le voyage dans notre chambrette.

Fricoulet ne put s'empêcher de rire.

– Heureusement, dit-il, que M. Ossipoff ne peut t’entendre, car s’il t’entendait, il aurait de toi une triste opinion… Comment ! malheureux, tu te laisserais tomber de six millions de lieues, dans ce cube de sélénium…



– Quels inconvénients y vois-tu ?

– Une quantité… d’abord…, mais je n’ai pas le temps de t’expliquer cela ; j’aime mieux continuer à te développer mon projet : autour de ma sphère, et dans une position équatoriale,

j’étends une surface circulaire toute en sélénium et de trente mètres de diamètre ; à cette surface, notre logette se trouve rattachée par des câbles métalliques, si bien que, après nous être débarrassés de la sphère encombrante, nous continuerons notre voyage dans notre logette formant nacelle et suspendue à un vaste parachute rigide qui ne mesurera pas moins de trois cents mètres carrés de surface ; de cette façon, non seulement l’appareil se trouvera suffisamment allégé pour me permettre de prendre part à votre voyage, mais encore pour nous mettre à même d’emmener des compagnons sélénites, si le cœur leur en dit.



Comme il achevait ces mots, Fricoulet roula sur le sol, à la renverse, entraînant dans sa chute son ami Gontran. Celui-ci, pour marquer à l’ingénieur l’enthousiasme en lequel le jetait son invention, si simple cependant, s’était précipité pour le serrer dans ses bras, sans penser aux conditions spéciales de densité et de pesanteur du monde où il se trouvait ; si bien que sa force se trouvant sextuplée, il était venu battre la poitrine de l’infortuné Fricoulet avec la puissance d’une catapulte.



– Fichtre ! grommela l'ingénieur en se palpant avec inquiétude, ne pourrais-tu un peu penser à ce que tu fais ?

Puis, après s'être convaincu qu'il n'avait rien de cassé :

– À l'avenir, ajouta-t-il, fais-moi grâce de tes manifestations amicales, elles sont trop dangereuses.

Mais en voyant l'attitude penaude de Gontran, il se mit à rire et, lui prenant la main :

– Sans rancune, n'est-ce pas… et maintenant occupons-nous de mettre à exécution le projet que tu viens de me soumettre…

– Quoi ! exclama Gontran… tu veux ?

– Assurément, je veux qu'aux yeux d'Ossipoff, tu passes pour avoir trouvé cela… du reste, tu l'as dit toi-même, c'est d'une simplicité enfantine… c'est l'œuf de Christophe Colomb…



C’était cinq jours après cette conversation : l’immense parachute de sélénium entourait la sphère, rattaché par des câbles à la chambrette dans laquelle devaient prendre place les voyageurs, la sphère elle-même, suspendue à deux mâts métalliques, était placée au foyer du réflecteur parabolique, il ne restait plus qu’à *centrer* les miroirs et le départ avait été fixé au lendemain.

Ossipoff et ses compagnons, après avoir achevé d’emménager tous les objets qu’ils comptaient emporter avec eux, avaient résolu de prendre quelques heures de repos ; mais afin de ne point perdre leur temps en allées et venues inutiles, ils s’étaient étendus sur leurs couchettes aménagées dans le nouveau véhicule, en sorte que, dès leur réveil, ils n’auraient qu’à donner le signal du départ.

Harassés par la fatigue accumulée des jours précédents, ils dormaient, comme on dit vulgairement, à poings fermés, remplissant la chambrette de ronflements sonores, lorsque soudain, un bruit épouvantable, formidable, les fit bondir sur leurs pieds.



Pendant une seconde, ils se regardèrent interdits, cherchant réciproquement dans les yeux les uns des autres, l'explication d'un si brusque réveil.

Le premier, Fricoulet s'écria :

– L'ami Telingâ ne nous aurait-il pas joué le mauvais tour de nous envoyer dans l'espace sans nous prévenir ?

Gontran secoua la tête.

– Non, fit-il, il m'a semblé plutôt que c'était comme le bruit d'une avalanche s'écroulant sur nous… qui sait, des rocs se sont peut-être détachés du sommet du cratère.

Ossipoff haussa les épaules et grommela laconiquement :

– Aussi invraisemblable l'un que l'autre.

– Du reste, ajouta Fricoulet, il y a un moyen bien simple de savoir ce qui vient de se passer, c'est d'y aller voir.

Ce disant, il gravissait l'échelle donnant accès à l'un des hublots qui servait de porte et allait sortir de la chambrette, lorsque tout à coup Gontran s'écria :

– Mais, Dieu me pardonne, on marche au-dessous de nous !

– Dans la sphère, exclama l'ingénieur, allons donc ! tu rêves !…

Néanmoins, il redescendit et, s'agenouillant, colla son oreille au plancher de la chambre.

Quand il se releva, sa physionomie portait l'empreinte d'une profonde stupéfaction.

– Je ne sais si on marche, fit-il à voix basse, en tout cas, il se passe là-dedans quelque chose d'insolite, car j'entends un bruit dont je ne puis définir la nature.

Il achevait à peine ces mots qu'un roulement de tonnerre éclata sous les pieds des voyageurs qui, dans le premier mouvement de frayeur, firent en l'air un bond prodigieux.

– Ah ! cria Fricoulet, quelle est cette diablerie ?

Un second roulement, puis un troisième, un quatrième, se firent entendre, sourds et continus comme le premier.

– Ma foi, messieurs, fit Gontran, vous me suivrez si vous voulez ; quant à moi, je veux savoir à quoi m'en tenir.

Il décrocha de la paroi un revolver qui était pendu parmi plusieurs autres armes, vérifia s'il était chargé et s'avança vers le hublot de sortie…

– Nous allons avec toi, fit l'ingénieur, seulement tu m'amuses avec tes précautions ! Tu t'attends donc à trouver là-dedans des Indiens Comanches ?

Le jeune comte ne releva pas la plaisanterie, par la bonne raison qu'il ne l'avait point entendue car, sans s'inquiéter de savoir s'il était suivi ou non par ses compagnons, il avait empoigné l'échelle rigide qui, de la chambrette, courait le long de la sphère, jusqu'à la partie inférieure.

Sans hésiter, mettant le revolver au poing, il entra dans le trou d'ombre que formait la sphère métallique et se mit à marcher carrément devant lui, mais tout à coup, une détonation

retentit dont les échos, frappant les parois de sélénium et renvoyés par elles, comme un volant par des raquettes, se multipliaient, assourdissants, terrifiants.



Gontran n’était point un savant, mais c’était un homme courageux, cette attaque loin de l’arrêter, ne fit que le surexciter et il se mit à courir du côté d’où elle lui semblait être partie. Une seconde détonation éclata et il entendit siffler une balle à son oreille ; alors, au hasard, il lâcha l’un sur l’autre les six coups de son revolver et jetant son arme devenue inutile il se précipita en avant. Soudain, dans l’ombre, des bras l’étreignirent, alors, ses doigts rencontrant une gorge, la serrèrent vigoureusement, et son adversaire inconnu chancela, l’entraînant dans sa chute.



– À moi ! à moi ! cria M. de Flammermont.

En ce moment, Ossipoff arrivait suivi de Fricoulet qui, homme de précaution, s'était muni de baguettes de magnésium.

Il en fit flamber une, et aussitôt, les ténèbres se dissipant, les nouveaux venus aperçurent Gontran formant une masse confuse avec son adversaire sur l'estomac duquel il se tenait accroupi.

– Grand Dieu ! s'écria le jeune homme en bondissant en arrière, grand Dieu ! c'est Farenheit.

– Farenheit ! répétèrent à la fois Ossipoff et Fricoulet, en se penchant, muets de stupeur, sur le corps immobile à leurs pieds.

C'était, en effet, l'Américain, maigre, décharné, desséché pour ainsi dire, dont le magnésium éclairait le masque livide et parcheminé.

Le premier moment de stupéfaction passé, Ossipoff déclara qu'il importait de transporter au plus tôt le malheureux dans la chambrette, afin de lui donner les soins que réclamait son état.

– Je ne l'ai pas tué, au moins ? demandait Gontran. Je crains de l'avoir serré un peu fort.

Sans répondre, Fricoulet jeta l'Américain sur son dos et aussi légèrement qu'une plume, le monta jusqu'à l'habitacle.



– Le pauvre diable meurt de faim, dit-il après l'avoir examiné, tâchons d'abord de lui faire absorber un peu de notre pâte nutritive.

À grand peine on arriva à desserrer les dents de l'Américain et à lui introduire dans la bouche un peu d'aliments, puis on attendit anxieusement l'effet que cela allait produire.

– Comment expliques-tu cette résurrection ? demanda M. de Flammermont qui, même encore à ce moment, n'en pouvait croire ses yeux.

– D'une manière fort simple : il faut établir d'abord que la cartouche de ce gredin de Sharp, au lieu de tuer sir Jonathan, n'avait fait que le blesser, lorsque fuyant devant la nuit, nous l'avons abandonné, croyant ne laisser derrière nous qu'un cadavre, le froid l'a saisi, or, tu sais que le froid conserve et que certains animaux, les anguilles, par exemple, ont la faculté de vivre, même après avoir été gelées ; c'est probablement un phénomène identique qui s'est produit pour Farenheit.

– Alors, fit en souriant Gontran, c'est le soleil qui l'aurait dégelé ?

– Comme tu le dis fort bien.

– Mais comment expliquer sa conduite ?

– Ceci n'étant plus du domaine scientifique, je ne puis te donner des éclaircissements mais tu pourras le lui demander à lui-même.

En ce moment, l'Américain commençait à s'agiter sur sa couche, ses lèvres se coloraient et, sur ses joues que les pommettes saillantes semblaient prêtes à crever, un peu de sang paraissait.

Durant quelques secondes, ses mâchoires se choquèrent avec un bruit de castagnettes, dans un mouvement formidable de mastication ; puis, sans ouvrir les yeux, il murmura d'une voix caverneuse :

– Manger…, manger…, manger !

Comme si Fricoulet eût prévu cette demande, il avait pris, du bout des doigts une forte boulette de pâte, et profitant d'un moment ou la bouche de l'Américain s'ouvrait toute grande, il l'y introduisit.

L'effet fut, pour ainsi dire, instantané. Farenheit se dressa sur son séant, ses paupières se soulevèrent, les yeux se fixèrent successivement sur ceux qui l'entouraient, puis, leur tendant les mains :

– *By God !* fit-il… ce n'est donc pas ce gredin de Sharp qui a construit le ballon métallique que je voulais détruire.

Ossipoff ne put retenir un grondement.

– Détruire ! s'écria-t-il.

– Que voulez-vous ? en revenant à moi, dans ce désert épouvantable, je me suis traîné, comme j'ai pu, pendant quelques kilomètres, puis, tout à coup, j'ai aperçu tous ces préparatifs de départ… j'ai cru que c'était Sharp qui voulait encore m'échapper… la rage s'est emparée de moi et j'ai résolu de mourir, s'il le fallait, mais de mourir en me vengeant.

– Alors c'est contre lui que vous croyiez tirer tout à l'heure ? demanda Gontran.

– Parfaitement, et heureusement que ma main tremblait.

Il s'interrompit, et avec une lueur d'envie dans la prunelle :

– Oh ! dit-il, je mangerais volontiers un rosbeef arrosé d'un verre de Porto…

Fricoulet et Gontran se regardèrent navrés :

– Le seul moyen de contenter cette envie, dit enfin le jeune ingénieur, c'est de vous endormir en souhaitant que Morphée vous envoie un rêve gastronomique… car, pour nous, notre garde-manger se compose de ceci :

Et il désigna la pâte fabriquée par Ossipoff.

L'Américain fit la grimace, puis, cédant au conseil de Fricoulet, il se tourna sur le flanc et s'endormit.



CHAPITRE III

LE FEU À BORD

EH bien ! monsieur Fricoulet, demanda Ossipoff d'un ton narquois, commencez-vous à être convaincu ?

– Je fais plus que de commencer, cher monsieur, je suis convaincu, absolument convaincu ; cela ne m'empêche pas d'être stupéfait de la réussite...

L'ingénieur se tourna vers M. de Flammermont.

– Et toi, Gontran ? interrogea-t-il.

Le jeune comte haussa légèrement les épaules et répliqua d'un petit ton dégagé :

– Oh ! moi, tu sais bien que, pas un instant, je n'ai eu l'ombre d'un doute.

– D'ailleurs, dit à son tour le vieillard, n'est-ce pas à lui qu'appartient l'ingénieuse idée, grâce à laquelle nous pouvons

continuer notre voyage ?… Il serait donc bien étonnant qu'il eût conçu des inquiétudes à ce sujet.

Fricoulet dissimula, sous un plissement de paupières, la lueur joyeuse que ces mots venaient d'allumer dans ses yeux ; mais il eut beaucoup de peine à ne pas éclater de rire, lorsque Gontran lui dit gravement :

– Ce qui me donne une grande confiance en moi-même, c'est la persuasion en laquelle je suis que le mot « impossible » n'est pas français…

Un grognement se fit entendre derrière eux ; ils se retournèrent et virent Farenheit assis sur le bord du coussin qui lui servait de couchette.

– Le mot « impossible » n'est pas américain non plus, fit-il d'un ton bourru.



Fricoulet sourit un peu et répondit :

– Vous en êtes une preuve éclatante ; car, du diable ! si je me serais attendu à vous voir vivant après l'étrange aventure qui vous est survenue…

– Il faut venir sur la Lune pour voir des choses semblables, dit à son tour Gontran.

– Pourquoi cela ? n'avons-nous pas sur la terre des procédés de conservation de la viande par le froid ? repartit M. Ossipoff.

– Avec cette différence que les bœufs et les moutons conservés de la sorte, ne ressuscitent pas, tandis que sir Jonathan est ressuscité, lui.

– Nous avons même oublié de vous demander comment vous alliez ? fit Gontran.

L'Américain s'étira violemment les bras, fit craquer ses jointures avec des bruits de pistolet, et répondit :

– Mais cela ne va pas mal, je vous remercie ; je sens seulement, par tout le corps, une grande courbature… c'est sans doute ce sommeil hivernal qui est cause de cela… mais un peu d'exercice va me rendre toute mon élasticité.

Ce disant, il fit mine de se lever, un geste de Fricoulet l'arrêta :

– Un peu d'exercice, répéta l'ingénieur ; mais, où diable, voulez-vous en prendre ? vous n'avez, pour vous livrer à cette promenade, que la cage dans laquelle nous nous trouvons, et vous avouerez que l'espace manque considérablement.

Un désappointement profond se peignit sur le visage du Yankee.

– *By God !* gronda-t-il, en effet, c'est peu.

Puis, aussitôt, il ajouta d'un ton de stupeur :

– Ah ça ! où sommes-nous ?

– Dans notre nouveau véhicule, celui-là même que vous vous acharniez à détériorer, lorsque M. de Flammermont est intervenu, si heureusement pour vous et pour nous.

Farenheit promenait autour de lui des regards peu satisfaits.



– Peuh ! murmura-t-il avec une grimace, c'est moins confortable que l'autre wagon.

– Que voulez-vous, répliqua Gontran, à la guerre comme à la guerre, nous devons même nous estimer fort heureux qu'un concours providentiel de circonstances nous ait mis à même de poursuivre notre voyage… autrement, je devais renoncer à l'espoir de retrouver jamais ma chère Séléna, et vous à celui de remettre la main sur votre ami Sharp.

À ce nom, qui avait toujours eu la propriété de le mettre en fureur, l'Américain fit sur sa couche un bond formidable, les dents serrées, les poings fermés, les yeux étincelants.

Mais il se produisit alors un singulier phénomène ; projeté par sa force d'impulsion, il alla donner de la tête contre la paroi supérieure du projectile pour retomber sur les épaules d'Ossipoff, fort tranquillement occupé à rédiger ses notes de voyage.

Surpris à l'improviste, le vieillard perdit l'équilibre, tenta de se rattraper à Gontran qu'il entraîna dans sa chute et tous les trois roulèrent sur le plancher, pendant que Fricoulet riait aux larmes.

Ossipoff fut le premier qui se releva.

– Qu'y a-t-il ? grommela-t-il tout en bougonnant... quelle est cette commotion ?

L'ingénieur se tenait les côtes, incapable de prononcer une parole.

Ce fut Gontran qui répondit en se frottant les genoux :

– Parbleu ! cette commotion a été produite par la chute d'un corps.

– Un bolide ! exclama M. Ossipoff.

Farenheit, qui s'était relevé lui aussi, s'avança vers le vieillard :

– J'était prêt à vous faire des excuses, gronda-t-il ; mais du moment que vous vous servez, à mon égard, d'expressions aussi malsonnantes...



Pour le coup, l'hilarité de Fricoulet redoubla et il fut impossible à Gontran de conserver son sérieux plus longtemps.

Farenheit et Ossipoff se regardaient dans le blanc des yeux, comme deux bouledogues prêts à s'entre-dévorer...

– Mais, mon cher sir Jonathan, réussit à dire le jeune comte, le digne M. Ossipoff n'a aucunement eu l'intention de vous insulter.

– Cependant... grommela l'Américain... bolide... bolide...

–... Est le nom que l'on donne, en astronomie, à certains corps errants dans l'espace... or, vous conviendrez qu'en l'espèce, vous avez joué un peu ce rôle.

Le visage du Yankee se rasséréna ; il fit un pas encore et, tendant au vieillard sa main largement ouverte :

– Touchez-là, monsieur Ossipoff, dit-il avec dignité, pour me prouver que vous ne m'en voulez pas de vous être tombé à califourchon sur les épaules.

– Comme à saute-mouton, murmura Gontran.

– J'accepte bien volontiers vos excuses, répondit le vieux savant en touchant la main de Farenheit… seulement, je vous serai très reconnaissant de m'expliquer dans quel but vous vous êtes livré à cette bruyante manifestation.

– Je ne saurais vous le dire, et vous me voyez moi-même tout surpris de ce qui est arrivé.

Fricoulet, qui avait fini par se rendre maître de son hilarité, expliqua alors que l'Américain avait fait un brusque mouvement, sans réfléchir que plus on s'éloignait de la lune, et plus on échappait aux lois de la pesanteur, déjà si faibles à la surface même du satellite.

En entendant ces mots, l'Américain faillit témoigner sa stupéfaction par un bond non moins formidable que le premier ; mais, instruit par l'expérience et se défiant de sa nature nerveuse, il se cramponna, des deux mains, aux coussins du divan et s'écria :

– *By God !*… ai-je bien entendu ?… ne venez-vous pas de dire « plus on s'éloigne de la lune » ?

– Vous avez parfaitement bien entendu, sir Jonathan.

– Nous ne sommes plus sur la lune ?

– Voici bientôt une heure que nous l'avons quittée.

L'effarement du digne Américain était comique à voir.

Il se précipita à l'un des hublots et demeura quelques instants, immobile, le nez collé à la vitre épaisse, sondant l'immensité.

Convaincu de la réalité, il se retourna.

– Ah çà ! fit-il, comment vous y êtes-vous pris pour quitter ce sol lunaire sur lequel nous semblions échoués à jamais ?

Ossipoff désigna Gontran et répondit :



– C’est encore à M. de Flammermont que nous sommes redevables de cette merveilleuse application des forces électriques.

L’Américain secoua vigoureusement la main du jeune comte.

– Au nom de ma haine, merci, fit-il d’une voix profonde ; et je m’engage, si nous réussissons à mettre une seconde fois la main sur ce gredin de Sharp, à ne pas le laisser échapper… d’un seul coup, il paiera pour tous ses méfaits.

– Pardon, répliqua Gontran dont le visage avait légèrement pâli, vous m’accorderez bien que, maintenant, ce Sharp m’appartient un peu… n’ai-je pas à venger ma fiancée, ma Séléna adorée ?

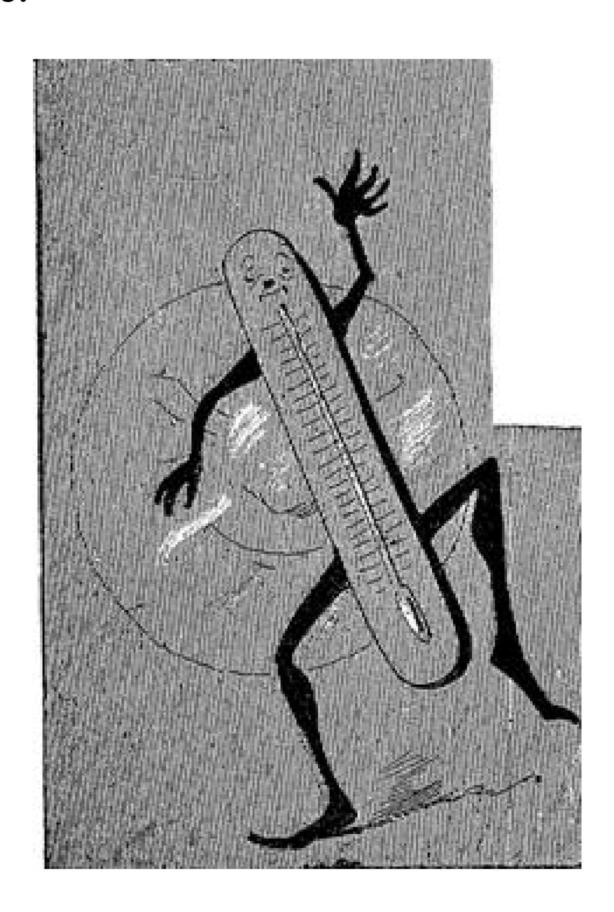


Farenheit se tut un moment, puis répondit :

– Ne nous disputons point encore à ce sujet ; lorsque le gredin sera à notre disposition, il sera suffisamment temps d'agiter cette question.

– Il y aura un moyen bien simple de la trancher, après l'avoir agitée, dit plaisamment Fricoulet ; vous jouerez la peau de Sharp, aux dés ou à la courte paille…

Pendant que les trois hommes causaient ainsi, Ossipoff consultait attentivement les instruments suspendus aux parois de la chambrette.



– Allons, allons, dit-il en se frottant les mains d'un air satisfait, le voyage s'annonce bien… le baromètre ne marquant que 350 millimètres, n'en est pas moins au beau temps ;

l'hygromètre à cheveu indique une humidité très modérée et les papiers ozonométriques sont intacts.

– Êtes-vous au moins certain de la route que nous suivons ? demanda Farenheit.

– J'ai soumis tous mes calculs à M. de Flammermont, répliqua le vieillard, et il les a reconnus exacts.

L'Américain considéra d'un œil étrange le jeune homme qui gardait un sérieux imperturbable.

– Au surplus, fit le comte, si vous doutez, vous n'avez qu'à consulter la boussole.

M. Ossipoff se redressa et regarda tout surpris M. de Flammermont.

– Allons, bon, pensa celui-ci, j'ai dû dire une bêtise.

Il en fut convaincu en entendant Ossipoff prononcer, d'un ton un peu amer, les paroles suivantes :

– Vous plaisantez, n'est-ce pas… vous savez bien que toutes les indications de la boussole ne se rapportent aucunement au milieu que nous habitons et que, si loin de toute attraction, la boussole ne nous est plus d'aucune utilité.

Gontran, tout confus, se mordait les lèvres ; mais, soudain, il eut une inspiration de génie et étendant la main vers les hublots à travers lesquels on apercevait les constellations brillantes qui étincelaient dans l'immensité sidérale :

– Aussi bien, répondit-il d'une voix vibrante, voulais-je parler de ces étoiles qui, toutes, sont autant de boussoles célestes sur lesquelles nous pouvons régler notre marche.



Un sourire entr'ouvrit les lèvres du vieux savant qui répliqua aussitôt :

– Je vous demande pardon, mon cher enfant ; je ne vous cacherai pas que, de votre part, une hérésie semblable m'étonnait.

Cela dit, d'un ton tout affectueux, Ossipoff reprit ses occupations, tandis que Gontran s'en allait s'asseoir auprès de Fricoulet.

– Je t'admire, mon ami, je t'admire sincèrement, murmura l'ingénieur… Dieu sait que je suis profondément hostile à ton mariage ; mais je dois avouer que, si tu réussis enfin à épouser celle que tu aimes, eh bien ! là, vrai, tu ne l'auras pas volé.

– Il semble que l’amour décuple mon imagination, répliqua le jeune comte.

Farenheit, en ce moment, s’approcha d’eux :

– À quelle distance, croyez-vous que nous soyons maintenant de la Lune ? demanda-t-il.

– Peuh ! répondit Fricoulet en consultant sa montre, sans rien vous affirmer d’exact, je puis cependant vous certifier que nous devons en être à une centaine de mille kilomètres.

L’Américain ouvrit de grands yeux :

– Cent mille kilomètres ! répéta-t-il… mais vous venez de dire que nous en sommes partis seulement depuis une heure !…

– Eh bien !… à raison de vingt-huit mille mètres par seconde, – qu’est-ce que cela fait ?…

– Cent mille quatre-vingts kilomètres par heure, répondit le Yankee qui, en sa qualité de commerçant, avait le calcul rapide.

– Donc, quand je vous disais cent mille kilomètres, je n’étais pas bien loin de la vérité.

– Mais cela nous fait une marche de cinq cent mille lieues par jour… ou du moins par vingt-quatre heures !

– Rigoureusement exact, dit encore l’ingénieur qui jouissait de l’ébahissement de sir Jonathan.

Et il ajouta :

– Dans dix heures, nous atteindrons le point neutre, c'est-à-dire celui où les deux attractions de la Lune et de Vénus sont contiguës.

L'Américain était rêveur ; il se livrait mentalement à des tours de force d'arithmétique.

– Mais, à ce compte-là, murmura-t-il, il ne nous faudrait, sur Terre, qu'une minute et demie pour traverser l'océan Atlantique.

– Je n'ai point fait le calcul, riposta Fricoulet, mais, étant données les proportions, il doit être juste.

Gontran poussa un soupir.

– Qu'as-tu donc ? demanda l'ingénieur.

– J'ai que si nous avions eu à notre disposition un moyen de locomotion semblable, quand nous nous sommes élancés de la Terre, nous aurions atteint la Lune en trois heures.

– Tu as raison… mais puisque c'est fait maintenant, qu'as-tu à regretter ?…

– Le temps perdu… qui ne se rattrape jamais, répondit gravement M. de Flammermont en élevant la voix de façon à être entendu d'Ossipoff.

– *Times is money*, ajouta non moins gravement Farenheit.

Tout à coup l'Américain poussa un léger cri de surprise.



– Qu’est cela ? demanda-t-il en étendant la main vers un coin de la chambrette… on dirait des scaphandres…

– Vous ne vous trompez pas, répondit en souriant le jeune comte, ce sont bien des scaphandres.

– Allons-nous donc avoir à voyager sous l’eau ? demanda l’Américain.

– Non… mais dans le vide.

Aux regards surpris de son interlocuteur, Fricoulet vit que ses paroles n’avaient pour lui aucun sens.

– En deux mots, vous allez comprendre, dit-il, que la force électrique qui nous pousse en avant doit être, d'après nos calculs, suffisante pour nous faire pénétrer dans la zone d'attraction vénusienne ; mais là, elle s'arrête et l'appareil ne nous devient plus d'aucune utilité ; au contraire, son poids ne peut que rendre notre chute plus rapide… c'est-à-dire plus dangereuse… comprenez-vous ?

L'Américain répondit affirmativement…

– Alors, nous abandonnons la sphère qui nous supporte et nous continuons notre voyage dans cette logette, transformée en nacelle, c'est pourquoi nous avons emporté avec nous ces appareils imaginés autrefois par des sélénites aventureux… mais, tandis que les scaphandres servent à protéger le corps contre la pression de l'eau, ceux-ci le garantiront contre l'effet mortel de la disparition brusque de cette pression atmosphérique… voilà…

– Très ingénieux, murmura l'Américain.

Et étouffant de la main un bâillement formidable, il ajouta :

– *By God !* il me semble que j'ai envie de dormir.

– Parbleu ! cela n'a rien d'étonnant, répondit Fricoulet avec un grand sérieux… voilà quinze jours que vous ne faites que cela ; ce n'est pas en une heure que l'on perd ses mauvaises habitudes.

– Alors, demanda Farenheit en l'interrogeant du regard, que me conseillez-vous ?

– De faire un bon somme pour commencer, ensuite, nous verrons…

Sans doute ce conseil correspondait-il exactement à l'envie secrète de l'Américain, car, après avoir bredouillé un bonsoir inintelligible, il s'étendit tout de son long sur les coussins et ne tarda pas à remplir la logette d'un ronflement sonore…

Cinq minutes après, Fricoulet dit à son tour :

– Sir Jonathan est plein de bon sens… il est, en ce moment, plus de minuit à Paris ; c'est l'heure à laquelle les honnêtes gens s'endorment.



Il s'enroula dans sa couverture de voyage et balbutia d'une voix somnolente :

– Messieurs, je vous souhaite une bonne nuit…

Quelques instants ne s'étaient pas écoulés qu'un bruit grêle se faisait entendre, dominant la basse profonde de l'Américain ; c'était l'ingénieur qui faisait sa partie dans le concert des ronflements.

Gontran essaya de lutter ; mais ce fut en vain, le sommeil s'emparait de lui.

– Décidément, fit-il, c'est contagieux.

Et s'adressant à Ossipoff, toujours plongé dans ses écritures :

– Qu'y a-t-il à voir entre la lune et l'orbe de Vénus ?

Le savant, un peu surpris, releva la tête.

– Rien, absolument rien, répondit-il… comme vous le savez d'ailleurs.

– En ce cas, riposta le jeune comte ; comme ce rien ne m'offre non plus rien de récréatif, je vous demande la permission de prendre quelques heures de repos.

Le vieillard lui serra la main et il s'en fut prendre place sur les coussins, à côté de ses compagnons.

Il ne tarda pas à tomber en un rêve étrange :

Après avoir rejoint Séléna, il l'épousait et leur voyage de noces se faisait à travers les mondes célestes ; bientôt, eux-mêmes se transformaient en étoiles, et unis pour l'éternité, dans l'immensité céleste, ils devenaient les astres favoris des amoureux terrestres.



Demeuré seul, Mickhaïl Ossipoff avait laissé tomber sa tête entre ses mains et rêvait, lui aussi, à son enfant adorée, disparue dans l'espace.

La reverrait-il jamais celle qu'il avait sacrifiée à sa passion pour la science ; et la tentative désespérée qu'il faisait en ce moment n'aurait-elle pas un autre résultat que de lui faire faire une nouvelle étape dans le désert intersidéral ?...

Ah ! si, tout au moins, Sharp pouvait lui tomber sous la main… et ce n'était plus la rancune du savant, c'était la haine du père qui gonflait le cœur du vieillard et faisait bouillonner son sang dans ses veines…

Peu à peu, cependant, ses idées devinrent moins nettes ; les silhouettes de Sharp et de Séléna s'estompèrent dans une espèce de brume… bientôt même, elles s'effacèrent complètement, et toute sensation de vie disparut.

Mickhaïl Ossipoff venait, lui aussi, de s'endormir.

Il était onze heures du matin au chronomètre du Yankee quand une main vigoureuse secoua le vieillard qui s'éveilla en sursaut.

– Qu'y a-t-il donc ? balbutia-t-il, tout surpris lui-même de s'être assoupi dans cette position… Qu'arrive-t-il donc ?

– Mais rien, cher monsieur, répondit l'Américain ; seulement, comme il se fait tard…

Le vieillard regarda autour de lui ; Gontran faisait sa barbe à l'aide d'un minuscule nécessaire de poche, et Fricoulet mesurait, au micromètre, l'arc sous-tendu par la planète Vénus qui s'encadrait dans le hublot du plafond.

Ossipoff s'avança vivement vers lui.

– Eh bien ? demanda-t-il avec une légère inquiétude dans la voix.

L'ingénieur répondit tranquillement :

– Les prévisions de Telingâ étaient justes ; voici vingt heures que nous avons quitté le sol lunaire et nous avons déjà franchi dix-huit cent mille kilomètres ; nous avons donc effectué la sixième partie de notre voyage… vous voyez que nous sommes exactement dans les conditions nécessaires…



Cédant sa place au vieillard, il ajouta :

– Au surplus, regardez vous-même ; on aperçoit déjà les phases de Vénus.

– Vénus a des phases ! exclama Gontran.

Fricoulet lui lança un coup d'œil terrible et aussitôt le jeune comte, se reprenant, dit très haut :

– Oui, sir Jonathan, Vénus a des phases tout comme la lune.

– Mais je n'en ai jamais douté, répliqua l'Américain à mi-voix.

L'ingénieur vint se planter devant lui et déclara d'un ton doctoral :

– Vénus a été baptisée par les Terriens, de plusieurs noms : tantôt elle est l'Étoile du Berger ou l'astre du matin, tantôt Vesper, ou bien Lucifer, c'est la deuxième planète du système solaire et elle gravite à une distance moyenne de 26 millions 750 mille lieues de l'astre central : le Soleil.

– Et la Terre ? questionna l'Américain.

Ce fut Gontran qui prit la parole d'un ton d'importance.

– La Terre est plus loin du Soleil que Vénus, son orbite a 148 millions de kilomètres de rayon ou 37 millions de lieues.

Fricoulet le regarda tout surpris.

– Mais tu es plus savant que je ne le croyais, lui chuchota-t-il à l'oreille.

– *Doctus cum libro !* répondit en souriant M. de Flammermont.

– Que veux-tu dire ?

Le jeune comte désigna, d'un clignement d'yeux, sa couverture de voyage.

– Devine, dit-il, ce que j'ai caché là-dessous ?

– Comment veux-tu que je sache ?

– Un livre que j'ai trouvé dans le boulet de Sharp.

– Un livre ?



– Oui, les *Continents célestes*, je l'ai emporté avec moi et tandis que tout à l'heure vous dormiez tous, j'ai passé deux heures à *piocher* Vénus…

– Ah bah !

– Et je te promets que je connais mon sujet… Ossipoff peut me pousser des *colles*… avec mon *vade-mecum*, je ne le crains plus.

– Seulement, tu as oublié les phases…

– C'est vrai… Je les avais oubliées.

Pendant que les deux amis devisaient ainsi, Farenheit, pour passer le temps, causait astronomie avec Mickhaïl Ossipoff.

– Au delà de la Terre, il n'y a plus rien, n'est-ce pas ? demanda-t-il.

– Et Mars, à 56 millions de lieues !… ne le comptez-vous donc pour rien ? fit Ossipoff suffoqué par tant d'ignorance.

L'Américain, qui n'avait aucune raison de se poser auprès du vieillard pour un puits de science astronomique, répondit à la suffocation d'Ossipoff par un petit haussement d'épaules plein d'indifférence.

Puis, avec un claquement de langue de mauvaise humeur :

– Mars ! bougonna-t-il… la planète protectrice des soldats… en voilà une que je supprimerais de la carte céleste, si cela se pouvait.

– Ah bah ! firent ensemble Fricoulet et Gontran… et pourquoi cela ?



– Parce que moi, je suis un commerçant… et que la guerre nuit au commerce… si vous saviez ce que les affaires de sécession ont fait de mal aux suifs… c'est par milliers de dollars que se sont chiffrées mes pertes de cette année-là…

– Alors, vous n'aimez pas les soldats ? demanda en riant M. de Flammermont.

– Je les considère comme un facteur inutile dans la société… voyez, nous, aux États-Unis, est-ce que nous avons une armée ?… et nos affaires ne vont pas plus mal… au contraire !

– Vous êtes pour la suppression des armées permanentes ? fit l'ingénieur.

– Absolument… je ne comprends les uniformes qu'au théâtre… et encore les uniformes du siècle dernier, avec des grands chapeaux et des plumes blanches… des cuirasses étincelantes, des écharpes de soie… des pourpoints de velours…

au point de vue décoratif, c'est fort joli. Mais dans la vie... un honorable commerçant, à son comptoir, me produit plus d'effet qu'un colonel à la tête de son régiment.

– Heu ! répliqua M. de Flammermont, votre situation de citoyen de la libre Amérique vous permet d'émettre de semblables paradoxes... mais vous changeriez de langage si vous étiez, comme nous, obligés de jouer votre partie dans le concert européen.

Fricoulet se prit à rire et Ossipoff approuva de la tête la réplique du jeune comte.

En guise de réponse, Farenheit poussa un sourd grognement et, tournant lentement sur ses talons, promena autour de lui un regard circulaire, inventoriant de l'œil le matériel que les voyageurs emportaient avec eux.

– Dites-donc ! exclama-t-il, il me semble que vous n'avez guère songé à la rigueur de la température... si nous devons retrouver sur Vénus des nuits de quinze fois vingt-quatre heures comme sur la Lune...

– À ce point de vue, vous pouvez être tranquille, répliqua Gontran ; nous retrouverons sur Vénus des jours et des nuits répartis régulièrement, tout comme sur notre planète natale ; la quantité seule diffère...

– Tiens ! dit l'Américain, et pourquoi ?

– Tout simplement parce que l'orbite suivie par Vénus étant intérieure, et naturellement plus courte, l'année vénusienne, au lieu d'être composée comme l'année terrestre, de trois cent soixante-cinq jours un tiers, ne compte que deux cent vingt-quatre jours un tiers.

Farenheit se grattait la tête avec énergie, ce qui était chez lui l'indice d'une forte tension cérébrale.

– Mais, dit-il, tout en ayant une orbite plus petite, Vénus pourrait cependant mettre à la parcourir, autant de temps qu'en met la Terre pour parcourir la sienne.

– Cela pourrait être, repartit Fricoulet, mais cela n'est pas ; il y a même une loi établissant que les planètes tournent d'autant plus vite qu'elles sont plus proches du Soleil ; c'est ainsi que Mercure fait, par seconde, 47 kilomètres ou plus d'un million de lieues par jour ; Vénus 35 kilomètres par seconde ou 750,000 lieues ; la Terre 29 kilomètres et 643,000 lieues ; Mars 24 kilomètres et 518,000 lieues ; Jupiter 13 kilomètres et 214,000 lieues ; Saturne 10 kilomètres et 205,000 lieues ; Uranus 7 kilomètres et 144,000 lieues.

L'ingénieur avait débité cette longue tirade sans une hésitation, ce qui fit ouvrir à l'Américain des yeux émerveillés.



– Quelle mémoire ! murmura-t-il… mais si vous croyez que je me souviens seulement d'un seul de ces chiffres…

Et il ajouta :

– Au surplus, peu importe… le principal c'est que nous retrouvions là-bas une existence à peu près semblable à celle de la Terre.

– Oh !… en tous points semblable, s'empressa de dire M. de Flammermont ; la rotation s'effectue exactement en vingt-trois heures, vingt et une minutes, vingt-deux secondes ; la durée du jour est donc à peu près la même.



Bateau Vénusien.

– Sauf l'année plus courte, cependant, fit observer l'Américain.

– En effet ; mais peu nous importe à nous qui n'avons pas l'intention d'y passer une année.

– Ajoutez à cela, poursuivit Gontran qui s'emballait sur son sujet, même densité, même atmosphère, même pesanteur, même volume… Vous pouvez dire que Vénus est une jeune sœur de la Terre.

Et poussant le coude de Fricoulet :

– Hein ! murmura-t-il, crois-tu que je les ai piochés, mes *Continents célestes* !

Mais quelques mots de M. Ossipoff vinrent, presque aussitôt, diminuer le contentement que le jeune homme éprouvait de lui-même.

– Vous vous hâtez bien de vous prononcer, ce me semble, dit le vieux savant… quand nous serons arrivés, vous verrez que Vénus est loin d'être le séjour enchanteur que vous vous figurez…

– Pourquoi donc cela ? demanda le jeune comte presque malgré lui.

– Un seul chiffre, celui que tous les astronomes ont toujours inscrit à côté de la planète Vénus, va vous répondre… ce chiffre c'est 55°.

M. de Flammermont ne se trouva pas plus avancé ; mais, bien au contraire, ce chiffre l'embarrassait fort ; d'abord, il ne lui disait rien, en outre, il suspendait au-dessus de sa tête

quelque nouvelle question d'Ossipoff ; et l'infortuné comte tournait du côté de Fricoulet des regards suppliants.

Alors, l'ingénieur qui avait compris cette muette supplique, s'adressa à Farenheit :

– Oui, dit-il, mon cher sir Jonathan, les chiffres ont leur éloquence, et ce 55°, qui représente l'angle formé sur le plan de l'écliptique par l'axe de rotation de Vénus, ce 55° contient en lui seul tout ce qui peut être dit de spécial sur la planète : saisons, climats, longueur de jours, aspects célestes, végétation, vie animale, etc., etc.

Le Yankee l'écoutait bouche bée, se demandant pourquoi il était ainsi pris à partie ; il fut encore bien plus surpris lorsque l'ingénieur s'écria, avec un petit rire moqueur :

– Ah ! ah ! mon gaillard, vous y mordez aux choses célestes !... ce que je viens de vous dire vous intrigue, et vous voulez savoir ce qui se cache véritablement sous ce 55°...

L'Américain esquissa un geste d'énergique dénégation.

Fricoulet n'en tint aucun compte et s'écria :

– Mais, mon cher sir Jonathan, pourquoi vous en défendre ? J'en appelle à M. Ossipoff ! en quelle circonstance la curiosité serait-elle plus légitime que lorsqu'il s'agit de soulever le voile qui nous dérobe les mystères de l'infini céleste ?... et puis, c'est en vain que vous le nieriez !... cela se voit à votre visage : vos yeux sont pétillants de curiosité et vos lèvres balbutiantes de questions.

Bien qu'abasourdi par ce flot de paroles, l'Américain trouva cependant la force de faire entendre un éclat de rire dédaigneux.



– En vérité, essaya-t-il de dire, mes yeux sont si pétillants et mes lèvres si balbutiantes que cela… Je ne comprends pas…

– Et parbleu ! exclama Fricoulet avec une impatience parfaitement jouée… comment voulez-vous comprendre ?… vous m'interrompez tout le temps… sachez donc que Vénus a beau avoir une masse presque égale à celle de notre planète natale, une densité qui est à celle de la Terre ce que 90 est à 100, et bien que la pesanteur, à sa surface, soit à peu près la même que sur notre globe, Vénus cependant n'est pas le Paradis… tant s'en faut… la masse, la densité, la pesanteur ne font pas le bonheur…

L'ahurissement de l'Américain allait croissant, tellement croissant que machinalement, ses lèvres balbutièrent :

– Pourquoi ?

– Pourquoi ?… eh ! parbleu ! c'est toujours ce 55° qui en est cause.

Il avait saisi, par un bouton de sa jaquette, l'infortuné Farenheit qui n'en pouvait mais.

Sans se rendre compte de l'intention de l'ingénieur, Farenheit crut à une agression et fit un bond en arrière.

D'un geste, le jeune homme le rassura et poursuivit en souriant :

– Par suite de cette inclinaison d'axe, les saisons qui, sur Vénus, se succèdent de cinquante-six en cinquante-six jours, sont fort tranchées ; la zone polaire descend jusqu'à 35° de l'Équateur de même que les régions tropicales s'étendent jusqu'à 35° des pôles, en sorte que deux zones, beaucoup plus larges que les zones tempérées de notre globe, empiètent constamment l'une sur l'autre, appartenant à la fois aux climats polaires et aux climats tropicaux. Ces régions subissent donc d'énormes variations de chaleur et de froid.

– Vous vous plaigniez de la chaleur sur la Lune ! dit Ossipoff en intervenant dans la conversation ; sachez que sur Vénus, pendant l'été, le soleil tourne autour du Pôle, en s'élevant en spirale et en envoyant une quantité de lumière presque deux fois plus grande que celle qu'il envoie à la Terre.

– Quant à l'hiver, dit à son tour Fricoulet, le froid doit être comparable à celui qui règne sur la Lune pendant la nuit de trois cent cinquante-quatre heures, car le soleil n'approche pas du tout de l'horizon et reste considérablement au-dessous.

– Les régions équatoriales ne sont pas plus favorisées que les pays polaires, elles ont, chaque année, deux étés pendant lesquels le soleil monte au zénith et déverse sur elle des rayons certainement plus ardents que ceux sous lesquels rôtissent nos contrées équatoriales terrestres…

– Eh bien ! demanda Fricoulet, avez-vous compris ?



– Je ne sais si j'ai compris, répliqua d'un ton accablé l'infortuné Yankee, totalement abasourdi ; tout ce que je sais, c'est qu'il fait ici une chaleur étouffante !

Il avait enlevé sa casquette de voyage et s'épongeait le front tout ruisselant de sueur.

Fricoulet répliqua :

– Il fait en effet très chaud ici.

Puis à Gontran.

– Mais qu'as-tu donc ? tu es rouge comme un homard !

– Je succombe, murmura le jeune comte en enlevant son vêtement.

– C'est le Soleil, sans doute, dit Ossipoff ; plus nous allons et plus nous nous rapprochons de lui ; extérieurement, les parois du véhicule doivent être brûlantes.

– En effet, murmura M. de Flammermont, ce doit être le Soleil ; la distance qui nous sépare de lui diminue sensiblement.

– Oh ! sensiblement, répliqua le vieillard… deux millions de lieues sur trente-sept… c'est peu…

Farenheit soufflait comme un bœuf.

– *By God !* grommela-t-il, ce ne doit pas être tenable sur votre planète du diable !

– Rassurez-vous, mon cher sir Jonathan, répondit Ossipoff en souriant ; cette planète du diable – ainsi que vous l'appelez, sans doute parce qu'il y fait aussi chaud qu'en enfer, cette planète a, pour la protéger de l'ardeur solaire, une enveloppe fort épaisse de nuages, en sorte que la température n'y doit guère être plus élevée que sur Terre… c'est fort heureux pour ses habitants, mais fort déplaisant pour nos astronomes qui n'ont pu apercevoir la géographie vénusienne qu'à travers les déchirures de ce voile nuageux…

– Aussi n'a-t-on sur Vénus que des données imparfaites, crut devoir ajouter Gontran d'un ton important.

Cependant Fricoulet ne pouvait tenir en place, il allait et venait à travers la chambrette, enlevant, l’une après l’autre, toutes les pièces de son vêtement, si bien qu’il arriva à n’être plus vêtu que de sa chemise et de son caleçon.



– Cette chaleur est intolérable ! s’écria-t-il soudain, en proie à une souffrance véritable.

– Que voulez-vous y faire ? demanda le vieillard d’un ton sec, en venant avec nous, vous saviez à quoi vous vous exposiez… vous n’aviez qu’à rester avec Telingâ…

– N’y aurait-il donc aucun moyen de s’abriter des rayons solaires ? demanda Gontran, peiné de l’aspect misérable de son ami.

– Une idée, fit l'Américain, si on mouillait toutes nos couvertures de voyage, on les étendrait contre les parois, et par l'évaporation…

– Oui, balbutia Fricoulet absolument hors d'haleine, on pourrait tenter cela…

Il se baissa pour ramasser une des couvertures qui avait glissé sur le plancher ; mais aussitôt il poussa un cri de douleur et se releva tout pâle, les yeux hagards.

– Qu'arrive-t-il donc ? demandèrent les voyageurs en se précipitant vers lui.

– Il y a, répondit Fricoulet, que le plancher est brûlant.

– Brûlant ! ce n'est pas possible, exclamèrent-ils tous à la fois.

– Faites-en l'expérience, répondit un peu aigrement l'ingénieur.

L'Américain se courba et approcha sa main.

– *By God !* grommela-t-il, M. Fricoulet a raison.

Comme il achevait ces mots, une secousse assez violente se produisit sous leurs pieds, et tous ils tombèrent assis sur le divan circulaire.

– Sacrebleu ! gronda Fricoulet, que se passe-t-il là-dessous ?

– Il se passe, répondit Ossipoff, que les galets qui soutiennent le plancher viennent de *gripper*.



La pâleur de Fricoulet augmenta.

– Oh ! oh ! fit-il à voix basse, voilà qui est grave…

– Grave ! s'exclama Gontran… et pourquoi cela ?…

– Mais parce que…

Il s'arrêta et murmura :

– À quoi bon les épouvanter ?

Puis, à Ossipoff :

– À quelle distance sommes-nous encore du point neutre ? demanda-t-il.

Le vieillard réfléchit quelques secondes et répliqua avec assurance :

– À un millier de kilomètres.

– Combien mettrons-nous de temps à franchir cette distance ?

– Deux heures environ.

Le visage de l'ingénieur s'assombrit.

– Nous ne pourrons jamais tenir jusque-là, grommela-t-il.

Tous le regardaient avec inquiétude.

– Mais enfin, demanda Gontran, que penses-tu ?… voyons, parle ; nous sommes des hommes, après tout, et s'il faut mourir… eh bien ! nous mourrons… quant à moi, je préfère savoir à quoi m'en tenir… et je suppose que ces messieurs sont de mon avis.

– Certainement, dirent-ils.

– Avant que de vous répondre, fit alors Fricoulet, laissez-moi m'assurer…

Il prit dans la boîte à instruments une paire de pinces, s'en fut dans un coin de la logette et, saisissant un anneau, le tira à lui de toutes ses forces, ce qui souleva un carré du plancher monté sur charnières comme une porte.

Au même instant, un jet de flammes fusa jusqu'au sommet du dôme métallique.

L'ingénieur laissa retomber le panneau.

– Voilà ce que je craignais, dit-il d'une voix rauque.

– Qu'est-ce que cela ? demandèrent-ils en proie à la stupeur la plus profonde.

– Vous le voyez bien, riposta Fricoulet ; c'est le feu…

– Le feu !

– Eh ! oui ; nous sommes sur un incendie provoqué par le grippage du pivot et du plancher ; voilà l'explication de la chaleur intolérable qui règne ici… vous avez demandé à être fixés… vous l'êtes maintenant.

La raison donnée par l'ingénieur était la seule plausible pour expliquer cet incendie subit ; le pivot devait être au rouge, car le plancher de sélénium, bon conducteur, comme on le sait, de la chaleur, commençait à devenir brûlant, même pour les pieds chaussés de fortes bottes ; les semelles, d'ailleurs, sentaient le roussi et pouvaient s'enflammer d'un moment à l'autre.

Aussi, obéissant à la même idée, se juchèrent-ils tous sur le divan circulaire.

– Que faire ? demanda Ossipoff.

– *By God !* s'écria l'Américain, y a-t-il autre chose à faire qu'à éteindre le feu ?

– Si vous avez un moyen de refroidir ce métal, dit Fricoulet d'un ton rageur, je suis prêt à l'employer.

– Arrosons-le, suggéra Gontran.

Tous se précipitèrent vers les outres pleines d'eau suspendues aux parois et en versèrent le contenu sur le plancher.



Mais, au contact du métal brûlant, cette eau se transforma en vapeurs bouillonnantes ; l’atmosphère du véhicule devint d’une opacité complète, si bien que les voyageurs ne s’apercevaient plus et que le bruissement de la vapeur les empêchaient de s’entendre.

– Séparons-nous de la sphère ! s’écria Farenheit affolé, en se précipitant vers les leviers que commandaient les écrous d’attache.

Ossipoff et Fricoulet se jetèrent sur lui.

– Malheureux ! hurla le vieillard, vous êtes fou !

– La mort tout de suite plutôt que ce supplice infernal ! gronda le Yankee en faisant d'inimaginables efforts pour se dégager de l'étreinte de ses deux compagnons.

Fricoulet avait tiré son revolver.



– Si vous ne demeurez en repos, sir Jonathan, dit-il avec un calme effrayant, je vous fais sauter la cervelle.

– Qu'importe ! rugit l'Américain qui perdait la tête, je souffre trop.

Soudain, Gontran eut une inspiration.

– Et Sharp ? demanda-t-il, renoncez-vous donc à votre vengeance ?

Ces mots produisirent dans l’attitude de l’Américain une transformation complète.

De lui-même, il abandonna les leviers et s’en fut dans un coin où, grondant de souffrance, il demeura immobile.

– Dix heures, dit Ossipoff ; je vous demande dix heures ; alors, nous pourrons abandonner la sphère sans aucun danger, car nous aurons pénétré dans la zone d’attraction de Vénus.



Ce furent dix heures terribles, épouvantables, pendant lesquelles les voyageurs firent preuve d’un courage admirable et d’une énergie surhumaine ; ils ne cessèrent d’arroser le plancher que le frottement continuel du pivot avait rendu complètement rouge et qui leur renvoyait une chaleur torride.

Ossipoff, lui, ne quittait son chronomètre que pour mesurer, à l’aide du micromètre, l’arc sous-tendu de Vénus.

Enfin, il cria d’une voix rauque :

– Dans dix minutes nous arrivons au point neutre, préparons-nous.

Il était temps ; le thermomètre marquait 42° centigrades et les voyageurs haletaient.

Néanmoins, l'approche de la délivrance leur donna de nouvelles forces ; déjà ils avaient amarré solidement, le long des parois, tout ce qu'ils désiraient conserver à bord ; en un tour de main ils eurent revêtu leurs scaphandres.

C'étaient des espèces de vêtement en étoffe élastique comme du caoutchouc, dans lesquels les membres entiers et le torse se trouvaient emprisonnés hermétiquement ; l'étoffe elle-même était soutenue par un réseau de ressorts métalliques d'une finesse extrême et d'une élasticité remarquable, de manière à résister à l'expansion des gaz contenus dans les tissus vivants des voyageurs.

La tête était protégée par une sorte de casque en sélénium, de forme ovoïdale et ressemblant aux *respirols* dont Ossipoff et ses compagnons avaient déjà fait usage pour explorer l'hémisphère visible de la Lune.

Dans une sorte de récipient pratiqué à l'intérieur du casque, ils emmagasinèrent à la hâte quelques tablettes d'oxygène solidifié ; l'air vicié, ainsi que les produits de la combustion pulmonaire devaient être évacués par une soupape placée au sommet de la tête.

– Êtes-vous prêts ? demanda Ossipoff.

Tous répondirent affirmativement, tenant à la main le casque dans lequel leur tête devait s'emprisonner.

– Enlevons les écrous, commanda-t-il.

Chacun d'eux pesa aussitôt sur le levier correspondant à l'un des quatre écrous, et la logette ne se trouva plus retenue à l'appareil que par le pivot central.



– Suivez à la lettre mes recommandations, dit alors le vieillard ; dans quelques instants, aussitôt que nous aurons pénétré dans la zone d'attraction de Vénus, et comme nous l'avons fait quand nous sommes arrivés dans la Lune, nous nous retournerons pour avoir les pieds là où nous avons la tête actuellement… imitez exactement tous mes mouvements et tenez-vous solidement aux attaches disposées tout autour de la coupole sur le fond de laquelle nous allons nous trouver debout.

Il se tut et vissa rapidement la collerette de son appareil, pendant que ses compagnons en faisaient autant de leur côté. Puis, quand ils les vit résolus et fermement attachés aux saisines, il courut au volant qui commandait l'écrou central et le saisit énergiquement d'une main, tandis qu'il levait l'autre bras dans un geste qui signifiait :

– Attention !



CHAPITRE IV

TROIS MILLIONS DE LIEUES EN PARACHUTE

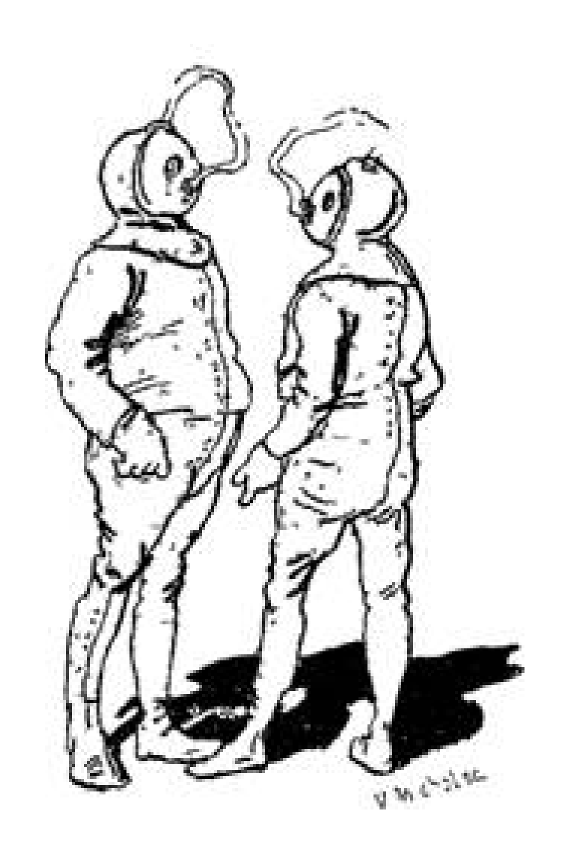
BRUSQUEMENT, Mickhaïl Ossipoff avait fait jouer le volant pendant que Fricoulet pesait de toutes ses forces sur les câbles qui arrivaient de l'extérieur en passant à travers des trous à presse étoupes.

Ils n'eurent que le temps de se retenir à une saisine ; avec une secousse terrible, la sphère sortit de son alvéole et les voyageurs se trouvèrent pris dans une sorte de tourbillon qui les empêcha d'avoir conscience de la révolution qui s'opérait dans l'appareil ; instinctivement, ils avaient fermé les yeux et demeuraient cramponnés aux cordes avec toute l'énergie du désespoir, le cœur angoissé par la perspective de l'épouvantable mort qui les attendait.

Quand ils reprirent possession d'eux-mêmes, ils se trouvèrent accroupis dans le dôme arrondi de la logette qui,

maintenant, formait plancher sous leurs pieds ; au-dessus de leurs têtes, retenu par ses douze câbles de sélénium, l'immense parachute étendait sa surface métallique.

Mickhaïl Ossipoff se tourna vers Gontran et appliqua son « parleur » sur la soupape d'échappement de son casque ; ces « parleurs » avaient été légèrement modifiés pour parer aux incommodités reconnues, lors de l'excursion dans l'hémisphère visible lunaire.



Au lieu d'être tout droits, comme primitivement, ils étaient fortement coudés ; une extrémité s'appliquait à une petite soupape percée dans le casque, juste devant la bouche ; l'autre extrémité s'ajustait à la soupape d'échappement située, comme nous l'avons dit, au sommet même du casque. En sorte que les voyageurs pouvaient causer entre eux, sans interruption, écoutant et parlant tour à tour, comme à air libre ; il leur suffisait, pour cela, d'appliquer cette extrémité du parleur sur la soupape d'échappement de celui avec lequel ils voulaient s'entretenir.

M. de Flammermont, lorsqu'on avait fait l'essai de ces appareils dus au génie inventif de Fricoulet, avait déclaré que l'on ressemblait ainsi à deux éléphants se caressant avec leur trompe.

Et le vieux savant avait dû convenir, tout en souriant, que la comparaison avait quelque chose de juste.

– Eh bien ! dit Mickhaïl Ossipoff, nous voici définitivement en route pour Vénus !

– Combien de temps avant d'arriver ? demanda Gontran.

– Quarante heures environ.

– Quarante heures !... nous ne pourrons jamais – moi du moins – rester aussi longtemps sans manger...

– Aussi bien, n'est-il nullement question de jeûner jusqu'à notre arrivée ; il nous suffira d'introduire dans notre casque une provision du produit nutritif fabriqué par nous à Maoulideck, et l'air artificiel que nous respirons deviendra nutritif à son tour.

– Parfait... je ne vous cacherai pas que j'avais quelque inquiétude à ce sujet, car, je ne sais si vous êtes comme moi, je trouve que les émotions creusent énormément.

Et il ajouta, *in petto*, avec un soupir profond :

– Un beefsteak aux pommes ou une simple côtelette au cresson... oh ! bœufs et moutons de mon enfance, vous reverrai-je jamais ?

Puis, poursuivi par cette idée d'alimentation plus en rapport avec les goûts et les habitudes de son estomac, il demanda :

– Quarante heures, c'est bien long... n'y aurait-il pas moyen de rendre la chute plus rapide ?

– Si vous trouvez un moyen... je ne demande pas mieux que de l'employer.

Il sembla à Gontran qu'en prononçant ces mots la voix d'Ossipoff avait un accent railleur ; aussi fut-ce avec quelque hésitation qu'il répondit :

– Si on diminuait la surface du parachute ?

Il comprit qu'il avait raison d'hésiter, en voyant le vieillard hausser les épaules.

– Nous tombons dans le vide, grommela-t-il... donc, le parachute n'a aucune action.

Sur ces paroles, prononcés d'un ton bourru, Ossipoff enleva son « parleur » et tourna les talons.

Le pauvre Gontran demeurait tout interloqué de cette brusque interruption de conversation, lorsque Fricoulet, s'approchant, se mit en communication avec lui.

– Encore une gaffe ! s'exclama-t-il.

– Parle donc plus bas, riposta le jeune comte.

– Tu oublies qu'il ne peut entendre ce que nous disons, – que s'est-il donc passé ?

En quelques mots, M. de Flammermont fit part à son ami de l'idée qu'il avait suggérée au vieux savant pour diminuer la longueur du voyage.

– Bast ! répliqua l'ingénieur… tu es bien bon de te préoccuper pour si peu !… après la gymnastique que nous venons de faire, il est bien permis d'avoir la tête à l'envers.

Il ajouta en riant :

– D'autant plus que c'est l'exacte vérité, puisque nous avons maintenant la tête là où, tout à l'heure, nous avions les pieds !

Puis, sérieusement :

– Comment te sens-tu ?

– Mais, parfaitement bien… et toi ?

– L'absence de toute atmosphère ne te gêne pas ?

– Aucunement.

– Allons ! tant mieux…

Et l'ingénieur allait interrompre la communication, lorsque son ami, le retenant par le bras, lui demanda :

– Quelle est cette petite boule brillante que l'on aperçoit là-bas ?

L'ingénieur tourna ses regards dans la direction indiquée.

– Ne penses-tu pas que ce soit notre sphère vibratoire ? poursuivit Gontran.

– Cela peut être, répondit distraitement Fricoulet.

Puis, après un moment :

– Mais non, cela n’est pas… la sphère doit, tout comme nous, tomber sur Vénus.

– Alors, qu’est-ce que c’est que cette machine-là ?

– Parbleu ! répliqua Fricoulet gouailleur, cette machine-là est tout simplement la Lune, cette bonne Séléné à laquelle nous avons faussé compagnie depuis trois jours… maintenant, vois-tu, un peu plus loin, cette grosse étoile qui brille d’un éclat bleuâtre ?…

– Il faudrait être myope pour ne pas la voir… eh bien ?

– C’est la Terre.

– Ce n’est pas possible !

Fricoulet lui frappa sur l’épaule.

– Voilà une exclamation, dit-il, qui compromettrait certainement ton mariage, si M. Ossipoff l’entendait… Mon pauvre Gontran, tu n’as pas la moindre idée du monde où tu es né et je m’aperçois combien se sont trompés ceux qui ont prétendu que les voyages ouvrent l’esprit.

– Dis donc, riposta M. de Flammermont, tu n’es guère poli.

– Pour toi, poursuivit imperturbablement l’ingénieur, les sublimités de la création demeurent lettres closes… ce globe qui t’a vu naître est un astre véritable…

–… mesurant 12,000 kilomètres de large, tournant sur lui-même en vingt-quatre heures, et autour du Soleil avec une vitesse de 29 kilomètres et demi, parcourant un orbite de 74 millions de lieues de diamètre en 365 jours.

M. de Flammermont avait prononcé cela sans s'arrêter, tout d'une haleine, de la même voix monotone qu'emploie un écolier pour réciter sa leçon.



Après avoir un peu soufflé, il ajouta :

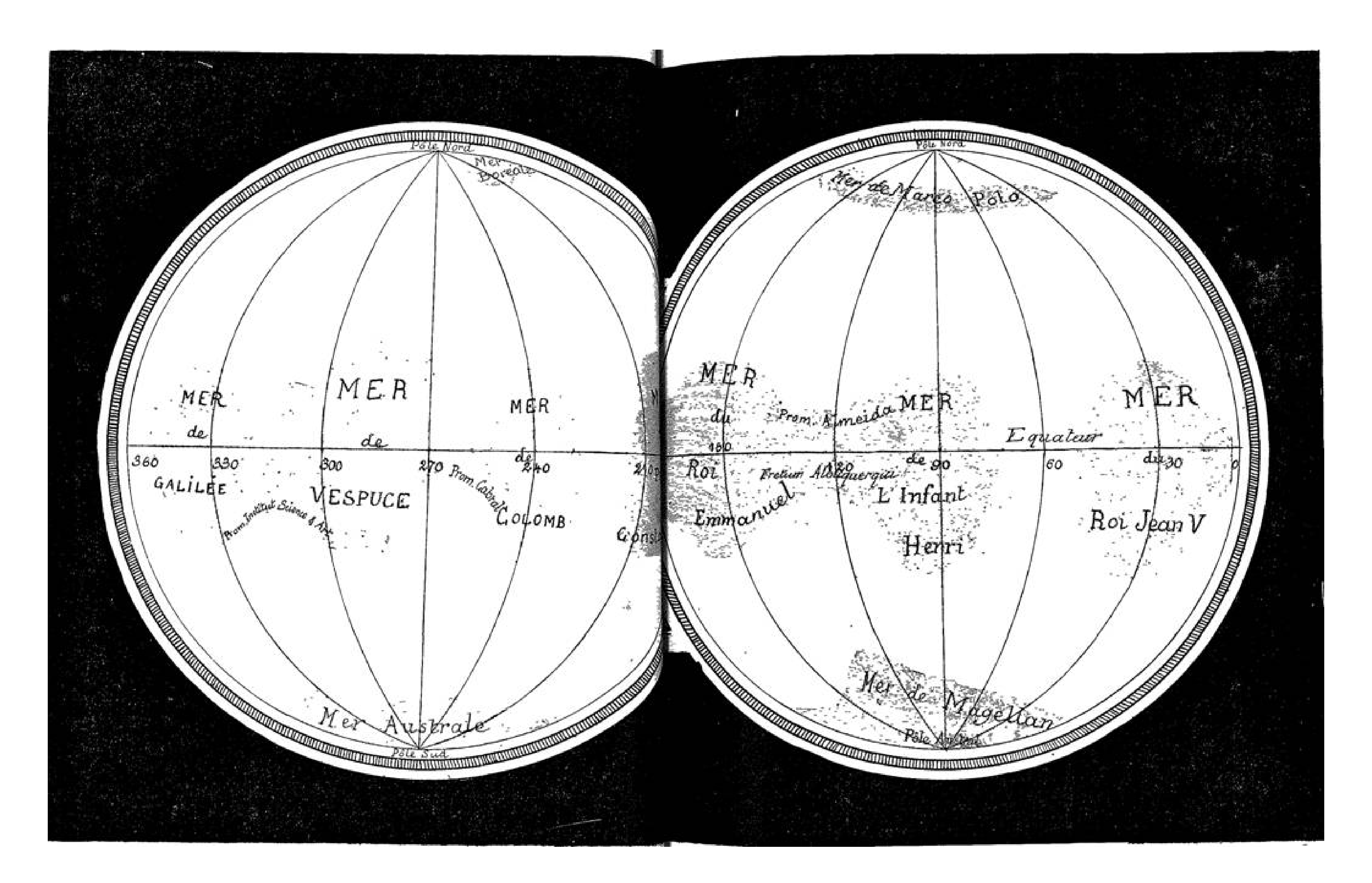
– Tu vois que j'ai bonne mémoire, mon cher ; j'avais douze ans, lorsque j'ai appris cela au lycée Henri IV.

– N'aurais-tu pas plutôt lu cela, ces jours-ci, dans les *Continents célestes* ? demanda Fricoulet.

M. de Flammermont haussa les épaules et, sans répondre à la question, demanda :

– Il n'y a aucun danger à s'endormir ainsi harnaché ?

– Vois ! lui dit l'ingénieur en désignant Farenheit couché au fond de la nacelle, roulé dans sa couverture et dormant à poings fermés.



Mappemonde de Vénus

Dressé pour les *Aventures Extraordinaires d'un Savant Russe*
Par M. H. de GRAFFIGNY.

– Tu m’éveilleras quand nous serons en vue de Vénus, fit Gontran, qui s’étendit à côté de l’Américain.



L’ingénieur s’approcha de Mickhaïl Ossipoff qui, penché sur le bordage l’œil collé à l’oculaire d’une lunette trouvée dans le véhicule de Sharp sondait l’immensité sidérale.

Fricoulet se mit en communication avec lui.

– Eh bien ! monsieur Ossipoff, demanda-t-il, voyez-vous quelque chose ?

– Rien encore ; mais je guette le moment propice de faire quelques études préliminaires sur le monde que nous allons atteindre.

– Je croyais que l’épaisseur de l’atmosphère vénusienne rendait très difficile, pour ne pas dire impossible, toute observation géographique.

– Pour les astronomes terrestres, peut-être ; mais pour nous, qui flottons dans le vide… d'ailleurs, regardez.

L'ingénieur eut beau se pencher par dessus le bordage, il ne distingua rien ; le disque de Vénus, fondu dans une sorte de brouillard, ne laissait encore rien apercevoir des détails de sa surface, surtout à l'œil nu.

– On est bien sûr de l'existence d'une atmosphère, n'est-ce pas ? demanda-t-il.

– Parbleu ! riposta le vieux savant, il y a beau jour, non seulement que l'on en a des preuves irrécusables, mais encore que l'on en connaît la hauteur, la densité, la composition… déjà, vous pouvez remarquer combien paraissent tronquées, arrondies, les extrémités des *cornes* du croissant vénusien…

Il eut un petit ricanement méprisant et ajouta :

– Bien que vous ne sachiez pas grand chose en astronomie, vous devez savoir cependant que cet épointement est dû seulement à la présence d'une atmosphère ;… d'autre part, des astronomes ont reconnu, en étudiant Vénus spectroscopiquement, des raies d'absorption dues à une atmosphère contenant de la vapeur d'eau et analogue à l'atmosphère terrestre, mais plus dense…

– Ces astronomes ne seraient-ils pas Tacchini et Vogel ? fit l'ingénieur.

Le vieux savant ne put retenir une exclamation de surprise :

– Comment savez-vous cela ? murmura-t-il.

– En écoutant M. de Flammermont, qui me parlait tout à l’heure de Vénus, répondit imperturbablement Fricoulet.

Ossipoff eut un hochement de tête qui signifiait clairement « Gontran ! en voilà un qui sait bien des choses » ; puis il poursuivit :

– Il a dû vous dire aussi que, lors du passage de la planète devant le Soleil, tous les observateurs terrestres ont remarqué l’atmosphère de ce monde, semblable à une auréole lumineuse l’entourant extérieurement ?

– Il m’a dit aussi, s’empressa d’ajouter Fricoulet, qu’à la suite de mesures très précises, on a calculé que cette atmosphère ne mesure pas moins de 194 kilomètres de hauteur, c’est-à-dire, qu’elle est deux fois plus haute et plus dense que l’atmosphère terrestre.



– Vous voyez donc bien, monsieur l'ingénieur, répliqua le savant, que vous auriez tort de vous inquiéter ; allez, vous respirerez sur Vénus, aussi bien que sur Terre ;… l'air sera peut-être plus riche en oxygène… mais cela n'est pas un inconvénient.

– Au contraire…

Sur ce mot, Fricoulet tourna les talons, laissant Ossipoff s'écarquiller les yeux pour chercher à surprendre quelques heures plus tôt les mystères du monde vénusien, et il alla prendre place, dans le fond de la nacelle, aux côtés de Gontran.

Combien de temps dormit-il ? De longues heures sans doute, car lorsqu'il s'éveilla, secoué par une main énergique, il aperçut, à sa grande stupéfaction, Mickhaïl Ossipoff debout devant lui, débarrassé de son habit de scaphandre.



Tout de suite, il eut conscience du chemin qu'avait parcouru l'appareil, durant son sommeil.

En un tour de main, il enleva le casque de sélénium et s'écria :

– Nous sommes déjà dans l'atmosphère de Vénus.

– Ne vous en déplaise, oui, monsieur l'ingénieur, répondit railleusement le vieillard… en quinze heures, on parcourt bien des centaines de mille lieues…

– Quinze heures ! exclama Fricoulet, j'ai dormi quinze heures !…

Et, un peu confus, il ajouta :

– C'est le Soleil, sans doute…

Puis, se penchant vers M. de Flammermont, il appliqua son parleur sur la soupape de son casque :

– Allons ! cria-t-il d'une voix tonnante… debout… nous arrivons !

Le jeune homme, réveillé en sursaut, fit un tel bond, que Farenheit se redressa, lui aussi, tiré brusquement de son sommeil.

Rien ne peut peindre l'ahurissement des deux dormeurs en voyant leurs compagnons de voyage débarrassés des scaphandres qui les emprisonnaient.

Sans qu'il fût besoin de le leur dire, ils se déharnachèrent rapidement, avides de respirer librement de l'air véritable.



Et leurs narines se dilataient, leurs bouches s'ouvraient pour aspirer en plus grande quantité cette atmosphère froide et vivifiante qui pénétrait dans leurs poumons et faisait couler, dans leur être, une vie nouvelle.

– On se croirait sur Terre, murmura Gontran en proie à une félicité sans mélange.

Farenheit, lui, humait l'air avec avidité, répétant à tout moment :

– De l'air ! du vrai air ! de l'air d'Amérique !

Le vieux savant avait déballé ses instruments et les avait suspendus aux filins du parachute.

– Que dit le thermomètre ? demanda Fricoulet.

– Il marque 30 degrés centigrades et le baromètre 780 millimètres.

L'ingénieur se frotta les mains.

– Nous ne devons plus être éloignés que d'une vingtaine de kilomètres, n'est-ce pas ? fit-il.

– C'est-à-dire, quelques heures de voyage à peine, répondit Ossipoff.

Cependant, Farenheit avait ramassé sa couverture de voyage et l'avait jetée sur ses épaules, à la façon d'un plaid.

– Brrr, grommela t-il, savez-vous bien qu'il ne fait pas chaud, on grillait tout à l'heure, on gèle maintenant, il n'en faut pas plus pour attraper des fluxions de poitrine…

– C'est un avant-coureur de la température qui nous attend dans Vénus, répliqua Gontran, en imitant l'exemple de l'Américain.

– C'est une preuve de la densité de l'atmosphère qui forme, entre la planète et le Soleil, un écran dont l'épaisseur la protège de l'ardeur des rayons solaires.

Ossipoff avait repris sa place au bordage et, sa lunette à la main, examinait avec impatience le monde nouveau qui se profilait dans l'espace.

– Vous vous perdrez les yeux, à ce métier-là, mon cher monsieur, dit Fricoulet en haussant les épaules.

Comme il achevait ces mots, et sans que rien eût fait prévoir un si brusque changement de temps, les brumes se déchirèrent, les nuages grisâtres s'enfuirent dans toutes les directions et, aux yeux émerveillés du Terrien, Vénus apparut, radieusement éclairée par le Soleil.



– Enfin ! murmura Ossipoff.

Par un curieux phénomène de perspective que les aéronautes de notre monde n'ont pu décrire, ne s'étant jamais élancés dans l'espace à d'aussi vertigineuses hauteurs, la planète étendait, sous les pieds des voyageurs, son panorama immense dont l'horizon semblait se relever jusqu'à hauteur de l'œil, formant ainsi un gigantesque entonnoir prêt à recevoir ceux qui arrivaient à lui du fond de l'espace.

– Une chose qui m'étonne, dit soudain Fricoulet, c'est que nous ne soyons pas plus près du sol, une distance d'au moins quinze kilomètres nous en sépare, ce que je trouve anormal, étant donnée l'attraction de ce globe presque aussi gros que la Terre.

Ossipoff, qui avait entendu l'observation de l'ingénieur, se retourna et lui dit :

– Vous comptez sans doute pour rien l'action du parachute qui joue le rôle d'un frein extrêmement puissant et puis, du moment que vous parlez de la Terre, je suis obligé de vous rappeler que l'atmosphère vénusienne a une densité double de l'atmosphère terrestre, du reste, vous voyez que nous respirons parfaitement à 15 kilomètres d'altitude, une lieue et demie plus haut que l'endroit où sont morts Sivel et Crocé-Spinelli, les courageux aéronautes terrestres, vous pouvez juger, par conséquent, de la densité de cet air, au ras du sol.

– Mais, nous allons être noyés et écrasés par la pression ! s'écria M. de Flammermont.

Fricoulet secoua la tête :

– Erreur, répliqua t-il, nous nous habituons peu à peu à cette pression et, progressivement aussi, le jeu de nos poumons s'accoutume à la densité de cet air, on vit parfaitement sous une pression de quatre à cinq atmosphères. Sur Terre, les plongeurs et les hydrauliciens qui travaillent dans des caissons, subissent une pression encore plus considérable, et ils n'en meurent pas… Rassure-toi donc, mon cher, nous nous trouverons très bien de notre séjour sur ce monde nouveau.

– Oh ! protesta M. de Flammermont, ce n'est pas pour moi que je crains.

– Pour qui donc alors ?

– Pour Séléna… sa constitution fragile…

– Ne pourra que puiser des éléments de force et de vigueur dans l'excès d'oxygène que contient l'atmosphère vénusienne.

Gontran parut soulagé d'une vive préoccupation, et son visage soucieux se rasséréna quelque peu.



– Ah ! mon cher enfant, lui dit Ossipoff, il est bien fâcheux que vous vous soyez endormi, il y a vingt-quatre heures ; vous eussiez certainement éprouvé grand plaisir à étudier avec moi les *phases* de la planète.

– Vous êtes mille fois aimable d'avoir pensé à moi, répondit le jeune homme avec le plus grand sérieux, mais la fatigue m'a terrassé… j'ai cependant pu, avant de m'endormir, constater que Vénus ressemblait hier au croissant de la Lune à son premier quartier.

– Et c'est bien simple à comprendre, ajouta le vieillard, donnant avec empressement une explication qu'on ne lui demandait pas, l'orbite de Vénus étant intérieur à celui de la Terre, cette planète tourne vers nous, tantôt sa face éclairée,

tantôt son hémisphère obscure, tantôt partie de l'une et de l'autre.

– À quel moment Vénus est-elle le plus près de la Terre ? demanda Farenheit.

Le vieillard poussa un profond soupir.

– Malheureusement, répondit-il, c'est quand elle est *nouvelle* et absolument obscure ; lorsqu'elle est pleine, elle se trouve de l'autre côté du soleil, c'est-à-dire à plus de soixante millions de lieues au lieu de dix. C'est même là une des causes des difficultés que l'on éprouve à étudier la géographie de ce monde, car lorsqu'il est le plus près de nous, on n'en voit qu'une infime partie.

– Je sais, quant à moi, déclara Gontran sérieusement, que mon illustre homonyme n'a pu, jusqu'à présent, distinguer nettement les taches signalées par certains astronomes sur le disque de Vénus.

– Bravo ! lui cria à l'oreille Fricoulet, véritablement émerveillé de l'aplomb de son ami.

– *Continents célestes*… page 163, lui riposta, sur le même ton, M. de Flammermont.

– Vous dites ? demanda, en se retournant brusquement, le vieillard qui avait déjà ressaisi sa lunette.

Ce fut l'ingénieur qui prit la parole.

– Gontran, répondit-il, était en train de me donner de très intéressants détails sur les travaux auxquels se sont déjà livrés Bianchini, Cassini, Denning…

– C’est Bianchini qui a le mieux réussi ; car il est parvenu à dresser un rudiment de carte portant trois mers dans la région équatoriale et une dans chaque région polaire ; cette carte signale également des continents, des promontoires, des détroits…



– Mais, dit Fricoulet, c’est en 1726 que Bianchini dressa cette carte, et depuis cette époque, on a dû la compléter et la modifier sensiblement.

– Erreur absolue, mon cher monsieur, répliqua le vieux savant, non seulement cette carte n’a pas été modifiée, mais ses indications, malgré les progrès de l’optique, n’ont même pas été vérifiées.

– Mais pour faire à cette époque des études que personne, après lui, n’a pu contrôler, Bianchini avait donc des instruments merveilleux, demanda Farenheit.



– C’est surtout à la pureté du beau ciel d’Italie que Bianchini doit les découvertes qu’il a faites.

– Ou cru faire… observa Gontran.

Le vieillard tressaillit.

– Vous dites ?… fit-il d’une voix émue.

– Je dis : ou qu’il a cru faire ; car, pour que mon illustre homonyme n’ait pu distinguer nettement ces taches…

– *Errare humanum est*, déclara sentencieusement Ossipoff ; toujours est-il que si Bianchini a été le jouet d’une illusion d’optique, Cassini, Webb, Denning et d’autres encore se sont trompés également, car ces taches : océans, continents et promontoires, eux les ont vues aussi.

Il avait prononcé ces paroles d’un ton vibrant, un peu agressif, si bien que M. de Flammermont répliqua sèchement :

– Pour moi, vous me permettrez de m'en tenir à l'opinion de mon illustre homonyme, car, de ces continents, que connaît-on ?

– Je vous ai déjà dit, et je répète que, par suite de sa situation dans l'espace, Vénus présente, pour ceux qui ont entrepris de l'étudier, des difficultés considérables et qui s'opposent à ce qu'on ait sur elle des notions aussi exactes que celles que l'on possède sur la Lune ou sur Mars, par exemple. Aussi, en 1833 et 1836, les sélénographes Beer et Madler ont dessiné l'aspect de Vénus ; leurs dessins ont été refaits, en 1847, par Gruithuisen et, en 1881, par M. Niester, à l'observatoire de Bruxelles.

– Tout cela est fort joli, s'exclama brusquement Jonathan Farenheit, mais le résultat ?

– Le résultat est qu'on est certain de l'existence de montagnes très élevées sur Vénus ; le relief géographique est considérable et, les mêmes forces en action sur la Terre s'étant également donné jeu sur ce monde, il s'ensuit qu'il existe des volcans, des chaînes de montagnes : mais quant à des mesures précises sur tout cela, on n'en a pas.

– Donc, les *Continents célestes* ont raison ! s'écria triomphalement M. de Flammermont.

– Ai-je donc dit qu'ils eussent tort ? répliqua le vieux savant d'un ton piqué.

Pour faire diversion Fricoulet demanda :

– J'ai entendu soutenir quelquefois cette théorie : que Vénus avait un satellite.

Gontran considéra son ami avec stupeur, le croyant devenu fou subitement ; mais sa surprise fut bien plus grande encore, lorsqu'il entendit Ossipoff répondre en hochant la tête :

– Beaucoup d'astronomes ont cru voir, en effet, le satellite dont vous parlez ; quant à moi, malgré les nombreuses brochures publiées à ce sujet, je persiste à considérer son existence comme problématique... vous me répondrez qu'il est difficile, d'un autre côté, d'admettre que des savants comme Cassini, Horrebow, Short et Montaigne aient mal vu ou aient pu prendre, pour argent comptant, une illusion d'optique.

– Alors comment expliquer ?...



– Pour moi, il n'y a que deux explications possibles : ou bien, ils ont pris pour un satellite de Vénus une petite planète passant dans le même champ optique, ou bien ce satellite, très petit, n'est visible de la terre que dans des conditions tout à fait exceptionnelles.

– Il se peut encore, observa Gontran, que, depuis ces observations, ce satellite soit tombé sur la planète.

– Cette supposition n'a rien d'invraisemblable : aucune loi naturelle ne s'opposant à ce qu'un semblable phénomène puisse se produire.

Ils en étaient là de leur conversation, lorsque soudain Fricoulet, qui avait tiré son chronomètre, s'écria :

– Comment diable ! se fait-il que nous ne descendions pas plus vite que cela… nous devrions être arrivés depuis longtemps.

– Et il semble que nous ne bougions pas, ajouta Farenheit.

– Pardon, répliqua Gontran, nous bougeons, au contraire ; mais pas dans le sens perpendiculaire, dans le sens horizontal.

Il étendit son bras vers l'avant et déclara :

– Nous filons bon train de ce côté.

L'écran nuageux, qui s'était un moment entr'ouvert, venait de se refermer, et les voyageurs se trouvaient plongés de nouveau dans la masse épaisse de l'atmosphère.

Après avoir contrôlé l'affirmation du jeune comte et constaté, en effet, qu'emporté par un courant d'air formidable,

l'appareil filait avec une vitesse prodigieuse, le vieux savant s'écria :

– Mais il ne faut pas nous laisser dévier… il nous faut descendre… descendre au plus vite… où que ce soit… mais descendre, sinon…

Il eut un geste tragique.

– Le parachute est trop léger, fit Jonathan Farenheit.

– Ou l'atmosphère trop dense, riposta l'ingénieur.

– Mais que faire ? grommela l'Américain.

– Nous alourdir est impossible, murmura Ossipoff.

Ils se regardaient tous, anxieux, ne sachant quelle résolution prendre.

– Coupons les filins qui nous retiennent au parachute, dit tout à coup l'Américain, et laissons-nous tomber à la grâce de Dieu.

Fricoulet haussa les épaules.

– C'est de la folie, murmura-t-il.

– Il y a, dans la vie, des moments où les folies sont les seules choses que l'on puisse faire raisonnablement, grommela Farenheit.

– Mais cette folie vient de me suggérer une idée, dit à son tour M. de Flammermont.

Ossipoff lui prit les mains :

– Ah ! mon cher ami, parlez... parlez vite.

– Je pense que si l'on diminuait la force de résistance du parachute nous tomberions plus rapidement...

– Facile à dire, grommela l'Américain humilié du peu de succès de sa proposition, mais à exécuter...

– Si l'on diminuait la surface du parachute, proposa le vieux savant.

– Génial ! s'écria l'ingénieur.

Il fouilla dans la boîte à outils, y prit une pince en acier qu'il passa dans sa ceinture et cria :

– Laissez-moi faire, cela me regarde.

D'un bond, il avait sauté sur le bordage et empoignant à deux mains l'un des cordages de sélénium qui reliait la logette au parachute, il s'élevait à la force des bras.

Mais la pesanteur, presque nulle sur la Lune, avait repris son empire, et il semblait au jeune homme qu'il fût devenu lourd comme du plomb.

– Fricoulet ! appela M. de Flammermont, Fricoulet !

Mais lui ne répondait pas et continuait à grimper, lentement, il est vrai, et, malgré son énergie, il crut plusieurs fois qu'il allait défaillir.

Enfin ses mains atteignirent les bords du plateau métallique et s'y cramponnèrent désespérément, mais, harassé par cette ascension de dix mètres le long de ce câble gros à peine

comme le petit doigt, c'est en vain qu'il tentait de se soulever par ce jeu des muscles, qu'en terme de gymnastique, on nomme un rétablissement, il ne pouvait y parvenir.



Le découragement allait s'emparer de lui lorsque son pied, rencontrant une patte d'oie, – on nomme ainsi la suture de deux filins, – s'y arc-bouta et lui permit de se hisser enfin sur le parachute.

Le plus fort était fait, et après avoir soufflé quelques instants, le courageux ingénieur, s'aidant des genoux et des mains, se traîna sur la surface polie du parachute, arrachant, de

distance en distance, avec sa pince, les écrous qui reliaient l'une à l'autre les plaques de sélénium.

– Descendez ! descendez ! cria soudain Ossipoff, nous tombons !

Fricoulet arracha encore quelques plaques qu'il lança dans l'espace, puis, tranquillement, il remit la pince à sa ceinture et, se laissant glisser le long d'un câble, rejoignit ses compagnons qui l'attendaient avec anxiété.

Ils tombaient, en effet, avec une vertigineuse rapidité, passant au travers des couches nuageuses comme une flèche.

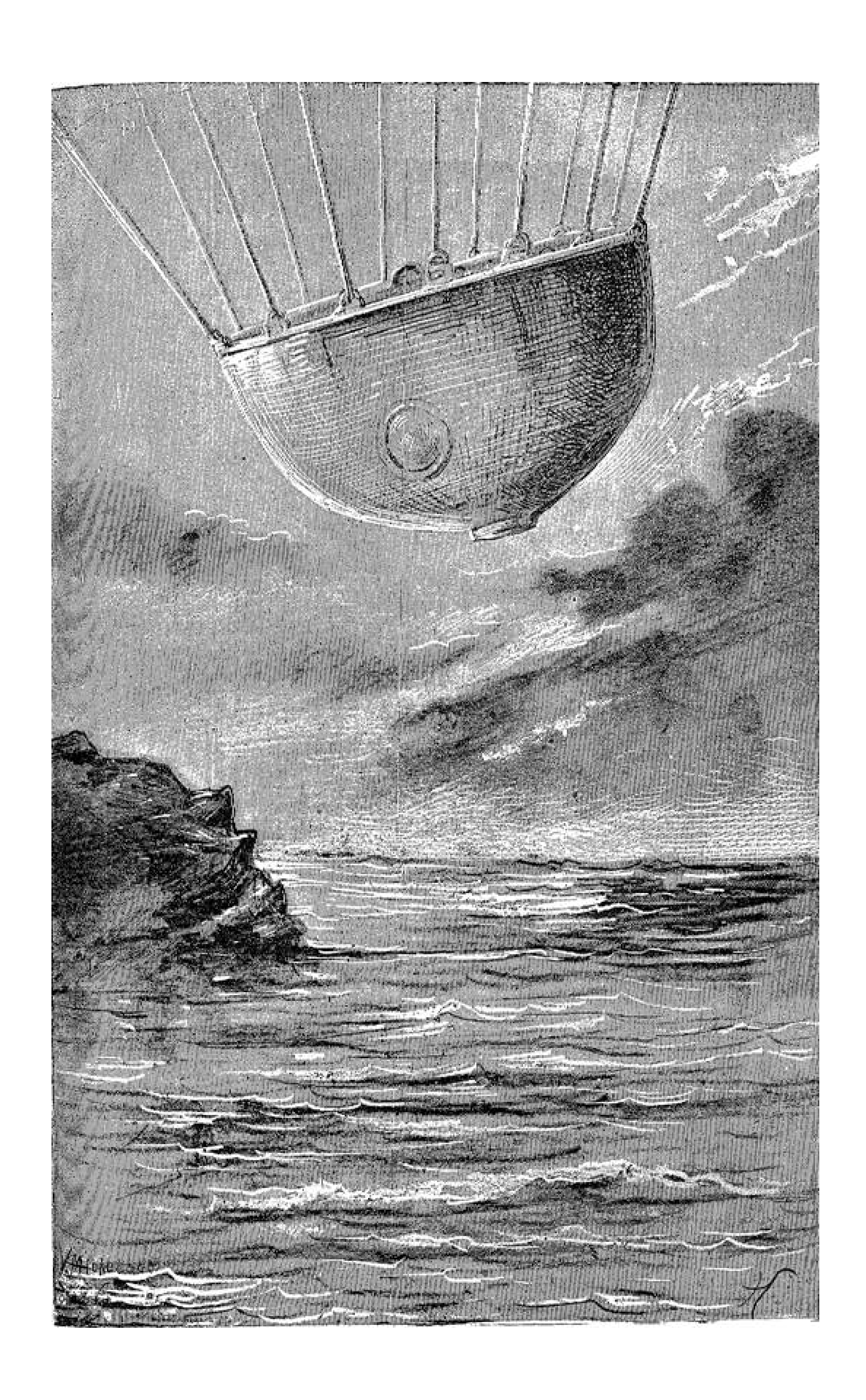
Soudain, une épouvantable détonation retentit, semblable au bruit de dix coups de foudre éclatant simultanément ; une lumière intense, aveuglante sembla embraser l'espace, jetant sur le parachute comme des lueurs d'incendie, en même temps que les vents, subitement déchaînés, s'emparaient de l'appareil et l'entraînaient, dans un épouvantable tourbillon, vers le sol.

– Un orage, cria à pleine voix Mickhaïl Ossipoff pour rassurer ses compagnons.

– La mer ! la mer ! cria à son tour Gontran qui, à demi-penché hors de la nacelle, cherchait à percer les nuages en feu.

Sous l'effort du vent, le voile qui cachait le sol venait de se déchirer, et à un kilomètre au-dessous de l'appareil, s'étendait, à perte de vue, une nappe d'eau élevant, avec un bruit horrible, des vagues monstrueuses couronnées d'aigrettes électriques.

Le parachute, tournoyant sur lui-même, tombait comme une pierre.



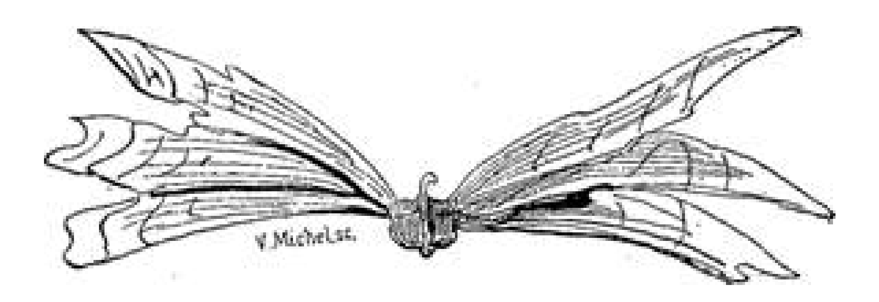
– Des bateaux !… j’aperçois des bateaux ! hurla Farenheit pour se faire entendre malgré les sifflements de la tempête.

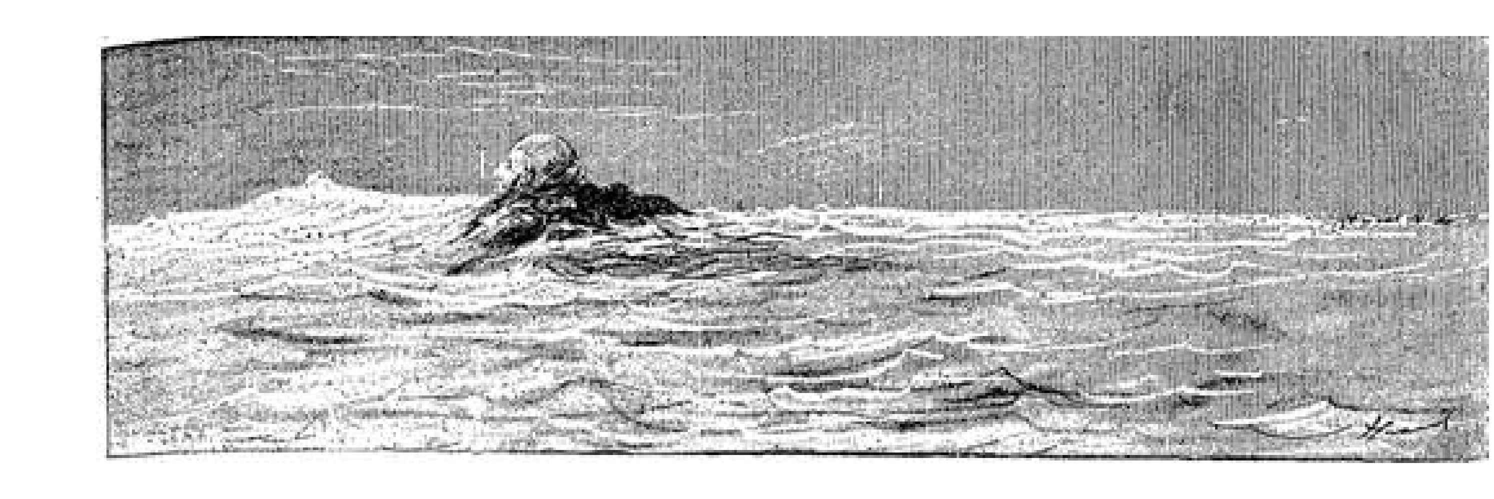
– Nous en serons quittes pour prendre un bain sérieux, riposta Fricoulet, ces bateaux nous sauveront.

Ce furent les dernières paroles prononcées.

La nacelle venait de glisser dans le creux d’une vague ; une montagne d’eau s’abattit sur elle, la chavirant, la roulant comme une simple épave.

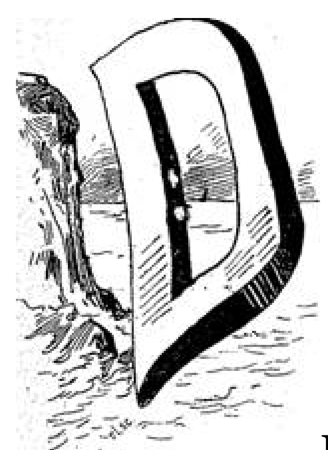
Puis, entraînée par le poids du parachute qui, lui aussi, s’était abattu dans la mer, elle coula à pic, entraînant, dans les profondeurs mystérieuses de l’Océan vénusien, Ossipoff et ses hardis compagnons.





CHAPITRE V

PLONGEON DANS L'OCÉAN VÉNUSIEN



EUX minutes s'étaient à peine écoulées, depuis le moment ou la nacelle s'était engloutie dans les flots, qu'à la surface de l'océan une tête apparut.

Cette tête était celle de Jonathan Farenheit.

Tout en coulant à pic, l'Américain avait conservé son sang-froid ; il n'en était pas, d'ailleurs, à son premier naufrage ; au

cours des nombreuses traversées que son commerce de suif l'avait contraint de faire, d'Amérique en Europe, et *vice versa*, sir Jonathan avait – comme on dit vulgairement – bu à la grande tasse plus d'une fois.

Aussi, loin de se cramponner au bordage de la nacelle, ainsi que l'avaient fait ses compagnons, il avait presque aussitôt abandonné l'appareil et d'un vigoureux effort, était remonté à la surface.

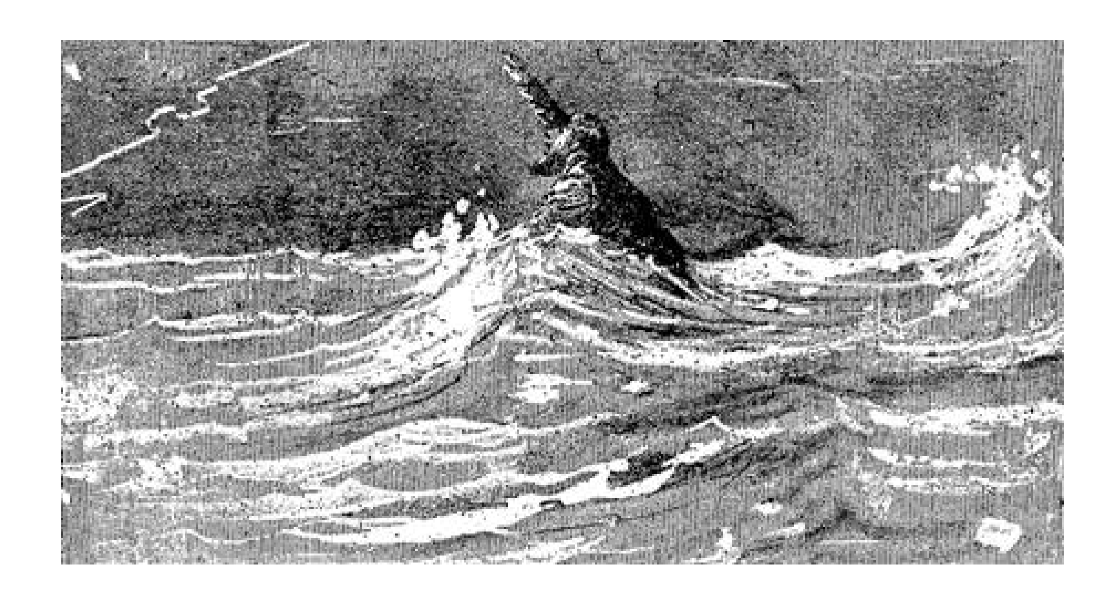
Au milieu du péril suprême, il s'était souvenu tout à coup des bateaux signalés par Fricoulet et, confiant dans sa force et dans son habileté de nageur, il avait résolu de tout tenter pour échapper à la mort.

Une vague énorme, l'emportant avec elle, le hissa jusqu'à sa crête, et, de cet observatoire liquide il put jeter un rapide coup d'œil sur l'immensité qui l'entourait.

– Allons ! pensa-t-il, en descendant, avec la vague qui s'effondrait dans un précipice sans fond, il s'agit de se soutenir à la surface… ce sera bien le diable si quelqu'un de ces navires ne passe pas à proximité…

Pour tout autre qu'un hardi nageur tel que lui, un semblable projet eût été de la folie : l'océan démonté jetait au ciel des vagues monstrueuses, fouettées et déchiquetées par la tempête qui hurlait dans l'espace.

Mais l'eau et Farenheit étaient de vieilles connaissances ; sans chercher à lutter, il appliquait tous ses efforts à n'être point submergé et il y parvenait.



Tout à coup, comme il était de nouveau élevé sur le sommet d'une vague, il poussa un cri de désappointement et de rage.

Les bateaux en lesquels il avait mis son espoir avaient disparu ; avaient-ils sombré, avaient-ils fui devant la tempête ?

Toujours est-il qu'aussi loin que la vue pouvait s'étendre, la mer était déserte, d'énormes masses liquides se ruaient, avec un bruit formidable, à l'assaut les unes des autres ; dans l'espace, les nuages, semblables à une horde de chevaux au galop, couraient, poussés par un vent terrible, ensanglantés par moments par la lueur de la foudre, de larges aigrettes lumineuses dansaient au sommet des vagues, jetant, sur les abîmes creusées par le vent, des lueurs livides.

Farenheit se sentit le cœur étreint par une inexprimable angoisse ; à l'horizon, rien que la tempête ; autour de lui, rien que l'immensité liquide en furie.

À quoi bon lutter ? son désir de vivre n'avait eu pour but que de satisfaire sa soif de vengeance contre Sharp ; maintenant qu'il n'avait plus aucun espoir imminent d'être sauvé, persister n'eût eu pour résultat que de prolonger inutilement son agonie.

Alors, sans d'autre regret au cœur que de mourir avant d'avoir assouvi sa haine, il croisa les bras, immobilisa ses jambes et, une vague énorme survenant, il se laissa engloutir.

. . . .

« L'humanité qui règne sur le monde de Vénus, dit Camille Flammarion, doit offrir les plus grandes ressemblances avec la nôtre et aussi, probablement, les plus grandes ressemblances morales. On peut penser, néanmoins, que Vénus étant née après la Terre, son humanité est plus récente que la nôtre. Ses peuples en sont-ils encore à l'âge de pierre ? toutes conjectures, à cet égard, seraient évidemment superflues, les successions paléontologiques ayant pu suivre une autre voie sur cette planète que sur la nôtre. D'un autre côté ce n'est pas sous les plus doux climats que l'humanité est la plus active et Vénus est un monde plus varié et certainement plus passionné que la Terre ; En définitive, la meilleure conclusion à tirer des considérations générales de l'état de cette planète c'est que *la vie doit être peu différente de ce quelle est dans notre monde*. »

Le premier de nos voyageurs qui fut à même de constater *de visu* la vérité des suppositions philosophiques rapportées plus haut, fut M. de Flammermont, lorsque, sous l'impression d'une odeur bizarre, absorbée par ses narines et parvenant jusqu'à son cerveau, il ouvrit les yeux.

Tout d'abord, en proie à un phénomène fort naturel et fort compréhensible, il ne se crut pas vivant, mais transporté déjà dans une autre existence.

– Parbleu ! fit-il… quel sot je fais !… mais je suis mort !

Et, en prononçant ces mots, il laissa lourdement retomber sa tête.

Mais aussitôt, il poussa un cri et se redressa ; distinctement l'écho de ses paroles avait frappé son oreille en même temps qu'un choc un peu rude avait contusionné son crâne.

– Morbleu ! grommela-t-il… on dirait cependant que je suis vivant.

Et, pour se convaincre qu'il ne se trompait pas, il ouvrit et ferma plusieurs fois les paupières, renifla l'air, fit fonctionner ses mâchoires, promena lentement ses mains sur les différentes parties de son corps et, finalement, posa l'une de ses mains sur sa poitrine.

Le cœur battait fortement et le sang circulait librement dans les artères.

Alors, le jeune homme poussa un profond soupir de satisfaction, au fond, il aimait mieux que les choses fussent ainsi ; vivant, il conservait l'espoir de revoir Séléna.

Cependant, il doutait encore, lorsque ses regards, en se promenant curieusement autour de lui, tombèrent sur deux corps étendus non loin, rigides et sans apparence de vie.

Ces deux corps étaient ceux de Mickhaïl Ossipoff et d'Alcide Fricoulet.

Ce que voyant, le sens des choses réelles lui revint tout à fait et le voile qui obscurcissait sa mémoire se déchira complètement.

– Sauvés ! s'exclama-t-il, nous avons été sauvés !

Il se précipita vers l'ingénieur et colla son oreille contre la poitrine ; le cœur battait faiblement, passant ensuite à Ossipoff,

il constata que le vieux savant comptait encore au nombre des vivants.



Alors seulement, son esprit dégagé de toutes préoccupations se posa deux questions : où étaient-ils, lui et ses compagnons ? et qui les avait arrachés à la mort ?

En voulant résoudre la première de ces questions, il résolut en même temps la seconde, car le regard circulaire qu'il jeta autour de lui, lui montra une pièce carrée, toute en bois, munie de sortes de couchettes en planches sur lesquelles lui et ses amis avaient été étendus ; du même coup il aperçut, dans une encoignure sombre, un groupe de personnages qui le considéraient avec une défiance pleine de curiosité.

– Des hommes ! s'écria-t-il tout joyeux.

Et il s'avança vers eux.

Mais ceux-ci reculèrent et Gontran remarqua alors qu'ils étaient armés et paraissaient tout disposés à faire usage des piques et des javelots qu'ils tenaient à la main.



– Ma parole ! murmura-t-il... est-ce que je rêve ? ou suis-je bien éveillé ? ... mais ce sont des Égyptiens que j'ai là devant moi !... ou tout au moins ils y ressemblent terriblement.

Et il ne pouvait détacher ses yeux de ces individus, recouverts d'une courte tunique d'étoffe blanche, découvrant la jambe au-dessous du genou et mettant à nu le cou et les bras ; les pieds étaient enfermés dans des chaussures d'étoffe également, mais de couleur rouge, emprisonnant le cou-de-pied dans des cordelettes entrecroisées, à la façon des cothurnes.

La tête se signalait par l'absence totale de cheveux et par une face assez allongée, qu'éclairaient des yeux fendus en amandes, et encadrée dans une barbe noire longue et frisée.

– Ce sont des Vénusiens, sans doute, murmura le jeune comte auquel sa stupéfaction faisait oublier ses amis.

Voyant le Terrien immobile, les indigènes se rassurèrent et firent quelques pas vers lui, les armes dans la main gauche, la main droite tendue.



Gontran fit de même, c'est-à-dire, que tout en demeurant à la même place pour ne pas les effrayer, il avança lui aussi, la main en signe de paix.

Aussitôt, ils se mirent à parler dans un langage sonore, accompagné d'un grand nombre de gestes, vifs et rapides.

– Allons ! murmura Gontran désappointé après avoir tendu l'oreille durant quelques secondes, ça va encore être le diable pour causer avec ces gaillards-là...

Et il ajouta, en frisant sa moustache :

– Il devrait en être sur les mondes planétaires comme chez nous ; la langue française devrait être la seule adoptée pour les usages internationaux.



Néanmoins, il écoutait avec une tension d'esprit inimaginable, saisissant des lambeaux de phrases, des mots, des syllabes, et il se faisait, dans son esprit, un travail singulier.

– Si je ne craignais de m'abuser, songea-t-il, je parierais qu'il y a, dans cette langue, des réminiscences de Burnouf… serions-nous, par hasard, en présence de compatriotes d'Épaminondas et de Thémistocle ?…

Il fut tiré de ses réflexions par l'un des Vénusiens qui s'approcha, lui toucha la main et ensuite, se prosternant à ses pieds, les lui baisa.

Surpris tout d'abord, Gontran se baissa, releva le Vénusien et se rappelant certaines relations de voyage à travers des peuplades sauvages, embrassa, bien que cela lui répugnât fort, l'individu sur la bouche.

Aussitôt le visage de celui-ci s'illumina, il fit un geste à ses compagnons qui, s'approchant de Fricoulet et d'Ossipoff, les déshabillèrent rapidement et les frictionnèrent avec une vigueur prodigieuse.



Pendant ce temps-là, le Vénusien adressait un long discours à M. de Flammermont qui, en dépit de son attention soutenue, et des efforts considérables qu'il faisait pour rappeler à lui ses souvenirs classiques, ne comprenait absolument rien.

Désespérant d’arriver jamais à un meilleur résultat, il finit par secouer la tête en montrant ses oreilles pour indiquer au Vénusien, qu’il dépensait, en pure perte, son éloquence.

L’indigène parut fort mortifié et témoigna son désappointement par une exclamation dont la consonnance frappa étrangement l’oreille de Gontran.

– Au diable ! grommela-t-il – mais c’est du grec ça – du reste, nous allons bien voir.

Et gravement, lentement, détachant bien les mots, il dit :

Μηνιν Αειδε θεα Πηληιαδεω Αχιλληος.
Ουλομενην η μυριαχαιοι, αλγη εθηχη.

C’étaient les deux premiers vers de l’*Iliade* d’Homère, les deux seuls que sa mémoire eut conservés depuis dix ans qu’il avait franchi le seuil du Lycée Henri IV…

Le Vénusien parut surpris, il saisit brusquement la main de Gontran, appela à lui un de ses compagnons, et désignant la langue du jeune homme puis ses propres oreilles, sembla demander une seconde édition de ce qu’il venait d’entendre.

Complaisamment, M. de Flammermont obtempéra à ce désir, et, plus lentement encore que la première fois, il recommença :

— Μηνιν Αειδε θεα Πηληιαδεω…

Un franc éclat de rire éclata derrière lui.

Brusquement il s'interrompit, et, se retournant, aperçut Fricoulet qui, assis sur le bord de sa couchette, se tenait les côtes.

– Gontran qui parle grec ! s'exclama-t-il… En voilà une forte !…

Et dressant vers le ciel ses bras, dans un geste comico-tragique :

– Ô mânes de Burnouf !… Quelle stupéfaction doit être la vôtre !

Puis au jeune comte :

– Mais continue, mon cher, dit-il, je t'en prie, continue ; tu paraissais tenir ces messieurs sous le charme de tes réminiscences… je m'en voudrais de rompre ce charme…

Ossipoff, que les énergiques frictions des Vénusiens avaient rappelé lui aussi à la vie, mit un terme aux railleries de l'ingénieur :

– En vérité, monsieur Fricoulet, déclara-t-il d'un ton sec, je ne vous comprends pas ; à vous entendre, on croirait que vous ne connaissez pas votre ami !… depuis quand, M. de Flammermont a-t-il jamais dit ou fait quelque chose d'où ne soit résulté un avantage pour nous !…

Pendant que les Terriens causaient entre eux, les Vénusiens se taisaient écoutant curieusement ce langage incompréhensible et se communiquant leurs impressions par une mimique expressive et rapide.

– Voyons, dit Ossipoff, en s'adressant à Gontran, expliquez-moi dans quel but vous récitez à ces gens des vers d'Homère ?

– Tout simplement mon cher monsieur, répondit le jeune homme, parce que, dans le long discours qui m'a été adressé tout à l'heure, j'ai cru remarquer quelque analogie avec les vagues réminiscences que j'avais conservées de mes classiques grecs.

Le vieillard hocha la tête.

– Rien n'est impossible, murmura-t-il pensivement.

L'attention des Vénusiens, abandonnant M. de Flammermont, s'était reportée tout entière sur Mickhaïl Ossipoff dont la longue barbe blanche et l'air vénérable semblaient les impressionner vivement.

Il s'aperçut de l'effet qu'il produisait sur les indigènes et, s'adressant à celui qui paraissait être le chef, celui-là même auquel Gontran avait récité de l'Homère, il se mit à lui parler le langage du grand poète de l'antiquité.

Le Vénusien l'écouta attentivement, parut sinon comprendre, du moins deviner ce que lui disait le vieux savant ; puis, quand celui-ci eut fini, il parla à son tour.

Ensuite, faisant un signe, il ouvrit une porte percée dans la cloison et disparut suivi de ses compagnons.

– Eh bien ! demanda Gontran, où sommes-nous ?... comment nous ont-ils sauvés ?... ont-ils connaissance du passage de Sharp et de Séléna ?

– Mon pauvre ami, riposta Ossipoff, comment voulez-vous que je sache tout cela ?

– Ne le lui avez-vous point demandé ?

– Parfaitement si… mais il ne m'a pas répondu…

– Ou, du moins, vous n'avez pas compris sa réponse, objecta Fricoulet.

– Avant de s'occuper de cela, répliqua le vieillard, il faudrait d'abord savoir s'il a compris ma question.

– Alors, que vous êtes-vous dit ? car vous avez causé longtemps.

– J'ai parlé uniquement pour provoquer une réponse, afin de voir par moi-même si les suppositions de Gontran étaient fondées.

– Et ?…

– Et je me suis convaincu que, sans l'être absolument, il y a cependant, entre le langage de ces gens-là et le dialecte ionien, des ressemblances… vagues il est vrai, mais dont je pourrai néanmoins me servir pour arriver, rapidement je pense, à communiquer avec eux.

– En tout cas, grommela Fricoulet, sans être curieux de ma nature, je voudrais bien savoir où nous sommes.

Ce disant, il allait de long en large, furetant, fouillant, examinant scrupuleusement dans tous les coins.

Lui et ses amis se trouvaient dans une sorte de boîte pouvant avoir une dizaine de mètres de long sur quatre mètres

de haut et cinq de large : au-dessus de leurs têtes, le plafond s'arrondissait dans le sens de la largeur, le plancher était plat, résonnant sous leurs pas comme du bronze.

Deux sortes de grosses torches en cire rouge, fixées à la paroi, éclairaient cette boîte d'une lueur indécise et sanglante.



À l'une des extrémités s'élevait, du plancher au plafond, un énorme pilier en métal ; à l'autre extrémité se trouvait une cage grillée de laquelle sortait un bruit sourd et confus, assez semblable à celui que produit le halètement d'une poitrine oppressée.

– Oh ! oh ! qu’est ceci ? murmura Fricoulet dont les oreilles venaient subitement d’être frappées par ce bruit.

Il s’approcha et colla son visage contre la grille ; mais il régnait dans l’intérieur de la cage une obscurité telle qu’il put à peine distinguer deux silhouettes vagues faisant mouvoir dans l’ombre quelque chose qui lui sembla être une roue.

– Tout cela, ajouta-t-il, ne nous dit pas où nous sommes.

– Eh ! s’écria Gontran en étendant la main vers des trous lumineux percés dans la cloison, tout contre le plafond, s’il était possible d’atteindre jusque-là, peut-être apercevrait-on, par ces espèces de fenêtres, quelque chose qui pourrait nous renseigner.

– Tu as raison, riposta Fricoulet.

Et il sauta sur le banc circulaire qui courait le long de la cloison.

Mais une fois perché là, il poussa une exclamation désappointée ; il s’en fallait d’un mètre qu’il n’arrivât à la hauteur des hublots.

– Ne bouge pas, dit Gontran dont une idée subite venait de traverser l’esprit, tu vas voir…

À son tour, il monta sur le banc, puis, saisissant le buste de Fricoulet, comme il eût fait d’un tronc d’arbre, il se hissa jusqu’à ses épaules sur lesquelles il s’agenouilla.

Mais à peine eut-il approché le visage de l’ouverture percée dans la cloison et jeté un regard au dehors qu’il fit un brusque mouvement, si brusque même que Fricoulet chancela et que lui-même, se sentant peu solide sur cet observatoire mobile, s’empressa de sauter sur le plancher.

Il portait sur ses traits les traces d'une si profonde stupéfaction que Fricoulet et Ossipoff s'écrièrent tous les deux à la fois.

– Qu'y a-t-il ?... qu'avez-vous aperçu ?...

– Je vous le donne en mille à deviner, répliqua M. de Flammermont.

– Nous n'avons point l'esprit à deviner des énigmes, répliqua l'ingénieur... parle... où sommes-nous ?

– Au fond de l'eau, riposta le jeune comte.

– Au fond de l'eau ! s'écria Fricoulet... tu te moques de nous !... d'abord, à quoi as-tu reconnu...

– Que nous étions dans l'eau ?... parbleu ! aux poissons et aux plantes marines...

Comme Fricoulet haussait les épaules, Ossipoff dit à son tour :

– Je ne vois rien d'impossible à ce que nous soyons à fond de cale sur un bâtiment vénusien...

– Vous m'avez mal compris, monsieur Ossipoff, répliqua Gontran avec assurance... en disant que nous étions au fond de l'eau, j'ai bien voulu vous faire entendre que nous nous trouvions à une distance considérable au-dessous du niveau de l'Océan.

– Alors, ce n'est point un bateau, conclut aussitôt Fricoulet.

Le savant se croisa les bras :

– Et pourquoi donc, demanda-t-il avec un peu d'amertume, ne serait-ce point un bateau ?

– Parce que, répliqua l'ingénieur avec un petit ricanement, parce que messieurs les Vénusiens n'en sont point encore arrivés à un tel degré de civilisation que la navigation sous-marine puisse leur être connue.

Ossipoff haussa les épaules.

– Pour moi, grommela Gontran… que nous soyons où l'on voudra, c'est un point secondaire en ce moment ; pour moi, ce qu'il y a de plus clair, c'est que je meurs de faim !

L'ingénieur ouvrit et referma les mâchoires à plusieurs reprises, en murmurant :

– Il me semble, à moi aussi, que je mangerais avec le plus grand plaisir.

– En tout cas, ajouta M. de Flammermont, je fais des vœux pour que nous nous trouvions effectivement dans un bateau sous-marin.

Et comme Fricoulet fixait sur lui des regards interrogateurs :

– Parce que, poursuivit le jeune homme d'un ton plaisant, des gens qui connaissent la navigation sous-marine doivent connaître également l'élevage des moutons et des bœufs.

Cette boutade fit sourire le vieux savant.

– Que voulez-vous, riposta Gontran, j'ai la nostalgie de la côtelette.

Il achevait à peine ces mots que la porte s'ouvrit, donnant passage au Vénusien qui avait déjà engagé la conversation avec les voyageurs.



Derrière lui venaient d'autres indigènes portant des plats qu'ils déposèrent sur le banc en désignant alternativement avec le doigt le plat et leur bouche.

– Pour tous les peuples de l'Univers, déclara Fricoulet, voilà un geste sur la signification duquel il n'y a pas à se tromper… donc, à table…

Il s'accroupit à côté du plat, un plat de bois large et profond, rempli jusqu'aux bords d'une sorte de ragoût à sauce brune duquel s'exhalait un parfum pimenté nullement désagréable.

Hardiment, il y plongea les doigts, à la façon des orientaux, et portant à sa bouche un petit morceau, goûta longuement, méthodiquement, analysant les différentes substances contenues dans cette combinaison culinaire…

Enfin, sa langue claqua bruyamment contre son palais et il déclara d'une voix grave :



– Végétal de la nature du céleri… sauce contenant une matière grasse qui, si elle n'est tirée d'une plante quelconque, indique la présence, dans ce monde, d'un quadrupède similaire au mouton.

Et sans en dire plus long, il se mit à manger tant bien que mal avec ses doigts, la « fourchette du père Adam » comme il disait plaisamment.

Gontran, après avoir inutilement cherché dans ses poches un petit nécessaire de voyage contenant tous les menus instruments nécessaires au repas, fut contraint d'imiter son ami, son appétit étant plus grand que son dégoût.

Quant à Ossipoff, il avait pris à part le Vénusien et s'efforçait, à force de gestes expressifs, d'obtenir les renseignements qu'il désirait connaître.

Tout d'abord, l'indigène regarda le savant sans l'interrompre, étudiant ses moindres gestes, faisant tous ses efforts pour en surprendre le sens.

Il semblait avoir compris et s'apprêtait à répondre au moyen du même langage muet, lorsque, s'approchant de lui, un de ses compagnons lui adressa la parole.

Vivement, le Vénusien alla vers la cage qui avait intrigué Fricoulet et prononça quelques sons gutturaux : aussitôt tout bruit cessa et il sembla à Ossipoff que le mouvement d'oscillation qu'il avait déjà remarqué s'arrêtait également.

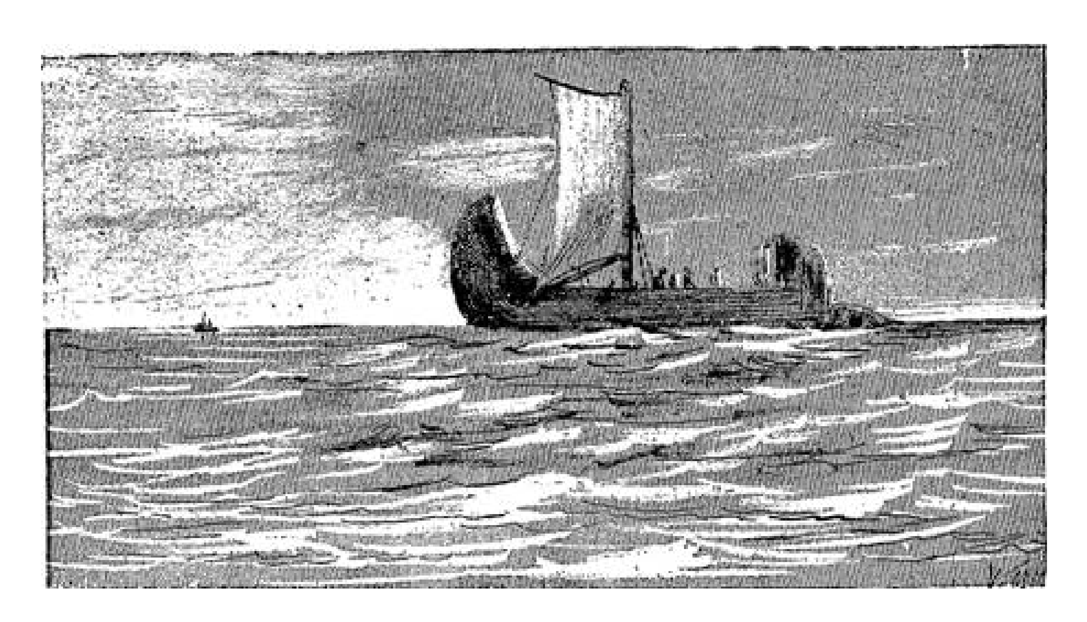
Le Vénusien le prit par la main et l'entraîna dans une pièce voisine, beaucoup plus petite que l'autre, où une dizaine d'individus faisaient fonctionner avec acharnement des instruments qu'Ossipoff reconnut aussitôt pour des pompes d'un modèle primitif.

Tout à coup, un commandement bref retentit, les pompes s'arrêtèrent et ceux qui les manœuvraient s'attelèrent à des chaînes sur lesquelles ils halèrent avec force ; lentement, comme insensiblement, les plaques métalliques qui formaient le plafond glissèrent les unes sur les autres et, peu à peu, une lumière étincelante, filtrant par les fentes, vint illuminer la pièce où se trouvaient les voyageurs.

Bientôt ils poussèrent un cri de surprise en apercevant, au-dessus de leur tête, un ciel radieux duquel, comme une pluie de feu, tombaient les rayons ardents du soleil ; tout autour d'eux, à perte de vue, l'Océan étendait ses flots bleus, apaisés, berçant doucement le bateau qui les portait.

En même temps que cet étrange bâtiment émergeait à la surface, l'énorme pilier en métal, qui avait déjà attiré l'attention

d'Ossipoff et de ses compagnons, s'allongeait et se dédoublait à la façon d'un tube de longue vue ; chaque élément cylindrique s'emboîtait dans celui qui le précédait, et une voile, enroulée tout autour de ce mât singulier, se déployait aussitôt, orientée par une partie de l'équipage.



Gontran écarquillait les yeux comme s'il eût assisté à quelque truc ingénieux de féerie.

– Eh ! mais, eh ! mais, murmura-t-il en adressant à Fricoulet un regard narquois, pas si sots que cela les Vénusiens.

– À cela près, bougonna l'ingénieur un peu dépité, que leurs bateaux doivent être de piètres marcheurs… as-tu remarqué cette forme arrondie de l'avant ?… ces bateaux sont de véritables sabots.

– Encore bien heureux que ce sabot vous ait recueilli, monsieur Fricoulet, ricana Ossipoff.

L'ingénieur ne l'entendit pas ; penché sur le bordage, à l'arrière du bâtiment, il examinait avec attention une sorte de tambour ouvert sur les trois huitièmes de sa circonférence et

dans lequel se trouvait enfermée une roue à palettes d'environ un mètre de diamètre.

– Eh ! j'y suis ! s'exclama-t-il enfin.

– Qu'arrive-t-il donc ? demanda Gontran qui était venu le rejoindre.

– Cette cage que nous avons vue dans l'intérieur du bateau…

– Eh bien ?…

– Les formes, que nous y avons distinguées vaguement attelées après une roue, devaient certainement mettre en mouvement ce propulseur rudimentaire… en vérité, c'est fort ingénieux…

M. de Flammermont demeura pensif quelques instants ; puis, enfin :

– À ton avis, dit-il, dans quel but ces gens ont-ils ainsi un double moyen de navigation ?

– Sans doute, répliqua Fricoulet, afin d'éviter les effets désastreux des tempêtes si fréquentes et si terribles dont nous avons eu un échantillon il y a quelques heures à peine ; comment veux-tu que de semblables embarcations puissent lutter contre des éléments déchaînés à ce point ? je ne sais même pas si, dans notre monde, nos grands transatlantiques seraient capables de résister. Quand il fait beau, ils naviguent à ciel ouvert, en se servant de la voile, comme en ce moment ; un orage survient-il, ils plongent pour chercher au-dessous des flots agités, à une faible profondeur, un élément tranquille au milieu duquel ils continuent paisiblement leur voyage, à l'aide de leur propulseur.

– Ils s'enfoncent… ils s'enfoncent, grommela Gontran, c'est fort joli à dire mais par quel moyen ?

– Je ne puis rien affirmer, mais le système le plus simple serait, assurément, de remplir d'eau des réservoirs.

Gontran eut un hochement de tête.

– Qu'as-tu donc ? demanda Fricoulet surpris.

– J'ai que les *Continents célestes* m'ont induit en erreur, car, du diable si je m'attendais à rencontrer sur Vénus une humanité plus avancée que la nôtre.

L'ingénieur interrogea son ami d'un haussement de sourcils.

– Dame ! répliqua le jeune comte, sur Terre, les bateaux sous-marins ne sont pas chose commune !

– Assurément, mais tu serais dans la plus complète erreur si tu en concluais quoi que ce fût relativement au degré de civilisation de Vénus !… Quant à moi, je suppose que les habitants de ce monde-ci, en dépit des bateaux sous-marins qui te surprennent tant, sont à peine à l'âge de bronze ; toutes leurs constructions sont métalliques et s'ils sont bons fondeurs, ils sont mauvais navigateurs et mauvais mécaniciens, leur propulseur ne vaut pas l'hélice, quant à leur moteur – ce moteur humain – il est de la dernière insuffisance.

Pendant que Fricoulet et Gontran causaient ainsi, adossés au bordage, humant avec délice la brise marine, Mickhaïl Ossipoff et le Vénusien faisaient tous leurs efforts pour parvenir à se comprendre.

Tout d'abord, l'indigène avait étalé, devant lui, une carte dessinée en traits rouges sur un carré d'étoffe jaunâtre, et le vieux savant n'avait pas tardé à identifier les taches aperçues télescopiquement par l'astronome Bianchini avec celles que lui mettait sous les yeux cette représentation grossière de la mappemonde vénusienne. Soudain, il ne put retenir une exclamation joyeuse, et mettant son doigt sur certains caractères bizarres tracés sur la carte :

– Vellina ! dit-il en examinant curieusement le visage du Vénusien.



Celui-ci parut surpris tout d'abord, regarda son interlocuteur, puis, frappant ses mains l'une contre l'autre :

– Vellina ! répéta-t-il.

Ossipoff appela ses compagnons.

– Hurrah ! dit-il, j'ai trouvé la clé de leur langue.

Les deux jeunes gens n'en croyaient pas leurs oreilles.

– Alors, fit Gontran, vous pouvez le comprendre, vous pouvez lui parler… lui avez-vous demandé si Séléna ?…

Le vieillard hocha la tête :

– Vous allez un peu vite en besogne, mon cher enfant, répondit-il, je viens de découvrir une chose très importante : à savoir que l'écriture de ces gens-là se compose, tout comme celle des Égyptiens, d'hiéroglyphes ; mon amour des langues a heureusement fait de moi un disciple de Champollion ; c'est ce qui vous explique pourquoi j'ai pu lire tout de suite ce qui était écrit sur cette carte.



Un désappointement profond se peignit sur le visage de M. de Flammermont.

– Mais rassurez-vous, ajouta le vieillard ; j'ai déjà deux éléments précieux ; je puis lire leur écriture, et leur langue a beaucoup d'analogie avec le grec ancien ; en voilà plus qu'il ne me faut pour, avec un peu de persévérance, pouvoir, d'ici quelques jours, m'entendre avez eux.

Le soleil s'était couché cinq fois déjà depuis que nos voyageurs naviguaient sur l'océan vénusien, n'ayant d'autre horizon que la plaine liquide, immense et déserte, lorsqu'un après-midi, que Gontran et Fricoulet rêvaient tristement sur le pont, Ossipoff s'avança vivement vers eux.

À son visage radieux, ils devinèrent qu'il avait une nouvelle importante à leur annoncer et ils allèrent à sa rencontre.

– J'ai du nouveau, leur cria-t-il de loin.

Et lorsqu'ils l'eurent rejoint :

– Je suis parvenu à m'entendre avec Brahmès.

– Qui cela, Brahmès ?

– Le capitaine de ce bâtiment.

– Et Séléna ? demanda anxieusement Gontran.

Le vieillard secoua tristement la tête.

– De ce côté-là dit-il, je n'ai rien pu apprendre, malheureusement… mais il ne faut pas nous désespérer…

d'après ce que j'ai pu comprendre, Brahmès revient d'un long voyage et un événement tel que celui que j'ai tenté de lui expliquer a parfaitement pu se produire sans qu'il en ait eu connaissance.

– Mais, s'écria Gontran bouillant d'impatience… attendre qui ? attendre quoi ?… avec toutes ces attentes, nous perdons notre temps.

– Du calme, mon cher enfant, et laissez-moi achever ; le but terminus de ce bateau est Tahorti, une ville importante où nous pourrons sans doute avoir des nouvelles.

– Quand y arrivera-t-on ?



– Dans cinq jours, si le temps se maintient au beau ; mais, avant, il faut nous arrêter à Vellina.

Il déploya la carte et montra aux jeunes gens un point marqué au milieu même de l'océan.

– Vellina ! c'est une ville ? demanda Fricoulet.

– Une ville dans une île, alors, fit Gontran ; et cependant je ne vois aucune indication de terre ferme.

– C'est peut-être une ville sous-marine, répliqua Fricoulet en plaisantant.

Ossipoff lui lança un regard furieux.

– Écoutez donc, ricana l'ingénieur, dans un monde où la navigation sous-marine est tellement développée…

Il s'interrompit en voyant le Vénusien qui s'avançait vers eux avec rapidité.

Il adressa quelques mots à Ossipoff qui parut tout étonné.

– Brahmès nous prie de descendre dans la cabine, car le bateau va plonger.

– Comment ! plonger ? s'écria M. de Flammermont en jetant autour de lui un regard surpris, mais il n'y a pas de mauvais temps à craindre… la mer est comme de l'huile et le ciel est superbe.

Le Vénusien devina sans doute ce que venait de dire le jeune homme, car il prononça laconiquement :

– Vellina !

– Parbleu ! s’écria à son tour Fricoulet, vous allez voir que j’avais raison tout à l’heure et que Vellina est une ville sous-marine.

Ossipoff haussa les épaules et tous les trois descendirent les quelques marches conduisant à la pièce où ils s’étaient trouvés pour la première fois après leur naufrage.

Puis, sur un commandement de Brahmès, la voile se replia, le mât rentra dans son tube, les panneaux se refermèrent et les Terriens entendirent l’eau qui se précipitait dans les réservoirs.

– Nous descendons, fit Gontran.

Le bateau, en effet, s’était immergé et tombait comme une masse au fond de l’océan.

– Mais nous n’avançons pas, dit à son tour l’ingénieur.

– À quoi voyez-vous cela ? demanda aigrement Ossipoff.

– Tout simplement à ce que le moteur humain ne fonctionne pas, répliqua l’ingénieur en désignant la cage placée à l’arrière et d’où nul bruit ne s’échappait.

Comme il achevait ces mots, la roue qui mettait en action le propulseur à palettes, se mit à grincer.

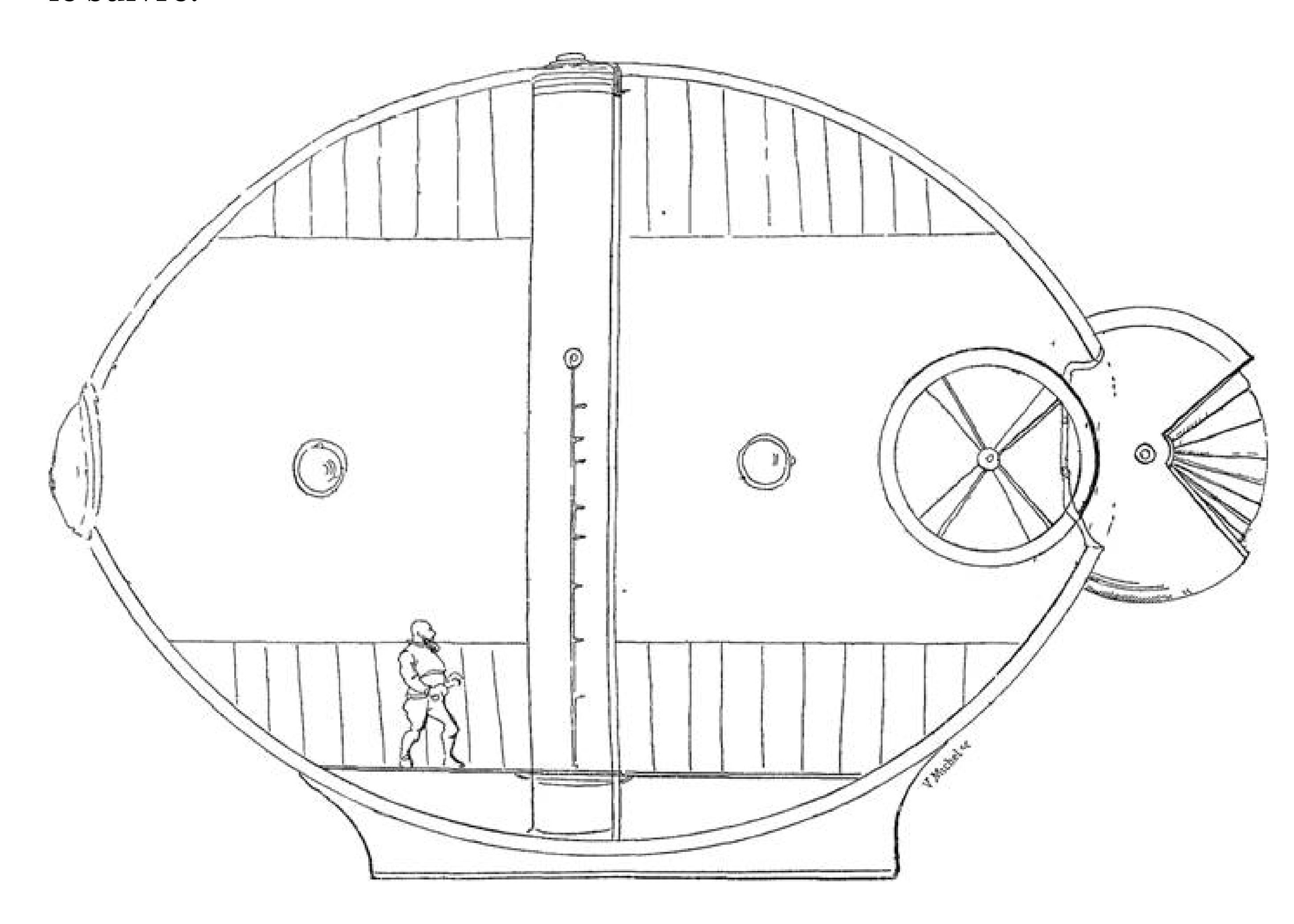
– J’ai parlé trop tôt, dit Fricoulet, car voilà que nous allons de l’avant.

Très intrigués, les trois voyageurs attendirent en silence l’issue de cette aventure ; Fricoulet avait son chronomètre à la main et comptait les minutes.

Un quart d’heure se passa ; puis un choc se fit sentir et le propulseur s’arrêta.

– Nous venons de toucher le fond, déclara Gontran.

Brahmès entra au même moment et fit signe à Ossipoff de le suivre.



Vue d’un bateau marin et sous-marin en usage dans la planète Vénus.

Tous les quatre montèrent sur le pont, débarrassé déjà de sa couverture métallique, et les Terriens ne purent retenir un cri de surprise à la vue du spectacle qui s’offrait à eux.

Le bateau sur lequel ils se trouvaient était échoué sur une plage de sable fin recouverte de quelques centimètres d'eau à peine, et sur laquelle une quantité d'autres bâtiments, en tous points semblables au leur, étaient amarrés.

En relevant la tête, ils aperçurent, à vingt mètres au-dessus d'eux, la voûte d'une crypte naturelle formée au milieu des rochers, de tous côtés des torches de cire rouge, semblables à celles qui éclairaient le bateau de Brahmès, mais bien plus grosses, flambaient, jetant sur le paysage des lueurs d'incendie.

Une foule nombreuse et affairée s'agitait autour des navires, déchargeant ceux qui arrivaient, emmagasinant de nombreux colis sur ceux qui étaient prêts à partir.

Mais quelle ne fut pas la stupéfaction d'Ossipoff et de ses amis, et presque l'horreur, en apercevant, mêlés aux Vénusiens desquels ils différaient entièrement, des êtres étranges, hideux.

Ayant à peu près la structure humaine, mais de dimensions moindres, ces êtres étaient complètement nus ; leur corps recouvert d'une sorte de poil dru et luisant comme celui du phoque, était supporté par deux jambes courtes que terminaient des pieds larges, plats et palmés, à la façon des pattes de canards ; au sommet du buste s'emmanchaient les bras, longs et maigres, auxquels s'adaptaient des mains dont les doigts étaient réunis au moyen de membranes ; la tête, toute ronde, velue comme le reste du corps, reposait sur les épaules même ; deux yeux glauques, sans lueur d'intelligence, s'ouvraient dans la face bestiale que fendait transversalement une bouche large, garnie de dents fort aiguës.

De chaque côte de la tête, à la place qu'eussent dû occuper les oreilles, une membrane mobile s'entr'ouvrait fréquemment, semblable à des ouïes de poissons.

– Des axolotes, dit Fricoulet en considérant avec une scrupuleuse attention plusieurs de ces monstres qui causaient avec Brahmès.

Celui-ci les écoutait avec une surprise croissante ; enfin il se tourna vers Ossipoff et lui dit rapidement quelques mots.



Aussitôt le vieillard se troubla et, s'adressant à ses compagnons :

– On vient d’annoncer à Brahmès qu’un individu, en tous points semblable à nous, avait été recueilli par un bateau et amené ici.

– Sharp ! s’écria Gontran tout tremblant, c’est Sharp !

– À moins que ce ne soit Farenheit, ajouta Fricoulet.

– Oh ! monsieur Ossipoff, poursuivit M. de Flammermont en saisissant le vieillard par le bras, je vous en supplie, ne tardons pas, courons…



Brahmès s’offrit très obligeamment au vieux savant pour l’accompagner dans ses recherches, et prenant comme guide un des êtres étranges qui lui avaient annoncé la nouvelle, il laissa ses compagnons veiller seuls au déchargement du bateau.

Tout en marchant, il donnait à Ossipoff, qui les transmettait à ses amis, des explications sur les habitants de cet étrange pays sous-marin.

Bien qu’ils fussent d’une nature et d’une intelligence inférieure à celles des autres peuples de Vénus, on ne craignait

pas de faire le commerce avec eux, car leur sol possédait des richesses minérales de toutes sortes ; leur étrange conformation leur permettait de vivre et de respirer dans l'eau au moyen de branchies, tout comme les poissons ; mais ils pouvaient également vivre à la surface de la planète, et Brahmès apprit même aux Terriens que certains peuples venaient recruter leurs esclaves parmi ces tribus aquatiques.

Les maisons ressemblaient, pour la forme, à d'immenses ruches d'abeilles ; elles étaient, comme celles-ci, percées à leur partie inférieure, d'un trou qui servait d'entrée et de sortie aux habitants.

– Sans doute, expliqua Fricoulet à Gontran qui s'étonnait, ils procèdent à la façon des argyronètes[2] sur Terre ; ils se laissent emporter jusqu'à la surface de la mer par leur légèreté spécifique ; là, ils font leur provision d'air et redescendent, en nageant, jusqu'à leurs habitations.

– Mais, dit Gontran, une chose que je ne m'explique pas bien, que je ne m'explique même pas du tout, c'est l'absence totale d'eau dans cette partie de l'océan.

– C'est tout simplement parce que cette anfractuosité de rochers est remplie d'air que l'eau n'y peut pénétrer, répliqua l'ingénieur.

L'axolote s'était arrêté devant une habitation dans laquelle il pénétra en rampant.

---

[2] Araignée qui tisse sa toile, en forme de cloche, sous l'eau. Elle ramène de la surface des bulles d'air afin de pouvoir manger en toute sécurité les insectes qu'elles chassent sous l'eau. *(Note du correcteur – ELG.)*

Bientôt les Terriens entendirent, dans l'intérieur, comme un bruit de lutte accompagné de jurons énergiques et une voix s'écria, en anglais :

– *By God !* ne peut-on donc reposer en paix, dans ce pays maudit !

– Farenheit ! s'écria Mickhaïl Ossipoff, Jonathan Farenheit !

Il n'avait pas achevé ces mots, que l'Américain sortait à quatre pattes par l'étroite ouverture et, se redressant d'un bond, se précipita, les mains tendues, vers ses compagnons de voyage.

– Vous ! vous ! s'exclama-t-il d'une voix dans laquelle une émotion sincère mettait un tremblement… *By God !* je ne m'attendais pas à vous revoir, jamais… *By God !*

Et le digne Yankee, malgré d'inimaginables efforts pour dissimuler son trouble, avait une larme qui brillait au bord de sa paupière.

Gontran s'en aperçut, mais, connaissant les principes de l'Américain en matière de sang-froid, il craignit de le froisser et, sans rien dire, se contenta de lui serrer la main énergiquement.

Après qu'ils se furent réciproquement raconté, en quelques mots, comment ils avaient été sauvés, Ossipoff demanda :

– Avez-vous entendu parler de Sharp ?

L'Américain haussa furieusement les épaules :

– J'aurais bien pu en entendre parler, grommela-t-il, que cela ne m'eût pas avancé davantage… ces animaux-là ne parlent

ni anglais ni français, et comme mes parents ont totalement oublié de m'apprendre le patois usité ici…

Quand ils revinrent au bateau, celui-ci avait opéré son chargement, il n'attendait plus que ses passagers pour partir.

Brahmès proposa bien à Ossipoff de retarder son départ de vingt-quatre heures pour leur permettre de se rendre compte, par leurs propres yeux, des richesses minières de ce pays sous-marin, mais tous, ils étaient trop anxieux de savoir à quoi s'en tenir sur Sharp, pour retarder, fut-ce de cinq minutes, le moment où ils arriveraient à Tahorti.

Malheureusement, cette ville, celle-là même où, au dire de Brahmès se trouvait installé le poste de téléphonie optique qui mettait en relations Vénus avec la Lune, cette ville se trouvait à l'autre extrémité de l'Océan équatorial, c'est-à-dire à près de huit cents lieues de Vellina.



Fricoulet, qui estimait que le bateau sous-marin ne faisait pas plus de quatre lieues à l'heure, calcula que le voyage durerait huit jours.

Ossipoff en profita pour avoir, avec Brahmès, de longs entretiens sur la planète et sa civilisation, il acquit la conviction qu'en général la race vénusienne était bien moins instruite en toutes choses et inférieure, sous certains points, à la race humaine.

– Voyez-vous, disait le savant pour résumer ses impressions, ces gens-là peuvent être comparés aux premiers peuples de la Terre : les Chaldéens, les Égyptiens et les Grecs.

Sur certains points, cependant, ils étaient assez avancés ; mais, en général, les sciences n'étaient qu'à leur début, la seule force motrice qu'ils connussent était celle de l'homme et des animaux, ils se servaient aussi du vent et de l'eau, forces naturelles qu'ils avaient à leur disposition, mais si l'électricité et ses phénomènes leur étaient connus, ils ignoraient la vapeur, les ballons et un grand nombre d'autres applications de la science.

En astronomie, ils étaient parvenus à se rendre un compte exact de leur situation dans l'univers, ils savaient que le Soleil est le centre du système céleste, ils connaissaient la Terre. Mercure, Mars, Jupiter.

Enfin, après neuf jours de navigation, le bâtiment qui portait nos voyageurs arriva en vue de Tahorti.

Encore quelques heures, et ils allaient savoir s'ils avaient vainement franchi les douze millions de lieues qui séparent Vénus de la Lune.



CHAPITRE VI

EXCURSIONS VÉNUSIENNES

COMME bien on pense, ces quelques heures parurent aux Terriens aussi longues que des siècles.

Vainement, Fricoulet cherchait à les tirer du mutisme dans lequel chacun d'eux se renfermait, on lui répondait par des monosyllabes ; puis, de nouveau, le silence régnait parmi les voyageurs.

Quelquefois même, on ne lui répondait pas du tout, se contentant d'un simple hochement de tête ou d'un haussement d'épaules.

Ossipoff, installé à l'avant du bateau avait posé sur le bordage sa lunette à l'oculaire de laquelle son œil demeurait vissé, cherchant à surprendre à l'horizon le premier indice de la côte à laquelle ils allaient aborder.

Gontran, immobile dans un coin, considérait d'un air morne la marche – trop lente à son gré – des aiguilles sur le cadran de son chronomètre qu'il tenait à la main.

Quant à Farenheit, pour tromper son impatience, il arpentait à grandes enjambées le pont de l'embarcation, assez semblable à un ours rôdant à travers sa cage.

Enfin, Ossipoff signala une côte basse qui barrait l'horizon d'une grande ligne bleuâtre, laquelle devint rapidement plus apparente, pour s'arrondir enfin en un golfe profond tout rempli de bateaux semblables à celui qui les portait.

Moins d'une heure après ils débarquaient et ils se dirigèrent, sous la conduite de Brahmès, vers la ville où, avant toutes choses, ils devaient être présentés au roi.

Après quelques pas faits en silence, Gontran qui marchait en avant de ses compagnons, s'arrêta tout à coup, levant les bras au ciel dans un geste stupéfait :

– Une champignonnière ! s'écria-t-il.

– C'est ma foi vrai ! dit à son tour l'ingénieur.

Et, d'un geste, appelant Brahmès auprès de lui, il désigna de la main, pour demander une explication, le singulier panorama qui s'étendait à leurs pieds.

Sur le flanc d'une colline peu élevée, dont le pied baignait dans l'océan du Centre, une agglomération de constructions uniformes et bizarres s'étageait, disposées avec une régularité géométrique, en de longues avenues partant du sommet comme centre pour aboutir à la mer, ainsi que les branches d'un gigantesque éventail.

Ces avenues étaient bordées, de droite et de gauche, par des habitations dont les toits, de forme ombellifère, se superposaient les uns sur les autres, comme des écailles de poissons.



Tels autrefois les soldats romains disposaient leurs boucliers, – en dos de tortue, disent les historiens, – pour marcher à l'assaut et se protéger des projectiles que l'assiégé faisait pleuvoir sur eux du haut des remparts.

Ce fut dans l'esprit de Fricoulet que l'aspect de cette ville singulière éveilla ce souvenir de l'antiquité.

– Ta comparaison est fort juste, repartit M. de Flammermont, mais, étant donné que nous avons affaire à une humanité intelligente, il faut admettre que ce mode de construction a une raison d'être.

– Ne trouvez-vous pas que cela ressemble à une armée de parapluies ? demanda Farenheit.

– Sir Jonathan pourrait bien nous avoir fourni, sans y songer, l'explication que nous cherchons, dit l'ingénieur.

L'Américain se redressa et, sur son visage, passa comme un reflet de dignité offensée :

– Comment ! sans y songer ! répliqua-t-il… *By God !* mais, en vous disant cela, je songeais parfaitement bien que ces gens ne pouvaient construire leur ville autrement, et je parierais cent dollars contre un sou que, sur toute l'étendue du monde vénusien, les villes doivent se ressembler.

– Ah ! bah ! fit Gontran avec un sourire railleur, et quelles raisons fournissez-vous à l'appui de cette thèse ?

– Les raisons que l'honorable M. Ossipoff lui-même nous a fournies.

Le vieux savant, fort surpris de se voir mêlé aux débats, dirigea vers l'Américain des regards interrogateurs.

– *By God !* grommela sir Jonathan, est-ce que je rêvais lorsque, ces jours derniers, nous parlant de la climatologie spéciale de cette planète, vous nous avez donné des détails sur les déluges d'eau que devait provoquer l'épaisseur des nuages flottant dans son atmosphère ?… du reste, nous-mêmes en avons eu un échantillon assez convaincant, je crois…

– Alors, dit l'ingénieur, vous pensez que c'est à cette raison qu'il faut attribuer…

Ossipoff s'était tourné vers Brahmès et écoutait attentivement ce que lui racontait le Vénusien.

– Sir Farenheit, fit-il au bout de quelques instants, est dans le vrai… tous ces toits que vous voyez, sont formés de plaques de bronze ajustées les unes aux autres, de manière à composer une carapace énorme sur laquelle glissent, sans aucune infiltration, les torrents d'eau qui, à certaines époques de l'année, tombent

du ciel ; grâce à la disposition de la ville, ces torrents vont se perdre dans l'océan du Centre, sans avoir occasionné aucun dégât.

– Mais les rues doivent être ravinées, objecta Gontran.

– Les rues sont, paraît-il, dallées de bronze…

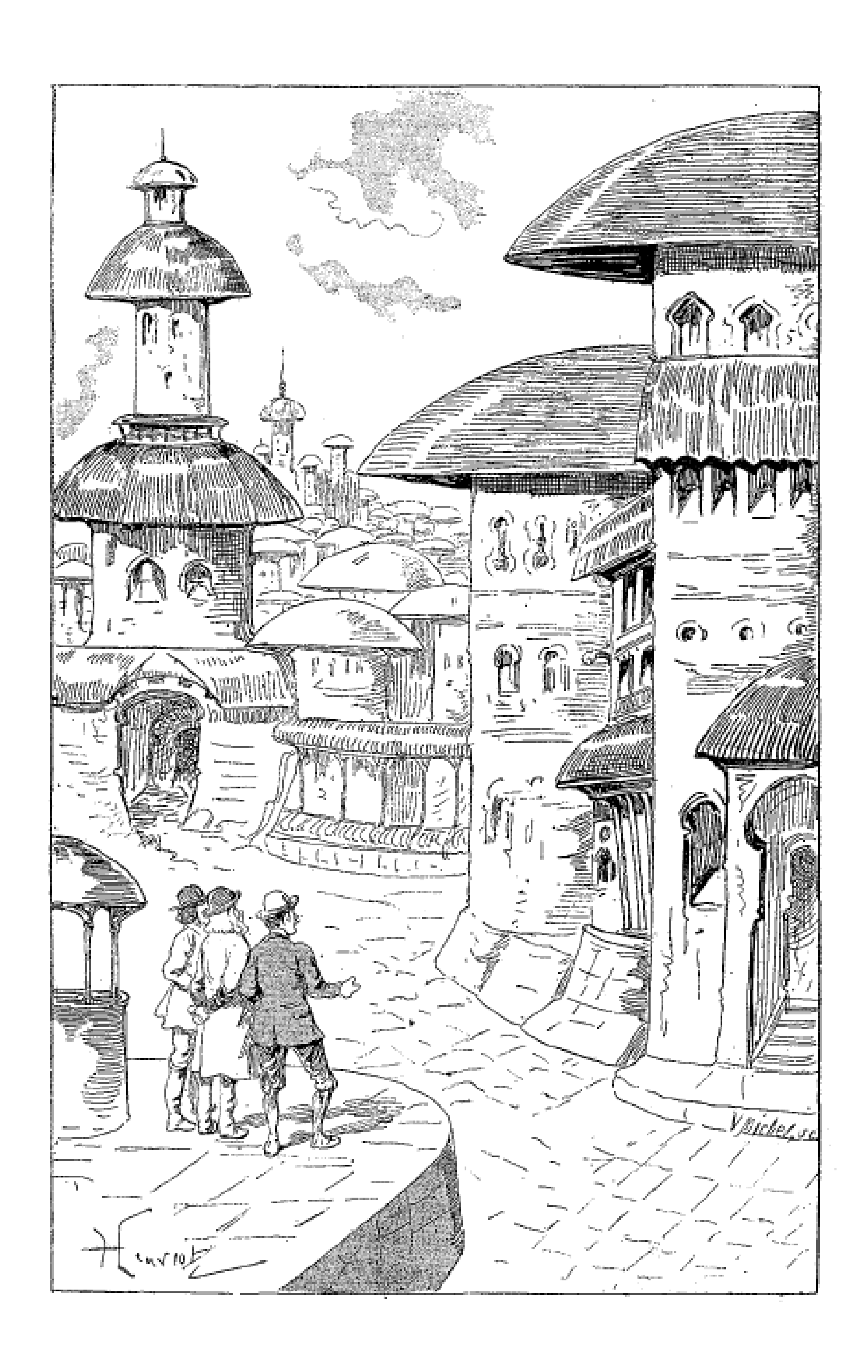
Tout en causant, la petite troupe avait atteint les premières maisons de la ville.

Là, encore, ce fut un nouvel étonnement ; il fallut que leur guide les fit entrer dans l'une des habitations ; Fricoulet, son carnet à la main, prenait des croquis qu'il accompagnait de notes rapides.

Quand Farenheit avait parlé de parapluies, il ne savait, certes, pas si bien dire ; ces maisons n'étaient autre chose, en effet, que d'énormes parapluies métalliques adossés les uns aux autres. Le manche de l'instrument était figuré par un énorme pilier de bronze s'élevant de terre jusqu'au toit, et supportant les trois étages composant l'habitation ; les murs formaient des réservoirs de vingt centimètres d'épaisseur, remplis d'eau ; le toit lui-même, convexe extérieurement, mais plane à l'intérieur, était, lui aussi, transformé en un vaste bassin.

Par son évaporation constante, cette eau garantissait les habitants des ardeurs du Soleil.

– Songez, disait Ossipoff à ses compagnons qui s'étonnaient, que, pour les Vénusiens, le Soleil est deux fois plus étendu et plus chaud que pour les habitants de la Terre… il leur a donc fallu s'ingénier à se protéger contre ses redoutables atteintes.


Henriot
V.Michel sc

– Les habitants… les habitants… grommela M. de Flammermont, je serais curieux d’en apercevoir… car, jusqu’à preuve du contraire, je tiens cette ville pour déserte et abandonnée…

– C’est peut-être le jour du marché, dit plaisamment Fricoulet.

– À moins que quelque fête ne retienne au dehors la population, dit à son tour Farenheit.

En ce moment, Brahmès qui les avait quittés pour aller aux nouvelles, revint et dit à Ossipoff :

– La ville tout entière est en émoi : une masse énorme, gigantesque, dont nul ne peut expliquer la provenance, a été trouvée, il y a quelques jours, flottant à la surface d’une mer de l’autre hémisphère.

Une exclamation joyeuse s’échappa des lèvres de Gontran.

– Séléna ! soupira-t-il, en pensant qu’il allait enfin revoir sa chère fiancée.

– Je vais donc pouvoir régler mes comptes avec ce gredin de Sharp, grommela Farenheit en crispant, dans le vide, ses poings formidables.

Et tous les deux, sans écouter d’autres explications, se précipitèrent au dehors, criant :

– Où sont-ils ?… où sont-ils ?

– Attendez donc, fit Ossipoff en les rejoignant ainsi que Fricoulet… vous partez comme des fous, sans savoir où vous allez… laissez au moins Brahmès nous conduire.

– Excusez-moi, mon cher monsieur Ossipoff, riposta le jeune comte, mais il me tarde tant de revoir M[lle] Séléna.

– Croyez-vous donc qu'il me tarde moins, à moi, de revoir ma chère enfant ?

Le Vénusien avait pris la tête de la petite troupe, et, d'une marche rapide, l'entraînait dans l'intérieur de la ville ; pour faire cela, étant donnée la disposition particulière des rues, il fallait monter, et les Terriens, peu habitués, depuis quelques semaines, à faire usage de leurs jambes, avaient quelque peine à suivre leur guide.

Enfin ils arrivèrent, suant et soufflant, au sommet même de la colline, centre auquel aboutissaient, comme autant de rayons, toutes les avenues de la capitale.

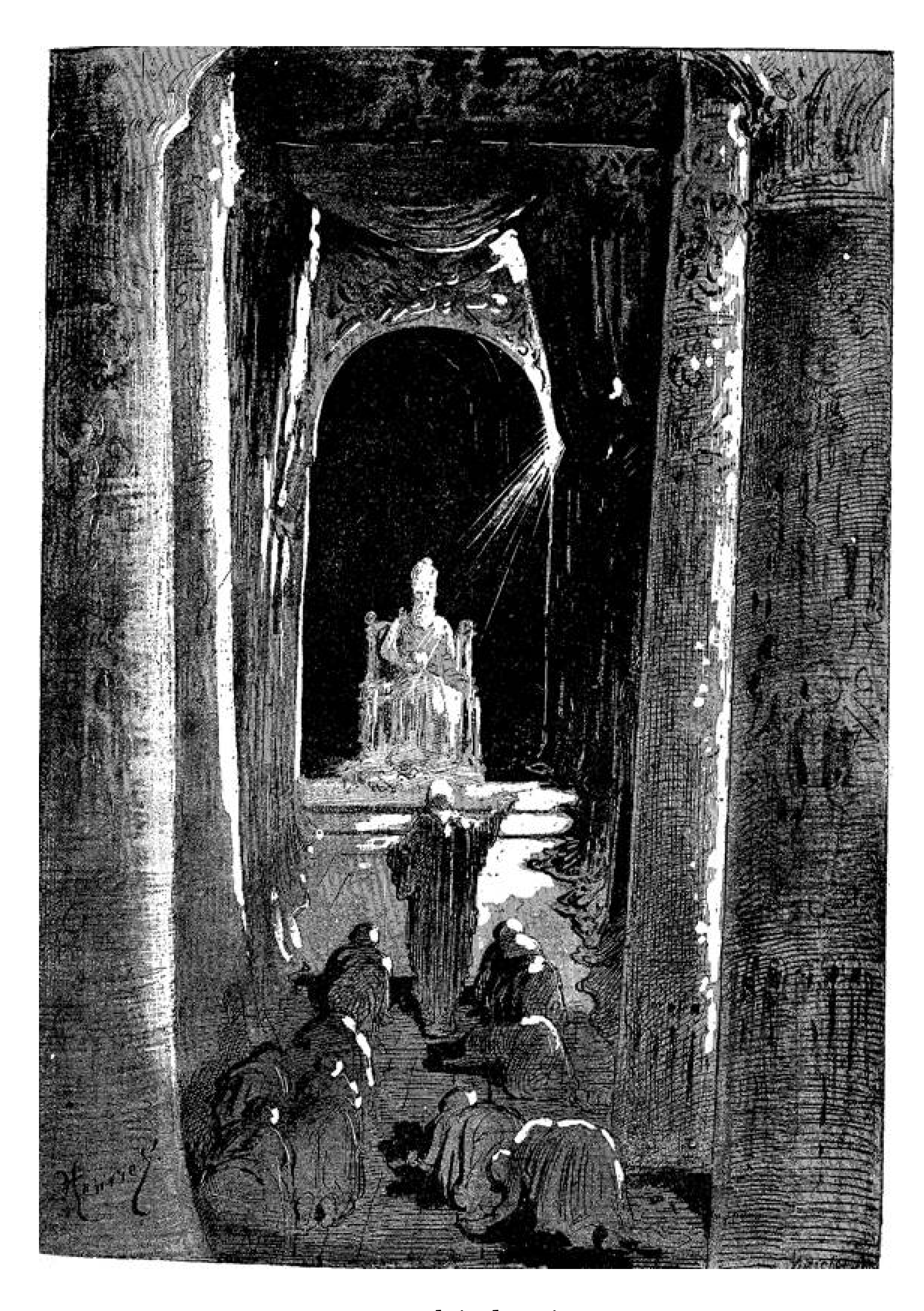
Là, ils durent s'arrêter ; devant eux, sur une place immense, ne mesurant pas moins de plusieurs kilomètres carrés, une foule compacte et bariolée se pressait, criant et gesticulant.

Ossipoff fronça les sourcils et murmura d'une voix amère :

– Voilà donc la raison pour laquelle la ville est déserte ; tout le monde est ici pour faire une ovation à ce misérable.

Farenheit fit entendre un ricanement qui ressemblait fort à un rugissement.

– Laissez faire, laissez faire, grommela-t-il, cela va changer et, tout à l'heure, nous allons rire.



Le Palais du roi.

Et, en disant ces mots, un éclair de haine luisait dans les yeux de l'Américain.

Tous les visages étaient tournés dans la direction d'une habitation monumentale s'élevant, au sommet de la colline, d'une vingtaine de mètres au-dessus des autres maisons et fermant, en forme de demi-lune, tout un côté de la place.

– C'est le palais du roi ! dit Brahmès à Ossipoff ; c'est là qu'a été transportée l'étrange chose dont je vous ai parlé et que tout ce peuple est rassemblé ici pour contempler.

– Et c'est là qu'il nous faut aller ? demanda Fricoulet, épouvanté par la perspective de traverser cette mer humaine dont les vagues houleuses moutonnaient à perte de vue.

En ce moment, une exclamation de surprise retentit ; l'un des Vénusiens, placés devant eux, venait, en se retournant, de les apercevoir.

D'un geste, il attira l'attention de son voisin, qui en fit autant pour le sien et, en moins de cinq minutes, toute la foule faisant volte-face, regardait les Terriens, se poussant, se bousculant, s'écrasant pour les mieux voir et les considérer de plus près.

Tout d'abord, la curiosité des indigènes se trouva contenue par l'inquiétude première et l'indécision qui les saisirent à l'aspect de ces êtres, nouveaux pour eux.

Mais ils ne tardèrent pas à s'enhardir, peu à peu le cercle formé autour d'Ossipoff et ses compagnons se rétrécit et, bientôt, un Vénusien plus audacieux avançant la main, toucha du bout des doigts le vêtement de Farenheit.



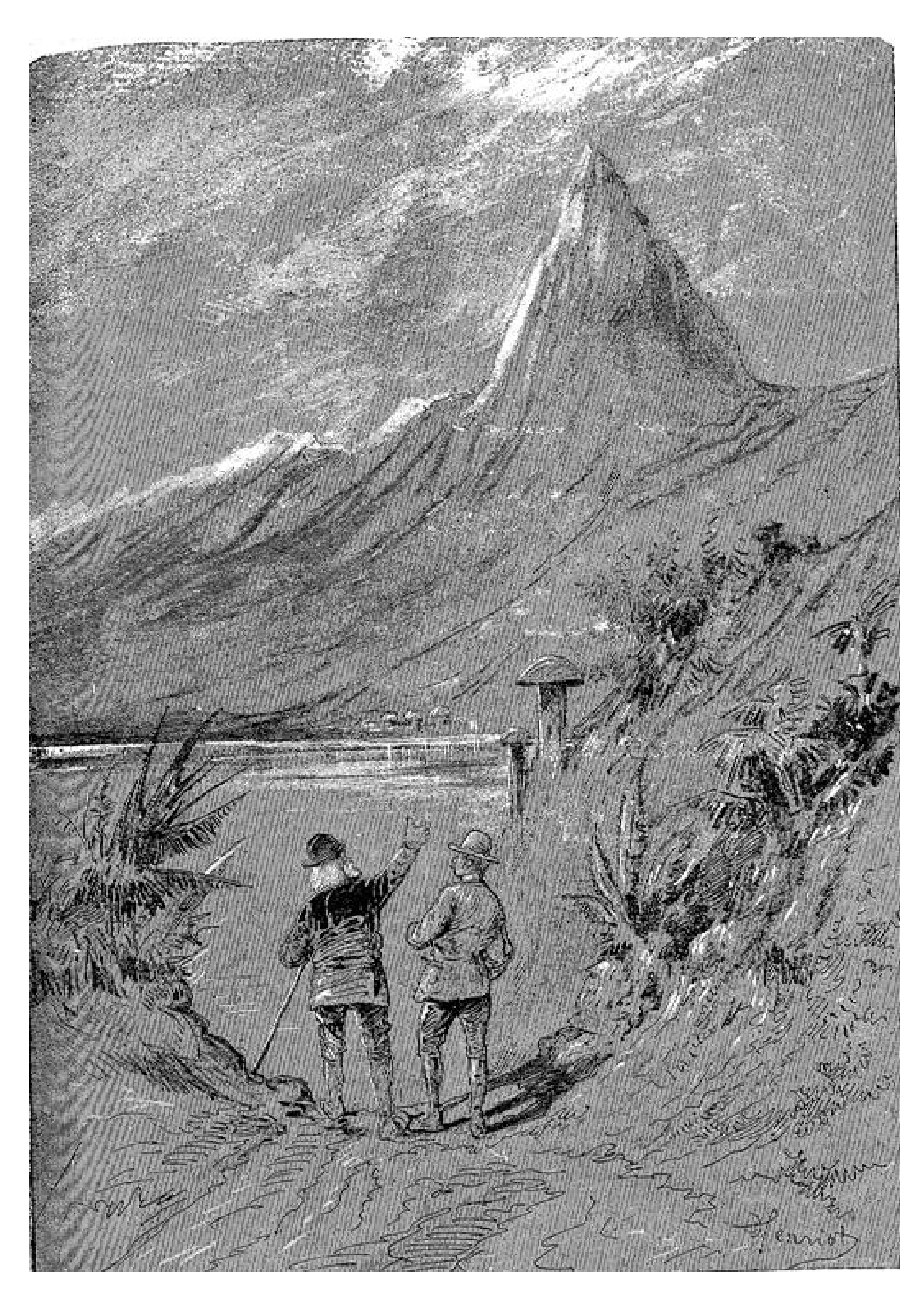
Celui-ci se recula avec dignité.

– *By God !* grommela-t-il, nous prennent-ils pour des bêtes curieuses ?

– Voilà qui est humiliant pour un citoyen de la libre Amérique, répondit Fricoulet gouailleur… Après tout, ils ont raison, car nous en faisons tout autant, nous autres qui avons la prétention d'être civilisés… Rappelez-vous la foule qui se presse, en été, au Jardin d'acclimatation, autour des cages contenant les échantillons de quelque peuplade sauvage.

Comme il achevait ces mots, un cri épouvantable retentit et un mouvement de recul se produisit aussitôt.

C'était un Vénusien qui, fortement intrigué par le monocle encadré dans l'arcade sourcilière de Gontran, avait voulu, par le toucher, se rendre compte de cette chose étrange.



Paysage vénusien.

M. de Flammermont avait, sans y penser, détendu son bras et son poing fermé était venu frapper l'indigène en pleine poitrine ; le Vénusien avait poussé un cri de douleur et la foule, épouvantée, avait reculé aussitôt.

– Ce que vous venez de faire est de la dernière imprudence, déclara Ossipoff.

– Fallait-il me laisser tripoter par ce sauvage ? demanda le jeune homme avec dégoût.

– Peut-être bien allez-vous être obligé de vous laisser tripoter quand même, riposta le vieillard, car, si je ne me trompe, tout ce monde là va nous tomber sur le dos.

Il régnait, en effet, dans la foule, une animation extraordinaire ; au-dessus des têtes, des poings se dressaient, agitant des bâtons ; même quelques mains étaient armées d'instruments en bronze, ressemblant à de larges poignards, mais que l'on tenait par le milieu, comme un bâton à deux bouts.



Du même mouvement, les quatre hommes tirèrent leur revolver et se mettant tous les quatre dos à dos, de façon à faire face de tous les côtés aux assaillants, se tinrent prêts à résister à la première attaque.

– C'est égal, murmura Ossipoff, Brahmès est bien long à revenir… s'il tarde encore, il pourrait bien nous retrouver en lambeaux.

Tout à coup, une immense clameur s'éleva et une poussée formidable se produisant, les premiers rangs des Vénusiens se trouvèrent, malgré eux, jetés sur les Terriens.

Quatre coups de feu retentirent ; c'était Ossipoff et ses compagnons qui venaient, ensemble, de décharger en l'air leur revolver.



Ce fut un brouhaha indescriptible, un tumulte épouvantable, une clameur assourdissante où se mêlaient les cris d'effroi et les hurlements de douleur de ceux que les plus forts écrasaient dans leur fuite.

Voyant le succès inespéré obtenu par cette première décharge, les Terriens en firent une seconde qui accentua la débâcle ; en moins de cinq minutes, la place fut complètement

déserte ; les Vénusiens avaient regagné leurs maisons dans lesquelles, sans doute, ils devaient se barricader fortement.

Fricoulet partit d'un large éclat de rire.

– Ah ! dit-il, les peuples non civilisés ont du bon… Jamais un gardien de la paix, à Paris, n'obtiendrait par la douceur et les paroles conciliantes un semblable résultat.

– Puisque Brahmès ne vient pas à nous, dit Ossipoff, allons à lui.

Ce disant, suivi de ses compagnons, il s'avança vers le palais.

Comme ils étaient arrivés à peu de distance, un panneau d'une vingtaine de mètres de haut se déplaça tout à coup, roulant avec un bruit de tonnerre sur des galets de bronze, découvrant une baie large de quinze mètres environ, par laquelle les Terriens aperçurent un spectacle qui les frappa d'étonnement et d'admiration.

Au milieu d'une salle immense, sur un trône tout de bronze poli et étincelant comme de l'or, un Vénusien était étendu ; les jambes, entourées de bandelettes brillantes, reposaient sur des coussins de pourpre ; le buste, enveloppé d'une sorte de toge en étoffe blanche, toute constellée d'étoiles et de soleils, était soutenu par des oreillers de couleur jaune enrichis d'un métal inconnu aux Terriens, mais qui semblait luire comme des charbons enflammés.

Sur la tête, une sorte de tiare, du même métal que celui dont étaient ornés les oreillers, semblait faire planer, au-dessus du Vénusien, un astre resplendissant.

Du reste, le trône, le personnage lui-même, étaient inondés d'une lumière éblouissante qui donnait véritablement l'impression d'une divinité.

Tout autour, la salle était sombre, pleine d'une ombre mystérieuse dans laquelle on entendait un bourdonnement de respirations contenues ; les yeux d'Ossipoff, s'habituant peu à peu à l'obscurité, découvrirent bientôt, rangés en cercle, figés dans une immobilité de statue, des corps agenouillés sur le sol, dans une attitude prosternée, le front touchant les dalles, entre les deux coudes appuyés, les avant-bras relevés, dressant au-dessus de la nuque les mains ouvertes en forme de coupes.

Sur ces mains, une sorte de brasier était posé dans lequel brûlait, avec des flammes dorées, un foyer ardent dont toute la lueur était concentrée par des miroirs réflecteurs en bronze poli, sur le trône et sur la quasi-divinité qu'il supportait.

Au-dessus du trône, dans un récipient immense, des flammes blanches et crépitantes étincelaient, et, renvoyées de miroirs en miroirs, venaient, elles aussi, converger sur le trône, resplendissant comme un astre au milieu de la nuit sombre.

Longuement, la statue ainsi irradiée, fixa Ossipoff et ses compagnons qui, instinctivement, s'étaient découverts ; puis, sans un geste, sans un mouvement, elle fit entendre un petit clappement de langue. Aussitôt, tous les corps prosternés sortirent de leur immobilité, et, glissant sans bruit sur les dalles de bronze, se retirèrent à reculons et disparurent, fondus dans l'ombre, ainsi que disparaissent les génies dans les féeries.

Alors, la statue leva la main ; à ce signe, un Vénusien agenouillé auprès du trône, se redressa et, à demi-courbé, s'en vint, à reculons également trouver les Terriens : c'était Brahmès.

– Le roi, fit-il à Ossipoff, consent à vous donner audience ; approchez, il est déjà, par moi, au courant de vos aventures… expliquez-lui ce que vous désirez.

– Tu m’as dit, répondit le vieillard, que l’on avait transporté ici une chose étrange trouvée, il y a quelques jours, dans l’un des Océans de ton monde… Je voudrais savoir ce que sont devenus les êtres qui y étaient contenus ?



Brahmès traduisit ces mots au roi dont les lèvres, après quelques instants de silence, firent entendre un murmure confus de paroles brèves et sonores.

Le visage du Vénusien refléta aussitôt un étonnement profond.

– Le roi, dit-il, ne comprend pas ce que tu veux dire… l’objet en question était vide.

– Vide ! s'écria Ossipoff stupéfait.

Ses paupières se fermèrent, ses jambes fléchirent, et il fût tombé, si ses compagnons qui s'étaient approchés en le voyant pâlir, ne l'avaient soutenu dans leurs bras.

– Qu'arrive-t-il ? demandèrent-ils, le cœur étreint, pour des raisons diverses, par une angoisse horrible.

Le vieux savant laissant tout à coup tomber sa tête entre ses mains, se mit à sangloter.

Alors, M. de Flammermont poussa un cri déchirant :

– Morte !… Séléna est morte !… mais parlez donc, monsieur Ossipoff, vous voyez bien que vous me mettez à la torture.

– Disparue ! balbutia le vieillard… on n'a vu ni elle, ni Sharp.

Gontran était accablé ; appuyé sur Fricoulet, il promenait, autour de lui, des regards vagues et hagards.

Farenheit, lui, égrenait, entre ses dents, un chapelet des jurons yankee des plus expressifs, tandis que ses doigts, machinalement, se crispaient sur une proie invisible.

– Comment ! disparus !… s'exclama l'ingénieur qui, seul, parmi les Terriens, conservait tout son sang-froid, voilà qui demande des explications… exigez donc de Brahmès qu'il vous donne des détails.

D'une voix tremblante et coupée par les larmes, Ossipoff pria Brahmès d'insister auprès du roi pour savoir dans quelles

circonstances avait été faite la trouvaille dont il avait été parlé aux Terriens.

Après avoir écouté parler religieusement Sa Majesté vénusienne, Brahmès se tourna vers le vieillard.

– C'est, paraît-il, vers la même époque que celle à laquelle vous avez abordé sur notre monde ; les astronomes ont signalé, dans l'espace, un corps qui semblait se diriger sur nous… tout d'abord on avait cru qu'il s'agissait du mystérieux émissaire des autres mondes célestes qui avait visité notre planète quelques jours auparavant…



Ossipoff tressaillit et saisissant, par le poignet, le Vénusien ébahi.

– Que dites-vous ? s'écria-t-il, et quel est cet émissaire dont vous parlez.

– Un être en tous points semblable à vous, qui venait de la Lune et se disait originaire d'un monde que nous apercevons d'ici et qu'il appelait *Terre*.

– Sharp ! c'est Sharp ! gronda Farenheit.

– Oui, c'est Sharp, répéta Ossipoff ; à ce sujet il ne peut y avoir aucun doute.

Et d'une voix tremblante d'émotion, il demanda à Brahmès :

– Cet individu… qu'est-il devenu ?

– Il a fait ici un long séjour, répondit le Vénusien, après quoi, il a continué son voyage.

Le vieillard chancela.

– Mon Dieu !… balbutia-t-il.

Puis, après un moment :

– Mais, il n'était pas seul, n'est-ce pas, il avait une compagne avec lui, une jeune fille ?…

– Le voyageur était seul…

– Qui sait si le misérable ne s'est point débarrassé de la pauvre enfant en la précipitant dans l'espace, sanglota Ossipoff.

Un rugissement accueillit ces paroles ; c'était Farenheit que ce nouveau crime probable de son ennemi mettait en fureur.

– *By God !* hurla-t-il en grinçant des dents, dire que Dieu ne me laissera pas mettre la main sur ce bandit !

Accablé, en proie à un désespoir profond, Gontran, la tête sur la poitrine, demeurait immobile.

C'en était fini du rêve d'amour dont il s'était si longtemps bercé et qui l'avait poussé à tant de millions de lieues de sa planète natale.

Séléna était à jamais perdue pour lui, il pouvait mourir.



Seul, l'ingénieur qui n'avait au cœur ni l'amour de Gontran pour Séléna, ni la haine de Farenheit pour Sharp, avait conservé tout son calme et, en prodiguant, aux uns et aux autres, ses consolations, il se demandait s'il était dans les choses acceptables qu'après s'être éloigné de plusieurs millions de

lieues du boulevard Montparnasse pour faire le tour du monde céleste, il s'arrêtât en si beau chemin ?

Et carrément il répondait non.

– Voyons, dit-il, en toutes choses, il s'agit de ne pas s'emballer… examinons la situation avec calme ; d'abord, vous monsieur Ossipoff, vous avez tort de déduire la mort de mademoiselle Séléna, de ce que personne ne l'a aperçue. Pour être un gredin, Sharp n'en est pas moins un homme intelligent et c'eût été, de sa part, une incommensurable bêtise que de mettre sa compagne en liberté.

– Dans un pays comme celui-ci, que risquait-il ?… la pauvre enfant eût été incapable de se faire comprendre, dit tristement Ossipoff.

– En quelque endroit de l'Univers que vous vous transportiez, répliqua l'ingénieur, et à toutes les époques, les larmes ont leur éloquence et les supplications de votre fille eussent attendri ces gens-là.

– Qu'en conclus-tu donc ? demanda Gontran en relevant la tête, avec une lueur d'espoir dans les yeux.

– Que Sharp a dû enfermer soigneusement mademoiselle Séléna dans le wagon et s'arranger de façon à la soustraire à tous les regards.

Farenheit inclina la tête à plusieurs reprises.

– Ce que dit M. Fricoulet paraît fort sensé, grommela-t-il.

Peut-être l'Américain n'avait-il pas, au sujet de l'existence de la jeune fille, une conviction absolue, mais son rôle, à lui, était de paraître y croire, autrement, ses compagnons,

découragés, eussent probablement renoncé à poursuivre Fédor Sharp et, alors, c'en eût été fait de ses projets de vengeance.

– Sincèrement, poursuivit Fricoulet, je ne vois point quelles raisons eût eues Sharp de se porter à quelque violence sur votre fille… c'est un filou, c'est un gredin… mais rien ne prouve qu'il y ait en lui l'étoffe d'un assassin.

Et frappant amicalement sur l'épaule de M. de Flammermont, il ajouta :

– Donc, ne perdons pas courage et cherchons par quels moyens on pourrait rattraper ce monsieur.

– Le rattraper ! murmura Gontran avec découragement, savons-nous seulement quel chemin il a pris ?

– Il ne peut en avoir pris qu'un : celui-là que nous-mêmes nous nous proposions de suivre.

– Il faudrait être certain !

– Certain ! s'exclama l'ingénieur, mais cela ne peut faire l'ombre d'un doute, car étant donné le moyen de locomotion qu'il nous a volé, il est obligé de marcher toujours sur le Soleil : nul doute que Mercure ne soit la prochaine station visée par lui.

– Or, poursuivit Ossipoff, qui reprenait courage en même temps que lui revenait un peu d'espoir, Mercure ayant passé à son aphélie, il y a cinq jours, la planète arrivera dans cinq jours, à sa plus courte distance de Vénus, c'est-à-dire à dix millions de lieues ; ces dix millions de lieues, Sharp mettra environ dix-sept jours à les parcourir.

– Oh ! bougonna Farenheit, que nous importe la rapidité avec laquelle il nous fuit, du moment que nous n'avons aucun moyen de le suivre.

– Voilà qui ne manque pas de logique, pensa Fricoulet.

Mais, haussant les épaules, il se tourna vers Gontran et lui dit :

– Voyons, toi qui, deux fois déjà, nous a tirés d'embarras, tu pourrais bien, cette fois-ci encore…



M. de Flammermont le saisit par le poignet :

– Mon cher Alcide, grommela-t-il, je ne suis pas d'humeur à plaisanter et je te prie…

Mais Ossipoff, qui avait entendu l'observation de l'ingénieur, s'approcha du jeune homme et d'une voix suppliante :

– Mon enfant, dit-il, mon fils…

– Mon cher monsieur, répliqua Gontran, j'ai le cœur broyé, comment voulez-vous que j'aie l'esprit assez lucide…

Et cependant il murmura dans un soupir :

– Ah ! si nous avions encore notre sphère…

– Qu'en ferions-nous ?

– N'est-ce point aux environs de cette ville que se trouve située la montagne au sommet de laquelle est installé l'appareil télégraphique reliant Vénus à la Lune ?

– Parfaitement si… où veux-tu en venir ?

– À ceci : que nous aurions pu utiliser cet appareil.

– Pour retourner dans la Lune ? grommela Farenheit.

– Eh ! non ! pour continuer notre voyage.

– Comprends pas, murmura l'Américain.

– Cela prouve que vous avez la compréhension difficile, mon cher sir Jonathan, répliqua le jeune comte… au surplus cette discussion est oiseuse, puisque la sphère n'est point en notre possession.

Pendant tout ce dialogue, le roi était demeuré sur son trône, figé dans son immobilité majestueuse, les regards attachés sur les Terriens dont il cherchait, par leurs gestes, à deviner les paroles.

Brahmès, immobile lui aussi, attendait, soit qu'ils s'adressassent à lui, soit que le roi lui donnât un ordre.

Tout à coup Fricoulet poussa un cri.

– Mais, j’y pense, dit-il à Ossipoff, tout à notre rage de voir Sharp nous échapper une seconde fois, nous n’avons point pensé à demander à ces gens ce qu’est cet appareil étrange trouvé par eux et qu’ils ont amené ici… du moment que ce n’est point l’obus de ce gredin, qu’est-ce que cela peut être ?



Farenheit se frappa le front.

– *By God !*… gronda-t-il, si c’était notre sphère !…

Ossipoff fit entendre un ricanement gouailleur :

– C’est impossible, répliqua-t-il.

– Nous pouvons toujours nous en assurer, répliqua l’ingénieur ; interrogez-donc Brahmès.

Le Vénusien transmit aussitôt la question du vieillard au roi, qui laissa tomber de ses lèvres, à demi-entr’ouvertes, un murmure à peine perceptible.

Brahmès s’inclina, alla rapidement à l’extrémité de la salle et, d’un geste brusque écarta une haute tenture.



Les Terriens ne purent retenir un cri de surprise et de joie : étincelant, dans l’ombre, c’était leur sphère qui venait de leur apparaître.

Oubliant la présence de Sa Majesté vénusienne, Fricoulet se livra à un entrechat désordonné ; quant à l’Américain, il agita en l’air sa casquette de voyage, en répétant par trois fois, d’une voix sonore :



– Hurrah !… hurrah !… hurrah !…

Pendant ce temps, Ossipoff et Gontran tombaient aux bras l'un de l'autre et se donnaient une accolade émue.

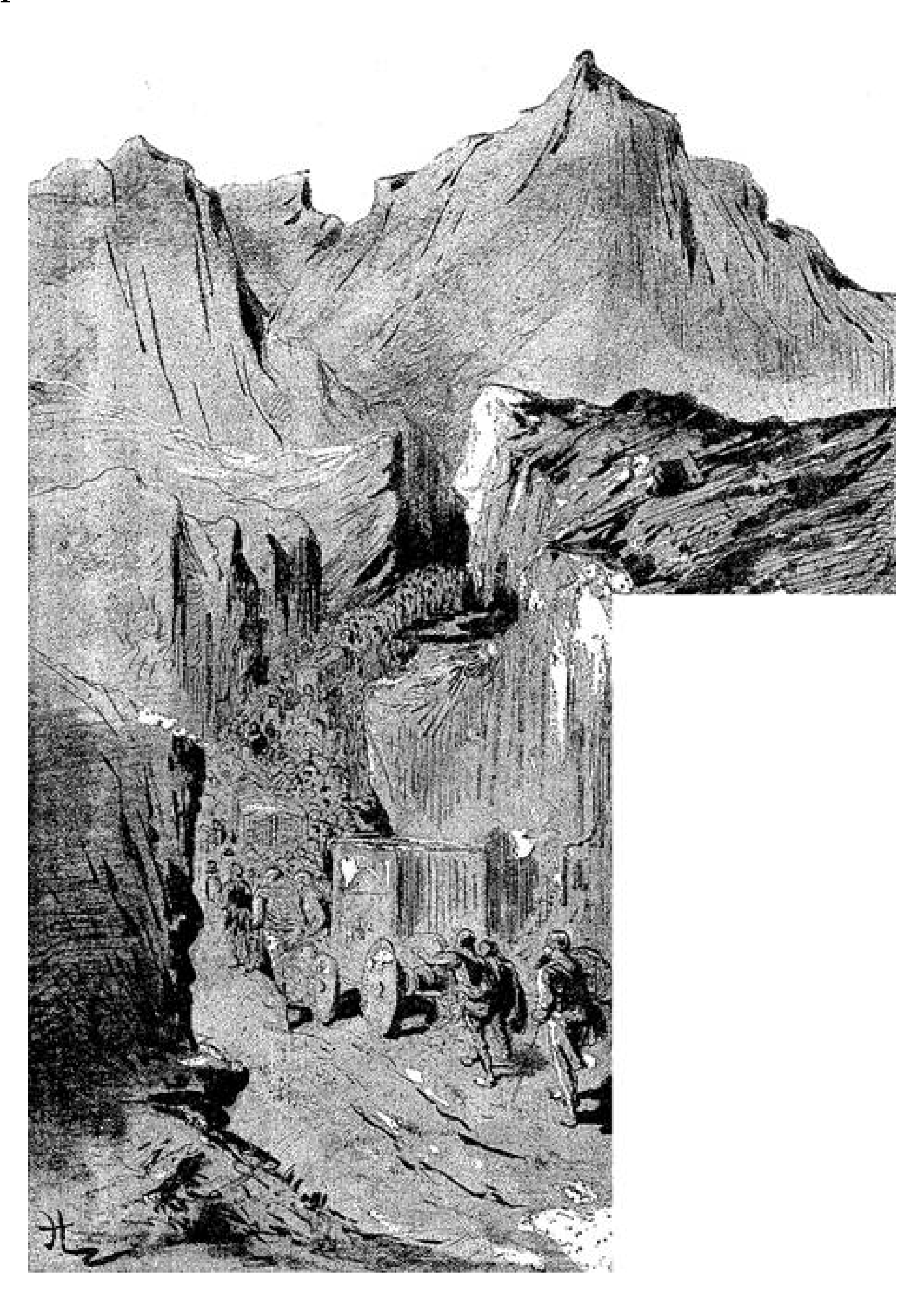
Enfin, chacun ayant, à sa façon, manifesté sa joie, Ossipoff pria le Vénusien d'exposer au roi quelles étaient les intentions de ses compagnons.

– En quittant Wourch, la belle planète double que vous admirez d'ici pendant les nuits claires, dit-il, nous pensions pouvoir rejoindre dans votre monde le voyageur que vous avez vu, il y a quelques jours, et qui dites-vous, est parti déjà… nous vous demandons en conséquence, de nous mettre à même de continuer notre voyage, en nous permettant d'utiliser votre réflecteur…

Par l'organe de l'interprète, le roi répondit fort gracieusement qu'il se mettait à l'entière disposition des hardis explorateurs ; mais que l'émigration commençait dès le lendemain, qu'en conséquence les Terriens devaient remettre à deux mois l'exécution de leur projet.

Ossipoff, en entendant cette réponse, poussa un sourd gémissement ; quant à Gontran, frappant du pied, il demanda ce que signifiait cette plaisanterie.

Brahmès, auquel fut traduite l'observation du jeune comte, répondit :



– Les peuples de notre Monde, sont en migration perpétuelle pour chercher un milieu tempéré indispensable à la vie ; deux fois par an, nous passons d'un hémisphère dans l'autre, pour fuir soit les dévorantes ardeurs du solstice, soit les froids sombres du pôle. Demain est l'époque à laquelle, d'après les statuts royaux, nous devons nous mettre en marche pour l'hémisphère Sud.

– Eh ! s'écria Gontran, nous ne sommes points les sujets de Sa Majesté vénusienne, et ses statuts sont pour nous lettre morte. Émigrez si bon vous semble, quant à nous qui avons affaire ici, nous resterons.

Brahmès ne comprit pas les paroles de M. de Flammermont, mais il en devina le sens.

– Je doute, dit-il à Ossipoff, que vos compagnons et vous, soyez organisés de façon à supporter le froid glacial qui va enfermer, durant deux mois, ces contrées dans un cercueil de glace ; c'est une mort certaine qui vous attend.

– Je ne doute pas de la vérité de ce que vous venez dire, répliqua tristement le vieillard, mais le délai que vous nous assignez détruit en nous tout espoir de jamais rejoindre celui que nous poursuivons… or, mourir de froid ou mourir de désespoir, c'est tout un pour nous.

Le roi, auquel cette réponse navrée fut traduite, garda le silence quelques instants ; puis enfin, se départissant, pour la première fois, de son impassibilité, il se mit à gesticuler avec une vivacité extrême, tout en causant à Brahmès.

Celui-ci, quand Sa Majesté eut fini de parler, se tourna vers le vieux savant.

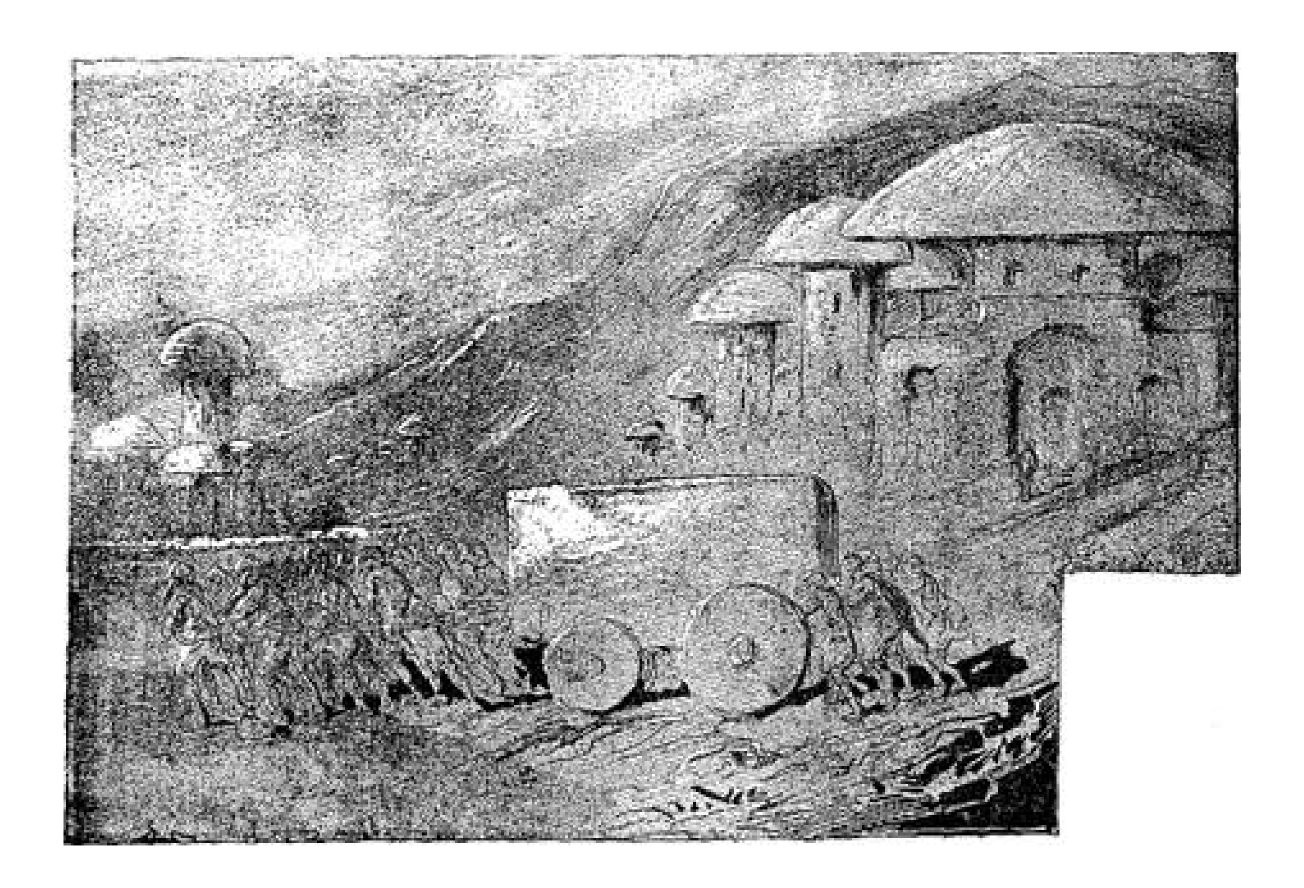
– Voici, dit-il, ce qui vous est proposé : vous suivrez l'émigration, car, ainsi que je vous l'ai dit, tout à l'heure, vous ne pouvez demeurer ici ; les habitants du pays de Boos, que vous avez vus dans leur élément et que leur constitution physique met à même de supporter les froids les plus rigoureux, vont, dès aujourd'hui, s'occuper à démonter pièce par pièce le réflecteur de la montagne d'Itnounh et le transporteront au sommet de la plus haute montagne de notre globe, qui se trouve précisément au centre de la contrée où nous nous rendons ; si cela vous convient, des ordres vont être donnés immédiatement pour que ces gens de Boos, qui nous servent d'esclaves, soient mis à la disposition du roi.

Comme bien on pense, cette proposition, transmise par Ossipoff à ses compagnons fut acceptée, par eux, avec enthousiasme.

Ils prièrent Brahmès de remercier chaleureusement en leur nom Sa Majesté vénusienne, qui mit le comble à ses bontés en déclarant vouloir se charger de toute l'existence matérielle des voyageurs.

Dès le lendemain, ainsi que le leur avait dit Brahmès, ce fut, par toute la ville, un brouhaha indescriptible, un branle-bas général : devant chaque habitation, un chariot était arrêté sur lequel les habitants chargeaient leurs meubles et ustensiles primitifs ; puis lorsque la maison était vide, on la fermait au moyen d'une plaque de bronze et le char allait prendre place, au bas de la colline, sur le rivage de l'océan du Centre, où le rendez-vous général était donné.

Le soir, les chariots royaux, tirés chacun par cinquante habitants de Boos, se mirent en marche et derrière eux, quartier par quartier et rue par rue, tout le cortège défila.



On eût dit, marchant tumultueusement sous le ciel étoilé, une gigantesque et fantastique caravane, traçant, dans le désert, un sillon formidable.

Et cette marche dura huit jours pendant lesquels les Terriens eussent pu se croire en excursion à travers quelque pays d'Orient, tant la chaleur était forte et aussi en raison de la faune et de la flore merveilleuses qu'il leur était donné d'admirer et d'étudier.

En arrivant au terme du voyage, ils trouvèrent un paysage, en tout point semblable à celui qu'ils avaient quitté ; au bord d'une mer bleue et sans vagues, sur la croupe d'une colline élevée, une ville d'airain s'étageait, déployant, sous le soleil torride, ses avenues en éventail ; non loin, coupant l'horizon d'une ligne sombre, se dressait une chaîne de montagnes, dont les cimes se perdaient dans les nuages.

– Eh ! eh ! grommela Ossipoff, les yeux fixés dans cette direction, c'est bien cela.

– On dirait que vous vous reconnaissez, grommela l'Américain d'un ton railleur.

– Si je me reconnais, riposta le vieillard, assurément. C'est une des régions que j'ai le plus souvent explorées… au télescope. Ainsi ce pic que vous apercevez-là, sur votre droite et qui paraît être le plus élevé de tous, a déjà été mesuré plusieurs fois, d'abord par Schroëter en 1789, puis en 1833 et en 1836, par Beer et Madler… aussi par moi-même, il y a quelques années à peine… eh bien ! nous sommes tous tombés d'accord pour donner, à ce pic, une hauteur de quarante kilomètres environ.

– Et il nous va falloir grimper cela à pied ? grommela Farenheit.

– À moins que vous ne comptiez monter en funiculaire, riposta Fricoulet gouailleur.

L'Américain haussa les épaules d'un mouvement furieux.

– Depuis de si longues semaines que je n'ai point fait usage de mes jambes, dit-il, j'ai les articulations rouillées, et, véritablement, je ne sais si j'aurai les forces nécessaires…

– On pourra vous louer des habitants du pays de Boos, dit Gontran en riant, cela vous remplacera les mulets dont on se sert, en Suisse, dans certaines ascensions.

Ossipoff hochait la tête, tout pensif.

– Il nous faudra au moins huit jours pour arriver là-haut, murmura-t-il.

– Le fait est, ajouta Fricoulet, que le Mont-Blanc n’est qu’une vulgaire taupinière à côté de ce sommet monstrueux.

– Mais, poursuivit l’Américain avec une légère inquiétude dans la voix, arrivés là-haut nous ne pourrons plus respirer…

– À ce point de vue là, rien à craindre, répliqua l’ingénieur ; au pis aller, nous avons nos *respirols*, mais je doute que nous ayons besoin de nous en servir ; l’atmosphère doit être encore assez dense pour permettre à nos poumons terrestres de fonctionner à l’aise.

Tout en parlant, les Terriens, guidés par Brahmès, s’étaient mis en marche et bientôt ils s’étaient engagés dans un chemin en lacet, serpentant au milieu d’énormes roches.

Pendant près d’une heure, ils montèrent, suant, soufflant, geignant, maugréant ; puis soudain le signal de la halte fut donné et Ossipoff auquel le Vénusien causait avec animation, s’approcha de Farenheit.

– Rassurez-vous, sir Jonathan, dit-il, vos jambes n’auront pas la peine de vous refuser un service que vous ne leur demanderez pas. Grâce aux Vénusiens, qui ont, paraît-il, à desservir un hôpital installé presque au sommet même de cette montagne, nous la gravirons sans fatigue, dans un véhicule très commode et très simple.

– Un véhicule ! s’écria Fricoulet très intéressé… mais quelle sorte de véhicule ?

Comme il achevait ces mots, d’une anfractuosité de rochers sortit un grand chariot, monté sur une douzaine de roues en bronze, basses et fort larges ; à l’avant, à une sorte de timon très court, une chaîne de bronze était attachée, se déroulant, à perte de vue, sur le flanc de la montagne.

– Mais c'est le système des remorqueurs qui font le service entre Rouen et Paris, s'écria Gontran.

– Sauf que nous ne voyons pas le remorqueur, riposta l'ingénieur.

Interrogé, Brahmès expliqua que sur le versant opposé de la montagne une armée d'habitants de Boos, attelés à la chaîne, descendaient jusqu'à la plaine, formant ainsi contrepoids.

Rapidement, on chargea sur le chariot, tous les ustensiles et les bagages des voyageurs, ainsi que les différentes pièces du réflecteur qu'il s'agissait d'installer à nouveau au sommet de la montagne.

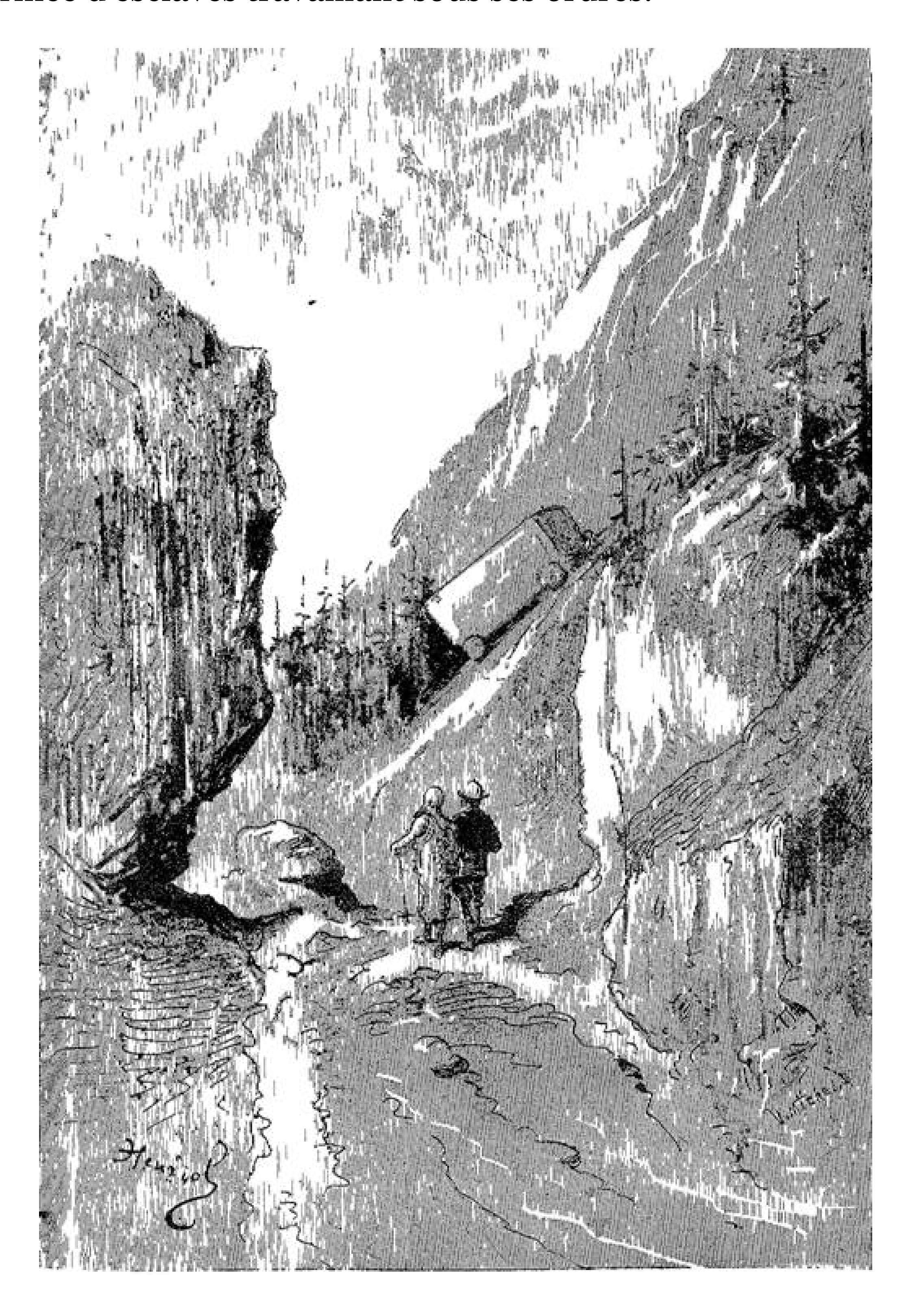
Puis, le signal du départ fut donné et l'ascension commença.

En vingt-quatre heures, après plusieurs haltes effectuées à différentes hauteurs, pour permettre sans doute à la machine humaine de prendre quelque repos, on arriva à une hauteur de trente kilomètres ; là, on abandonna le véhicule et il fallut continuer le voyage à pied, au milieu d'une couche de nuages si épaisse qu'on ne voyait point à dix pas autour de soi, longeant des précipices énormes dont la vue seule donnait le vertige.

Enfin, au bout de soixante heures de fatigues surhumaines, et après avoir, par miracle, échappé à la mort qui les guettait, presque à chaque pas, Ossipoff et ses compagnons arrivèrent au plateau qui couronnait la montagne et dominait, de quarante-deux kilomètres le niveau des océans vénusiens.

Là, on prit un peu de repos ; puis on déballa les appareils et dès le lendemain le travail commença, travail gigantesque, insensé, et que pour mener à bien, l'énergie et l'opiniâtreté des

Terriens furent tout juste suffisantes : heureusement Brahmès, investi pour cette circonstance de toute l'autorité royale, avait pris sa besogne à cœur et ne laissait pas une minute de repos à l'armée d'esclaves travaillant sous ses ordres.



– Alcide ! dit tout à coup Gontran à Fricoulet, il y a une chose qui me tourmente.

– Laquelle ?

– Dans un voyage du genre de celui que nous avons entrepris, le principe, n'est-ce pas, pour s'élancer d'une planète sur l'autre, est de profiter des moments où elles sont le plus rapprochées.

– Assurément… c'est l'A, B, C de la logique.

– Aussi, pour aller de la Terre à la Lune, nous avons profité du périgée.

– Tout comme Sharp, en partant à notre place, a profité de l'époque à laquelle la Lune et Vénus se trouvent à leur plus grande proximité l'une de l'autre c'est-à-dire du périaplérodite…

– Et si je ne me trompe, il a encore appliqué le même principe en partant, il y a un mois pour Mercure ?

– Comme de juste… mais où veux-tu en venir ?

– À te poser cette question : à quel point de son orbite se trouvera Mercure, quand nous quitterons ce monde ?

– Si nous pouvons, comme c'est probable, partir demain, Mercure sera en quadrature avec le Soleil, c'est-à-dire que, relativement à une ligne allant de cet astre à la planète où nous nous trouvons, il formera un angle droit.

– Alors, murmura Gontran effrayé, ce ne sera plus neuf millions de lieues que nous aurons à franchir ?

– Non, ce sera treize millions et demi.

Le jeune comte fit un bond formidable.

– En ce cas, il est inutile de partir, nous n'atteindrons pas Mercure.

– Tranquillise-toi ; avec des gaillards comme nous, quelques millions de lieues de plus ou de moins importent peu… Avant une semaine, la planète des commerçants et des voleurs nous donnera l'hospitalité.



CHAPITRE VII

À TRAVERS L'ESPACE INTERPLANÉTAIRE

MICKHAIL Ossipoff, la face collée à l'un des hublots de la logette, sondait curieusement l'espace ; Fricoulet, son inévitable carnet à la main, alignait des colonnes de chiffres ; Jonathan Farenheit ronflait à poings fermés ; Gontran, assis sur le divan, à côté de son ami, les coudes sur les genoux et le front dans les mains, était immobile comme une statue.

Tout à coup, un soupir profond, déchirant, fit tressaillir l'ingénieur, il suspendit ses calculs, et posant doucement la main sur l'épaule de M. de Flammermont :

– Qu'as-tu ? murmura-t-il… tu t'ennuies ?

Le jeune comte secoua la tête.

– Je viens de calculer, répondit-il, que voilà juste dix-huit mois que j'ai demandé la main de Séléna.

Fricoulet eut un petit rire satanique.

– Et tu te trouves, sans doute, malheureux de n'être pas plus avancé aujourd'hui qu'il y a dix-huit mois, fit-il en haussant les épaules… mais, mon cher ami, tu ignores ton bonheur.

Et il ajouta d'un ton déclamatoire, en levant les yeux vers le sommet de la logette :

– *O fortunatos nimium…*[3]



[3] *O fortunatos nimium, sua si bona norint agricolas.*

Ô bienheureux agriculteurs, si seulement ils connaissaient leur bonheur.

Virgile (Georgiques ii, 458). *(Note du correcteur – ELG.)*

M. de Flammermont se redressa.

– Alcide, grommela-t-il, tu m'impatientes à la fin, avec tes éternelles plaisanteries… J'aime Séléna, je dois l'épouser !

– De quoi te plains-tu ?… Les moments pendant lesquels on fait la cour à sa fiancée, ne sont-ils pas les plus heureux du mariage…

– Si tu appelles cela faire sa cour ? s'exclama M. de Flammermont, tu n'es guère difficile, en vérité !

– C'est le seul moyen de ne pas s'apercevoir de ses défauts réciproques !

– En attendant, je me sens ridicule… je tourne au Juif-Errant !

– Les voyages forment la jeunesse, ricana l'ingénieur, quant à moi, en dépit de tout ce que tu pourras dire, je persiste à bénir les différents incidents qui retardent le moment où tu passeras au cou le collier de l'esclavage.

Ce mot fit tressaillir Ossipoff dont l'attention, depuis quelques instants, était distraite par la conversation des deux jeunes gens, il tourna brusquement le dos au hublot et s'adressant à Fricoulet :

– Voilà une expression, monsieur l'ingénieur, qui, s'adressant à ma fille, me semble malsonnante.

– Eh ! monsieur, vous avez votre opinion sur l'astronomie, j'ai la mienne sur le mariage, voilà tout.

Le vieillard fronça le sourcil et dit à M. de Flammermont :

– Je suis étonné, mon cher Gontran, que vous permettiez à monsieur, bien qu'il soit votre ami, de s'exprimer de la sorte lorsqu'il parle de votre fiancée !

– Sa fiancée ! s'écria plaisamment Fricoulet… vous avouerez, monsieur Ossipoff, qu'elle l'est bien peu, Gontran, lui-même, me le faisait observer tout à l'heure.

– Alcide ! fit sévèrement le jeune comte.

– Ce que M. Fricoulet vient de dire est-il vrai ? demanda Ossipoff en se tournant vers Gontran.

Celui-ci, fort embarrassé, ne savait guère que répondre :

– Mon Dieu ! balbutia-t-il, vous conviendrez vous même que la situation est étrange, je vous demande la main de votre fille, il y a dix-huit mois, à Saint-Pétersbourg, nous sommes aujourd'hui…

– À quinze cent mille lieues de la planète Vénus, dit Fricoulet en consultant son carnet.

– À quinze cent mille lieues de la planète Vénus, répéta Gontran, et je commence à croire que je suis moins loin de Saint-Pétersbourg que de la date si chère où je pourrai mener à l'autel ma chère Séléna !

Mickhaïl Ossipoff se croisa les bras sur la poitrine :

– En vérité, dit-il d'un ton quelque peu acerbe, je ne m'attendais pas à vous entendre parler de la sorte… est-ce moi qui suis allé vous trouver pour vous demander votre main ? est-ce moi qui vous ai forcé à me faire cette déclaration que vous m'avez faite à l'observatoire de Poulkowa et que je me rappelle

textuellement : « Ce ne sont pas des millions, des billions et même des trillions de lieues qui peuvent effaroucher un amour tel que le mien. »

Le vieillard se tut un moment, foudroyant d'un regard Gontran qui courbait la tête.

Puis il ajouta avec un petit ricanement :

– Cela, rien ne vous forçait à le dire !... Vous avez parlé de trillions de lieues, et pour quelques millions à peine que vous avez parcourues, vous voilà déjà regrettant votre parole.

– Monsieur Ossipoff, répliqua Gontran avec beaucoup de dignité, vous donnez à une mauvaise plaisanterie de mon ami Fricoulet, un sens que lui-même n'a certainement pas voulu lui donner... je ne regrette rien ; ce que j'ai fait, je le referais encore ; mais si vous me voyez si sombre, si nerveux, n'en cherchez pas la cause ailleurs que dans ma grande affection pour Mlle Séléna.

Il avait prononcé ces paroles d'une voix grave, profonde et pleine d'émotion.

Sans dire un mot, le vieillard lui tendit la main.

Derrière eux, un juron éclata : c'était Farenheit qui, réveillé depuis quelques instants, assistait, silencieux, à l'entretien.

– *By God !* grommela-t-il, et dire que tout cela est la faute de ce gredin... de ce misérable...

Ses dents grinçaient, ses joues tremblaient et ses mains s'ouvraient et se refermaient convulsivement, dans un geste d'étranglement.

– On ne pourra donc jamais l’empoigner, ajouta-t-il furieux.



– Prenez patience, sir Jonathan, répondit Fricoulet, dans quatre jours, nous serons sur Mercure et là, espérons-le du moins, vous pourrez vous livrer aux douceurs de la vengeance.

– La vengeance, murmura l’Américain, est un plat qui devrait se manger chaud, comme la soupe.

L’ingénieur hocha la tête.

– Eh ! Eh ! fit-il, cela dépend des goûts… on prétend que les gourmets la préfèrent froide.

– Ah çà ! dit Farenheit en s’adressant à Ossipoff, j’espère bien que, aussitôt votre fille retrouvée et ce coquin de Sharp puni, nous ferons machine en arrière pour toucher Terre.

Ossipoff eut un brusque tressaillement ; un voile sombre s’étendit sur son visage dont les muscles se contractèrent soudain, et il répondit d’une voix sourde, à peine distincte :

– Si c’est possible !

L’Américain fit un bond.

– Comment ! si c’est possible ! *By God !* il faudra bien que cela le soit. Je ne suis pas comme M. de Flammermont, moi ; je ne me suis pas engagé à faire le tour du monde sidéral, – la gloire, moi, ce n’est pas mon fait – je ne suis pas astronome, je ne suis qu’un simple marchand de porcs… et l’astronomie je m’en moque comme un poisson d’une pomme…

Il s’arrêta un moment pour souffler et poursuivit :

– Ma maison de commerce me réclame… d’un autre côté, les actionnaires de la « Moon’s diamantal Company » sont capables de croire que je leur ai joué le tour… enfin, voici bientôt venir l’époque des élections pour la présidence de l’Excentric Club… et j’en ai fait suffisamment pour que mon élection soit assurée… donc, je vous en préviens, aussitôt mon compte avec Sharp réglé, je demande à m’en aller.

– Et vous, monsieur Fricoulet, demanda Ossipoff, non sans anxiété, êtes-vous aussi pressé que sir Jonathan, de revoir notre planète natale ?

– À vrai dire, monsieur Ossipoff, répliqua le jeune ingénieur, je ne vous cacherai pas que cette course, à travers les astres, commence à me paraître monotone… et, bien que je

n'engraisse pas de porcs au boulevard Montparnasse, bien que je n'aie pas d'actionnaires auxquels il me faille rendre des comptes, bien que je n'aie posé ma candidature à la présidence d'aucun cercle – excentrique ou autre… – j'emboîterais assez volontiers le pas à sir Jonathan.



Le vieillard réfléchit quelques instants, puis, se retournant vers M. de Flammermont :

– Vous avez entendu, mon cher Gontran, ce que viennent de dire ces messieurs… comme rien, au fond, ne les oblige à poursuivre le voyage en notre compagnie, il vous faut leur faciliter les moyens de regagner notre point de départ, c'est-à-dire la Terre… en conséquence, je vous laisse le soin de songer à ces moyens…

Sur ce, il tourna les talons et s'en fut reprendre sa place aux hublots.

Farenheit avait l'air fort satisfait et son attitude contrastait étrangement avec l'expression penaude du visage de Fricoulet.

M. de Flammermont, lui, regardait son ami, en souriant avec ironie.

– Corbleu ! nous voilà bien, grommela l'ingénieur… mieux valait nous dire nettement que nous étions liés à lui indissolublement.

– Hein ? fit l'Américain en redressant l'oreille.

Gontran marcha lourdement sur le pied de Fricoulet ; celui-ci fit la grimace, mais comprit l'avertissement et se tut.

– Vous disiez ? insista Farenheit…

– Moi ! mais rien… si… je me rappelle… je voulais dire que la situation de M. de Flammermont est fort difficile… il n'est pas douteux, parbleu ! qu'il ne trouve un moyen de nous rapatrier… seulement, ce qui le gênera, ce sera pour le mettre à exécution, ce moyen.

– Baste ! fit sir Jonathan, Mercure est un monde comme un autre, j'imagine…

– Comme un autre ! bougonna l'ingénieur… cela dépend de ce que vous entendez par là : songez que Mercure est distant du soleil, à peine de 57,250,000 kilomètres, soit 14,300,000 lieues, que son diamètre ne mesure pas plus de 1,200 lieues et que son volume égale seulement les 38 centièmes de celui de la Terre.

– Eh bien ! qu'importe tout cela ?

Le visage de Fricoulet refléta un ahurissement profond et se tournant vers Gontran :

– Tu l'entends, s'écria-t-il, il demande ce qu'importent à un monde, sa distance du Soleil, son diamètre et son volume ; mais, sauvage que vous êtes ! il importe si bien que Mercure est la plus petite planète de tout le système solaire, en outre que c'est la plus rapprochée de l'astre central.

– Conclusion ?

– Conclusion ! Mercure ne peut être un monde comme un autre, sans compter que son orbite est très excentrique, – c'est-à-dire qu'elle a la forme d'une ellipse dont le soleil occupe l'un des foyers… si bien que la différence entre l'aphélie et la périhélie est de six millions de lieues… hein ! six millions, c'est joli pour une orbite qui ne mesure que vingt-huit millions de lieues de diamètre et que la planète parcourt en quatre-vingt huit jours…



– En quatre-vingt-huit jours, répéta Gontran étonné… l'année n'a que quatre-vingt-huit jours ?

– Et savez-vous qu'elle est la conséquence de cette marche rapide, c'est que, transporté sur Mercure, un enfant Terrien saurait lire et écrire à peine âgé d'un an ; qu'un gamin de cinq ans serait un adulte et que nous-mêmes serions centenaires.

– Des années de quatre-vingt-huit jours, murmura M. de Flammermont, c'est cela qui ferait le bonheur des concierges et des enfants.

– Pourquoi donc ? demanda Farenheit.

– Dame ! à cause des étrennes.

Fricoulet secoua la tête.

– Pour ma part, dit-il, je doute que la civilisation mercurienne en soit déjà arrivée là.



– Cependant, j'ai lu dans les *Continents célestes* que l'intensité de la chaleur solaire, dix fois plus grande que pour la Terre, devait avoir développé la vie avec une rapidité incroyable à la surface de Mercure.

Ossipoff se retourna :

– Cette supposition ne me paraît pas juste, dit-il ; car les observations télescopiques et spectroscopiques ont établi, d'une manière irréfutable, que Mercure est entouré d'une atmosphère considérable, très épaisse, dans laquelle flottent quantité de nuages et qui protège la planète contre l'ardeur dévorante des

rayons solaires quand elle est à son périhélie ; elle empêche également l'évaporation trop rapide de la chaleur, lorsque Mercure se trouve à son aphélie…

– Alors ?

– Alors je conclus, tout en tenant compte de l'intensité de chaleur, que ce monde étant le dernier né de l'Univers, doit se trouver dans le même état où se trouvait la Terre, à l'époque primaire.

Le visage de Farenheit était devenu soucieux.

– Dans ces conditions-là, grommela-t-il, j'ai bien peur que M. de Flammermont ne puisse, de sitôt, me mettre à même de revoir le pavillon étoilé des États-Unis.

Le jeune homme haussa les épaules.

– Que voulez-vous, sir Jonathan, dit-il, à l'impossible nul n'est tenu, et j'aurai beau me torturer la cervelle, si je ne trouve, sur Mercure, aucune humanité capable de me donner un coup de main, je crains bien que vous ne soyez condamné à jouir de notre société plus longtemps que vous ne le souhaitez.

Et, prenant un air grave pour s'adresser à Ossipoff :



– Cependant, dit-il, tout en reconnaissant le bien fondé de votre raisonnement, notamment en ce qui concerne l'âge de Mercure, il me semblait que, dans son *Cosmotheoros*, l'illustre astronome Huygens établissait l'existence d'une humanité semblable à la nôtre.

Le vieillard se prit à rire :

– Il en est des théories de Huygens comme de celles de Fontenelle, d'après lesquelles les habitants de Mercure seraient de petits êtres, vifs, agiles, toujours en mouvement, et noirs comme des nègres d'Éthiopie ; je ne crois pas plus à cette humanité-là qu'à celle inventée par le baron de Holberg, dans son roman : *Voyage de Nicolas Klimius dans les planètes souterraines*. L'homme-plante et l'homme-guitare imaginés par lui n'ont pas plus raison d'être que les nègres de Fontenelle, les hommes de Huygens et ceux du *Voyage au monde de Mercure*, publié au XVIIIe siècle.

Ses compagnons, Farenheit lui-même, l'écoutaient avec un visible intérêt ; alors pour conclure, le vieillard ajouta :

– C'est déjà, pour le savant et le philosophe, un travail considérable que de songer aux humanités existantes sans se préoccuper encore de la forme que pourront affecter les humanités futures… laissons les siècles s'écouler et alors seulement nos petits-neveux pourront s'occuper de résoudre ces problèmes.

Sur ces mots, il retourna à son poste d'observation, laissant l'Américain tout déconfit par ces révélations.

– Que fais-tu donc là ? demanda Gontran en voyant Fricoulet examiner avec attention une sorte de cadran fixé à l'extrémité du pivot central de la sphère.

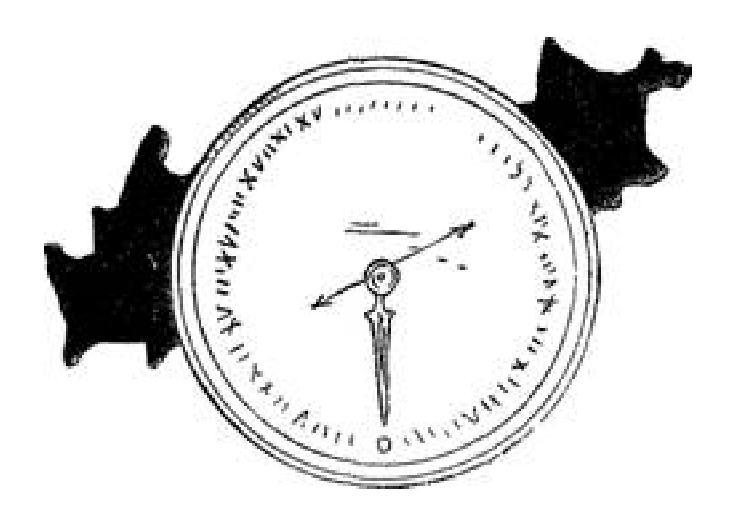
– Tu le vois, je consulte mon « rapidimètre ».

Et, à un haussement de sourcils interrogatifs du jeune comte, l'ingénieur ajouta :

– C'est un indicateur de mon invention au moyen duquel je puis, à tous moments, m'assurer que les ondes lumineuses parviennent bien à la sphère et l'actionnent avec la même force.

– Très pratique, approuva Gontran ; mais le système ?

– Écoute, je vais être aussi clair que possible ; à toi de comprendre si tu peux... Qui soutient et pousse dans l'espace notre véhicule ? les vibrations lancées par le réflecteur vénusien ; de ces vibrations, j'en emploie une partie infinitésimale à actionner un radiomètre tournant dans son ampoule de verre ; deux engrenages conduisent l'aiguille qui tourne devant ce cadran. Tant que le radiomètre fonctionne à grande vitesse, l'aiguille est poussée à l'extrémité de sa course ; si, pour une raison ou pour une autre, le fonctionnement se ralentissait, un ressort ramènerait plus ou moins l'aiguille vers le zéro... as-tu compris ?



– Tellement bien compris, répliqua Gontran dont l'œil ne quittait plus le « rapidimètre », que j'en ai eu un frisson par tous les membres ; alors, lorsque cette aiguille sera à zéro...

– Si elle est à zéro avant que nous n'atteignions la zone attractive de Mercure, nous retomberons sur Vénus.

Et voyant l'effet déplorable produit par cette déclaration sur son ami, l'ingénieur ajouta :

– Mais rassure-toi, il n'y a aucune raison pour qu'un semblable accident survienne… et puis, surviendrait-il, que nous sommes assez accoutumés aux chutes pour n'en pas craindre une de plus.

– Aussi, repartit Gontran, n'est-ce point la crainte de me rompre les os qui me fait trembler… c'est tout le temps que nous perdrions à revenir sur nos pas, alors que Sharp continue à marcher de l'avant.

Ce disant, il considérait l'instrument avec anxiété.

– Dans ce moment, demanda-t-il, comment nous comportons-nous ?

– Nous filons à toute vitesse et, si mes calculs sont exacts, avant quarante-huit heures nous aurons franchi le point neutre.

Farenheit se frotta les mains avec énergie.

– Alors, l'accident pourra se produire, grommela-t-il, nous tomberons… mais qu'importe, puisque nous tomberons sur Mercure.

Sa phrase s'acheva dans un formidable bâillement.

– Cette température sénégalienne pousse au sommeil, ne trouvez-vous pas ? demanda-t-il en s'étendant sur le divan.

– Eh ! eh !… c'est contagieux, fit plaisamment Fricoulet en voyant Gontran s'allonger, lui aussi, à sa place habituelle.

– C'est bien possible ! répliqua le jeune homme à haute voix, de façon à être entendu d'Ossipoff.

Et d'un clignement d'yeux appelant son ami près de lui :

– Chut ! murmura-t-il, je vais profiter de ce que M. Ossipoff est plongé dans ses contemplations, pour étudier un peu Mercure.

L'ingénieur était ébahi.

– Tu as une singulière façon d'étudier les astres, répondit-il sur le même ton… à moins que tu ne pries Morphée de t'envoyer des rêves astronomiques, je ne vois pas trop comment…

M. de Flammermont sourit finement et, tirant de dessous sa couverture de voyage un volume qu'il ouvrit :

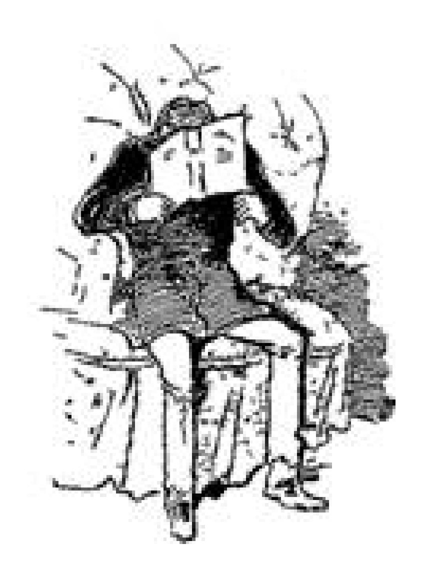
– Et les *Continents célestes !* les comptes-tu pour rien ?…

– Compris, répliqua Fricoulet ; eh bien ! je te laisse à ta leçon ; pioche ferme ; moi, je vais aussi travailler un peu…

Et il alla s'installer à un hublot voisin de celui où le vieillard s'était établi avec sa lunette.

Un quart d'heure ne s'était pas écoulé que l'oreille de l'ingénieur fut désagréablement frappée par deux bruits sonores, mais de tonalités différentes qui emplissaient la logette.

Il se retourna et vit Gontran qui s'était assoupi, le nez sur l'ouvrage de son illustre homonyme, et qui mêlait ses ronflements à ceux de l'Américain.



Une quarantaine d'heures s'écoulèrent ainsi dans une monotonie désespérante pour M. de Flammermont et Jonathan Farenheit, le premier soupirant pour Séléna, le second rugissant après Sharp ; puis, quand ils avaient suffisamment l'un soupiré, l'autre rugi, ils cherchaient, dans le sommeil l'oubli de leur amour stérile et de leur haine impuissante.

Quant à Ossipoff et à Fricoulet, ils ne quittaient guère leurs hublots d'observation que pour prendre le repos strictement nécessaire au maintien de leurs forces ; tout le reste de leur temps, ils le passaient, l'œil vissé à la lunette ou la main noircissant leurs carnets de calculs interminables.

On touchait à la fin du second jour, lorsque Gontran, impatienté de voir Fricoulet toujours assis à la même place et plongé dans ses calculs algébriques, s'approcha de lui.

– Alors, fit-il, nous serions enfermés, pendant des années, dans cette cage que, pendant des années, tu regarderais et tu calculerais.



– Ce ne sont point des années, répondit l'ingénieur, ce sont des siècles qu'il faudrait pour pouvoir, non pas comprendre, mais commencer à comprendre l'Univers.

– Mais, en ce moment, que fais-tu ?

– J'établis, ou plutôt je cherche à établir un point délicat d'astronomie.

Gontran leva les bras au ciel.

– Encore ! s'exclama-t-il ; mais l'astronomie n'est donc remplie que de points délicats ?

– Il y a une étoile connue, classée par Groombridge, sous le numéro 1830, qui plonge les savants dans une perplexité profonde, à cause de sa prodigieuse vitesse de translation.

– Les étoiles « fixes » marchent donc ! interrompit le jeune comte.

Fricoulet lui saisit le bras en lui désignant, d'un hochement de tête, Mickhaïl Ossipoff.

Heureusement, le vieillard, plongé dans la contemplation du ciel, n'avait rien entendu.

– Si elles marchent ! riposta l'ingénieur, assurément, et même avec une certaine rapidité ; ainsi, celle dont je te parle, Groombridge, franchit 320 kilomètres par seconde.

Gontran arrondit ses yeux.

– 320 kilomètres par seconde ! balbutia-t-il.

– C'est ce qui fait supposer qu'elle n'appartient pas à notre Univers visible ; car un corps, attiré par l'ensemble des soleils que nous connaissons, n'atteindrait pas une vitesse supérieure à 40 kilomètres par seconde.

– Et le but de tes recherches ?

– Est d'élucider l'origine et la provenance de cette étoile qui arrive du fond de l'incommensurable infini.

Gontran haussa les épaules et murmura avec un sourire railleur :

– Et voilà à quoi les savants passent leur temps et épuisent le génie que leur a donné le Créateur !...

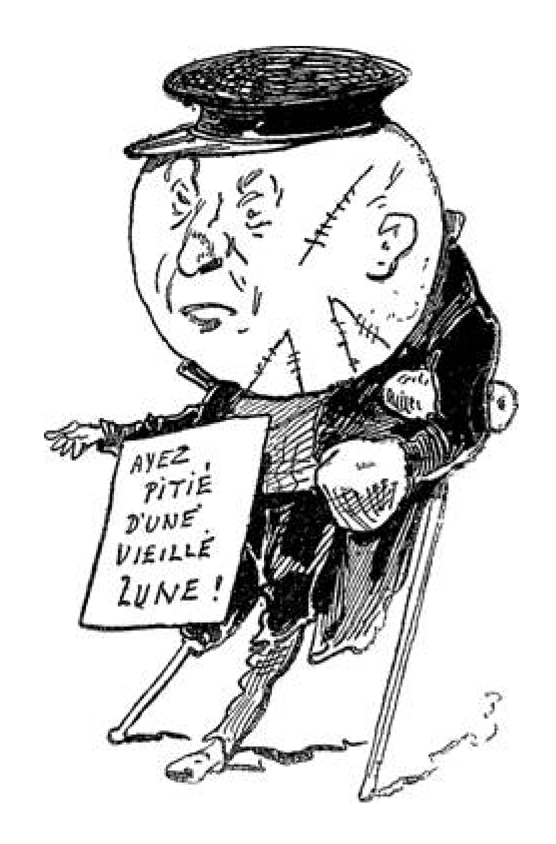
Il ricana et ajouta d'un ton dédaigneux :

– Et tu crois que tu ne serais pas plus utile à tes semblables en cherchant à résoudre les problèmes sociaux sous lesquels se

trouve écrasée notre pauvre humanité qu'en t'épuisant en stériles études sur Groombridge, numéro 1830 ?

Fricoulet allait riposter, son ami ajouta :

– Et quand on pense que cette étoile, dont les destinées te préoccupent, est peut-être éteinte depuis vingt mille ans, que l'astre, duquel est jailli ce rayon lumineux, est peut-être allé, depuis des siècles et des siècles, rejoindre les vieilles lunes !



Ces paroles, qui trahissaient de la part du jeune homme un certain mépris de la science chère à Ossipoff, contenaient cependant une apparence de logique ; aussi, tout d'abord, Fricoulet demeura-t-il interdit.

En ce moment, un *by God !* semblable à un coup de tonnerre éclata derrière eux.

Du même mouvement, tous les trois se retournèrent et aperçurent Jonathan Farenheit, figé dans une immobilité de

statue, les cheveux hérissés d'horreur, les traits convulsés, les yeux agrandis, avec, sur tout le visage une expression d'épouvante intraduisible.

Les deux bras étendus, il avait les index de ses deux mains dirigés vers le « rapidimètre. »

Le premier, Fricoulet comprit le sens de cette immobilité tragique ; il courut jusqu'à l'instrument et poussa un cri d'effroi :

– Arrêtés !

Ce seul mot fit blêmir Ossipoff et M. de Flammermont qui répétèrent d'une voix atterrée :

– Arrêtés !...



L'aiguille, en effet, marquait zéro.

Farenheit, sorti de sa stupeur, s'arrachait les cheveux.

– Si encore nous étions dans la zone de Mercure, grondait-il.

– Malheureusement, nous sommes toujours dans celle de Vénus, répliqua Fricoulet.

Et il ajouta, en jetant à Ossipoff un regard interrogateur :

– Mais que diable a-t-il pu arriver ?

Le vieillard répondit par un haussement d'épaules.

– Peut-être bien, n'est-ce que ton « rapidimètre » qui s'est détraqué, insinua Gontran, se rattachant à ce suprême espoir.

– C'est peu probable, répliqua l'ingénieur ; en tout cas, il y a une manière bien simple d'être fixé à ce sujet, c'est d'y aller voir.



Et, sans en dire plus long, il endossa son scaphandre, vissa avec soin le casque métallique, après y avoir introduit une tablette d'oxygène solidifié, et, soulevant la trappe pratiquée dans le plancher de la logette, s'engagea dans l'escalier qui conduisait à l'intérieur de la sphère.

La première chose qu'il constata, grâce à la lanterne de magnésium dont il s'était muni, c'est que l'axe central, autour duquel s'opérait la rotation de la sphère, était immobile ; à part cela, tout était en aussi bon état qu'au moment du départ.

Très perplexe, il allait rejoindre la logette, lorsque, poussé par un inexplicable pressentiment, il descendit jusqu'aux derniers échelons aboutissant à l'ouverture inférieure de la sphère et là, se pencha sur l'abîme.

Un cri s'échappa de sa poitrine.

Il s'attendait, en effet, à apercevoir, au-dessous de lui dans l'espace, le point lumineux que devait former sur Vénus le foyer du réflecteur, grâce au rayonnement duquel la sphère se soutenait dans l'infini.

Mais l'espace était sombre, le point lumineux s'était éteint, la planète elle-même avait disparu.

Vivement, l'ingénieur rejoignit ses compagnons, il se débarrassa du scaphandre et, pour la première fois depuis que l'on avait quitté la Terre, sur son visage apparurent les marques d'un abattement profond.

– Mes amis, dit-il d'une voix grave, cette fois-ci nous sommes bien perdus.

Et, en quelques mots, il leur fit part de sa découverte.

– Mais qu'a-t-il pu arriver ? gronda Farenheit.

– Une chose toute simple, répondit Ossipoff, une chose que j'avais prévue et dont je n'avais pas voulu vous parler au moment du départ ; à la suite d'un de ces cataclysmes météorologiques si fréquents à la surface de Vénus, une couche de nuages se sera interposée entre le Soleil et le réflecteur.

– Alors, nous allons retomber sur Vénus ? grommela l'Américain dont la rage convulsait les traits.

– C'est probable, répliqua Ossipoff, nous devons même tomber déjà, c'est, au surplus, une chose facile à vérifier.

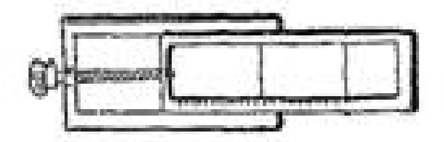


Il tira d'une de ses poches un petit appareil formé d'un cadre métallique allongé ; deux fils fins, dont l'un mobile, traversaient verticalement ce cadre, en écartant ou en rapprochant ces deux fils, l'un de l'autre, au moyen d'une vis, on mesurait le diamètre d'un objet quelconque.

Le vieillard fixa cet instrument à l'oculaire de la lunette et dit à Fricoulet :

– Tenez, regardez vous-même.

L'ingénieur braqua l'instrument sur le Soleil, tourna insensiblement la vis de rappel pour élargir, à la distance convenable, les deux fils du micromètre.



– Eh bien ? demanda Ossipoff après un instant.

– Les deux fils sont tangents aux bords du Soleil.

– Quelle mesure obtenez-vous ?

– Soixante-cinq minutes, répondit Fricoulet en abandonnant l'instrument.

– Nous vérifierons dans un quart d'heure.

Est-il utile de dire que ces quinze minutes parurent longues comme quinze siècles à ces malheureux dont l'angoisse étreignait la poitrine ?

Mickhaïl Ossipoff, seul, conservait son sang-froid, du moment que l'on n'avançait plus, on tombait, et pouvait-on tomber autre part que sur Vénus ?

Sa montre à la main, il considérait, impassible, l'aiguille qui, lentement, se traînait sur le cadran.

– Regardez, dit-il enfin.

De nouveau, Fricoulet mit l'œil à la lunette.

– Eh bien ! fit le vieillard, vous devez constater une diminution sensible du disque solaire.

Puis tout à coup, regardant la vis que l'ingénieur faisait tourner doucement entre ses doigts :

– Mais que faites-vous ? s'écria-t-il, vous avez perdu la tête ! ne voyez-vous pas que vous éloignez les fils au lieu de les rapprocher ?

Fricoulet ne répondait pas ; pâle, les lèvres serrées, la poitrine soulevée par une respiration haletante, il étreignait la lunette de la main gauche, tandis que de la main droite il manœuvrait le micromètre.

Enfin, d'une voix étouffée :

– Monsieur Ossipoff, balbutia-t-il, le disque solaire ne diminue pas.

– Comment, il ne diminue pas ! cela est impossible ! nous ne sommes pas au point neutre, et, par conséquent, nous ne pouvons être immobiles… l'émotion vous trouble la vue… le disque doit diminuer…

L'ingénieur se redressa et, passant la main sur son front inondé d'une sueur moite et glacée :

– Vous avez raison, murmura-t-il, c'est l'émotion, sans doute, qui me fait mal voir.

– Mais, enfin, que voyez-vous ?

– Le disque solaire augmente.

À ces mots, Ossipoff fit un bond prodigieux.



– Vous êtes fou ! s'exclama-t-il en haussant les épaules.

Sans façon, il bouscula Fricoulet et prit sa place, mais à peine eut-il appliqué son œil à l'oculaire, qu'il poussa un cri étouffé et se recula en levant les bras au ciel, dans un geste plein de stupéfaction.

– C'est prodigieux !… incompréhensible… surnaturel… vous avez bien vu… car, à moi aussi, il me semble que le disque solaire a augmenté !… il marque maintenant soixante-cinq minutes, dix-huit secondes !

Un moment, ils se regardèrent tous quatre en silence, atterrés par cet incompréhensible phénomène.

– *By God !* s'écria tout à coup Farenheit, nous changeons de place, car voici les rayons solaires qui pénètrent par les hublots de côté.

– C'est l'appareil qui se retourne, déclara Fricoulet.

– Mais alors, nous tombons ? demanda anxieusement M. de Flammermont.



– Parbleu !

– Mais, ou cela ? sur Vénus ? sur la Lune ? sur la Terre ? rugit l'Américain, en proie à une effroyable surexcitation, voyons, répondez quelque chose... vous êtes des savants, et votre métier est de savoir ces choses-là ?

Il avait saisi Gontran par le collet de sa jaquette et c'était lui qu'il prenait à partie.

Un cri épouvantable, poussé par Ossipoff, lui fit lâcher prise.

Tous tournèrent leurs regards vers le vieux savant.

Il était horriblement pâle et, appuyé contre la paroi de la logette, il semblait prêt à perdre connaissance.

Soudain il porta les deux mains à son visage et murmura :

– Ah ! c'est horrible !… c'est horrible !

– Monsieur Ossipoff, implora Fricoulet, de grâce, dites-nous ce qui en est ! Si vous vous rendez compte du phénomène qui se produit, expliquez-le nous, quelles qu'en doivent être les conséquences ?

Alors, le vieillard, fixant sur eux des regards dans lesquels brillait comme une lueur de folie, balbutia :

– Nous tombons sur le Soleil !

Farenheit poussa un épouvantable juron, tandis que, dans sa rage impuissante, il menaçait des poings toute l'immensité noire et morne malgré les éclatants rayons du soleil, où la mort… une mort épouvantable… horrible, les attendait.

Gontran de Flammermont, anéanti, s'était laissé tomber sur le divan, et là, sans mouvements, sans pensée, balbutiant machinalement un seul nom : Séléna ! il demeura de longues heures comme si la mort l'eut frappé déjà.

Ossipoff était retourné à sa lunette, mesurant le grossissement lent, mais continu du disque solaire.

Quant à Fricoulet, à l'écart dans un coin de la logette, son carnet à la main, il se livrait à des opérations algébriques gigantesques, noircissant le papier de chiffres et de figures trigonométriques, insouciant de l'océan de flammes dans lequel,

quelques heures plus tard, ses compagnons et lui allaient être engloutis.

Peu à peu la chaleur s'élevait et, dans l'intérieur de la logette, l'air surchauffé, devenait irrespirable.

L'Américain, qui rôdait comme un ours en cage, s'approcha du thermomètre ; il marquait 42 degrés centigrades au-dessus de glace.

– *By God !* gronda-t-il, serons-nous donc assez lâches pour attendre d'être dans cet épouvantable brasier… en tout cas, quant à moi, je suis bien décidé de ne pas attendre plus longtemps.

Et sa main cherchait son revolver.

– Mes amis, dit alors d'une voix suppliante Ossipoff, en tournant vers eux sa face angoissée, mes amis, me pardonnez-vous de vous avoir entraînés à votre perte ?

Les yeux pleins de larmes, les traits convulsés, les cheveux en désordre, le vieillard offrait l'image du désespoir le plus profond.

Sans prononcer une parole, Gontran et l'Américain lui tendirent la main.

– Et vous, monsieur Fricoulet, dit le vieux savant, me pardonnez-vous ?

Comme il achevait ces mots, l'ingénieur sauta sur ses pieds et s'écria d'une voix vibrante :

– Je vous pardonne d'autant plus volontiers que vous n'avez rien à vous faire pardonner, par la raison toute simple

que ce n'est pas à notre perte que vous nous avez entraînés, mais bien à notre but !…

Ossipoff regarda Gontran en hochant la tête.

– Le pauvre garçon est fou ! murmura-t-il.

– Pas si fou que cela, monsieur Ossipoff, pas si fou que cela ; pendant que vous vous désespériez, moi j'ai travaillé et j'ai trouvé que notre vitesse, actuellement de vingt mille mètres par seconde, va toujours en augmentant.

– Nous n'en arriverons que plus rapidement au brasier ardent qui doit nous dévorer, grommela l'Américain.

– Non pas, riposta l'ingénieur : étant donnée notre vitesse, nous devons, conformément aux lois de la mécanique céleste, décrire autour du Soleil une courbe quelconque, ouverte ou fermée : parabole, hyperbole, ellipse… Eh bien ! cette courbe, je viens de la calculer, et savez-vous une chose ? elle se confond avec l'orbite même de Mercure que nous n'allons pas tarder à gagner de vitesse… Avant vingt-quatre heures, nous aurons rencontré Mercure…

Ce disant, il tendait triomphalement ses calculs à Ossipoff.

Mais celui-ci passa la feuille à Gontran en balbutiant :

– Tenez, voyez vous-même… je suis tellement troublé…

Fricoulet eut un haussement d'épaules plein d'ironie ; puis, s'approchant du jeune comte, il lui prit les mains.

– Tu sais, lui murmura-t-il à l'oreille, tu es décidément né sous une mauvaise étoile.

Et comme M. de Flammermont le regardait avec étonnement.

– Je commence à croire que ton mariage avec Séléna finira par se faire.



CHAPITRE VIII

GONTRAN RETROUVE SÉLÉNA ET FARENHEIT A DES NOUVELLES DE SHARP



A planète Mercure fait partie des cinq planètes connues de toute antiquité ; mais elle a été sans doute la dernière découverte et identifiée ; la plus ancienne mesure astronomique qui soit parvenue jusqu'à nous date de 265 ans avant notre ère, de l'an 294 de l'ère de Nabonassar, soixante ans après la mort d'Alexandre le Conquérant. Nous possédons aussi sur Mercure des observations chinoises, dont la plus ancienne appartient à l'année 118 avant notre ère.

À cause de son rapprochement du Soleil, Mercure n'est visible pour nous que le soir ou le matin, jamais au milieu de la nuit, et toujours dans le crépuscule ; c'est pourquoi, au temps des premières observations, comme cela s'était produit pour Vénus, on avait cru à l'existence de deux planètes différentes, l'une du matin, l'autre du soir…

– Gontran ! est-ce que vous dormez ?

En s'entendant appeler, le jeune homme ferma vivement le volume des *Continents célestes* qu'il était occupé à parcourir et, le cachant sous sa couverture, se retourna du côté d'Ossipoff :

– Non, cher monsieur, répondit-il, j'étais seulement assoupi… Qu'y a-t-il pour votre service ?

– S'il ne vous était pas trop désagréable de vous lever, je vous prierais de venir me rejoindre.

M. de Flammermont dissimula un bâillement ; néanmoins, il se leva.

– Tenez, lui dit le vieillard en s'écartant de la lunette, regardez à votre tour… Je ne sais si je dois attribuer cela aux rayons ardents du Soleil, mais j'ai, depuis quelque temps, la vue très faible.

Pendant qu'Ossipoff parlait, le jeune homme avait collé son œil à l'oculaire.

– Eh bien ! demanda-t-il, que désirez-vous savoir ?

– Sous quelle forme apercevez-vous la planète ?

– Comme vous devez l'avoir aperçue vous-même : sous la forme d'un premier quartier.

– Bien ! mais examinez soigneusement, je vous prie, les deux cornes ; ne remarquez-vous rien ?

Gontran attendit un instant avant de répondre :

– Ma foi, dit-il, non, je ne remarque rien…

Les sourcils d'Ossipoff se contractèrent.

– Alors, murmura-t-il, je me serais donc trompé, et Schroëter, Noble et Burton avec moi… c'est impossible.

Il ajouta tout haut :

– Les deux cornes de Mercure vous semblent-elles d'une identité absolue ?

Le jeune homme se tut quelques secondes ; puis, tout à coup :

– Non, dit-il, la corne australe est loin d'être aussi aiguë que l'autre… on dirait qu'elle est émoussée.

Ossipoff jeta un cri de triomphe.

– C'est bien cela… c'est bien cela, balbutia-t-il tout ému.

Puis, après un moment :

– Nous sommes quelques-uns, parmi les astronomes terrestres, qui avons cru remarquer cette inégalité entre les deux cornes mercuriennes… et cette remarque a une importance considérable, puisqu'elle établit l'existence, sur la planète, d'un sol accidenté.

– Je serais assez curieux, dit Farenheit en intervenant dans la conversation, de savoir comment vous pouvez déduire cela logiquement.

– Rien de plus simple : il suffit d'admettre que, près de cette corne méridionale, il existe un plateau montagneux très

élevé qui arrête la lumière du Soleil et l'empêche d'aller jusqu'au point auquel, sans cette proéminence, la corne s'étendrait.

– Mais cette hypothèse est également celle de Flammermont, s'écria Fricoulet.

– Mon hypothèse, à moi ! fit Gontran.

– Non… celle de ton homonyme.

– C'est une preuve, dit gravement le jeune comte, que les grands esprits se rencontrent souvent, lorsqu'il s'agit de résoudre les éternels problèmes de la Nature.

– Et, sans doute, demanda Farenheit d'un ton sceptique, avez-vous pu faire comme sur la Lune, c'est-à-dire mesurer les montagnes mercuriennes ?

Ossipoff eut, à l'adresse de l'Américain, un regard dédaigneux :

– Vous êtes comme Saint-Thomas, mon pauvre Sir Jonathan, répliqua-t-il, vous ne croyez aux choses que lorsque vous les touchez du doigt.

Fricoulet eut un hochement de tête significatif.

– Plaise à Dieu qu'il ne les touche pas trop rudement, grommela-t-il… car, avec une chute semblable, Dieu sait ce qu'il va advenir de nos os.

Un léger frémissement courut par les membres de l'Américain ; néanmoins, il fit bonne contenance, et s'adressant à Ossipoff :

– Vous ne m'avez toujours pas répondu, dit-il.

– Schroëter, calculant la mesure de la troncature du croissant, a évalué la hauteur de certains pics mercuriens à la deux cent cinquante-troisième partie du diamètre de la planète… ce qui leur donne environ dix-neuf kilomètres…

– Peuh ! fit Jonathan, qu'est-ce que cela à côté des montagnes de Vénus.

– Presque rien, en effet, mais cela vous paraîtra une hauteur encore respectable, si vous voulez bien réfléchir que la plus haute montagne du globe, le Gaurisaukar de l'Himalaya, ne mesure pas plus de 8,840 mètres.

– Et les volcans mercuriens ! demanda Gontran d'un air capable, qu'en pensez-vous, monsieur Ossipoff ?

– Je pense comme votre illustre compatriote, mon cher monsieur de Flammermont, je pense que peut-être il en existe, mais qu'en tout cas, ils ne sont pas visibles pour nous, observateurs terrestres.

– Schroëter et Huggins se seraient donc trompés ?…

– Je ne vous cache pas que c'est mon opinion ; j'ai eu beau, de l'observatoire de Poulkowa, me livrer aux recherches les plus minutieuses, il m'a été impossible de retrouver cette tache lumineuse que l'un et l'autre ont cru remarquer sur la planète, non loin de son centre.

Farenheit, qui examinait avec attention le thermomètre, s'écria tout à coup :

– Nous n'avons plus que 39° !

– Preuve que nous nous éloignons du Soleil, répliqua Fricoulet.

– Dame ! pour nous rapprocher de Mercure, il faut bien qu'il en soit ainsi, dit Gontran en riant.

– En sommes-nous loin encore ? demanda l'Américain.

– À peine quelques centaines de mille lieues, répondit l'ingénieur ; au surplus, nous devons être maintenant dans sa zone d'attraction, et la rapidité de la chute va augmenter encore.

La planète, maintenant, paraissait avoir envahi tout un côté du ciel, et sa masse noirâtre, semblable à un boulet colossal, se détachait, plus claire cependant, sur le fond assombri de l'espace.

Pendant quelque temps, les voyageurs, le visage collé aux hublots, contemplèrent en silence ce monde nouveau qui allait grossissant, pour ainsi dire, à vue d'œil, et sur lequel il leur fallait atterrir, Dieu sait comment.

Cette question n'était pas sans tourmenter sérieusement Farenheit et M. de Flammermont.

Ce dernier s'approcha de Fricoulet et lui murmura à l'oreille :

– Dis donc ! tu me parais envisager avec beaucoup de sang-froid la perspective de notre chute ; nous avons évité le Soleil, mais j'ai bien peur que le sort qui nous attend sur Mercure ne soit pas beaucoup plus enviable.

L'ingénieur eut un haussement d'épaules plein d'insouciance philosophique.

– Qu'y veux-tu faire ? répondit-il… nous avons mis le petit doigt dans l'engrenage… il faut que le corps tout entier y passe.



– Si c'est là tout ce que tu as à me dire pour me rassurer…

– Dame !… je ne vois guère autre chose à te dire… nous tombons… cela, tu le sais aussi bien que moi… nous tombons même avec une certaine vitesse… que résultera-t-il de notre rencontre avec le sol mercurien ?… voilà ce qu'il est impossible de prévoir…

Le visage de Gontran s'assombrissait visiblement.

Fricoulet s'en aperçut, et avec un ricanement moqueur :

– Je comprends ta situation, dit-il, et si j'étais à ta place, cela m'ennuierait fortement que de risquer de revoir ma fiancée à l'état de chair à pâté… mais il faut prendre le dessus et se dire, qu'après tout, la vie est une vallée de larmes…

M. de Flammermont frappa du pied avec impatience :

– Alcide ! grommela-t-il, tu m'énerves considérablement.

– C'est l'effet de la chaleur torride qu'il fait ici.

– Alors, tu n'as aucun espoir ? c'est la fin…

L'ingénieur tressauta.

– Est-ce que tu es fou ?… s'écria-t-il… pourquoi la fin ?… bien qu'il y ait quatre vingt-dix-neuf chances sur cent pour que nous nous brisions, il y a cependant, dans une aventure telle que celle à laquelle nous sommes mêlés, une part d'inconnu dans laquelle on peut mettre son espoir, c'est ce que je fais, et je t'engage à m'imiter !

Gontran secoua la tête ; la part d'inconnu à laquelle se raccrochait Fricoulet ne lui inspirait qu'une médiocre confiance.

– Quand nous sommes tombés sur la Lune, dit-il, les ressorts du wagon ont atténué le choc ; quand nous avons abordé sur Vénus, c'était en parachute et puis, faire un plongeon dans l'Océan est toujours moins dangereux que d'atterrir sur le sol même… mais, dans les conditions où nous nous trouvons, nous n'avons, dans notre jeu, aucun atout sauveur.

– Tu oublies la façon dont l'aéroplane a atterri sur le mont Boron, riposta Fricoulet ; nous sommes, ce jour-là, de même qu'en ce moment, tombés de l'espace, comme une pierre.

– Avec cette différence que nous tombions de quelques cents mètres, tandis qu'aujourd'hui nous tombons de quelques centaines de mille lieues !

Fricoulet sourit.

– Heureusement que, pour contre-balancer cette différence énorme, nous avons, en notre faveur, la pesanteur moitié moindre, à la surface de Mercure, de ce qu'elle est à la surface de la Terre.

Le jeune comte ouvrit de grands yeux.

– Tu te moques de moi, fit-il, je ne suis pas un savant, c'est vrai, mais je ne suis pas un imbécile auquel on puisse faire accroire que des vessies sont des lanternes.

– Loin de moi cette pensée, mon cher, répliqua l'ingénieur, mais, si au lieu de t'endormir sur les *Continents célestes*, comme tu as fait hier, tu piochais un peu plus sérieusement l'ouvrage de ton homonyme, tu saurais que c'est en étudiant l'action perturbatrice produite sur les comètes qui passent près de lui, que l'on est parvenu à déterminer exactement la masse de Mercure…

Gontran se frappa le front.

– J'y suis, fit-il, je me rappelle maintenant, c'est Le Verrier, n'est-ce pas, qui est, le premier, arrive à un résultat en étudiant la comète d'Encke. Et la conclusion ?…

–… Est que le globe de Mercure pèse environ quinze fois moins que le globe terrestre, et la pesanteur, à sa surface, est presque la moitié de la pesanteur, à la surface de notre planète natale.

– C'est vrai,… c'est vrai,… j'ai lu tout cela, murmura Gontran un peu humilié de son manque de mémoire… mais alors, nous avons moitié plus de chances de ne pas nous réduire en bouillie que si nous tombions sur la Terre !

– Parfaitement logique, approuva Fricoulet avec un signe de tête.

– C’est donc cinquante chances sur cent que nous avons de nous casser la tête, et non pas quatre-vingt-dix-neuf, comme vous le prétendiez tout à l’heure, dit à son tour Farenheit.

– Scrupuleusement exact, sir Jonathan.



L’Américain témoigna sa joie par un entrechat, mais quelques mots de l’ingénieur suffirent à refroidir son enthousiasme.

– N’oublions pas, néanmoins, que nous tombons d’une hauteur de 500,000 lieues, que nous pesons, l’appareil compris, 1,000 kilogrammes et qu’en multipliant la hauteur par le carré du temps de chute, nous devons toucher le sol mercurien avec une vitesse de 42 kilomètres dans la dernière seconde.

Gontran et Farenheit poussèrent un cri d’effroi :

– Étant donné que la pesanteur sera réduite de moitié, prenons seulement la moitié de cette vitesse, et vous

m’accorderez qu’elle est suffisante encore à nous réduire à notre plus simple expression.

M. de Flammermont se croisa les bras sur la poitrine.

– À voir ton calme, s’écria-t-il, on dirait, ma parole, qu’il n’y a pas un mot de vrai dans tout ce que tu nous racontes là… tu me fais l’effet des nourrices qui terrifient leurs poupons avec l’histoire de Croquemitaine ou de Barbe-Bleue.



– Plût au ciel que ce ne fût pas exact, répliqua l’ingénieur ; malheureusement Mercure est là pour nous convaincre de la réalité.

Au-dessous de l’appareil, en effet, la planète étendait sa masse énorme, terrifiante, dont les aspérités titanesques n’apparaissaient encore que vaguement, baignées dans une atmosphère gazeuse fort épaisse.

L’Américain prit entre ses mains celles de Gontran.

– Voyons, monsieur de Flammermont, dit-il d’une voix légèrement angoissée, vous nous avez trop souvent déjà tirés d’affaire, pour que cette fois encore…

Ossipoff avait le dos tourné, ce qui permit au jeune comte de pouvoir, sans se compromettre, lever les bras au ciel dans un geste qui marquait son impuissance.

Mais l’Américain était tenace ; il ne lâcha pas sa proie.

– *By God !* grommela-t-il, vous devez à votre réputation, à votre gloire, à votre amour… et aussi à ma haine, de nous sortir vivants de cette impasse…

Et il ajouta en serrant les poings :

– *By God !* si, au lieu d’être un simple marchand de porcs, j’étais un savant tel que vous, je ne voudrais pas qu’il fût dit que j’ai laissé ma fiancée entre les mains d’un misérable comme ce Fédor Sharp… voyons, cherchez, cherchez…

Gontran eut un mouvement d’impatience.

– Eh ! s’écria-t-il… cherchez… c’est commode à dire… vous croyez qu’il suffit de se mettre la cervelle à la torture pour trouver une idée… Je voudrais bien vous y voir…

Il demeura quelques instants silencieux, immobile, la tête penchée sur la poitrine, dans une attitude méditative.

– Mon Dieu ! fit-il tout à coup, en regardant Fricoulet, j'ai bien une idée…

Farenheit poussa une exclamation joyeuse.

– J'en étais certain ! s'écria-t-il, il était impossible qu'un homme tel que vous…

Le jeune comte imposa, de la main, silence, au trop exubérant Américain et se tournant vers Fricoulet :

– Pourquoi ne ferions-nous pas comme les marins dont le navire est sur le point de couler ?… jetons à la mer tout ce que nous pourrons pour nous alléger.

Sir Jonathan s'était sans doute illusionné sur l'idée géniale de M. de Flammermont, car ses traits s'allongèrent visiblement.

– Peuh ! murmura-t-il, quand nous serons débarrassés de nos armes, de nos vêtements, de quelques instruments qui nous restent et des rares provisions que nous avons encore à nous mettre sous la dent, nous nous serons allégés peut-être d'une centaine de kilogs… et après ?

– Le fait est, dit à son tour Fricoulet, que ce n'est point la peine de jeter du lest lorsqu'on en jette si peu.

Gontran ébaucha un hochement de tête.

– Vous ne m'avez pas compris, dit-il. Il ne s'agit pas, dans ma pensée, de nous débarrasser de nos armes, de nos vêtements, de nos vivres, toutes choses indispensables à notre existence.

– Alors, bougonna l'Américain, à moins de nous jeter nous-mêmes par dessus bord…

– J'ai compris, moi, s'écria soudain Fricoulet qui examinait attentivement son ami, comme pour lire sur son visage ce qui se passait dans son cerveau…

– Tu as compris ?…

– Je le crois, du moins.

– Eh bien ?

– C'est hardi, mais ce n'est pas impossible.

Et s'approchant d'Ossipoff, qui, insouciant de la mort à laquelle lui et ses compagnons couraient avec une vertigineuse rapidité, continuait ses études sur l'espace :

– Mon cher monsieur, dit-il, les moments sont trop précieux pour les employer a compter les étoiles, voulez-vous, je vous prie, nous prêter le concours de votre sagesse et de vos lumières ?

Le vieux savant abandonna sa lunette en bougonnant.

– La situation est grave, commença Fricoulet, très grave, dans quelques heures nous aborderons sur Mercure, et, Dieu sait ce qu'il restera de nous après cet abordage.

Ossipoff eut un mouvement d'épaules qui signifiait clairement « qu'y pouvons-nous faire ? »

L'ingénieur poursuivit :

– Partant de ce principe, que plus nous serons légers et moins notre chute aura de chance d'être mortelle, M. de Flammermont propose de nous alléger de 300 kilos.

Le vieux savant sursauta :

– Mais, dit-il, c'est plus du tiers du poids de l'appareil tout entier !

– C'est, en effet, ce que pèse la logette, dans laquelle nous sommes en ce moment.

Ossipoff ouvrit démesurément les yeux :

– Vous voulez que nous nous séparions de la logette ? demanda-t-il à Gontran.

– Mais vous êtes fou ! s'écria Farenheit.

Tout interloqué, le jeune homme gardait le silence.

– Pourquoi, dit alors Fricoulet, pourquoi ne nous en séparons-nous pas ? L'appareil n'a-t-il pas été construit de manière à ce que les deux parties dont il se compose pussent être séparées l'une de l'autre ! comment donc avons-nous abordé sur Vénus s'il vous plaît ?

– Les conditions ne sont plus les mêmes, riposta Ossipoff, c'est la sphère et non la logette que nous avons abandonnée et puis, nous avions le parachute, tandis qu'à présent…

– À présent, il s'agit de faire sur Mercure tout le contraire de ce que nous avons fait sur Vénus. D'ailleurs, avez-vous un autre moyen ? Si oui, nous sommes prêts à l'examiner et à l'adopter, s'il est préférable au nôtre ?

– Non, je n'en ai pas, répondit sèchement le vieux savant.

– *By god !* grommela l'Américain, vous en auriez peut-être trouvé un, si, au lieu de vous hypnotiser, l'œil vissé à votre lunette, vous aviez tourmenté un peu votre cervelle.

Ossipoff haussa doucement les épaules et allait, sans doute, retourner à son instrument chéri, mais Fricoulet l'arrêta :

– Non, dit-il, mon cher monsieur, laissez pour plus tard la continuation de vos études… en ce moment, il s'agit de nous mettre tous à la besogne, car le temps presse…

Le vieillard poussa un soupir.



– Voilà ce que nous allons faire, continua l'ingénieur ; vous et sir Jonathan, vous allez emballer, empaqueter, le plus soigneusement possible, tous les objets contenus dans la logette et que vous reconnaîtrez nous être indispensables ; Gontran et

moi nous les amarrerons au fur et à mesure, sur le plancher circulaire qui court le long de la paroi intérieure de la sphère…

Aussitôt dit, aussitôt au travail ; en deux heures, la logette fut débarrassée entièrement de tout ce qu'elle contenait.

– Et les filins de sélénium qui nous rattachaient au parachute, demanda Farenheit, les abandonnons-nous ?

Fricoulet réfléchit quelques instants et répondit :

– Non pas, ils vont nous servir de suite.

– À quel usage ?

– Pour nous attacher solidement ; plus tard, peut-être, pourrons-nous en tirer parti.



Il promena autour de lui un regard circulaire et, après avoir constaté que l'on n'oubliait rien :

– Allons, dit-il, en bas tout le monde !

L'un après l'autre, ils descendirent et, sur les indications de l'ingénieur, prirent place sur le plancher auquel Fricoulet les attacha solidement, ainsi qu'il l'avait dit, avec les filins métalliques.

– Et toi ? demanda Gontran.

– Ne t'inquiète pas de moi, répliqua-t-il, je remonte en haut pour jeter le lest lorsque le moment sera venu.

Une heure se passa, puis deux heures, pendant lesquelles les voyageurs, réduits à une immobilité presque complète, attendirent, l'angoisse au cœur, que l'ingénieur vint les rejoindre.

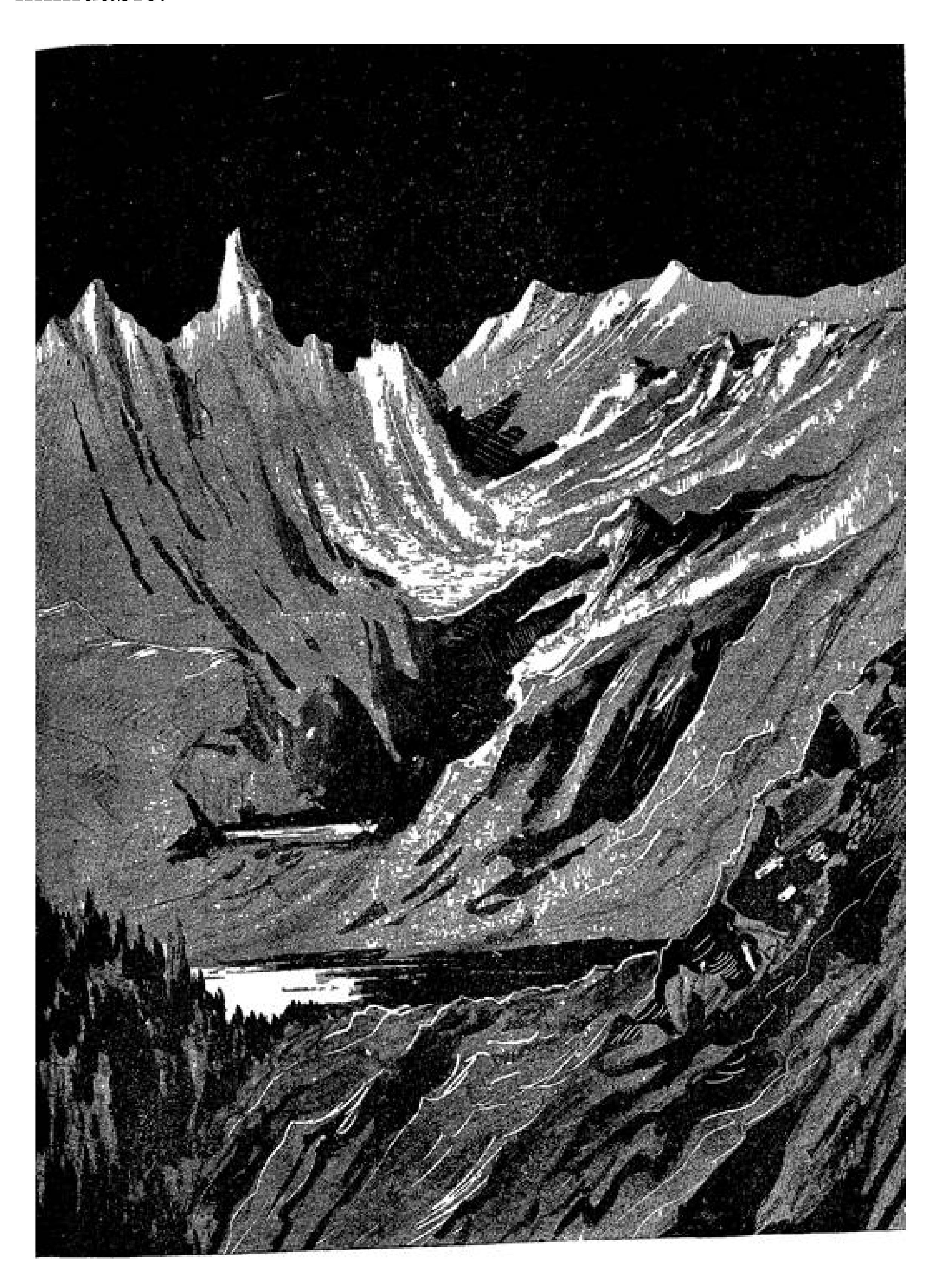
Tout à coup, un craquement se fit entendre, une forte secousse ébranla la sphère, et Fricoulet apparut sur la première marche de l'escalier, en criant :

– C'est fait !... maintenant, à la grâce de Dieu !

Il s'assit près de ses compagnons, passa autour de son corps le câble de sélénium qu'il enroula à l'axe central, comme font les pêcheurs qui prévoient une tempête et s'attachent au mât de leur bateau.

Ils tombaient, non pas en tournoyant sur eux-mêmes, ainsi que Farenheit l'avait craint, mais perpendiculairement, comme le plomb d'une sonde ; réunis tous les quatre à la partie inférieure de la sphère, ils accumulaient en un point, un poids

de plus de deux cents kilog., qui donnait à l'appareil une fixité immuable.



Ils tombaient, et par l'ouverture béante à leurs pieds, ils voyaient, se rapprochant d'eux, avec une vertigineuse rapidité, le panorama mercurien qui, maintenant, avait envahi l'espace tout entier.

À présent, la configuration exacte du sol leur apparaissait nettement, comme s'ils eussent plané en ballon à une hauteur de quelques kilomètres ; les montagnes élançaient vers eux leurs pics aigus, projetant, à leur base, des traînées d'ombres gigantesques, et sous les derniers feux du soleil couchant, des immensités d'eau miroitaient avec des reflets d'incendie.

Muets de stupeur, cramponnés aux liens qui les attachaient à la sphère, les voyageurs tenaient leurs regards rivés sur ce monde qui les attirait avec une irrésistible force, se demandant angoisseusement si le moment où un point de contact s'établirait, ne serait pas aussi le moment de la mort.

Ils tombaient… ils tombaient…

Soudain, un choc épouvantable se produisit, accompagné d'un fracas formidable ; on eut dit que le véhicule se disloquait de toutes parts, se réduisant en miettes.

Les quatre Terriens poussèrent un cri de terreur.

– Mercure !… cria plaisamment Fricoulet, tout le monde descend !

Il n'avait pas achevé, qu'un nouveau choc, moins violent cependant, faillit briser leurs attaches : puis, aussitôt, coup sur coup, un troisième, un quatrième… et bientôt, tournoyant sur elle-même dans une trépidation folle, la sphère se mit à dévaler, entraînant les voyageurs la tête tantôt en haut, tantôt en bas, aveuglés par une poussière épaisse, assourdis par le bruit de

tonnerre que faisait le métal en roulant sur le sol, ahuris de se sentir emportés dans ce tourbillon inexplicable pour eux.



Ce qui se passait était cependant bien simple ; la sphère avait, dans sa chute, rencontré à mi-côte, une des montagnes élevées de Mercure ; la violence même de son choc l'avait fait rebondir, semblable à un ballon, à quelque cinquante mètres de haut, puis elle était retombée plus loin, avait rebondi de nouveau, jusqu'au moment où, épuisant ses forces par des bonds successifs, elle s'était mise à rouler sur le flanc même de la montagne, renversant les arbres, écornant les rochers, traversant ravins et cours d'eau, comme une avalanche. En moins de dix minutes, elle arriva dans la plaine, après une course de huit kilomètres ; alors elle s'arrêta.

– Ouf ! soupira Fricoulet, j'ai cru que cela n'en finirait jamais.

Par prudence, il attendit quelques secondes.

– Cependant, ajouta-t-il, cette fois-ci je crois que nous sommes arrivés… qu'en pensez vous ?

À cette question personne ne répondit.

– Fichtre ! grommela-t-il, ils n’ont pas la tête solide, les amis ; pourvu que nous n’en ayons pas perdu un ou deux pendant le voyage !

Rapidement, il se débarrassa du filin qui le reliait au pivot métallique, fouilla dans sa poche, en sortit son petit bougeoir de magnésium qui répandit aussitôt dans la sphère une lumière éclatante.

Ses trois compagnons étaient bien là ; il poussa un soupir de soulagement.



Mais presqu’aussitôt il éclata de rire en les voyant ; affaissés sur eux-mêmes, la tête penchée sur la poitrine, les bras pendants le long du corps, les jambes molles, le buste plié en deux, ils ressemblaient, à s’y méprendre, à ces marionnettes que l’on fait manœuvrer dans les « Guignols » des Champs-Élysées, pour la plus grande joie des enfants et des militaires. Coupez les ficelles qui font mouvoir les membres des susdites marionnettes, et vous aurez une idée à peu près exacte de l’aspect des malheureux Terriens…

– Le fait est, murmura l'ingénieur, qu'il faut avoir le cœur bigrement solide dans la poitrine, pour résister à une si singulière façon de voyager.

Tout en parlant, il déliait, l'un après l'autre, ses compagnons et les étendait sur le plancher circulaire.

Après quoi, il s'élança au dehors pour reconnaître le pays.

La nuit était venue et autour du jeune homme tout était sombre et silencieux ; il lui sembla cependant percevoir, non loin, un murmure confus assez semblable à celui que produisent les eaux d'un ruisseau courant sur les cailloux.

Comme il demeurait immobile, ne sachant vers quel point il devait diriger ses pas, tout à coup, dans le ciel pur tout étincelant de mille étoiles, un astre apparut, brillant d'un incomparable éclat au milieu des feux nocturnes éclairant l'espace et dont la lueur, douce et indécise, glissa jusqu'à Fricoulet.

En même temps, le paysage d'alentour, sortant de l'ombre, se dessina presque nettement, bien qu'estompé dans les vapeurs du soir.

– Merci, Vénus, dit plaisamment l'ingénieur en inclinant la tête vers l'astre radieux.

Promenant alors ses regards autour de lui, il constata qu'il se trouvait au pied même d'une montagne fort élevée, sur la lisière d'une forêt dont les arbres avaient arrêté la sphère ; non loin de là, serpentant sur le flanc de la montagne, un ruisselet chantonnait d'une voix cristalline, reflétant dans ses eaux la lumière discrète de Vénus.

Saisir dans la sphère le premier récipient qui lui tomba sous la main, courir au ruisseau, y remplir le récipient et revenir en jeter le contenu au visage de ses compagnons, tout cela, Fricoulet le fit en cinq minutes.

Mais à peine le liquide eut-il touché leur peau, que Mickhaïl Ossipoff et ses deux compagnons d'infortune se mirent à pousser des cris horribles.

– Au feu !… Au feu !… hurla Farenheit en se redressant d'un bond.

Puis, apercevant Fricoulet qui, debout à l'entrée de la sphère contemplait ses amis d'un air tout ahuri :

– *By God !* gronda-t-il, quelle est cette mauvaise plaisanterie ?

Et il s'avançait vers l'ingénieur, le poing levé, menaçant.

– Dites donc, dites donc, riposta l'ingénieur… c'est comme cela que vous me remerciez des soins que je vous donne ?

– Drôles de soins, en vérité, dit à son tour Ossipoff… et singulière façon de faire revenir les gens à eux en les aspergeant d'eau bouillante.

– D'eau bouillante ! répéta Fricoulet… Ah çà ! devenez-vous fou ?

– N'est-ce pas toi, plutôt, qui l'es devenu ? s'écria Gontran qui se tamponnait douloureusement le visage avec son mouchoir.

– De l’eau chaude ? répéta encore l’ingénieur… mais puisque je viens de l’aller chercher à ce ruisseau… tenez… là-bas !…

Il n’avait pas achevé ces mots, que Farenheit se précipita pour être le premier à constater la chose.



Mais, oublieux des lois spéciales qui régissaient la pesanteur à la surface de ce monde nouveau pour lui, il arriva

d’un seul bond, bien qu’une dizaine de mètres l’en séparassent, à l’endroit indiqué par Fricoulet, et tomba dans le ruisseau où il enfonça jusqu’à mi-jambes.

Alors ce furent des cris, des jurons, des lamentations à n’en plus finir ; lorsqu’on le sortit de là, le malheureux Yankee avait la peau des jambes presque entièrement enlevée.

– Baste ! murmura Fricoulet, tout en procédant à un pansement sommaire ; rien ne vaut, pour dégager le cerveau, un bain de pieds un peu chaud.

Gontran, que les grimaces de l’Américain amusaient beaucoup, vint lui serrer les mains avec énergie.

– Merci, sir Jonathan ! dit-il avec emphase, merci.

– Merci… de quoi ? demanda l’autre étonné.

– De nous avoir, par ce petit accident, donné une preuve certaine que le sol que nous foulons en ce moment est bien le sol de Mercure.

Farenheit regarda son interlocuteur, pour voir s’il ne se moquait pas de lui, mais le grand sérieux de M. de Flammermont lui donna le change et il étouffa, dans un grognement, les paroles de mauvaise humeur qu’il était prêt à prononcer.

– Alors, dit Ossipoff, vous croyez, Gontran, que nous avions besoin de cette preuve pour savoir ou nous étions ?

Le jeune homme esquissa un geste vague.

– Mon Dieu ! balbutia-t-il, ce n’était peut-être pas tout à fait nécessaire.

– Je dirai plus… c’était inutile.

Et étendant les bras vers les cieux :



– N’avons-nous pas là, au-dessus de notre tête, un indicateur merveilleux qui, mieux que quoi que ce soit, peut nous guider dans notre route et nous renseigner sur notre position ?

– Il est vrai, en effet, dit Gontran, que par la situation des étoiles…

Fricoulet intervint :

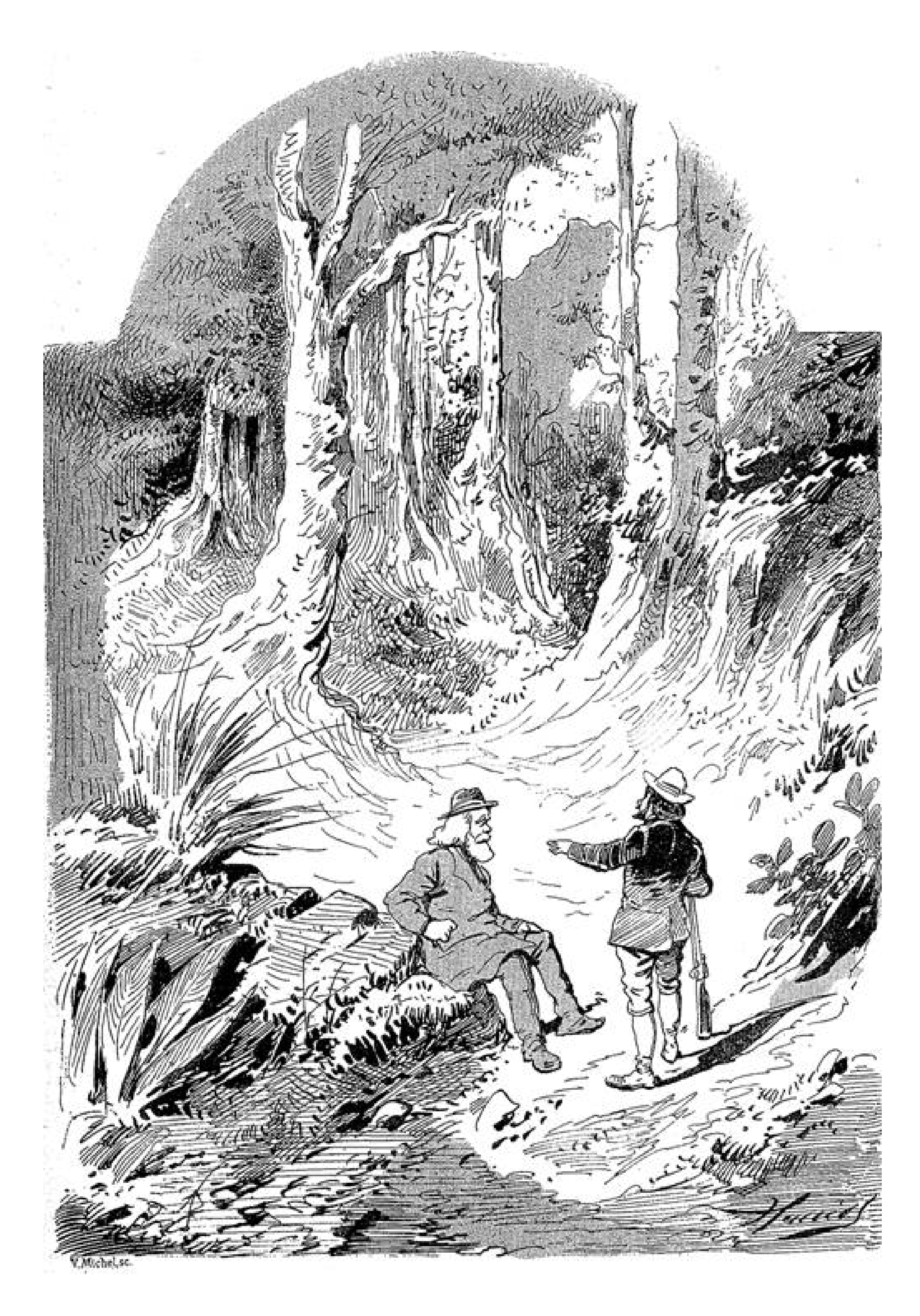
– Permettez-moi, cependant, de vous faire observer, monsieur Ossipoff, que, vu de Mercure ou des autres planètes, le ciel étoilé est absolument le même que vu de la Terre. N'apercevons-nous pas ici, presque au Zénith, les sept étoiles de la Grande Ourse ? là, sur notre gauche, ne sont-ce pas Orion et Rigel qui brillent non loin des Pléiades ? sur notre droite, ne voyez-vous pas Arcturus, Véga, Procyon, Capella ? Donc, nous ne pouvons guère nous en rapporter à la voûte étoilée pour nous assurer que nous sommes bien sur le sol mercurien.

Ossipoff accueillit ces paroles par un petit rire moqueur :

– Vous oubliez, dit-il, que pour la planète Mercure seule, Vénus peut briller avec un éclat aussi intense… si cela ne vous paraît pas probant… voici Mars, là-bas… ici, voici Jupiter, et enfin, voici la Terre ; dites-moi quel est, dans l'immensité sidérale, le monde duquel on peut apercevoir, dans ces positions et avec ces dimensions, les différentes planètes que je viens de vous nommer ?

Et il considérait l'ingénieur d'un air triomphant.

– Notez bien, répliqua Fricoulet, que je n'avais nullement besoin de ce que vous venez de me dire, pour me faire une opinion au sujet du monde sur lequel nous nous trouvons… seulement, je tenais à insister sur ce point que, en raison de l'éloignement prodigieux des étoiles, les perspectives ne changent pas et que…



– Pardon, demanda Gontran en toisant Fricoulet d'un regard dédaigneux, est-ce à moi que s'adressait ce petit cours d'astronomie ?

– Nullement, nullement, s’empressa de répondre l’ingénieur ; c’était à sir Jonathan.



– *By God !* grommela celui-ci, qui considérait d’un air piteux ses mollets, que l’eau bouillante du ruisseau avait amenés à l’état écarlate ; si c’est pour moi que vous parlez, vous perdez votre temps… car je me soucie de tout cela comme…

Et il acheva sa phrase en faisant claquer, contre ses dents, l'ongle de son pouce.

Décrire l'expression méprisante du visage d'Ossipoff, en entendant l'Américain s'exprimer ainsi, serait impossible.

Il pivota sur ses talons en haussant les épaules.

Mais, quelle ne fut pas sa stupéfaction, en voyant M. de Flammermont s'éloigner en courant, puis, après quelques enjambées, prendre son élan, et, d'un bond prodigieux, s'élancer dans les airs.

– Gontran ! Gontran ! cria Fricoulet, que fais-tu donc ?

– Je le tiens… je le tiens… répliqua le jeune comte, en brandissant, à bout de bras, un objet que l'obscurité ne permettait pas de distinguer, mais qui paraissait s'agiter violemment.

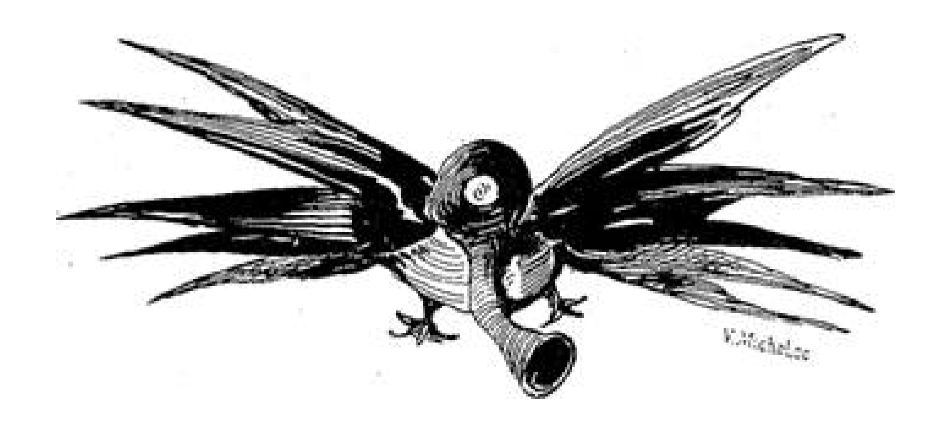
En même temps, des cris perçants, désespérés, se firent entendre, troublant le majestueux silence de la nuit, éveillant au fond de la forêt immense des échos mystérieux.

Cependant, Gontran avait touché le sol, et, prestement, s'en revenait auprès de ses compagnons.

– Voilà, dit-il en riant, de quoi nous restaurer succulemment.

Et il brandit triomphalement, au bout de son poing, un animal étrange, ayant avec l'oiseau une certaine ressemblance, en ce sens qu'il était pourvu d'ailes membraneuses comme les chauves-souris, la tête, qu'un seul œil éclairait, placé juste au milieu du front, était munie d'un long tube corné, s'évasant, à

son extrémité, comme un pavillon de cor de chasse. Point de pattes, mais les ailes garnies de sortes de griffes en forme de crochets, dont l'animal devait certainement se servir pour se suspendre aux arbres, au moment du repos.



Les Terriens, Fricoulet surtout, considéraient avec un intérêt mêlé de stupéfaction cet être bizarre.

– Et vous croyez que cela est bon à manger ? demanda Farenheit, aux yeux duquel ce volatile n'était intéressant que par l'adaptation culinaire que l'on en pouvait faire.

– Ma foi ! vous me posez là une question à laquelle je ne puis pas plus répondre que vous,... cependant, comme rien, dans la nature, n'a été créé sans but, peut-être est-il permis de penser que cet animal est comestible... donc, si le cœur vous en dit...

– Non, pas le cœur, mais l'estomac, répliqua Gontran, qui, déjà, préparait la bête avec acharnement... car je ne sais si cette nourriture, faite de mastic sur la lune, et d'herbes hachées sur Vénus, convient à vos estomacs, mais cette volaille a réveillé, chez le mien, tous ses appétits carnassiers !

Pendant que le jeune comte parlait, Farenheit avait ramassé des brindilles de bois qu'il avait réunies en tas, puis, battant le briquet, il mit le feu à ce bûcher improvisé, qui, bientôt, se transforma en un véritable brasier ; quelques

minutes après, le volatile mercurien, enfilé dans une branche de bois vert en guise de broche, grésillait au-dessus des flammes, répandant, dans l'atmosphère, une bonne odeur de graisse chaude, que les narines de nos voyageurs humaient gourmandement.



Tout en surveillant son rôti, Gontran réfléchissait.

– À quoi pensez-vous, mon cher enfant ? demanda Mickhaïl Ossipoff.

– Je songe que nous allons éprouver bien des difficultés à parcourir rapidement ce monde inconnu, sans la moindre carte pour nous guider si, au moins, ce coquin de Sharp ne nous avait pas complètement dépouillés.

– Nous n'avons rien à déplorer en ce qui concerne Mercure, répliqua le vieillard, puisque les astronomes terrestres

n'ont jamais été à même d'étudier suffisamment la planète pour en pouvoir dresser une carte ; au surplus, vous avez, je crois, une crainte vaine ! quinze mille kilomètres de tour, qu'est-ce que cela pour des gens comme nous ?

– Surtout, ajouta Fricoulet, que, organisés comme nous le sommes, c'est absolument comme si nous étions chaussés de bottes de sept lieues…

– À table !… à table !… cria en ce moment l'Américain.

– Mais votre rôti ne doit pas encore être à point, déclara M. de Flammermont.

– Je vous demande pardon, riposta Farenheit, voici, montre en main, dix minutes qu'il est au feu.

– Eh bien ! mais il sera saignant.

– Pardon ! ces dix minutes en font quarante, en réalité.

– Je ne vous comprends pas !

– Puisque Mercure accomplit son voyage autour du Soleil en quatre fois moins de temps que n'en met la Terre à accomplir le sien, c'est donc que les minutes, sur cette planète, ont une valeur quadruple de celle des minutes terrestres.

Personne ne répondit, chacun étant trop affamé pour prendre le temps de réfuter cette théorie bizarre.

Tout en rongeant une aile du volatile, Farenheit demanda :

– Alors, si j'ai bien compris ce que vous disiez durant le voyage, Mercure est un monde inhabité.

Fricoulet haussa les épaules.

– Comment pouvez-vous dire des choses semblables, lorsque vous avez en main la preuve du contraire ?

L'Américain arrondit les yeux.

– Ce n'est point une preuve que j'ai, répliqua-t-il ; c'est un membre de volaille.

– Eh ! riposta l'ingénieur, cette volaille est-elle autre chose qu'un habitant de Mercure ?...

L'Américain, à cette sortie inattendue, éclata de rire, et son hilarité fut partagée par Gontran.

– En vérité, s'écria le jeune homme, tu voudrais prétendre que cet oiseau à trompe est un représentant de l'humanité mercurienne !

– Pourquoi pas ?

– Notez bien, mon cher Gontran, dit à son tour Ossipoff, que Mercure étant une planète toute jeune, son humanité doit correspondre à la période quaternaire terrestre... d'autre part, il se peut que la succession des espèces vivantes se soit faite autrement que sur notre monde, et que l'humanité mercurienne ait une forme toute différente de celle qu'elle affecte sur les autres planètes.

Gontran, pendant cette explication, était demeuré tout interdit ; quand le vieillard eut achevé, il fit une moue de dégoût et jeta loin de lui le morceau de carcasse qu'il s'apprêtait à dévorer à belles dents.

– Que te prend-il donc ? demanda Fricoulet qui avait la bouche pleine.

– Je me fais l'effet d'un anthropophage !… déclara M. de Flammermont.

– Baste ! grommela l'Américain, un habitant de Mercure ! cela ne tire pas à conséquence, et puis, il n'avait qu'à prévenir.

Tout à coup, brusquement, sans transition aucune, la nuit fit place au jour.

À peine le soleil avait-il paru à l'horizon, que rapidement, il s'éleva dans le ciel, déversant sur la planète des torrents de lumière et de chaleur.

Pendant que ses compagnons s'épongeaient le front, Ossipoff, insouciant des insolations, avait saisi sa lunette et, la braquant sur l'astre radieux, mesurait son diamètre à l'aide du micromètre.

– C'est bien cela, murmura-t-il d'un ton satisfait – 75'.

– Et de la Terre ? demanda l'Américain, sous quel diamètre l'aperçoit-on ?

– Sous un diamètre une fois moindre… c'est-à-dire mesurant 32 minutes seulement.

– Nous ne pouvons nous mettre en route maintenant, dit Fricoulet, à moins d'être rôtis tout vifs ; si vous m'en croyez, nous nous étendrons sous la voûte épaisse et impénétrable que forme le feuillage de ces arbres, et nous dormirons en attendant la nuit.

Lorsque le crépuscule tomba, enveloppant le paysage d'une douce et chaude lumière dorée, les voyageurs se préparèrent au départ ; du reste, ils n'emportaient avec eux que leurs armes, indispensables en prévision de la rencontre de Scharp, et quelques tablettes de la pâte nutritive, pour le cas où quelque habitant de Mercure ne passerait pas à leur portée.

Ils laissaient, auprès du ruisseau, leur sphère avec tout ce qu'elle contenait ; nulle crainte que quelque filou y vînt mettre la main.

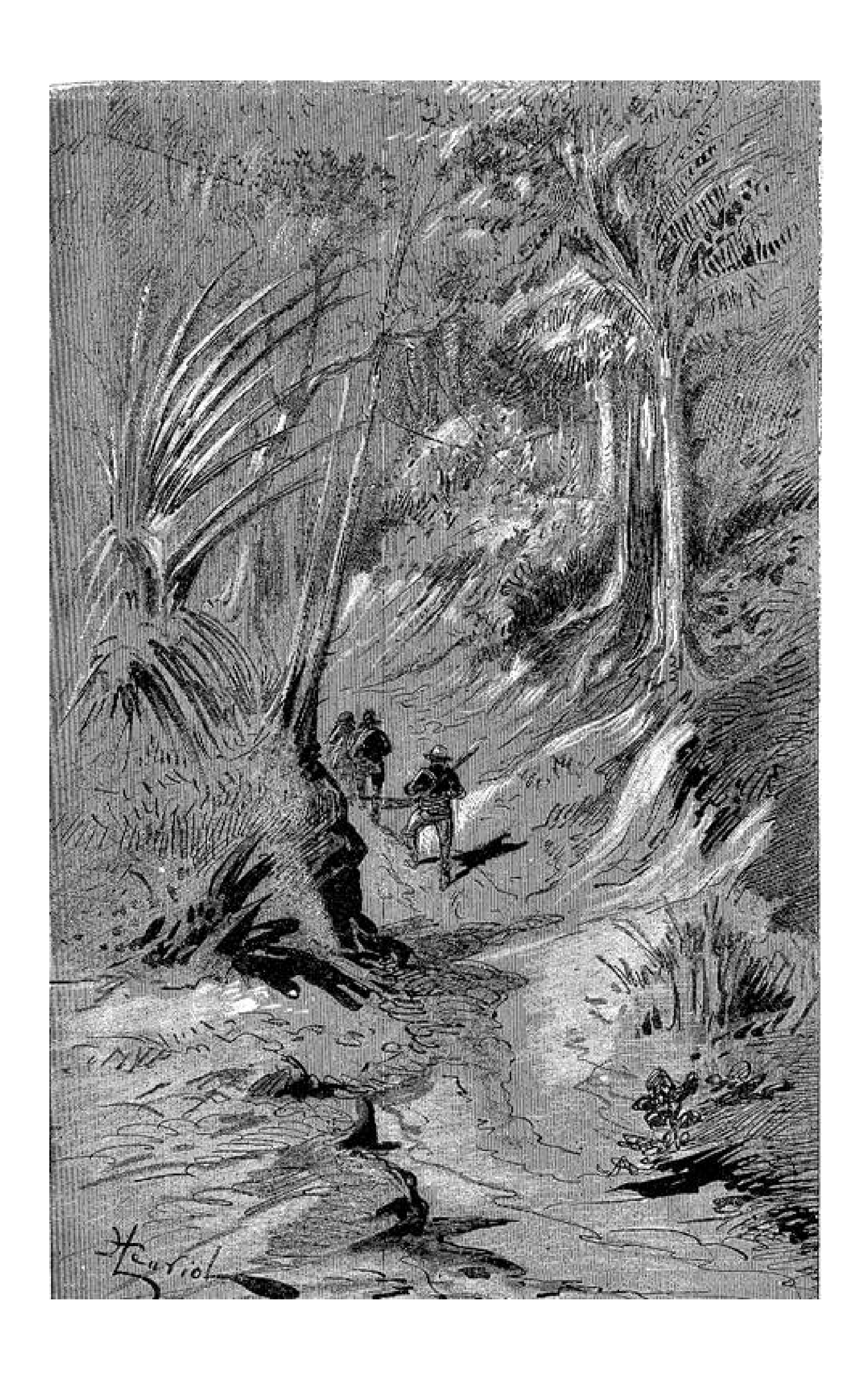
– Comment allons-nous faire pour ne pas nous égarer ? demanda M. de Flammermont.

– D'après mes observations, répondit le vieux savant, nous devons nous trouver, actuellement, sur la limite de la zone tropicale ; en nous guidant sur les étoiles, rien ne nous sera plus facile que de faire le tour de la planète, en nous dirigeant vers l'Est.

– Mais il doit certainement exister des mers et des océans, dans ce monde inconnu !... comment ferons-nous pour les traverser ?

– Nous aviserons.

Tout en causant, on s'était mis en marche et cinq minutes avaient suffi à parcourir un kilomètre ; on alla, de cette allure, jusqu'à minuit environ, traversant des plaines arides, franchissant des collines abruptes, se frayant à grand'peine un chemin à travers des forêts aux arbres titanesques, enchevêtrés de lianes énormes, fouillis inextricable dans lequel il leur fallait se débattre, comme des bestioles dans des toiles d'araignée immenses.



Puis, tout à coup, le ciel s'assombrit, l'atmosphère se couvrit de nuages épais derrière lesquels disparurent les étoiles scintillantes et les astres radieux, et des ombres opaques ensevelirent la planète comme dans un suaire de deuil.

Force fut aux voyageurs de faire halte pour attendre le jour.

À l'aube, comme ils se préparaient à repartir, désireux de profiter des quelques instants pendant lesquels la chaleur était supportable, pour faire encore quelques lieues, Mickhaïl Ossipoff, qui marchait en tête, s'arrêta brusquement.

– De l'eau ! exclama-t-il, de l'eau !

Étendant la main, il montrait à ses compagnons une nappe liquide qui, non loin de là, miroitait sous les rayons dorés du soleil ; sur la rive, des arbres gigantesques penchaient leur frondaison verdoyante qui semblait répandre, tout alentour, une fraîcheur délicieuse.

– Si vous m'en croyez, mes amis, dit le savant, nous pousserons jusque là, puis nous nous arrêterons pour attendre le crépuscule.

– À quelle distance croyez-vous que nous soyons de cette oasis ? demanda l'Américain en s'épongeant le front.

– Une quinzaine de kilomètres, tout au plus, répondit Fricoulet.

– C'est l'affaire d'une demi-heure ! un peu de courage et nous jouirons, jusqu'au soir, d'un repos délicieux.

Sur ces mots, prononcés d'un ton encourageant par M. de Flammermont, on se remit en marche.

Mais, chose singulière, les voyageurs, tout en avançant, ne paraissaient pas se rapprocher de leur but !

L'eau étincelait toujours et les arbres continuaient à dresser dans l'air, leur chevelure ; mais il semblait que le paysage reculât à l'approche d'Ossipoff et de ses compagnons.

L'Américain tira sa montre :

– Voilà déjà cinquante minutes que nous marchons, grommela-t-il, cinquante minutes pour faire quinze kilomètres ! c'est inadmissible ! vous vous êtes trompé dans l'estimation de la distance, mon cher monsieur Fricoulet !

– C'est bien possible, répliqua celui-ci qui, la main sur les yeux en guise d'abat-jour, examinait pensivement l'horizon.

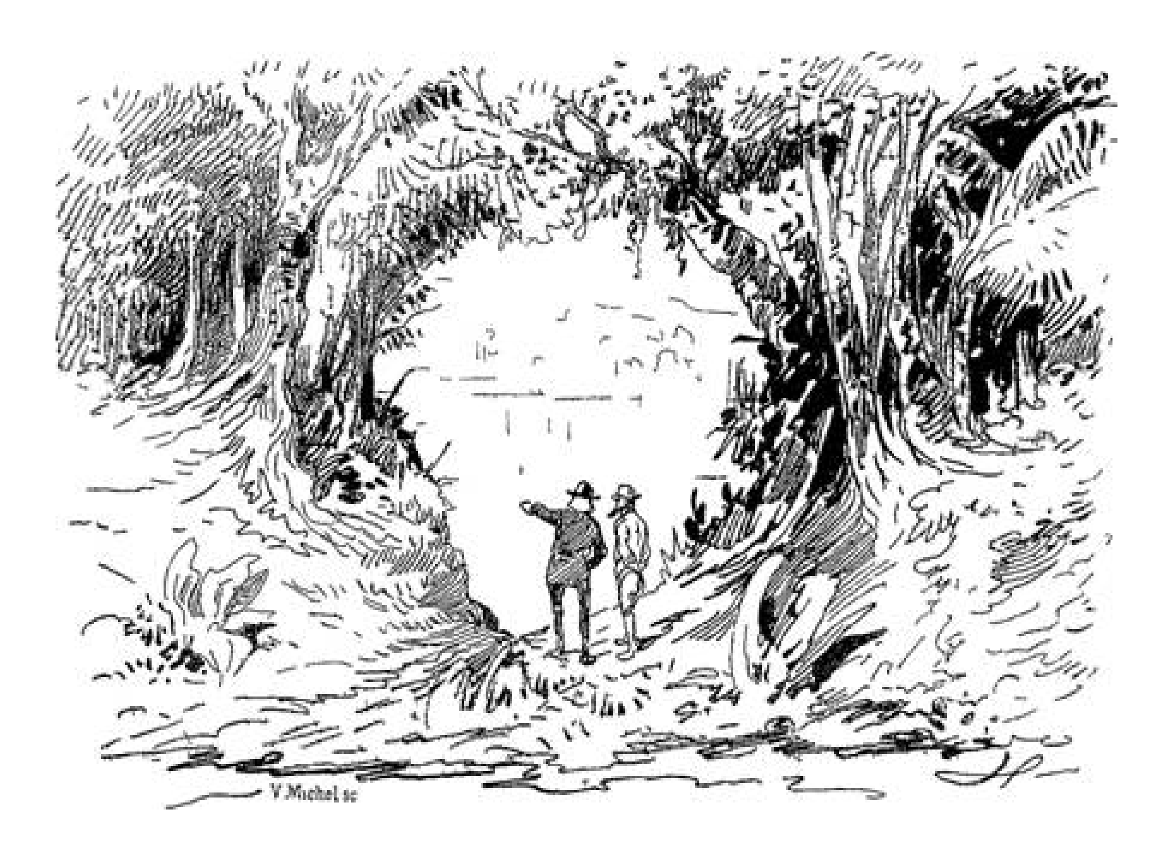
– Par exemple ! dit à son tour Gontran, il y a, dans ce qui se passe, quelque chose d'étrange, d'anormal ! remarquez-vous que cette eau, ces arbres, ont la même tonalité que tout à l'heure, or les règles de l'optique…

L'ingénieur frappa ses mains l'une contre l'autre.

– J'y suis, s'écria-t-il… j'ai l'explication du phénomène, c'est un mirage… nous sommes victimes d'une illusion d'optique semblable à celles qui se présentent souvent dans les déserts africains.

– Un mirage, répéta Farenheit d'un ton accablé, alors, cette eau n'existe pas ?

– À cela, il n'y aurait pas grand dommage, riposta Gontran, car elle doit être quelque peu brûlante, c'est l'ombre des arbres que je regrette.



– Ne nous désespérons pas, dit vivement Fricoulet, marchons encore un peu, il est fort possible que ce paysage existe réellement.

La constance des voyageurs fut soumise à une rude épreuve ; la contrée qu'ils traversaient était une sorte de désert aride, aussi loin que la vue pouvait s'étendre, on ne voyait qu'un sol jaunâtre et desséché… pas un arbre, pas un brin d'herbe ; du sable, du sable, toujours du sable et, au-dessus de la tête, dans le ciel pur, le disque énorme du soleil, versant à torrents ses rayons, qui leur calcinaient les membres et corrodaient leurs entrailles.

Enfin, à bout de forces, ils s'arrêtèrent, une toile de tente fut tendue sur quatre piquets et, dans le carré d'ombre que cet abri primitif projetait sur le sol brûlant, les voyageurs s'étendirent jusqu'au soir.

Lorsque, dans l'immensité sidérale, l'astre du jour eut été remplacé par la clarté plus douce de Vénus, les voyageurs

abandonnèrent leur campement, décidés à marcher jusqu'à ce qu'ils fussent sortis de ce pays désolé.

Vers minuit, enfin, après une cinquantaine de kilomètres parcourus, ils entrèrent dans une contrée nouvelle, et la végétation reparut, plus luxuriante encore qu'à l'endroit où ils avaient opéré leur descente ; aux sables du désert succédait une plaine fertile et gazonnée ; au loin, l'on entendait le murmure d'une eau courante, bruissant sur les cailloux.

– Farenheit ! Farenheit ! appela Ossipoff en voyant l'Américain prendre les devants, ou courez-vous ainsi ?

– Prendre un bain ! répondit-il sans s'arrêter.

– Mais le malheureux va s'échauder ! fit M. de Flammermont en se précipitant sur les traces de Farenheit.

Celui-ci avait quelques enjambées d'avance, si bien qu'il disparut sous les grands arbres, avant que le jeune homme l'eût rejoint.

Soudain l'Américain poussa un cri de joie ; semblable à une nappe d'argent, une immensité liquide s'étendait devant lui, reflétant, à sa surface, les astres étincelants qui fourmillaient au firmament.

– *By God !* grommela-t-il en précipitant sa course, fût-ce de l'eau à faire cuire des œufs, le bain me paraîtra frais auprès des rayons du soleil.

En deux bonds, il atteignit la rive, se débarrassa de ses vêtements, et ne conservant que son caleçon, entra dans l'eau.

Bien que chaude, l'eau lui parut, en effet, d'une température moins élevée que l'atmosphère embrasée de la journée, et il s'y plongea avec une volupté inouïe, piquant des têtes, faisant la planche, tirant des coupes savantes, en bon nageur qu'il était.



Sans y prendre garde, il s'était un peu éloigné de la rive et il ne songeait aucunement à mettre un terme à ses exercices aquatiques, lorsque tout à coup, à quelques mètres de lui, l'eau bouillonna fortement, en même temps qu'une masse sombre, émergeant à la surface, se dirigeait vers le bord.

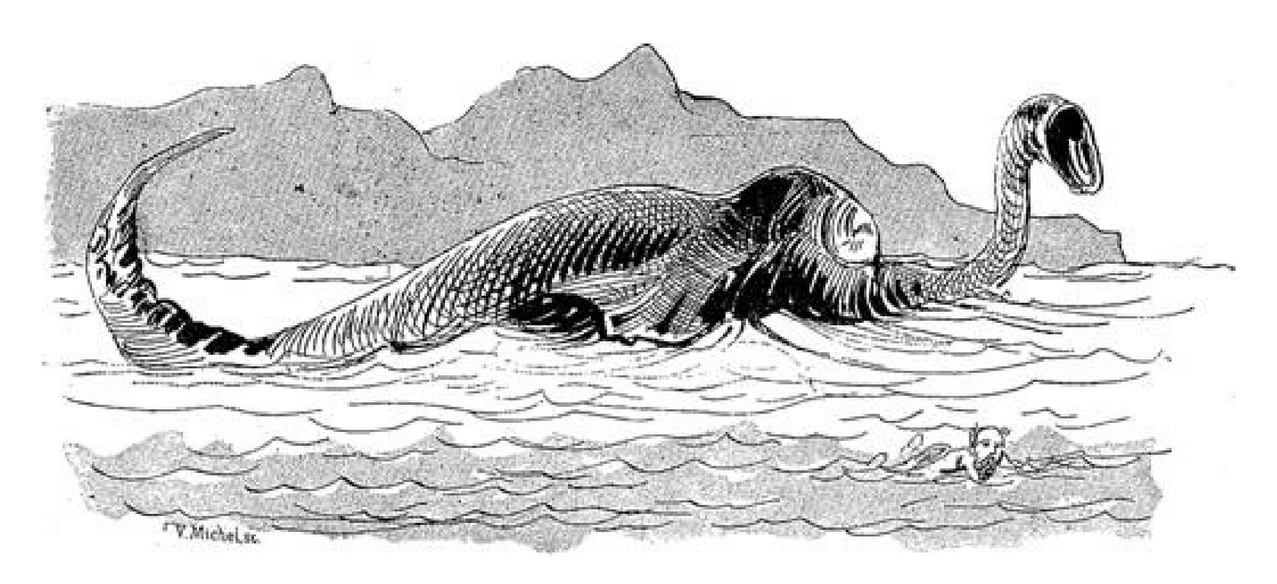
Tout de suite, l'idée des crocodiles vint à Farenheit et, en dépit de la température de l'eau, un frisson glacé lui courut le long de l'échine.

Instinctivement, sa main chercha son revolver à sa place habituelle ; mais il était en caleçon.

– *By God !* gronda-t-il, pourvu que les amis arrivent à temps.

Cependant, la masse inquiétante avait abordé et, lentement, péniblement, se hissait sur la rive en poussant des grognements formidables.

À la clarté de Vénus, l'Américain distinguait, bien qu'assez vaguement, un corps énorme terminé en forme de queue et ne paraissant pas mesurer moins de cinquante à soixante mètres, la partie antérieure de l'animal formait à elle seule la tête, tête monstrueuse, épouvantable, que terminait une trompe rigide en forme de cornet, assez semblable à celle dont était munie la tête de l'habitant mercurien dont les voyageurs s'étaient régalés.



De l'endroit où il se trouvait, Farenheit entendait l'aspiration puissante du monstre qui, déséquilibrant les couches atmosphériques, produisait des courants d'air violents dont le remous arrivait jusqu'au nageur.

Celui-ci était fort mal à son aise et maudissait la malencontreuse idée qu'il avait eue de prendre un bain.

Tout à coup, un cri terrible, n'ayant presque rien d'humain, parvint jusqu'à lui.

Puis aussitôt, une voix angoissée, venant de la rive, appela au secours !

– *By God !* grommela Farenheit, qu'arrive-t-il ?... le monstre aurait-il attaqué les amis ?

Et, sans réfléchir que ses mouvements pouvaient attirer l'attention de l'animal, il se mit à nager vigoureusement en faisant un léger détour, afin d'aller aborder au plus près et de prêter main forte à ses compagnons.

– Au secours !... au secours !... répéta la même voix.

L'Américain avançait rapidement.

– Courage ! cria-t-il, courage, me voici.

Comme pour lui répondre, le monstre poussa un hurlement qui déchira l'air effroyablement ; on eût dit le ronflement d'une sirène à vapeur.

Comme Farenheit sortait de l'eau, il aperçut une forme blanche cramponnée à un arbuste.

– Tenez ferme, cria-t-il, tenez ferme, me voici.

– À moi ! monsieur Farenheit, à moi !

– Mademoiselle Séléna ! s'exclama l'Américain, tellement stupéfait qu'il s'arrêta dans sa course.

– Vite !... vite !... je ne puis plus.

La forme blanche parut se détacher de l'arbre et, tout en résistant, s'avancer vers le monstre dont la trompe, braquée sur elle, semblait un gouffre prêt à l'engloutir.

En ce moment, un grand bruit se fit entendre sous les arbres ; c’était Ossipoff et ses compagnons qui accouraient à la recherche de Farenheit.



– Tirez ! tirez ! leur cria l’Américain, impuissant à sauver la jeune fille de la mort inévitable qui l’attendait.

Une dizaine de coups de feu éclatèrent, éveillant, dans le lointain, des échos semblables aux roulements du tonnerre.



Épouvanté par ce bruit auquel ses oreilles n’étaient point habituées, atteint peut être par l’un des projectiles, le monstre mercurien poussa un horrible grognement et, plongeant dans le lac, disparut aux yeux des Terriens.

– Séléna ! s’écria Gontran éperdu, en bondissant jusqu’à la forme blanche étendue sur le sol.

Presque en même temps que le jeune homme, Ossipoff fut auprès du corps de sa fille :

– Mon enfant ! gémit-il, ma fille adorée ! c’est toi ! c’est bien toi que je revois !

Il l’avait prise sur ses genoux et la berçait comme une enfant.

Fricoulet écarta un peu Gontran et plaça sa main sur la poitrine de la jeune fille.

– Elle n’est qu’évanouie, déclara-t-il, donc rassurez-vous, monsieur Ossipoff, et toi, Gontran, ne te désole pas, ce n’est absolument rien. Si vous le voulez bien, nous allons retourner, à marche forcée, jusqu’à l’endroit ou nous avons laissé notre sphère, là, je trouverai, dans ma caisse de pharmacie, les médicaments nécessaires à Mlle Séléna.

– Mais elle, fit Ossipoff, comment la transporterons-nous ?

– D’une manière fort simple, déclara Farenheit qui achevait de s’habiller, vous aller voir.

Il arracha, à l’arbre le plus voisin, deux branches longues et flexibles auxquelles il fixa l’ample redingote du vieillard, comme une toile tendue sur un lit de sangle.

On y déposa la jeune fille, puis lui et Gontran mettant sur leurs épaules les brancards de cette litière improvisée, partirent au pas gymnastique, suivis de Fricoulet et d'Ossipoff.



Tous les vingt kilomètres, les porteurs se relayaient ; tous les quarante kilomètres, on s'arrêtait dix minutes pour se reposer.

Quand l'aurore apparut, les voyageurs étaient réunis dans la sphère, autour de Séléna qui, sortie de sa torpeur, grâce aux soins intelligents de Fricoulet, leur souriait doucement.

Des quatre voyageurs, Farenheit était certainement celui qui manifestait la plus grande joie de voir la jeune fille revenue à elle.

– Comme vous êtes bon, sir Jonathan, dit Séléna en lui tendant la main, et comme cela paraît vous faire plaisir de me revoir.

– Dame ! répliqua l'Américain, je songe que vous allez pouvoir me donner des nouvelles de ce misérable.

– Moi ! répliqua-t-elle d'un air étonné, je ne puis rien vous dire de lui, sinon qu'il est parti voilà bientôt quatre jours.

– Parti ! s'écrièrent ensemble Ossipoff et ses compagnons, mais parti pour quelle destination ?

– Pour le Soleil.

– Mais, toi ?...

– Moi, il m'a abandonnée ici, parce que j'étais, pour le wagon, une surcharge qui pouvait compromettre son voyage.

Gontran serrait ses poings avec fureur.

– Ah ! le misérable... le misérable !... il me le paiera cher.

Farenheit, lui, répondit avec un rugissement :

– Pour cela, il faudrait que vous lui mettiez la main dessus ; or, comme nous sommes cloués ici pour le restant de nos jours, sans aucun espoir de revoir jamais notre planète natale...

– Qu'importe ! murmura Ossipoff tout à la joie de serrer dans ses bras sa fille chérie.

– *By God !* grommela l'Américain, vous en parlez à votre aise, vous avez retrouvé votre fille ; mais Sharp m'échappe encore une fois.

– Et cette fois est la bonne, ricana Fricoulet.

Sir Jonathan haussa les épaules et s'éloigna pour aller à la recherche d'habitants de Mercure sur lesquels il pût passer sa fureur.

En effet, il revint, au bout d'une demi-heure, portant attaché, tout autour de lui, à sa ceinture, un chapelet de volatiles en tous points semblables à celui que Gontran avait tué.



– Belle chasse ! dit Fricoulet en se frottant les mains avec un visible contentement.

– Figurez-vous, répliqua l'Américain, qu'il se passe dans le ciel quelque chose de fort singulier ; on dirait qu'il y a une étoile qui grandit à vue d'œil.

L'ingénieur haussa les épaules en riant.

– Illusion d'optique, dit-il.

– Je vous affirme que j'ai vu net, même que cette étoile illumine, de son rayonnement, toute une partie de l'espace.

L'Américain parlait si ferme et d'un ton si convaincu que Fricoulet le suivit au dehors.

À peine eut-il jeté les yeux sur le ciel qu'il rentra précipitamment ; muni de la lunette d'Ossipoff, il la braqua sur le point désigné par l'Américain :

– Une comète ! une comète ! s'écria-t-il.

Tout le monde, même Séléna, vint le rejoindre.

Le vieux savant arracha, des mains de l'ingénieur, l'instrument qu'il dirigea vers l'astre et demeura longtemps en contemplation.

Enfin, il murmura :

– En effet, c'est une comète.

Puis aussitôt, jetant un regard circulaire sur le paysage :

– Si vous m'en croyez, dit-il, nous nous établirons provisoirement au sommet de cette petite colline que vous voyez là-bas ; nous y serons admirablement bien pour nous livrer à nos observations astronomiques ; en même temps, au point de vue hygiénique, nous aurons moins à souffrir du rayonnement.

En raison du peu de pesanteur à la surface de la planète, les quatre Terriens eurent tôt fait de rouler la sphère jusqu'à l'endroit indiqué par le vieux savant ; c'était une petite éminence boisée, élevée d'une cinquantaine de mètres au-dessus du niveau du sol, et descendant, en pente douce,

jusqu'au ruisseau où sir Jonathan avait pris, l'avant-veille, un bain de pieds si malencontreux.

Quand il s'éveilla, le lendemain matin, le premier soin d'Ossipoff fut de gravir l'escalier intérieur qui conduisait au sommet de la sphère où il avait installé des instruments d'optique.

Aux cris qu'il poussa, ses compagnons le rejoignirent et aperçurent, avançant vers le Soleil avec une rapidité vertigineuse, le météore de la veille qui étalait, en travers du ciel, une queue immense.

Après être demeurée un moment silencieuse, éblouie par ce spectacle féerique, Séléna demanda :

– Chaque comète a un nom, n'est-ce pas, père ?… Comment donc s'appelle celle-ci ?

L'astronome hocha la tête, d'un air de doute.

– Je l'ignore, répondit-il.

– Comment, vous l'ignorez ? je croyais cependant…

– Tu croyais mal, répliqua-t-il d'un ton un peu sec, ces corps errants, baptisés du nom de comètes, sont aussi nombreux dans l'espace que les poissons au sein de l'Océan ; il se peut donc que nous ayons sous les yeux une comète nouvelle, arrivant de l'infini et que notre Soleil fait dévier de sa route.

En ce moment, Gontran fit un léger saut en arrière.

– Dites donc, fit-il, n'y a-t-il pas à craindre que cette comète ne nous heurte en passant ; elle paraît venir directement sur nous.

Fricoulet, qui examinait l'astre avec attention, murmura :

– Tu pourrais bien pronostiquer juste, car elle va certainement couper l'orbite de Mercure.

Et, après un moment, il ajouta :

– Ça, par exemple, pourrait bien être la fin ; qui sait, en effet, ce qui sortirait d'un abordage semblable.

Toute la journée, en dépit des torrents de feu qui tombaient du ciel, les Terriens demeurèrent à leur poste d'observation, regardant croître, avec terreur, cet astre qui, peut-être, leur apportait la mort ; maintenant on distinguait nettement les trois parties de la comète : la tête énorme, monstrueuse, entourée de sa chevelure lumineuse auprès de laquelle la lumière solaire pâlissait, et sa queue qui balayait l'espace de son panache enflammé.

Comme la nuit approchait, l'atmosphère parut soudain s'embraser, la chaleur devint étouffante, l'air se raréfia et, sous le coup d'une inexplicable asphyxie, les voyageurs perdirent connaissance.



CHAPITRE IX

À CHEVAL SUR UNE COMÈTE


ARBLEU ! voilà qui est fort !

Assis sur son séant, M. de Flammermont considérait avec stupeur ses compagnons étendus autour de lui, dans des positions diverses et dormant d'un profond sommeil.

Le jeune homme venait de se réveiller et ses yeux, en s'ouvrant, s'étaient naturellement tournés vers Séléna.

Mais Gontran était-il insuffisamment réveillé ou bien était-il le jouet d'une illusion d'optique ? toujours est-il que le gracieux visage de la jeune fille lui parut noir comme de l'encre.

Il regarda les autres voyageurs ; tous, des pieds à la tête, lui semblèrent avoir été plonges dans un bain de suie.

– Voyons, balbutia-t-il, voyons, je rêve, ou bien, pendant mon sommeil, il m'est survenu, dans la rétine, quelque incompréhensible accident.



Il voulut se frotter les yeux ; mais un brusque mouvement arrêta ses mains à mi-chemin.

Ses mains, à lui aussi, étaient noires et son complet de coutil blanc paraissait avoir été amidonné avec du noir animal.

– Cela ! par exemple ! c'est trop fort !

Non sans peine, engourdi encore par l'étrange sommeil qui l'avait terrassé en même temps que ses compagnons, il se leva et s'approchant de Fricoulet, le secoua violemment par les épaules.

– Hein !... quoi !... qu'arrive-t-il ? grogna l'ingénieur en sursautant.

Puis, apercevant Gontran, qui penchait vers lui son regard anxieux, il partit d'un grand éclat de rire.

– Ah ! fit-il, elle est bien bonne !... mais tu t'es trompé de savon, mon pauvre ami... à moins que tu n'aies l'épiderme si sensible qu'en vingt-quatre heures le soleil ait pu te transformer en nègre d'Éthiopie.

Et il riait à se tordre ; mais son hilarité augmenta lorsqu'il s'aperçut qu'autour de lui tout le monde avait subi le sort de M. de Flammermont.



– Ah ! les bonnes têtes ! exclama-t-il... regarde donc, Gontran ; Ossipoff, avec ses cheveux et sa barbe en broussailles, ressemble exactement à une tête de loup... ah ! ah ! et Farenheit !... non, Farenheit vaut son pesant d'or !

Enfin, il réussit à reprendre son sérieux et demanda :

– Qu'est-ce que cette mauvaise plaisanterie ?

– C'est pour en avoir l'explication, bougonna Gontran, que je viens de te réveiller... car, tu te moques des autres... mais si tu te donnais la peine de te regarder...

Il avait tiré de son vêtement un petit nécessaire de poche et tendait à l'ingénieur une glace minuscule, tout juste assez grande pour que l'on pût s'y mirer un œil ou le bout du nez.

Fricoulet aperçut alors la face d'Auvergnat la plus réussie qui ait jamais embelli la boutique d'un charbonnier.

– Oh ! elle est bien bonne !… elle est bien bonne !… s'exclama-t-il en riant aux larmes.

– Tu ferais bien mieux de m'expliquer la cause de ce phénomène, grommela Gontran.

L'ingénieur promenait ses regards autour de lui, espérant trouver, dans le paysage, quelque indice capable de le mettre sur la trace de ce qu'il cherchait.

Rien n'avait changé : ses compagnons et lui étaient bien, comme la veille, au sommet de la colline où ils avaient roulé la sphère ; là-bas, dans le fond de la vallée, s'estompant dans une sorte de brume, apparaissait le dôme arrondi de la forêt et le bruit du ruisseau, chantant sur ses cailloux, parvenait jusqu'à eux.

Alors il leva le nez en l'air ; le ciel était obscurci par une sorte de brouillard qui tombait en pluie fine ou plutôt en poussière impalpable, jetant sur le sol, sur les plantes, sur les arbres, une teinte uniformément grise et désolante.

– As-tu visité quelquefois un pays minier ? demanda tout à coup l'ingénieur.

– Non ; pourquoi ?

– Parce que ce qui nous entoure en a absolument l'aspect ; on jurerait que ce qui flotte dans l'air est de la poussière de charbon.

– Tout cela ne nous dit pas…

– Pourquoi nous sommes ridicules à ce point, tu as raison ; mais peut-être M. Ossipoff pourra-t-il nous éclairer à ce sujet.

Et il s'avançait vers le vieillard avec l'intention de le réveiller.

Gontran l'arrêta et, se plantant devant son ami :

– Ai-je l'air si grotesque que cela ? demanda-t-il d'un ton navré.

– Grotesque ! non… mais enfin, tu as l'air d'un nègre.

Et il reprit aussitôt :

– D'un nègre comme il faut, s'entend.

Le jeune comte eut un geste désespéré.

– Mais je ne veux pas que Séléna me voie ainsi.



Fricoulet haussa les épaules :

– Quel inconvénient trouves-tu à cela, puisqu'il en est de même pour elle ? au contraire, vous formez, elle et toi, le couple le mieux assorti qui se puisse contempler, au point de vue couleur, bien entendu.

– Ah ! murmura Gontran, elle, c'est bien différent… une femme est toujours charmante.

Fricoulet fit la grimace.

– Tandis que tu crains pour ton prestige, dit-il ironiquement ; au fait peut-être est-il préférable que nous nous débarbouillions ; le ruisseau est à deux pas ; courons y faire nos ablutions, avant qu'ils ne se réveillent.

En quelques enjambées, les deux amis dévalèrent sur le flanc de la colline, soulevant, à chacun de leurs pas, des nuages de poussière fine et impalpable dont le sol était couvert.

Gontran, qui avait devancé Fricoulet de quelques mètres, poussa un cri désespéré en lui montrant le ruisseau d'un geste désespéré.

– De l'encre !… fit-il… c'est de l'encre qui coule là… ma parole ! c'est à devenir fou.

L'ingénieur s'agenouilla sur la rive, prit dans sa main quelques gouttes d'eau et constata, avec stupéfaction, que le ruisseau avait, lui aussi, subi une transformation analogue à la leur.

– Eh bien ? demanda M. de Flammermont.

– Je n'y comprends rien.

En ce moment, des cris éclatèrent du côté du campement et les deux jeunes gens, croyant à un accident, se hâtèrent de rejoindre leurs compagnons.

Ceux-ci, réveillés, étaient debout, gesticulant comme des fous, et parlant avec une rapidité extrême.

– Je vous dis, hurlait Farenheit, que c'est une mauvaise plaisanterie ; or, comme nous ne sommes pas à l'époque du carnaval, je n'admets pas qu'on abuse de mon sommeil pour me ridiculiser ainsi.

– Mais vous êtes dans l'erreur, mon cher sir Jonathan ; comment voulez-vous admettre que M. de Flammermont, un homme sérieux, un homme si bien élevé, se soit permis… ah ! pour ce qui est du petit Fricoulet, celui-là, je croirais volontiers…

– Mais non, papa, disait à son tour Séléna, M. Gontran n'eût certainement pas permis que M. Fricoulet me barbouillât de la sorte.

– Alors ! quoi ! quoi !… rugit l'Américain, en mettant le revolver au poing… je ne puis cependant pas supporter qu'on humilie en moi le pavillon étoilé des États-Unis !…

Un éclat de rire moqueur retentissant derrière lui, fit retourner Farenheit qui se trouva face à face avec l'ingénieur.

– *By God !* s'exclama-t-il, vous aussi !

– Mais oui, moi aussi ; comme vous, comme Gontran, comme les arbres, comme le ruisseau même…

Et frappant amicalement sur l'épaule de l'Américain :

– Calmez-vous, sir Jonathan, dit-il ; l’auteur de cette aimable fumisterie – car c’est littéralement une farce de fumiste – n’est pas parmi nous… il est au-dessus de nous et bien à l’abri de vos coups… car je suppose tout simplement que c’est dame Nature.



Ossipoff eut un brusque haut-le-corps.

– Que supposez-vous donc ? murmura-t-il.

– Moi ! absolument rien, sinon que nous sommes en présence d’un phénomène propre, sans doute, à la planète sur laquelle nous nous trouvons en ce moment.

L’Américain se croisa les bras et s’adressant au vieillard, il lui dit avec une surprenante animation :

– Et vous croyez que je vais me contenter de cela, moi ? moi, que vous avez entraîné dans cette aventure inouïe, et sans précédent ! comment, un phénomène se présente et vous, des savants, vous dont le métier est d’expliquer aux ignorants…

– Ou aux imbéciles, dit Fricoulet.

– Ou aux imbéciles, répéta l’Américain, la cause de ce phénomène, vous vous taisez… vous ne trouvez rien à répondre ! – Non, mon cher monsieur, cela ne peut se passer ainsi – puisque vous vous êtes fait une spécialité du ciel, vous devez comprendre les choses qui s’y passent… erreur, monsieur Ossipoff, erreur vous répondrez.

Et il braqua le canon de son revolver sur la poitrine du vieillard.

Séléna jeta un cri et Gontran, se précipitant sur l’Américain, le désarma.

Froidement Farenheit prit sa carabine et l’arma.

– Ah çà ! s’écria Fricoulet, vous êtes fou !… est-ce depuis que vous êtes déguisé en nègre que vous devenez aussi féroce ?

Ossipoff, impassible jusque-là, s’avança vers l’Américain, les poings fermés, dans une attitude menaçante.

– Laissez, gronda-t-il, laissez, je me charge seul de lui faire son affaire.

Fricoulet le saisit à bras le corps.

– Y pensez-vous, monsieur Ossipoff ! s’exclama-t-il… mais vous aussi, vous perdez la tête, voyons ! que diable ! un peu de sang-froid… deux hommes comme vous et sir Jonathan ne peuvent en venir aux mains pour une misérable question comme celle qui vous divise.



Tout en parlant, il faisait tous ses efforts pour contenir le vieillard qui se débattait, criant, vociférant comme un énergumène.

Brusquement, Farenheit détendit ses bras auxquels Gontran se suspendait et la secousse fut si violente, si inattendue, que le pauvre jeune homme s'en alla rouler, les quatre fers en l'air, à une cinquantaine de mètres.

Puis, jetant sa carabine sur son épaule, l'Américain tourna les talons et partit à grandes enjambées ; en quelques secondes, il eut disparu.

Gontran revint, furieux et proférant des menaces de mort :

– Où est-il ? gronda-t-il, où est-il ?

Personne ne lui répondit : Ossipoff, assis sur le sol, était plongé déjà dans une série de calculs gigantesques, accompagnés de dessins bizarres.

Séléna, le visage caché dans les mains, pleurait à chaudes larmes, en poussant de petits gémissements plaintifs.

Gontran tournait autour de la sphère, comme un cheval de manège, grinçant des dents et dressant vers le ciel ses poings menaçants.



Tout à coup, le hasard de sa course l'ayant amené devant la jeune fille, il s'arrêta net et, d'une voix amère, presque insolente, il demanda :

– En vérité, mademoiselle, je vous serais bien reconnaissant si vous vouliez me dire la cause de ce désespoir…

pourquoi ces pleurs ? sans doute, parce que la nature s'est plu à noircir mon teint…

Il eut un hochement de tête et ajouta, avec un ricanement :

– Parbleu ! je comprends ! pauvre imbécile que j'étais… c'était mon physique qui vous plaisait… point autre chose… et ce physique étant détérioré, à votre point de vue, votre affection s'en va avec vos pleurs… mais si la beauté de mon âme, mademoiselle, était entrée pour quelque chose dans l'amour que vous vouliez bien avoir pour moi, vous ne vous désoleriez pas ainsi que vous le faites… car l'enveloppe matérielle, qu'est-ce que cela, je vous le demande, auprès… ?

Il s'arrêta et apercevant Fricoulet qui l'écoutait parler, en fixant sur lui des regards ahuris :

– Du reste, votre attitude me prouve surabondamment que vous ne possédez que des notions fort imparfaites sur l'esthétique. Fricoulet vous dira qu'il y a de beaux nègres comme il y a de beaux blancs… l'esthétique à ce point commun avec la morale, c'est qu'elle dépend de l'éducation… elle change avec les latitudes.

Il parlait avec rapidité, hachant ses phrases, mâchonnant ses mots, tellement que Fricoulet ne pouvait l'interrompre.

– La morale, répéta le jeune comte avec un éclat de rire étrange… Tenez, mademoiselle, il y a des choses que vous ne savez probablement pas… Certaines peuplades de la Terre de feu ont coutume de manger les vieillards…

À ces mots, Séléna poussa un cri perçant et se précipitant vers son père, lui fit un rempart de son corps.

– Prenez garde, père, fit-elle, Monsieur de Flammermont veut vous manger.

Le vieillard suspendit son crayon :

– Qu'importe répondit-il froidement, je lui abandonne mon corps, à la condition qu'il me laisse ma tête pour calculer.

Et il se replongea dans ses raisonnements.

Gontran poursuivit en haussant les épaules :

– Il en est de même pour la beauté, si j'appartenais à certaines peuplades de l'Océanie, je pourrais trouver fort mauvais que vous ne portiez ni plumes dans les cheveux, ni coquillages dans les oreilles, ni anneau dans le nez.

Séléna se redressa et d'une voix pleine de dignité :

– Du moment que pour vous plaire, monsieur, il me faut renoncer aux coutumes de mon pays, c'est que vous ne m'aimez plus… c'est bien, monsieur, je vous rends votre promesse.

Et toute pleurante, elle se précipita dans les bras de son père qu'elle faillit jeter à la renverse. Fricoulet assistait, muet et impassible, à cette scène bizarre. Il prit sa tête à deux mains et murmura :

– Ma parole ! je deviens fou !

Puis s'approchant de Séléna :

– Ne pleurez donc pas ainsi, mademoiselle, dit-il d'un ton dégagé, un fiancé de perdu, dix de retrouvés, il vous rend votre promesse, voulez-vous me la passer et prier monsieur votre père de me demander ma main !

Aussitôt Gontran répliqua :

– Puisqu'il en est ainsi, je demande à retourner à Paris ; j'ai brisé ma carrière à cause de ce vieil ingrat, j'ai quitté ma famille, ma patrie pour cette pimbêche ; mais, du moment que tout est rompu !

Il s'interrompit brusquement, saisi à la gorge par Fricoulet qui lui cria d'une voix furieuse :

– Ingrat !… pimbêche !… retire ces deux épithètes, ou sinon…

Un geste menaçant compléta sa phrase.

– De quoi te mêles-tu ? gronda le jeune comte.

– Je défends l'honneur de ma nouvelle famille, répliqua l'ingénieur.

Pendant ce colloque, Ossipoff, impassible, continuait ses calculs et Séléna pleurait de plus belle.

– Du reste, poursuivit Fricoulet d'une voix vibrante, en accompagnant ses paroles de mouvements désordonnés, du reste, que fais-tu ici ? maintenant que tu n'es plus le fiancé de Mlle Séléna, tu deviens un gêneur… un importun, retourne-t-en chez toi et laisse-nous jouir en paix de notre lune de miel.

– Mais je ne demande que cela, hurla M. de Flammermont, je ne demande qu'à rejoindre mon poste à Pétersbourg… la diplomatie, voilà mon fait ; quant au mariage, ce n'était qu'une vocation d'occasion !

– En ce cas, qui te retient ?

Le jeune homme haussa les épaules.

– Crois-tu, par hasard, que je puis m'en retourner à pied !

– Est-ce le moyen de locomotion qui te manque ? grommela l'ingénieur en tirant son carnet sur lequel il griffonna quelques traits indéfinissables… tiens, regarde et dis-moi ce que tu penses de cela !

Gontran ouvrit démesurément les yeux.

– Cela ! balbutia-t-il… cela…

– Eh ! oui !… comment ! toi, un savant, tu ne comprends pas que je vient d'inventer une machine qui va te permettre d'atteindre jusqu'aux étoiles ?…

– Mais c'est en France que je veux aller.

– Eh ! tout chemin mène à Rome… la distance n'est qu'un vain mot ; les astres sont aussi rapprochés les uns des autres que les molécules d'un morceau d'acier… pour abandonner ce monde en fusion, il nous suffit d'enjamber un autre monde, eh bien ! enjambons…

Tout en écoutant discourir son ami, Gontran avait choisi, dans son porte-cigare, un havane blond, très sec ; puis après l'avoir fait, en véritable connaisseur, craquer tout contre son oreille, il en avait délicatement coupé l'extrémité avec son canif ; ensuite il l'avait porté à ses lèvres, l'avait légèrement humecté en le roulant d'un air gourmand.

Puis, prenant une allumette, il la frotta.

Aussitôt, phénomène étrange et inexplicable, l'allumette s'enflamma en produisant une détonation épouvantable, en même temps une lueur intense, d'un insoutenable éclat, illumina l'espace.

Tous, Gontran le premier, poussèrent un cri de stupéfaction. Mickhaïl Ossipoff releva la tête de dessus ses calculs algébriques et considéra fort attentivement l'allumette qui projetait, dans un rayon de vingt-cinq mètres, une lumière semblable à celle d'un bec électrique.



M. de Flammermont demeurait tout interdit, son cigare d'une main, son allumette de l'autre, très perplexe de savoir s'il devait se servir de l'une pour allumer l'autre.

Le vieux savant s'était levé et examinait, avec une attention soutenue, cet inexplicable phénomène.

– Singulier… singulier… balbutia-t-il, les sourcils froncés et les paupières à demi-baissées… est-ce que… ?

Et tournant lentement sur ses talons, en mettant la main au-dessus de ses yeux pour donner à son rayon visuel plus d'étendue, il examinait le paysage d'un air soucieux.

En ce moment, on vit accourir, gravissant à grandes enjambées le flanc de la colline, Jonathan Farenheit.

– *By God !* s'exclama-t-il en s'arrêtant essoufflé à quelques pas d'eux, vous voilà tous debout… j'ai eu une peur horrible.

Et, avec son mouchoir, il s'épongeait le front tout trempé de sueur.

– Qu'avez-vous donc ? demanda Gontran, et pourquoi cette émotion ?

L'Américain se retourna vers le jeune homme.

– Figurez-vous, répondit-il, qu'il vient de m'arriver une chose singulière ; tenez, la même à peu près que celle qui nous est survenue avant hier au sujet de l'eau et des arbres, dans le désert.

– Un mirage ! s'écrièrent les Terriens.

– Oui, un mirage… il m'a semblé voir briller tout à coup, au sommet de cette colline, comme un immense bûcher… une espèce de phare qui projetait jusqu'à moi ses rayons lumineux… alors, j'ai cru que quelque danger vous menaçait… c'est pourquoi je suis accouru.

M. de Flammermont prit dans sa poche une allumette et, la tendant à l'Américain :

– Le bûcher, le phare, dit-il, le voici.

Sir Jonathan frappa du pied avec colère.

– Allons, grommela-t-il, voilà les sottes plaisanteries qui recommencent ; j'aime autant m'en aller… d'autant plus que j'ai vu là-bas des choses assez singulières…

Il n'avait pas fini ces mots qu'il se trouva entouré.

– Des choses singulières, répéta Mickhaïl Ossipoff d'un ton fort bizarre, et lesquelles donc ?



– D'abord, le pays a, depuis hier, complètement changé ; la forêt, sur la lisière de laquelle notre sphère s'était arrêtée et que

nous avons dû traverser avant de pénétrer dans cet effroyable désert où nous avons pensé laisser nos os, la forêt n'existe plus.

– N'existe plus ! s'écria Gontran… ah çà ! sir Jonathan, vous vous moquez de nous !

Et il étendait la main vers les arbres qui dressaient, en bas de la colline, leurs cimes feuillues.

Fricoulet regarda Ossipoff en mettant, d'un geste significatif, son doigt sur son front et en désignant l'Américain d'un hochement de tête imperceptible.

– Mon pauvre Farenheit, dit le vieillard, vous avez été victime d'un mirage, car d'ici vous voyez bien les arbres tout comme nous les voyons nous-mêmes !

– Oui, je les vois et, en bas, je les ai vus de même, mais, c'est à peine si cette forêt qui, hier encore, avait plusieurs lieues d'étendue, mesure aujourd'hui quelques mètres de profondeur !

– Ah ! bah ! et qu'y a-t-il maintenant à la place des arbres ?

– Un pays étrange, tout nouveau, avec des montagnes de diamant !

Ceux qui l'écoutaient haussèrent les épaules, le considérant avec compassion.

– Vous me croyez idiot, grommela-t-il, je ne le suis pas plus que vous, et si je ne m'étais ému à tort au sujet du danger imaginaire que vous courriez… j'aurais déjà exploré ce pays fantastique et merveilleux… Du reste, vous n'avez qu'à venir avec moi…

– Eh ! sir Jonathan, répliqua M. de Flammermont, laissez-nous donc tranquilles avec vos contes de fée…

– Pas plus contes de fée que votre histoire d'allumette, mon cher.

– Oh ! par exemple ! voilà qui est fort ! riposta Gontran.

Et frottant aussitôt l'allumette qu'il tenait entre les doigts, il provoqua un phénomène identiquement semblable au premier.



L'Américain, surpris par l'aveuglante lumière qui lui jaillit subitement au visage, bondit en arrière avec un *by God !* formidable.

Tout à coup, Mickhaïl Ossipoff s'écria d'une voix émue.

– Mes amis, mes bons amis ; il a dû se passer ici, pendant notre sommeil, des changements inexplicables, incompréhensibles, cette surexcitation nerveuse à laquelle nous

sommes en proie, l'explosion formidable produite par une simple allumette, voilà deux preuves, l'une morale, l'autre matérielle, qu'il s'est produit certainement dans l'atmosphère une perturbation profonde.

– Dame ! murmura Gontran, l'air n'est peut-être pas composé, à la surface de Mercure, des mêmes éléments qu'à la surface des autres planètes.

– En tout cas, quelle que soit sa composition, il n'y a aucune raison pour qu'aujourd'hui elle ne soit pas la même qu'hier, riposta Fricoulet, et cependant, il est certain…

– Certain que quoi ?

– Certain que l'expérience de l'allumette est chose probante, car je me rappelle qu'aux Arts et Métiers, bien souvent, le professeur nous a fait détonner de l'oxygène pur au moyen d'une simple allumette.

– Mais oui, s'écria Ossipoff, c'est bien de l'oxygène pur que nous respirons ! pouvons-nous attribuer à une autre cause l'espèce de folie qui nous a frappés subitement ? seulement…

– Seulement ? demandèrent en chœur les autres Terriens…

– Je me demande comment a pu être produit ce changement subit de l'atmosphère.

– Peut-être, insinua timidement M. de Flammermont, peut-être est-ce ainsi que la comète manifeste son influence.

Le vieux savant se frappa le front.

– C'est juste,… murmura-t-il, la comète… Je l'avais oubliée totalement.

– Mais qu'est-elle donc devenue ? demanda Fricoulet en pirouettant sur ses talons, le nez en l'air, pour fouiller le ciel aux quatre points cardinaux.

– Elle a disparu.

– Disparu ! s'écria Ossipoff, ce n'est pas possible.

Il se précipita sur sa lunette et la braqua successivement dans toutes les directions :

– Rien, balbutia-t-il stupéfait… absolument rien !… voilà qui est incompréhensible.

Et se tournant vers M. de Flammermont :

– Comment expliquez-vous cela ? demanda-t-il.

– Je ne l'explique pas, répondit le jeune homme avec un sang-froid merveilleux, je me borne à constater.

– Eh bien ? demanda Farenheit, en présence de ces faits surprenants et incompréhensibles, continuez-vous à mettre en doute ce que je vous ai dit tout à l'heure ?

– Vos montagnes de diamant !

– Oui, mes montagnes de diamant… suivez-moi et vous ne tarderez pas à vous assurer qu'elles existent bien réellement !

Il tourna les talons et descendit la colline, suivi de ses compagnons, dont le scepticisme premier avait fait place à une certaine angoisse. Dans quelle aventure nouvelle étaient-ils donc plongés ?

Chose bizarre, à mesure que s'abaissait le niveau du sol, l'air qu'ils respiraient leur paraissait n'être plus le même, en même temps, la fièvre qui leur brûlait le sang s'abaissait, leur cerveau se dégageait, leurs nerfs se détendaient, bref, peu à peu ils redevenaient eux-mêmes.

C'est à part eux qu'ils faisaient ces constatations, osant à peine se regarder, tout honteux qu'ils étaient de la folie passagère qui leur avait fait tenir un langage aussi ridicule.

Enfin, ils arrivèrent au ruisseau dans lequel Fricoulet et Gontran avaient tenté vainement de faire leurs ablutions ; d'un bond, ils le franchirent et se trouvèrent sur la lisière de la forêt dans laquelle ils s'engagèrent.

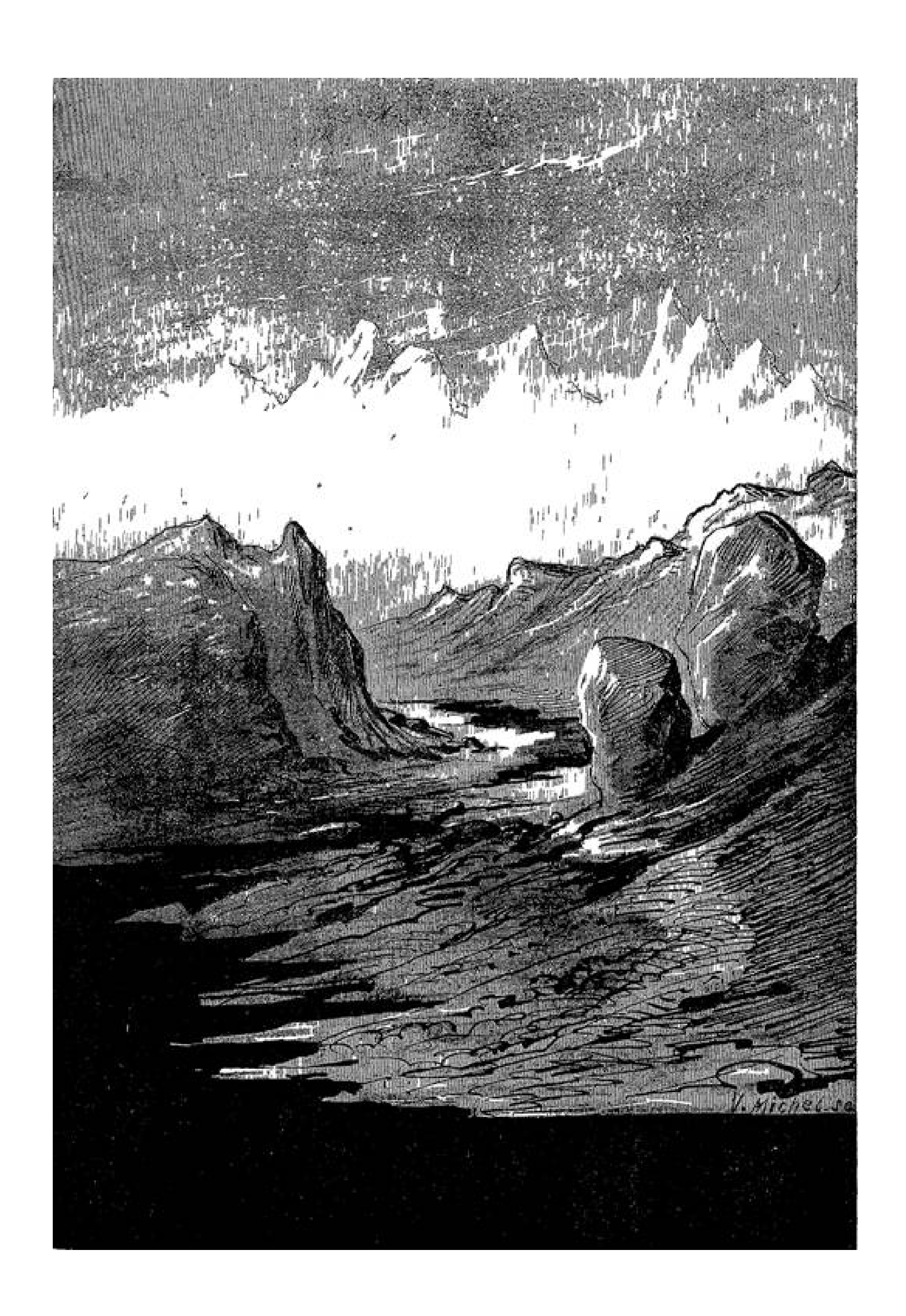
Au bout de quelques pas, ils s'arrêtèrent soudain, tous du même mouvement, en apercevant, à travers les arbres, un paysage qu'ils ne se rappelaient pas avoir vu la veille.

– Le mirage, toujours le mirage, grommela Fricoulet.

Néanmoins, il se remit en marche avec précaution et avança jusqu'au point où la forêt s'interrompait brusquement.

On eût dit qu'une main de géant avait arraché la portion de sol sur laquelle se trouvaient les Terriens, pour la transplanter en un autre monde tout différent de celui où les arbres mercuriens avaient pris racine.

Aussi loin que la vue pouvait s'étendre, l'œil embrassait un sol noir, couvert d'une fine poussière, brillant sous les rayons solaires, comme de la poussière de charbon de terre ; de ci, de là, émergeaient des blocs énormes, noirs aussi et miroitant comme de l'argent bruni.


V. Michel sc

Coupant cette plaine et courant du nord au sud, un fleuve charriait des eaux noirâtres au-dessus desquelles flottait un impalpable nuage gris.

Enfin, l'horizon était barré par une haute chaîne de montagnes, étincelant de tous les feux du soleil, qui se jouaient à leur surface polie comme des miroirs et qui renvoyaient jusqu'aux Terriens, des rayons irisés, comme l'eussent pu faire les énormes facettes de gigantesques brillants.

Muets d'ahurissement, Ossipoff et ses compagnons demeuraient immobiles sous les arbres, considérant ce pays étrange qui s'étendait devant eux, à quelques mètres au-dessous du niveau même de la forêt.

– Hein ! s'écria Farenheit après leur avoir laissé le temps d'admirer, hein ! étais-je aussi fou que vous le prétendiez, quand je vous disais avoir vu des montagnes de diamant ?

Et il étendait triomphalement la main vers l'horizon irradiant.

– De diamant… de diamant…, bougonna Fricoulet… rien ne prouve que ce ne soit pas tout simplement du cristal de roche.

L'Américain demeura un moment silencieux, la mine déconfite ; puis, soudain :

– Rien ne prouve non plus que ce ne soit pas du diamant, répliqua-t-il.

– D'accord ! riposta l'ingénieur ; il suffirait, d'ailleurs, d'avoir un échantillon…

Il n'avait pas prononcé ces mots, que Farenheit, enjambant le talus qui séparait du sol le tronçon de forêt, sur la lisière

duquel ses compagnons étaient arrêtés, s'élançait dans la direction des montagnes, objets de sa convoitise.

Au bout de quelques enjambées, les Terriens le virent s'arrêter, regarder à ses pieds, puis se baisser pour ramasser sans doute un objet qui avait attiré son attention.



Mais soudain, comme frappé de la foudre, l'Américain tomba à la renverse et demeura immobile.

Obéissant à l'impulsion de sa généreuse nature, croyant d'ailleurs à un simple accident, M. de Flammermont courut au secours de sir Jonathan.

Arrivé près de lui, il se pencha, mais, tout comme son compagnon, à peine le jeune homme se fut-il courbé vers le sol, qu'il roula comme une masse !

Séléna poussa un cri terrible et voulut s'élancer.

– Imprudente ! fit Ossipoff en la saisissant par les épaules.

Puis, se tournant vers Fricoulet :

– Il doit régner, au ras du sol, un air méphitique, lui dit-il rapidement ; comment faire pour sauver ces malheureux ?

Et, à sa fille qui sanglotait :

– Voyons, dit-il, ne t'affole pas… laisse nous le temps de réfléchir ; à nous deux, que diable ! nous trouverons bien une idée.

– Je l'ai trouvée, cria Fricoulet, ne bougez pas et attendez-moi ici.

Et, courant à toutes jambes, il disparut derrière les arbres, dans la direction de la colline.

Quelques instants après, il revenait, ayant endossé un respirol et faisant signe au vieillard d'avoir bon espoir, il se précipitait vers l'endroit ou gisaient, côte à côte,

M. de Flammermont et sir Jonathan, soulevant, dans sa course, autour de lui, des nuages de poussière noire et opaque.

L'un après l'autre, il chargea sur ses épaules, les deux corps inertes et, toujours courant, revint vers Ossipoff.

Puis, arrachant brusquement son respirol, il cria au vieux savant :

– Chargez-vous de Gontran, moi, je garde l'Américain, et vite, vite, à la sphère.



Sans demander d'explication, Ossipoff prit M. de Flammermont sur son dos, et, aussi rapidement que possible, suivit l'ingénieur qui courait devant lui.

En quelques enjambées, on eut atteint le sommet de la colline, la, on étendit les deux malades côte à côte, et Fricoulet collant sa bouche à la leur, se mit à leur insuffler l'air de ses propres poumons, ainsi que cela se pratique pour les noyés.

– Mais pourquoi les avoir transportés ici ? murmura Séléna qui épiait, avec anxiété, les résultats de ce sauvetage.

– Parce que l'air que nous respirons étant composé d'oxygène pur, la médication que j'emploie doit être plus énergique.

Comme il achevait ces mots, l'Américain se redressa sur son séant, saluant, par un formidable éternuement, son retour à la vie ; on eût dit que Gontran n'attendait que ce signal pour sortir de sa torpeur et, comme un écho fidèle, son éternuement répondit à celui de l'Américain.

– Brrr ! fit celui-ci en se secouant les membres, quelle désagréable sensation.

– Moi, dit à son tour M. de Flammermont, je n'ai rien senti, ça a été comme un coup de massue que l'on m'eût asséné sur la nuque.

– Certainement, affirma Ossipoff, il règne à la surface de ce sol une couche de gaz irrespirables : ammoniaque, acide carbonique, ou autre de même nature… Qu'est-ce que cela peut bien signifier ?

Et Fricoulet dit à son tour :

– Acide carbonique dans le bas,… oxygène pur dans le haut, c'est inexplicable.

– À moins, répondit Gontran qui en revenait à ses moutons, à moins que vous n'adoptiez mon idée de l'influence de la comète.

– Eh ! riposta Fricoulet, la comète, la comète ! c'est fort joli à dire, cependant tu conviendras que si elle avait dû exercer sur

Mercure une influence quelconque, c'est lorsqu'elle se trouvait à proximité, tandis que, maintenant, on ne la voit même plus.

– En effet, continua Ossipoff, ce que dit M. Fricoulet me paraît logique, j'ai eu beau fouiller le ciel dans tous les sens, nulle part je n'ai trouvé trace de comète… elle est donc, à présent, à une telle distance que l'on ne peut admettre son influence.

Un éclat de rire formidable éclata – cette explosion d'hilarité était due à Farenheit.

– Vous me rappelez, dit-il, l'histoire d'un paysan fort distrait qui cherchait son âne, alors qu'il était perché dessus,… vous cherchez la comète dans le ciel, et c'est elle qui vous porte.



Il regardait, d'un air triomphant, les Terriens qui le considéraient complètement ahuris.

– Alors, suivant vous, balbutia Ossipoff, nous ne serions plus sur la planète Mercure ?…

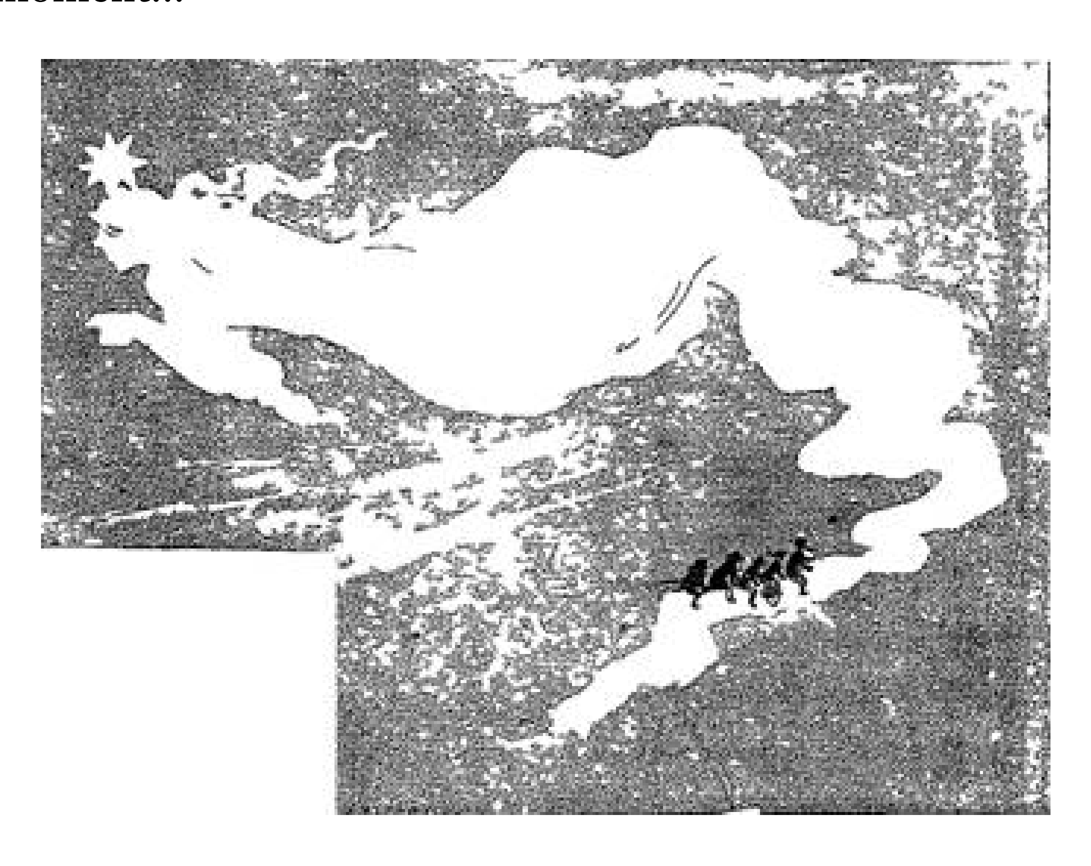
– Dame ! dit Fricoulet après avoir réfléchi, il faut bien admettre que nous sommes sur un autre monde, puisque le pays tout entier a changé !

Soudain, il se frappa le front.

– Et tenez, il me revient en mémoire un fait que tous nous avons oublié ; rappelez-vous hier soir, alors que nous contemplions la marche rapide de la comète, l'étrange sommeil qui s'est emparé de nous et nous a terrassés !…

– Eh bien !

– Eh bien !… c'était assurément l'atmosphère qui se raréfiait par suite du rapprochement de la comète,… peut-être, cette nuit, a-t-elle eu avec Mercure un point de contact et, à la suite de ce heurt, une infinitésimale partie de la planète se sera trouvée collée à la surface de l'astre sur lequel nous sommes en ce moment…



– Mais alors, balbutia Séléna, où allons-nous ?

Fricoulet leva les bras au ciel.

– Comment le savoir ? répondit-il.

– En cherchant quelle est la comète sur laquelle nous chevauchons.

– Il est douteux, ricana l'Américain, que nous trouvions un état civil qui nous renseigne à ce sujet.

Le vieux savant réfléchissait.

– Il y aurait bien un moyen, dit-il…

Il chercha dans une caisse, y prit un baromètre, le consulta et déclara :

– Le baromètre accuse une hauteur de quatre cents pieds au-dessus du niveau de la mer, correction faite de la hauteur de l'atmosphère ; à cette hauteur, le regard s'étend en droite ligne, dans tous les sens, jusqu'à une distance de douze kilomètres.

Il tourna lentement sur ses talons et étendant la main :

– Il est facile de constater qu'ici l'horizon est plus rapproché ; le monde où nous sommes est donc plus petit que Mercure et on peut évaluer son diamètre à huit cents kilomètres à peine. Pour sa nature, je vous répondrai que cette comète est à une période de formation qui correspond à l'époque tertiaire ; c'est une sphère de carbone, puisque nous rencontrons ici tous les états allotropiques de ce corps simple : noir de fumée, graphite, acide carbonique et autres…

L'Américain fit un geste impatienté.

– Tout cela, s'écria-t-il, ne nous dit pas vers quel point se dirige cette comète.

– Étant donnée la façon dont elle a coupé l'orbe de Mercure, il est probable qu'elle va contourner le Soleil avant de prendre la route de son aphélie.

– Mais le nom de cette comète ? continua imperturbablement l'Américain.

– Eh ! fit Ossipoff exaspéré, je n'en sais pas plus que vous… il me faudra plus d'un mois d'observations pour arriver à établir toutes ses coordonnées… au surplus, si son nom vous intéresse tant que cela, demandez-le lui à elle-même.

– Perdus ! nous sommes perdus ! grommela rageusement Farenheit.

– Eh non ! riposta Gontran d'une voix vibrante, nous allons chevaucher à travers le ciel, à la manière des génies de l'ancien temps, sur un hippogriphe[4] de diamant, à queue et à crinière de flamme !

---

[4] Il faut lire *hippogriffe*, monstre fabuleux ailé, moitié cheval et moitié griffon, célébré par l'Arioste qui s'en servit pour conduire Astolphe dans la lune. *(Note du correcteur – ELG.)*



CHAPITRE X

OÙ VULCAIN JOUE UN MAUVAIS TOUR À GONTRAN DE FLAMMERMONT

FAUT de l'oxygène, pas trop n'en faut, avait déclaré Fricoulet, en faisant allusion aux perturbations mentales dont avaient été victimes ses compagnons et lui-même.

Aussi avait-on abandonné le sommet de la colline mercurienne pour établir le campement, c'est-à-dire la sphère elle-même, à mi-côte, en un endroit où l'air, scrupuleusement analysé, avait donné un mélange d'azote suffisant au bon fonctionnement de l'organisme des Terriens.

L'installation une fois terminée, Ossipoff déclara vouloir se consacrer exclusivement aux études qui lui étaient nécessaires pour constituer ce que Gontran appelait plaisamment l'état civil de leur véhicule ; il laissait à ses compagnons le soin de pourvoir aux besoins matériels de chaque jour, ce qui n'était pas une mince besogne.

Dans un conseil tenu entre Gontran, Fricoulet, Farenheit et Séléna, il avait été décidé que l'on tiendrait en réserve, pour n'y toucher qu'à la dernière extrémité, ce qui restait de la provision de pâte alimentaire fabriquée dans la Lune et que l'on chercherait, sur le monde même où l'on vivait, des moyens d'existence.

On avait d'abord exploré minutieusement le fragment mercurien collé à la surface du noyau cométaire et qui représentait une superficie d'un kilomètre carré ; pour des gens qui avaient, comme les Terriens, des bottes de sept lieues, c'était l'affaire de quelques minutes, mais la situation était trop grave pour qu'ils se livrassent, à la légère, à cette exploration.

Aussi avaient-ils divisé le territoire mercurien en trois segments aboutissant tous trois en un même point qui était le sommet de la colline ; puis, se divisant la besogne, ils se mirent à fouiller chacun un segment, sondant le sol, déplaçant les rochers, examinant les plantes, montant dans les arbres, bref, ne laissant pas un pouce carré dont ils ne connussent exactement les ressources au point de vue culinaire.

Puis, chacun ayant fait son rapport sur la portion de terrain qui lui avait été dévolue, les deux autres avaient successivement recommencé la besogne des premiers, de façon à ce que rien ne fût oublié.

Au bout d'une dizaine de jours, les Terriens savaient scrupuleusement à quoi s'en tenir sur la quantité et la qualité des victuailles dont pouvait s'approvisionner leur garde-manger : une bande d'habitants mercuriens, c'est-à-dire de volatiles encornés, avaient partagé le sort des Terriens, et avaient été happés par l'attraction cométaire : leur nombre s'élevait exactement à cent soixante et un.

Tout d’abord, Farenheit avait proposé de les tuer pour être sûr de les avoir sous la main, au moment voulu ; mais Fricoulet avait fait observer que cela était tout à fait inutile, vu que les volatiles ne pouvaient s’échapper de l’îlot natal sur lequel ils se trouvaient, l’expérience ayant démontré que l’air flottant au-dessus du sol cométaire était irrespirable pour eux.

– Laissons-les donc vivre, avait-il déclaré ; ils sont enfermés là-dedans comme dans une basse-cour, et nous les sacrifierons au fur et à mesure de nos besoins.



Puis on avait découvert, vivant dans des trous, à peu de profondeur de la surface, des animaux bizarres ayant la forme du lézard, sauf qu’ils étaient munis d’un grand nombre de pattes, et de la grosseur d’un lapin, dont ils avaient d’ailleurs le poil ; on avait fait, sur l’un d’eux, un essai culinaire qui avait parfaitement réussi ; ce qui n’avait pas médiocrement enchanté Gontran, dont l’estomac avait conservé le souvenir des théories d’Ossipoff touchant les représentants de l’humanité mercurienne et qui ne mangeait que du bout des dents, lorsqu’apparaissait sur la table un individu appartenant à la classe ailée de la planète.

Au recensement scrupuleusement fait, ces intéressants animaux avaient donné le chiffre respectable de deux cent vingt-trois.

À ces comestibles de poil et de plume si l'on ajoute certaines plantes que Séléna avait eu l'idée de faire cuire et d'assaisonner avec la graisse des premiers, on connaîtra, aussi bien que nos voyageurs eux-mêmes, le contenu de leur garde-manger.

Ce travail terminé, on en communiqua les résultats à Ossipoff, dont le visage s'assombrit.

– Hum ! murmura-t-il ; nous avons là de quoi manger à peine pendant six mois… et encore en ne faisant pas bombance.

Le nez de Farenheit, à ces mots, s'allongea démesurément.

– *By God !* grommela-t-il, combien de temps pensez-vous donc que nous allons demeurer ici ?

Le savant secoua la tête pensivement.

– Eh ! eh ! fit-il, peut-être bien six ans, si mes calculs sont exacts.

Une exclamation unanime accueillit ces mots.

– Six ans ! répéta Gontran effaré, vous n'y pensez pas, mon cher monsieur Ossipoff.

– J'y pense fort bien, au contraire, répliqua le vieillard en se frottant les mains d'un air satisfait.

Puis, voyant l'expression de doute peinte sur tous les visages, il ajouta :

– Jusqu’à présent, j’ai tout lieu de croire que nous nous trouvons sur la comète découverte par Tuttle… un Américain… votre compatriote, mon cher sir Jonathan.

– Belle découverte, grommela celui-ci ; il eut aussi bien fait de découvrir autre chose.

Ossipoff fixa sur le Yankee un regard plein de compassion.

– Ne l’eût-il pas découverte, cela ne nous eût pas empêchés de la rencontrer, d’être emportés par elle… et c’eût été une gloire scientifique de moins à l’actif des États-Unis.

L’amour propre national de Farenheit se trouva sans doute chatouillé agréablement par cette réponse, car il se tut aussitôt.



– Cependant, père, dit à son tour Séléna, sur quoi vous basez-vous, pour pouvoir affirmer ?…

– Pardon, je n'affirme rien, je suppose tout simplement ; d'abord, la dimension de la comète qui nous porte est identiquement la même que celle de Tuttle… ensuite, le plan par lequel elle a coupé l'orbite de Mercure, et la date à laquelle a eu lieu cette conjonction…

– Alors, si c'est bien elle, fit à son tour Gontran, où va-t-elle nous entraîner ?

– Elle nous fera contourner le Soleil d'abord… ensuite, nous couperons successivement les orbites de Vénus, de la Terre, Mars, Jupiter…

À mesure que le vieillard avançait dans son énumération, le visage de M. de Flammermont s'assombrissait graduellement.

– Mais où donc s'arrêtera cette course insensée ? murmura-t-il.

– Dans les environs de Saturne… une promenade de trois cent soixante-dix millions de lieues à peine, riposta plaisamment Fricoulet ; une misère, quoi !

– Tu ris, toi, grommela le jeune comte… mais si tu crois que cela m'amuse de me transformer en juif errant céleste, tu te trompes… car tout cela ne rapproche pas l'époque de mon mariage.

L'ingénieur haussa les épaules.

– Quand bien même, pensa-t-il, cette excursion n'aurait que ce résultat, je trouve qu'il aurait tort de se plaindre.

Cependant, un vague espoir restait au cœur de M. de Flammermont.

– Et si vous vous trompiez, mon cher monsieur Ossipoff, dit-il tout à coup ; si la comète qui nous emporte n'était pas celle que vous supposez ?…

– Oh !… alors, répondit le vieillard, ce serait bien différent.

– Ah ! ah !… dit Gontran d'un air satisfait.

– Oui, continua le vieillard, si je m'étais trompé, c'est que cette comète décrirait dans l'espace une ligne parabolique.

– En sorte que ?…

– En sorte que c'est vers l'infini qu'elle nous emporterait.

Séléna joignit les mains dans un geste désespéré.

– Et nous ne reverrions jamais la Terre ? murmura-t-elle.

– Jamais, répondit Ossipoff. Tu en parais désolée, comme si l'humanité terrestre avait quelque chose de regrettable.

La jeune fille ne répondit rien, mais Gontran s'écria :

– Il faut cependant que cette course prenne fin !

– Je ne vois à cela aucune utilité.

– Mais j'en vois une, moi, riposta M. de Flammermont en se croisant les bras ; je ne puis jouer éternellement le rôle de fiancé… c'est un surnumérariat qui a assez longtemps duré, et il me tarde d'être nommé titulaire.



Pour toute réponse, le vieillard leva les bras au ciel.

– En tout cas, poursuivit le jeune homme, quand tout ce que la planète contient de comestible aura été dévoré, il faudra bien aviser à remplir notre garde-manger…

– Hélas ! murmura le vieux savant, c’est bien ce qui me navre.

Et il ajouta avec un bel enthousiasme :

– C’eût été si beau, cependant, de s’envoler par delà les mondes connus, par delà l’infini lui-même !

– La belle avance ! grommela Farenheit.

– Si vous m’en croyez, poursuivit M. de Flammermont, nous nous arrêterons sur Vulcain.

Mickhaïl Ossipoff fit sur lui-même un bond formidable ; en même temps, Fricoulet envoyait dans les côtes de son ami une forte bourrade, en lui murmurant à l'oreille :

– Imbécile !

L'ahurissement du jeune comte était complet ; il se tourna successivement vers le vieillard et vers l'ingénieur, demandant :

– Quoi ?… qu'arrive-t-il ?… monsieur Ossipoff, pourquoi ce visage tragique, et toi, Alcide, pourquoi me considères-tu d'un air atterré ?

– Oh ! le malheureux !… le malheureux !… balbutia Fricoulet.

Ossipoff vint se planter à deux pas de M. de Flammermont :

– Vulcain ! lui cria-t-il dans la figure, Vulcain !

– Eh bien ! quoi… Vulcain !… que voulez-vous dire ?

– Ne venez-vous pas de nous conseiller de nous arrêter sur Vulcain ?

– Assurément oui… que voyez-vous d'étrange à cela ?

Le vieillard fit entendre un petit rire sec et moqueur.

Puis, se croisant les bras, la face indignée et la lèvre amère, il lui demanda :

– Alors, vous croyez à Vulcain ?

Cette question fit au jeune homme l'effet d'un pavé qu'on lui eût lancé dans la poitrine.

– Aïe !... pensa-t-il, j'ai dit une bêtise !

Et il hésitait à répondre, ne sachant trop comment il pourrait faire prendre le change au vieillard, lorsque, par un miracle sans doute, il lui revint en mémoire, avec une lucidité merveilleuse, certain passage des *Continents célestes*, parcouru par lui quelques jours auparavant.

Et, tout de suite, il comprit quel parti il pouvait tirer de cette circonstance.

– Alors, vous croyez à Vulcain ? vous, répéta Ossipoff en le toisant dédaigneusement...

– Et pourquoi n'y croirais-je pas ? demanda le jeune homme hardiment.

– En vérité, je vous admire ! s'écria le vieillard... pour doter le système céleste d'une nouvelle planète, il vous suffit de l'affirmation d'un médecin de campagne qui, après avoir examiné le Soleil pendant une heure, déclare avoir vu passer, sur le disque solaire, une tache noire et ronde.

De nouveau, il ricana et ajouta :

– Mais cela ne suffit pas, monsieur, on fabrique une planète non avec son imagination, mais avec ses yeux !

– Vous m'accorderez, cependant, répliqua Gontran, que l'attitude du vieillard commençait à énerver, que Le Verrier n'est pas le premier venu, et que si l'affirmation faite par le docteur Lescarbault avait été basée sur une simple illusion d'optique, l'illustre astronome ne s'en fût point servi comme

point de départ pour des études poursuivies sans interruption de 1858 à 1876 !



– Vous oubliez sans doute, riposta Ossipoff, la déduction faite par Le Verrier à savoir que cette fameuse planète passerait devant le disque solaire le 22 mars 1877, et qui tint en haleine les astronomes du monde entier ; ils en furent pour leurs peines, car, sur le disque du Soleil, rien n'apparut au jour prédit !

M. de Flammermont était quelque peu interdit, lorsque Fricoulet vint à son secours :

– Cependant, le 29 juillet 1878, lors de la dernière éclipse de Soleil, MM. Watson et Swift n'ont-ils pas annoncé avoir vu, dans la direction de Vénus, tout contre le Soleil éclipsé, deux planètes intermercurielles,… c'était, je crois, deux astronomes américains.

Farenheit, qui assistait avec un désintéressement absolu à cette discussion, se redressa soudain et, lançant sa casquette en l'air avec un indescriptible enthousiasme, s'écria :

– Hurrah ! Hurrah ! pour Watson et Swift,… s'ils ont découvert la planète Vulcain, c'est qu'elle existe réellement.

Et, se précipitant vers Gontran, il lui serra les mains avec énergie en disant :

– Vous êtes un savant,… un vrai savant.

Ossipoff haussa les épaules en enveloppant l'Américain d'un regard dédaigneux et, se tournant vers Gontran :

– M. Fricoulet oublie de vous dire que le monde scientifique, ému plus que de raison par cette déclaration, se mit en observation et constata que les deux fameuses planètes intermercurielles n'étaient autres que les deux étoiles Thêta et Zêta du Cancer.

Il se tut un moment pour donner à sa déclaration le temps de produire son effet et ajouta :

– Maintenant, sir Jonathan, libre à vous de crier Hurrah ! pour vos astronomes américains.

Mais le Yankee, aussi bien par entêtement que par amour-propre national, répliqua :

– Ils ont bien découvert la comète qui nous porte, pourquoi Vulcain, découvert par eux, n'existerait-il pas ?



À un semblable raisonnement, le vieillard comprit qu'il n'y avait rien à répondre ; d'ailleurs, Gontran, dans la mémoire duquel venait de luire soudain un argument nouveau, tiré des *Continents célestes*, demanda :

– Et l'orbite calculée par l'astronome allemand Oppolzer ?…

– Cette orbite a eu le même sort que les précédentes, elle aussi a été reconnue fausse. Vous voyez, M. de Flammermont, de quelle valeur sont les arguments sur lesquels vous basez votre opinion… quant à moi, je ne vous cacherai pas que je vois avec le plus grand déplaisir, ce désaccord entre nous.

– Mais, mon cher monsieur Ossipoff… balbutia le jeune homme.

– Pour vivre heureux en famille, répliqua Ossipoff en secouant la tête, il faut être unis, il faut avoir une similitude parfaite d'opinions et d'idées ; jusqu'à présent, j'avais pu croire qu'il en serait ainsi entre nous ; je m'aperçois, avec douleur, que je me suis trompé. À partir d'aujourd'hui, il y a entre nous un abîme.

Et, sur ces mots prononcés avec une dignité douloureuse, le vieillard tourna les talons et descendant la colline, s'en fut cacher son humeur chagrine sous les grands arbres de la forêt.



Un moment, Gontran et Séléna demeurèrent immobiles, se considérant avec stupeur, se demandant s'il fallait voir, dans les paroles d'Ossipoff, une rupture définitive de leurs beaux projets d'union.

– Gontran ! murmura tristement la jeune fille.

– Séléna ! répondit-il en lui prenant les mains.

Puis, brusquement :

– Eh ! s'écria-t-il, au diable Vulcain et ceux qui l'ont inventé ! ne pleurez pas, ma chère âme, je cours trouver votre père, faire amende honorable.

– Oh ! Gontran, dit-elle, en enveloppant son fiancé d'un regard admiratif, vous feriez le sacrifice de vos opinions ?

– Pour vous, Séléna, que ne ferais-je pas ? Attendez-moi un instant, et nous revenons, monsieur Ossipoff et moi, la main dans la main, comme un gendre et un beau-père entre lesquels n'existe aucun nuage.

Déjà il s'élançait, lorsque Fricoulet, qui le guettait, le saisit par le bras.

– Un moment, dit-il.

– Eh ! laisse-moi ! s'écria Gontran, ne vois-tu pas qu'elle pleure ?

– Elle pleurera bien davantage encore, si je te laisse aller.

– Pourquoi ?

– Parce que ce que tu vas faire est une bêtise insigne.

– Une bêtise ?

– Sans doute.

Et, baissant la voix, à cause de Farenheit qui écoutait :

– Que vas-tu lui dire, à M. Ossipoff ? poursuivit-il : que tu t'es trompé, que tu as mal compris ce que tu as lu dans les *Continents célestes*, que Vulcain n'existe pas ; bref, tu veux lui donner la preuve que tu n'es pas plus astronome que sir Jonathan…

– Mais, répliqua M. de Flammermont, quand une gloire astronomique telle que Le Verrier se trompe, il me semble que moi…

– Il te semble mal ; car cette gloire astronomique ne sollicite pas, comme toi, la main de Mlle Séléna ; peu lui importe, en conséquence, son erreur.

Séléna se précipita vers l'ingénieur et, lui souriant à travers ses larmes :

– Monsieur Fricoulet, implora-t-elle, vous qui êtes si bon, aidez-nous de vos conseils… dites-nous ce qu'il faut faire… Gontran, lui, n'est pas astronome ; il ne sait pas… guidez-le… et, qu'il le veuille ou non, ce que vous aurez décidé, je me charge de le lui faire faire…

L'ingénieur garda le silence quelques instants, l'air renfrogné comme toutes les fois qu'il s'agissait de donner un coup d'épaule pour remettre en droit chemin le char qui portait les espérances matrimoniales des deux fiancés.

Enfin, d'une voix bougonnante, il répondit :

– Puisque vous voulez bien me demander mon avis, je pense que ce que Gontran a de mieux à faire, c'est de continuer à jouer son rôle comme il l'a commencé… Tous les jours on

rencontre, dans les instituts et dans les académies, des savants qui ne sont point d'accord sur tel ou tel point scientifique et qui n'en vivent pas moins en bonne intelligence.



– Pourtant, dit Gontran en secouant la tête, tu as vu comment M. Ossipoff a accueilli mes théories sur l'existence de Vulcain ?

Fricoulet eut un brusque haussement d'épaules.

– Eh ! répliqua-t-il, ce n'est point une preuve cela… cet homme a été surpris, sur le premier moment, cela se comprend,… mais laissez-lui le temps de s'habituer à cette idée, que son futur gendre peut avoir, lui aussi des opinions personnelles, et vous verrez, tout s'arrangera.

– Vous êtes certain ? interrogea Séléna inquiète.

– Parbleu ! mais il faut que Gontran ne lâche pas pied et qu'il se tienne prêt à recommencer la bataille dès qu'il le faudra, surtout qu'il ne laisse pas percer le bout de l'oreille… tout serait perdu !



Puis, frappant amicalement sur l'épaule du jeune comte :

– Allons ! savant d'eau douce, dit-il, prends-moi tes *Continents célestes* et viens-t-en sous les arbres préparer des arguments victorieux à l'adresse de M. Ossipoff.

Le soir, lorsqu'arriva le moment du repas, le vieillard vint s'asseoir à sa place habituelle, sombre, silencieux, enveloppé dans une dignité froide et offensée.

En face de lui, Gontran, affectant une attitude semblable, mangeait d'un air soucieux, jetant à la dérobée des regards sur Fricoulet, qui avait toutes les peines du monde pour ne pas éclater de rire.

L'ingénieur attendait avec impatience qu'une occasion se présentât de renouveler la discussion du matin.

Cette occasion, ce fut Farenheit qui la fournit tout naturellement en demandant au vieillard :

– Monsieur Ossipoff, voulez-vous faire un pari avec moi ?

– Lequel ? grommela le savant qui tenait rancune à l'Américain pour son langage du matin.

– Que mes illustres compatriotes Watson et Swift n'ont point fait erreur en constatant l'existence d'une nouvelle planète dans les environs du Soleil.

Ossipoff poussa un rugissement.

– Ah çà ! cria-t-il, avez-vous juré de me mettre hors de moi ? j'ai dit, ce matin, ce que je pensais de la question, n'y revenons plus !

Puis, malgré lui, il demanda :

– Sur quoi vous appuyez-vous, pour dire des choses semblables, vous qui ne connaissez pas un traître mot des choses astronomiques ?

– Sur ce que les Américains sont des gens froids et méthodiques qui ne s'emballent pas, comme les Russes ou les Français…

Le vieillard ricana grossièrement.

– Si vous n'avez pas d'autre argument à donner à l'appui de l'existence de Vulcain, dit-il…

En ce moment, M. de Flammermont, qui ne quittait pas des yeux Fricoulet, crut deviner, sur le visage de son ami, qu'il était temps d'attaquer.

– Monsieur Ossipoff, dit-il d'un ton froid et glacial, vous me pardonnerez de revenir sur un sujet qui vous est

désagréable ; mais je ne puis laisser passer, sans protester, les dernières paroles que vous venez de prononcer, elles mettent de nouveau en doute les découvertes de l'illustre Le Verrier, et…



Ossipoff lui coupa la parole d'un geste net et tranchant comme un coup de sabre :

– Je vous dis, je vous répète, que votre Le Verrier n'a rien découvert du tout.

– Il est cependant inadmissible que, pendant vingt ans, des astronomes appartenant à différentes nationalités du globe, aient tous fait les mêmes constatations et que tous se soient trompés.

– Ou ils se sont trompés, ou ils ont pris pour un monde nouveau, quelque tache solaire.

Gontran se croisa les bras et, d'un air de défi :

– En ce cas, déclara-t-il, voulez-vous me dire comment vous expliquez les perturbations constatées dans la marche de la planète Mercure ?

– À tout ce que vous voudrez, excepté à la planète Vulcain, qui n'existe pas plus dans le ciel que dans mon œil.

– Cependant, ne sont-ce pas les irrégularités reconnues dans le mouvement d'Uranus qui ont amené Le Verrier à rechercher et à découvrir la planète Neptune ?… Donc…

– Donc, il doit en être de même en ce qui concerne Mercure, n'est-ce pas ?… grave erreur.

– Eh ! s'écria Gontran en simulant une grande surexcitation, vous ne me répondez pas… Comment expliquez-vous ?

– L'accroissement de 31'' que présente l'arc de Mercure dans le mouvement séculaire du périhélie ?… tout simplement par le passage d'une nuée de corpuscules gravitant autour du Soleil, mais trop petits pour être distingués de la Terre… mais, quant à une planète… non, non, mille fois non…

– Monsieur Ossipoff, dit à son tour Fricoulet en riant sous cape, avez-vous vu les corpuscules dont vous parlez ?

– Non pas… mais pourquoi cette question ?

– Parce que je voudrais savoir pourquoi vous admettez, sans l'avoir constatée, l'existence de ces corpuscules alors que

vous niez celle d'un monde que certains prétendent avoir aperçu !

Le vieillard ne répondant pas tout de suite, Farenheit prit ce silence pour une défaite et s'écria, en frappant l'une contre l'autre ses mains énormes qui claquèrent, comme des battoirs, dans l'air oxygéné :

– Bravo ! monsieur Fricoulet. Bravo ! monsieur de Flammermont… Monsieur Ossipoff, je vous renouvelle ma proposition, voulez-vous parier avec moi sur l'existence de Vulcain ?… je mets cent dollars…

– C'est ridicule ! bougonna le vieux savant.

– Ridicule ! tant que vous voudrez… mais si vous êtes aussi certain que vous le paraissez de la non-existence de la planète, vous ne repousserez pas ma proposition… Si vous gagnez, vous achèterez, avec les cent dollars, un petit souvenir pour Mlle Séléna, à l'occasion de son mariage.

Un profond soupir s'échappa de la poitrine de Gontran.

– C'est ridicule, répéta encore une fois Ossipoff.

– Pariez-vous ou ne pariez-vous pas ?

– Mais comment saura-t-on qui a gagné ? demanda Séléna.

– Rien ne sera plus facile, répliqua le vieillard, étant donné le chemin que nous fait parcourir la comète, nous devons forcément, si elle existe, rencontrer Vulcain.

Puis à Gontran :

– À propos, vous ne m’avez pas dit quelle orbite vous préfériez : celle de Le Verrier, celle de Watson et Swift ou bien celle de l’Allemand Oppolzer ?

Sans hésiter, le jeune comte répondit :

– Celle de Le Verrier, qui fait tourner la planète autour du Soleil en trente-trois jours.

Ossipoff eut un petit ricanement.

– Et qui est fort inclinée sur l’écliptique… ce qui explique la rareté des apparitions, c’est fort intelligent de la part de Le Verrier et de la vôtre aussi… eh bien ! je vous le répète, si Vulcain existe, nous devons forcément le rencontrer… donc, attendons.

On attendit, en effet ; plusieurs jours se passèrent pendant lesquels le ciel fut fouillé en tous sens par Gontran et Farenheit, mais inutilement.

M. de Flammermont, pour jouer son rôle de savant convaincu, devait passer de longues heures l’œil rivé à la lunette, comme s’il se fût attendu à voir paraître l’astre tant discuté et dont il se souciait, au fond, comme un poisson d’une pomme.

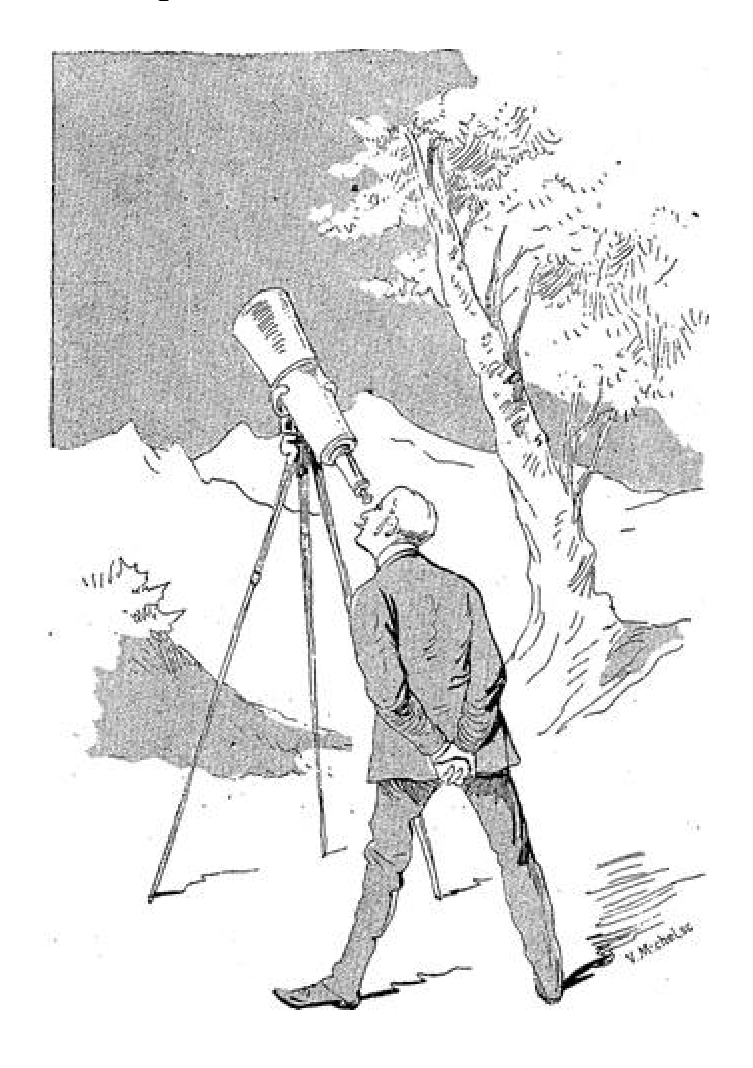
Quant à Farenheit, du moment que des compatriotes, des habitants des États-Unis avaient affirmé l’existence de Vulcain, il y croyait, lui aussi, et il voulait être le premier à annoncer à Ossipoff qu’il avait perdu les cent dollars.

Le vieillard haussait les épaules avec pitié, en voyant les efforts de ses deux compagnons, et Fricoulet lui-même ne pouvait s’empêcher de ricaner.

Quant à Séléna, en elle-même, elle faisait des vœux pour que Gontran eût raison, et, tout bas, elle suppliait Dieu de faire un miracle en sa faveur en créant de toutes pièces la planète à l'existence de laquelle son bonheur était lié désormais.

Et telle était la préoccupation de tous qu'ils en oubliaient la chaleur épouvantable qui allait croissant chaque jour davantage ; sans l'épaisse couche atmosphérique qui entourait le noyau cométaire, les Terriens fussent déjà tombés frappés d'insolation sous les intenses flèches solaires.

Maintenant, la comète n'était plus qu'à quinze millions de lieues du centre dévorant du monde et chaque heure l'en rapprochait davantage encore.



Seules, les nuits apportaient un peu de fraîcheur et atténuaient l'accablante température du jour.

Alors, Farenheit et Gontran, l'un armé d'une jumelle marine retrouvée par lui au fond d'un coffre, l'autre avec la lunette d'Ossipoff, prenaient leur poste d'observation et demeuraient jusqu'à l'aurore, inspectant l'espace avec acharnement.

Or, un matin, le chronomètre de Fricoulet marquait trois heures et demie et M. de Flammermont s'assoupissait tout doucement, le nez écrasé sur sa lunette, quand une exclamation de l'Américain le fit tressauter.

– *By God !*... je la tiens !... je la tiens !

Et aussitôt, pour manifester sa joie, il se mit à danser une gigue échevelée.



– Vous la tenez ! s'écria Gontran en courant à lui, qu'est-ce que vous tenez ?

– Eh ! la planète, parbleu !... la planète Vulcain !

– Ce n’est pas possible ! répliqua le jeune homme plein d’incrédulité.

– Comment ! pas possible ?... vous ne l’avez donc pas vue, comme moi, tout à l’heure !... vous aviez cependant l’œil collé à votre instrument.

Ne voulant pas avouer qu’il s’était endormi, le jeune comte secoua la tête.

– Non, dit-il... je n’ai rien vu...

– Eh bien ! fit l’Américain en lui tendant sa jumelle, regardez avec cela, vous m’en direz des nouvelles.

À peine Gontran eut-il braqué l’instrument dans la direction indiquée par Farenheit, qu’à son tour, il poussa un cri de surprise, et se précipitant vers la sphère où Ossipoff, sa fille et Fricoulet sommeillaient :

– Vulcain !... dit-il... Vulcain !

Et il secoua rudement le vieux savant et l’ingénieur.

Tous deux se dressèrent sur leurs pieds, en proie à l’ahurissement inséparable d’un brusque réveil.

– Vulcain !... Vulcain !... répétait M. de Flammermont d’une voix étranglée par l’émotion.

Et, saisissant Ossipoff par le bras, il l’entraîna au dehors.

– Regardez, dit-il en étendant la main vers l’espace, regardez !

– Mais c’est la constellation de l’*Aigle* que vous me montrez là, riposta le vieillard ; qu’y a-t-il à voir par là ?

Fricoulet qui, lui, s’était déjà emparé de la jumelle de Farenheit et l’avait braquée vers la constellation indiquée par Gontran, s’écria :

– Oui, monsieur Ossipoff, c’est, en effet, dans la direction de l’*Aigle*, qu’il faut regarder… non loin de *Wega*.

Hochant la tête dans un mouvement d’incrédulité, le vieux savant mit son œil à l’oculaire, mais aussitôt ses mains furent saisies d’un frisson convulsif, ses lèvres tremblèrent et il dut s’appuyer sur l’épaule de sa fille, tellement son émotion était grande.

– Mais, Dieu du ciel ! s’exclama-t-il après quelques instants ; c’est un astre nouveau que je viens d’apercevoir.

– Et un astre qui se trouve exactement dans la position où doit se trouver Vulcain, ainsi que vous-même l’avez dit, répliqua Gontran d’une voix mordante.



– Du reste, ajouta Fricoulet, les yeux toujours à la jumelle, comme nous courons à la rencontre de cet astre, nous pourrons, avant deux jours étudier sa configuration et même sa géographie.

En proie à une émotion extraordinaire, Ossipoff avait de nouveau braqué sa lunette sur l'espace.

– Eh bien ! monsieur Ossipoff ? demanda M. de Flammermont avec un sourire railleur, que pensez-vous de cette tache solaire ?

Le vieillard s'avança vers lui, la tête basse, l'air piteux :

– Ah ! mon cher enfant, murmura-t-il en lui tendant la main, combien j'ai d'excuses à vous faire…

– Alors, vous convenez que les honorables sir Watson et Swift n'étaient pas des imbéciles ? fit à son tour Farenheit.

Ossipoff enleva la calotte de drap qui lui couvrait le crâne.

– Sir Jonathan, répondit-il, acceptez en votre nom comme au nom de vos illustres compatriotes, toutes mes excuses.

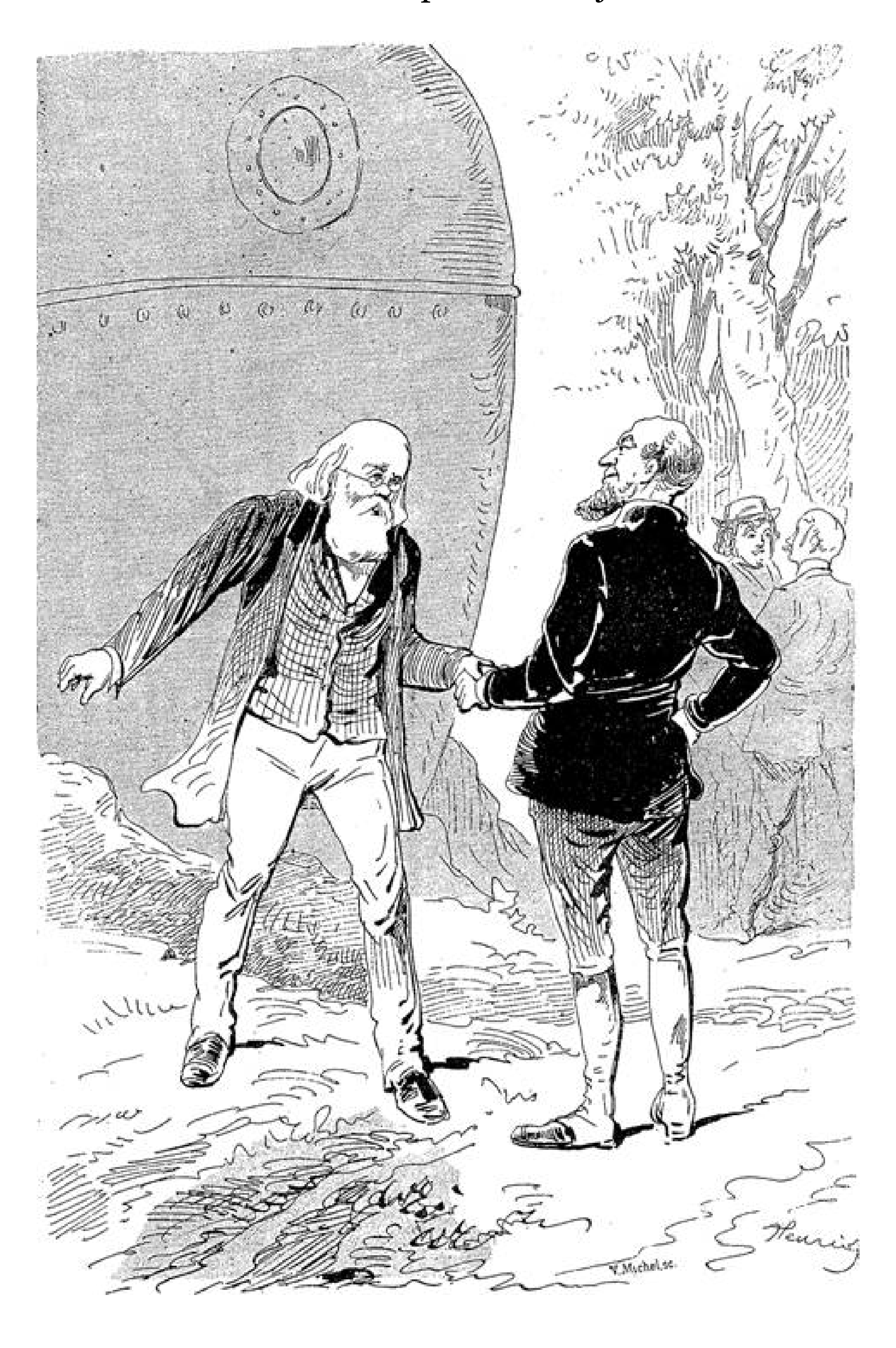
L'Américain prit un air digne et répondit :

– Je les accepte, monsieur Ossipoff, en vous engageant à retenir cet exemple qui vous prouve combien on a tort d'accuser à la légère, sans avoir de preuves entre les mains.

Puis se tournant vers Gontran :

– Je tiens à vous dire devant tous que vous êtes un grand homme, un véritable savant que je suis heureux de connaître et d'apprécier à sa juste valeur.

Il se croisa les bras sur la poitrine et ajouta :



– Savez-vous quel emploi je vais faire des cent dollars perdus par l'honorable M. Ossipoff ?… le premier noyau d'une somme que je consacrerai à l'édification d'un observatoire, sur le sommet des Cordillères.

Et comme on le regardait avec curiosité et étonnement :

– Je n'y connais rien, c'est possible ; mais je veux être le Bischoffsheim de l'Amérique… et j'espère que M. de Flammermont voudra bien me faire l'honneur d'accepter la direction de ce nouvel établissement.

À cette proposition inattendue, Gontran demeura tout interdit ; Fricoulet dut se retourner pour dissimuler le formidable éclat de rire qui lui montait de la gorge aux lèvres.

Quant à Ossipoff, jamais visage humain ne refléta pareil ahurissement.

– Il est bien convenu, ajouta l'Américain avec un geste cavalier, que si M. de Flammermont a besoin d'un préparateur, je ne l'empêcherai nullement de s'entendre avec vous, mon cher Ossipoff.



CHAPITRE XI

OÙ L'HEURE DE LA VENGEANCE SONNE ENFIN



OMME bien on pense, nos voyageurs ne dormirent pas de la nuit.

Sombre, renfrogné, humilié, Mickhaïl Ossipoff s'était emparé de l'observatoire rudimentaire établi à la partie supérieure de la sphère et, l'œil rivé à la lunette, s'absorbait dans la contemplation de Vulcain.

Par moments, abandonnant son instrument, il saisissait son carnet de notes qu'il couvrait de chiffres et de formules algébriques.

À quelques pas de lui ses compagnons étaient réunis, causant de ce prodigieux événement, le commentant, le discutant avec force gestes et exclamations.

Gontran était radieux et recevait les compliments de l'Américain avec une modestie admirablement jouée, se demandant en lui-même par quel miracle le hasard lui avait fait,

si juste à point, adopter une théorie scientifique contraire à celle de M. Ossipoff, il est vrai, mais capable d'augmenter encore son prestige aux yeux du vieillard.

Quant à Séléna, elle exultait : d'abord parce que l'attitude agressive de son père à l'égard de Gontran, durant ces derniers jours, l'avait énormément peinée ; ensuite… mon Dieu ! ensuite, parce que, dans son esprit, commençaient à naître des doutes sur l'ignorance même de son fiancé en matière astronomique.

Plusieurs fois déjà, des inspirations véritablement géniales lui étaient venues, qui avaient tiré d'embarras Mickhaïl Ossipoff lui-même, plusieurs fois aussi ses théories audacieuses, que le vieux savant qualifiait de folies et Fricoulet d'absurdités, s'étaient trouvées confirmées, et voilà que de nouveau…

– Mon Dieu ! pensait-elle avec une légère émotion au cœur, M. de Flammermont serait-il un homme de science !

À la dérobée, elle jetait sur son fiancé un regard admiratif.

Fricoulet, lui, était en proie à un double sentiment : le doute et l'ahurissement.

La découverte faite par son ami, bien qu'il l'eût contrôlée de ses propres yeux, lui semblait, encore maintenant, anormale, illogique, antiscientifique, antinaturelle.

Tout bougonnant, il dirigeait, à chaque instant, la jumelle de Farenheit vers l'immensité sombre, sur laquelle, à peine plus grosse qu'un point, noire et immobile dans sa course vertigineuse, apparaissait la planète.

– Insensé !… insensé ! grommela-t-il lorsque, les yeux fatigués de son observation, il passa la lunette à l'Américain désireux, lui aussi, de contempler l'astre nouveau.

– Pourquoi, insensé ? répliquait M. de Flammermont, parce qu'il a plu à un tas de savants – plus ou moins de bon aloi – de déclarer que Vulcain n'existait pas… il nous faudrait nier l'évidence ! mais, c'est ça qui est insensé.

Et il ajouta, d'une voix vibrante :

– Je voudrais bien savoir comment tu concilies tes principes politiques avec tes principes scientifiques !… tu détestes l'autocratie gouvernementale et tu es partisan de l'absolutisme en matière de science… tu exècres le « tel est notre bon plaisir » de Louis XIV, mais tu l'admets dans la bouche de M. X. ou de M. Z. qui, du fond de son cabinet poussiéreux ou du haut de son observatoire incomplet, décrète gravement les lois de l'Univers…

Le jeune comte souligna sa phrase d'un petit ricanement moqueur.

– Moi, continua-t-il, je suis comme saint Thomas… je me soucie peu de tous vos calculs, et à tous ceux qui pontifient sur ce qui se passe à des millions de lieues de notre terrinsule, je demande « y êtes-vous allé voir ? »

Fricoulet était littéralement abasourdi ;, un moment, il demeura silencieux ; puis, haussant les épaules, il répliqua avec un sérieux imperturbable :

– Cependant, si tu ne crois ni aux calculs ni aux déductions scientifiques, si, pour que tu croies à l'existence d'une planète ou d'une étoile, il faut que tu l'aies dans l'œil, sur quoi as-tu basé ton opinion relativement à Vulcain ? penses-tu que Le Verrier, que le docteur Lescarbault y étaient allés voir, comme tu le dis si bien, quand ils ont affirmé l'existence d'une planète intramercurielle ?

Ce disant, il fixait sur Gontran ses petits yeux gris pleins d'une lueur malicieuse.

Jonathan Farenheit, s'adressant à M. de Flammermont, s'écria :

– Ne répondez pas, mon cher, c'est assurément la jalousie qui dicte ces paroles à M. Fricoulet.

Et toisant l'ingénieur d'un regard méprisant :

– Dame ! fit-il, il n'est pas à la portée du premier venu de découvrir des planètes !

En ce moment la voix d'Ossipoff se fit entendre.

– Gontran ! criait le vieillard, voudriez-vous monter un instant ?

Le jeune homme fronça le sourcil.

– Hum ! murmura-t-il d'un accent inquiet, que me veut-il ?

– Sans doute te demander d'établir les coordonnées de Vulcain, répliqua Fricoulet.

M. de Flammermont jeta à son ami un regard interrogatif :

– Les coordonnées ? répéta-t-il.

– C'est-à-dire de dresser à ce monde nouveau une sorte d'état civil : masse, densité, pesanteur, orbite.



Le malheureux comte eut un geste effaré.

– Gontran, répéta le vieillard, Gontran, venez-vous ?

– Voilà, voilà, gémit le fiancé de Séléna.

Et il mit le pied sur l'escalier intérieur qui conduisait au sommet de la sphère, semblable à un condamné à mort qui monte à l'échafaud.

L'ingénieur courut à lui, et se penchant à son oreille :

– Monde très petit, dont le diamètre n'excède pas quelques centaines de kilomètres, chuchota-t-il ; orbite très inclinée sur le plan de l'écliptique, ce qui explique la rareté de ses passages sur le disque solaire… quant au reste, tu as les yeux trop fatigués par tes longues observations, pour pouvoir donner des renseignements certains… as-tu compris ?

– Merci, murmura Gontran avec une amicale pression de main.

Quelques instants après, on entendit une série d'exclamations retentir dans l'observatoire improvisé ; puis bientôt, une dégringolade rapide dans l'escalier et le vieil Ossipoff parut, suivi de Gontran stupéfié.



– Vulcain ! balbutia le vieillard d'une voix étranglée, Vulcain ! eh bien ! ce n'est point une planète sphérique… c'est un rocher prismatique, un fragment polyédrique… un bolide irrégulier.

– Permettez, s'écria M. de Flammermont, permettez, je proteste contre l'épithète de bolide.

– Vous aurez beau protester, répliqua Ossipoff, l'évidence est là contre laquelle vous vous débattriez en vain.

– L'évidence me démontre que le corps en question n'est point une sphère, c'est vrai ; mais rien ne me prouve qu'il appartienne à la classe des bolides.

Mickhaïl Ossipoff n'aimait point la contradiction, aussi enveloppait-il Gontran d'un regard irrité ; M. de Flammermont, de son côté, sentait qu'il s'était trop avancé pour reculer et jouait son rôle le plus consciencieusement possible ; il considérait le vieillard d'un air fort mécontent.

Une scène nouvelle était sur le point d'éclater ; Fricoulet intervint :

– Messieurs, dit-il d'une voix conciliante, je crois qu'il serait puéril de continuer la discussion à ce sujet ; dans quelques heures, le monde qui nous porte aura assez rapidement marché dans l'espace pour que nous soyons à même de nous livrer, sur le corps qui nous occupe, à une étude approfondie… donc, suspendez vos appréciations jusqu'à ce que vous puissiez constater *de visu* qui de vous deux est dans le vrai.

Séléna s'empressa d'ajouter :

– Voilà qui est bien parlé ! monsieur Fricoulet… d'autant plus qu'une planète de plus ou de moins ne vaut pas la peine que deux hommes de votre valeur se boudent un seul instant.

Puis comprenant la nécessité d'une diversion, elle poursuivit :

– Je suis un peu comme saint Thomas, mon cher père, et j'estime qu'il fait bon de toucher du doigt pour être convaincu… d'autant plus que même les plus savants ne peuvent penser à tout… ni tout savoir.

– Où veux-tu en venir ? demanda Ossipoff.

– J'en veux venir au monde qui nous porte, répliqua la jeune fille, et je me demande comment il se fait que deux

hommes remplis de savoir, comme vous, mon cher papa, et vous, monsieur de Flammermont, vous n'ayez pas pu prévoir la singulière façon dont nous avons passé de Mercure sur cette comète.

– Par cette seule raison, riposta Ossipoff un peu piqué, c'est que les comètes étant des étrangères à notre monde, qu'elles ne font, du moins la plupart d'entre elles que traverser, arrivant de l'infini pour y retourner, il est absolument impossible de prédire leur apparition.

– Leur apparition… sans doute, mais leur retour, dit Fricoulet, qui ne négligeait aucune occasion de faire enrager le vieux savant ; sur les quarante comètes qui ont été reconnues, il y en a, je crois, dix dont la périodicité a été constatée et vérifiée et, si vos suppositions sont justes, celle qui nous porte se trouve précisément faire partie de celles-là… donc…

– Donc, ajouta Farenheit, il devait être facile à vous, dont c'est le métier, de prévoir ce qui nous est arrivé.

– Eh ! vous en parlez fort à votre aise, riposta Ossipoff, on voit bien que vous n'entendez rien à tout cela… et puis, j'avais la tête à autre chose qu'aux comètes.

– Très bien ! déclara Fricoulet, donnez cette raison-là, soit ; mais ne venez pas nous dire qu'il n'était pas possible de savoir qu'à date précise, la comète de Tuttle couperait l'orbite de Mercure ; son dernier passage a été signalé en 1871, et comme sa période est de treize ans quatre-vingt-un jours, il suffisait de compter sur ses doigts pour savoir que sa réapparition devait avoir lieu en 1884.

– Mon Dieu ! balbutia admirativement Séléna, comment est-on arrivé à pouvoir prédire à coup sûr des choses semblables ?

Gontran sourit.

– Il y a quelques dix-huit siècles, dit-il, Sénèque déclarait que « les comètes se meuvent régulièrement dans des routes prescrites par la nature » et il affirmait que la postérité s'étonnerait que son âge eût méconnu une si incontestable vérité… mais ce ne fut qu'en 1758 que les comètes, après avoir épouvanté le monde par leurs brusques et soudaines apparitions, devinrent, grâce à Newton et Halley, des phénomènes célestes d'un ordre purement naturel.



– Je me rappelle avoir vu des dessins tout à fait primitifs, et comme art et comme esprit, représentant des comètes dont la chevelure contenait des épées et des poignards teints de sang, dit à son tour Séléna.

Farenheit haussa les épaules :

– Quels sauvages ! grommela-t-il.



– Non pas, déclara Fricoulet, l’année 1557 n’est pas si loin de nous et Ambroise Paré n’était pas un âne… et cependant les comètes avaient encore, à cette époque et aux yeux des gens instruits eux-mêmes, une allure mystérieuse et terrifiante, comme en témoigne la description du chirurgien de Charles IX.

M. de Flammermont, à la mémoire duquel étaient soudainement revenues quelques bribes de *l’Astronomie du Peuple*, déclara doctoralement :

– C’est en 1558[5] seulement que, grâce aux études de Halley, se trouva vérifiée la prophétie de Sénèque : Halley ayant compris que, d’après les lois de l’attraction universelle, la marche des comètes devait décrire une courbe très allongée, calcula le retour de la grande comète de 1680 : l’événement lui donna raison et, le 12 mars 1859, date indiquée par l’astronome, l’astre reparut dans le ciel… à partir de ce moment, il fut bien établi que les comètes tournaient autour du Soleil…

– Ni plus ni moins que de vulgaires planètes… mais en suivant un orbe plus allongé.

– N’avez-vous cependant pas dit tout à l’heure, objecta Séléna, qu’il y en avait qui arrivaient de l’infini et qui y retournaient ?



– Vous avez parfaitement raison, mademoiselle ; mais pour vous faire comprendre cela, il me faudrait vous donner, sur la théorie de la parabole, des explications qui vous ennuieraient certainement beaucoup et, qu’à vrai dire, mon bagage

---

[5] Sic. Il faut lire 1758. De même, il faut probablement comprendre 12 mars 1759, et non 12 mars 1859. *(Note du correcteur – ELG.)*

scientifique ne me permettrait peut-être de vous fournir qu'imparfaitement.

– Au point de vue de leur composition même, poursuivit Séléna, est-ce que toutes les comètes ressemblent à celle sur laquelle nous nous trouvons ?

– Non, la plus grande partie d'entre elles n'est qu'une simple masse nébuleuse, un amas de matière cosmique sans consistance. C'est une trace vaporeuse, un nuage gazeux…

– Peut-être même n'est-ce qu'une illusion d'optique, murmura M. de Flammermont.

Fricoulet lui marcha fortement sur le pied, et sans donner au vieillard le temps de relever la réflexion, il répliqua :

– Vous oubliez, monsieur Ossipoff, que la grande comète de 1811 avait un noyau solide ne mesurant pas moins de 1089 lieues de diamètres ; celle de 1858 en possédait également un de 9000 kilomètres.

– Et celle de 1769 dont le noyau avait 4000 lieues de diamètre ! s'écria Gontran.

Farenheit, qui écoutait en bâillant cette conversation, demanda tout à coup :

– Je croyais que le signe distinctif de la comète, c'était la queue… comment donc se fait-il que celle qui nous porte soit privée de cet appendice ?

– D'abord, déclara Ossipoff, c'est une erreur de croire que toutes les comètes aient une queue ; il en est qui n'en ont pas, comme il en est qui en possèdent plusieurs.



– Pour faire compensation, sans doute, murmura plaisamment M. de Flammermont.

– Ensuite, poursuivit le vieillard, rien n’est moins prouvé que cet ornement caudal manque au monde sur lequel nous chevauchons…

L’Américain laissa échapper un violent éclat de rire.

– En vérité, dit-il, vous plaisantez… ou bien vous voulez me faire croire que je suis myope… À vous entendre, la queue des comètes atteindrait des milliers et des milliers de lieues de longueur… or, vous avouerez que, s’il en était ainsi, nous serions à la première place pour mesurer celle de notre comète… mais il n’y en a aucune trace.

Et se tournant vers l’Orient, il étendait la main pour désigner l’espace infini qu’éclairait seule la lueur douce des étoiles.

Ossipoff ricana d’un air moqueur :

– Parbleu ! dit-il, si c’est de ce côté là que vous, la cherchez, je comprends que vous ne la trouviez pas…

L’Américain ouvrit démesurément les yeux.

– *By God !* grommela-t-il, quelle est cette nouvelle plaisanterie, et de quel côté voulez-vous que je cherche la queue de la comète, sinon du côté opposé à celui vers lequel elle se dirige ?

Peu à peu, la colère le gagnait et il s’écria en agitant les bras avec des mouvements désordonnés :

– Nous allons de l’Occident à l’Orient, donc…

Ossipoff eut un sourire de pitié, et regardant M. de Flammermont en lui désignant, d’un coup d’œil, Jonathan Farenheit :

– *Vulgum pecus !* murmura-t-il.

Gontran haussa les épaules d’un air de railleuse commisération.

– Ah çà ! gronda le Yankee, m’expliquerez-vous ?…

– Avec le plus grand plaisir, sir Jonathan ; tout comme un grand nombre de vos pareils auxquels jamais ne prend fantaisie d’élever leurs regards vers l’immensité sidérale, vous croyez que la queue des comètes les *suivent* dans leur cours… c’est là une

erreur profonde ; cet appendice caudal est toujours opposé au Soleil, comme s'il était l'ombre lumineuse de la comète.

– En sorte, ajouta Fricoulet, que si la queue suit, ou à peu près, la comète lorsqu'elle est avant son périhélie, elle la précède, au contraire, après cette époque.

– En sorte, ajouta Gontran, que dans la situation occupée actuellement par la comète, par rapport au Soleil, c'est sur notre droite qu'il nous faut chercher la traînée lumineuse.

L'Américain se croisa les bras d'un air furieux.

– *By God !* hurla-t-il, suis-je donc aveugle que je n'aperçois rien, absolument rien ?

– Non, mon cher sir Jonathan ; vous n'êtes point aveugle ; mais il se peut parfaitement que la comète qui nous sert de monture n'ait pas de queue… il y en a comme cela.

– Et de quoi est faite cette queue, cher père ? demanda Séléna.

Le vieillard hocha la tête.

– Tu me poses là, ma chère enfant, répondit-il, une question fort embarrassante, attendu que, jusqu'à présent, l'on en est réduit là-dessus à de simples conjectures.

– Mais enfin, vous-même avez bien une opinion ?

– Pour moi, je pense que l'on a affaire là à une simple apparence, à un mode spécial des vibrations de l'éther, impressionné par la comète, quelque chose comme un nuage qui se formerait et s'évaporerait sans cesse dans la trace de la comète.



– C’est l’opinion de l’auteur de *l’Astronomie du Peuple* que vous donnez-la, fit Gontran avec un sang-froid imperturbable.

– En vérité ! répliqua Ossipoff… ce n’est pas la première fois que je me rencontre avec ce grand esprit, et ce m’est un inimaginable bonheur.

Il eut un mouvement d’épaules et ajouta :

– D’ailleurs, comme je viens de le dire, jusqu’à présent on ne sait que fort peu de choses de ces mondes étranges qui circulent à travers les Univers, les mettant en rapport les uns avec les autres, comme autant de messagers célestes ; voici un siècle et demi à peine que l’on a commencé l’étude des comètes, et que peut-on apprendre en cent cinquante ans ?

Sur ces mots, il se dirigea vers l’intérieur de la sphère et gravit pesamment l’escalier qui conduisait à son observatoire.

– Le voilà qui va retomber dans sa contemplation vulcanesque, murmura plaisamment Fricoulet.

Gontran tressaillit, et le tirant à part :

– Dis-donc, fit-il à voix basse, penses-tu qu’une planète puisse affecter une autre forme que la forme sphérique ?

L’ingénieur regarda son ami avec étonnement.

– Pourquoi me demandes-tu cela ? dit-il.

– À cause de Vulcain, je ne te cacherai pas que ce monde a un aspect bizarre qui m’inquiète.

– Eh ! eh ! ricana Fricoulet, tu n’es plus aussi convaincu que tout à l’heure de l’existence de la planète intramercurielle.



– *Errare humanum est*, disait notre proviseur du lycée Henri IV.

– Mais il ajoutait : *Perseverare autem diabolicum*[6], tu t'en souviens ?

– Aussi, comme je n'ai rien de *diabolicum* dans ma nature…

– Tu ne persévères pas dans ton opinion.

– Je ne dis pas cela, seulement…

– Seulement, tu es fort tenté de lâcher Le Verrier et le docteur Lescarbault, n'est-ce pas ?

[6] L'erreur est humaine, la persévérance est diabolique. *(Note du correcteur – ELG.)*

– Je voudrais que tu me donnes ton opinion… car, vois-tu, si ce que j'ai aperçu n'était pas Vulcain…

– C'en serait fait de ton mariage avec Mlle Séléna, ça, c'est certain… Ossipoff t'enverrait promener et il aurait raison ; tu l'as assez humilié avec ta découverte.

– Eh ! c'est surtout cet imbécile de Farenheit avec son observatoire… enfin, je voudrais te demander un service.

– Lequel ?

– Ce serait de monter là-haut et de regarder dans la lunette.

– À quoi cela t'avancera-t-il ?

– À être de suite renseigné sur mon sort… cette incertitude me torture…

– Volontiers… attends-moi un moment.

M. de Flammermont accompagna son ami jusqu'au bas de l'escalier et, anxieux, s'assit sur la première marche.

Dans l'intérieur de la sphère, Farenheit, roulé dans sa couverture, dormait déjà à poings fermés ; derrière la toile de tente qui faisait à Séléna une sorte de chambrette séparée, la respiration calme et douce de la jeune fille se faisait entendre, semblable au bruissement d'ailes d'un papillon.

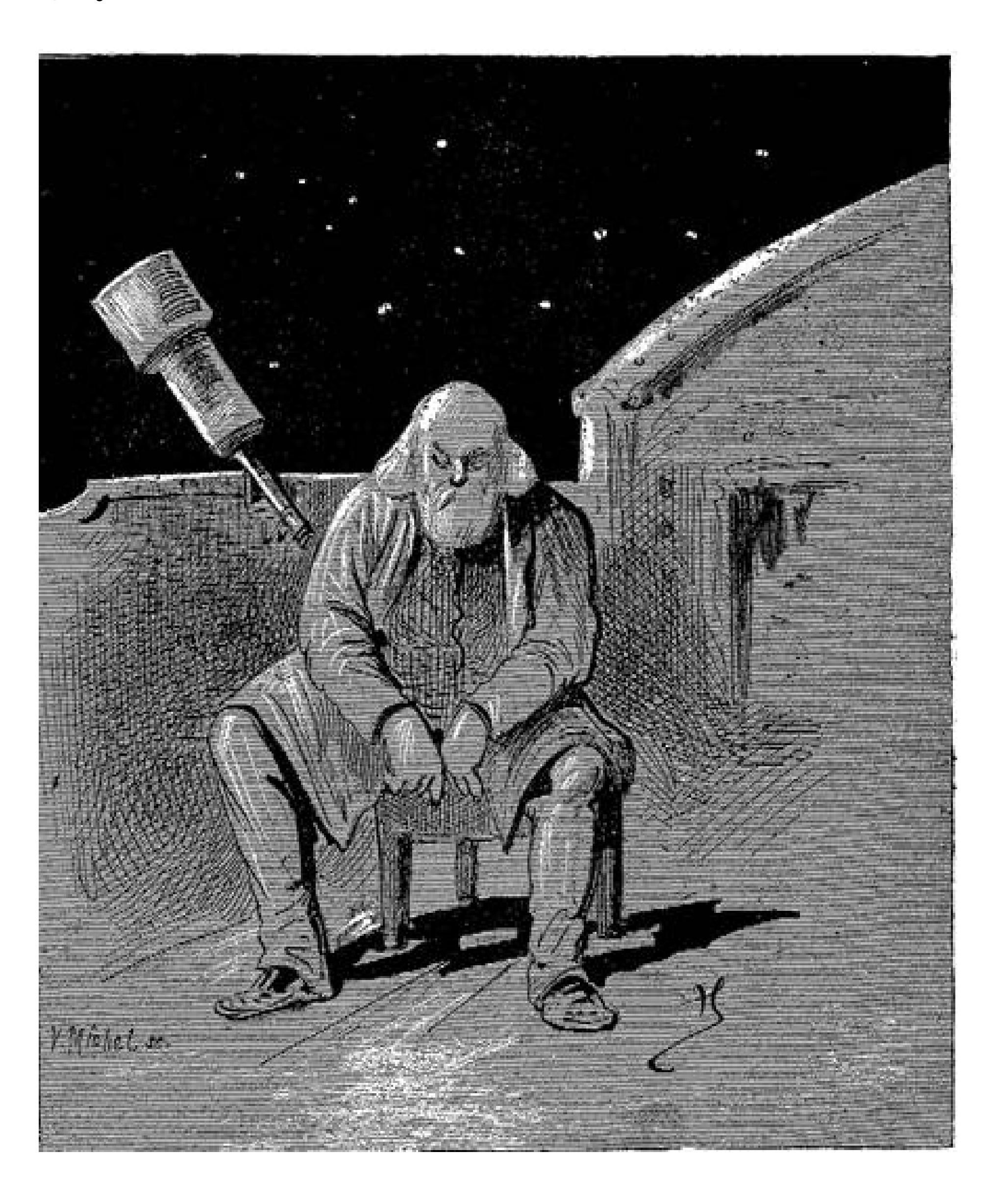
– Oh ! mon bonheur ! murmura Gontran, que de peine j'aurai eu pour te conquérir.

Un appel, chuchoté à voix basse, lui fit relever la tête et dans le carré clair de ciel que découpait dans l'ombre de la sphère l'ouverture supérieure de l'escalier, il aperçut la silhouette de Fricoulet qui se penchait vers lui.

– Pstt !... Pstt !... fit l'ingénieur.

M. de Flammermont se redressa :

– Qu'y a-t-il ? demanda-t-il à voix basse.



– Monte vite, sans faire de bruit… M. Ossipoff s'est endormi.

Léger comme un sylphe, le jeune comte gravit les marches et se trouva bientôt sur la plate-forme, aux côtés de Fricoulet qui, d'un signe de tête, lui indiquait Mickhaïl Ossipoff, accroupi près de la lunette, les mains croisées sur les genoux, le menton appuyé sur la poitrine ; par ses lèvres entr'ouvertes, un souffle puissant passait, troublant le silence d'un bourdonnement sonore.

– Chut ! dit l'ingénieur en mettant son doigt sur sa bouche, surveille-le pendant que je vais examiner Vulcain.

Il s'approcha de la lunette, enjamba le corps du vieillard endormi, et braqua l'instrument dans la direction où avait été signalée la planète.

Longtemps il demeura en observation, puis, tout à coup, il tressaillit et il grommela d'une voix sourde :



– Crédié ! ce n’est pas possible !

– Quoi ? qu’est-ce qui n’est pas possible ? demanda Gontran pris d’inquiétude.

L’ingénieur ne répondit pas tout de suite ; cramponné à la lunette, il regardait de toutes les forces de son rayon visuel.

– Parle, mais parle donc ! supplia le jeune comte.

Fricoulet s’écarta, prit son ami par le bras, et, l’entraînant vers l’escalier, lui dit ce seul mot, impérativement :

– Viens.

En quelques secondes, ils furent en bas.

– Malheureux ! dit alors l’ingénieur, sais-tu ce que c’est que cette prétendue planète que tu as découverte ?… c’est le boulet que Sharp nous a volé !

Gontran fit un saut formidable.

– Tu es bien sûr ? murmura-t-il d’une voix étranglée.

– Aussi sûr que je te vois là… c’est notre boulet qui tombe avec une rapidité vertigineuse et – qui plus est, – qui tombe sur notre comète.

– Grand Dieu !… que faire ?… je suis perdu ! jamais Ossipoff ne me pardonnera.

Fricoulet se frottait les mains.

– Tant mieux ! tant mieux, grommela-t-il, en perdant l'amitié du père tu perds en même temps l'affection de la fille, et tu évites les chaînes dont tu te préparais à te charger.

Et, dans son enthousiasme, il lança son chapeau en l'air, criant :

– Vive la liberté !



Gontran le saisit par le bras, et le secouant rudement :

– Tais-toi, malheureux ! gronda-t-il, tais-toi… et si tu ne veux pas que je me tue devant toi, trouve un moyen de me tirer de là.

– Eh ! bougonna l'ingénieur, impressionné malgré lui par l'énergie sombre avec laquelle M. de Flammermont avait prononcé ces mots ; eh ! tu me prends décidément pour ton terre-neuve ; depuis que nous avons entrepris cette excursion

céleste, voilà déjà plusieurs fois que je me jette à l'eau pour te sauver, cela devient fatigant, à la fin… surtout qu'il s'agit de faciliter une chose contraire à mes principes : ton mariage.



Gontran lui prit les mains.

– Je t'en supplie… dit-il, voyons, tu es mon ami, presque mon frère.

– C'est précisément pour cela…

– Me préfères-tu donc mort que marié ?… demanda M. de Flammermont.

– Mort !

– Je te jure que si, lorsque l'aube se lèvera, tu n'as pas trouvé un moyen de me sauver, je me tuerai.

Fricoulet semblait en proie à une indécision profonde.

– Écoute, dit-il enfin ; cette fois-ci encore, je vais faire l'impossible… car c'est l'impossible vraiment, que de faire prendre au vieil Ossipoff des vessies pour des lanternes.

– Oh ! tu es bon ! balbutia le jeune comte.

– Dis que je suis bête ! répliqua l'ingénieur d'un ton bourru.

– Mettons que tu es bête, car je ne veux pas te contrarier, et dis-moi comment tu vas t'y prendre ?

– Je vais commencer par mettre le vieux dans l'impossibilité de constater la transformation du soi-disant Vulcain en obus de Sharp.

– Et pour cela ?

– Pour cela, il me faut remonter là-haut ; si le bonheur veut qu'Ossipoff continue son petit somme, tout ira bien…



Il revint au bout de cinq minutes, tenant à la main un petit objet qu'il montra, en souriant, à M. de Flammermont.

– Qu'est-ce que cette machine-là ? demanda celui-ci en écarquillant les yeux.

– Tout simplement l'objectif de la lunette.

– Que va-t-il dire, quand il s'apercevra de cela ?

– Il dira ce qu'il voudra ; l'important, c'est qu'il ne puisse suivre l'obus dans sa chute.

Et, faisant disparaître la lentille dans sa poche :

– Maintenant, ajouta-t-il, il faut nous préparer au départ.

– Comment ! au départ ! s'écria Gontran en sursautant.

– Oui, nous allons au devant de Sharp.

M. de Flammermont serra les poings avec fureur.

– Ah ! le gredin ! grommela-t-il, nous allons donc enfin mettre la main dessus.

– Oh ! oh ! répliqua l'ingénieur, si tu veux arriver à un résultat, il faut mettre une sourdine à ta rancune… Sharp peut être tout ce que tu voudras : un voleur, un assassin, un être indigne de toute pitié, mais comme c'est lui qui tient ton bonheur entre ses mains, il faut le traiter avec douceur.

Gontran écoutait parler Fricoulet, doutant de ce que ses oreilles entendaient.

– Je t'avouerai, dit-il, que je ne comprends pas un mot à tout ce que tu me racontes.



– Nous causerons de cela en voyageant, répondit l'ingénieur ; le plus urgent est de nous mettre en route.

Quelques instants après, les deux amis quittaient sans bruit le campement ; tous deux avaient revêtu leur respirol ; Gontran emportait la lunette marine de l'Américain ; Fricoulet tenait à la main sa lampe électrique portative, dont le réflecteur projetait, à cinquante mètres en avant, un faisceau lumineux grâce auquel ils se dirigeaient comme en plein jour.

Quand les premières flèches solaires s'élancèrent par delà l'horizon, Gontran et son compagnon avaient franchi environ une soixantaine de kilomètres ; devant eux, une vaste étendue d'un liquide grisâtre, étincelante comme un miroir d'argent bruni, leur barrait la route.

Gontran poussa un cri de désappointement.

– Comment faire ? murmura-t-il.

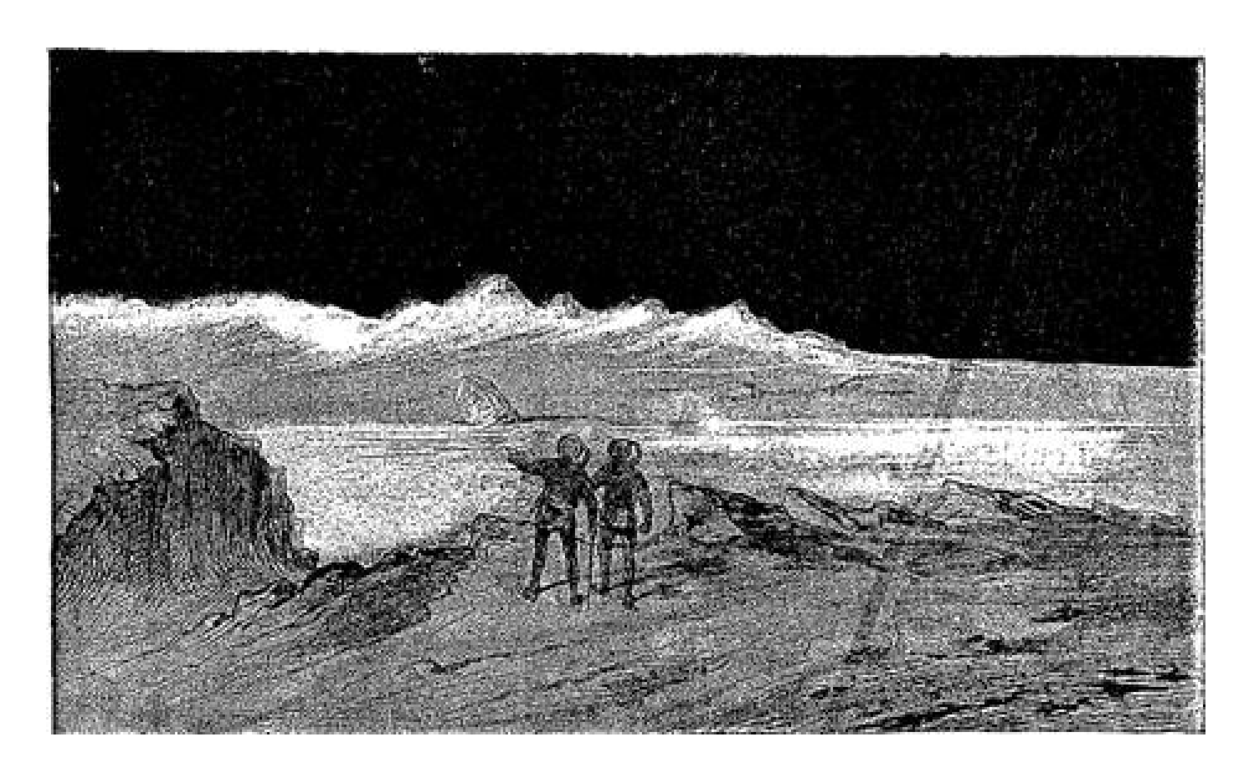
Fricoulet, qui fouillait l'horizon à l'aide de sa jumelle marine, fit un brusque mouvement, demeura quelques minutes encore, immobile, penché en avant comme attiré par un spectacle du plus puissant intérêt ; puis passant l'instrument à son compagnon :

– Regarde, dit-il simplement.

Au loin, sur cet océan bizarre, une masse apparaissait, flottant à la surface, et tranchant, par son aspect blanchâtre, sur le liquide sombre qui l'entourait.

On eût dit une bouée marine gigantesque sur laquelle les rayons du soleil se réfléchissaient comme en un miroir métallique.

– Sharp ! s’exclama M. de Flammermont…



– Oui, répondit l’ingénieur en appliquant son tube parleur sur l’ouverture pratiquée à la partie supérieure du casque de Gontran, oui, c’est le boulet de Sharp qui, suivant mes prévisions, est venu tomber dans cet océan cométaire.

Le jeune comte se livra à une mimique désordonnée.

Fricoulet fit signe de la tête qu’il avait compris.

– Comment allons-nous faire, te demandes-tu, pour nous emparer du véhicule et de son contenu ? Ça va être la chose la plus simple du monde : ou bien, cette nappe d’eau que nous avons en face de nous et que j’ai baptisée, peut-être bien à tort, du nom d’océan, n’est qu’un marais sans profondeur ; en ce cas nous rejoindrons l’obus à pied, *pedibus cum jambis* ; ou bien, nous enfoncerons et alors nous aviserons à nous construire une sorte de radeau.

– Un radeau ! riposta M. de Flammermont, mais pour cela il nous faudrait revenir au campement, couper les arbres de la forêt mercurielle et les transporter ici, outre que ce serait là une besogne formidable, Ossipoff nous mettrait la main dessus.

– Allons, allons, fit l'ingénieur, ne te désole pas par avance, il sera temps de le faire si nous ne pouvons employer le moyen le plus simple et le plus naturel qui est de nous servir de nos jambes.

Ce dialogue avait lieu au sommet de falaises assez élevées qui, de leurs crêtes noircies et poudreuses, surplombaient le liquide miroitant.

S'accrochant des pieds et des mains aux anfractuosités de ces roches bizarres, les deux compagnons eurent tôt fait d'arriver au pied que venaient battre lourdement et sans bruit des vagues toutes petites et grisâtres.

Fricoulet se baissa, prit dans le creux de sa main quelques gouttes de ce liquide étrange qu'il considéra durant quelques minutes avec attention.

– Ce n'est pas de l'eau, murmura-t-il dans le casque de Gontran.

Celui-ci eut un mouvement d'épaules indiquant que la composition chimique de ce liquide lui importait peu.

– Imprudent, répondit Fricoulet, puisque l'occasion se présente à toi de préparer ta réponse à une des questions que peut te poser Ossipoff, profite donc de cette occasion et retiens que ce que tu as la sous les yeux est une combinaison d'hydrogène, de carbone et d'oxygène. Cette espèce de brouillard très léger que tu vois flotter à la surface est du gaz acide carbonique,... bref, une sorte d'eau de seltz en ébullition.

Fricoulet eût parlé longtemps encore, mais il eût parlé dans le vide ; Gontran, que ces questions scientifiques intéressaient médiocrement, avait fait en avant quelques enjambées qui l'avaient aussitôt porté à une centaine de mètres du rivage.

C'est à peine si, à cette distance, le liquide dans lequel il marchait lui montait aux chevilles, aussi agitait-il triomphalement ses bras en l'air, faisant signe à l'ingénieur de le rejoindre.



Fricoulet allongea ses petites jambes et rapidement fut aux côtés de son ami qui reprit la marche en avant.

À mesure qu'ils avançaient la profondeur de cette nappe mobile et étincelante comme une nappe de mercure, augmentait, mais pour ainsi dire insensiblement, descendant en pente douce, peut-être d'un demi-millimètre par mètre, en sorte qu'après avoir parcouru environ deux lieues, le liquide leur arrivait au milieu de la poitrine.

Il est vrai que plus ils avançaient, plus leur marche devenait difficile, en raison de la masse liquide fort lourde au travers de laquelle il fallait se mouvoir et qui, par moments, en raison de leur légèreté, les soulevait comme des bouchons, leur faisant perdre pied, en même temps que leur centre de gravité, ce qui leur faisait exécuter des culbutes fort désagréables.

Il est vrai aussi que, maintenant, l'obus leur apparaissait nettement, dans tous ses détails, masse énorme, toute étincelante sous les rayons ardents du soleil, flottant à la surface avec une légèreté surprenante.

Fricoulet fit signe à son ami de s'arrêter ; puis, ajustant son *parleur* sur son casque :

– Si tu m'en crois, dit-il, tu demeureras ici pendant que moi je continuerai la route ; il est inutile que nous nous fatiguions tous les deux, alors qu'un seul peut faire la besogne, d'autant plus qu'il se peut parfaitement que là-bas on perde pied et qu'il faille se mettre à la nage… or, je crois me rappeler que tu n'es pas fort sur l'article natation…

– Au lycée, répondit M. de Flammermont, on ne nous menait au bain froid qu'une fois par semaine, en sorte que je n'ai pu faire de sensibles progrès, mais, enfin, j'en sais suffisamment pour me tirer d'affaire.

– Du moment que cela est absolument inutile, reste ici, repose-toi, car tout à l'heure nous aurons besoin de toute notre force musculaire.

– As-tu ton revolver ? demanda Gontran.

– Oui, je l'ai. Mais pourquoi cette question ?

– Parce que ce misérable est capable de sauter sur toi.

– À ce sujet là tu peux être tranquille… D'après ce que m'a dit de lui le vieil Ossipoff, Fédor Sharp possède un bagage scientifique assez complet pour savoir que s'il mettait seulement le bout du nez à l'un des hublots, c'en serait fait de lui… Donc, quelles que soient ses mauvaises intentions à mon égard, il sera dans l'impossibilité absolue de les manifester. Sur ce, je pars, attends-moi, prêt à me rejoindre au premier signal.

Il s'éloigna et, le plus rapidement qu'il lui fut possible, reprit son chemin vers l'obus.

Après une heure de pénibles efforts, tantôt marchant, tantôt nageant, il y atteignit enfin harassé, rompu, près de défaillir et d'un suprême effort, s'accrocha à l'un des écrous extérieurs de l'engin, au moment ou ses forces l'abandonnaient.



Quand il eut repris haleine, il se hissa jusqu'à l'un des hublots pour jeter un regard à l'intérieur du boulet et se trouva nez à nez avec Sharp, séparé seulement de son ennemi par la vitre épaisse contre laquelle l'autre s'aplatissait le visage,

examinant avec une curiosité anxieuse cet être auquel son casque de sélénium donnait un aspect fantastique, terrifiant.

– Eh ! eh ! fit à part lui Fricoulet, ce bon Fédor me paraît être rien moins que rassuré… tant mieux, nous en viendrons plus facilement à bout.

À ces mots, il attacha solidement à l'une des oreillettes de l'obus l'extrémité du filin métallique qu'il avait eu la précaution d'emporter et revint sur ses pas, déroulant derrière lui le câble, au fur et à mesure qu'il s'éloignait.

Tout à coup, au bout d'une centaine de mètres, il s'arrêta ; il venait de sentir le sol sous ses pieds et, en même temps, l'extrémité de l'amarre étant entre ses mains, il se la lia autour du corps et fit signe à Gontran de venir le rejoindre.

Le jeune comte, dont la curiosité décuplait les forces et le courage, l'eut rejoint rapidement, puis, sur les indications de son ami, il s'attela lui aussi au filin et, tous deux, exigeant de leurs muscles toute l'énergie dont ils étaient capables, ils se mirent à gagner le bord, traînant après eux la masse métallique énorme qui, en raison de son peu de pesanteur et de la densité extrême du liquide, glissait à la surface comme un traîneau sur la glace.

Enfin, après deux heures d'efforts acharnés, la poitrine sèche, le corps trempé de sueur et calciné par le soleil, ils tombèrent épuisés sur le rivage où ils demeurèrent inertes, anéantis, pendant quelque temps.

Un bruit léger leur fit dresser l'oreille et les tira de leur torpeur. Fricoulet se dressa sur son coude et écouta, alors, se penchant vers M. de Flammermont :

– Si je ne me trompe, dit-il, le Sharp dévisse ses écrous et se prépare à sortir.

Gontran fit un bond formidable, l'ingénieur le saisit par le bras.

– Si tu aimes Séléna, dit-il avec autorité, tu vas me jurer de ne rien faire, de ne rien dire que je ne t'y aie autorisé, de demeurer vis-à-vis de ce misérable aussi calme, aussi indifférent que si tu ne le connaissais pas, sinon, je te plante là et tu te débrouilleras avec Ossipoff comme tu l'entendras.

Gontran, muettement, étendit la main.

– J'ai ton serment, reprit Fricoulet, cela me suffit ; maintenant, écoute moi… Le Sharp va sortir, mais à peine aura-t-il mis le pied dehors, qu'il lui arrivera ce qui vous est arrivé à Farenheit et à toi, il tombera asphyxié… aussitôt, nous nous précipiterons sur lui et nous le réintégrerons dans sa coquille où nous l'accompagnerons. Là, nous le ferons revenir à lui et nous causerons tout à notre aise.

Comme il achevait ces mots, une exclamation retentit, suivie d'un bruit sourd.

C'était Fédor Sharp qui, suivant les prévisions de Fricoulet, venait de tomber à la renverse, le visage déjà noirci et les yeux sanguinolents.

Les deux amis sautèrent sur lui, le saisirent l'un par les épaules, l'autre par les jambes et, sans perdre un instant, le transportèrent sur un des coussins circulaires de l'obus.

Dix minutes après, Gontran et Fricoulet, débarrassés de leur casque, étaient moelleusement enfoncés dans les capitons du divan ; dans leur main droite ils tenaient un revolver, dans

l'autre, un verre rempli jusqu'au bord d'un excellent porto dont les soutes de l'obus avaient été abondamment pourvues, lors du départ du Cotopaxi.



– Mon Dieu ! dit Fricoulet en humectant ses lèvres dans le liquide odorant, que c'est bon de se sentir chez soi !

Et choquant son verre contre celui de M. de Flammermont :

– À la santé de cet excellent M. Sharp, dit-il plaisamment.

Un profond soupir attira leur attention du côté du malade qui manifestait ainsi son retour à la vie, en accentuant cette manifestation par des frémissements des jambes et des bras.

– Attention, fit Gontran, le gredin revient à lui !

– Je t'en supplie, dit Fricoulet, ne te sers pas d'expressions semblables, sinon ma combinaison échouera.

– Mais tu ne m'en as pas parlé de ta combinaison !

– Peu t’importe, du moment qu’elle a pour but de te sauver.



En ce moment, Sharp se redressa sur le coussin, frotta longuement ses paupières de ses poings fermés, comme quelqu’un qui se réveille d’un long sommeil, puis soudain il demeura immobile, frappé de stupeur à la vue des deux hommes qui le regardaient en souriant.

Ensuite, il voulut crier, mais la voix s’étrangla dans sa gorge ; il voulut se lever, mais les deux canons de revolver, braqués sur lui, l’immobilisèrent.

– Mon cher Gontran, dit alors Fricoulet en souriant, voudrais-tu me faire le plaisir de me présenter à l’estimable M. Sharp ?



Et voyant que M. de Flammermont avait toutes les peines du monde à contenir son indignation, il ajouta :

– Mon ami Gontran éprouve à vous retrouver, après si longtemps, une émotion si profonde que vous le voyez, la joie le rend muet, mais, moi, qui n'ai pas les mêmes raisons que lui d'être ému en vous voyant, je tiens à vous dire qui je suis : je m'appelle Alcide Fricoulet, je suis ingénieur et, si Mickhaïl Ossipoff a pu, quand même, mettre à exécution ce beau voyage intersidéral dont vous lui avez emprunté l'idée, c'est un peu grâce à moi.

Le visage livide déjà de Sharp, pâlit encore davantage et, dans une crispation nerveuse, ses lèvres blêmes se contractèrent.

– Je vous dis cela, poursuivit Fricoulet, non pour me vanter, – mon ami, M. de Flammermont, peut vous affirmer qu'au point de vue de la modestie, la violette n'est rien auprès de moi, – mais afin que nous nous connaissions bien mutuellement… est-ce compris ?



L’ex-secrétaire perpétuel de l’Institut des sciences de Pétersbourg ne répondit pas tout de suite ; enfin il se décida à demander d’une voix caverneuse :

– Où voulez-vous en venir ?

– À ceci : à bien vous persuader que vous êtes dans notre main et qu’il vous faudra en passer par où nous voudrons… vous devez deviner, n’est-ce pas, que si nous n’avions pas eu besoin de vous, les petits joujoux que voici vous auraient déjà fait sauter la cervelle.

Ce disant, il passait sous le nez du misérable, tout tremblant, le canon de son revolver.

– Oui, monsieur Sharp, poursuivit Fricoulet, nous avons besoin de vous : « On a souvent besoin d’un plus gredin que soi » a dit La Fontaine ; nous en fournissons la preuve… d’abord, est-il bien nécessaire de vous démontrer qu’une mort certaine vous attend ici et que tous ceux dont vous vous êtes joué se disputeront le sanglant plaisir de vous envoyer rejoindre les vieilles lunes ? Non, n’est-ce pas, vous devez, aussi bien que nous, connaître les sentiments professés, à votre égard, par

Mickhaïl Ossipoff, Gontran de Flammermont et Jonathan Farenheit.

Fédor Sharp devint verdâtre.

– Moi seul, j'avais quelque sympathie pour vous, du jour où, enlevant Mlle Séléna, vous mettiez mon ami Gontran dans l'impossibilité de l'épouser ; mais, grâce à votre lâcheté et votre inhumanité, nous avons retrouvé Mlle Séléna, en sorte que l'abîme où je voulais empêcher M. de Flammermont de rouler, s'est de nouveau creusé sous ses pas… voilà pourquoi j'ai contre vous une dent personnelle, implacable que je consens à ne point enfoncer dans votre vilaine chair… à une condition.

– Laquelle ? murmura le malheureux.

– C'est qu'au cours de vos pérégrinations autour du Soleil, vous aurez indubitablement constaté l'existence de la planète Vulcain.



Sharp fit, sur son coussin, un bond formidable.

– Ah çà !… s'écria-t-il, vous êtes fou !

– Fou !… et pourquoi cela ?

– Parce que nul, mieux que moi, ne peut nier l'existence de cette planète enfantée par une illusion d'optique de quelques-uns et l'imagination trop ardente de certains autres.

– Cependant, dit Fricoulet toujours souriant, M. de Flammermont que voici, non seulement croit à Vulcain, mais encore, il n'y a pas vingt-quatre heures de cela, en a observé le passage sur le disque solaire.

Sharp demeura un moment bouche bée, ne sachant si l'ingénieur parlait sérieusement ou bien s'il se moquait de lui.

Enfin, il fit entendre un petit ricanement et, s'adressant directement à Gontran :

– Je voudrais, monsieur, que vous m'expliquassiez, commença-t-il…

Fricoulet lui coupa la parole.

– Les explications, dit-il, d'une voix rude, sont inutiles, la situation est celle-ci : avez-vous, oui ou non, constaté l'existence de Vulcain ? si oui, M. de Flammermont vous pardonne d'avoir enlevé sa fiancée et de l'avoir abandonnée, au risque de la faire mourir de faim ; en outre, nous nous engageons à vous réconcilier avec Ossipoff et Farenheit ; sinon, les joujoux que voici vont débarrasser votre vilaine âme de sa vilaine enveloppe.

– Je crois à l'existence de Vulcain, s'empressa de dire Fédor Sharp, et je suis prêt à l'attester à la face de l'Univers entier.

– En ce cas, mon cher monsieur Sharp, Gontran et moi sommes vos amis, tenez votre promesse… nous tiendrons la nôtre.



Le misérable tendit ses mains que les deux jeunes gens serrèrent en signe de réconciliation, mais non sans une grimace de dégoût.

– Maintenant partons, dit Fricoulet en se levant ; les autres, là-bas, doivent être dans une inquiétude mortelle, il est temps d'aller les rejoindre.

– Un moment, déclara Gontran, laisse-moi faire un brin de toilette.

Ce disant, il alla vers le placard et poussa un soupir de satisfaction en constatant que ses effets étaient dans l'état ou il les avait laissés.



Vivement, il enfila un pantalon de nankin, endossa un veston de tissu très léger et compléta cette transformation en se coiffant d'un chapeau de paille de genre dit Panama.

– Tu as l'air d'aller pêcher à la ligne, dit Fricoulet en riant.

– Ou d'en revenir, répliqua le jeune comte, car c'est une fameuse proie que nous avons capturée là.

Vivement, l'ingénieur suivit l'exemple de son ami, puis après avoir endossé leur respirol et fait endosser le sien à Sharp, ils sortirent tous trois de l'obus, fermèrent la porte soigneusement et reprirent le chemin du campement.

Le Soleil commençait à disparaître de l'horizon, lorsqu'ils arrivèrent au pied de la colline mercurielle qui leur servait de refuge.

Là, ils retirèrent leur casque et délibérèrent sur la marche à suivre en vue d'une réconciliation entre Sharp et ses ennemis.

Fricoulet proposait de partir en ambassadeur et de négocier la chose, Gontran, au contraire, était d'avis d'y aller carrément, de voir l'effet que produirait la brusque apparition du misérable sur ceux qui avaient à se plaindre de lui et d'agir suivant les circonstances.



Ce fut ce dernier avis qui prévalut et, lentement, la petite troupe se mit à gravir la croupe boisée que surmontait, éclairée par la lueur éclatante de Vénus, la sphère de sélénium.

Séléna, en apercevant Gontran qui marchait en tête, poussa un cri de joie et courant au jeune homme, les mains tendues, lui dit avec des larmes dans la voix :

– Enfin ! vous voilà donc, méchant ! si vous saviez dans quelle inquiétude vous nous avez mis.

– Pardonnez-moi, ma chère Séléna, répondit M. de Flammermont, je travaillais à notre bonheur.

À l'appel de la jeune fille, Farenheit était accouru.

– *By God !* dit l'Américain, il était temps que vous revinssiez, je commençais à devenir fou… le vieux m'a fait démonter et remonter sa lunette plus de quatre fois… il paraît qu'il manque l'un des verres, il est dans une fureur épouvantable… du reste, écoutez-le.

Là-haut, dans l'espèce d'observatoire organisé au sommet de la sphère, on entendait des paroles furieuses entrecoupées de jurons et d'exclamations désespérées.

– Monsieur Ossipoff ! appela Fricoulet, monsieur Ossipoff ! descendez donc un instant… nous avons quelque chose de fort intéressant à vous communiquer.

Quand le vieillard les eut rejoints, l'ingénieur retourna en arrière, vers Sharp qu'il avait laissé tapi dans un coin d'ombre et revint en tenant le misérable par la main.

Quand il apparut dans le cercle de lumière formé par la lampe de sélénium, ce fut une stupeur qui fit reculer de quelques pas Ossipoff et l'Américain.

Puis soudain, sans dire un mot, Farenheit se précipita les bras en avant, les mains ouvertes, formidables tenailles qui allaient enserrer le cou de l'ex-secrétaire perpétuel.



Heureusement Gontran de Flammermont se dressa entre les deux hommes ; en même temps, le vieillard, se suspendant aux basques de l'habit de l'Américain, le tirait en arrière.

– Un moment, sir Jonathan, dit-il d'une voix ferme, cet homme m'appartient avant vous... il a été mon ennemi bien avant d'être le vôtre, vous conviendrez donc que ma vengeance doive s'exercer avant tout autre.

– Votre créance est privilégiée, dit Fricoulet en ricanant.

L'Américain écumait.

– Comment ! gronda-t-il, cet homme se sera joué de moi, il m'aura ruiné, il aura tenté de m'assassiner, et je devrais me croiser les bras, tranquillement... oh ! non, la loi du Lynch n'est pas un vain mot.

Sharp se tourna vers lui.

– Pardon, sir Jonathan, dit-il avec un sang-froid merveilleux, c’est à tort que vous m’accusez de vous avoir ruiné… que vous avais-je promis ? des mines de diamant… eh bien ! j’ai tenu plus que je n’avais promis, puisque c’est sur un pays entier de diamant que vous êtes en ce moment.

– Si j’y suis, ce n’est pas ta faute, misérable, gronda Farenheit.

– Votre blessure ! riposta Sharp. Bast ! dans votre pays fait-on attention à ces détails ? En Amérique vous vous donnez des coups de revolver comme des coups de chapeau et vous ne vous en voulez pas davantage pour cela.

L’Américain allait répondre, Ossipoff lui coupa la parole.

– Ce misérable m’appartient et je ne permettrai à personne de porter la main sur lui avant que je n’aie déclaré ma vengeance satisfaite.

Un sourire railleur plissa les lèvres minces de l’ex-secrétaire perpétuel :

– Votre vengeance ! répéta-t-il d’un ton sardonique ; avant que de chercher par quel supplice de cruauté raffinée vous pourriez vous payer sur ma peau de tous mes forfaits, laissez-moi vous demander si les questions astronomiques vous passionnent toujours comme par le passé ?

Un peu interloqué par cette question, Ossipoff répondit après un moment de silence :

– Je ne saisis pas bien le motif de votre demande ?

– C’est que j’aurais un marché à vous proposer.

– Un marché !... Lequel ?

– Pendant les vingt jours qu'a duré le voyage que je viens de faire dans l'espace, à proximité du Soleil, je me suis livré à des études approfondies sur l'astre central de l'Univers ; il m'a été donné de connaître et d'expliquer bien des phénomènes qui plongent, depuis des siècles, les astronomes terrestres dans une stupéfaction profonde... ces études, ces observations, je les ai consignées, au jour le jour, sur un carnet ; laissez-moi la vie sauve, pardonnez-moi, acceptez-moi comme un collaborateur dans l'excursion que vous avez entreprise et ce carnet est à vous.

– Jamais ! hurla Farenheit, jamais ! n'acceptez pas, monsieur Ossipoff ! c'est un marché de dupe !

Le vieillard, la tête inclinée sur la poitrine, réfléchissait ; enfin, il releva son visage contracté par une profonde émotion et répondit simplement :

– Fédor Sharp, au nom de la science, j'accepte !

– Mais ces notes, répliqua l'Américain, nous les trouverions après votre mort.

– Vous ne trouverez que des chiffons de papier couverts de signes absolument incompréhensibles !

– Mon enfant, demanda Ossipoff en se tournant vers Séléna, consens-tu à oublier ce que t'a fait cet homme ?

– Mon père, répondit la jeune fille, si vous pardonnez, je pardonnerai !

– Et vous, monsieur de Flammermont ?



– Je mets, à mon pardon, une condition, déclara l'ancien diplomate, c'est que M. Sharp nous dira sincèrement ce qu'il pense de la planète Vulcain.

Il se fit un silence et chacun, sauf l'Américain auquel cette question importait peu, attacha anxieusement ses regards sur Fédor Sharp.

Comme celui-ci paraissait hésiter, un petit bruit sec se fit entendre dans l'ombre : c'était Fricoulet qui armait son revolver.

Sharp tressaillit et d'une voix légèrement tremblante :

– J'ai vu, de mes yeux vu, la planète Vulcain et j'ai constaté que, suivant les pronostics de Le Verrier, elle décrit, autour de l'astre central, un orbe de 33 jours ; au surplus, c'est plutôt une masse nébuleuse qu'un monde proprement dit.

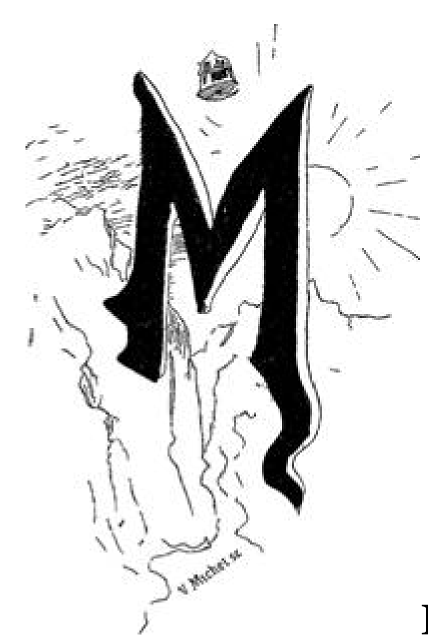
Ossipoff devint pâle tout à coup et, se penchant à l'oreille de Gontran :

– Pardonnez-moi, dit-il, et oublions nos discussions ; en fait d'astronomie, je ne suis qu'un enfant auprès de vous.



CHAPITRE XII

LA BANLIEUE DU SOLEIL



ERCREDI *25 mars.* – Seul, me voici seul maintenant, en me réveillant, cela m'a semble tout singulier de ne pas voir la jeune fille étendue sur son hamac.

Tout d'abord, la mémoire encore engourdie par le sommeil, je l'ai cherchée, puis soudain, je me suis rappelé ce qui s'était passé la veille ; mes calculs établissant nettement l'excès de poids du projectile, excès correspondant, à un gramme près, au poids de Séléna, mes hésitations, mes scrupules, et enfin ma brusque décision.

Pouvais-je, pour une simple question d'humanité, renoncer à cette exploration céleste qui va entourer mon nom d'une auréole de gloire inimaginable ? Pouvais-je sacrifier à cette jeune fille le pas gigantesque que mon voyage faisait faire à la science ?

Et puis, je commençais à m'y attacher, à cette enfant, si douce, si aimable, et à côté de sa pure silhouette de victime, je me faisais trop l'effet d'un bourreau ; c'était comme un remords vivant.

Oui, à tous les points de vue, j'aime mieux l'avoir abandonnée, je ne regrette rien.

Jeudi, 26 mars. – Ce matin, j'ai éprouvé la même chose qu'hier ; à mon réveil, mes yeux ont tout de suite cherché Séléna… cela me fait une singulière impression…

Bast ! je m'y habituerai.



Je suis maintenant à quatre millions de lieues de Mercure. Quel chemin parcouru en quarante-huit heures !

Et ma vitesse va croissant !

À l'aide du micromètre je mesure le diamètre du Soleil, et la dimension augmente pour ainsi dire à vue d'œil ; le projectile vole dans l'espace avec une rapidité vertigineuse. Les calculs me donnent près de quarante kilomètres par seconde.

Vendredi, 27 mars. – Cette nuit, j'ai été réveillé par une chaleur intolérable, il me semblait que je fusse dans une fournaise ardente.

Bien qu'à peu près nu, j'avais le corps inondé d'une sueur abondante qui se transformait, sans discontinuer, en un épais nuage de vapeur.

L'intérieur du projectile paraissait en feu ; tout d'abord, je crus à un incendie ; je me levai précipitamment et reconnus que, par les hublots, pénétrait une lueur rouge, éclatante, qui teintait de sang les objets environnants et moi même.

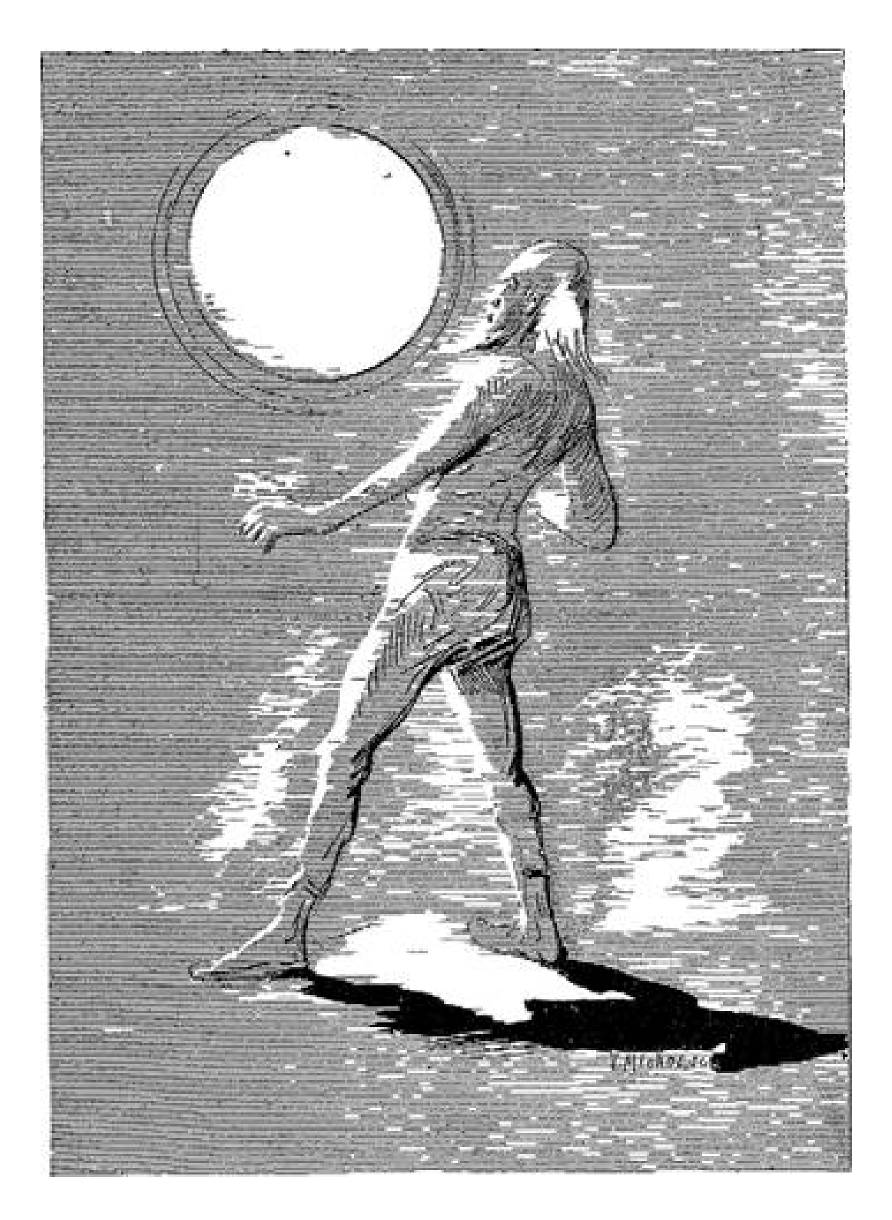
Vite, à ma lunette !

Spectacle merveilleux ! dans l'espace, d'un noir velouté, éteignant, dans sa clarté splendide, tous les astres du firmament, un météore brillant, étincelant, filait avec une rapidité inouïe, balayant l'immensité d'une traînée lumineuse dont j'étais moi-même enveloppé et qui dégageait cette chaleur suffocante qui m'avait éveillé.

C'est une comète, celle de Tuttle, sans doute ; elle seule peut, à cette époque, traverser le ciel dans cette position ; je consulte mon horaire ; la comète de Tuttle a été signalée en

1871… sa période est de treize ans… nous sommes en 1884, c'est bien elle.

Je note ici, pour mémoire, son aphélie qui est de 10,483, son périhélie qui est de 1,030, l'excentricité de son orbite 0,821.



L'orbite de Tuttle coupe, dans le plan de l'écliptique, les orbes de toutes les planètes, dépasse Saturne, atteint son aphélie au bout de treize ans et revient dans notre système, après des millions et des millions de lieues parcourues.

Voilà le véhicule qu'il me faudrait pour parcourir l'immensité interplanétaire !... en place de ce misérable morceau de métal qui me porte !

Samedi, 28 mars. – La chaleur a diminué, je respire plus facilement ; mesuré au micromètre, le diamètre du Soleil a grandi... je cherche la comète... en moins d'un jour, elle s'est perdue dans l'espace ; grâce à ma lunette, je la retrouve là-bas, tout là-bas, à l'horizon sidéral... elle va couper l'orbite de Mercure.

. . . .

Toute la journée j'ai fait des calculs et j'ai établi que la comète de Tuttle allait presque certainement rencontrer Mercure... Que va-t-il résulter de ce choc ? une comète de moins, sans doute, dans le système solaire.

Tout à coup, la pensée de Séléna me revient à l'esprit ; pauvre enfant, c'est la mort implacable qui l'attend... pourvu, mon Dieu ! qu'elle ne souffre pas trop !... je suis un misérable !

Dimanche, 29 mars. – J'ai passé la nuit sans pouvoir dormir ; la pensée du cataclysme horrible qui se prépare m'a tenu les yeux grands ouverts pendant de longues heures...

L'angoisse où j'étais m'ôtait toutes forces ; je n'avais même pas le courage d'aller jusqu'au hublot, étudier les deux astres marchant à la rencontre l'un de l'autre.

Pauvre Séléna ! pourvu que ses malédictions ne me portent pas malheur !

La chaleur augmente terriblement au fur et à mesure que je m'approche du Soleil ; pour arracher mon esprit à la pensée de Séléna, j'examine avec calme les éventualités qui m'attendent ; ou bien je vais continuer à marcher droit sur le Soleil, et alors, arrivé à dix millions de lieues, je tomberai sur l'astre central, et brûlé, calciné, volatilisé, je disparaîtrai, matière impalpable, dans le grand Tout… ou bien, je n'atteindrai pas la zone attractive, et, sous l'impulsion de ma vitesse, je contournerai le Soleil et je continuerai ma course.

Pour me distraire, pour dompter ma pensée qui, malgré moi, s'envole vers Mercure et vers Séléna, j'entreprends de vérifier les calculs auxquels ont donné lieu les recherches sur le Soleil. En une journée, j'ai achevé ce travail et je constate l'exactitude de tous les chiffres obtenus.

La nuit vient, mais le sommeil me fuit ; alors, je cherche à passer le temps, et prenant la Terre pour point de comparaison, j'établis ceci : le Soleil pesant 5,875 sextillions de kilogrammes, il faudrait, pour lui faire contrepoids 324,000 Terres ; le diamètre terrestre est la cent huitième partie du diamètre solaire ; l'astre central est, en volume, 1,279,000 fois plus immense que ma planète natale, il est, en outre, 324,000 fois plus lourd qu'elle… Quant à la distance, je trouve qu'un train express, parcourant 60 kilomètres à l'heure, mettrait 266 ans pour aller de la Terre au Soleil.

Ces enfantillages me mènent jusqu'au matin… je ne puis plus résister… il est préférable que je sache à quoi m'en tenir… je cours au hublot, je braque ma lunette sur l'infini, dans la direction que doit occuper Mercure si, dans son abordage formidable, la comète ne l'a pas anéantie…

Ô joie ! la planète est là, parcourant, comme les jours précédents, son orbite habituelle… je respire plus librement, comme si l'on m'avait enlevé de dessus la poitrine un poids

formidable ; Dieu, qui vient de faire un miracle, consentira peut-être à protéger Séléna… il me semble que la mort de cette enfant me porterait un coup funeste.

Brisé par l'angoisse et par l'insomnie, je m'étends sur mon hamac et je m'endors.

Mercredi 1er avril. – Lundi, non plus qu'hier, rien à signaler ; le véhicule continue sa course sur le Soleil, dont le disque énorme envahit maintenant l'horizon… La lumière est tellement éclatante que j'ai dû couvrir les hublots d'une quadruple épaisseur de crêpe noir, afin de n'être pas aveuglé.



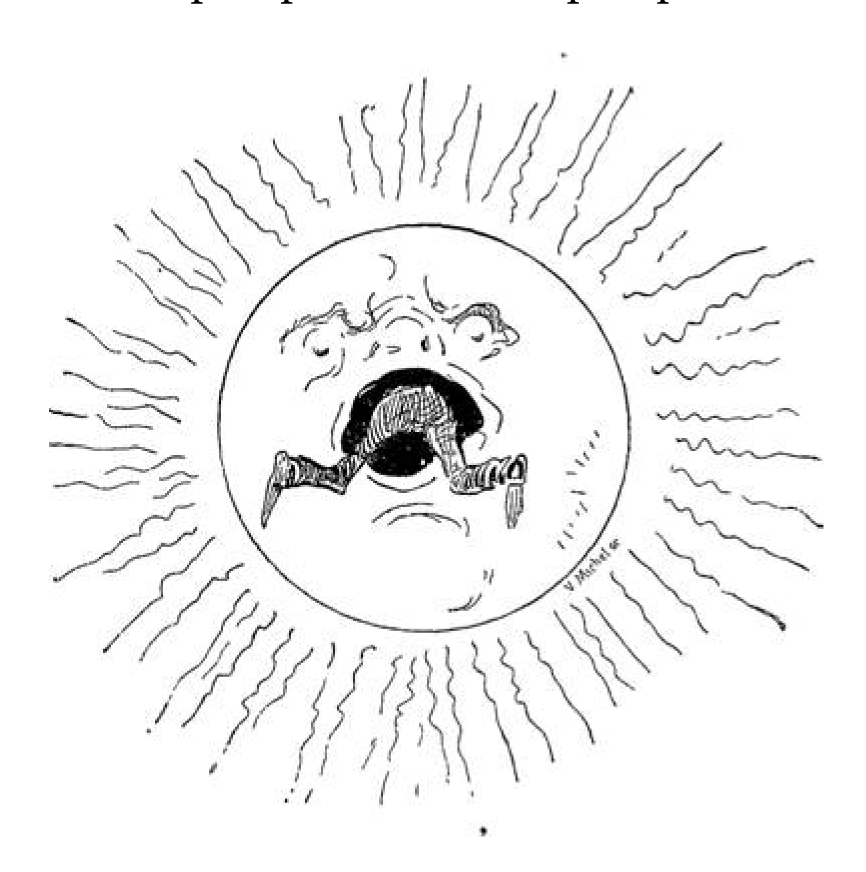
Quelle chaleur terrible, épouvantable !… ma peau, desséchée, se soulève et s'écaille, mes poumons, épuisés par cet air de feu que je respire, fonctionnent douloureusement avec un sifflement qui m'épouvante ; il me semble, quand ma poitrine se soulève, que tous mes os craquent…

Que va-t-il advenir ?

Je le sens, c'est une mort certaine à laquelle je cours… encore quelques centaines de mille kilomètres et je tomberai, étouffé.

Faut-il revenir en arrière, ou tout au moins contourner l'astre central pour me lancer dans l'infini ? rien n'est plus simple ; j'ai là, à portée de ma main, les cordelettes qui guident le jeu de l'anneau dont l'obus est entouré ; d'un seul mouvement, à peine perceptible, je puis me détourner de mon chemin !

Non, la curiosité m'entraîne, le monde merveilleux et inconnu m'attire… plus près !… encore plus près !



Jeudi, 2 avril. – C'est décidé, je marche de l'avant ! ce point bien établi, et l'esprit à peu près dégagé de la pensée de Séléna, je reprends mes études sur le soleil… les taches que j'ai

observées à la surface du disque, dès mon départ de Mercure, ont changé de place…

Je constate l'exactitude du rapprochement fait par un astronome français entre la pesanteur terrestre qui varie d'intensité de l'équateur aux pôles et la rotation des taches solaires dont la vitesse est proportionnelle à la latitude.

Il m'a suffi, pour arriver à cette certitude, de suivre, pendant toute cette journée, dans leur marche sur le disque du soleil, trois taches situées, l'une à l'Équateur, l'autre au 15° de latitude, et l'autre au 38° degré de latitude : la première me donne, pour l'évolution complète autour de l'astre, une période de 24 jours et demi ; la seconde une période de 25 jours et deux heures ; la troisième une période de 27 jours.

Il m'a été impossible, de la position que j'occupe dans l'espace, de suivre la tache au delà du 38° ; mais il est à présumer que la rapidité de rotation va diminuant, progressivement de latitude en latitude jusqu'au pôle.

Je ne puis guère mieux comparer cette rotation de surface qu'à celle d'un Océan enveloppant un globe et qui tournerait plus lentement que lui, et de moins en moins vite, de l'Équateur aux pôles.

Le génie sublime, qui se nomme Galilée, avait, dès l'an 1611, déterminé cette rotation que ses prédécesseurs avaient seulement constatée ; Fabricius, Kepler, Jordano Bruno, brûlé à Rome pour ses opinions astronomiques !

Nous qui nous enorgueillissons tant de notre amour pour la science, serions-nous, comme nos ancêtres, prêts à confesser notre foi sur le bûcher ? j'en doute.

Et pourtant, moi !…

Oh ! souffrir mille morts, revoir ma planète natale et y vivre quelques minutes seulement pour mourir en emportant la persuasion que mon nom passera à la postérité !

Grâce à mon télescope, dont j'ai eu soin d'obscurcir fortement les oculaires, je puis me livrer à des études intéressantes sur l'astre central : à cette courte distance, la *photosphère* m'apparaît nettement en tous ses détails, résille sombre qu'illuminent de ci de là, irrégulièrement, mais en quantité considérable, des points lumineux.

Ce sont ces points lumineux, – dont la totalité, d'après l'Américain Langley, représente à peine la cinquième partie de la surface solaire, – qui produisent la lumière et la chaleur : qu'arriverait-il si leur nombre venait à augmenter ou à décroître ? la mort pour les planètes que ses rayons vivifient, la mort par la calcination ou le froid !

Constaté en même temps l'inégalité de chaleur et de lumière projetée par ses grains lumineux, lesquels, suivant leur distance au centre du disque solaire, varient comme intensité de l'unité au cinquième... de cela faut-il conclure, comme le P. Secchi, à l'existence, autour du Soleil, d'une couche atmosphérique mince et absorbante ? je me réserve d'étudier cette question.

Vendredi, 3 avril. – En m'éveillant, je me sens la tête lourde comme du plomb ; c'est à peine si je puis ouvrir les yeux ; j'ai les paupières enflammées, la pupille de l'œil me cuit horriblement : conséquences fatales de mes études d'hier.

Vais-je donc tomber malade, au moment même où je suis près de soulever le voile qui enveloppe l'inconnu ?

Si je me reposais ! demain, peut-être…

Non, demain, peut-être serai-je mort… ou bien une cause quelconque peut me ramener en arrière… j'ai soif de savoir… travaillons, arrachons à la nature ces secrets qui m'attirent.

Grand Dieu ! quel spectacle merveilleux… là, sous mes yeux, rapprochée de moi, grâce au télescope, à une distance de quelques milliers de kilomètres à peine, la masse solaire m'apparaît, bouleversée, tordue dans des convulsions titanesques ; ici, la photosphère se crève, s'arrache, semble s'envoler dans l'espace en effilochures étincelantes… là, elle se creuse en gouffres insondables, remplis de vertigineux tourbillons, au fond desquels apparaît, tache plus sombre, le sol lumineux, en combustion, à travers des nuages de vapeurs qu'éclaire une lueur d'incendie formidable.

C'est à peine si ma stupeur me laisse la lucidité d'esprit suffisante pour faire quelques constatations scientifiques ; mesuré au micromètre, l'un de ces gouffres accuse huit cent mille kilomètres de diamètre !

Et pendant des heures, je reste là, immobilisé dans ma stupéfaction, les yeux rivés sur cette lave gazeuse qui s'élève de ce trou formidable comme du fond d'un volcan, déborde sur la surface photosphérique, formant, tout autour, comme un bourrelet incandescent, et s'écoule vers son point d'origine en filets lumineux.

Nul doute, j'assiste à la formation de ces taches que, depuis des siècles, les astronomes ont prises successivement pour des nuages, des montagnes, des éruptions volcaniques, d'immenses scories.



Wilson seul a eu raison : les taches solaires sont des cavités dont le fond, quoique étincelant, paraît sombre à côté de la photosphère.

Je n'en puis plus, je suis brisé ; c'est à peine si j'ai la force de gagner mon hamac, à tâtons, car mes paupières sont tellement gonflées que je ne puis ouvrir les yeux…

Lundi, 6 avril. – Hier et avant-hier, je suis resté couché, dans l'impossibilité absolue de faire un mouvement et dans un état de cécité presque absolu ; un moment, j'ai craint d'être aveugle pour le restant de mes jours.



Le restant de mes jours ! amère dérision !… la mort est là qui me guette ; j'étouffe, mes poumons fonctionnent de plus en plus difficilement, c'est du feu que je respire, et quinze millions de lieues me séparent encore du Soleil.

La perspective de la mort prochaine me rend mon énergie et, ce matin, bien que n'y voyant presque pas, je me lève et me traîne jusqu'à ma lunette.

La perturbation solaire constatée les jours précédents s'est un peu apaisée ; la curiosité me prend de compter les taches ; leur nombre a augmenté dans une proportion notable ; là encore, je trouve la confirmation des lois établies par nos astronomes terrestres et d'après lesquelles la surface solaire est animée d'un mouvement de flux et de reflux d'une régularité certaine : tous les onze ans, le nombre des taches, des éruptions et des tempêtes solaires arrive à son maximum puis décroît, pendant sept ans et demi, jusqu'à ce qu'ayant atteint son minimum, il remonte à son maximum auquel il arrive dans une période de trois ans et demi… l'époque à laquelle je me trouve est bien celle indiquée pour le maximum de la marée solaire ; de là les phénomènes constatés avant-hier.

Dieu ! que je souffre ! l'objectif échauffé me brûle douloureusement, il m'est impossible de manœuvrer la lunette, dont le métal emmagasine la chaleur que dégage l'air surchauffé contenu dans le tube… il me faut renoncer à mes études ou tout au moins, j'abandonne mon télescope et me livre à quelques observations spectroscopiques sur la *couronne*.

Je constate la présence de ce nuage de corpuscules solides, qui forme autour du Soleil une ceinture dont l'étendue va jusqu'à la Terre, certainement ; sans cesse lancés dans l'espace par les éruptions solaires et sans cesse retombant sur l'astre qui les produit, ces corpuscules, éclairés par les rayons lumineux, produisent ce que l'on appelle sur Terre la *lumière zodiacale*.

Est-ce également à eux, qu'il faut attribuer les perturbations observées dans la marche de Mercure ? Question intéressante entre toutes, et que je me réserve de résoudre, car

du même coup se trouvera résolue aussi la question de la planète intramercurielle découverte par Le Verrier.

Je me rappelle maintenant une longue dissertation dont Mickhaïl Ossipoff nous a bercés à l'Institut des Sciences, il y a de cela plusieurs années, au sujet des projections des matières solaires, s'élevant, avec une vitesse de 267 kilomètres par seconde, jusqu'à des hauteurs dépassant parfois 80,000 kilomètres, disait-il…

Ce pauvre collègue a fait une profonde erreur ; ces projections ont une vitesse bien moindre ; seulement la matière disséminée dans l'espace, – et un moment invisible, – reparaît, comme une vapeur qui se refroidit et devient, en quelques instants, visible sur toute sa longueur.

Mardi, 5 avril. – Quoique à demi-suffoqué par la température du wagon, je continue mes études spectroscopiques et mes calculs.

La *couronne* est très dense jusqu'à cinq cent mille kilomètres à l'entour du globe solaire.

De la *chromosphère* où se produisent les immenses tourbillons, baptisés du nom de taches, je ne puis rien apercevoir qu'un formidable océan de feu, formant la seconde enveloppe du Soleil.

Quant à la *photosphère*, elle ne paraît ni solide, ni liquide, ni gazeuse, mais semble composée, comme les nuages terrestres, de particules mobiles, et danse sur un océan de gaz d'un poids et d'une cohésion formidables.

Bien que souffrant épouvantablement, je parviens à analyser la composition de la masse solaire elle-même, et

j'identifie au spectroscope les 450 lignes noires caractérisant le fer en combustion et à l'état gazeux, les 118 du titane, les 75 du calcium, les 57 du manganèse et les 33 du nickel.

Je reconnais en outre les traces du cobalt, du chrome, du sodium, du barium, du magnésium, du cuivre, du potassium, enfin de l'hydrogène et de l'oxygène à une très haute température.

Mon chronomètre marque quatre heures de l'après-midi… je ne puis plus continuer… les instruments s'échappent de mes mains, ma tête résonne d'un bourdonnement infernal… – tout danse autour de moi… je perds la notion du réel… – ma vue s'obscurcit… ma poitrine ne se soulève plus… il me semble que mon cœur cesse de battre… Est-ce la mort ?



Jeudi, 9 avril. – Je mets cette date au hasard, ne sachant au juste combien de temps je suis resté dans l'état comateux duquel je viens de sortir.

J'ai été éveillé tout à l'heure par un sentiment de fraîcheur relative ; il m'a semblé que c'était une résurrection ; j'étais étendu sur le plancher ; au milieu de mes instruments.

Quoique faible, je me suis traîné jusqu'au thermomètre : il marque 65 degrés… ; le jour où m'est arrivé l'accident dont je parle à la page précédente, il marquait près de 80 degrés.

J'éprouve un sentiment de bien-être incroyable, mais purement physique ; ma tête est encore lourde, il est vrai ; mais le sang paraît circuler librement et je respire avec facilité.

Le meuble est à ma portée, j'étends la main, je prends sur une tablette un carafon d'eau-de-vie et je le vide à moitié.

Réconforté, je me dresse sur mes pieds et, me cramponnant des mains aux parois, je marche à ma lunette !

Malédiction ! le micromètre m'accuse dans le diamètre du disque solaire une diminution sensible.

Au lieu d'avancer, je recule… ou plutôt, je tombe !



Que s'est-il passé ? par suite de quel phénomène ai-je été arraché à la puissance attractive de la lumière pour rouler dans l'espace ?

Question peu intéressante, d'ailleurs ; le pourquoi importe peu, je constate le fait, cela suffit.

Toute la journée je demeure immobile, les yeux rivés à la lunette ; l'astre du jour s'éloigne dans l'infini, son diamètre décroît, en même temps, le thermomètre baisse… baisse…

Si près de toucher au but… et puis, plus rien ! c'est épouvantable ! j'ai peur de devenir fou de rage !

Cette constatation de mon impuissance me retombe sur le crâne comme une masse de plomb.

Je me couche et je m'endors.

Dimanche, 12 avril. – Voici deux jours que je n'ai pas eu le courage de tracer une ligne.

Idiotisé, je suis demeuré étendu sur mon hamac, insouciant du sort qui m'attend, ne pensant qu'à une chose : à ce réveil qui me désespère.

Oh ! approcher de la fournaise, y tomber même et être dévoré par les océans de feu !… mais auparavant, voir, contempler, avoir, ne fût-ce que pendant quelques secondes, conscience des secrets de cette merveille !

Mais non, le rêve est terminé… l'infini m'a tenté et l'infini m'absorbe… pour l'éternité, je vais rouler ainsi, masse inerte et sans cause, à travers les espaces étoilés.

Puisse Dieu avoir pitié de moi et me faire mourir vite !…

Mardi, 14 avril. – C'est la fin… la chute se précipite… et de nouveau, la vision de Séléna me hante.



Va-t-elle donc se dresser devant moi jusqu'à ce que mes paupières soient closes par le doigt de la mort.

Séléna… Séléna… pardon !

Ici se terminait le carnet de notes prises par Sharp au cours de son voyage et que, suivant sa promesse, il avait remis à Mickhaïl Ossipoff.

Quand celui-ci, tout rêveur et l'esprit obsédé par les révélations scientifiques qu'il venait de parcourir, eut refermé le carnet, la jeune fille se leva et marchant droit, la main tendue, vers l'ancien ennemi de son père :



– Monsieur Sharp, dit-elle avec un sourire adorable, alors que vous croyiez mourir, votre dernière pensée a été pour regretter le mal que vous m'aviez fait… j'ai donc tout lieu de croire que ce regret est sincère… voici ma main, je vous pardonne.

Et, enveloppant d'un regard enchanteur Gontran qui, les sourcils froncés, l'écoutait parler :

– Je compte que tous ceux qui ont pour moi quelque sympathie, quelque affection, feront comme moi.

L'ex-secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences de Pétersbourg fit une grimace qui ressemblait à un sourire et, après avoir balbutié, en guise de remerciements, quelques paroles inintelligibles, il retomba dans une rêverie sombre.

Farenheit avait écouté, immobile et silencieux, la lecture faite à haute voix par Ossipoff.

Il semblait que le récit des transes épouvantables par lesquelles avait passé son ennemi, n'eût en rien affaibli la haine qu'il lui avait vouée.



Les yeux fixés à terre, étirant avec rage sa grande barbe, mordillant nerveusement ses lèvres, indice, chez lui, d'une irritation à grand peine contenue, il demeura dans cette posture durant de longs moments, indifférent aussi bien à la causerie amicale de Gontran et de Séléna qu'aux moqueries railleuses de Fricoulet.

Soudain, comme prenant une détermination subite, il se redressa, s'approcha de M. de Flammermont et lui touchant l'épaule du bout de son doigt osseux :

– Cher monsieur, dit-il, je désirerais vous parler.

– Je vous écoute, sir Jonathan.

L'Américain secoua la tête.

– C'est en particulier que doit avoir lieu notre entretien.

Gontran se leva, passa son bras sous celui de l'Américain, et descendant avec lui la colline, s'arrêta sous les premiers arbres de la forêt mercurienne.

– Voyons, dit-il, de quoi s'agit-il ?

– Je voudrais vous demander un grand service !

– Je suis tout à votre disposition et, si cela est en mon pouvoir, considérez le service demandé comme déjà rendu.

Ces paroles valurent au jeune homme une de ces poignées de main dont les habitants du Nouveau-Monde sont coutumiers, et qui manqua de lui désarticuler l'épaule.

– Voici ce dont il s'agit, dit Farenheit ; par suite de la priorité que M. Ossipoff prétend avoir sur moi, je suis obligé de

renoncer à ma vengeance sur ce misérable Sharp… d'un autre côté, la vie en commun avec ce gredin qui m'a ruiné et qui a tenté de m'assassiner est impossible…

– Cependant, mon pauvre sir Jonathan, que voulez-vous faire ?

– Ce que je veux faire, grommela le Yankee… je veux m'en aller.

Gontran ouvrit des yeux démesurés.

– Serait-il devenu fou ? songea-t-il.

Mais, comme s'il eût deviné la pensée du jeune homme, Farenheit répliqua :

– Vous vous demandez si j'ai bien toute ma raison ; rassurez-vous, jamais de ma vie je n'ai eu si pleinement la tête à moi ; donc, je vous le répète… je veux m'en aller… je veux regagner la Terre, et le service que j'avais à vous demander était de m'aider à accomplir ce projet.

Pour le coup, le jeune comte poussa une bruyante exclamation, tout en agitant, dans un geste désordonné, ses bras en l'air.

– Moi ! dit-il enfin, lorsque sa suffocation première fut passée, vous avez compté sur moi pour…

Il s'arrêta, étranglé par une irrésistible envie de rire.

– Mais ce que vous me demandez là est impossible ! reprit-il au bout de quelques instants.

– Impossible ! et pourquoi ?

M. de Flammermont allait répondre la vérité : à savoir qu'il était le dernier homme auquel on pût demander un service semblable.

Mais, heureusement, il réfléchit à l'imprudence d'un semblable aveu et, transformant soudainement sa physionomie :

– Parce que, répliqua-t-il, nous sommes à une distance telle de la Terre, que, pour le moment du moins, il est inutile de songer à nous rapatrier…

– Ah ! bah ! fit railleusement une voix derrière eux.



Du même mouvement, les deux hommes se retournèrent et aperçurent Fricoulet. Celui-ci s'avança vers eux :

– Je commence, dit-il, par vous adresser mille excuses d'avoir entendu une partie de votre conversation ; mais vous

éleviez si fort la voix, qu'elle est venue jusqu'à mon oreille… heureusement pour vous, sir Jonathan.

Tandis que M. de Flammermont avait un haut-le-corps de surprise, en entendant son ami parler de la sorte, l'Américain se précipita vers l'ingénieur, et, lui serrant les mains à les briser :

– Alors, vous croyez… balbutia-t-il.

– Je crois que Gontran n'a point suffisamment étudié la question, ce en quoi il a suivi, d'ailleurs, l'exemple de M. Ossipoff et du citoyen Sharp.

– Que veux-tu dire ?

– Qu'aucun de vous trois, en calculant la route que va suivre la comète, n'avez tenu compte des perturbations planétaires.

– Eh ! riposta le jeune comte avec un mouvement d'épaules fort accentué, que nous importent les perturbations ?…

– Énormément ; et si tu veux m'écouter quelques instants, tu te rangeras à mon avis ; la comète qui nous emporte étant beaucoup plus légère que les différents mondes dont elle va couper l'orbite, se trouvera forcément influencée par eux ; si bien que la courbe suivie par elle ne sera plus régulière, mais formera une succession de sinuosités infléchies vers les planètes à proximité desquelles elle passera… Or, si mes calculs sont justes, une de ces sinuosités les plus accentuées sera celle que provoquera l'attraction terrestre.

M. de Flammermont hochait la tête.

– À quelle distance comptes-tu donc que nous passerons de notre monde natal ?

– Peuh ! à deux millions de lieues à peine… c'est-à-dire que la queue de notre comète enveloppera la Terre tout entière.

– Mais, n'en peut-il résulter rien de fâcheux pour nos compatriotes ? demanda Farenheit un peu inquiet.

– Ce sont là des choses qu'on ne peut savoir… si, par hasard, c'est le carbone qui se trouve dominer dans l'appendice caudal du monde que nous chevauchons, il pourra résulter un empoisonnement partiel ou même une asphyxie générale de la race humaine.

Le Yankee poussa une exclamation épouvantée.

– Ce serait plus grave encore, poursuivit Fricoulet, si c'était le noyau lui-même qui heurtât la Terre ; un continent défoncé !… un royaume écrasé… Paris ou New-York pulvérisés… voilà quelles seraient certainement les moindres conséquences d'une semblable rencontre.



Sir Jonathan s'était redressé, tout pâle.

– *By God !* gronda-t-il d'une voix étranglée, les États-Unis détruits ! mais ce serait la fin du monde !

Les deux jeunes gens ne purent s'empêcher de sourire de ce formidable orgueil national.

– La fin du Nouveau-Monde, tout au moins, ajouta Gontran.

– Rassurez-vous, sir Jonathan, poursuivit Fricoulet ; chose semblable n'arrivera pas… du moins, cette fois. D'ailleurs, le grand Arago a calculé qu'il y avait 280 millions de chances contre une, pour qu'une comète ne heurtât pas la Terre, dans son vol à travers l'espace… déjà, à deux reprises différentes, notre planète natale a traversé la queue de la comète de Biéla sans en recevoir aucun autre dommage qu'une pluie d'aérolithes et d'étoiles filantes.

L'Américain respira bruyamment, le cœur délivré d'une lourde angoisse.

– Alors, dit M. de Flammermont, tu penses qu'il ne serait pas déraisonnable de songer à rejoindre la Terre ?

– Mon cher ami, répondit gravement l'ingénieur, lorsque des gens ont été assez fous pour entreprendre la vertigineuse folie que nous avons entreprise, plus ils déraisonnent et plus, à mon avis, ils sont près de la vérité.

– Cependant, deux millions de lieues ?…

– Nous en avons bien fait trente millions…

– C'est vrai, mais les conditions n'étaient pas les mêmes.

– Qu'importent les conditions à des hommes comme nous.

– Serais-tu donc prêt à tenter l'aventure ?

– Absolument, je commence à avoir la nostalgie du boulevard Montparnasse… et puis, à te dire vrai, la conversation du vieil Ossipoff n'a rien de distrayant… Fédor Sharp me répugne ; quant à Mlle Séléna, elle est bien charmante, cela, je suis obligé de le reconnaître… malheureusement, elle est ta fiancée et cette situation de bourreau futur…

– Alcide ! grommela Gontran en fronçant les sourcils…

– Que veux-tu, mon cher, c'est plus fort que moi ; je déteste cette institution qu'on nomme le mariage et j'ai la femme en suprême horreur ; donc, je le répète, Mlle Séléna qui, en toute autre circonstance, me serait peut-être sympathique, me porte épouvantablement sur les nerfs, du moment que tu dois l'épouser un jour ou l'autre… Ma conclusion est que je suis tout disposé à accompagner sir Jonathan et à tenter de rejoindre mon gîte.

– Mais je suis perdu ! s'exclama involontairement M. de Flammermont, tu sais bien que, sans toi…

Par prudence, il n'acheva pas sa phrase.

– En ce cas, viens avec nous, répliqua l'ingénieur.

– Abandonner Séléna !… Y songes-tu ?

– Décide le vieil Ossipoff à nous accompagner.

– Tu le connais, et tu sais bien qu'il n'y consentira jamais avant d'avoir accompli le voyage circulaire qu'il s'est proposé.

– En ce cas, lâche le père et enlève la fille.

Gontran eut un haut-le-corps magnifique.



– Je suis un honnête homme, répondit-il avec dignité.

Fricoulet eut un geste d'impatience.

– Eh ! grommela-t-il, tu ne peux pourtant pas nous contraindre à un exil éternel… Il te plaît de courir le monde céleste, à ton aise ; mais ne nous empêche pas de profiter de cette occasion qui ne se représentera peut-être jamais plus, de revoir la mère-patrie…

Une perplexité terrible était peinte sur le visage de M. de Flammermont.

– Songe, poursuivit l'ingénieur, qu'il n'y a pas de raison pour que cette course au clocher prenne jamais fin… Quand il aura visité les mondes connus, Ossipoff voudra passer aux mondes inconnus… Tout cela prendra du temps, et, lorsqu'enfin il te sera loisible, en ce qui concerne Séléna, de passer du futur

au présent, vous serez tous deux tellement vieux, tellement fatigués, que vous n’aspirerez plus qu’à une chose : l’éternel sommeil.



Et, se croisant les bras comiquement :

– Entre nous, ton rôle de perpétuel fiancé commence à devenir ridicule, et il serait grand temps que M. le Maire arrangeât cette situation-là.

– Tu as raison, répondit Gontran, la mine toute déconfite, parfaitement raison… mais comment faire ?

– Prendre toutes nos dispositions en vue du départ… et, au dernier moment, nous agirons.

– De quelle façon ?

– Cela, on ne peut encore le savoir… tout dépendra des circonstances ;… pour l’instant, ce n’est pas de cela qu’il s’agit, mais du moyen à employer pour nous en aller d’ici.

– Et ce moyen, est-ce que tu l’as ?



– Presque.

Le jeune comte et Farenheit s'approchèrent curieusement de l'ingénieur.

– Quel est-il ? demandèrent-ils simultanément.

– Un ballon.

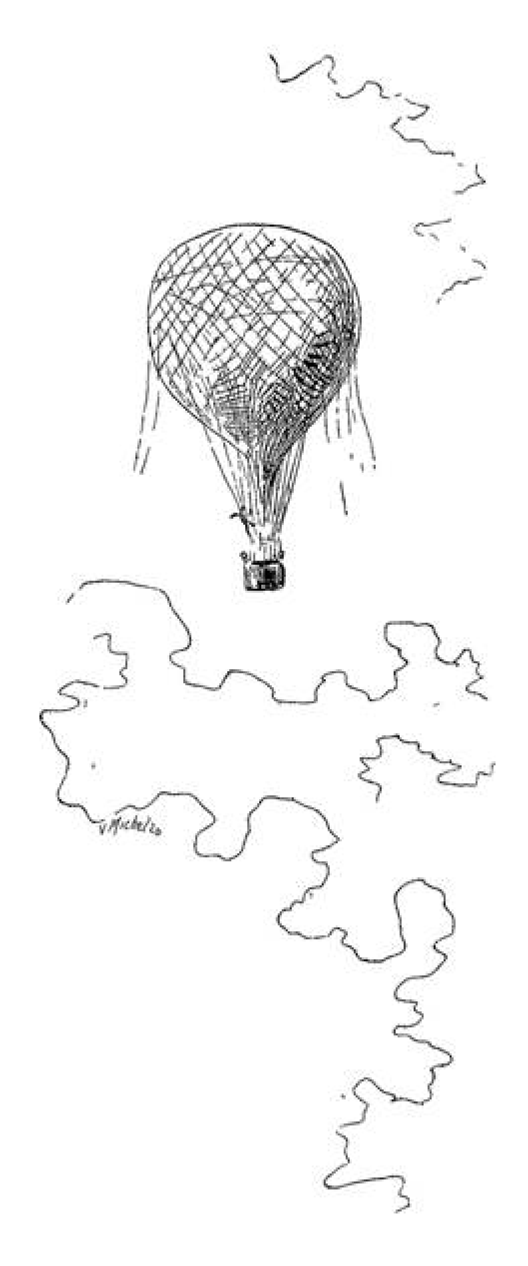
Un double cri de surprise répondit à ces deux mots.

– Vous n'y pensez pas, dit aussitôt l'Américain ; partir d'ici en ballon !... Franchir, en ballon, deux millions de lieues à travers l'espace, c'est insensé !

L'ingénieur les considérait tous les deux avec calme.

– Pourquoi, insensé ! répliqua-t-il ; comme je vous l'ai dit tout à l'heure, la queue de la comète qui nous porte va, à un moment donné, s'étendre jusqu'à la Terre... une fois dans

l'atmosphère terrestre, il nous suffira d'ouvrir la soupape pour mettre le pied sur notre planète natale.



Gontran, bouche bée et les yeux écarquillés, écoutait parler son ami, croyant à une mystification.

– Mais, dit-il après un instant de réflexion, en admettant que la route dont tu nous parles à travers l'espace nous soit ouverte… c'est le ballon qui nous manque.

– Et notre sphère de sélénium, la comptes-tu pour rien ?

Cette fois, l'ahurissement de M. de Flammermont fut complet.

– Quoi ! s'écria Farenheit, vous pensez à utiliser cette machine de métal ?

– Pourquoi pas ? Le poids de la sphère, comparativement à son volume, est pour ainsi dire nul, et une fois pleine de gaz, elle sera de force à transporter jusqu'à Paris ou à New-York, tous les voyageurs qui se confieront à elle.

– Du gaz, du gaz… répéta sir Jonathan en hochant la tête, je voudrais bien savoir où vous avez la prétention d'en trouver ?

– Je n'ai point cette prétention, mais tout simplement l'intention de le fabriquer.

Tout en parlant, il avait tiré de sa poche son inévitable carnet et, sur l'une des pages, il crayonnait rapidement.

– Voilà, dit-il enfin, le calcul que j'établis en tenant compte de l'intensité de la pesanteur à la surface du monde où nous nous trouvons :

Poids de la sphère de sélénium : 400 kilogrammes
Poids de 6 voyageurs : 300 kilogrammes
Appareillage, corderie, nacelle, etc. : 250 kilogrammes
Bagages, vivres, instruments, etc. : 250 kilogrammes

Total : 1,200 kilogrammes

Notre sphère, poursuivit l'ingénieur, mesure exactement 10 m 50 de diamètre ou 630 mètres cubes de capacité. En la remplissant d'hydrogène pur, qui, par suite de la grande densité de l'atmosphère qui nous entoure, a une force ascensionnelle de

2 kilogrammes et demi, nous disposerons d'une force suffisante pour nous enlever tous avec une rupture d'équilibre plus que suffisante pour nous permettre d'atteindre notre but.

– Quelle sera cette différence d'équilibre ? demanda Gontran.

– Celle de la sphère remplie d'hydrogène pur, toute arrivée, et prête à partir avec le poids de l'air déplacé. Elle ne sera pas moins de 300 kilogrammes.

– Allons, tu as réponse à tout, dit M. de Flammermont, il n'y a plus qu'à se mettre à l'ouvrage.

– Et cela le plus tôt possible, car bien que nous ayons trois mois devant nous, nous n'avons, cependant, pas un moment à perdre.

– Trois mois ! s'écria Farenheit d'un ton désappointé, il me va falloir supporter, pendant trois mois encore, la triste et répugnante mine de ce Sharp du diable !

– Que voulez-vous, sir Jonathan, il faut vous armer de patience.

– Si vous saviez comme les doigts me démangent d'être à portée de ce misérable et de ne pas les nouer autour de sa gorge !... Sérieusement, vous pensez qu'il n'y aurait pas moyen de sortir d'ici avant l'époque que vous venez de dire ?

– J'ai parlé de trois mois, et c'est assurément le minimum du temps que mettra la comète pour atteindre l'orbite terrestre... heureusement pour nous, d'ailleurs, car nous ne serions pas prêts.

– Pas prêts ! s'exclama Gontran… mais, en trois mois on fait bien des choses.

– Nous n'avons pas trois mois, reprit Fricoulet, car il faut en déduire tout le temps pendant lequel nous allons être obligés de nous enfouir dans le sol, pour fuir l'incendie solaire,… avant quelques jours, il nous sera impossible de rester où nous sommes… et nous devrons demeurer terrés jusqu'à ce que la comète, ayant passé à son périhélie, ait repris le chemin de l'aphélie. Alors, seulement, nous commencerons nos travaux… est-ce convenu ainsi ?

– C'est convenu !



Et en signe d'alliance, les trois hommes se serrèrent la main.

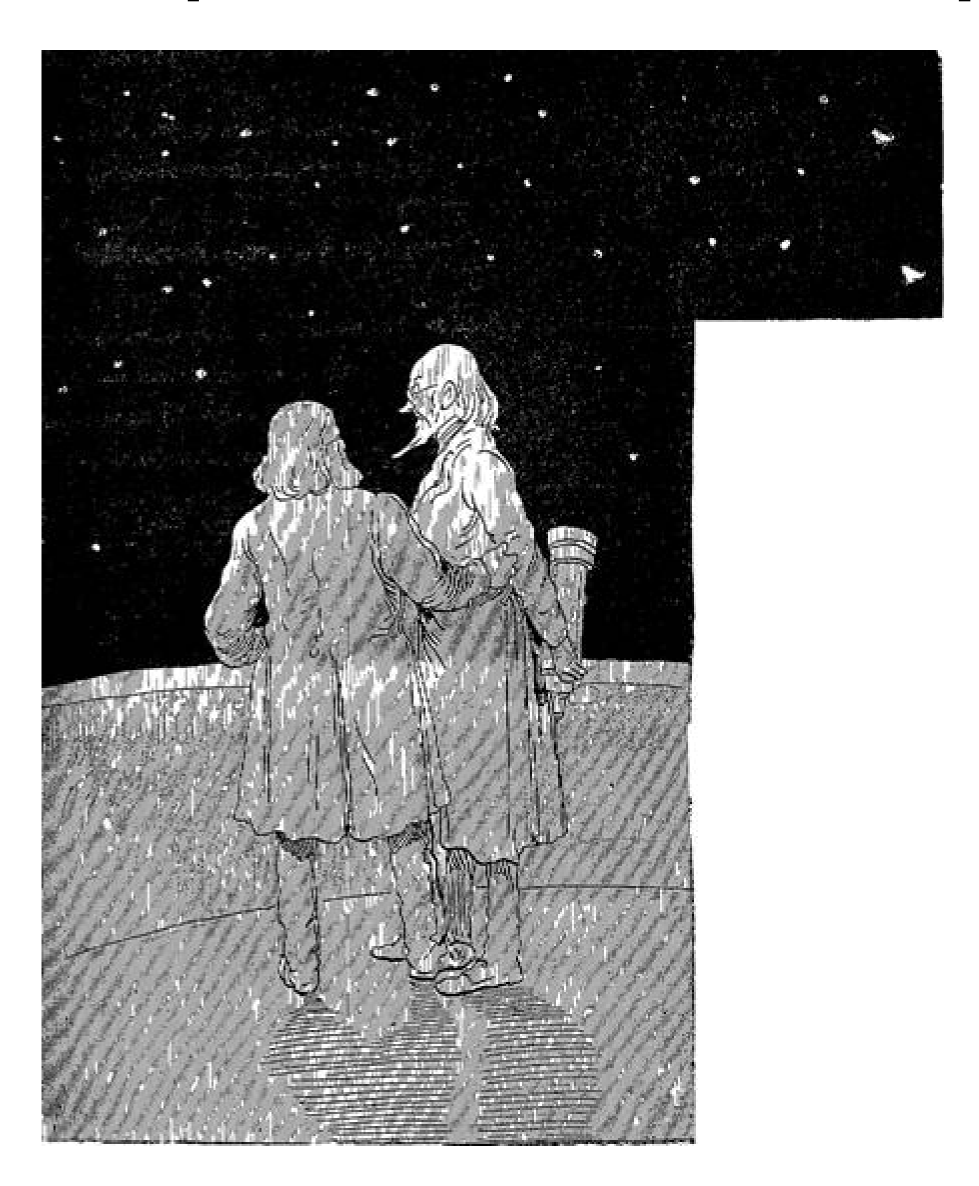
– Surtout, pas un mot de tout ceci à qui que ce soit… même à Mlle Séléna !

Gontran rougit légèrement :

– Je serai muet comme une carpe !

Quand ils remontèrent au campement, la fille d'Ossipoff avait déjà rejoint sa couchette.

En haut, sur la plate-forme de l'observatoire, on entendait le vieux savant qui discutait à haute voix avec Fédor Sharp :



– Soit, mon cher collègue, disait ce dernier d'une voix âpre, je me rends à vos raisons ; j'admets que les protubérances solaires sont produites par des masses gazeuses incandescentes ; mais quelle force les projette ainsi sur les régions supérieures ?... sur ce point, je crois que vous serez

d'accord avec moi en attribuant ces phénomènes à la légèreté spécifique !

– Point du tout, point du tout, répliqua Ossipoff, ces phénomènes ne sont autre chose que de véritables éruptions dues à une force propulsive qui prend naissance dans le Soleil lui-même ! Comment expliquer autrement les protubérances ?… si ces dernières étaient dues seulement à la légèreté des gaz, ceux-ci s'élèveraient en ligne droite, purement et simplement… ce que je dis là vous semble-t-il logique ?

Sharp poussa une sorte de grognement qui pouvait, à la grande rigueur, passer pour un acquiescement.

– Quant à l'origine des masses d'hydrogène ainsi projetées, reprit Ossipoff, je ne puis admettre qu'elles proviennent du Soleil lui-même, comme vous l'affirmiez tout à l'heure.

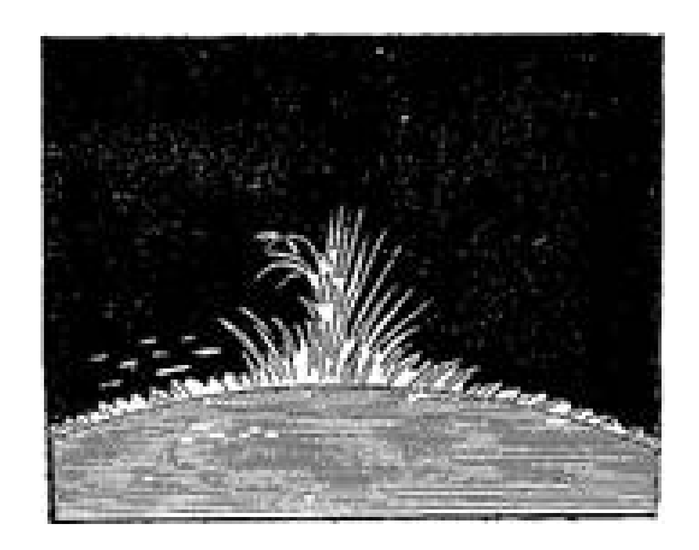
– Et la raison, s'il vous plaît ?

– Les raisons, voulez-vous dire, elles sont au nombre de deux : la première, c'est que le volume du Soleil s'en irait diminuant, puisque le nombre des éruptions atteint, par jour, une moyenne de deux cents, la seconde, c'est que l'atmosphère ambiante s'accroîtrait indéfiniment par suite de l'adjonction de ce gaz qui y arrive de toutes parts.

– Alors, quelle est votre opinion, mon cher collègue ?

– C'est que, par suite d'un phénomène que nous ne pouvons nous expliquer encore, les masses gazeuses projetées par le Soleil retombent à sa surface pour être projetées de nouveau et retomber encore.

– Et ainsi jusqu'à la consommation des siècles, repartit Fédor Sharp d'une voix railleuse.



– Ni plus ni moins que le jet d'eau du bassin des Tuileries, chuchota Gontran à l'oreille de Fricoulet.

Celui-ci le fit taire d'un coup de coude afin d'entendre la réponse de l'ex-secrétaire perpétuel :

– Vous comprenez bien, mon cher collègue, disait-il, que votre argument tiré de la diminution de la masse solaire ne peut se soutenir un seul instant, l'hydrogène contenu dans l'intérieur du Soleil est soumis à une pression si formidable et, d'autre part, il y occupe un espace si considérable, que d'ici que les éruptions par lesquelles il reconquiert sa liberté aient dégonflé l'astre central, il s'écoulera des millions et des millions de siècles.

– Alors, qu'arrivera-t-il ?

– Il arrivera, sans doute, que le Soleil s'éteindra, comme, sans doute, avant lui, se sont éteints bien d'autres soleils, la nature n'est pas immuable, mon cher collègue, c'est l'éternelle transformation qui fait l'éternelle vie.

Ossipoff demeura un moment silencieux.



Puis les deux jeunes gens entendirent un petit clappement de langue impatienté suivi de ces mots prononcés d'un ton sec :

– Il se fait tard, si nous allions prendre quelque repos ?

– À votre aise, mon cher collègue, répondit doucereusement Fédor Sharp.

Les deux jeunes gens n'eurent que le temps de se jeter sur leur hamac ; déjà les pas des savants résonnaient dans l'escalier.

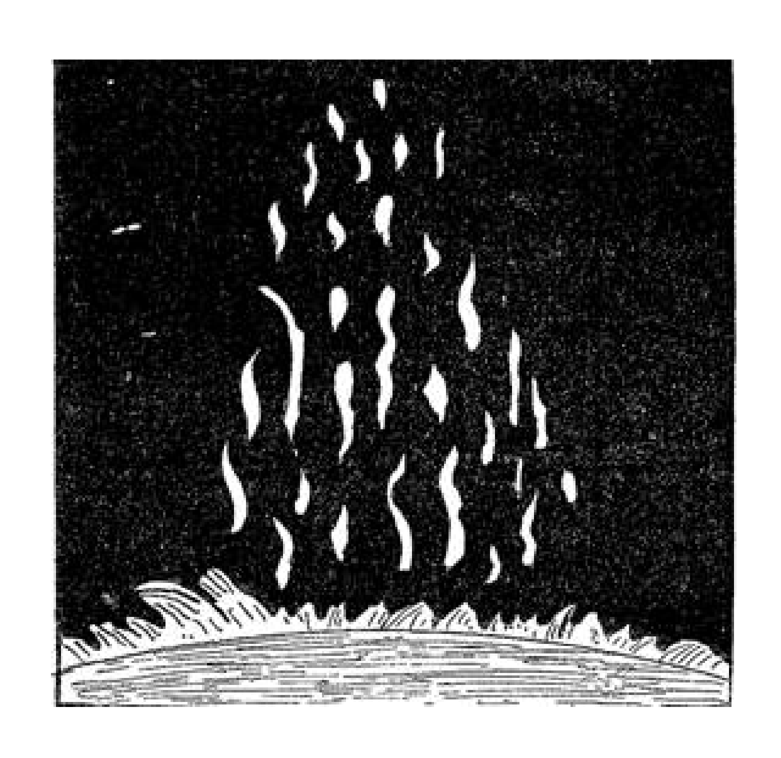
– Dis donc, fit l'ingénieur en se penchant vers M. de Flammermont, il me semble que ton futur beau-père vient de se faire coller.

– Il n'en sera que plus grincheux demain ; gare à moi.

– Je crois que tu feras bien de repasser tes *Continents célestes*, riposta Fricoulet.

– Nous verrons cela quand il fera jour… pour le moment, je tombe de sommeil, bonsoir.

Et M. de Flammermont ne tarda pas à s'endormir, pour rêver que le ballon de sélénium, qui l'avait emporté à travers l'espace, venait s'abattre sur l'hippodrome de Longchamp, le jour du Grand Prix.



CHAPITRE XIII

LE BALLON DE SÉLÉNIUM



ÈS le premier jour de leur réconciliation, Mickhaïl Ossipoff et Fédor Sharp avaient établi entre eux un roulement pour que, pas un instant, les phénomènes célestes ne restassent sans être observés.

Donc le surlendemain de la scène que nous venons de rapporter, Sharp, juché sur la plate-forme de l'observatoire, faisait son quart astronomique lorsque, soudain, il poussa un grand cri.

Aussitôt, tous les membres de la petite colonie, abandonnant leurs occupations, se précipitèrent vers l'escalier et, en moins de quelques minutes, entourèrent l'ex-secrétaire perpétuel.

Celui-ci, les membres agités d'un tremblement nerveux, cramponné des deux mains à la lunette, conservait l'œil collé à l'objectif, sans se soucier aucunement des questions qu'on lui adressait.



Enfin, l'empoignant à bras le corps, Fricoulet l'arracha de l'instrument en grommelant :

– Ah çà ! vous moquez-vous ? qu'est-ce que signifie ce cri que vous venez de pousser et qui nous a fait accourir ?

– On ne dérange pas les gens pour rien ! gronda l'Américain.

Sharp qui se débattait, réussit à s'échapper des mains qui le retenaient :

– Le Soleil ! le Soleil ! balbutia-t-il.

Et il courut reprendre sa place à la lunette.

Ossipoff, saisi d’un pressentiment, sauta sur la jumelle marine que Farenheit portait constamment en sautoir et la braqua sur l’astre flamboyant.

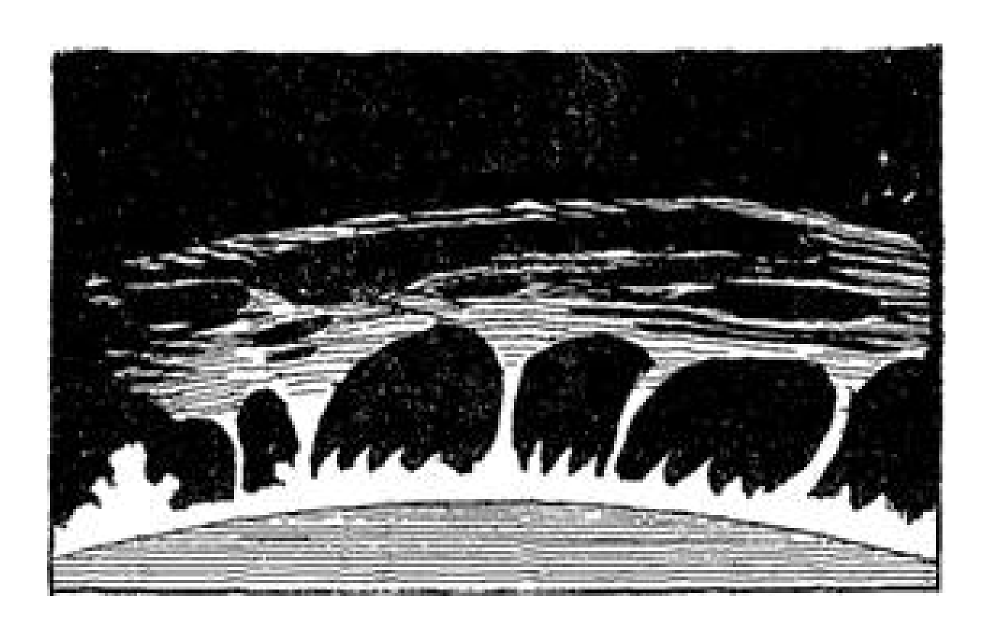
– Grand Dieu ! exclama-t-il.

Puis il se tut, tout entier à sa contemplation.

Ce que voyant, Fricoulet se jeta par les degrés et remonta, armé de l’une des lunettes de rechange trouvées dans l’obus de Fédor Sharp.

Quelques instants après, toute la colonie était installée sur la plateforme, contemplant le Soleil, les uns à l’aide d’un télescope, les autres avec une jumelle, ceux-ci avec une longue-vue, et tous, muets, haletants, fixés dans une immobilité stupide, ils demeurèrent là.

C’est qu’en vérité, le spectacle qui s’offrait à eux était fantastique.



Il semblait que tout le nimbe occidental du Soleil eût éclaté soudain et que des flancs de l’astre un incendie formidable eût été projeté dans l’espace : c’étaient comme des tourbillons de

flammes dans lesquels luisaient avec une intensité merveilleuse des fusées, longues de plusieurs milliers de kilomètres.

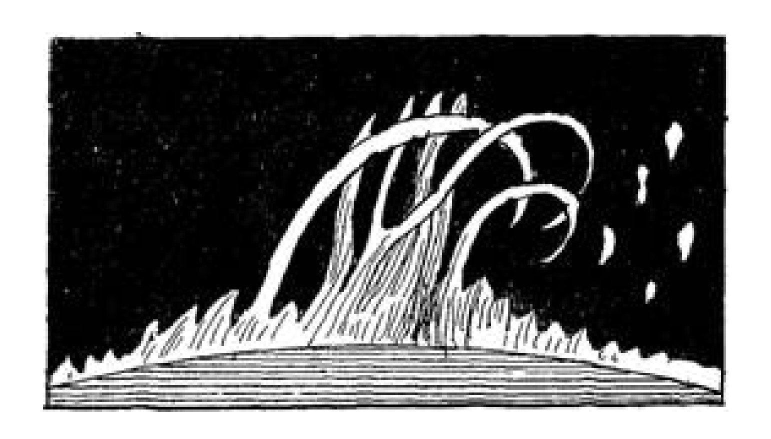
Peu à peu, cependant, l'éruption parut se calmer, les flammes diminuèrent d'éclat, et il ne resta bientôt plus, flottant à 24,000 kilomètres de la surface solaire, qu'une masse gazeuse légèrement irisée, haute d'environ 88,000 kilomètres sur une longueur de 160,000 ; cette masse paraissait tranquille, immobile même et elle était rattachée à la surface solaire par trois ou quatre colonnes verticales, brillant d'un éclat très vif et animées, au contraire, d'un grand mouvement.



Tout à coup, sans qu'aucune perturbation antérieure l'eût fait prévoir, il se produisit, venant de la masse solaire, une poussée formidable, titanesque ; la nuée gazeuse se déchira, se disloqua, s'éparpilla dans l'espace en effilochures brillantes qui

s’élevèrent, en moins de dix minutes, jusqu’à trois cent mille kilomètres de hauteur.

Au fur et à mesure qu’ils s’élevaient, ils diminuaient de dimension et d’éclat pour se fondre dans l’espace, comme des bulles de savon qui se crèvent, et bientôt il ne resta plus, pour rappeler le souvenir de ce merveilleux feu d’artifice, que quelques flocons nuageux, avec, près de la chromosphère, des flammes basses un peu plus brillantes.



Mais bientôt, de la surface solaire, sortit un nuage enflammé, de petites dimensions d’abord, mais qui s’accrut rapidement jusqu’à des proportions considérables ; alors, des flancs de ce nuage jaillirent des gerbes de flammes qui commencèrent par rouler tumultueusement les unes sur les autres, comme si elles n’eussent point eu d’équilibre, puis, soudain, une dernière poussée solaire, plus violente, sans doute, que les précédentes, les fit s’élever à une hauteur de 80,000 kilomètres ; une fois là, elles s’évanouirent.

Longtemps encore, les Terriens attendirent, espérant que cette admirable vision, allait apparaître de nouveau à leurs yeux éblouis.

Mais le disque solaire avait repris son aspect ordinaire et rien, dans la chromosphère, ne faisait présumer une nouvelle éruption ; cependant, ils demeuraient muets, immobiles, sous le charme de ce magnifique spectacle.

Fricoulet, le premier, rompit le silence :

– Ma parole ! s'écria-t-il d'une voix encore tremblante d'émotion, cela seul vaut le voyage.



– Enfoncées les *Mille et une Nuits !* dit à son tour Gontran en se frottant les yeux tout pleins de l'éblouissement de ce panorama féerique.

Farenheit, lui-même, ordinairement réfractaire aux choses célestes, paraissait en proie à une agitation dont il n'était pas coutumier.

– Enfin, exclama Séléna en menaçant du doigt l'Américain, enfin, sir Jonathan, je vous aurai vu donc une fois empoigné.

– Empoigné ! moi ! répliqua le Yankee en se redressant sous ce mot comme sous une injure ; vous faites erreur, miss Séléna, je ne suis nullement empoigné…, je regrette seulement qu'on ne puisse organiser des trains de plaisir de New-York pour la banlieue du Soleil ; on ferait un argent fou.

Fricoulet éclata de rire.

– On voit, dit-il, que vous n'avez pas de capitaux engagés dans les chutes du Niagara,… car les éruptions solaires leur feraient, je crois, une sérieuse concurrence.

Mickhaïl Ossipoff et Fédor Sharp, pendant ce temps, s'occupaient à mettre au net les notes algébriques prises succinctement au cours de leurs observations.



– Eh bien ? dit tout à coup Ossipoff après avoir vérifié ses calculs une dernière fois.

– Eh bien ? répéta interrogativement Fédor Sharp en cessant d'écrire, quels résultats avez-vous, mon cher collègue ?

– Si je ne me trompe, mon cher collègue, répondit à son tour le père de Séléna, je trouve pour la première phase des phénomènes, c'est-à-dire pour cette sorte de nuée gazeuse qui s'étendait sur le nimbe solaire, 2" de hauteur sur 3'15" de longueur… est-ce bien cela ?

– C'est bien cela, répondit l'autre d'un ton mielleux, furieux, au fond, de n'avoir pu prendre en défaut son confrère en science astronomique.

– Puis, continua Ossipoff, pour la seconde phase, j'ai cru constater que chacun des débris mesuraient 16" de longueur sur 2 à 3" de largeur…

Il s'arrêta, attendant une approbation de Sharp mais celui-ci demeura muet.

Alors le vieillard termina en ajoutant :

– Enfin, la plus grande hauteur à laquelle ont été, suivant moi, projetés les dits débris, est de 7'49".

Sharp ferma son carnet de notes, en le faisant claquer bruyamment, pendant qu'Ossipoff fermait le sien sans bruit, avec un petit sourire railleur sur les lèvres.

– Messieurs, dit alors Farenheit en s'avançant vers eux, certes tous les calculs auxquels vous venez de vous livrer ont un indéniable intérêt, mais il serait, à mon avis, non moins intéressant de vous occuper des moyens à employer pour sauvegarder nos jours durant le périhélie du monde qui nous porte.

Et avant que l'un des deux savants eût pris la parole, M. de Flammermont ajouta d'un ton grave :

– Si mes calculs sont exacts, nous allons passer à 230,000 lieues seulement de l'astre central, c'est-à-dire à une distance 160 fois plus petite que celle qui le sépare de notre planète natale et notre situation sera la même que si nous avions à supporter, sur Terre, par une journée du mois d'août, la chaleur, non pas de 160 soleils, mais la chaleur de ce nombre de soleils élevé au carré, c'est-à-dire 25,600.

Farenheit poussa un grognement terrifié :

– Brrrr, vos calculs me font froid !

L'ingénieur ne put s'empêcher de sourire.

– Quoique rendant exactement votre impression, votre expression est légèrement impropre, sir Jonathan ; car un globe de fer d'un volume égal à celui de la Terre et élevé à une semblable température, mettrait cinquante mille ans à se refroidir.

– *By God !* grommela l'Américain, en ce cas, il me faut renoncer à revoir jamais New-York.

– Pourquoi cela ?

– Pour trois raisons ; je ne suis point en fer, je n'ai pas le volume de la Terre et je n'ai pas cinquante mille ans à vivre.

Et il jetait sur les savants un regard désespéré.

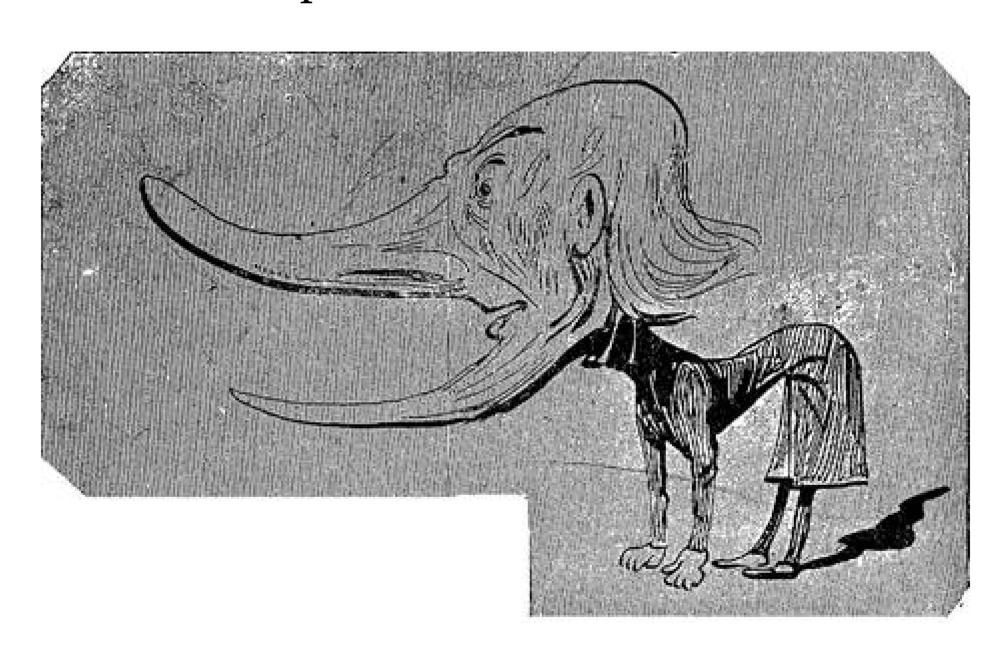
– Hein ! mon cher collègue, déclara d'un ton narquois Fédor Sharp, et votre théorie sur l'habitabilité universelle, que

devient-elle dans le cas présent ?... elle me semble légèrement compromise.

Ossipoff haussa les épaules.

– Si vous voulez avoir mon avis, cher collègue, répondit-il, le voici : étant donné la rapidité avec laquelle notre comète court sur son orbite, plus de 500 kilomètres par seconde, j'ai la persuasion qu'en dépit de la fournaise qu'elle va traverser, elle n'aura pas le temps de recevoir une chaleur bien profonde... sa surface peut-être aura à souffrir ; mais en prenant quelques précautions...

– Hum ! fit Sharp en hochant la tête d'un air de doute.



– Rappelez-vous, mon cher collègue, la comète de 1843, repartit le vieillard ; ce n'est pas à une distance de 230,000 lieues, comme nous allons le faire, qu'elle a contourné le Soleil, mais bien à 31,000 lieues seulement. Or, comme nous l'a prouvé l'admirable phénomène auquel nous venons d'assister, les matériaux enflammés que l'astre central rejette de son sein sont lancés parfois à une hauteur qui atteint jusqu'à 80,000 lieues, il a donc fallu que cette comète traversât ce brasier qui, suivant les prévisions de la science, aurait dû la consumer, la volatiliser,

l’anéantir… eh bien ! elle est sortie de là absolument intacte et nullement dérangée dans son cours.

– Les comètes sont, sans doute, de la race des salamandres, murmura Gontran.

Le nez de Fédor Sharp s’était démesurément allongé.

Puis l’ex-secrétaire perpétuel leva les bras au ciel et déclara, d’un ton rogue, qu’il entendait dégager sa responsabilité de tout ce qui allait advenir.

– Il est bien bon, grommela Farenheit ; ce n’est pas ma responsabilité seulement que je voudrais dégager, c’est moi-même.

– Soyez tranquille, sir Jonathan, fit Fricoulet qui avait entendu la réflexion de l’Américain, mon ami Gontran a trouvé un moyen excellent, je crois, pour nous mettre à l’abri des rayons solaires.

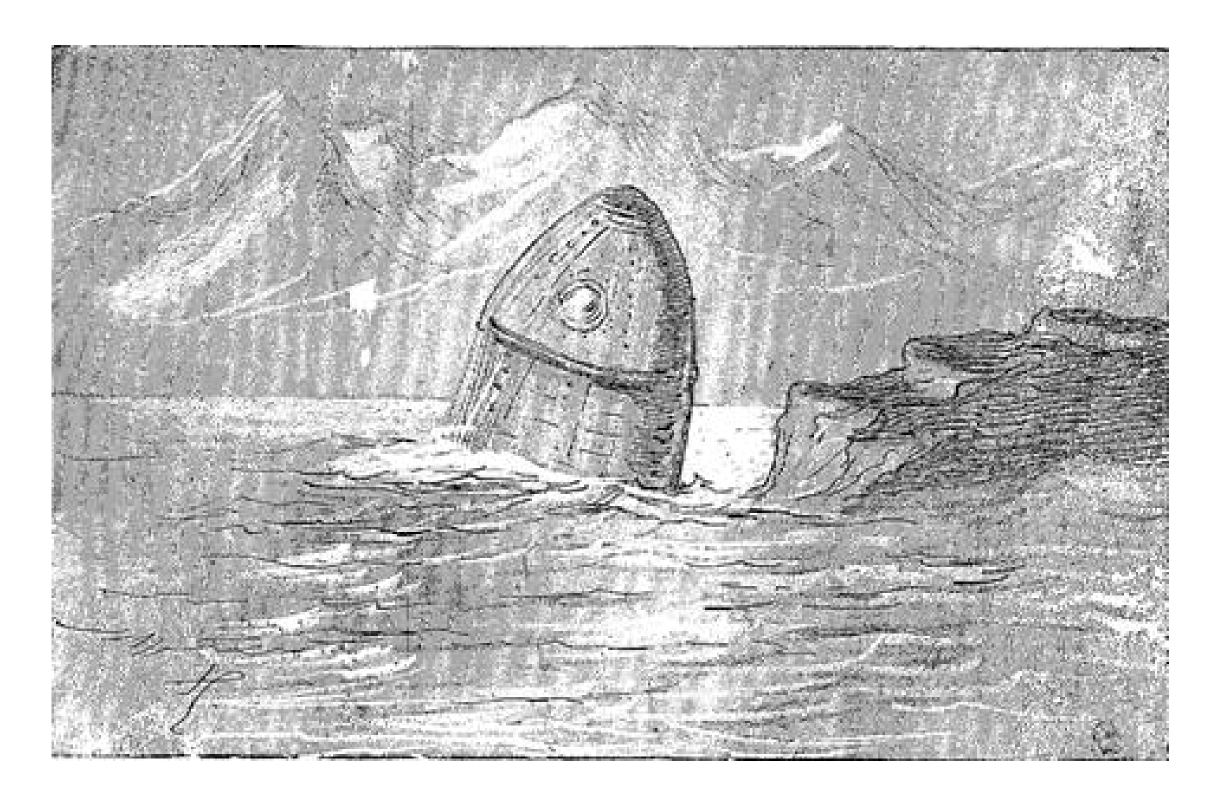
– Moi ! voulut dire le jeune comte.

D’un coup de coude discrètement appliqué dans les côtes, l’ingénieur lui imposa silence.

– Nous allons transporter dans l’obus tout ce que contient la sphère, puis nous pousserons l’obus sur la surface de l’océan, dans lequel nous vous avons repêché, jusqu’à ce que la sonde nous donne une profondeur suffisante… ensuite, nous nous enfermerons dans le projectile que notre poids fera couler à pic et nous attendrons, ainsi submergés, que la comète, après avoir contourné le disque solaire, ait pris le chemin de son aphélie.

– C’est fort joli, s’écria Ossipoff, mais nos observations astronomiques ?

– Ah ! pour cela, dit plaisamment l’ingénieur, vous devrez remiser vos instruments pendant quelques jours.



Sharp se croisa les bras.

– Alors, bougonna-t-il, nous serons venus de si loin en pure perte ! cela n’est pas possible.

– Écoutez donc, fit Gontran en lui mettant la main sur l’épaule, libre à vous de ne pas nous suivre et de vous faire volatiliser par le Soleil.

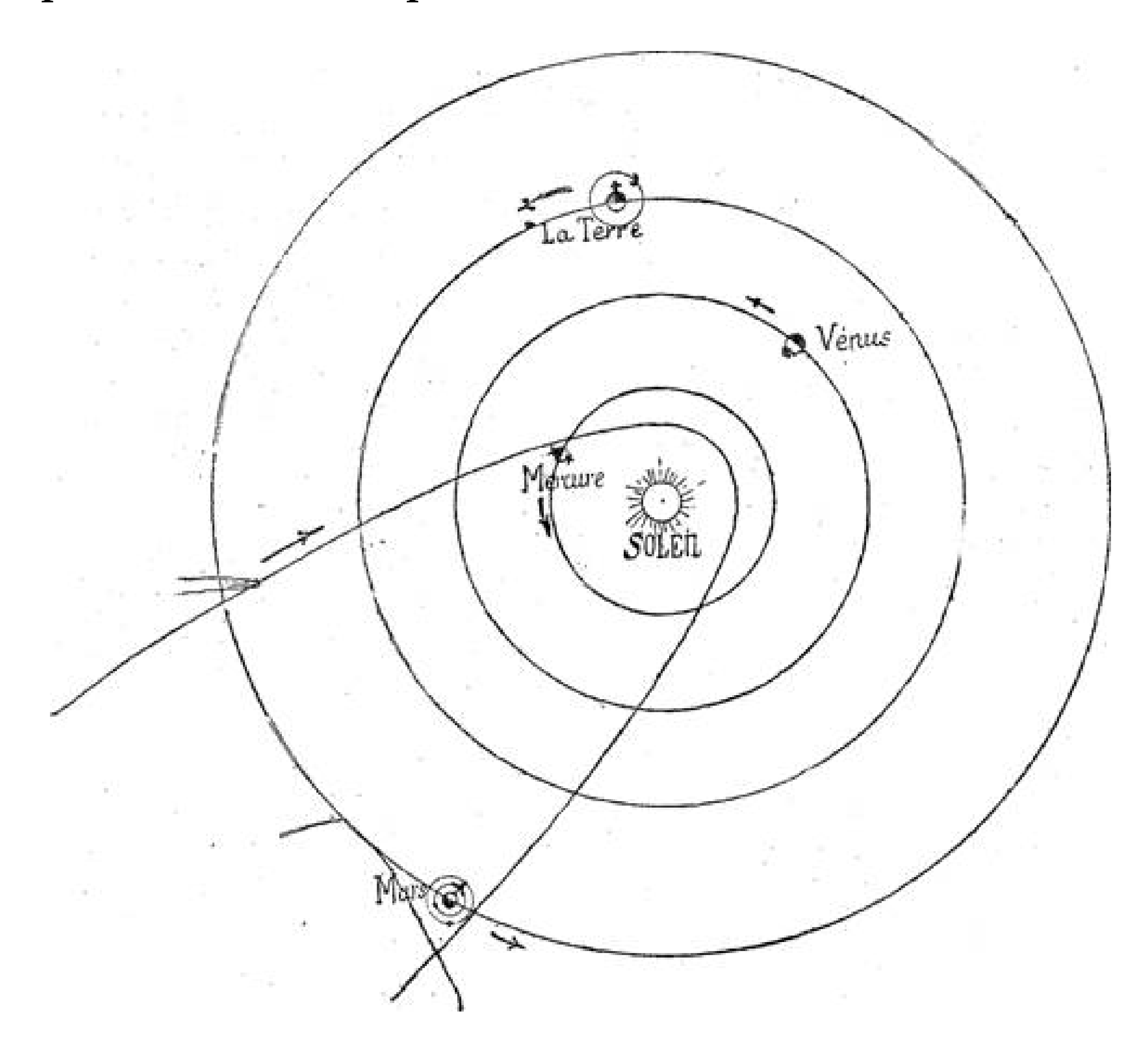
– Une belle mort, pleine de poésie et qui n’est pas ordinaire, ajouta Fricoulet en ricanant…

– C’est là un genre de suicide qui n’est pas à la portée de tout le monde, déclara froidement sir Jonathan.

– Malheureusement, ajouta l’ingénieur, nous ne pouvons vous laisser libre d’agir à votre guise… votre corps nous est utile.

– Utile ! balbutia Sharp avec un étranglement dans la gorge !

Il croyait que ses compagnons, revenant sur leur parole, se proposaient de le faire périr.



– Oui, répéta Fricoulet, utile comme poids ; à nous six, d'après les calculs de M. de Flammermont, nous formons le poids strictement nécessaire à l'immersion de l'obus… quelques kilogr. de moins et nous n'irions pas à la profondeur nécessaire ; vous voyez donc bien que vous nous êtes indispensable.

– Et qui plus est, ajouta Séléna en souriant, vous n'avez pas le droit de maigrir.

Gontran poussa soudain une légère exclamation.

– Mais, pour sortir de là, comment ferons-nous ? car, à un moment donné, il nous faudra bien remonter à la surface.



L'ingénieur eut de la main un geste lui recommandant de ne pas s'inquiéter.

– Souhaitons, dit-il, que nous ayons en effet, à remonter à la surface, cela prouvera que toute la masse liquide qui doit nous protéger contre l'ardeur solaire, aura rempli son devoir jusqu'au bout et ne se sera pas évaporée.

– Et la sphère ? demanda Farenheit, n'est-il pas à craindre qu'elle ne se détériore, élevée à la température du fer rouge, il lui faudra peut-être plusieurs mois pour se refroidir, comment ferons-nous alors, pour nous en servir ?

– Bast ! répliqua Ossipoff, du moment que nous avons l’obus !

L’Américain allait répondre que l’obus ne pouvait pas remplacer la sphère pour l’usage auquel celle-ci était destinée, mais Fricoulet lui cloua la langue d’un coup d’œil impératif.

– Dans la situation où nous nous trouvons, dit-il d’un ton indifférent, sait-on jamais si l’on n’aura pas besoin d’aucun des objets que nous avons sous la main ?... nous emporterons la sphère et nous l’immergerons en même temps que nous !

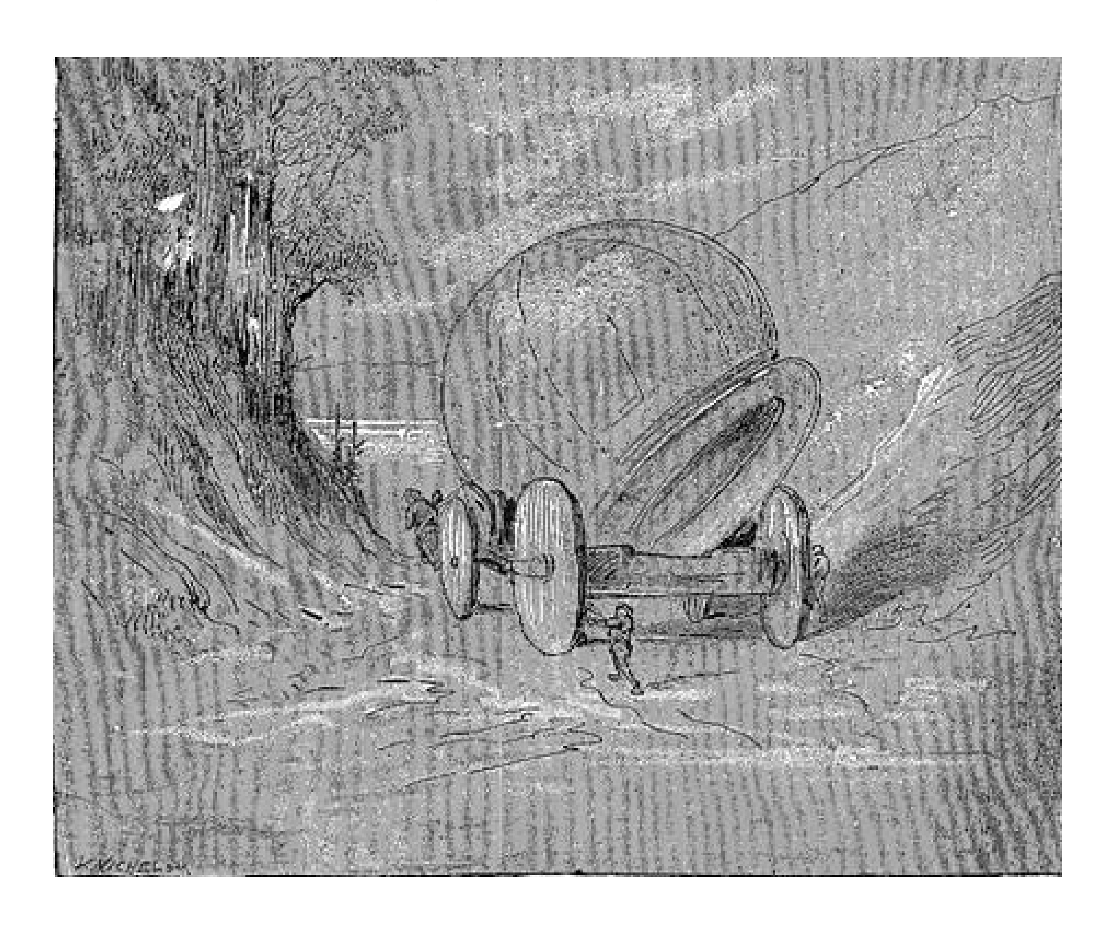


Le jour même, les Terriens s’occupèrent des moyens à employer pour transporter, au bord de la nappe liquide sous

laquelle ils voulaient s'enfoncer, tout ce qu'il leur importait de conserver.

En quarante-huit heures, ils eurent construit, avec des branchages, une sorte de claie sous laquelle, en guise de roues, ils adaptèrent, à l'avant et à l'arrière, deux troncs d'arbre à peine équarris.

Des crampons de fer, fixés à la claie, se recourbaient en forme de crochet pour pénétrer dans les deux extrémités de ces troncs d'arbre et former ainsi une sorte d'essieu autour duquel tournaient ces masses de bois.



La sphère, et tout ce qu'elle contenait, fut chargée sur ce chariot primitif, et les cinq hommes s'attelèrent aux cordages de sélénium transformés en traits pour la circonstance.

Séléna, à laquelle on proposa de monter sur la voiture improvisée, s'y refusa énergiquement, ne voulant pas

augmenter encore la fatigue de ses amis, étant déjà assez désolée de ne pouvoir leur donner une aide quelconque.



Il fallut trois jours pleins ou plutôt trois nuits, – puisqu'on se reposait pendant que le Soleil dardait, sur la comète, ses traits de feu, – pour atteindre le but du voyage. Mais, une fois là, les choses marchèrent rapidement : en quelques heures, le transbordement du mobilier de la sphère dans l'obus fut terminé, et l'obus lui-même, traînant à sa remorque la sphère de sélénium, fut mis à l'eau et poussé au large.

Ce ne fut guère qu'à deux lieues environ du rivage que la sonde indiqua une profondeur de vingt mètres, profondeur estimée nécessaire pour mettre les Terriens à l'abri du rayonnement de la fournaise solaire.



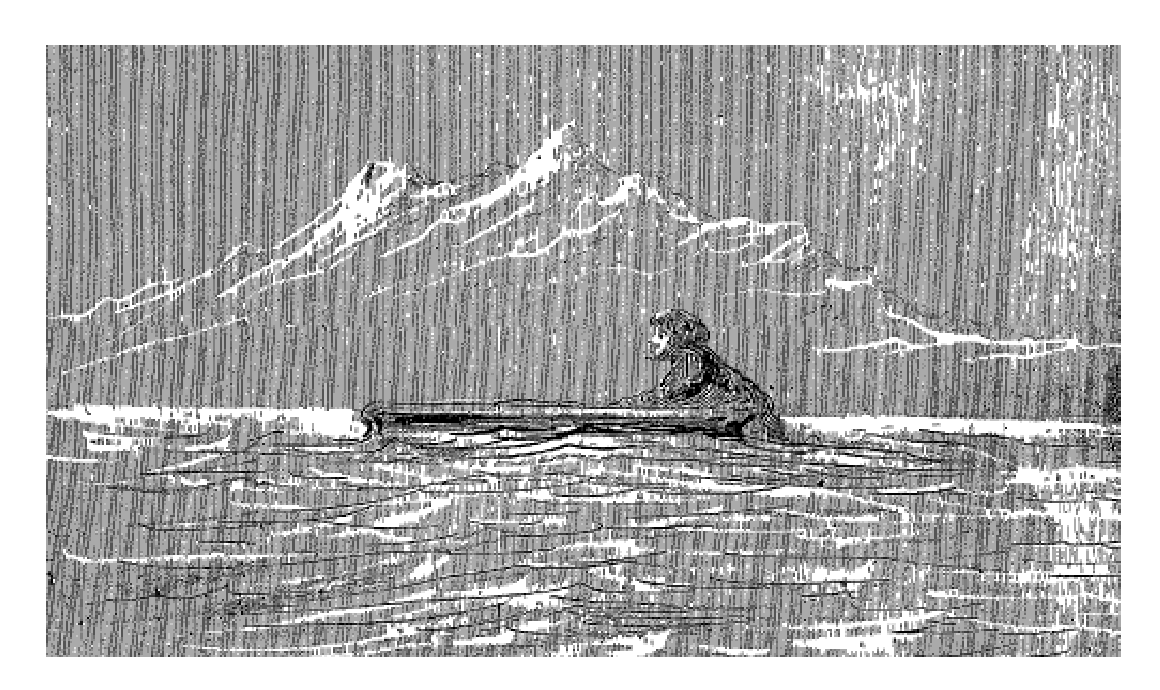
Grâce à l'ingéniosité de Fricoulet, l'embarquement se fit le plus commodément du monde.

L’ingénieur avait eu l’idée de dévisser le hublot pratiqué à la partie supérieure de l’obus et qui servait à éclairer l’espèce d’observatoire établi dans l’ogive du véhicule.

Séléna qui, ne sachant pas nager, avait navigué assise sur la plate-forme de la sphère, n’eut d’autre peine que de passer, au moyen d’une planche jetée comme un pont volant, de la plate-forme au hublot.

Après elle, les Terriens montèrent successivement, par une échelle de corde, jusqu’à l’ouverture par laquelle ils disparaissaient dans les flancs de l’engin.

Quand il ne resta plus que Fricoulet, le bord du hublot affleurait à la surface de la nappe liquide, si bien qu’il suffit à l’ingénieur de piquer une tête dans l’intérieur de l’obus où il tomba entre les bras de Gontran et de Farenheit, pendant qu’Ossipoff et Sharp, prêts à la manœuvre, revissaient le hublot.



Tout cela fut fait si rapidement que c’est à peine si l’on emmagasina une vingtaine de litres.

– Ouf ! s'écria Fricoulet en enlevant son *respirol* après avoir tourné le robinet à air, les choses ont marché comme sur des roulettes.

– Crois-tu que nous enfonçons ? demanda Gontran.

– Pour qu'il n'en fût pas ainsi, il faudrait que tes calculs fussent faux, répliqua l'ingénieur, et heureusement, ils sont exacts, comme tu peux t'en convaincre.

Par les hublots, en effet, il était facile de constater que l'on s'enfonçait et même que la descente s'opérait rapidement.

Quelques minutes ne s'étaient pas écoulées qu'un léger choc se produisit.

– Nous voici arrivés, déclara Ossipoff.

– Singulière station de bains de mer, ne put s'empêcher de dire Gontran ; durant les fortes chaleurs, nos compatriotes s'en vont planter leur tente sur un rivage quelconque, à Trouville, à Dieppe, etc… nous autres, plus raffinés, la brise marine ne nous suffit pas… c'est au fond de l'eau que nous allons chercher la fraîcheur.

Cette boutade ne trouva pas d'écho.

Ossipoff et Fédor Sharp étaient plongés dans une de ces interminables discussions scientifiques qui s'élevait entre eux, au moindre mot, à la moindre allusion.

Farenheit, épuisé par les nombreuses fatigues des jours précédents, somnolait sur le divan en attendant le repas que Séléna s'occupait à préparer.

Quant à Fricoulet, assis dans un coin, il alignait des chiffres.

M. de Flammermont étouffa un bâillement sonore et, n'ayant même pas la ressource d'échanger ses idées avec ses compagnons, il se résigna à suivre l'exemple de l'Américain, c'est-à-dire à s'endormir.

Il fut réveillé par un bruit de voix irritées :

– Je vous dis que si…

– Je vous dis que non…

– Ce que vous prétendez est absurde.

– Ce que vous soutenez n'a pas le sens commun.



– Voyez mes calculs…

– Voyez les miens…

Gontran ouvrit les yeux et aperçut, à deux pas de lui, nez à nez, les yeux étincelants et la face congestionnée, Ossipoff et Sharp qui brandissaient, d'un geste menaçant, leur carnet de notes.

Le jeune homme se leva, et courant à eux :

– Monsieur Sharp, je vous en conjure… mon cher monsieur Ossipoff, je vous en supplie… par respect pour vous-même… votre dispute de savants…

Peu à peu, il les éloignait l'un de l'autre ; puis, quand ils furent hors de portée et que son intervention parut les avoir un peu calmés :

– Voyons, dit-il, quel est l'objet de votre discussion ?

– La marche de la comète qui nous emporte.

Fricoulet releva la tête.

– Voilà, dit-il, une discussion dont l'objet me paraît bien prématuré… car, si la chaleur solaire venait à volatiliser ladite comète…

Ossipoff secoua la tête, en signe d'énergique dénégation.

– Les faits que j'ai signalés tout à l'heure prouvent surabondamment qu'il faut repousser cette éventualité.

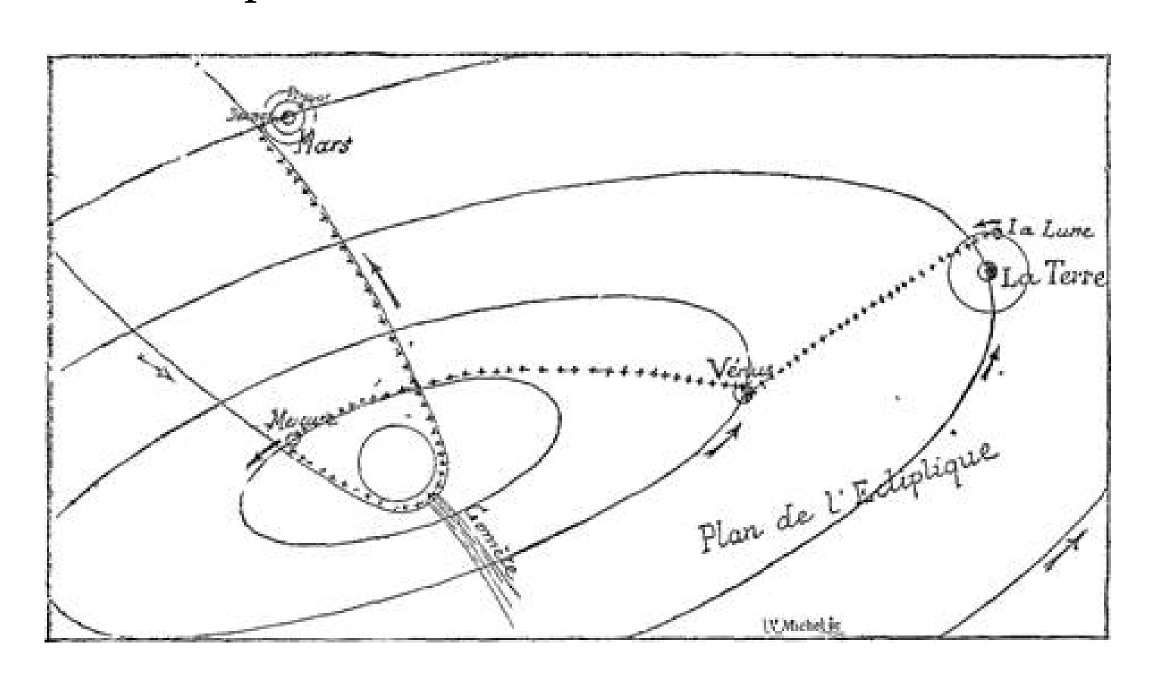
– Fort bien, bougonna l'ingénieur qui reprit ses calculs.

– Donc, poursuivit Ossipoff, mon excellent collègue, M. Sharp, prétend que l'orbite de la comète va couper l'orbe

terrestre à une distance d'environ deux millions de lieues de notre planète natale.

Fricoulet tressaillit et, quittant sa place, vint se mettre à côté de Gontran.

– Et vous, demanda-t-il, que présumez-vous donc, monsieur Ossipoff ?



– Que l'influence du Soleil sur le noyau cométaire se manifestera par une déviation de l'orbite vers l'Occident, déviation que j'estime environ à six millions de lieues.

Les deux jeunes gens poussèrent une exclamation étouffée, en même temps que derrière eux un juron furieux éclatait.

– *By God !* hurla Farenheit, ce n'est pas encore pour cette fois ?

Le vieux savant regarda l'Américain d'un air étonné.

– De quoi s'agit-il donc ? demanda-t-il.

Puis, comme si l'attitude embarrassée et déconfite de Gontran et de Fricoulet lui eût soudain ouvert l'esprit :

– Eh ! s'exclama-t-il, j'y suis… votre longue conversation de l'autre soir… la sphère de sélénium que vous avez tenu à conserver, en dépit de son inutilité… parbleu ! c'est cela même ; vous aviez formé le projet de gagner la terre en ballon, lorsque la comète vous mettrait à proximité…

– Mais nous voulions vous emmener avec nous, monsieur Ossipoff, déclara le jeune comte.

– Je n'en doute pas, mon ami, riposta en souriant le vieillard, et je vous sais gré de vos bonnes intentions qui, heureusement, se trouvent inutiles.

– Heureusement… murmura M. de Flammermont… à votre point de vue peut-être… mais au mien et à celui de Séléna, c'est tout différent.

– Bast ! répliqua Ossipoff avec indulgence, vous n'en serez que plus heureux plus tard… sans compter que vous ne m'avez pas laissé achever ; car si la perturbation apportée dans la marche de la comète par le Soleil nous éloigne de la Terre, par contre, elle nous rapproche de Mars à moins de vingt mille kilomètres.

– Voilà précisément ce que je conteste, s'écria Fédor Sharp ; il est mathématiquement impossible que la distance soit aussi minime… autrement, il faudrait que nous passions entre Mars et ses satellites.

– Pardon, répliqua Ossipoff, ce n'est pas de la planète Mars elle-même que je voulais parler, mais de son système.

L'expression furieuse du visage de Sharp disparut aussitôt.

– En ce cas, dit-il d'une voix radoucie, vous avez raison… du moment que c'est du système de Mars que vous parlez, mes calculs sont d'accord avec les vôtres.

Et, avançant la main, il serra celle que lui tendait Ossipoff.

Celui-ci ajouta :

– Heureuse inspiration que vous avez eue, mon cher Gontran, de conserver la sphère en l'immergeant avec nous ; car, elle nous mettra à même de quitter la comète et d'aborder, sinon sur Mars même, du moins sur un de ses satellites.

– Je me proposais, répliqua le jeune homme, de la remplir de gaz hydrogène.

– Excellente idée ; grâce à l'enveloppe métallique du ballon, il nous sera possible de conserver indéfiniment notre gaz.

– Mais, cher père, dit alors Séléna, qui écoutait depuis quelques instants, le sélénium n'est-il pas trop lourd pour le rôle que vous voulez lui faire jouer ?

Ce fut Fricoulet qui, prévenant le vieillard, répondit :

– Vous n'avez aucune crainte à concevoir, mademoiselle ; la densité du métal ne prouve rien, puisque nous sommes sur un monde où la pesanteur est de moitié moins intense qu'à la surface de la Terre ; en outre, Gontran m'a raconté que l'on avait fait en France, il y a de cela quelques années, un ballon tout en cuivre.

– Ce n'est pas possible ! s'écria la jeune fille.

– Je vous demande pardon, mademoiselle ; et même l'aéronaute qui a fait cette expérience à Paris, – en 1845, je crois, – n'était pas le premier venu.

– C'est Dupuis-Delcourt, n'est-ce pas ? demanda Ossipoff.

– Vos souvenirs sont exacts, cher monsieur, et c'est ce précédent qui avait donné à Gontran l'idée d'utiliser notre sphère de sélénium, pour nous rapatrier. Malheureusement, comme je vous l'ai dit tout à l'heure, la comète ne nous porte nullement du côté de la Terre, mais bien du côté de Mars ou plutôt de son premier satellite, *Deimos*.

– Va donc pour *Deimos*, dit M. de Flammermont.

Et le jeune homme ajouta *in petto* :

– Ces Martiens, que l'on suppose arrivés au point culminant de la civilisation, connaissent peut-être l'institution du mariage… alors, oh ! Séléna !…

Et, rendu tout joyeux par la perspective d'un prompt dénouement à sa situation de sempiternel fiancé, le jeune homme courut à la jeune fille et lui baisa les mains avec transport.

Au bout de quinze jours de cette réclusion subaquatique, Ossipoff et Fédor Sharp étant tombés d'accord – ce qui ne demanda pas moins de quarante-huit heures de discussion acharnée et aigre-douce – pour déclarer que la comète courait sur le chemin de son aphélie, les Terriens décidèrent de sortir de leur coquille.

Mais cette décision était plus facile à prendre qu'à mettre à exécution ; car, pour sortir du véhicule, il fallait que celui-ci fût

remonté à la surface, et, pour ce faire, il fallait nécessairement que son poids fût allégé.

– Si vous le voulez bien, dit Farenheit à ses compagnons, c'est moi qui vais délester l'obus… je suis bon nageur, et une cinquantaine de brasses par dessus la tête ne m'inquiètent aucunement… j'arriverai là-haut presqu'en même temps que vous.

Cette proposition fut acceptée ; ainsi que l'on avait fait, lorsqu'il s'était agi de couler à pic, grâce à l'introduction de Fricoulet dans le projectile, Ossipoff et Sharp saisirent le hublot, prêts à le dévisser au signal convenu.

Quant à Farenheit, la tête enveloppée de son *respirol*, il se plaça juste au-dessous du hublot, les jarrets ployés pour les détendre lorsque le hublot découvrirait l'ouverture nécessaire à son passage.

Enfin, Gontran donna le signal, et le hublot, à peine ouvert, l'Américain, lancé par une contraction violente des muscles, fila comme une flèche.

Puis l'ouverture fut bouchée hermétiquement.

– Hein ! s'écria Fricoulet triomphalement, pas une goutte d'eau ! je pense que voilà une belle manœuvre.

Ossipoff et Sharp se regardaient étonnés.

– Trop belle, à mon avis, murmura le premier des deux savants.

– Trop belle, également au mien, dit à son tour le second ; il y a là-dessous quelque mystère.

– D’autant plus, s’écria Séléna, que nous ne bougeons pas du tout, c’est à croire que sir Jonathan ne pesait pas plus qu’un bonhomme de baudruche.

– C’est ma foi vrai ! s’exclama Gontran en se précipitant à l’un des hublots percés latéralement dans la cloison du véhicule.

À peine y fut-il, qu’il poussa cette exclamation stupéfaite :

– Plus d’eau !

– Plus d’eau ! répétèrent comme autant d’échos les voix des Terriens en apercevant autour de l’obus, aussi loin que pouvait s’étendre la vue, comme un océan de poussière noire qui miroitait à la douce clarté de Vénus.

Puis, du même mouvement, tous firent volte-face et se considérèrent d’un air ahuri.

– Ah çà ! qu’est-ce que cela veut dire ? demandèrent ensemble Fédor Sharp et Gontran de Flammermont.

– Tout simplement ceci, répliqua Fricoulet, c’est que, suivant nos prévisions, la chaleur solaire, à la distance périhélie, a été telle que la masse liquide, au-dessous de laquelle nous nous étions immergés, s’est volatilisée et que nous reposons actuellement sur le fond même de la mer cométaire dont l’évaporation nous a empêchés d’être rôtis.

– Cette explication me paraît être la seule plausible, dit Ossipoff.

– En tout cas, ajouta Séléna, il est certain que nous pouvons sortir d’ici à pied sec.

Tout à coup, Fricoulet s’écria :

– Et ce pauvre Farenheit que nous oublions… qu'est-il devenu ?

En un clin d'œil, les Terriens eurent endossé leurs *respirols* et ouvrant le *trou d'homme*, s'élancèrent au dehors.

Gontran, qui marchait en tête, pensa trébucher contre le corps de Farenheit étendu sur le sol, sans mouvement.



Avec l'aide de Fricoulet, il le souleva et le transporta dans l'intérieur de l'obus ; là, on lui enleva son casque et on constata au front une profonde entaille par laquelle le sang coulait abondamment.



– Ce n'est rien, déclara l'ingénieur en appliquant sur la blessure une bande de toile imprégnée d'arnica… dans quelques instants, il va certainement revenir à lui.

– Mais comment cela a-t-il pu lui arriver ? interrogea Séléna.

– De la manière la plus simple du monde ; il s'est élancé, par le hublot, de toute la force de ses jarrets ; mais au lieu de rencontrer la masse liquide qui devait le soutenir jusqu'à la surface, il n'a rencontré que le vide et il aura piqué une tête sur le fond même de l'océan cométaire.

– C'est cela même, mon cher Fricoulet, balbutia d'une voix un peu affaiblie, le blessé qui ouvrait les yeux en ce moment.

Puis se frottant les yeux, il ajouta d'un ton plus énergique :

– *By God !* quel choc !… j'en ai vu, comme vous dites en France, trente-six mille chandelles.

– Allons ! fit Gontran en lui tendant un verre de porto, voilà qui va vous remettre tout à fait.

D'un trait, l'Américain lampa le contenu du verre ; ensuite sautant sur ses pieds :

– Maintenant, à l'ouvrage ! déclara-t-il.

Chacun remit son *respirol* et l'on commença immédiatement les préparatifs du départ.

On s'en fut chercher, là où on l'avait laissé avant l'immersion, le grossier chariot sur lequel on avait amené la

sphère de la colline mercurienne et on le roula jusqu'au point où avait été immergé l'obus de Sharp.

Ensuite, l'obus et la sphère furent chargés sur le chariot, et lentement, péniblement, les Terriens reprirent le chemin de leur premier campement.

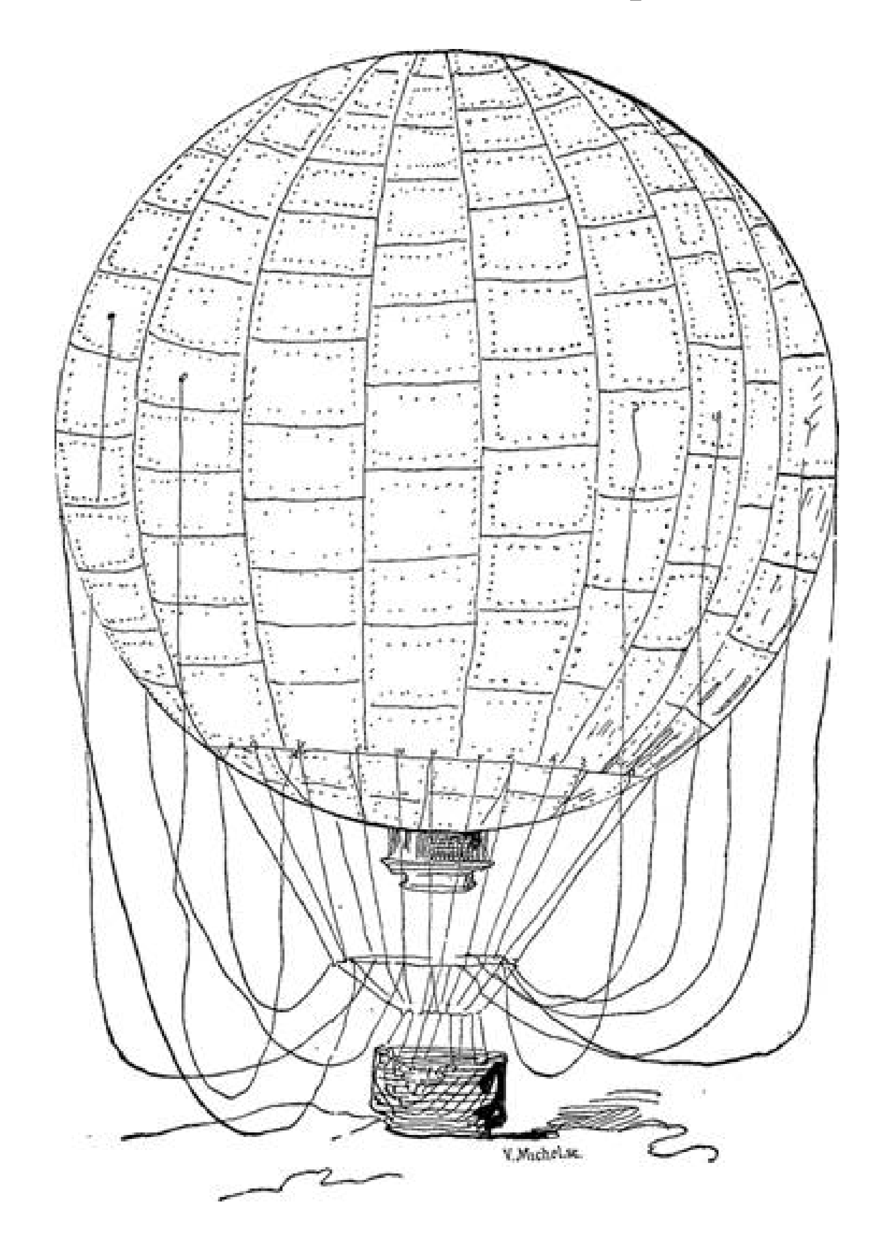
Mais à chaque pas, c'étaient des surprises nouvelles, causées par la transformation totale du paysage : là, où quinze jours auparavant ils avaient traversé une plaine, il leur fallait maintenant gravir une colline ; à leur gauche où s'élevait, auparavant, une chaîne de montagnes aux pics étincelants, le sol semblait avoir été nivelé comme par la hache d'un géant ; à droite, au contraire, où le sol, déprimé, se creusait en entonnoir, se dressait à présent un pic monstrueux ; ici, ils avaient dû traverser une sorte de marais fangeux qui, maintenant, complètement desséché, était transformé en une profonde fondrière pleine d'un poussier noirâtre et aveuglant ; là, au contraire, où ils avaient précédemment marché à pied sec, avait jailli une source, coulant à pleins bords dans un lit tout nouvellement creusé.

– Pourvu, pensa Fricoulet, que notre colline ne se soit pas, elle aussi, transformée, volatilisée, évaporée… voilà qui pourrait compliquer singulièrement les choses.

Heureusement cette crainte était vaine et lorsqu'ils arrivèrent, après dix jours d'efforts insensés, en vue de leur ancien campement, ils retrouvèrent tout dans l'état où ils l'avaient laissé ; le lit du ruisseau, cependant, était à sec et quant aux arbres de la forêt, desséchés, calcinés, ils dressaient dans l'espace leurs rameaux noircis et dépouillés.

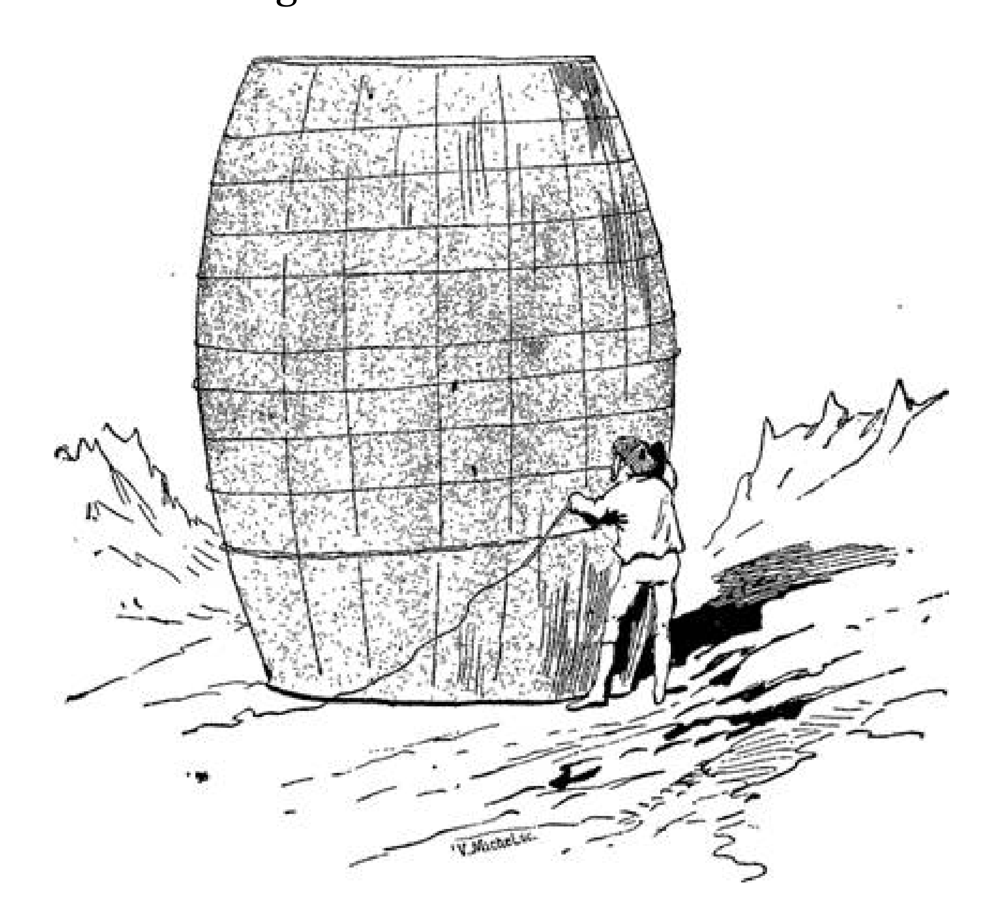
– Parbleu ! s'écria Gontran en enlevant enfin son *respirol*, voilà encore une farce de son excellence le Soleil… c'est du charbon de bois sur pied que voilà.

Dès le lendemain, on se mit à l'ouvrage à l'effet de préparer la sphère de sélénium au nouveau rôle auquel on la destinait.



Pendant que Gontran et Fédor Sharp transformaient le plancher de l'ancienne logette en soupape destinée à être adaptée à la partie supérieure du ballon métallique, Ossipoff fabriquait, avec une sorte de plante qui croissait sur la colline mercurienne, une nacelle, assez vaste pour les contenir tous et cependant d'une légèreté surprenante.

De son côté, Fricoulet ne demeurait pas inactif ; avec l'aide de Farenheit, il construisit un tonneau gigantesque, espèce de foudre d'une contenance de 2,000 litres, lequel fut cerclé au moyen de la plante qui servait à la fabrication de la nacelle ; il fut rempli de minerai de fer métallique dont l'ingénieur avait trouvé un gisement non loin de la colline sur laquelle les Terriens étaient réfugiés ; deux autres tonneaux, de dimension moindre, furent également fabriqués et réunis au premier par des allonges de toile enduites de gutta-percha ; ils devaient servir de laveurs du gaz.



Cela fait, il fallut s'occuper de la fabrication de l'acide sulfurique nécessaire à la décomposition du fer.

Tandis que Gontran et Sharp ayant fini leur tâche transformaient en citerne étanche une excavation propice, Fricoulet, à l'aide d'un insolateur Pifre retrouvé dans l'obus, distillait le liquide étrange existant à la surface de la comète ; en

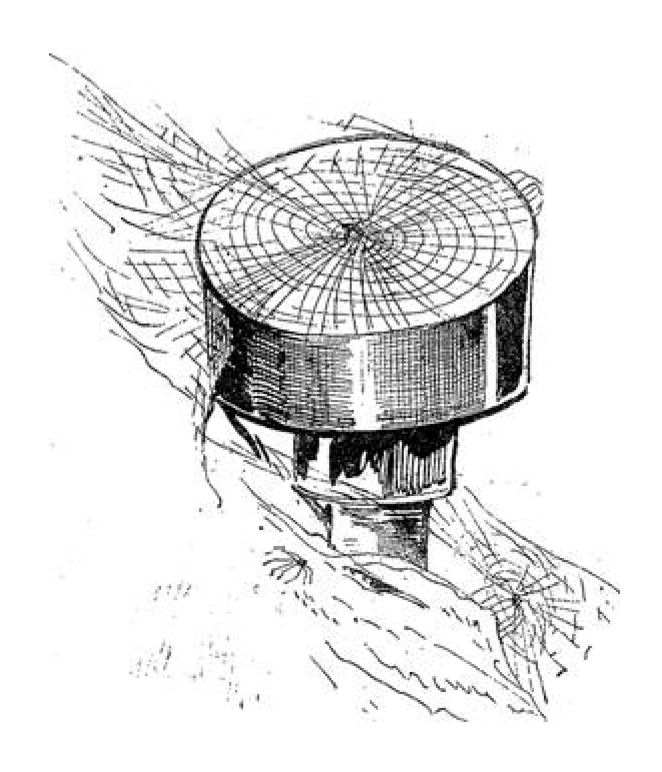
peu de temps, la citerne fut remplie d'eau en quantité suffisante pour que l'on pût s'occuper de la fabrication du gaz.



Non loin de là, Fricoulet, toujours fureteur, avait découvert un gisement de schistes pyriteux ; il fit griller ces pépites au contact de l'air, ce qui lui donna une certaine quantité de sulfate de fer cristallisé qu'il introduisit dans des cornues de terre placées sur un feu vif et mises en relation avec des ballons de verre…

Sous l'influence de la chaleur, le sulfate de fer se décomposa, l'acide sulfurique se condensa dans les ballons et il ne demeura plus, dans les cornues, que du colcothar ou *rouge d'Angleterre*, résidu de la fabrication.

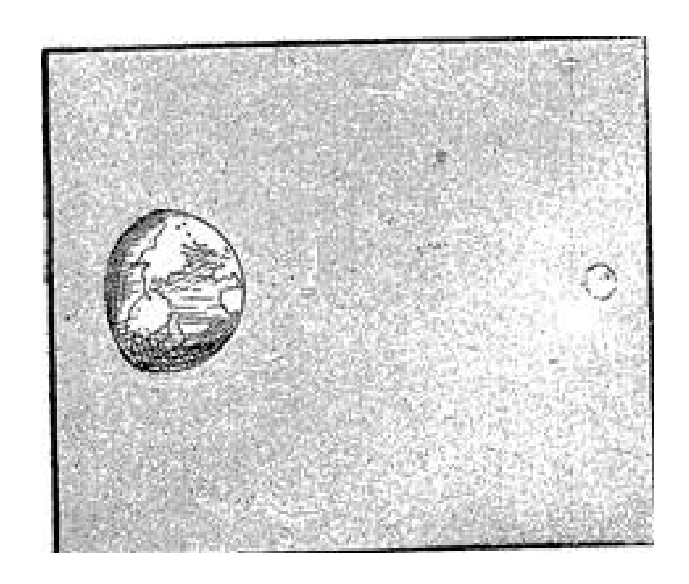
Un immense baquet de bois, construit de la même façon que le tonneau, fut rempli de cet acide et mélangé de deux fois son poids d'eau distillée. Après quoi, pour obtenir l'hydrogène, il suffit de mettre ce mélange en contact avec le minerai de fer du tonneau.



Tout ces préparatifs avaient demandé près de deux mois, deux mois de travail acharné pendant lesquels, la patience et l'habileté des Terriens, plus que leurs forces, furent mises à une rude épreuve, deux mois, pendant lesquels les études astronomiques furent laissées de côté au point qu'une araignée aurait pu tisser sa toile sur l'objectif de la lunette…

Aussi l'étonnement de Gontran fut-il grand, lorsqu'un soir, braquant l'instrument sur l'espace, il aperçut sa planète natale avec ses continents bizarrement découpés, les taches sombres de ses océans, l'apparence blanchâtre de ses neiges polaires et ses volutes de nuages s'allongeant dans l'atmosphère. Il poussa un profond soupir.

– Qu'as-tu donc ? lui demanda Fricoulet qui s'était approché de lui.

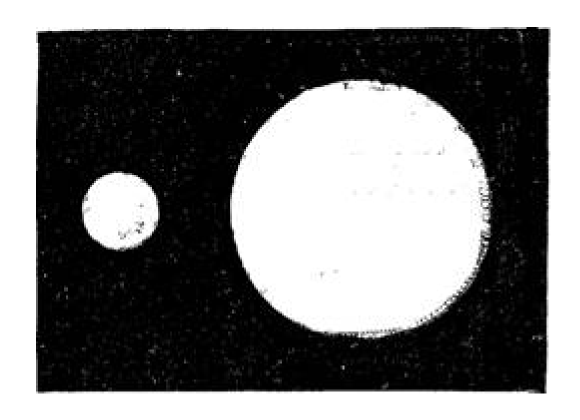


Alors, étendant d'un geste tragique sa main dans la direction de la Terre, M. de Flammermont répondit :

– Hélas ! n'est-ce point là que se trouve cet officier municipal devant lequel j'aspire à comparaître en compagnie de ma chère Séléna ?

L'ingénieur se prit à ricaner.

– Eh ! eh ! ne trouves-tu pas que l'atmosphère qui entoure la Terre affecte les teintes tricolores de l'écharpe dudit officier municipal !… c'est le supplice de Tantale.



Grandeur comparée du Soleil vu de Mercure et vu de la Terre.[7]

---

[7] Sic. Le Soleil est bien sûr plus gros lorsqu'on le voit de Mercure. *(Note du correcteur – ELG.)*

Et il ajouta :

– Nous avions déjà « Mignon aspirant au ciel » voici maintenant « Gontran aspirant au maire ».

Sans doute, l'ingénieur aurait-il continué longtemps de la sorte, s'il n'avait été interrompu par la voix d'Ossipoff.

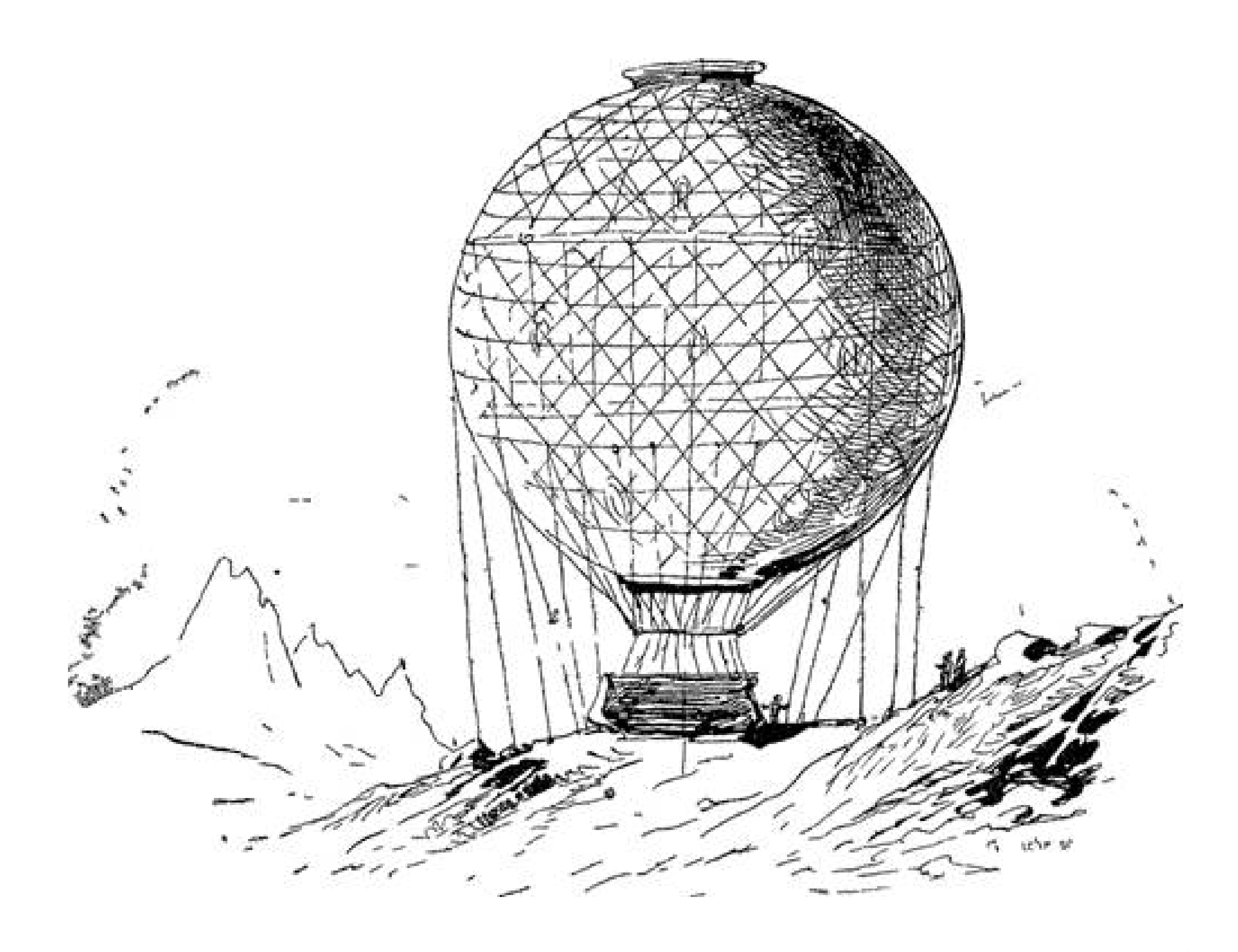
– Monsieur Fricoulet, dit le vieillard, dans quarante-huit heures, il faudra nous préparer au départ, combien croyez-vous qu'il faille de temps pour l'emmagasinage du gaz dans la sphère ?

– Quarante-huit heures, précisément, monsieur Ossipoff, répondit le jeune homme, après avoir réfléchi quelques instants.

– Il faudrait alors vous y mettre de suite,… car je vous le répète, le moment approche où il nous faudra partir d'ici.

Deux jours après, la sphère, remplie d'hydrogène à l'aide d'une pompe à double effet, aspirant l'air atmosphérique et le remplaçant ensuite par le gaz, se balançait, au sommet de la colline, contenue dans une sorte de résille à larges mailles formée des filins de sélénium qui rattachaient primitivement la logette au parachute ; à l'extrémité de cette résille, la nacelle était fixée, pleine de pierres, pour empêcher l'appareil de s'envoler dans l'espace.

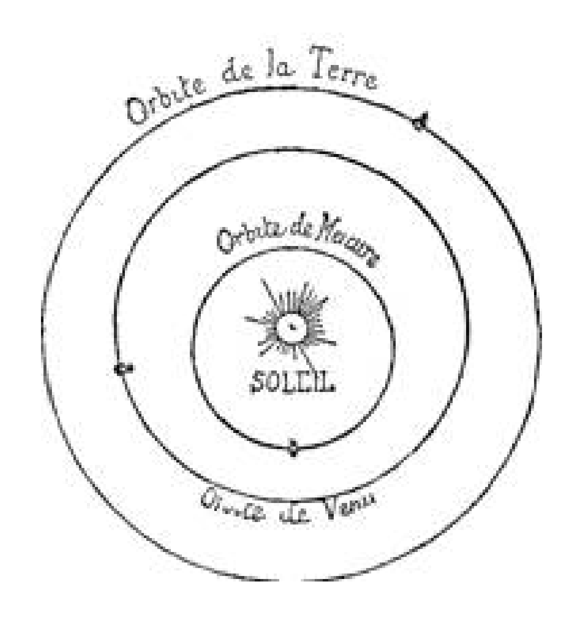
Pendant que ses compagnons s'occupaient à emménager dans l'esquif aérien tout ce qui leur fallait emporter, Ossipoff, l'œil rivé à sa lunette, sondait l'immensité céleste.



Tout à coup, un clappement de langue impatiente lui échappa, qui attira l'attention de Fricoulet.

– Qu'y a-t-il ? demanda l'ingénieur.

– Il y a que Deimos n'est pas là…



– Fichtre, son papa, le professeur Hall, se serait-il donc trompé en croyant le découvrir ?… après tout, il se peut parfaitement que Mars n'ait point de satellite.

Le vieillard secoua la tête, puis, en fronçant le sourcil :

– Hall a bien vu, répondit-il, et maintenant j'ai la clé du mystère,… le satellite que nous cherchons est, en ce moment, à l'autre extrémité de son orbite, caché par Mars et éloigné de nous, de plus de 40,000 kilomètres !

– Mais alors, que faire ? demanda Gontran.

Ossipoff demeura pensif.

– Il y aurait bien un moyen, dit-il enfin, ce serait de changer notre plan, et au lieu de viser Deimos, de tenter d'aborder Phobos, dont quelques milliers de kilomètres, à peine, nous sépareront dans six heures,… qu'en pensez-vous, monsieur de Flammermont ?

Dans les circonstances graves, le vieillard renonçait aux appellations familières qu'il avait coutume d'employer vis-à-vis de son futur gendre.

– Mais, mon cher monsieur, répondit le jeune comte, je ne puis qu'approuver cette idée.

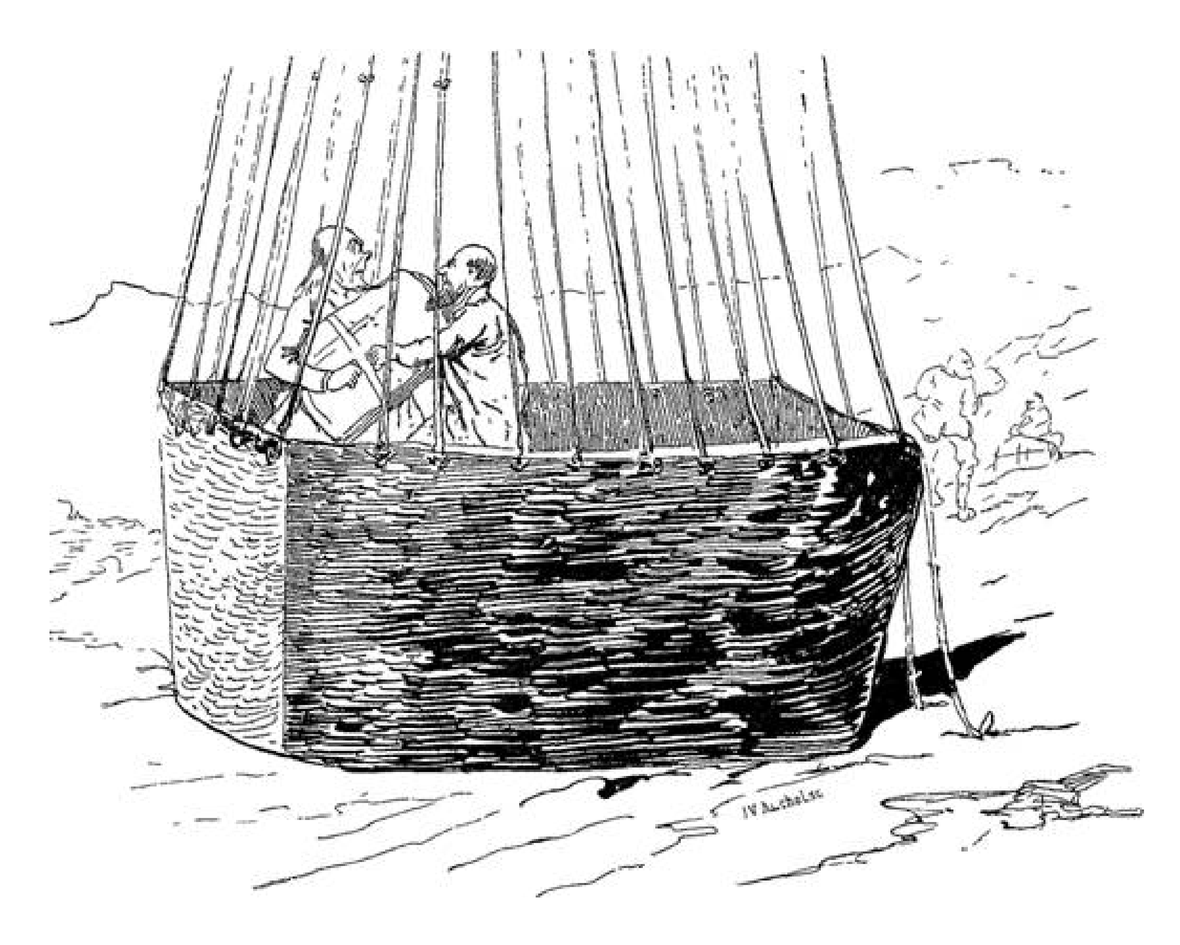
– D'autant plus, ajouta Fricoulet, que Phobos n'étant distant de Mars que de 6,000 kilomètres, il nous sera plus facile d'enjamber du satellite sur la planète.

Sans doute, le vieux savant allait-il se lancer dans quelques explications complémentaires, mais le bruit d'une discussion

éclatant tout à coup, entre Sharp et Farenheit, détourna son attention et celle des deux jeunes gens.

Il s'agissait d'un volumineux paquet, enveloppé soigneusement dans de la toile, que l'Américain venait d'introduire dans la nacelle et que Sharp voulait rejeter au-dehors, attendu, disait-il, qu'il ne se trouvait pas sur la liste des objets à emporter.

– *By God !* grommelait Farenheit, n'ai-je pas, tout comme les autres, travaillé à la construction de ce ballon, et n'ai-je pas le droit ?…



– Non, interrompit l'ex-secrétaire perpétuel, vous n'avez pas le droit de compromettre le succès de l'expédition par une surcharge inutile.

Le visage de Farenheit devint apoplectique.

– Inutile, répliqua-t-il en grinçant des dents ; certes, oui, elle serait inutile, cette surcharge, si vous ne m'aviez pas volé, dépouillé, ruiné, ainsi que vous l'avez fait.

Sharp s'avança vers lui, les poings levés.

L'Américain se mit en défense.

Ossipoff intervint en ce moment.

– Voyons, dit-il, que se passe-t-il ?

– Il se passe, rugit Farenheit, que cette canaille, dont les funestes conseils ont dilapidé ma fortune, veut m'empêcher de la reconstituer.

– Comment cela ?

– Eh ! oui, je viens de mettre dans la nacelle un fragment de carbone cristallisé qui, si j'ai la chance de revoir jamais New-York, me dédommagera un peu des pertes et des fatigues que j'aurai subies ; n'est-ce pas équitable ?

– Assurément si, mon cher sir Jonathan, répliqua le vieillard, et je ne pense pas que quelques livres de plus ou de moins…

Fricoulet, qui venait de jeter un coup d'œil sur le bagage de Farenheit, répliqua :

– Mais cela pèse au moins soixante kilos, dit-il.

– En ce cas, reprit Ossipoff, Fédor Sharp à raison ; nous ne pouvons emporter un poids supplémentaire aussi considérable.

Chose bizarre, l'Américain parut tout à coup se calmer et il murmura :

– Cependant, vos calculs peuvent ne pas être justes… si, par hasard, la force ascensionnelle de la sphère était plus grande que vous ne vous l'imaginez.

– Tenez, sir Jonathan, dit l'ingénieur, il y a un moyen de tout concilier ; laissez provisoirement votre rocaille dans la nacelle, avant le départ nous expérimenterons la force du ballon, si elle est insuffisante, vous sacrifierez vos 60 kilogs… cela vous convient-t-il ?

Un sourire singulier plissa les lèvres de l'Américain :

– Cela me convient, grommela-t-il…

Et comme si de rien n'était, il continua le transbordement des bagages.

Bientôt l'emménagement étant fini, il fallut songer à l'embarquement.

Séléna et Gontran s'installèrent les premiers ; puis Ossipoff et Fricoulet les rejoignirent ; après quoi, Farenheit prit, lui aussi, place dans la nacelle.

Fédor Sharp avait voulu rester le dernier, afin de vérifier lui-même la force du ballon ; son inimitié contre l'Américain était telle qu'il éprouvait à l'avance une grande joie à la pensée de lui faire jeter par dessus bord son quartier de diamant, comme un vulgaire sac de lest.

La sphère de sélénium n'était plus rattachée au sol cométaire que par un câble tissé avec la même plante dont avaient été cerclés les tonneaux, et elle se balançait légèrement,

semblant, par de petites secousses, témoigner de son désir de prendre sa liberté.

– Vous voyez ! vous voyez ! s'écria Farenheit triomphant, j'avais raison !… ma surcharge n'empêchera pas le ballon de s'élever.

– Et moi, répliqua narquoisement Fédor Sharp, croyez-vous donc que je pèse une plume ?

Ce disant, il s'accrochait au rebord de la nacelle dont le fond vint, aussitôt, heurter rudement le sol.

– Allons, ricana-t-il en abandonnant la nacelle pour saisir le câble à deux mains, il faut sacrifier votre petit milliard – à moins, cependant, que vous ne préfériez lui donner votre place et demeurer ici.

– Il y avait encore ceci à quoi tu n'avais pas pensé ! rugit l'Américain.

Et, avant qu'on n'eût le temps de s'y opposer, il avait ouvert son couteau et tranché, d'un seul coup, le câble qui retenait captive la sphère de sélénium.

Le ballon s'éleva rapidement dans les airs, pendant que Fédor Sharp, perdant l'équilibre, roulait comme une balle, jusqu'au bas de la colline mercurienne.

Un cri d'horreur s'était échappé de la poitrine des voyageurs ; même Ossipoff se jeta sur Farenheit, les bras levés dans une attitude menaçante.

– Malheureux ! exclama-t-il.

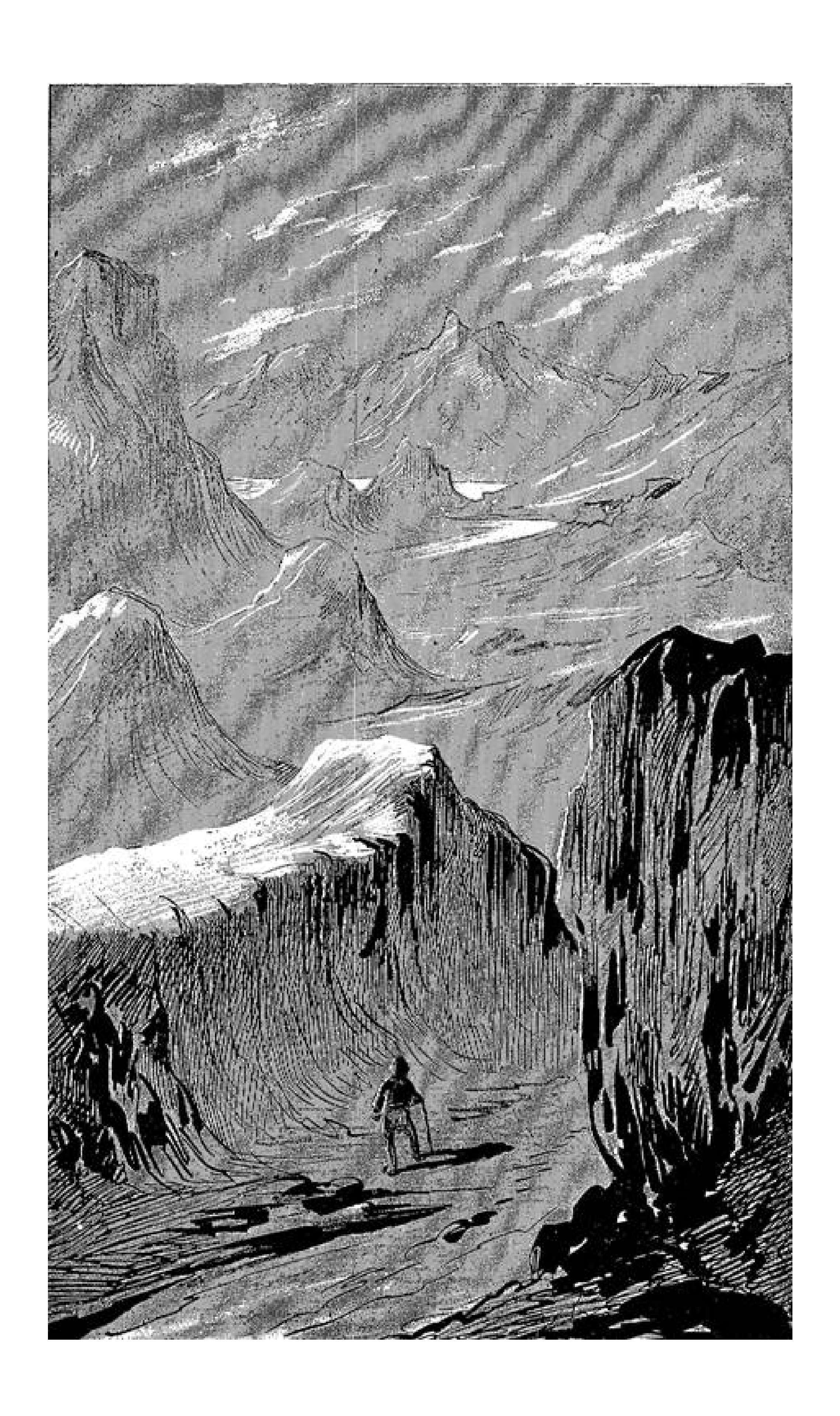


L'Américain, les bras croisés et la lèvre souriante, le toisa d'un regard railleur :

– Voilà, dit-il, ce qui s'appelle faire d'une pierre deux coups : je répare la brèche faite à ma fortune et je satisfais ma vengeance.

– Mais, misérable ! hurla le vieillard, j'avais engagé ma parole que le passé était oublié.

– Preuve que vous avez une mémoire d'humeur fort commode... au surplus, vous n'y avez pas manqué, à votre parole ; au besoin, je suis prêt à attester, par écrit, que moi seul ai médité et accompli cet exécrable forfait.



Mickhaïl Ossipoff, penché sur le rebord de la nacelle, sondait l'espace au-dessous de lui, cherchant, dans l'infini étincelant, le noyau cométaire, maintenant à peine perceptible.

Fricoulet regarda Gontran et un sourire sceptique plissa ses lèvres :

– Le pauvre diable ! dit-il, et nous qui nous étions engagés à lui conserver la vie sauve.



– Preuve que nous nous étions engagés à la légère, répondit le jeune comte, puisque la Providence n'a pas voulu ratifier notre engagement.

En moins d'une demi-heure, on avait franchi près de cent kilomètres ; perdue dans l'irradiation solaire, la comète était invisible à l'œil nu, l'air raréfié de plus en plus avait contraint

les voyageurs à revêtir leur *respirol* et l'intensité de la pesanteur allait diminuant rapidement.

Lorsque l'horaire d'Ossipoff marqua minuit, on avait franchi environ quatre mille kilomètres et la pesanteur était à peu près nulle, si bien que les Terriens durent s'attacher à la nacelle pour éviter d'être précipités par dessus bord, à leur moindre mouvement.

Soudain, l'appareil sembla pirouetter sur lui-même et, subitement, l'aspect du ciel changea.

– Nous venons de pénétrer dans la zone d'attraction martienne ! cria Ossipoff à Gontran par l'intermédiaire de son parleur.

– Et c'est Phobos, sans doute, que nous apercevons-là, au-dessous de nous, répliqua, par le même moyen, M. de Flammermont en désignant, à quelques centaines de kilomètres dans l'espace, une petite boule qui paraissait enveloppée d'un rayonnement rougeâtre.

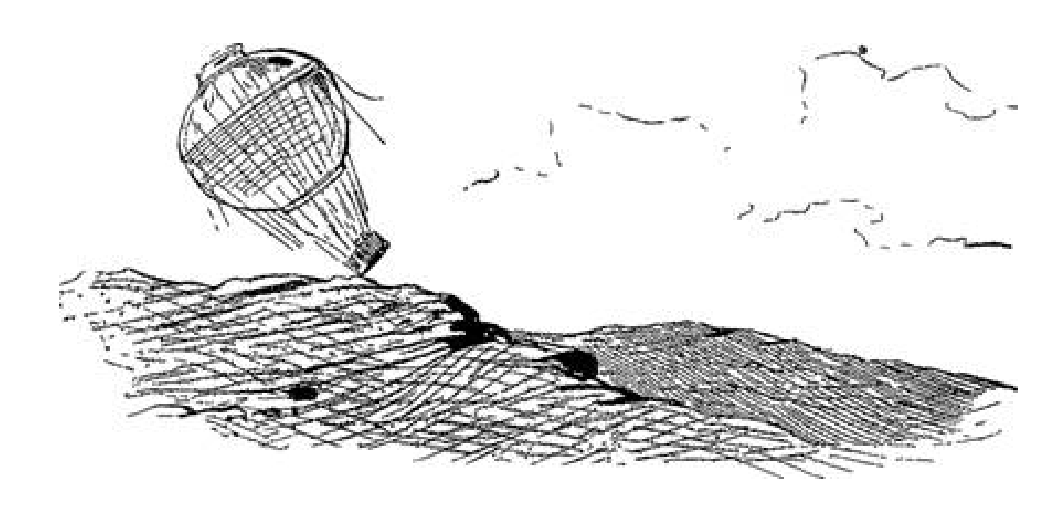
Le vieux savant fit de la tête un signe affirmatif et, se suspendant au filin métallique qui commandait la soupape, il ouvrit celle-ci toute grande, permettant ainsi à une certaine quantité de gaz de s'échapper.

Aussitôt, le ballon alourdi commença à descendre et, avec une rapidité vertigineuse, l'astre qu'il s'agissait d'atteindre grandit aux yeux émerveillés des Terriens ; il semblait qu'ils fussent eux-mêmes immobiles dans l'espace et que Phobos se précipitât à leur rencontre.

– Combien de temps pensez-vous que va durer cette descente ? demanda M. de Flammermont.

Ossipoff jeta un coup d'œil rapide à ses instruments.

– Une heure environ, répliqua-t-il.

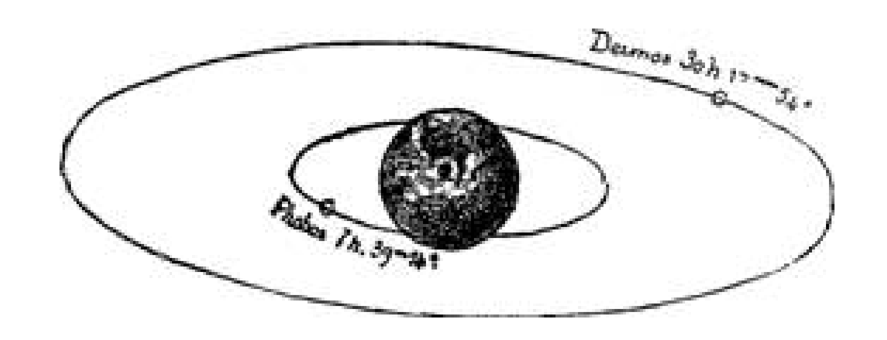


Quelque temps encore, il laissa la soupape entr'ouverte ; puis la fermant, il fit passer par dessus bord le câble métallique auquel avait été fixée, en guise d'ancre, une barre de sélénium contournée en forme d'hameçon.

Tout à coup, la nacelle reçut un choc : elle venait de toucher le sol ; puis, se relevant, le ballon alla retomber à quelques centaines de mètres plus loin, pour s'élever de nouveau et retomber une fois encore ; après quoi, il se mit à glisser sur le flanc, traînant à sa suite la nacelle, après laquelle les voyageurs, rudement secoués, se cramponnaient de toutes leurs forces.

Enfin, un arrêt brusque et net eut lieu ; l'ancre, sans doute, venait de mordre et immobilisait la sphère qui, retenue par son câble, se balançait à quelques mètres du sol.

Penchés sur le bordage, les Terriens examinaient, avec une curiosité anxieuse, la configuration étrange du monde nouveau sur lequel ils venaient d'aborder.



Par une singulière illusion d’optique, il leur semblait que le sol fût couvert d’une sorte de résille, aux mailles régulières, assez étroites et qui s’étendaient à perte de vue.

– Oh ! oh ! dit aussitôt Ossipoff à Gontran, nous n’allons pas tarder à être renseignés sur un des points les plus intéressants de l’astronomie.

Et, aux regards interrogateurs du jeune homme, il répondit :

– Ce sont des canaux de Mars que je veux parler… peut-être ce que nous apercevons là, à nos pieds, va-t-il nous servir d’indice pour résoudre, dès à présent, ce curieux problème.

Cependant Fricoulet, aidé de Farenheit, avait lancé au dehors de la nacelle l’échelle de corde qui devait servir aux voyageurs à abandonner leur véhicule.

L’Américain descendit le premier ; puis ce fut le tour de Séléna ; après quoi, Ossipoff et Gontran enjambèrent eux aussi le bordage pour rejoindre leurs compagnons.

Fricoulet s’apprêtait à les suivre, lorsque tout à coup, la sphère que le vieux savant n’avait qu’incomplètement débarrassée d’hydrogène et qui brusquement venait d’être allégée de la partie la plus considérable de son poids, exerça sur son câble une si formidable tension que, l’ancre se rompant, elle reprit sa liberté.



Avant que les Terriens eussent eu le temps de se reconnaître, le ballon métallique n’était déjà plus qu’un point dans l’espace.

– Fricoulet ! Fricoulet ! s’écria M. de Flammermont en agitant désespérément ses bras dans la direction où venait de disparaître son ami.

Mais la voix du jeune homme ne dépassa pas l’enveloppe de son *respirol*.

– Ne craignez rien, dit Ossipoff en lui mettant la main sur l’épaule, ce jeune homme, s’il n’est pas très savant, est très courageux ; en outre, il connaît mieux les ballons que l’astronomie… j’ai idée qu’il s’en tirera.

Ensuite, attirant par un geste l'attention de Gontran sur le sol, il lui demanda :

– Que pensez-vous de ceci ?

Il lui montrait un véritable filet métallique sur lequel ils avaient pris pied et dans l'une des mailles duquel le crochet du ballon avait mordu.

Que recouvrait ce filet ? il était impossible de s'en faire une idée, en raison de l'obscurité relative qui régnait sur Phobos ; il semblait toutefois qu'un brouillard opaque cachât aux yeux des Terriens l'aspect du petit monde sur lequel ils venaient d'aborder.

Ossipoff, ne recevant pas de réponse, répéta la même question.

Gontran demeura muet, plongé qu'il était dans de profondes réflexions ; outre, en effet, que l'accident survenu à Fricoulet le peinait beaucoup, il n'était pas sans inquiétude au sujet de la modification qu'allait apporter, dans ses relations avec le vieux savant, la disparition subite de son inspirateur.

Sans compter que la nacelle avait emporté, avec tous les bagages, le bienheureux exemplaire des *Continents célestes*, qui lui avait déjà rendu tant de services.

Privé à la fois, et de son souffleur et de son *vade mecum*, M. de Flammermont se trouvait dans l'absolue impossibilité de continuer à jouer le rôle qu'il avait si intelligemment soutenu depuis plusieurs mois.

Lui fallait-il donc, après tant d'épreuves, renoncer à l'espoir de devenir jamais le mari de Séléna ?

Non, cela ne pouvait être, cela ne serait pas ! et il supplia les divinités martiennes de lui envoyer une inspiration.

Stupéfait de ce mutisme, Ossipoff lui cria à pleins poumons :

– Êtes-vous sourd ?

Gontran secoua la tête négativement et posa l'index sur le point de son *respirol* qui correspondait à sa bouche.

– Muet ! s'exclama le vieillard, vous êtes muet ?

Et, se retournant vers sa fille :

– Le pauvre garçon ! dit-il, quelle exquise sensibilité que la sienne ! La perte de son ami vient de lui produire un bouleversement tel qu'il en a perdu subitement la parole.

La jeune fille se jeta dans les bras de son père ; son masque de caoutchouc empêchait de voir les larmes qui ruisselaient le long de ses joues ; mais à sa poitrine, que soulevaient de violents hoquets, il était facile de deviner qu'elle sanglotait.

– Va, va, fillette, déclara Ossipoff attendri par cette grande douleur, c'est l'émotion du premier moment… avec le temps, cela se remettra.

Soudain, Farenheit qui, jusqu'à présent était demeuré muet et silencieux, positivement abasourdi par la perte de son précieux roc de diamant, se prit à gesticuler, en agitant les bras d'une façon désordonnée.

Ses compagnons coururent à lui et poussèrent des cris d'horreur en remarquant que l'Américain avait l'un de ses pieds retenu par des sortes de griffes sortant de l'intérieur du filet.



Ces griffes étaient fixées à l’extrémité de longues ailes membraneuses, lesquelles appartenaient, elles-mêmes, à un corps velu, le long duquel elles s’étendaient, rattachées à des membres antérieurs et postérieurs, ayant, à peu de chose près, la forme des bras et des jambes de l’espèce humaine. À un cou assez long, une tête proportionnée était attachée, une tête sans poils aucuns et qu’animaient deux yeux glauques, brillants entre des paupières sans cils ; le nez était long et mobile comme une trompe de tapir, la bouche, toute ronde, était ourlée de lèvres fortes s’entr’ouvrant sur des mâchoires formidables.

Accroché par ses griffes au filet métallique, cet être étrange et horrible avait saisi l’Américain par le bas de la jambe.

Enfin, d’un violent effort, Farenheit se dégagea et, bondissant à vingt pieds en l’air, s’en alla retomber à cinquante mètres de là.

– Singulier monde et singuliers habitants, grommela Ossipoff en entraînant sa fille, à moitié morte de peur, et suivi de Gontran qui n’était qu’à moitié rassuré... ce filet n’est peut-être pas destiné à autre chose qu’à transformer Phobos en une immense volière...



Et il ajouta avec un profond soupir :

– Ô imperfection et inanité de la science humaine ! que diraient donc ces messieurs de l'observatoire de Paris, s'ils pouvaient apercevoir avec leurs télescopes le satellite martien entouré d'une résille comme un vulgaire chignon de femme.

– Si vous m'en croyez, déclara Farenheit au vieillard, nous chercherons à quitter cette sorte de cage ; outre que ces êtres immondes m'inspirent un profond dégoût, la marche n'est rien moins que facile et, pour se maintenir en équilibre, il faut se livrer à des exercices acrobatiques qui n'ont jamais été mon fort.

– Bast ! répondit le vieux savant, en ce qui concerne les habitants de ce monde, qu'avez-vous à craindre ? en raison de notre pesanteur, cent fois plus faible qu'à la surface de la Terre, notre force se trouve être six cents fois plus grande… d'une chiquenaude vous fracasseriez, comme d'un coup de massue, le crâne d'un de ces individus… quant à la marche, si vous voulez en faire l'essai, vous verrez qu'un simple appel de pied vous

transportera comme un oiseau, à quatre kilomètres d'ici… tenez, essayez, si vous n'êtes pas convaincu.

L'Américain secoua la tête.

– J'aurais trop peur de vous perdre, répondit-il.

– À un autre point de vue, poursuivit Ossipoff, je ne demande pas mieux que de marcher un peu… d'abord, cela nous dégourdira les jambes, et puis, je ne serais pas fâché de me faire une idée de ce monde microscopique…

– Microscopique ! répéta Farenheit.

– Eh ! oui ; quel autre nom voulez-vous donner à un mondicule qu'il nous suffira de dix heures pour connaître dans son entier ?

Pendant cinq heures, les Terriens marchèrent avec une vitesse égale, ou plutôt avancèrent, par une suite de bonds successifs d'égale hauteur.

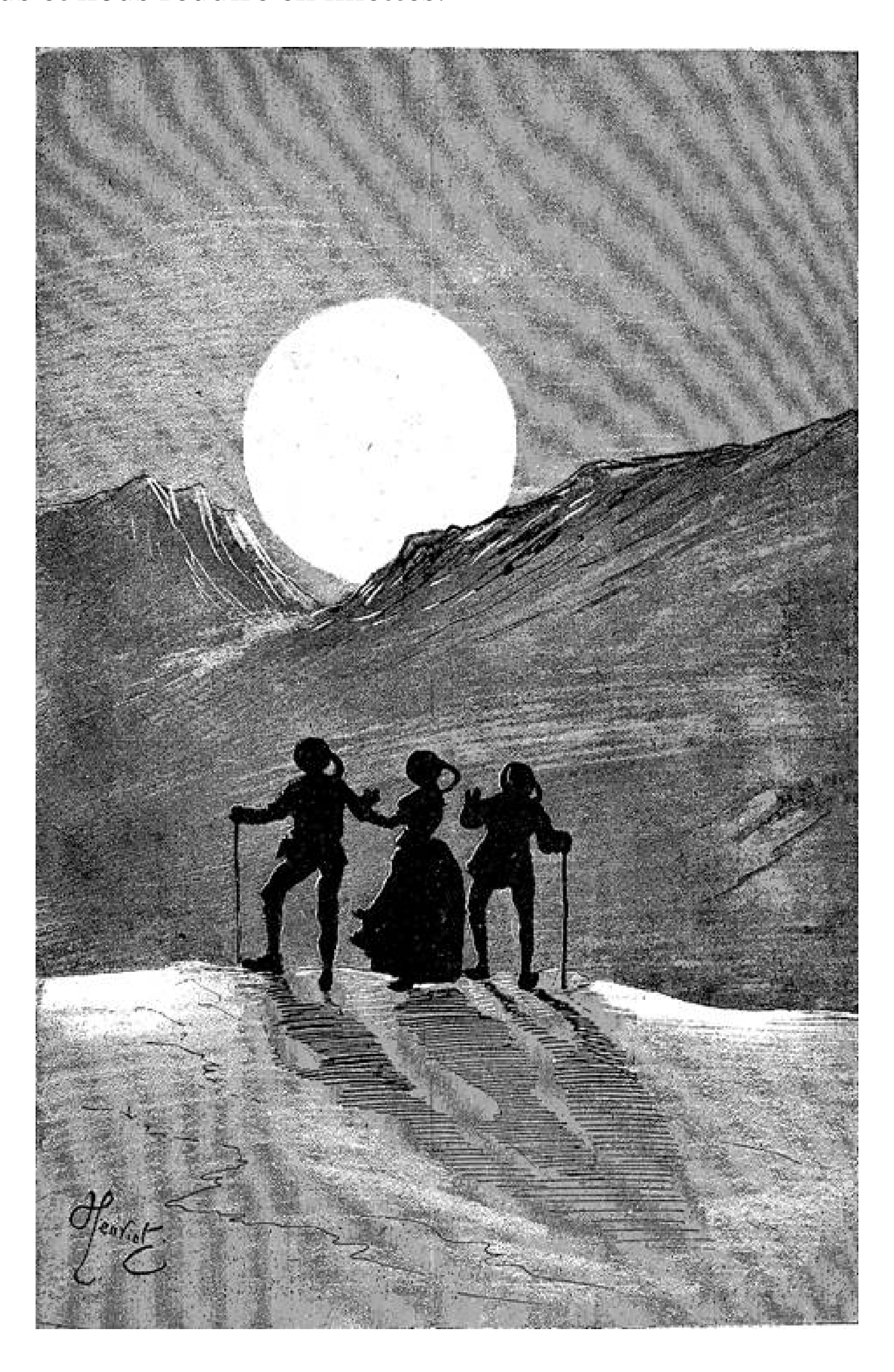
Mais soudain, sans transition aucune, la nuit se fit et des ténèbres épaisses envahirent Phobos ; en même temps, à l'horizon, se leva un astre énorme, étincelant, semblable à une lune gigantesque.

– Mars ! déclara Ossipoff.

– Phobos a tourné, dit Séléna.

– Non, fillette, répliqua le vieillard, comme tous les satellites, Phobos présente toujours la même face à sa planète ; c'est nous qui avons tourné et qui venons de passer de la face solaire à la face martienne.

– C’est effrayant à voir, s’écria la jeune fille en se voilant la figure de ses mains, – on dirait que cette masse va tomber sur nous et nous réduire en miettes.



Le vieux savant sourit doucement et hochant la tête :

– L'impression que tu ressens ne me surprend point, dit-il, et elle serait la même pour les habitants de notre planète s'ils voyaient soudain le diamètre apparent de la Lune devenir quatre-vingts fois plus grand et son volume devenir 6,400 fois plus énorme.

– 6,400 fois !

– Oui, c'est là la proportion exacte de Mars par rapport à la Lune… c'est pour le coup que sir Jonathan craindrait pour ses chers États-Unis.

Enfin, après une heure de route faite au *clair* de Mars, les voyageurs parvinrent en un endroit où le filet métallique semblait se terminer ; c'était le sommet d'une colline qu'Ossipoff déclara aussitôt avoir une centaine de mètres d'élévation et sur laquelle on déclara, à l'unanimité, que l'on allait prendre un peu de repos.

– Demain, déclara Ossipoff à Gontran, toujours frappé de mutisme, nous continuerons notre chemin, et peut-être aurons-nous des nouvelles de M. Fricoulet.

Quelques instants après, en dépit de son inquiétude, M. de Flammermont dormait à poings fermés, ce en quoi il était imité par sa chère Séléna et par Farenheit.

Quant à Ossipoff, prenant doucement la lunette marine que l'Américain portait en sautoir, il la braqua sur le paysage que Mars étalait à ses yeux ravis.



CHAPITRE XIV

SIX MILLE KILOMÈTRES EN HUIT HEURES

UNE des choses les plus singulières du système céleste et, en même temps, des plus remarquables, est la différence qui existe dans la marche des deux satellites de Mars autour de leur planète.

Tandis que l'un, *Deimos*, le satellite extérieur, tourne en trente heures dix-sept minutes, cinquante-quatre secondes, la planète tourne sur elle-même en vingt-quatre heures, trente-sept minutes, vingt-trois secondes ; il s'ensuit que ce satellite paraît marcher très lentement de l'est à l'ouest dans le ciel de Mars. Si la durée de sa révolution était égale à la durée de rotation de Mars, il serait constamment visible pour les habitants du même hémisphère, et inconnu des habitants de l'hémisphère opposé.

La différence entre cette révolution et cette rotation étant de cinq heures quarante-une minutes, il en résulte que *Deimos* semble accomplir en cent trente-une heures, soit cinq jours

martiens, son circuit autour du ciel de Mars ; si donc, les habitants de cette planète ont, à l'instar de leurs frères terrestres, un calendrier réglé d'après la période d'évolution de leur satellite, les mois n'ont pas plus de cinq jours, ce qui, pour une année de 668 jours martiens, fait un total de 133 mois.

Dans de toutes autres conditions s'opère la révolution de *Phobos*, le satellite le plus proche qui, tournant de l'ouest à l'est, accomplit son cycle entier dans l'espace de sept heures trente-neuf minutes ; de la différence de ce mouvement avec celui dont Mars est animé pour tourner sur lui-même, dans le même sens en 24 heures 37 minutes, il résulte que ce satellite se lève à l'occident et se couche à l'orient après avoir traversé le ciel martien avec une vitesse correspondant à la différence des deux mouvements, c'est-à-dire en onze heures environ. C'est là un exemple unique dans le système du monde.

Cette condition spéciale de révolution était particulièrement favorable à l'examen que Mickhaïl Ossipoff voulait faire de Mars ; emporté par Phobos comme par un coursier céleste lancé au galop, il courait tout autour de ce monde nouveau pour lui, dont les faces défilaient peu à peu à ses yeux ravis.

Le jour se levait sur la partie du continent Huygens que baigne la mer Huggins et le satellite, devançant, dans sa course rapide, la planète plus lente en sa rotation, suivait l'astre du jour.

Comme s'il eut été en ballon, le vieux savant planait au-dessus des océans bizarrement découpés au milieu de continents jaunâtres, zébrés en tous sens par de nombreux courants se coupant dans toutes les directions. Vers la partie équatoriale, les continents Herschell et Copernic lui apparurent nettement ; puis au nord, les Terres de Fontana, de Laplace et de Le Verrier ; au sud les îles de Green, Jacob, Cassini, de Rosse,

de Secchi et l'isthme de Niester rattachant la terre de Hall à celle de Green.

Sombres, au milieu des continents plus clairs, baignant les côtes équatoriales, s'étendaient l'océan Newton et les mers Maraldi et Flammarion.

Ensuite, ce fut l'étrange mer du Sablier qui, après avoir circulé par de bizarres contours entre les continents Herschell et Copernic, se reliait aux mers Delambre et Beer.

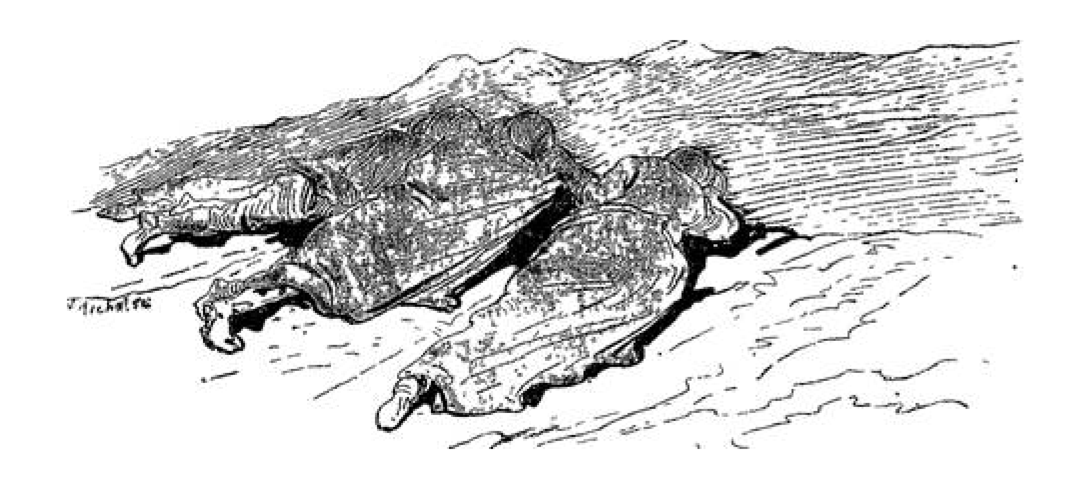
Enfin, brillant sous le soleil, d'un admirable éclat, la tache blanche des neiges polaires s'étendait du cinquantième degré, presque de la pointe de la terre Le Verrier, jusqu'au pôle austral.

Et, durant de longues heures, le savant demeura immobile, la poitrine étrangement angoissée, les regards fixés dans une sorte d'hypnotisme, sur ce monde aperçu par lui, de l'observatoire de Poulkowa, à une distance de 19 millions de lieues et dont maintenant quelques milliers de kilomètres à peine le séparaient.

Il vit successivement apparaître et disparaître à l'occident oriental, l'océan Kepler avec le golfe de Kaiser et la curieuse baie du Méridien si bizarrement découpée par les eaux ; puis ce furent les continents de Galilée et de Huygens, baignés au sud par la mer Schiaparelli, et au nord par la mer Oudemans.

À ce moment, Phobos, entraîné par sa rotation, présenta au Soleil la face sur laquelle les Terriens s'étaient arrêtés, et brusquement, sans transition, le jour se fit.

Mickhaïl Ossipoff poussa un soupir de regret d'être ainsi arraché à ses études contemplatives ; puis il se redressa et seulement alors, le souvenir de ses compagnons lui revint.



Il tourna les regards vers eux ; étendus à terre dans la même position où le sommeil les avait surpris quelques heures auparavant, ils dormaient toujours.

Un moment, il hésita à les éveiller ; eux n'avaient pas, comme lui, pour oublier leurs fatigues, la passion scientifique qui dévorait tout son être, ils étaient brisés.

Mais il songea à Fricoulet, à Fricoulet qui, peut-être, avec sa connaissance de la navigation aérienne, avait réussi à atterrir sur le monde qui les portait, et à la recherche duquel il fallait se lancer au plus tôt.

Il s'approcha de Farenheit qui se trouvait être le plus près de lui et, appliquant son parleur à l'ouverture du casque du dormeur :

– Ohé ! cria-t-il, debout.

Cet appel résonna dans le casque de sélénium avec un bruit terrible, si terrible même que l'Américain, épouvanté, se dressa d'un bond, mais ce même bond, en vertu du peu de pesanteur de son individu, le lança à un millier de mètres dans l'espace.

– *By God !* grommela le citoyen des États-Unis en apercevant au-dessous de lui ses compagnons qui lui semblaient

réduits de moitié, je suis un homme perdu ou tout au moins bien endommagé.



Et, instinctivement, il ferma les yeux pour ne point assister à sa chute.

Mais, à sa grande surprise, plusieurs secondes se passèrent, puis une… deux… trois… quatre minutes, et aucun point de contact n'avait encore eu lieu entre Phobos et lui.

Alors, il se risqua à ouvrir les yeux.

Quelle ne fut pas sa stupéfaction, son ahurissement, en constatant qu'il était encore distant du sol d'une dizaine de mètres au moins, et qu'il descendait avec la même rapidité qu'une plume abandonnée dans l'espace.

Au-dessous de lui, Mickhaïl Ossipoff, Séléna et Gontran agitaient désespérément les bras.



Enfin, avec une lenteur qui ne manquait pas de majesté, l'Américain arriva à leur portée et fut aussitôt happé au pied par le comte de Flammermont, impatient de reprendre possession de son compagnon de voyage.

Aussitôt, Ossipoff lui fit signe qu'il voulait se mettre en communication avec lui.

Quand les deux parleurs furent ajustés :

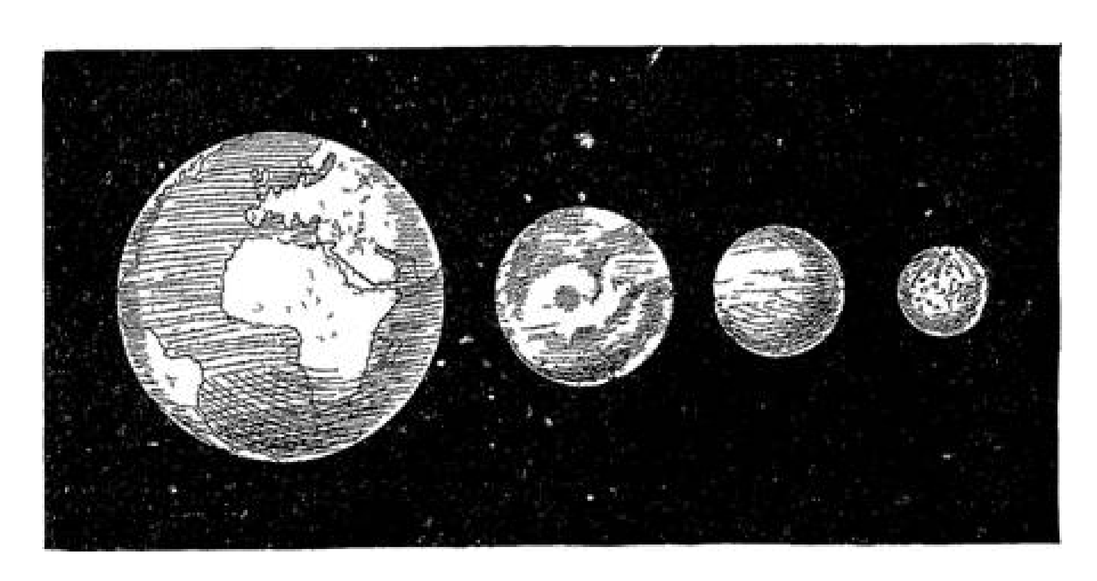
– Hein ! s'écria victorieusement le vieillard, sir Jonathan vient de nous donner la preuve que Proctor avait pronostiqué juste en ce qui concerne les satellites de Mars.

Gontran sentit un léger frisson lui courir le long de l'épine dorsale, à la pensée qu'il allait peut-être prendre fantaisie à Ossipoff d'engager une discussion astronomique, et il ouvrait déjà la bouche pour répondre par un « Ah ! » non compromettant, lorsqu'il se souvint tout à coup du mutisme dont sa prudence lui avait suggéré, la veille, l'idée de se déclarer affligé.

Il retint donc l'interjection prête à s'échapper de ses lèvres et se contenta d'esquisser, avec la tête, un geste vague, qui pouvait passer pour une affirmation aussi bien que pour une dénégation.

Mais, Ossipoff, qui avait la science expansive, continua :

– Se basant sur ce que le diamètre de Phobos pourrait être, au maximum, de 32 kilomètres, c'est-à-dire atteindre le centième du diamètre lunaire, l'astronome anglais a établi que la surface de Phobos devait être à celle de la Lune comme un est à dix mille, et que son volume, comparativement à celui du satellite de la Terre, devait être dans la proportion de 1/1,000,000.



Grandeurs comparées de la Terre, Mars, Mercure et la Lune

Il se tut un moment, puis ajouta :

– Vous voyez tout de suite les conséquences, n'est-ce pas ; l'intensité de la pesanteur à la surface d'un monde étant proportionnelle à sa masse et à sa densité, comme Proctor prend la Lune pour terme de comparaison, en ce qui concerne le volume de Phobos, il ne nous est pas interdit de l'imiter pour la masse et pour la densité… il s'ensuit donc que l'intensité de la

pesanteur est ici cent fois plus faible qu'à la surface de la Lune, ou six cents fois plus faible qu'à la surface de la Terre… avez-vous saisi ?

Gontran inclina affirmativement la tête à plusieurs reprises.

– Voilà pourquoi, dit Ossipoff en terminant, sir Jonathan, dont le poids terrestre est de 74 kilos, ne pèse plus ici que 115 grammes, ce qui lui a permis de s'élever, ainsi qu'il vient de le faire, d'un simple appel du pied…

Sans doute, le vieillard, prenant ce fait pour point de départ, allait-il se lancer dans une de ces dissertations philosophico-astronomiques dont il était coutumier, lorsqu'une main, se posant sur son épaule, le fit se retourner.



Il se trouva nez à nez avec Farenheit qui, se mettant aussitôt en communication avec lui, demanda d'un ton bougon :

– Et maintenant, qu'allons-nous faire ?

– Continuer notre exploration ; nous ne pouvons songer à abandonner Phobos avant d'avoir fait tout ce qui est en notre pouvoir pour retrouver M. Fricoulet,… ne pensez-vous pas comme moi, sir Jonathan ?

– Pouvez-vous me poser une semblable question ? répliqua l'Américain ; non seulement l'humanité nous fait un devoir de cette recherche, mais encore notre intérêt propre.

Se méprenant au sens de ces paroles, Ossipoff haussa les épaules, et, d'un ton méprisant, répondit :

– À ce point de vue-là, vous n'avez rien à craindre et, pour notre intérêt personnel, il est cent fois préférable que la Providence nous ait séparés de M. Fricoulet et nous ait laissé Gontran, dont la science et l'ingéniosité nous ont plusieurs fois tirés d'embarras… Charmant garçon, peut-être, M. Fricoulet ; mais c'est la cinquième roue d'un carrosse…

Farenheit secoua la tête.

– Vous ne m'avez pas compris ; je voulais dire qu'en retrouvant l'ingénieur, nous retrouverons en même temps le garde-manger. Or, je ne sais si votre estomac est muet, mais le mien réclame ses droits avec une énergie sans pareille, *By God !* seize heures sans manger !

Le vieillard se frappa le front avec désespoir.

– Ma pauvre Séléna ! murmura-t-il…

Puis, à l'Américain :

– En route ! dit-il, il nous faut marcher jusqu'à ce que notre provision d'air soit épuisée… la Providence, qui, jusqu'à présent,

ne nous a point abandonnés, veillera encore sur nous, espérons-le, et nous fera retrouver M. Fricoulet avant qu'il soit trop tard.

Sur ces mots, il assujettit son *respirol* et donna le signal du départ.

En quelques bonds, ils descendirent le flanc de la colline sur le sommet de laquelle ils avaient passé la nuit, et se trouvèrent dans une plaine d'aspect étrange.

Aussi loin que portait la vue, s'étendaient des champs immenses, fouillés et retournés de fond en comble, formant de ci de là des monticules de douze à quinze mètres de hauteur ; on eût dit, mais dans de gigantesques proportions, de ces terrains vagues où, dans la banlieue des grandes villes, viennent se déverser les détritus de toutes sortes.

Mais tout était désert, stérile, inculte ; ni végétaux ni animaux ; un silence profond, sinistre, implacable, couvrait de son aile lourde et terrifiante ces plaines bouleversées.

Pendant plusieurs heures, les Terriens se débattirent au milieu de ce chaos inextricable ; leurs forces, cependant, s'épuisèrent, en même temps que la faim, la soif surtout, les torturaient épouvantablement, et que, dans leurs poumons essoufflés, un air rare et vicié apportait, non plus la vie, mais l'asphyxie.

Suspendue au bras de Gontran, Séléna se traînait avec peine à la suite de son père qui semblait ne se ressentir aucunement des souffrances endurées par ses compagnons, et marchait en avant d'un pas allègre ; fermant la marche, trébuchant à chaque pas, et ne cessant de maugréer, s'avançait Jonathan Farenheit.



Enfin, on sortit de ce pays dévasté et désolant, et la marche devint moins pénible.

Soudain, Gontran poussa un cri de terreur et s'arrêta ; la main de Séléna venait d'abandonner le bras auquel elle se soutenait, et la jeune fille, glissant à terre, demeurait étendue, sans mouvements.



Affolé, M. de Flammermont tomba à genoux et, dévissant en toute hâte l'appareil de sélénium qui l'emprisonnait, aperçut alors son visage pâle et décoloré, ses paupières closes dont les longs cils mettaient une ombre sur la joue, ses lèvres blêmies et ses fines narines, immobiles maintenant et aux contours légèrement noircis par un commencement d'asphyxie.

– Séléna ! gémit-il, Séléna ! !

Mais ce tendre appel se brisa contre les parois de son casque de sélénium ; en même temps, un voile épais lui passa devant les yeux et, dans un incroyable effort, pour aspirer les dernières bouffées d'air respirable, ses poumons se dilatèrent, mais en vain.

La provision était épuisée ; le soufflet respiratoire se tendit, se referma, se tendit de nouveau ; son visage se contracta, ses doigts se crispèrent sur le sol, dans un geste d'agonie, puis il se renversa en arrière, ayant encore, même aux approches de la mort, la pensée suprême de saisir les mains de sa fiancée et de les serrer sur sa poitrine.



– *By God !* grommela Farenheit qui s'était attardé à l'arrière de la petite troupe et qui, en quelques bonds, arriva près des deux jeunes gens, morts ! ils sont morts !

Et, sans songer à son *respirol* qui étouffait le son de sa voix, il se remit à appeler à pleins poumons, Mickhaïl Ossipoff qui, tranquillement, insouciant de ce qui se passait derrière son dos, continuait son chemin.

Partagé entre le désir de prévenir le vieillard et une répugnance bien compréhensible à laisser seuls Gontran et Séléna, l'Américain demeurait là, hésitant, auprès des deux corps étendus à ses pieds, lorsque soudain il vit Mickhaïl Ossipoff s'arrêter, chanceler en portant ses mains à son front, puis battre l'air de ses bras et tournoyer plusieurs fois sur lui-même pour, finalement, tomber à la renverse.

Farenheit crut qu'il allait devenir fou, saisi brusquement par le sentiment de l'épouvantable solitude en laquelle il se trouvait, sur ce monde inconnu, entre les cadavres de ses compagnons ; dans un mouvement de désespoir, il leva les yeux vers l'espace pour implorer la miséricorde divine et, comme une réponse à sa prière, un point noir apparut à l'Orient, grossissant à vue d'œil et semblant se diriger vers Phobos.

– Mon Dieu ! murmura l'Américain, le cœur serré par une inexprimable angoisse, serait-ce un secours que votre générosité et votre bonté nous envoient !…

Comme il achevait ces mots, il éprouva à respirer une incroyable difficulté et une sorte de sifflement se produisit dans ses poumons qui se dilataient à vide.

– *By God !* pensa-t-il, voilà de quoi ces malheureux sont morts ; voilà de quoi je vais mourir moi-même… faute d'air.



Il reporta ses regards vers le point noir et ses yeux, qu'un léger brouillard obscurcissait déjà, crurent distinguer, au milieu de l'irradiation solaire, un appareil étrange se mouvant dans l'espace avec une rapidité magique.

– Pourvu qu'on nous aperçoive ! murmura-t-il… de quelques minutes de retard peut dépendre notre vie à tous les quatre.

Et alors, une idée lui vint, à lui qui n'en avait guère d'habitude, mais l'instinct de la conservation fit la lumière dans son épaisse cervelle de marchand de suif.

Rapidement, il déboutonna son vêtement et déroula une large et longue ceinture de flanelle qui lui entourait le corps, à la manière de nos zouaves ; seulement, par une originalité qui ne pouvait venir qu'à un homme rempli, comme Farenheit, du sentiment patriotique poussé à outrance, cette ceinture était de couleur bleue, toute parsemée d'étoiles, ainsi que le pavillon des États-Unis.



Il agita désespérément, à bout de bras, cette manière de drapeau, épuisant, dans ce dernier effort, les quelques forces que lui laissait l'asphyxie.

Puis, comme par un éclair, son esprit fut illuminé ; il venait de se souvenir soudain de l'aventure qui lui était survenue, quelques heures auparavant, en vertu de son incroyable légèreté ; il ploya les jarrets, et mettant à les détendre tout ce qui lui restait d'énergie et de courage, il s'élança dans l'espace, semblable à une flèche, traînant après lui sa longue ceinture.

Dans le peu de lucidité que lui laissait son épouvantable agonie, il avait pensé de la sorte, non pas à atteindre le point

sauveur qui s'avançait vers Phobos... mais tout au moins se faire apercevoir plus facilement de lui.

Avait-il calculé juste ? C'est ce dont il ne put se rendre compte ; car, tout à coup, vaincu dans sa lutte contre l'asphyxie, ayant épuisé jusqu'à la dernière parcelle d'air contenue dans son *respirol*, il ferma les yeux, ouvrit la bouche toute grande, dans une aspiration suprême ; puis ses membres convulsés se raidirent dans une immobilité de mort.

Et le corps de Jonathan Farenheit, roulé dans les plis de la ceinture étoilée, comme en un linceul, commença sa chute lente et presque insensible sur Phobos.



– *By God !* grommela l'Américain en se dressant sur son séant et en se frottant énergiquement les yeux, quel mauvais rêve je viens de faire !

– Un mauvais rêve !... pas le moins du monde, mon cher sir Jonathan, vous avez bel et bien manqué de passer l'arme à gauche.

Au son de cette voix, Farenheit tressaillit et se frotta les yeux de plus belle.

– Alors ! exclama-t-il, c'est maintenant que je rêve… car, du diable ! si ce n'est pas la voix de M. Fricoulet que je crois entendre.

– Ne croyez pas, ne croyez pas… mais soyez certain, mon cher sir Jonathan… car c'est bien M. Fricoulet en chair et en os qui vous parle.

Ce disant, l'ingénieur souriant gouailleusement, suivant son habitude, serrait énergiquement les mains de Farenheit.

Celui-ci sauta à bas du siège sur lequel il était étendu, et considérant le jeune homme avec des yeux pleins d'ahurissement :

– C'est ma foi vrai ! murmura-t-il comme s'il avait besoin du témoignage de ses yeux pour croire aux paroles de l'ingénieur.

Puis, après un moment de stupeur, hébété, l'Américain promena ses regards autour de lui et son visage refléta l'étonnement le plus profond.

– Mais où suis-je donc ? fit-il.

– Dans un appareil appartenant à MM. les Martiens.

– Mais alors, le point noir que j'avais aperçu dans l'espace…

– Le point noir, c'était moi qui accourais à votre secours et qui, grâce à votre ingénieuse idée, n'ai point eu besoin de me livrer à des recherches longues et dangereuses pour vous retrouver.

Les traits de Farenheit s'assombrirent, et avec un soucieux froncement de sourcils il demanda :

– Mais les autres !… que sont-ils devenus ?… Êtes-vous arrivé, comme pour moi, à les rappeler à la vie ?

En posant cette question, la voix de l'Américain avait un léger tremblement.

– Me verriez-vous de si joyeuse humeur, sir Jonathan, répondit Fricoulet d'un ton un peu sec, s'il était arrivé quoi que ce fût à nos amis…

Étendant la main vers un coin sombre qui avait échappé aux investigations de l'Américain :

– Voici déjà M. de Flammermont, dit-il ; il se repose en ce moment, car il a, plus que les autres, souffert de cette crise, et même j'ai eu bien peur de ne pouvoir le rappeler à la vie… Heureusement, grâce à son énergique constitution, je l'ai arraché au sombre royaume de Pluton.

– M. Ossipoff et sa fille ?…

– Ils sont dans une pièce voisine où il faut même que j'aille leur rendre visite.

– Je vous accompagne, si vous le permettez.

– Malheureusement, je ne vous le permets pas… vous êtes très fatigué d'abord et un petit somme vous fera grand bien ; ensuite, forcé de m'absenter, je ne veux pas laisser Gontran tout seul…

L'Américain étouffa un bâillement formidable.

– *By God !* murmura-t-il, j’ai une faim de tous les diables !

Fricoulet alla à une tablette sur laquelle était posé un petit flacon qu’il prit et qu’il déboucha.

– Tenez, fit-il en le tendant ensuite à Farenheit, buvez une gorgée de ceci, mais une gorgée seulement, autrement, vous pourriez vous donner une indigestion.

L’Américain crut que l’ingénieur voulait rire ; mais l’ingénieur parlait fort sérieusement et il ajouta :

– C’est sous la forme liquide que les Martiens absorbent la substance nécessaire à l’entretien de leurs forces musculaires… Ceci est le produit quintessencié, élevé à la dernière puissance, d’un des aliments en usage sur la Planète.

Farenheit considérait d’un œil méfiant le flacon qu’il tenait à la main.



– Ces gens-là ne sont donc pas gourmands ? demanda-t-il ; car, par ce système, ils se privent d'un des plus grands plaisirs qui soient à la surface de notre monde, le plaisir de la table.

Fricoulet secoua la tête :

– Ces gens-là n'ont qu'une passion, mais une passion folle, désordonnée, poussée jusqu'à ses dernières limites : la curiosité. Arracher à la Nature le plus grand nombre possible de secrets, voilà le but vers lequel, de génération en génération, depuis des siècles, tendent leurs efforts.

Il eut un petit rire moqueur et poursuivit :

– Ah ! sir Jonathan, combien, malgré tout votre sens pratique de la vie, vous vous trouvez distancé par ces gens-là et comme votre fameuse devise : *Time is money* est rococo à côté de la leur ! c'est-à-dire que, comparativement aux Martiens, le Yankee le plus agile, le plus travailleur, le plus remuant, n'est qu'un loir… un escargot.



– Permettez ! permettez !

– Pour eux, le temps est si précieux que c'est à peine s'ils se reposent ; quant aux repas, ils les suppriment, les remplaçant par ce que vous tenez à la main : le temps de déboucher le flacon, de lever le coude et tout est dit… Même, pour aller plus vite, ils ont quintessencié le liquide… jugez un peu.

L'Américain ne disait plus rien ; il était convaincu et, au fond, un peu humilié ; l'activité des citoyens des États-Unis était dépassée.

Il porta le flacon à ses lèvres, avala, en faisant la grimace, une gorgée de son contenu et le rendit à Fricoulet.

– Je le mets ici, dit l'ingénieur en le replaçant sur la tablette ; si Gontran se réveillait avant mon retour, vous lui feriez avaler de cela, car lui aussi doit avoir de prodigieux tiraillements d'estomac.



Sur ce, le jeune homme se dirigea vers l'extrémité de la pièce, souleva la tenture et se trouva nez à nez avec Mickhaïl Ossipoff.

Le vieillard lui demanda aussitôt avec inquiétude :

– Et M. de Flammermont ?

– N'ayez aucune crainte, il se repose ; mais, je ne vois pas Mlle Séléna ?

– Me voici, dit la jeune fille en apparaissant.

Puis, portant ses mains à sa poitrine, avec une contraction douloureuse du visage :



– Mon Dieu ! gémit-elle, mon Dieu ! que j'ai faim !

L'ingénieur hocha la tête d'un air entendu et, comme il avait fait pour Farenheit, fit boire à Séléna et à son père une gorgée du contenu d'un flacon qu'il tira de sa poche.

– Maintenant que vous voici sustentés, dit-il…

Ossipoff ne le laissa pas continuer.

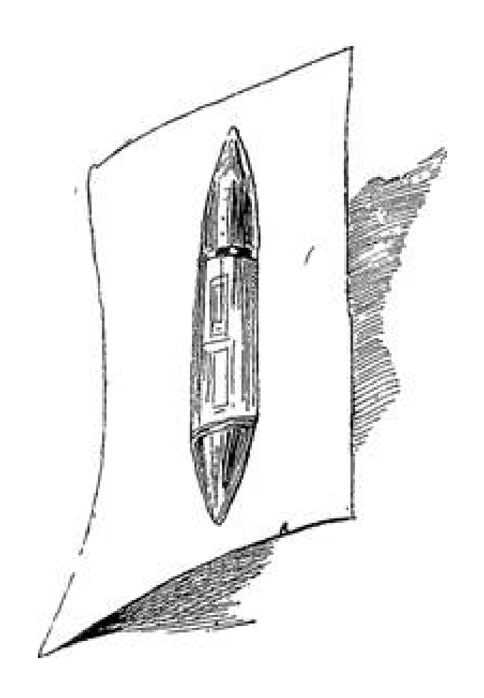
– Avant toutes choses, fit-il, apprenez-moi où nous sommes.

– Sur le ballon national qui fait le service entre Mars et ses satellites.

Le vieillard eut un haut-le-corps de stupéfaction.

– Ça ! dit-il, ça ! un ballon… mais je ne vois rien qui y ressemble.

L'ingénieur sourit et, tirant son carnet, crayonna rapidement, sur une page blanche, un croquis qu'il mit sous les yeux d'Ossipoff.



Le visage du vieux savant reflétait l'ébahissement le plus profond.

– Certes, déclara Fricoulet, voilà un appareil qui vous produit le même effet qu'il m'a produit tout d'abord : cette espèce de grand cylindre détruit toutes les idées de navigation aérienne que nous avons sur terre… et cependant rappelez-vous ces nombreux modèles affectant la forme d'un cigare, que vous avez pu voir aux différentes expositions ; il y avait entre eux et l'appareil qui nous emporte quelque analogie.

– C'est bien possible, murmura Ossipoff.

– Je reprends mon explication, dit l'ingénieur : ce cylindre que vous voyez là et qui m'a paru être fait d'une sorte d'étoffe métallique, ne mesure pas moins de cent soixante mètres de long sur douze mètres de diamètre ; il est traversé, de part en part, dans le sens de la longueur, par un tube dans lequel se trouve un axe autour duquel l'appareil, actionné par un moteur électrique placé dans la nacelle, tourne à raison de quatre à cinq tours par seconde : ce que vous voyez là, à la surface extérieure de l'appareil, est une hélice de vingt-cinq mètres de diamètre, faisant trois tours complets, ce qui lui donne un pas de cinquante mètres. Il s'ensuit que l'appareil avance de deux cents mètres à la seconde, soit, en moyenne, de sept cents kilomètres à l'heure.

Mickhaïl Ossipoff était littéralement abasourdi et comme hypnotisé par le dessin de Fricoulet.

Séléna, que son ignorance mettait à l'abri des trop grands étonnements et qui, du reste, était blasée sur l'extraordinaire, demanda à l'ingénieur :

– Alors, nous avons quitté Phobos ?

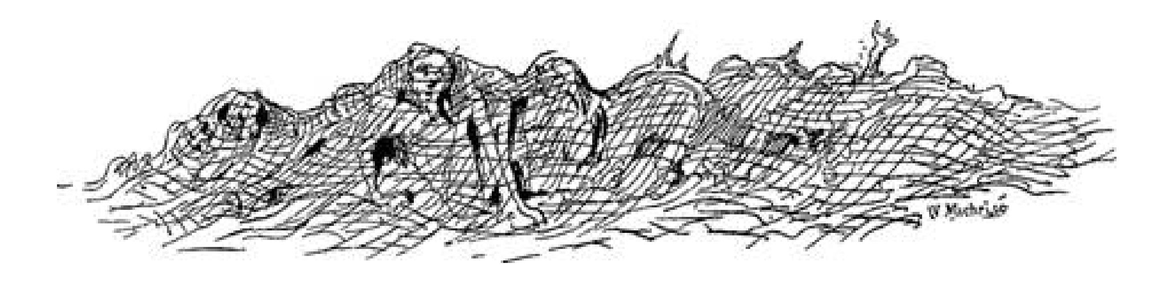
– Oui, mademoiselle, depuis trois heures environ ; en sorte que, dans cinq heures, nous arriverons à Mars.

La jeune fille frappa des mains.

– Nous avons quitté Phobos !… quelle chance !… nous ne risquons plus de voir ces êtres épouvantables.

Puis, s'interrompant brusquement :

– C'est vrai, dit-elle à Fricoulet, vous ne pouvez comprendre, vous n'avez pas vu… Figurez-vous que nous avons abordé, non sur le sol même du satellite, mais sur une sorte de cage gigantesque dans laquelle des monstres hideux étaient enfermés.



L'ingénieur se mit à rire.

– Oui, oui, répondit-il ; je sais ce que c'est, ou du moins, je le crois ; si j'ai bien compris ce qui m'a été expliqué, Phobos ne serait autre chose qu'une colonie pénitentiaire, sorte de bagne céleste, où les Martiens relèguent ceux d'entre eux que leurs vices rendent d'une société dangereuse.

– Mais, ce filet, quelle est son utilité ?

– D'empêcher les prisonniers de s'envoler jusqu'à la planète. Étant munis d'ailes, cela ne leur serait peut-être pas impossible.

– Alors ! s'écria Séléna dont les mains se croisèrent dans un geste d'épouvante, ces monstres ailés, à l'aspect sinistre, ce sont les Martiens ?

– Oui, et en dépit du dégoût et de la terreur qu'ils paraissent vous inspirer, mademoiselle, ces monstres me paraissent arrivés à un degré de perfection bien supérieur à celui de notre monde. Vous ne tarderez pas, d'ailleurs, à en avoir la preuve. Maintenant, il est probable que les types aperçus par vous, à travers le grillage, sont le résumé de toutes les laideurs morales et physiques de ce globe.

– Mais comment peuvent-ils vivre dans un air aussi raréfié, poursuivit la jeune fille ? sans votre arrivée miraculeuse, c'en était fait de nous.

– Votre raisonnement pourrait être faux, mademoiselle ; en ce sens que les poumons de ces gens-là n'ont sans doute pas les mêmes exigences que les nôtres ; d'un autre côté, il se peut parfaitement qu'on les relègue à Phobos, précisément à cause de la raréfaction de l'air, afin de leur enlever, insensiblement et sans souffrances, toute force musculaire. C'est un supplice comme un autre que cette asphyxie qui rend les forçats apathiques et sans énergie.

– Mon cher monsieur Fricoulet, dit en ce moment Ossipoff, serait-il possible de visiter ce véhicule ?

– Assurément ! mais, pour cela, munissez-vous de vos *respirols*.

– Eh ! quoi ! fit Séléna, il faut nous emprisonner de nouveau dans ce casque ?

– Sans doute ; mais, cette fois, il n'y a plus aucune crainte à avoir, car nous avons ici notre provision d'oxygène solidifié ; et puis, en quelques minutes, la curiosité de votre père sera satisfaite…

Ils allaient visser leur appareil ; l'ingénieur ajouta :

– Une dernière recommandation : soyez le plus sobre possible de mouvements, car le moindre geste un peu exagéré vous jetterait par dessus bord et, cette fois, vous seriez irrémissiblement perdus.

Sur ces mots, il gravit une petite échelle, suivi d'Ossipoff et de Séléna et, quelques instants après, tous les trois se trouvaient debout sur une sorte de pont servant de toiture au logement dont ils sortaient et autour duquel courait un bordage en métal.

Au-dessus de leur tête, tournant avec une rapidité vertigineuse, le gigantesque cylindre étendait sa masse énorme et mouvante qu'entourait l'hélice que l'on n'apercevait que sous l'aspect d'un linéament diaphane.

À l'avant, la nacelle s'effilait, ainsi que la proue d'un navire, et le ballon s'allongeait en pointe, fendant l'espace presque sans bruit ; ce fut par là que, grâce à une petite échelle, haute de trente mètres environ, les Terriens pénétrèrent dans le tube au milieu duquel se mouvait l'axe central ; puis, après l'avoir parcouru dans toute sa longueur, ils ressortirent par l'arrière, près du gouvernail, vaste surface circulaire qui s'inclinait à volonté, dans tous les sens.

Une fois là, Ossipoff se mit en communication avec Fricoulet :

– Mais cet appareil ne se meut ni ne se dirige seul… il doit y avoir un équipage ?

L’ingénieur fit à ses compagnons signe de le suivre et, s’engageant dans une étroite ouverture percée à la poupe de la nacelle et qu’une sorte de couvercle fermait hermétiquement, il pénétra à l’intérieur.

Une fois là, tous les trois se débarrassèrent de leur *respirol* et Fricoulet fit alors admirer à Ossipoff la salle des machines où d’incompréhensibles appareils, n’ayant aucun rapport avec ce que le vieillard avait pu voir sur la Terre, fabriquaient, sans chaleur et sans bruit, l’électricité qui agissait sur les moteurs pour faire tourner sur son axe le gigantesque ballon cylindrique et sa voilure hélicoïdale.

Une demi-douzaine d’êtres étranges allaient et venaient autour des appareils, indifférents, en apparence du moins, à la présence des Terriens.



Comme l’avait dit l’ingénieur, il y avait une différence considérable entre les forçats de Phobos, ces êtres immondes,

demi-reptiles et demi-oiseaux qu'ils avaient aperçus à travers les mailles du filet protecteur et ceux qu'ils avaient là, devant eux, avec leur tenue pleine de fierté, leur démarche noble, et la remarquable intelligence qui se lisait dans leurs regards.

Ils avaient un peu plus de deux mètres de haut : la tête ronde se rattachait à un cou puissant ; les yeux, remarquablement grands, brillaient d'un vif éclat qui, à la longue, devenait fatigant ; les mâchoires, dépourvues de dents, avançaient en forme de bec ; les oreilles, courtes et profondes, étaient velues, comme les joues et le crâne.

Les membres étaient longs et paraissaient robustes, quoique grêles, et une membrane, semblable à celles des chauves-souris, les réunissait ; comme l'expliqua Fricoulet, cette membrane leur servait à la fois d'ailes et de parachute.



Au repos, comme ils étaient en ce moment, cette membrane remplaçait pour eux tout vêtement, semblable à une

sorte de toge dans laquelle ils se drapaient, non sans noblesse ; l'ingénieur ajouta que certains d'entre eux, ceux appartenant aux hautes sphères intellectuelles, enduisaient cette membrane de couleurs fort artistiques.

– Et vous osiez dire, tout à l'heure, que ces gens-là ne sont pas laids ! fit Séléna...

– À votre point de vue, sans doute, sont-ils affreux, répliqua l'ingénieur ; mais la beauté n'est pas tout, non seulement en ce monde, mais encore dans l'Univers entier... Or, ce que j'ai vu de leur planète me suffit pour affirmer que ces gens ont atteint un degré de civilisation auquel nous n'arriverons, nous, que dans plusieurs siècles.

Tout en causant, les Terriens étaient rentrés dans l'intérieur de la nacelle et s'acheminaient vers la cabine où Gontran était demeuré sous la garde de Farenheit.

Fricoulet, qui devançait le vieillard et Séléna, allait franchir le seuil, lorsque des éclats de voix, parvenant jusqu'à lui, l'immobilisèrent ; de la main il fit signe à ses compagnons de demeurer silencieux et tous les trois prêtèrent l'oreille.

– *By God !* hurlait Farenheit, je vous, dis, moi, que c'est un Américain qui a découvert ces satellites... ou bien M. Ossipoff ne sait pas ce qu'il dit.

– D'accord, répliquait M. de Flammermont... qui songe à contester à Hall le mérite de cette découverte ?... je dis seulement que si lui, favorisé par le rapprochement maximum de la Terre et de Mars, a aperçu les deux satellites de cette dernière planète, d'autres, avant lui, les avaient pressentis.

– Allons donc ! grogna l'Américain.

– Il n'y a pas de « allons donc » et ces lignes que je trouve citées dans les *Continents célestes*, de mon illustre homonyme, n'ont certes pas été écrites par Hall… elles sont dues à la plume de Voltaire, qui les écrivait dans son roman de *Micromégas*, en l'an 1750.

« En sortant de Jupiter, nos voyageurs traversèrent un espace d'environ cent millions de lieues et côtoyèrent la planète Mars. Ils virent deux lunes qui servent à cette planète et qui ont échappé aux regards de nos astronomes. Je sais bien que le P. Castel écrira contre l'existence de ces deux lunes ; mais je m'en rapporte à ceux qui raisonnent par analogie. Ces bons philosophes savent combien il serait difficile que Mars, qui est si loin du Soleil, se passât à moins de deux lunes… »

Gontran ferma bruyamment le volume et demanda ironiquement :

– Que pensez-vous de cela, sir Jonathan.

– Je pense que votre Voltaire, n'étant pas astronome, a dit cela par pur hasard et qu'une chance inespérée lui a fait prédire la vérité.

– Il faut avouer, en tout cas, riposta Gontran, que c'était là une vérité dans l'air – sans jeu de mot – car Swift, le célèbre auteur des *Voyages de Gulliver*, non seulement parle de deux « étoiles inférieures ou satellites qui tournent autour de Mars », mais donne encore sur ces satellites des renseignements précis ; c'est ainsi que, d'après lui, le satellite le plus proche de la planète « tourne autour d'elle en dix heures, tandis que le plus éloigné tourne en vingt et une heures. »

– Je vous répondrai la même chose que pour Voltaire, Swift a dit cela au hasard.

– Non pas, déclara M. de Flammermont, ils ont procédé tous les deux par analogie.

– Qu'entendez-vous par là ? bougonna Farenheit.

– J'entends que du moment que la Terre a un satellite, Jupiter quatre et Saturne huit, il était présumable que Mars, situé entre la Terre et Jupiter, en eût deux… cela était mathématique.

Comme aveuglé par l'évidence de ce raisonnement, Farenheit se tut durant quelques secondes ; puis, enfin, il grommela :

– Il n'empêche que ce soit un Américain qui a découvert les satellites de Mars.

La porte alors s'ouvrit et Ossipoff répliqua :

– Non pas un Américain, sir Jonathan, mais une Américaine ; il est avéré, en effet, qu'après avoir passé plusieurs nuits à rechercher infructueusement les satellites présumés de Mars, Hall, désespéré, allait renoncer à continuer ses recherches, lorsque sa femme survenant, insista vivement pour qu'il y consacrât encore « une soirée. »

– Peu importe, répliqua l'Américain, ce qu'il faut établir c'est que l'honneur de cette découverte revient bien aux États-Unis.

– Eh ! personne ne songe à vous le contester, mon cher sir Jonathan, dit à son tour Fricoulet.

– La morale de cette histoire, fit Séléna en jetant à l'ingénieur un regard malicieux, c'est que les femmes peuvent quelquefois être bonnes à quelque chose.



Fricoulet allait répondre, sans doute, mais Gontran s'avançant vers lui, le serra dans ses bras.

– Ah ! dit-il d'une voix émue, je ne m'attendais plus à te revoir.

– Miracle ! miracle ! s'écria Ossipoff, vous avez retrouvé votre voix !

– En retrouvant Fricoulet, j'ai retrouvé tout ce que j'avais perdu ! répliqua le jeune comte avec un sourire à l'adresse de Séléna.

Puis, après une nouvelle accolade :

– Mais par quel miracle nous as-tu rejoints ?

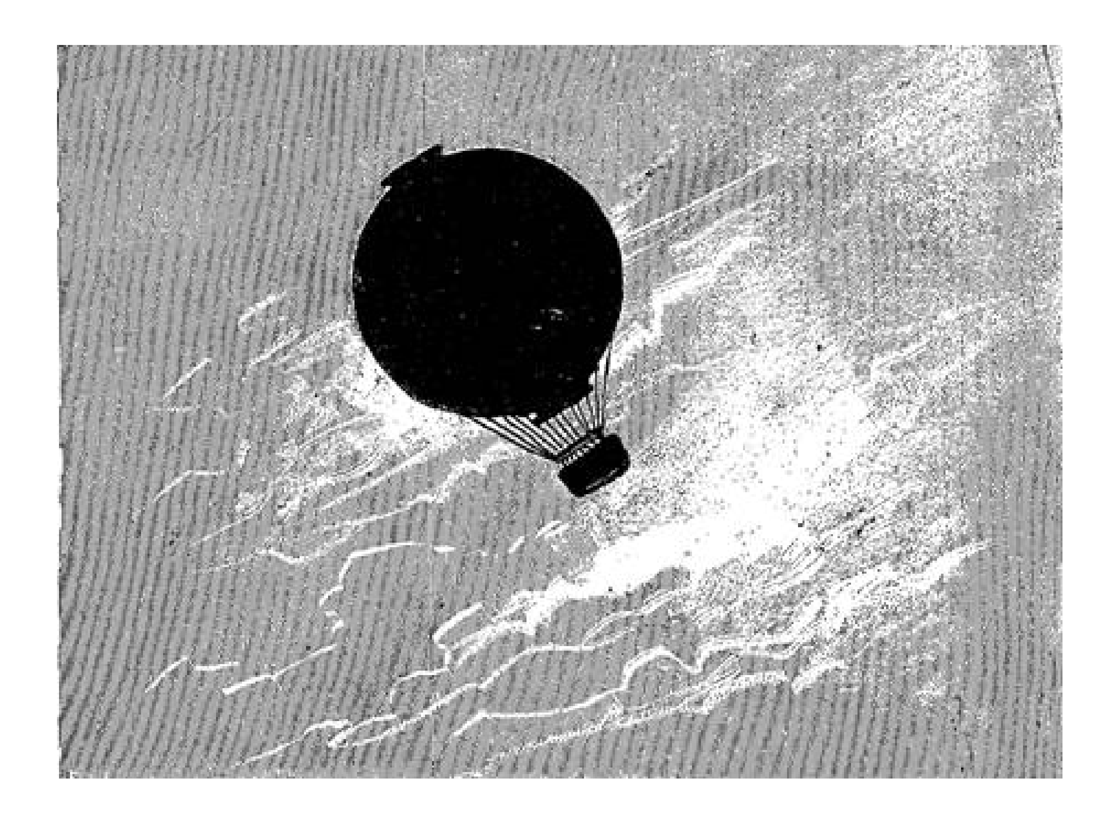
L'ingénieur haussa doucement les épaules et répondit en prenant un petit ton fat qui fit froncer légèrement les sourcils d'Ossipoff :

– Pas besoin de miracles, mon cher ami ; un peu d'intelligence et d'habileté ont suffi... À peine le ballon métallique eût-il repris le chemin des airs que je m'aperçus vite de l'impossibilité matérielle où je me trouvais de redescendre près de vous... alors je m'abandonnai à la Providence et me laissai emporter pendant plusieurs heures. Après avoir franchi plusieurs centaines de kilomètres, le ballon fit une évolution à laquelle je reconnus que je venais de pénétrer dans la zone d'attraction de Mars... À partir de ce moment, j'avais quelque chance d'être sauvé.

– Comment, d'être sauvé !... interrompit Farenheit.

– Assurément, car à défaut de Phobos, je pouvais atterrir sur Mars et je manœuvrai aussitôt dans ce sens : je tirai violemment le câble qui commandait la soupape et celle-ci, ouverte toute grande, laissa s'échapper les trois quarts du gaz. Alors commença une chute effrayante, vertigineuse, formidable ; en moins d'une demi-heure, je tombai de cinq mille kilomètres... j'avais dû endosser mon *respirol* pour n'être point étouffé et, cramponné au bordage, j'étais comme fasciné par ce monde dont la force d'attraction allait croissant à chaque seconde et contre lequel j'allais inévitablement me briser.

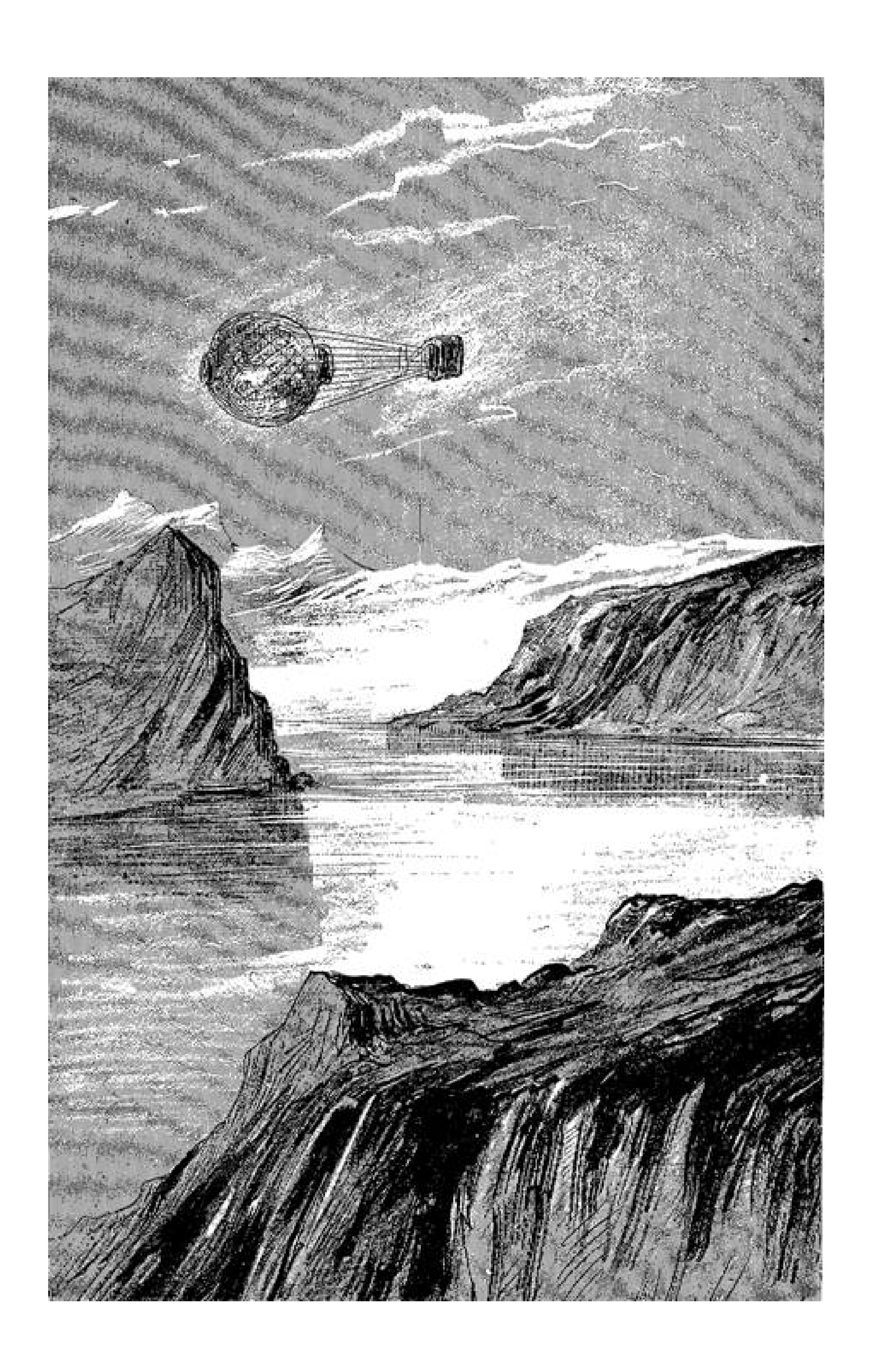
– Pauvre monsieur Fricoulet, murmura Séléna ; par quelles terribles émotions vous avez dû passer...



– Mon Dieu ! mademoiselle, dussé-je vous paraître fanfaron, je vous avouerai en toute sincérité que, pas un moment, la pensée de la mort ne s'est présentée à mon esprit ; j'étais très calme, au contraire, et tout en tombant, je calculais la vitesse avec laquelle allait s'établir le contact entre ma pauvre personne et la surface de Mars ; je cherchais aussi à pronostiquer ce qui allait résulter de cette rencontre.

– Ah ! je te reconnais bien là, s'écria Gontran, tout fier lui-même du courage de son ami.

– Bref, poursuivit l'ingénieur, j'étais à peine à six cents mètres du sol lorsque soudain je m'arrêtai dans cette chute verticale et me trouvai entraîné dans le sens horizontal par une force inconnue et avec une vitesse inouïe ; je fis ainsi une quarantaine de kilomètres et, bientôt, apparut au-dessous de moi une nappe d'eau de vaste étendue et miroitant au soleil ; c'était l'océan Kepler ; si le hasard voulait que ma chute s'opérât dans cet élément liquide, j'avais quelque chance de m'en sortir…



– De l’élément ? demanda Gontran.

– Non, de la situation en laquelle je me trouvais… malheureusement, je continuais à filer, toujours dans le sens horizontal et, après avoir franchi cet océan, je recommençai à planer au-dessus du sol ferme… cependant, peu à peu, ma vitesse se ralentit et j’arrivai à une sorte d’appareil métallique où je m’arrêtai.

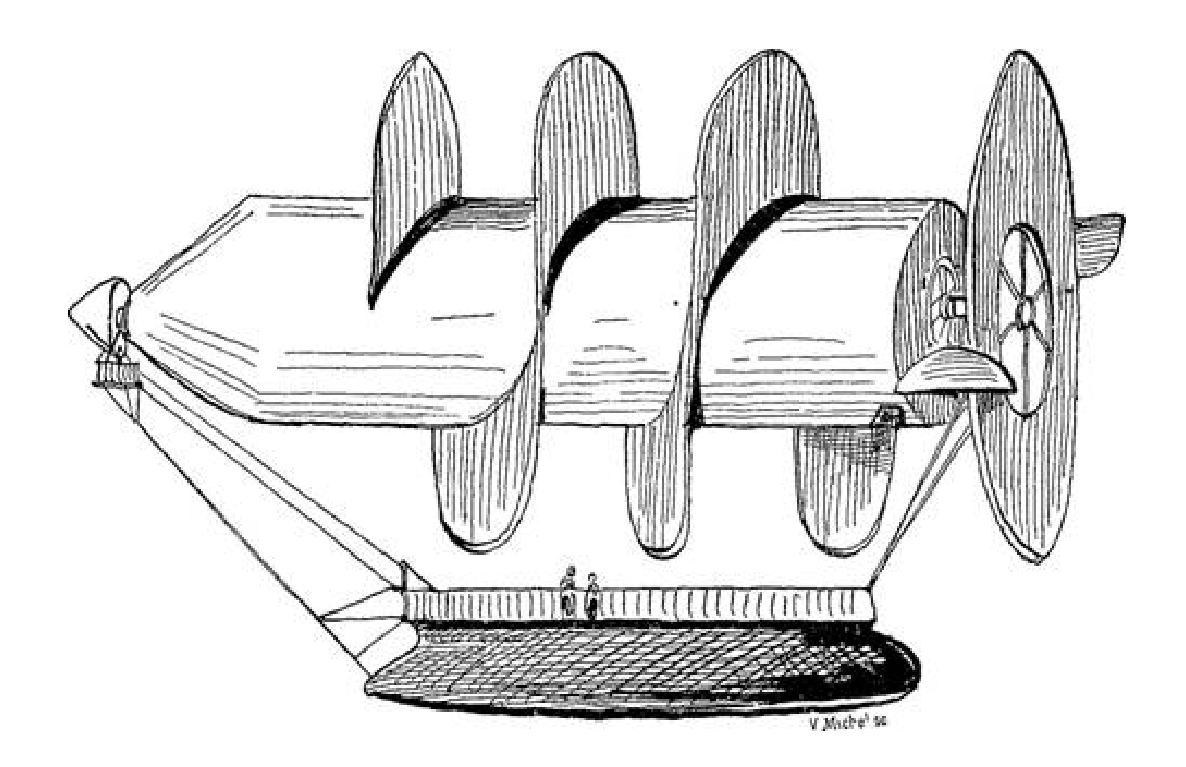
– Qu’est-ce que c’était que cela ? demanda Ossipoff, vivement intéressé.

– J’ai compris, par quelques explications sommaires qui m’ont été fournies ensuite, que les Martiens ont établi à la surface de leur monde un moyen de locomotion de grande rapidité basé sur la formation de courants d’air violents, poussant, de relais en relais, des véhicules ; j’avais été pris dans un de ces courants d’air et, mon ballon formant véhicule, j’avais ainsi miraculeusement échappé à la mort qui m’attendait… Comme bien vous pensez, mon premier soin fut d’essayer de vous rejoindre… Ah ! ce ne fut pas facile, je vous le jure ; enfin, après bien des efforts, je réussis à faire comprendre à ces gens en quelle situation vous vous trouviez ; j’obtins alors qu’ils frétassent ce ballon pour me permettre de vous aller chercher… et voilà…

Puis, se laissant tomber sur un siège, tout essoufflé de sa narration, l’ingénieur ajouta :

– Voilà, certes, un récit auprès duquel celui de Théramène est peu de chose, j’en suis tout époumonné.

Farenheit qui avait écouté toutes ces explications avec une grande attention, s’approcha de Fricoulet :



– Mon cher monsieur, dit-il, je voudrais vous poser une question.

– Posez, sir Jonathan, posez.

– Tout à l’heure vous avez parlé d’océan… en existe-t-il donc sur cette nouvelle planète ?

– Indubitablement, cher sir Jonathan, depuis longtemps, d’ailleurs, l’aréographie est connue de tous.

– L’aréographie ? répéta interrogativement Séléna.

– La géographie de Mars, si vous préférez, mademoiselle, du grec αρης : Mars.

Farenheit fit entendre un ricanement moqueur :

– Eh ! s’exclama-t-il, depuis longtemps aussi on connaît la géographie de la Lune, la sélénographie, comme vous dites dans cet impossible langage de savant ! Sur les cartes qui en ont été

dressées, il s'y trouve des *mers* ; mais il paraît qu'en astronomie les mots changent de sens, puisque les espaces désignés sur la carte lunaire sous le nom de *mers*, ne sont que d'immenses plaines arides et desséchées, sans la moindre trace d'eau.

– Mais puisque je vous dis que j'ai vu, de mes yeux vu, l'océan Kepler, s'écria Fricoulet.

Mickhaïl Ossipoff riposta d'un ton rogue :

– Vous êtes comme saint Thomas, vous ne croyez qu'aux choses que vous voyez, mais si jamais, dans votre existence terrienne, il vous était arrivé de regarder dans un télescope, vous eussiez été persuadé de l'existence des mers martiennes sans avoir, pour cela, besoin de faire le voyage.



– Un petit voyage qui peut compter, ricana M. de Flammermont, 19 millions de lieues.

– Quatorze seulement, s'il vous plaît, observa le vieux savant, pour étudier un astre, on ne choisit pas le moment où il est le plus éloigné de vous.

– Mettons quatorze millions,… dit Farenheit en se croisant les bras, et vous me ferez croire qu'à une semblable distance il est permis de constater la présence de l'eau sur une planète ?

– Vous admettez bien, vous, qu'un de vos compatriotes ait découvert Deimos et Phobos, deux mondicules de quelques kilomètres de largeur, et vous mettez en doute que l'on ait pu étudier Mars dont le diamètre a près de 1700 lieues, soit une circonférence de 5375 lieues, si vous vous donniez la peine de réfléchir un peu, vous vous éviteriez bien des paroles inutiles.



L'Américain frappa du pied avec violence.

– Ne me faites donc pas dire des choses que je n'ai pas dites, grommela-t-il. Autre chose est de reconnaître dans l'espace des corps existants – les lunettes sont faites pour cela –

autre chose est de prétendre étudier les détails infiniment petits.

– Mais, mon cher sir Jonathan, dit Gontran malicieusement, les lunettes sont faites pour cela également.

– M. de Flammermont a raison, ajouta Ossipoff, grâce aux instruments merveilleux que le progrès a mis à la disposition de la science moderne, on peut affirmer l'existence de faits se passant à plusieurs millions de lieues de nous avec autant de certitude que si on les touchait du doigt. Ainsi, je vais plus loin encore dans mon affirmation : non seulement il y a de l'eau à la surface de Mars, mais cette eau est de même composition chimique que la nôtre… Non seulement il y a des mers, mais nous connaissons encore leur profondeur et nous savons, par exemple, que les plus profondes avoisinent l'équateur et la zone torride, comme la mer Schiaparelli, la mer Flammarion, les océans Kepler et Newton, tandis qu'aux environs du pôle elles ont moins de profondeur, telles sont les mers Madler, Faye, Beer.

L'ébahissement de Farenheit était profond, indescriptible.

– On dirait, ma parole d'honneur ! s'écria Ossipoff, que vous n'êtes jamais allé en ballon !

– Ma foi, non, répliqua Farenheit ; mon commerce de suifs n'exigeait pas d'ascensions et mon goût pour la terre ferme m'a toujours empêché de me livrer à d'aussi périlleux exercices.

– Eh bien ! mon cher sir Jonathan, si vous étiez allé en ballon, vous ne vous étonneriez pas que l'on puisse, en dépit des quatorze millions de lieues qui nous séparent de Mars, connaître la plus ou moins grande profondeur de ses mers… tout cela dépend de la teinte plus ou moins foncée que présente

l'aspect des masses liquides, plus la teinte est sombre et plus la profondeur est grande.

– N'en peut-on pas déduire également, demanda Fricoulet, le degré de salure des différentes mers, car il est prouvé que plus une étendue d'eau est salée et plus elle est sombre, or, comme la salure dépend de l'évaporation, il est tout naturel que les mers les plus sombres, c'est-à-dire les plus salées, se trouvent dans les régions équatoriales.

Ossipoff inclina doucement la tête dans un mouvement plein de condescendance approbatrice.

L'Américain demeura quelques instants silencieux, puis, soudain, faisant claquer ses doigts :

– Au surplus, bougonna-t-il, peu m'importe que les mers soient salées et profondes, ou qu'elles ne le soient pas ! Le principal, pour moi, c'est que l'on puisse respirer à son aise, librement, sans être obligé de s'enfermer encore dans cette cage de sélénium.

Et il lançait un mauvais regard du côté des *respirols* empilés dans un coin.

– À ce point de vue là, répondit Fricoulet en riant, vous pouvez être tranquille, mon cher sir Jonathan ; la planète Mars est pourvue d'une atmosphère de composition identique à la nôtre : les études spectrales ne laissent aucun doute à ce sujet… si même vous aimez la pluie et les nuages, vous aurez de quoi vous contenter, car l'atmosphère martienne est riche en vapeur d'eau.

– Mais, objecta Gontran, en vertu du peu d'intensité de la pesanteur à la surface de Mars, la densité de son atmosphère doit être à peu près nulle et il s'ensuit probablement une

raréfaction semblable à celle qui existe sur le sommet des hautes montagnes terrestres.

Le visage déjà radieux de l'Américain s'assombrit de nouveau.

– Alors, grommela-t-il, encore les *respirols* !

Fricoulet fit entendre un petit clappement de langue impatienté :

– S'il en était ainsi que tu le dis, répliqua-t-il à M. de Flammermont, les mers martiennes seraient à sec, tout leur contenu s'étant depuis longtemps volatilisé dans l'espace au lieu de se transformer, après leur évaporation, en vapeurs, en nuages, en brouillards, pour retomber ensuite, sous forme de pluie, à la surface de la planète ; d'un autre côté, les neiges qui entourent les pôles, au lieu de former une simple calotte dans les régions polaires, enseveliraient la planète tout entière dans un linceul, transformant Mars en un bloc de glace.

Gontran parut fort ennuyé de cette explication fournie devant Ossipoff ; quant à Farenheit, son visage se dérida de nouveau.

– Maintenant que vous avez rassuré sir Jonathan, dit à son tour Séléna en souriant, je voudrais bien que vous me rassuriez moi aussi, monsieur Fricoulet.

L'ingénieur s'inclina.

– Tout à votre disposition, mademoiselle, murmura-t-il.

– Vous savez que je suis frileuse, dit la jeune fille.



– Oui, je le sais, et votre séjour cométaire a dû certainement développer en vous cette disposition naturelle… mais pourquoi me dites-vous cela ?

– Parce que je suppose qu'il doit faire rien moins que chaud sur votre Mars.

Les yeux de l'ingénieur s'agrandirent.

– Je serai curieux, par exemple, de savoir sur quoi vous basez cette supposition ?

– Sur ce que m'a dit Gontran.

À peine l'ingénieur avait-il posé cette question qu'il la regretta, car il eut presque aussitôt le pressentiment de la réponse ; aussi étouffa-t-il la fin de la phrase sous une toux bruyante et opiniâtre.

Puis il s’écria :

– Oui, oui, je vous vois venir ; vous êtes de ceux qui croient que la température des planètes est déterminée par leur distance du Soleil et, alors, comme Mars est de dix-neuf millions de lieues plus éloignée que la Terre de l’astre central, il s’ensuit que pour vous, on y doit jouir d’une température sibérienne.



D’un signe de tête, la jeune fille indiqua que c’était bien cela.

– Eh bien ! c’est là une erreur, poursuivit Fricoulet ; la température dépend de la composition de l’atmosphère qui agit comme une serre ; au point de vue de la chaleur solaire, elle la laisse arriver jusqu’à la surface du sol et, ensuite, la retient, s’opposant à ce qu’elle se dissipe dans l’espace… Or, l’air proprement dit, c’est-à-dire l’oxygène et l’azote, ne jouent qu’un rôle insignifiant dans le mécanisme que je viens de vous expliquer, la vapeur d’eau seule a une influence sur la chaleur, en raison de son pouvoir absorbant seize mille fois supérieur à l’air sec !

Séléna battit des mains.

– J'y suis, s'écria-t-elle, j'y suis, vous avez dit tout à l'heure que la spectroscopie avait découvert dans l'atmosphère martienne une quantité considérable de vapeur d'eau, donc, la température…

–… Est plus froide ou plus chaude que sur la Terre, ou peut-être même égale, cela dépend,… mais, en tout cas, je crois bien que nous n'aurons pas trop à souffrir.

– D'ailleurs, reprit Farenheit, si ces Martiens sont aussi avancés dans leur civilisation que vous le prétendez, ils doivent certainement avoir des moyens infaillibles de se préserver du froid comme de la chaleur.

– C'est probable.

Cela dit, Fricoulet endossa son *respirol*, vissa son casque de sélénium et monta sur le pont ; il y retrouva Ossipoff qui, penché sur la rambarde, dévorait des regards le pays qui s'étendait au-dessous de lui.

– Hein ! dit le savant en se mettant aussitôt en communication avec l'ingénieur, comme on se rend bien compte de la topographie martienne.

– Il est bien certain, repartit le jeune homme, qu'à quelques centaines de kilomètres on a des choses une vue plus nette que lorsqu'on les aperçoit à plusieurs millions de lieues.

– Quelle différence avec notre globe !… tandis que les trois quarts de la superficie terrestre sont envahis par les eaux et que nos plus vastes continents ne sont, à proprement parler, que des îles gigantesques ; ici, c'est tout le contraire : les eaux et les continents sont dans des proportions à peu près égales… il

semble même que la proportion doit pencher en faveur des continents.



– Et puis, regardez donc, poursuivit Fricoulet, c’est fort curieux ; toutes ces mers ne sont vraiment que des méditerranées.

Comme il achevait ces mots, une main se posa sur son épaule ; il se retourna et vit Gontran qui lui fit signe qu’il voulait lui parler.

Aussitôt, les deux parleurs s'ajustèrent sur les deux casques.

– Qu'y a-t-il ?



– Il y a, répondit le jeune comte, que je m'écarquille en vain les yeux pour découvrir cette lueur sanglante qui a fait de Mars la planète guerrière, et que je ne vois absolument rien.

– Ce qui n'a rien d'étonnant, attendu que cette teinte rougeâtre, ou, pour être plus dans la vérité, jaune orangée, est plus appréciable à l'œil nu que dans une lunette… on a remarqué dans les observatoires que cette teinte diminuait d'intensité à mesure qu'on augmentait le grossissement des instruments, voilà pourquoi tu ne la distingues même pas.

– Cependant, une atmosphère rougeâtre devrait donner à tout ce qui l'entoure un aspect de même teinte.

– Hérésie, mon cher,… hérésie,… car, si cette coloration était due à l'atmosphère, elle serait plus intense sur les bords qu'au centre, en raison de l'épaisseur atmosphérique traversée par les rayons lumineux.

– Faut-il donc l'attribuer au sol lui-même ?

– Si le père Ossipoff t'entendait, il en ferait un bond, s'écria l'ingénieur ; car cette hypothèse est en contradiction flagrante avec ce que nous savons du monde de Mars… Comment, en effet, admettre que l'action séculaire des quatre éléments qui engendrent la vie : l'eau, l'air, la terre, le feu, soit demeurée nulle, et qu'aucune végétation n'ait revêtu la surface de Mars.



– Ce serait donc cette végétation !… Mais, au fait, tu dois en savoir quelque chose, puisque tu en arrives.

– À ce sujet, je ne puis te donner aucun renseignement… D'abord, j'ai abordé, de nuit, sur Mars… ensuite, eût-il fait grand jour, que j'étais trop ému, trop angoissé, pour faire aucune remarque.

Gontran demeura silencieux un moment.

– Alors, dit-il, jusqu'à nouvel ordre, ce que j'ai de mieux à faire, c'est d'adopter la théorie de la végétation ?… au cas ou Ossipoff m'interrogerait.

– Peuh !… cela n'est d'aucune importance… rappelle-toi seulement que Mars a 5,375 lieues de tour, que, comparativement au globe terrestre, sa surface est des 27 centièmes, son volume des 16 centièmes, son poids du demi-dixième, et sa densité des 69 centièmes, ce qui donne à l'intensité de la pesanteur à sa surface, le tiers de ce qu'elle est à la surface de la terre… Retiendras-tu cela ?

– Je le pense… mais est-ce tout ?

– Non, rappelle-toi encore ceci : que Mars tourne sur lui-même en vingt-quatre heures, trente-sept minutes, vingt-sept secondes, et autour du soleil en six cents soixante jours, ce qui lui fait une année double de la nôtre.

– Et conséquemment des saisons.

– Je t'arrête… car c'est là une des différences caractéristiques de ce monde avec le nôtre. Non seulement la durée des saisons est plus longue, mais elle est plus inégale, en raison de son orbite très allongée… ainsi, tandis que le printemps et l'été durent cent quatre-vingt-onze et cent quatre-vingt-un jours, l'automne et l'hiver ne durent que cent quarante-neuf et cent quarante-sept jours.

L’ingénieur allait sans doute continuer ses explications, lorsqu’un Martien s’approchant, lui fit signe qu’il fallait descendre dans la cabine.



CHAPITRE XV

LA PLANÈTE GUERRIÈRE


N abordant sur ce nouveau monde, la première impression ressentie par notre âme n'est pas une impression étrangère à celle que les spectacles de la nature nous imposent. Nous nous trouvons transportés sur un monde singulièrement analogue au nôtre. Les bords de la mer y reçoivent, comme ici, la plainte éternelle des flots qui se brisent en s'éteignant sur le rivage car là, comme ici, le souffle du vent ride la face de l'eau et donne naissance aux vagues qui se succèdent et retombent. Si le ciel est pur et l'atmosphère calme, le miroir des eaux reflète, comme ici, le soleil éblouissant et le ciel lumineux.

« Le villageois européen qui, jeté par le flot de l'émigration sur les rives de l'Australie, se réveille un beau jour au milieu d'un pays inconnu où le sol, les arbres, les animaux, les saisons, le cours du Soleil et de la Lune sont d'un aspect tout différent de ce qu'il a vu jusqu'alors dans son pays natal, n'est pas moins surpris ni moins dépaysé que nous ne le sommes en arrivant sur la planète Mars. Se transporter de la Terre sur Mars, c'est simplement changer de latitude. »

Ainsi s'exprime, à propos de la planète où abordaient nos voyageurs, le célèbre propagateur de la science astronomique, et Gontran, en analysant ses propres sensations, ne pouvait s'empêcher de reconnaître combien elles concordaient avec les pensées contenues dans ce passage des *Continents célestes* reproduit plus haut.

Il faisait nuit, cependant, lorsqu'un signe du Martien, qui paraissait commander à bord, les invita à sortir de la nacelle et, dans une obscurité profonde, tout le paysage se noyait autour des Terriens : de ci, de là, pourtant, des ombres plus épaisses se dressaient, confuses, intriguant par leur masse ou par leur hauteur, nos voyageurs dont les yeux s'écarquillaient en vain pour percer l'obscurité.

La seule chose dont ils eussent réellement conscience était une nappe d'eau qui s'étendait à leurs pieds, bruissant doucement, comme font les vagues minuscules de notre Méditerranée, poussées par une brise de printemps ; dans ces eaux, ainsi que dans un miroir d'argent bruni, le ciel se reflétait avec ses myriades d'astres étincelants.

L'on eût dit d'une étoffe moirée, toute pailletée d'or.

Instinctivement, nos amis relevèrent la tête.

– Mais le ciel n'a pas changé ! exclama Gontran ; ce sont les mêmes étoiles, les mêmes constellations… telles qu'on les voit de l'observatoire de Paris.

Ossipoff se tourna vivement vers lui en ripostant :

– Les mêmes étoiles, peut-être,… mais les mêmes planètes !…

Au ton dont furent prononcés ces quelques mots, le jeune comte pressentit une embûche et, prudemment, fit entendre une petite toux sèche pour attirer l'attention de Fricoulet.

Mais l'ingénieur était bien trop occupé à examiner la manœuvre du ballon, pour songer à son ami ; aussi l'embarras de celui-ci devenait-il de plus en plus grand.

Le nez en l'air, les regards fixés sur la voûte étoilée, il pivotait lentement sur ses talons, appelant à son aide tous les dieux dont la mythologie s'est plue à peupler l'immensité sidérale. Mais les dieux dormaient sans doute, car aucune inspiration ne venait à l'infortuné Gontran.

Soudain, derrière lui, une voix, légère comme un souffle, chuchota :

– Là bas,… sur votre droite,… Jupiter,… puis Saturne… et puis, de l'autre côté,… la Terre…

Cependant, étonné de ce silence incompréhensible pour lui, Ossipoff fit entendre un « Eh bien ? » rempli de soupçons.

Comme tiré d'un rêve, M. de Flammermont tressaillit ; il passa la main sur son front, ramena ses regards vers le vieillard et, d'une voix vibrante :



– Excusez-moi, cher monsieur, dit-il… mais la vue de ma planète natale a évoqué en moi des souvenirs qui se sont emparés de mon esprit tout entier.

– Des souvenirs seulement ?… demanda Séléna.

– Méchante, répondit-il en lui prenant la main qu'il baisa affectueusement,… non pas seulement des souvenirs, mais des espoirs aussi… puisque c'est là-bas seulement que notre bonheur doit être complet…

Ossipoff toussa légèrement, car il était toujours fort embarrassé lorsque Gontran faisait allusion à son problématique mariage avec Séléna ; puis, pour changer la conversation, il étendit la main vers la brillante étoile.

– En vérité ! s'exclama-t-il, ne jurerait-on pas voir Vénus ?… c'est la même clarté douce,… c'est la même situation…

– Nous jouons probablement pour Mars le même rôle ?

– Si par là, vous entendez dire que la Terre soit pour Mars l'étoile du soir, vous aurez raison.

– Du soir, dit Jonathan Farenheit, croyez-vous que cette étoile que vous admirez, soit une étoile du soir ?

Et, sans attendre la réponse, il fit sonner son chronomètre.

– Il est une heure et demie à New-York, dit-il, après un moment de silence.

– Six heures à Pétersbourg, ajouta Séléna.

– Cinq heures à Paris, fit à son tour Gontran.

– En sorte qu'il est ici quatre heures du matin, conclut Mickhaïl Ossipoff ; vous avez raison, sir Jonathan.

– Ne serait-ce donc pas la Terre ? balbutia Gontran.

– Quel empêchement voyez-vous à cela ?… Vénus n'est-elle pas pour nous une étoile du soir et du matin tout à la fois ? elle précède l'aurore et suit le crépuscule… c'est selon…

– Oui, répéta Gontran machinalement,… c'est selon…

– Selon quoi ? lui demanda Farenheit.

Pour le coup, le jeune comte se trouva fort embarrassé, d'autant plus que Mickhaïl Ossipoff le regardait fixement.

Instinctivement, il se pencha en arrière pour mettre son oreille plus à portée des lèvres de Séléna ; puis, se redressant :

– Selon les saisons, mon cher sir Jonathan, répliqua-t-il ; parbleu ! nous vivons si singulièrement depuis quelque temps, que c'est à peine si je sais en quel mois nous sommes.

– Nous sommes en mai, répondit Ossipoff,… le 8 mai ; depuis hier la Terre est à sa plus longue élongation occidentale, 37° 37', et restera étoile du matin jusqu'en octobre.



– Ouf ! pensa M. de Flammermont en poussant un léger soupir, c'est là le c. q. f. d. du problème ; la *colle* est terminée.

Fricoulet arrivait en ce moment.

– Mes amis, dit-il, si vous voulez, nous allons nous mettre en route.

– Pour quel endroit ? demandèrent aussitôt les Terriens d'une même voix.

– Pour la Ville-Lumière, ainsi qu'ils appellent la capitale de la Planète.

– Et, est-ce loin d'ici, votre Ville-Lumière ? demanda Farenheit déjà épouvanté par la perspective de faire usage de ses jambes.

– Si j'ai compris les explications sommaires d'Aotahâ… dit Fricoulet.

Gontran l'interrompit :

– Qui cela, Aotahâ ? demanda-t-il.

– Un Martien fort aimable et fort instruit, dont j'ai fait connaissance et qui me paraît jouer, sur cette planète, le rôle de Grand-Maître de l'Université.

M. de Flammermont ne put s'empêcher de faire entendre un petit éclat de rire moqueur.

– Si tu as bien compris, dis-tu ; ces gens-là parlent-ils donc comme on parle au boulevard Montparnasse ?

– Peuh ! fit l'ingénieur avec une moue de dédain, il y a beau jour que les Martiens ont laissé loin derrière eux la syntaxe et tout ce qui s'ensuit ; le temps étant pour eux la chose la plus précieuse du monde, ils ont cherché un système de langage permettant d'exprimer la pensée presque aussi rapidement qu'elle jaillit dans leur cerveau.

– Une sorte de langage sténographique ?

– Précisément : les cinq voyelles servent de base à ce système fort simple, puisque, suivant le ton sur lequel elles sont prononcées, elles expriment telle ou telle pensée.

– Mais cela leur fait un vocabulaire fort restreint, objecta Mlle Ossipoff ; songez que la voix n'a que deux octaves et demie, ce qui donne, par la division en demi-tons, un total de trente sons différents… Ces gens-là n'auraient donc, pour exprimer leur pensée, que des moyens des plus imparfaits.

L'ingénieur sourit.

– Vous n'êtes pas sans savoir, mademoiselle, répondit-il, que ce sont les vibrations qui forment les sons ; ainsi, la note la plus grave de la voix humaine correspond à 160 vibrations, tandis que la plus élevée en a 2048 ; eh bien ! en allant de 160 à 2048, le son se modifie à chaque vibration ajoutée, ce qui donne 1888 sons différents,… vous voyez que le langage des Martiens est plus riche que vous ne pensiez.

– Ce que tu dis là est fort juste, riposta M. de Flammermont ; malheureusement, l'oreille humaine est imparfaite à saisir des nuances si subtiles.

– L'oreille humaine, d'accord ; mais celle de ces gens-là est soumise, dès la naissance, à une éducation qui les met à même, au bout d'un certain nombre d'années, d'arriver à une perception vraiment merveilleuse ; on apprend aux jeunes Martiens à saisir, dans un son, les vibrations qui le composent, comme on nous apprend, à nous, à découvrir les beautés subtiles contenues dans un texte de Virgile, d'Homère ou de tout autre auteur ancien.

– Mais nous avons des grammaires, des dictionnaires, une foule d'instruments, enfin…

– Eux, ils ont ceci…

Et l’ingénieur tira de dessous son vêtement un appareil assez singulier ; cela ressemblait à un casque qu’eussent orné, de chaque côté, deux appendices assez semblables à des pavillons de cor de chasse.

– Ceci, dit-il, est ce que portent les enfants dès l’âge le plus tendre ; ces sortes de conques, formées d’un métal qui a la propriété de vibrer avec une facilité extrême, s’adaptent sur les oreilles et transmettent au tympan les vibrations qu’elles emmagasinent. À mesure que l’enfant grandit, la grandeur de ces conques diminue pour disparaître tout à fait, lorsque l’éducation est entièrement terminée.

Les Terriens considéraient, avec une curiosité facile à concevoir, le bizarre instrument dont chacun d’eux fit l’essai à tour de rôle.

– Je trouve, moi, dit Gontran, assez ironiquement, que cela dénature la parole.

– Parce que nous ne nous servons pas, comme ces gens-là, de monosyllabes pour rendre notre pensée ; les vibrations de chacune de nos paroles s’enchevêtrent les unes dans les autres.

– Pour aboutir à une cacophonie incompréhensible, s’écria Farenheit.

– Et vous comprenez déjà ce qu’ils disent ? demanda Séléna, prête à tomber en admiration devant l’ingénieur.

– Oh ! répliqua celui-ci, vous avez trop bonne opinion de mon intelligence ; c’est-à-dire que cet excellent Aotahâ, avec une patience au-dessus de tout éloge, m’a mis à même d’user avec lui d’une sorte de *langage nègre*, en prononçant certains monosyllabes et en me montrant ensuite l’objet dont il parlait… Je n’en suis encore qu’au B A ba de la langue martienne ; quant

à la théorie que je viens de vous développer, je l'ai déduite de ce que j'ai cru comprendre des explications d'Aotahâ.

– Eh bien ! mon cher, dit M. de Flammermont, à dater de ce jour, je te nomme mon interprète particulier,… car je n'ai jamais eu de goût pour la vocalise,… ayant toujours chanté horriblement faux.

– Pour en revenir à votre Ville-Lumière, fit l'Américain, vous disiez donc…

– Que cette ville se trouve située à l'extrémité du continent Kepler, sur le 195e degré de longitude.

L'Américain fit entendre un sourd grognement.

– C'est très bien ; mais d'abord, où sommes-nous ?

– Non loin du lac du Soleil, sur le continent que Schiaparelli a baptisé du nom de *Thaumasia*.

– C'est-à-dire par le 90e degré de longitude,… nous avons donc environ 105 degrés à parcourir,… soit 6,800 kilomètres, ajouta Ossipoff.

– Jamais je n'arriverai à faire à pied cette étape, maugréa Farenheit.

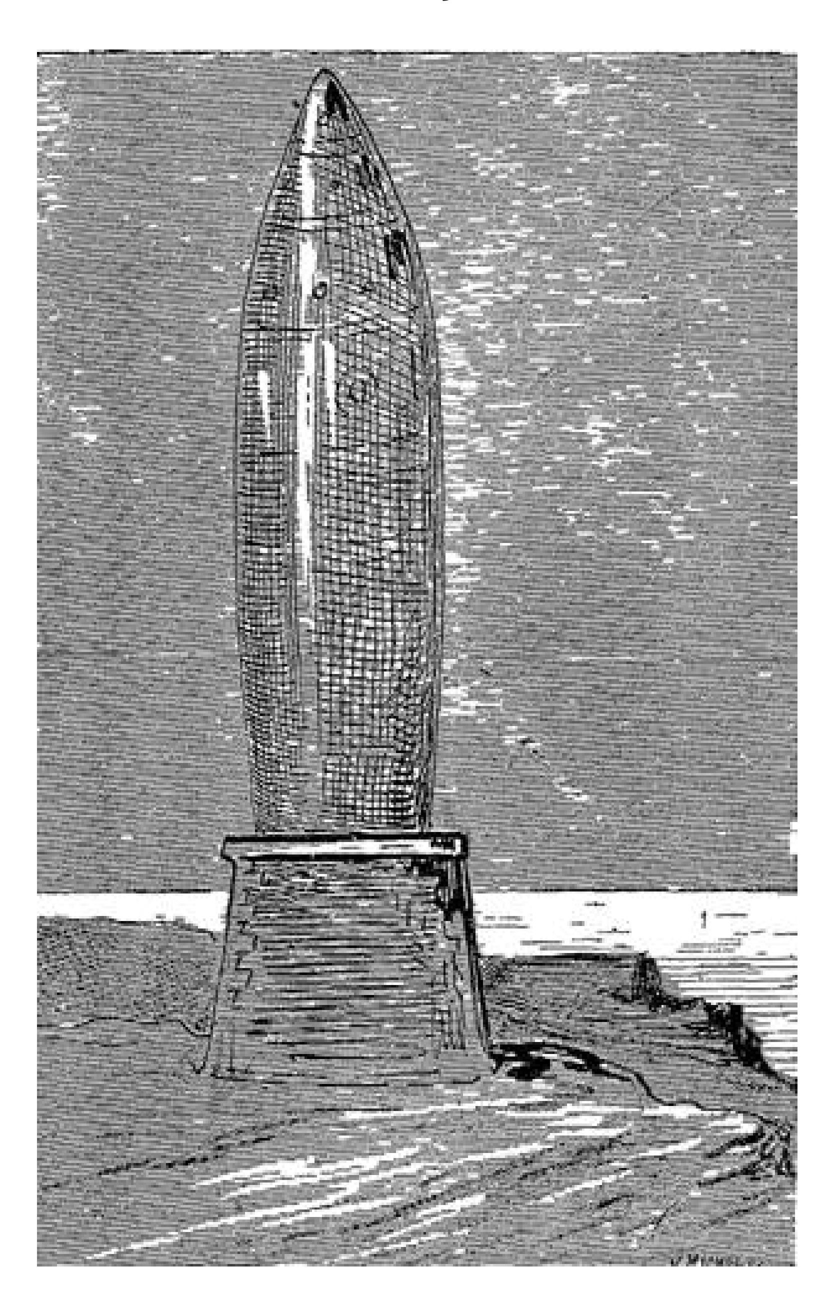
– Qui vous parle de cela ? demanda Fricoulet,… nous avons un véhicule tout prêt et si vous voulez me suivre…

Marchant sur les talons de l'ingénieur, les Terriens revinrent vers l'endroit où le ballon national les avait déposés.

À leur grande surprise, ils virent, dressée sur des espèces de rails, la nacelle dans laquelle ils avaient fait la traversée de

Phobos à Mars ; mais l'énorme cylindre qui la surmontait avait disparu ainsi que l'hélice et le gouvernail ; telle qu'elle était maintenant, elle avait assez exactement l'aspect d'un gigantesque obus, ou plutôt d'une balle de fusil Lebel monumentale.

Sa pointe était tournée vers une masse métallique haute d'environ dix mètres et large d'autant qui, après une étendue de trente à quarante mètres, s'enfonçait soudain dans le sol.



– Le diable m’emporte, dit Farenheit, qui s’était approché et examinait curieusement cet appareil monstrueux,… cela ressemble terriblement à la culasse d’un canon.

Comme il achevait ces mots, une sorte de sonnerie électrique se fit entendre et ce que l’Américain venait assez exactement de comparer à la culasse d’un canon, s’ouvrit, montrant une cavité profonde et étincelante de clarté.

Surpris tout d’abord, les Terriens firent un bond en arrière.

– Qu’est-ce que cela ? murmura Séléna d’une voix effrayée.

– Rien de bien effrayant, Mademoiselle, répondit l’ingénieur.

– Mais encore ?

– Je vous ai dit, n’est-ce pas, de quel prix inestimable était le temps aux yeux des Martiens ; vous ne serez donc pas étonnée d’apprendre que tous leurs efforts tendent à raccourcir les distances, c’est-à-dire à parcourir lesdites distances le plus rapidement possible.

– Et leurs ailes, objecta Farenheit, ne s’en servent-ils donc pas ?

– Parfaitement si ; mais leurs forces musculaires n’étant relativement pas plus considérables que les nôtres, ils ne peuvent pas plus accomplir, en volant, de longs trajets, que nous ne le pouvons, nous, Terriens, en marchant,… ils ont donc été obligés d’inventer des systèmes de locomotion… et c’est un de ceux-là qui va nous transporter à la Ville-Lumière.

– Tout cela ne nous explique pas,… dit Séléna.

– Écoutez, riposta Fricoulet ; vous connaissez le système des tubes pneumatiques qui transportent, dans un réseau de tubes souterrains, des dépêches que renferment des wagonnets ressemblant à des balles de fusil ; ce que vous voyez là est un système de locomotion basé sur le même principe…



Le visage un peu soucieux de Mlle Séléna se rasséréna comme par enchantement et, sans attendre davantage, elle s'élança d'un bond sur la plate-forme de la nacelle et disparut dans la cabine intérieure.

Deux minutes ne s'étaient pas écoulées depuis que Fricoulet qui fermait la marche avait rejoint ses compagnons, lorsqu'un bruit sourd retentit au dehors.

– Ce sont les portes du tube qui se referment, répondit l'ingénieur à l'interrogation muette contenue dans un regard de Séléna.

Durant quelques instants, il régna dans la cabine un profond silence ; chacun, absorbé par ses propres réflexions, se taisait.

Farenheit prit le premier la parole.

– Une chose m'étonne, mon cher monsieur Ossipoff, dit-il, c'est que ce monde que le Créateur a doué de deux satellites, soit plus mal éclairé, durant la nuit, que la Terre qui n'en a qu'un.

– Une chose qui m'étonne bien davantage, repartit le vieux savant avec un sourire plein de condescendance, c'est votre étonnement : deux raisons, en effet, s'opposent à ce que Mars reçoive de ses satellites une lueur bien intense ; d'abord, la distance qui sépare Mars du Soleil, lequel n'apparaît à la planète que sous la forme d'un cercle de 21 millimètres, tandis que, vu de la Terre, son disque est de 31 à 32 millimètres,… différence appréciable, vous en conviendrez.

– J'en conviens, mais vous conviendrez aussi que cette différence peut être contre-balancée par le rapprochement des satellites de la Planète qu'ils doivent éclairer,… tandis que la Lune gravite autour de la Terre à 90 mille lieues… Phobos, lui, trace son orbite à 6000 kilomètres, et Deimos à 20,000,… c'est appréciable aussi cela.

Ossipoff inclina la tête.

– Sans doute ! dit-il… seulement, vous oubliez une chose ; c'est que, même à six mille kilomètres, le disque de Phobos n'a pas plus de 7 minutes environ et celui de Deimos, deux minutes seulement… et celui de la Lune en a 31, c'est-à-dire trois et quinze fois plus…

– Et pour conclure par des chiffres, dit à son tour Fricoulet, savez-vous quelle différence d'intensité de lumière donnent ces

différences d'éloignement ?… comme la lumière reçue du Soleil, varie suivant la position de Mars, il en résulte que la clarté de Deimos est comprise entre les fractions 1/405 et 1/675 de notre claire de lune, tandis que celle de Phobos, dix fois plus forte varie de 1/45 à 1/67 ;… est-ce clair ?

– Plus que la lueur de ces deux satellites martiens, répondit en riant Farenheit,… mais s'ils ne servent pas à éclairer… à quoi servent-ils ?

– À régler avec une précision remarquable, grâce à la rapidité de leur révolution, les longitudes et les horloges, répondit Gontran, moitié plaisant, moitié sérieux.

Fricoulet le menaça du doigt.

– Voilà qui n'est pas de toi, lui chuchota-t-il à l'oreille.

– Pas de moi ! répliqua le jeune comte, presque offensé.

– Tu apprends les *Continents célestes* avec une si grande ardeur que tu finis par t'approprier ce qu'ils contiennent et qu'en toute conscience tu nous sers, comme tiennes, les théories de ton illustre homonyme…

– C'est bien possible ! bougonna M. de Flammermont.

– Ah çà ! s'écria tout à coup l'Américain, est-ce que nous n'allons pas bientôt partir ?

Il consulta son chronomètre et ajouta :

– Voici bientôt vingt minutes que nous sommes là-dedans et nous ne bougeons pas…



– Il y a beaucoup de chances pour que nous soyons arrivés, répondit Fricoulet en voyant la porte s'ouvrir et Aotahâ, arrêté sur le seuil, lui faire signe de venir à lui.

Il y eut, entre le Terrien et le Martien, un colloque rapide et animé, mélange de gestes expressifs du côté du second et, de la part du premier, de monosyllabes brefs, secs, prononcés avec des intonations bizarres.

Après quoi, l'ingénieur revint vers ses compagnons.

– J'avais deviné juste, leur dit-il, nous sommes arrivés.

– Arrivés, où cela ? exclama Gontran, à la Ville-Lumière ?

– Non pas ; nous n'avons encore franchi que 400 kilomètres et nous ne sommes qu'au bord du lac du Soleil.

– Ou mer Terby, rectifia Ossipoff.

L’ébahissement de l’Américain était profond.

– Mais c’est féerique, balbutia-t-il ; nous n’avons senti aucun choc au départ ni à l’arrivée… bien mieux, nous n’avons entendu ni le roulement des roues, ni le frottement des parois du wagon contre celles du tube.



– Et à cela, répondit l’ingénieur en souriant, il y a une explication fort simple ; c’est, d’abord, que le véhicule n’a pas de roues, et ensuite que ses parois n’ont aucun point de contact avec celles du tube dans lequel il circule.

– C’est un conte à la mère l’Oie que tu nous fais là ! s’écria malgré lui M. de Flammermont ; tu veux nous faire accroire que notre wagon est suspendu au milieu du tube, sans le toucher en aucun point !



– Je ne veux pas te le faire accroire,… je te l'affirme.

– Et le *vent !* ajouta M. de Flammermont, que fais-tu du *vent* ?… s'il en était ainsi que tu le dis, l'air comprimé qui pousse le wagon passerait par le vide et il y aurait une déperdition considérable de force.

L'ingénieur haussa les épaules et répliqua :

– Ton argument, dit-il, n'a pas le sens commun ; quoiqu'il en soit, dès que j'aurai une minute devant moi, je le rétorquerai,… pour le moment, il s'agit de débarquer.

En disant ces mots, il s'avançait au-dessous de l'ouverture percée dans le plafond de la cabine et, d'un léger appel du pied, il s'élançait au dehors.

En ce moment, le Soleil paraissait à l'horizon et ses flèches d'or crevant le manteau sombre de la nuit, faisaient étinceler,

aux yeux des Terriens émerveillés, une immensité liquide dont une brise légère ridait la surface.

– Le lac du Soleil ! s'écria Mickhaïl Ossipoff d'une voix vibrante.

Et, accoudé sur la rambarde, il s'abîma dans une contemplation pleine d'extase.



Pendant ce temps, ses compagnons examinaient avec une curiosité non exempte de défiance, une foule d'individus semblables à Aotahâ, et qui entouraient le véhicule, se pressant, se bousculant, se désignant, avec force gestes et exclamations, les êtres étranges réunis sur la passerelle....

– Grand Dieu ! gémit Séléna, pourvu qu'ils ne s'approchent pas ! !

– Ne craignez rien, Mademoiselle, dit Fricoulet ; la curiosité seule les pousse.

– Il est singulier, murmura Gontran, que l'extrême civilisation à laquelle tu prétends la race martienne parvenue, ne la rende pas plus belle qu'elle n'est.

– Et pourquoi donc veux-tu qu'il en soit autrement sur ce monde que sur le nôtre ?… pour ne prendre qu'un exemple, compare donc les anciens guerriers francs, nos ancêtres, aux freluquets que nous sommes.



– Eh ! dis donc, riposta Gontran en plaisantant, parle pour toi.

– Assurément, reprit Séléna, je ne trouve pas M. de Flammermont si freluquet que vous voulez bien le dire…

L'ingénieur haussa doucement les épaules.

– Mettez-lui seulement entre les mains une masse d'armes et, sur le torse, une cotte de mailles du moyen âge… et vous verrez quelle tournure pleine de désinvolture il aura.



– Où veux-tu en venir ? demanda d'un ton aigre-doux, M. de Flammermont, auquel il ne plaisait que médiocrement d'être ainsi tourné en ridicule, en présence de sa fiancée.

– Je veux que tu comprennes que plus une race avance en civilisation, et plus elle s'atrophie,… la cervelle accapare toute la sève au détriment du reste du corps.

En ce moment, M[lle] Ossipoff poussa un cri de terreur ; du sol venait de s'élever tout à coup une nuée de ces êtres étranges qui tourbillonnaient dans l'espace au-dessus et autour du groupe formé par les Terriens ; on eût dit un vol d'oiseaux immenses dont les ailes battaient l'air presque sans bruit.

Sur un geste d'Aotahâ, tout cela cessa comme par enchantement et, repliant leurs ailes, leur curiosité étant sans doute satisfaite, les Martiens s'éloignèrent.

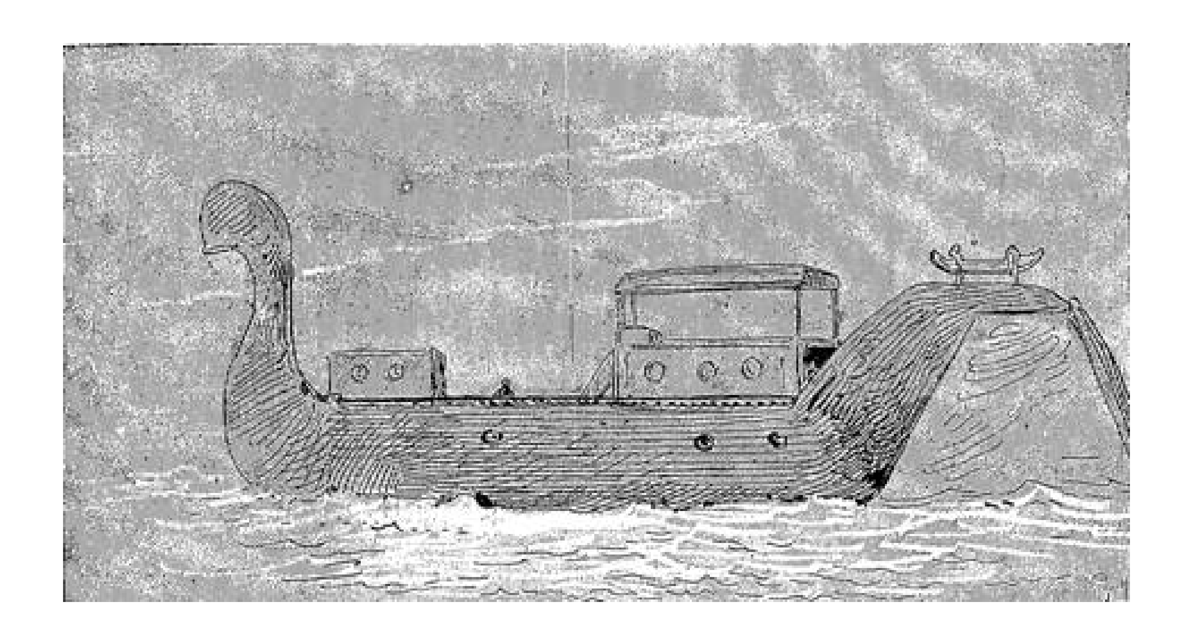
– Notre guide nous fait signe de le suivre, dit Fricoulet en touchant Ossipoff à l'épaule.

Celui-ci redressa la tête et vit Aotahâ qui, déployant ses ailes, venait, en un vol rapide, de toucher le sol.

– Le suivre ! grommela le vieux savant, l'esprit encore plein des rêves qu'il venait de faire… c'est fort facile à dire ; mais par où ?

– Eh ! par le même chemin ! riposta Gontran.

Prenant son élan, le jeune homme sauta par dessus le bordage et, légèrement, alla se poser auprès du Martien ; ce en quoi, l'un après l'autre, ses compagnons l'imitèrent.



Amarré au rivage, se balançait un bateau de forme singulière qui attira aussitôt l'attention des Terriens, de Fricoulet surtout qui y courut en quelques bonds.

– Eh ! s'exclama-t-il en appelant ses compagnons avec force gestes et cris, eh ! c'est l'appareil de Raoul Pictet !

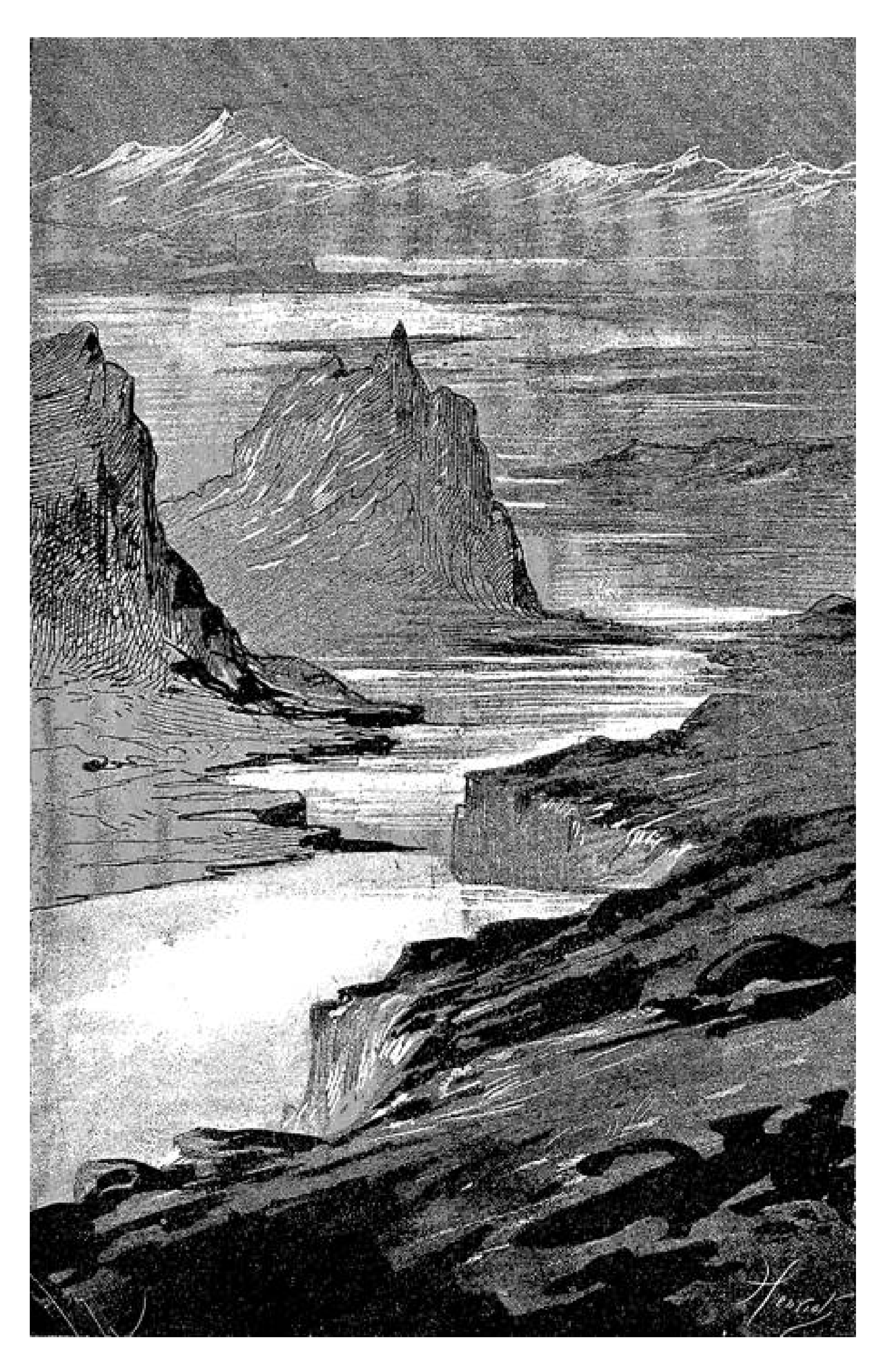
– Qu'entendez-vous par là ? demanda Ossipoff.

– J'entends un appareil garni à l'arrière, comme celui-ci, d'une vaste surface plane faisant suite à la quille et permettant au bateau de glisser à la surface de l'eau comme un traîneau à la surface de la glace.

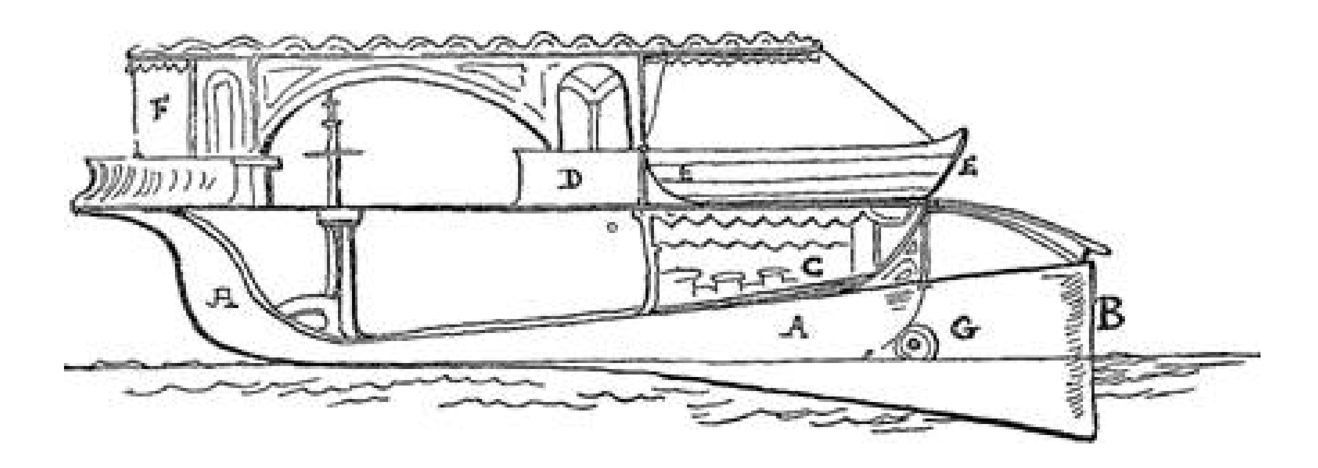
– Un bateau à patin ! alors ! fit Gontran.

– À peu près…

– Et que résulte-t-il de là ? demanda Farenheit.



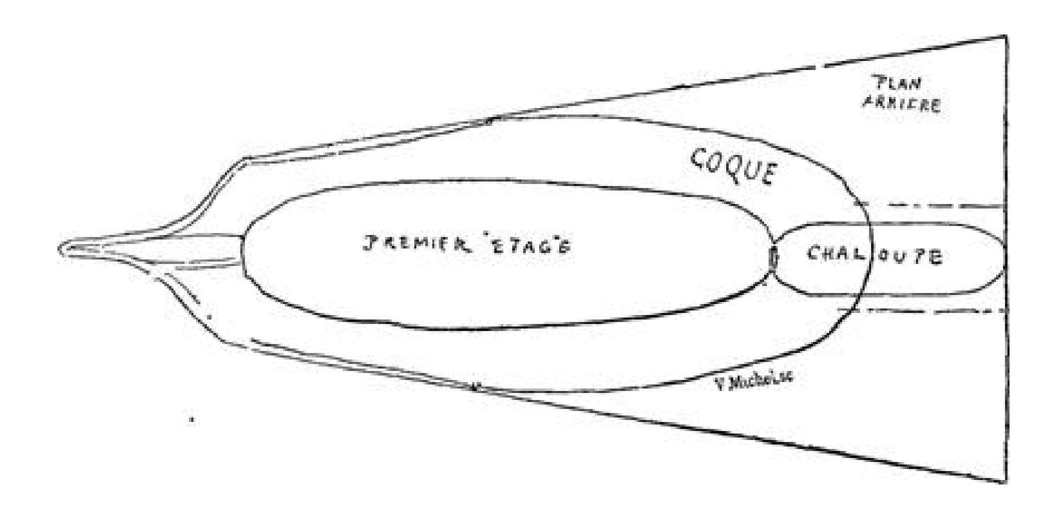
Canal sur la planète Mars.



BATEAU MARTIEN :
A. Coque – B. Plan arrière – C. Chambre du moteur – D. Cabines – E. Chaloupe de sauvetage – F. Promenoir – G. Propulseur.

– Une vitesse considérable… quelque chose comme quarante ou cinquante nœuds à l'heure.

– C'est prodigieux.



– Je ne sais pas si c'est prodigieux, dit à son tour Gontran ; mais en tout cas, voilà un appareil de navigation bien gracieux !

Et, certes, il avait raison : l'avant, fort élevé au-dessus des flots, se recourbait à la façon des gondoles qui sillonnent les lagunes de Venise ; l'arrière, arrondi, reposait sur cette vaste plate-forme triangulaire qui s'étalait sur la nappe liquide,

comme une gigantesque queue de paon ; à la poupe et sur le tiers de la longueur, s'élevait un habitacle percé de hublots, et sur cet habitacle, au niveau de la proue, un plancher était jeté, formant un second pont, recouvert lui-même d'une toiture légère destinée à protéger les passagers des ardeurs du soleil ; à la partie postérieure de ce pont, enclavée dans le bateau même et reposant en partie sur l'habitacle de l'étage inférieur, s'allongeait une chaloupe qu'un simple ressort lançait à l'eau en moins de quelques secondes.

Une fois que les Terriens eurent pris place sur cette étrange embarcation, Aotahâ donna un signal et, actionné par un propulseur placé au-dessous de la chaloupe, au milieu de la plate-forme, le bâtiment s'éloigna du bord.

Ainsi que l'avait expliqué Fricoulet, il glissait à la crête des vagues, semblable à un oiseau de mer, avec une incroyable rapidité, sans aucun tangage, et, en moins d'une heure, les côtes disparurent sous l'horizon.

– De ce train-là, murmura Ossipoff qui avait déployé une carte de Schiaparelli, nous aurons, avant la nuit, traversé cet océan dans toute sa largeur.

– Savez-vous que cette largeur est de 600 kilomètres ? demanda M. de Flammermont.

– Si vous voulez vous donner la peine de faire le calcul, riposta le vieux savant, vous verrez que je n'exagère pas…

Toute la journée on glissa sur l'onde sans qu'aucun accident vint rompre la monotonie du voyage ; Ossipoff, qui ne perdait pas la carte des yeux, déclara qu'on devait approcher de l'équateur, non loin du *Nodus gordii*, le nœud gordien de Schiaparelli.

Le Soleil, presque au zénith, dardait ses rayons verticalement, et il faisait une chaleur épouvantable.

Tout à coup, il parut régner à bord une animation extraordinaire ; l'équipage martien, groupé sur le pont, discutait avec vivacité en désignant au loin un point invisible pour les Terriens, mais que les Martiens, avec l'acuité de leur vue, distinguaient à merveille.

– Un accident, sans doute, grommela Farenheit ; vous allez voir que nous serons obligés de continuer la route à pied…

– Il faudrait commencer par la continuer à la nage, riposta Gontran.

– Je ne sais pas, murmura Ossipoff en secouant la tête, mais tout ce remue-ménage ne présage rien de bon.

Fricoulet qui, dès le premier instant, était allé trouver Aotahâ, revint, la mine grave et l'air ennuyé. Gontran, en l'apercevant, s'écria plaisamment :

Le voici ; ses malheurs sur son front sont écrits ;
Il a tout le visage et l'air d'un premier pris !

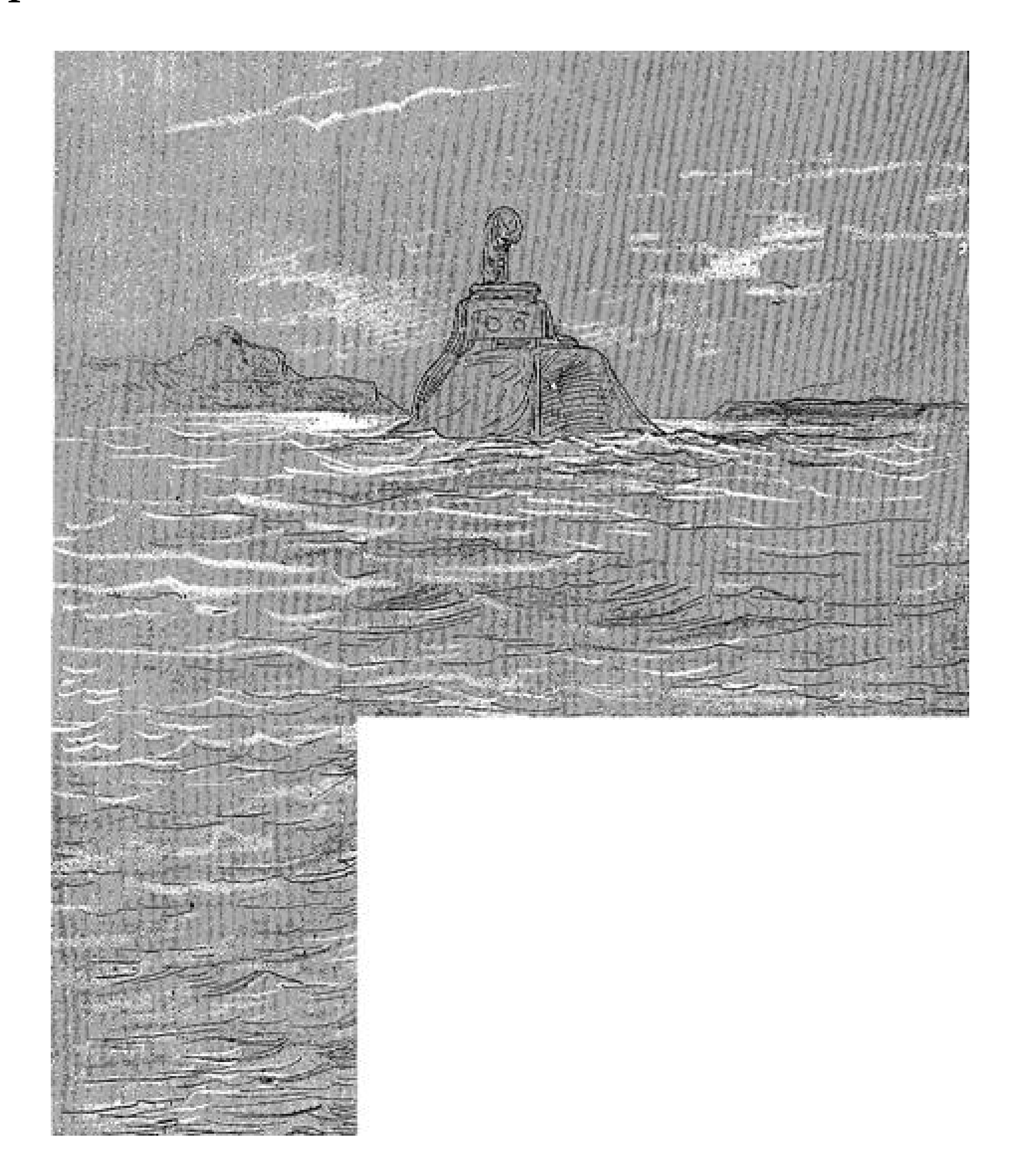
– Étant donné que mes malheurs sont également les vôtres, bougonna l'ingénieur, je trouve que tu as mauvaise grâce à railler.

– Enfin ! qu'arrive-t-il ?

– Il arrive que nous ne pouvons plus passer.

Ce fut une exclamation générale.

– Plus passer ! fit Ossipoff… ah çà ! qu'est-ce que c'est que cette plaisanterie ?



– Ce n'est pas une plaisanterie… le canal est fermé !

– Le canal !… s'écria Farenheit… de quel canal parlez-vous donc ?

– De celui où nous sommes, parbleu !

– Ça !… un canal ! exclama l'Américain en désignant de la main la nappe d'eau qui, de tous côtés, s'étendait à perte de vue.

– Mais oui, un canal… un simple canal de cinq mille kilomètres de long.

Farenheit demeurait les yeux écarquillés, la bouche grande ouverte, tellement profonde était sa stupéfaction.

Gontran, non moins étonné que lui, dissimulait son étonnement sous une apparente indifférence.

– Avouez, mon cher sir Jonathan, fit l’ingénieur en frappant amicalement sur l’épaule de l’Américain, que Suez et Panama sont des besognes d’enfant auprès de ce canal.

– Mais vous n’allez pas me faire accroire que cet océan – car je persiste à lui donner ce nom – a été creusé de main d’homme !…

– Il faut cependant bien que je vous le fasse accroire, puisque c’est la vérité… d’ailleurs, vous pourrez, avant peu, vous en convaincre par vos yeux… on est en train d’en creuser un perpendiculairement à celui-ci, et c’est la cause pour laquelle nous ne pouvons passer.

Ossipoff avait abandonné ses compagnons et était monté sur le pont, afin d’être le premier à constater, *de visu*, la vérité sur ces fameux canaux martiens, l’un des plus vastes points d’interrogation que se posent les savants du monde entier.

Pendant une heure, le vieillard, la poitrine oppressée, le cœur battant avec force, les yeux obstinément attachés sur l’espace, attendit.

Enfin, là-bas, tout là-bas, une ligne indécise apparut qui, peu à peu, devint distincte, grandit, s’allongea et finit par barrer l’horizon uniformément bleu, d’une teinte d’ocre légèrement orangée.

C'était le rivage oriental du canal où bientôt le bâtiment ne tarda pas à aborder.

– Eh bien ! demanda Farenheit, qu'allons-nous devenir maintenant ?

– Nous allons continuer le *voyage*, répondit Gontran.

– Comme ces gens-là, sans doute ? fit ironiquement l'Américain en désignant les Martiens qui s'envolaient de tous les côtés.

– Assurément non ; *pedibus cum jambis*, riposta le jeune comte qui s'amusait beaucoup de la répugnance de Farenheit à se servir de ses moyens de locomotion naturels.

Ossipoff intervint.

– Avant toutes choses, dit-il, je désire voir les travaux du canal que l'on creuse en ce moment.

– Encore un détour qui va nous allonger, grommela l'Américain.

Sans relever cette manifestation de mauvaise humeur, les Terriens se mirent en marche, sous la conduite d'Aotahâ qui voletait doucement à côté d'eux.

Tout à coup, ils aperçurent un véritable fourmillement d'êtres vivants arrachant du sol des masses formidables de terre qu'ils chargeaient dans des ballons semblables à celui qui avait été chercher les Terriens sur Phobos.

D'énormes machines fonctionnaient silencieusement, mises en action par des sortes de piles thermo-électriques, transformant en énergie électrique les rayons solaires.

Aussi loin que la vue pouvait s'étendre, on apercevait le même fourmillement occupé à creuser, dans le continent martien, une tranchée de plusieurs kilomètres de large.

– Singulière idée que de découper ainsi leur planète, grommela Farenheit.

Cependant Fricoulet écoutait avec une stupéfaction grandissant à chaque seconde, les explications que lui donnait Aotahâ, dans son laconique langage.

– Il paraît que c'est en vue d'une guerre prochaine qu'ils accomplissent ces gigantesques travaux, dit l'ingénieur en répondant à l'exclamation de l'Américain.



– Une guerre ? s'écria Ossipoff… Une guerre ! avez-vous dit ! – Quoi ! ce fléau que je considérais comme la conséquence fatale de l'état de barbarie dans lequel nous sommes encore

plongés, ce fléau terrible, hideux, abominable, existe dans ces contrées que je croyais arrivées au *summum* du progrès et de la civilisation !

Et, en proie à un découragement étrange, le vieillard laissa tomber sa tête entre ses mains.

En sa qualité d'ingénieur, Fricoulet était prodigieusement intéressé par les travaux qui s'accomplissaient devant lui, pour ainsi dire à vue d'œil, et soudain, une question qu'il formula aussitôt, se posa devant son esprit.

– Tous ces déblais, demanda-t-il au Martien, qu'en faites-vous ?

– Vous voyez ces ballons, répondit Aotahâ ; sitôt chargés, ils partent pour Phobos… Phobos faisait autrefois partie d'un de ces astéroïdes qui existaient entre Mars et Jupiter ; c'était un rocher ne mesurant pas plus d'une demi-lieue de diamètre. Lorsqu'il eût été saisi par notre attraction, on songea à l'utiliser en y établissant le dépôt des déblais causés par le creusement des canaux.

– Quelque chose comme une « décharge » des boues et immondices d'une grande ville, murmura Gontran, auquel son ami venait de traduire la réponse du Martien.

Puis, aussitôt :

– Mais, si l'on continue longtemps comme cela, la planète finira par être transportée tout entière sur son satellite.

Fricoulet se prit à rire.

– Heureusement, dit-il, que l'apogée de ces grands travaux est passée.



– Qu’en sais-tu ? demanda M. de Flammermont d’un ton narquois.

– Schiaparelli le sait pour moi, répliqua l’ingénieur,... ses études, pendant la dernière apparition de Mars, lui ont révélé que le nombre des canaux demeurait stationnaire et que…

Sa phrase fut coupée en deux par une exclamation d’Ossipoff.

– Je regrette vivement, dit le vieillard en se frottant les mains, que Fédor Sharp ne soit pas ici ! – Quand je pense qu’un jour, à l’Institut des Sciences, il nous a embêtés pendant plusieurs heures, pour nous prouver que ces canaux martiens n’étaient autre chose qu’une sorte de cadastre de cultures collectives sur un globe « arrivé à la période d’harmonie ! »

Il se tut, se frotta les mains avec énergie et ajouta :



– Quel nez il ferait s'il connaissait la destination belliqueuse de ces travaux de nature si pacifique – selon lui !

Puis, après un moment, ressaisi par ses pensées humanitaires :

– Ainsi, murmura-t-il avec amertume, on se bat encore sur Mars !

Fricoulet, auquel Aotahâ venait de fournir une longue explication, se tourna vers le vieillard.

– Ce n'est point, lui dit-il, un reste de barbarie, comme vous pourriez le croire, mais un produit fatal, inévitable, de la civilisation exagérée à laquelle est parvenu le monde sur lequel nous vivons.



– C'est du paradoxe, ou je ne m'y connais pas ! s'écria Gontran.

– Je suis assez de l’avis de M. de Flammermont, dit à son tour Farenheit.

– Avant de se prononcer, fit Ossipoff d’une voix sentencieuse, il faut connaître les faits.

Alors, répétant ce qu’avait dit leur guide, l’ingénieur raconta que la guerre, sur le monde de Mars, était une guerre nécessaire, indispensable, se faisant d’un commun accord, entre les peuples de la planète.

Plusieurs siècles auparavant, dans un congrès tenu par des délégués de toutes les nations martiennes, la suppression de la guerre avait été décidée ; un tribunal international avait été nommé, chargé de juger en dernier ressort, tous les différends qui pourraient s’élever, à l’avenir, entre les peuples frères.

Pendant une longue suite de siècles, les décisions de ce tribunal eurent force de lois, le monde de Mars vécut dans un état de paix inaltérable et porta tous ses efforts vers le perfectionnement des arts et des sciences, des sciences surtout, les seules capables de permettre à l’humanité de surprendre les secrets de la nature.

Malheureusement, grâce au progrès accompli en toutes choses, la médecine devint tellement puissante, que toutes les maladies, tous les fléaux qui exerçaient autrefois, à la surface de la planète, des ravages terribles, mais nécessaires, devinrent impuissants ; on n’avait même plus besoin de les combattre, on les prévenait : de là, un excès terrible de population.

Les continents qui avaient commencé par devenir trop petits, pour nourrir tous les habitants, finirent par avoir une surface insuffisante à les contenir même.

On créa des villes maritimes, des agglomérations aériennes ; on inventa des aliments factices en extrayant de l'air, de l'eau, des minéraux eux-mêmes, les principes nutritifs et indispensables au renouvellement des forces martiennes.

Bientôt, tous ces expédients devinrent insuffisants, et les désastres que produisait autrefois la guerre ne furent rien auprès de ceux que la famine engendra.

Alors, comme cela avait eu lieu plusieurs siècles auparavant, toutes les nations du globe martien envoyèrent à la Ville-Lumière des délégués qui, réunis en congrès, décidèrent, à l'unanimité, le rétablissement de la guerre.

Mais comme, depuis longtemps, les peuples étaient habitués à se considérer comme frères et que, d'un autre côté, la civilisation avait chassé de l'âme des souverains tous les sentiments qui les faisaient jadis s'armer les uns contre les autres, le congrès décida de réglementer la guerre.

Il fut en conséquence établi que, quatre fois par siècle, deux nations, désignées à l'avance par un aréopage international, se mesureraient l'une contre l'autre, de manière à ramener la population martienne à un chiffre en rapport avec la superficie des continents.

– Voilà pourquoi, dit Fricoulet en terminant son récit, tous les cinquante ans, après avoir, par un dénombrement, fixé le chiffre des victimes, on met, dans un champ clos destiné à cet usage, les deux nations que le sort a désignées et qui s'égorgent pour le bien de l'Humanité.

– C'est horrible ! fit Séléna.

– Je ne suis pas de votre avis, répliqua l'ingénieur ; dans ces luttes humanitaires, il n'y a ni vainqueurs, ni vaincus…

l'appât de la gloire n'y entre pour rien, mais seulement le désir de vivre, et le chiffre des victimes une fois atteint, on vit en paix, cultivant les arts et les sciences jusqu'à ce que la décision du congrès vous remette de nouveau en présence.

– Au moins, de cette façon, dit à son tour Gontran, ceux qui luttent meurent sans arrière-pensée, sans redouter de laisser leur famille et leur foyer à la merci d'un vainqueur impitoyable.

– Fort juste, grommela Farenheit… seulement, dans toute cette histoire, je n'ai point vu qu'il fût question de canal.

– Ce canal est tout simplement destiné à transporter sur le lieu de la lutte les combattants désignés par le tribunal suprême.

Un éclair brilla dans la prunelle de M. de Flammermont.

– Va-t-il donc y avoir prochainement une guerre ? demanda-t-il.

– Le mois qui vient ; à ce que m'a dit notre guide.



– Nous en serons, hein ! sir Jonathan ! s'écria le jeune comte.

– *By God !* grommela l'Américain en serrant les poings, cela me rappellera la guerre de Sécession !…

Tout en parlant, les Terriens s'étaient mis en marche dans la direction de Holion, ville importante où, au dire de leur guide, ils trouveraient un moyen de locomotion pour les transporter dans la Ville-Lumière.

– Voyez-vous, dit tout à coup Ossipoff à Gontran en lui montrant la carte qu'il tenait à la main, le canal qui nous a amenés jusqu'ici est l'*Oréus* ; à quelques degrés plus vers la gauche se trouve le *Pyriphlégéton*, et nous coupons la ligne équatoriale pour descendre vers la terre des Amazones.

– Je ne sais si nous coupons la ligne équatoriale, gronda Farenheit entre ses dents… mais ce que je sais, c'est que nous coupons à travers champs et que j'ai les jambes rompues…

On traversait alors une plaine immense, non pas verdoyante, mais couleur de rouille ; de ci, de là, se dressaient des bouquets d'arbrisseaux aux feuilles orangées, supportant des grappes de fruits roses ou d'un rouge écarlate. Les plantes, qui couvraient le sol d'un moelleux tapis, étaient toutes rougeâtres, et leurs larges feuilles s'étalaient en panaches d'une grâce merveilleuse.

– Hein ! murmura Fricoulet à l'oreille de Gontran en lui désignant cette singulière végétation… comprends-tu maintenant pourquoi l'atmosphère de Mars semble rouge aux astronomes terrestres ?

Puis, se tournant vers l'Américain qui ne cessait de geindre :

– Eh ! qu'avez-vous donc, mon cher sir Jonathan ? fit-il.

– J'ai… j'ai… que je demande une route, mes pieds n'en peuvent plus.

Fricoulet se mit à rire.

– Une route, dit-il ; nous pourrions, je crois, parcourir Mars dans tous les sens sans en trouver une seule, attendu que, pour des gens voyageant par eau et par air, le sol n'est d'aucune utilité, au point de vue de la locomotion.

– Ma foi, déclara l'Américain en s'arrêtant au bord d'un large fossé qu'il s'agissait de franchir d'un bond, dussé-je coucher à la belle étoile, je m'arrête ici.

Ossipoff regarda Séléna qui, bien que ne se plaignant pas, donnait tous les signes d'une grande fatigue.

– Demandez donc au guide, dit-il à Fricoulet, s'il y aurait inconvénient à ce que nous passions la nuit ici… nous nous remettrions en marche demain matin.

Aotahâ, auquel l'ingénieur traduisit la question du vieillard, fit entendre quelques sons gutturaux et, déployant ses ailes, s'envola dans l'espace que le crépuscule assombrissait déjà.

– Eh bien ! s'écria Farenheit, il nous abandonne ?

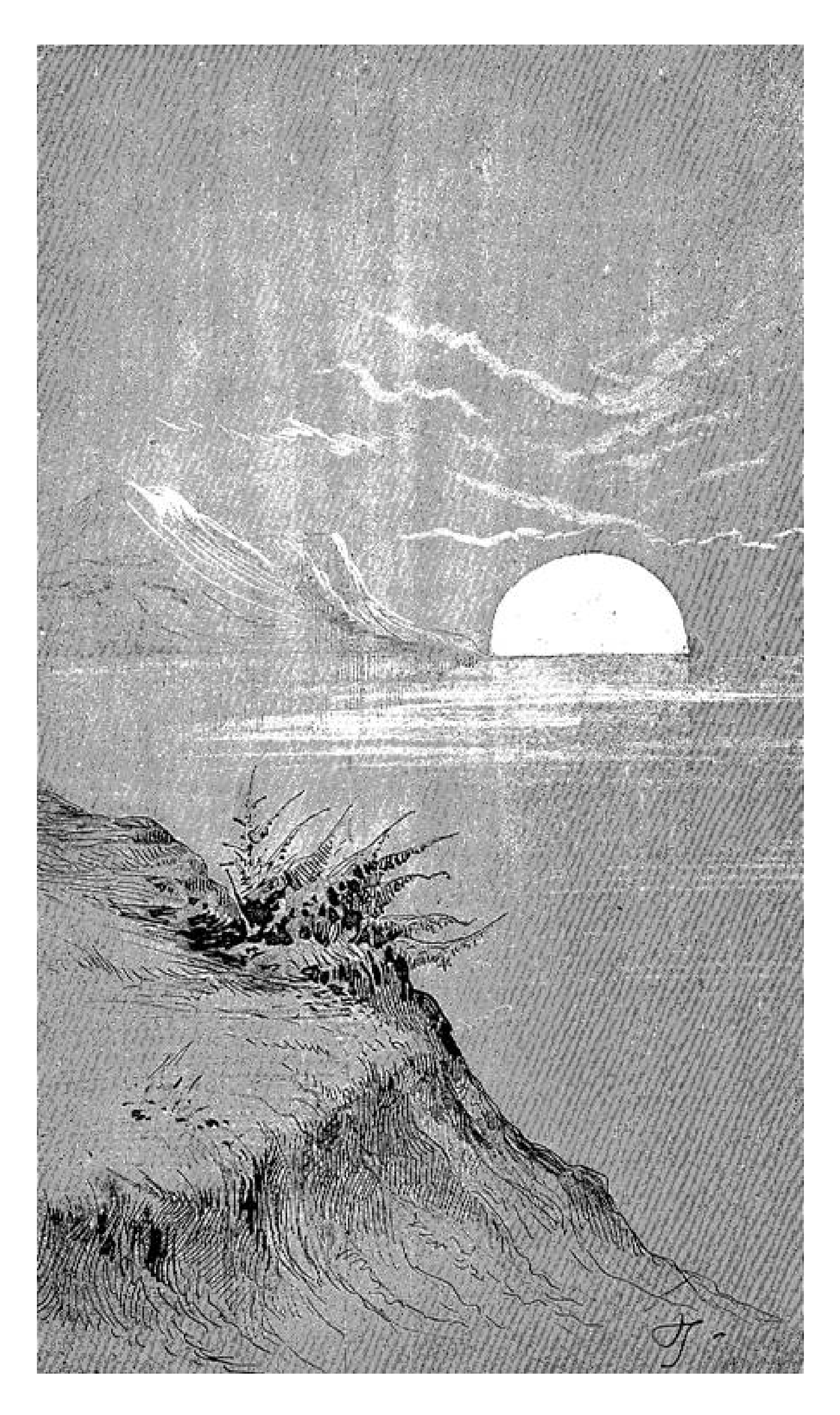
– Non, il va s'enquérir d'un moyen de locomotion et sera de retour au lever de l'aurore.



En prononçant ces mots, l'ingénieur tira de sa poche le flacon de liquide nutritif dont il s'était muni, en homme de précaution qu'il était, et, le passant à Séléna :

– Mademoiselle, dit-il, à vous l'honneur.

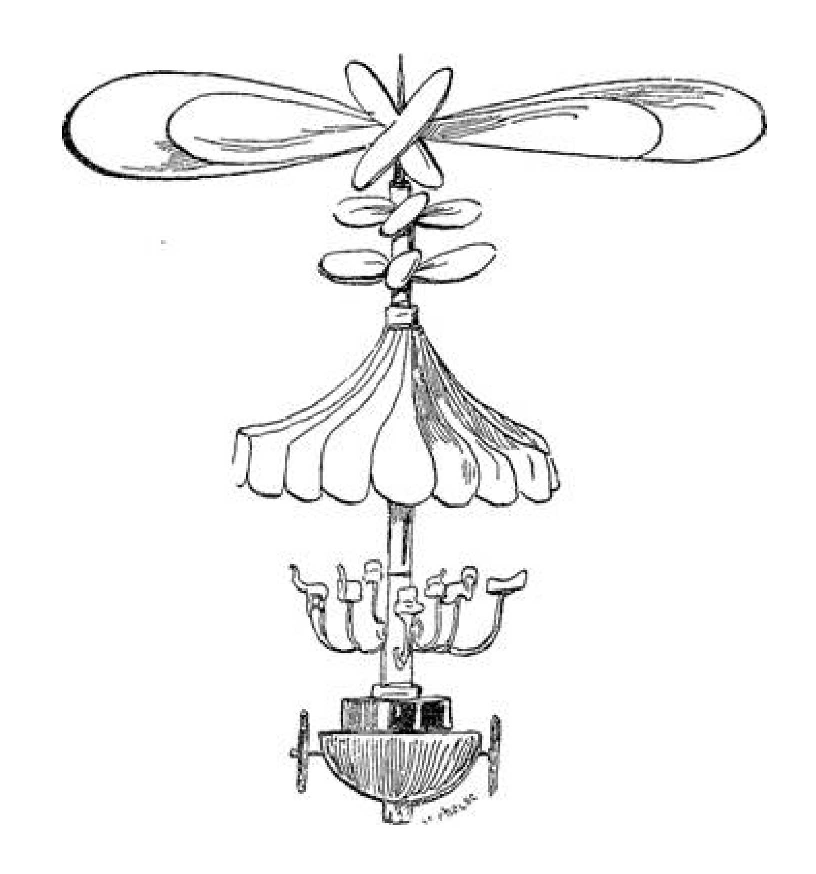




Au moment où le soleil allait disparaître à l'horizon, les voyageurs aperçurent…

CHAPITRE XVI

LA VÉRITÉ SUR LA SÉRIE : 4, 7, 10, ETC.



Les premiers rayons du soleil doraient déjà les hautes nuées martiennes, lorsque nos voyageurs s'éveillèrent.

À une dizaine de mètres au-dessus de leurs têtes, un appareil étrange était suspendu, immobile, comme s'il eût été rattaché au sol par quelque invisible lien.

C'était une sorte de mât paraissant avoir près de quinze mètres de haut et portant, à sa partie supérieure, une hélice à huit branches, dont chacune avait, pour le moins, la dimension des ailes d'un moulin à vent.

Au-dessus, sur le même prolongement, mais autour d'un axe concentrique au premier, deux petites hélices superposées, ayant quatre ailes seulement, tournaient dans un sens opposé à celui de la plus grande.

À cinquante centimètres plus bas, ces deux axes pénétraient dans un manchon sur lequel étaient fixés des arcs métalliques soutenant une espèce de tente repliée.

Au-dessous encore, supportés par des arceaux, se trouvaient dix sièges assez semblables à des selles de vélocipèdes, avec cette différence qu'ils étaient munis d'un dossier.

Enfin, la partie inférieure de l'appareil se terminait par deux cylindres contenant, sans aucun doute, les moteurs des hélices, ces moteurs devaient également actionner un arbre de couche, placé horizontalement, et à chacune des extrémités duquel était fixée une petite roue à pales gauches, servant de propulseur.



– Ou je me trompe fort, ou voilà bien un hélicoptère ! s'écria Fricoulet qui, depuis quelques instants, demeurait le nez en l'air, considérant attentivement cette étrange machine.

– Hélicoptère ! murmura Gontran… je connais cela… attends donc…

Puis, après un moment, élevant la voix afin d'être entendu d'Ossipoff :

– Eh ! parbleu ! c'est l'appareil de Ponton d'Amécourt.

Le vieux savant se retourna.

– Vous voulez dire celui de Philips.

– Pardon, répliqua le jeune comte, j'ai dit de Ponton d'Amécourt ; je me rappelle même que celui dont il m'a été donné de voir le modèle… dans je ne sais plus quelle musée… était en aluminium.

Ossipoff riposta :

– Si vous n'avez vu que le modèle… moi, j'ai vu l'appareil lui-même. Je me souviens d'avoir assisté à l'essai d'un hélicoptère à vapeur dont l'inventeur se nommait Philips ; c'était en 1845, à Varsovie…

– Allons, allons, déclara Fricoulet, je vais vous mettre d'accord ; moi aussi j'ai vu un appareil à peu près semblable à celui-ci, mais il n'était dû ni au génie inventif de Ponton d'Amécourt, ni à celui de Philips ; l'inventeur était l'Italien Forlanini.

Ce disant, l'ingénieur ploya légèrement les jarrets et s'enleva d'un bond jusqu'à l'appareil, où il prit place.

– Charmant pays ! s'écria-t-il en se penchant sur son siège… enfoncés les escaliers et les échelles !

Gontran et Ossipoff le rejoignirent aussitôt et furent bientôt suivis par Séléna, à laquelle le Martien avait galamment offert la main et qui, sans aucun effort, avait été transportée jusqu'à son siège, par son guide, les ailes déployées.

Restait Farenheit qui, les pieds rivés au sol, considérait d'un œil méfiant cet étrange véhicule.

– Eh bien ! lui cria M. de Flammermont, vous ne montez pas ?

– Ces perchoirs sont tout au plus bons pour des singes ou des perroquets, riposta l'Américain.

Le jeune comte fronça les sourcils.

– Dites donc, sir Jonathan, gronda-t-il,… il me semble que vous n'êtes guère poli… en outre, pensez-vous que les États-Unis seront plus déshonorés en votre personne que la France et la Russie ne le sont en la nôtre ?

– Au surplus, ajouta Fricoulet, chacun de nous est libre de choisir le moyen de locomotion qui lui convient… nous avons choisi l'air… vous préférez le plancher des vaches ; libre à vous… seulement, je vous conseille de jouer des jambes si vous voulez arriver en même temps que nous à la Ville-Lumière…

Sur ce, il fit un signe à Aotahâ qui, pesant sur un levier, mit l'hélicoptère en mouvement.

– Si vous êtes embarrassé pour le chemin, cria plaisamment l'ingénieur au Yankee, vous le demanderez au premier sergent de ville que vous rencontrerez…

Cette boutade provoqua un éclat de rire général qui se perdit dans l'espace, car l'appareil s'élevait rapidement.



On était déjà à trois ou quatre cents mètres du sol, lorsque l'on vit soudain Farenheit prendre son élan, filer comme une flèche et, d'un bond prodigieux, tenter de rejoindre ses compagnons.

– Le malheureux ! fit Séléna en joignant les mains, il n'arrivera jamais jusqu'à nous !

Elle avait à peine poussé cette exclamation que le Martien touchait un ressort qui immobilisa l'appareil ; tandis que lui-

même, ouvrant ses ailes, piquait – ainsi que l'on dit vulgairement – une tête dans l'élément éthéré.

Quelques secondes après, il était auprès de l'Américain que ses jarrets avaient été impuissants à lancer jusqu'à l'hélicoptère et qui, lentement redescendait vers le sol, jurant, vociférant, agitant désespérément ses bras et ses jambes.



Aotahâ le saisit par l'un des favoris et, dirigeant son vol vers l'appareil, l'eut bientôt rejoint traînant à sa remorque

Farenheit qui paraissait flotter dans l'air, ainsi qu'un bonhomme en baudruche.

– *By God !* grommela-t-il en prenant place sur un siège, entre Fricoulet et Ossipoff, j'ai cru que vous m'abandonniez…

– Je ne sais, riposta l'ingénieur, si perchés comme nous le sommes, nous vous paraissions fort malins ; mais je dois convenir sincèrement que, vu d'en haut et quoique sur la terre ferme, vous donniez une piètre idée de la dignité américaine.

Sir Jonathan grommela quelques mots dont Fricoulet ne put saisir le sens, puis tournant brusquement le dos à l'ingénieur, il s'adressa à son voisin de gauche.

– Pendant combien de temps allons-nous demeurer sur cette machine-là ? demanda-t-il.

Ossipoff transmit cette question à Fricoulet qui, lui-même la traduisit au Martien.

Celui-ci, après quelques secondes de réflexion, répondit :

– Si le vent continue à être favorable, nous arriverons vers minuit.

Le vieillard déroula sa carte et mesura les distances soigneusement.

– Peste ! pensa-t-il ; ce sera rondement marcher, car il nous reste encore près de cinq cents lieues à faire.

– Ce que je ne comprends pas, dit alors Gontran à Fricoulet, c'est pourquoi nous ne nous sommes pas arrangés de manière à venir de Phobos en droite ligne jusqu'au but de notre voyage ; en atterrissant comme nous l'avons fait, nous nous

sommes imposé, bien gratuitement ce me semble, une étape de dix-huit cents lieues.

L'ingénieur jeta un coup d'œil du côté d'Ossipoff ; le vieillard était tellement absorbé dans l'étude de sa carte qu'il n'avait point entendu un seul mot de l'observation de son futur gendre.

Baissant néanmoins la voix, par prudence, il répondit :

– Si tu réfléchissais un instant, avant de parler, tu te rendrais compte immédiatement qu'il était impossible, par suite du mouvement de Phobos autour de la planète, d'atterrir autre part.

– Ah ! fit Gontran.

Ce ah ! avait une intonation telle qu'il était facile de comprendre que les paroles de l'ingénieur n'avaient, pour le jeune comte, qu'un sens assez obscur.

– Pendant notre trajet, Mars a tourné sur son axe, si bien que le point visé s'est éloigné… Pour arriver directement sur la Ville-Lumière, il eut fallu calculer la rapidité de rotation de la planète et la vitesse de notre ballon et diriger notre course trois ou quatre cents kilomètres avant l'endroit où nous voulions arriver.

Gontran secoua les épaules.

– Peuh ! fit-il,… je connais cela,… c'est l'A B C du manuel du parfait chasseur ;… quand on tire la perdrix, il faut la viser en tête, pour atteindre l'aile ou la cuisse.

– C’est cela même,… or le plus pressé, n’est-ce pas, était de vous sauver… sans compter que par ce voyage à vol d’oiseau, tu peux te rendre compte de l’aréographie.

– Oh ! répondit M. de Flammermont, les *Continents célestes* me suffisaient…

Et désignant de la main le panorama immense qui se déroulait au-dessous de l’appareil avec une rapidité vertigineuse :

– C’est toujours la même chose, dit-il ; le paysage est d’une uniformité désespérante.

– Absolument comme sur la Lune, dit à son tour Farenheit, seulement là-bas, c’étaient des volcans, ici ce sont des canaux.

– Cet animal-là n’est jamais content, bougonna l’ingénieur.

L’Américain riposta :

– *By God !* je voudrais vous voir à ma place… Qu’est-ce que je fais ici, moi ? rien, absolument rien… Croyez-vous qu’au lieu de traîner mes guêtres à travers les mondes célestes, en votre compagnie, je ne serais pas mieux à New-York…

– Eh ! qu’y feriez-vous donc, à New-York ? demanda Fricoulet ; croyez-vous que les États-Unis marcheront moins droit dans la voie du progrès parce qu’un de leurs citoyens leur manque ?

– Non, sans doute,… mais mes actionnaires, que diront-ils, lorsqu’à leur assemblée générale du mois de juin, ils ne me verront pas à mon poste… et puis, les élections de l’*excentric Club* ont lieu en juillet… où serai-je en juillet ? ah ! *by God !… by God !…*

Et l’Américain se tut, les poings fermés, les lèvres serrées dans une colère impuissante…



– Monsieur Fricoulet, dit alors Séléna qui accoudée sur le dossier de sa sellette observait, avec une curiosité intense, le paysage qui s’étendait à ses pieds, tous ces *canaux*, comme vous appelez ces mers qui sillonnent en tous sens la planète, sont-ils connus des astronomes terrestres ?

L’ingénieur eut un sourire énigmatique.

– Votre question, mademoiselle, répondit-il, prouve que vous connaissez peu et mal nos savants,… oui, tous ces canaux sont connus, catalogués, baptisés… ils ont même, sur un grand nombre de chrétiens, cet avantage d’avoir été baptisés plusieurs fois.

– Comment cela ?

– Par cette raison toute simple, c'est qu'il est fatalement arrivé que le même canal a été découvert en même temps par des astronomes de différentes nationalités, lesquels se sont empressés de lui donner un nom en rapport, soit avec leur amour-propre personnel ou national, soit avec leur propre imagination.

– Comment fait-on pour s'y reconnaître, en ce cas ? demanda ingénument la jeune fille.

– On ne s'y reconnaît pas, mademoiselle, répliqua l'Américain avec une gravité comique.

– Sir Jonathan va trop loin, déclara Fricoulet ; mais il est certain que l'empressement mis par certains astronomes à baptiser leurs découvertes ne contribue pas peu à rendre obscures pour le *vulgum pecus* les cartes sidérales.

Durant toute la journée, l'hélicoptère courut du nord au sud, suivant une ligne à peu près rigoureusement parallèle au tracé de l'*Oréus*, planant tantôt au-dessus de campagnes rougeoyantes, émaillées de ci de là de taches grisâtres que Aotahâ déclarait être des villes et des villages, tantôt au-dessus de filets argentés, miroitant sous les rayons du soleil, qui s'enfuyaient de droite et de gauche et qui n'étaient autre que des canaux coupant perpendiculairement l'*Oréus*.

La caractéristique du paysage, comme le nota d'ailleurs Fricoulet sur son carnet d'observations, était une platitude désespérante de monotonie ; pas la moindre montagne, pas même la plus petite colline ; partout des terres basses, émergeant à peine des flots qui les baignaient.

Comme Séléna s'étonnait, l'ingénieur expliqua ce manque de relief dans la topographie par l'usure résultant du frottement de la surface martienne contre les molécules composant l'atmosphère ambiante.

Vers six heures du soir, au moment où le Soleil allait disparaître à l'horizon, les voyageurs aperçurent au-dessous d'eux et s'étendant à perte de vue une immense nappe liquide dans laquelle se réfléchissaient les derniers rayons de l'astre du jour.

– Voilà le *Trivium Charontis*, déclara Ossipoff qui suivait, sur sa carte, la marche de l'appareil. C'est une sorte de lac ou plutôt de Méditerranée dans lequel se déversent plusieurs canaux découverts par Schiaparelli, parmi lesquels l'*Oréus*, le *Laestrygons*, le *Cerberus*, le *Styx*, le *Hadès*, l'*Erebus*…

En quelques instants, l'hélicoptère se fut engagé sur cet océan et les côtes du continent disparurent aux yeux des Terriens.

Tout à coup, sans transition aucune, ainsi que cela se produit dans nos régions équatoriales, la nuit succéda au jour et nos voyageurs se trouvèrent enveloppés d'une ombre vague dans laquelle la surface de la planète se noya, indécise et confuse.

Le soleil venait de disparaître au-dessous de l'horizon, après avoir, durant quelques secondes, empourpré l'atmosphère de ses derniers rayons ; mais aussitôt, précisément à l'endroit où il venait de s'enfoncer dans l'espace, un astre se leva, brillant d'une clarté douce qui jetait sur le paysage une mélancolie singulière.

– La Lune ! s'écria Gontran.

Ossipoff fit un tel bond que, sans Fricoulet qui l’avait saisi par le bras, il abandonnait sa sellette.

– Vous dites ! exclama le vieillard d’une voix étranglée.

Cette attitude stupéfaite et indignée de son futur beau-père d’une part, et surtout un coup de pied envoyé par l’ingénieur en guise d’avertissement, prévinrent le jeune comte de l’hérésie qu’il venait de commettre.

– Eh oui ! fit-il avec un sang-froid merveilleux, la lune de Mars ou plutôt l’une de ses Lunes,… n’est-ce point le rôle que joue Phobos ?

Ossipoff inclina la tête affirmativement.

– À la bonne heure,… murmura-t-il, j’avais cru…

– Qu’aviez-vous donc cru ? demanda M. de Flammermont, en affectant une raideur un peu hautaine.

– Rien, rien, s’empressa de répondre le savant,… l’expression dont vous vous étiez servi m’avait fait croire,… mais c’était un lapsus…

Fricoulet riait sous cape, tellement était amusant l’embarras du bon savant.

Heureusement qu’une exclamation de Farenheit vint mettre un terme à cette situation difficile.

– Une autre lune ! s’écria-t-il en étendant la main vers l’est.

– Eh bien ! riposta Gontran, quoi d’étonnant à cela ?… c’est Deimos.

– Mais cette lune là ne va pas dans le même sens que l’autre…



– Vous le voyez bien…

– Elles doivent se rencontrer, en ce cas ?

– C’est fatal.

– Qu’arrivera-t-il alors ?

– Une éclipse, tout simplement, répondit Fricoulet, éclipse partielle ou totale, suivant la position dans le ciel des deux satellites,… c’est encore là une originalité de ce monde… et vous avouerez que cela vaut bien le voyage.

Trois heures durant, l'appareil sillonna les airs, sous la douce clarté de Phobos et de Deimos qui, ce soir-là, ne donnèrent pas aux Terriens le spectacle d'une éclipse.

Enfin, au loin, perçant le brouillard léger qui flottait à la surface du sol, un faisceau de lumière parvint jusqu'aux voyageurs et, en quelques instants, ils planèrent à huit cents mètres au-dessus de la *Ville-Lumière*, capitale intellectuelle de Mars.

Vu de cette hauteur, le spectacle était féerique, rappelant à chacun des Terriens la capitale de sa propre patrie : Gontran et Fricoulet déclaraient reconnaître le quartier de l'Opéra, tout étincelant de ses mille lumières et son animation extraordinaire ; pour Séléna et son père, c'était la Perspective-Newsky dont l'image brillante s'étendait à leurs pieds ; quant à Farenheit, il avait proclamé tout de suite que, de la nacelle d'un ballon, New-York devait certainement avoir cet aspect, avec ses avenues rectilignes et brillamment éclairées.

Mais ce qui donnait à la *Ville-Lumière* un aspect étrange, fantastique, c'étaient moins ces milliers de lumières qui découpaient, dans l'ombre de la nuit, la carcasse même de la cité, avec ses rues et ses monuments, que surtout des centaines d'étincelles qui sillonnaient l'espace dans tous les sens, semblables à des myriades de feux follets voltigeant à la surface du sol.

– Oh ! oh ! fit M. de Flammermont d'un ton goguenard, messieurs les Martiens se rendent à leurs plaisirs.

– Ou à leurs affaires ! reprit Farenheit.

– La nuit n'est généralement pas le moment que l'on choisit pour faire des affaires, reprit le jeune comte.

– *The business ! !* répliqua sentencieusement l'Américain.

Et se tournant vers Fricoulet.

– Ne m'avez-vous point dit, hier même, que ces gens-là, plus que nous encore, se conformaient à la devise : *Time is money !*

– Assurément ! mais je ne vous ai point dit que ce temps, si précieux pour eux, ils le consacrassent aux affaires…

Sir Jonathan ouvrit des yeux énormes.

– À quoi donc, en ce cas, peuvent-ils employer leur temps ?

– Je vous l'ai dit : les Martiens, doués par la nature d'une somme considérable de curiosité, consacrent leur vie à satisfaire cette curiosité… tout, pour eux est problème… et chaque fois qu'ils sont arrivés à en résoudre un, – si petit fût-il – ils sont persuadés d'avoir fait un pas vers l'absolue perfection,… aussi tous leurs efforts sont-ils dirigés vers la science,… la seule clé qui puisse leur ouvrir la porte de l'éternel mystère.

– Alors, dit Gontran, tu es persuadé que tous ces individus ne sont point à leurs plaisirs ?

– Vous croyez qu'ils ne courent point à leurs affaires ? poursuivit Farenheit.

L'ingénieur secoua la tête en souriant :

– Vous avez raison tous les deux quant à l'expression même ; mais vous avez tort quant au sens que vous lui donnez,… j'entends, moi, par affaires, l'emploi du temps… eh bien ! quand on emploie son temps suivant son goût et ses aptitudes, n'éprouve-t-on pas un véritable plaisir ?



En ce moment, Aotahâ poussa une exclamation gutturale, désignant de la main, au centre même de la ville, une masse toute étincelante de lumières.

– Qu'est-ce que cela ? demanda l'ingénieur.

La réponse du Martien provoqua chez lui une vive surprise.

– Qu'y a-t-il ? demanda Ossipoff.

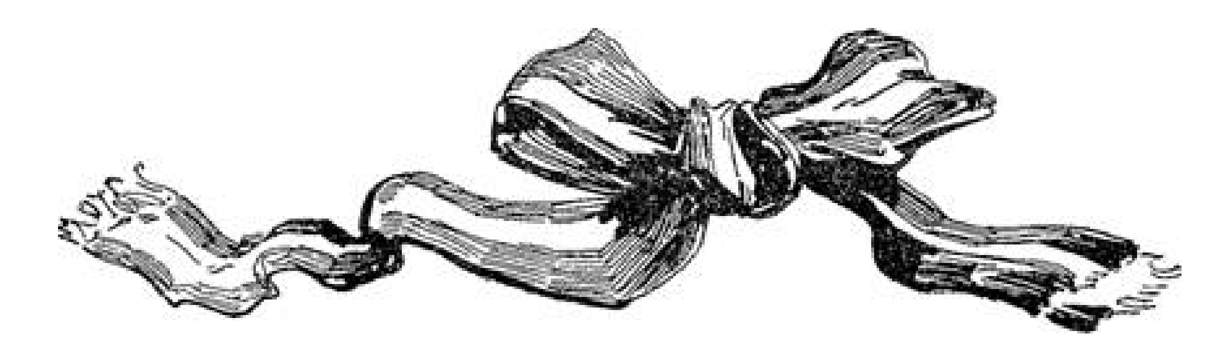
– Si j'ai bien compris, ce monument illuminé serait à la fois une sorte d'Institut et de Palais de gouvernement.

– Quoi ! fit Gontran, la politique et la science logent sous le même toit ?

– Par la simple raison qu'elles ne sont qu'une seule et même personne… ou plutôt que la première est absorbée par la seconde… dans un monde aussi avancé en civilisation que celui-ci, la race spéciale appelée sur terre, homme politique, a disparu depuis de longs siècles… elle a dû certainement exister, mais à une époque pour ainsi dire préhistorique, correspondant peut-être à la nôtre actuelle.

– Ah ! les heureuses nations ! soupira comiquement M. de Flammermont.

– Heureuses parce qu'elles sont pratiques ; et puis, c'est toujours la conséquence de leur *Time is money*. Le temps, à leurs yeux, a une trop grande valeur pour qu'ils le gaspillent à la politique,… en outre, chez nous, la politique cache toujours un intérêt personnel, et ces gens-là ont l'esprit trop vaste, le cœur trop grand pour que de semblables petitesses y puissent trouver place.



– Ah ! s'écria Gontran, n'était mon amour pour Séléna qui me fait souhaiter ardemment de revoir la Terre, puisque là seulement j'y dois trouver l'écharpe municipale, indispensable à mon bonheur, je planterais ma tente ici,… car un pays où l'on ne parle pas politique et surtout où la politique n'existe pas, un pays comme celui-là est le Paradis !

Pendant cette conversation, l'appareil quittant les hauteurs auxquelles il planait, était descendu insensiblement jusqu'à une centaine de mètres au-dessus de la ville.

Aotahâ prononça quelques monosyllabes que Fricoulet comprit sans doute, car il se leva et prit la place du Martien qui venait de déployer ses ailes et de quitter l'appareil.

– Où donc va-t-il ? demandèrent les Terriens.

– Il va prévenir les autorités de notre arrivée, répondit l'ingénieur,… dans quelques instants, il va être de retour.

Bientôt, en effet, un bruit d'ailes qui fendaient l'espace se fit entendre et Aotahâ les rejoignait.

Sans mot dire, il saisit le levier conducteur et l'hélicoptère se dirigea sur le monument désigné par Fricoulet comme étant l'Institut ; une fois là, la grande hélice supérieure s'immobilisa et, soutenue seulement par les deux plus petites, l'appareil tomba perpendiculairement, comme la balle d'un fil à plomb.

Puis les voyageurs traversèrent une zone étincelante, tellement étincelante que, sous l'impression de la douleur, ils fermèrent les yeux, et sans qu'ils pussent immédiatement se rendre compte du pourquoi, ils entendirent bruire à leurs oreilles un indescriptible tumulte.

Soudain, un choc léger les fit tressauter sur leurs sièges, ils entr'ouvrirent les paupières.

L'appareil, immobile maintenant, était suspendu par sa grande hélice à la voûte d'une vaste salle, voûte transparente car, au travers, on apercevait les cieux étoilés, mais, en même temps, cette voûte réfléchissait, comme un miroir, les milliers de lumières qui étincelaient de toutes parts.

Au-dessous d'eux, une foule grouillante et gesticulante les considérait avec étonnement, poussant de brèves interjections et agitant les ailes dans des battements précipités.

– Fichtre ! grommela Fricoulet, il me semble que nous faisons un certain effet.

– Oui, l'effet d'un lustre dans un théâtre, riposta l'Américain d'une voix rogue.

– C'est ma foi vrai ! dit à son tour Gontran... il est seulement regrettable que nous ne soyons pas incandescents... nous ressemblerions à un faisceau de lumières Jablochkoff.

Mickhaïl Ossipoff se rengorgeait, persuadé que toute cette multitude était réunie pour l'acclamer, lui et ses compagnons...

– Ce que c'est que la gloire, chuchota-t-il à l'oreille de M. de Flammermont.

Celui-ci eut un haussement d'épaules imperceptible...

– Ne vous illusionnez-vous pas, mon cher monsieur, répliqua-t-il... Si ce que Fricoulet nous a dit de ces gens-là est exact, nous ne devons être pour eux que de bien petits enfants... à côté de ces penseurs qui ont arraché à la nature une si grande partie de ses secrets, nous en sommes à peine, nous, à l'alphabet scientifique...

– Voilà qui est parlé, mon brave Gontran, exclama l'ingénieur... et tu as d'autant plus raison que l'on ne nous attendait pas ; tous ces gens-là sont des délégués scientifiques des différents districts de l'Équateur, venus pour assister à d'intéressantes communications concernant la prochaine guerre...

Aotahâ toucha Fricoulet du doigt pour lui imposer silence ; puis il s'élança sur une haute colonne surmontée d'une sorte de plate-forme où il replia ses ailes ; une fois là, il prononça quelques sons gutturaux qui parurent faire, sur l'assemblée, une profonde impression, et rejoignit les voyageurs.

– Que dit-il donc ? demanda Séléna.

– Il fait son métier de *barnum* ; il nous présente aux Martiens comme dans les cirques de Paris, on présente au public quelque monstre difforme ou quelque habitant de contrées inconnues… pour lui, d'ailleurs, nous sommes parfaitement laids et représentons l'espèce intelligente de l'Univers sous une forme fort arriérée…

– Mais qu'a-t-il donc dit en terminant qui a paru exciter l'hilarité des auditeurs ?

– Faisant allusion à nos membres inférieurs grâce auxquels nous nous traînions, a-t-il dit, si disgracieusement, il a déclaré que bien des canaux seraient creusés à la surface de leur monde, avant qu'il nous soit poussé des ailes.

– Des ailes !… des ailes !… grommela Farenheit… se considèrent-ils donc comme le summum de la perfection ?… ils me font l'effet d'énormes volatiles…

L'indignation de l'Américain amusa beaucoup les voyageurs qui partirent d'un grand éclat de rire.

Leur hilarité fut couverte par un brouhaha inimaginable qui accueillit l'apparition, sur la colonne qui jouait le rôle de tribune, d'un Martien auquel son vol appesanti et son duvet tout blanc donnaient l'aspect d'un vieillard.

Fricoulet, prévenu par son guide que c'était, en effet, l'un des plus vieux et des plus renommés savants de l'Équateur, s'apprêta à écouter attentivement.



Bientôt, ses compagnons le virent sourire avec pitié.

– Parbleu ! murmura-t-il, voilà une idée assez saugrenue et qui, en tout cas, ne doit pas être fort meurtrière… des canons chargés d'air !…

– En effet, riposta Gontran, comme engins de guerre cela me paraît assez platonique.

– Plus platonique, à coup sûr, que de bonnes pièces de vingt-quatre chargées de bons boulets de vingt-quatre kilogs…, grommela Farenheit.

Fricoulet lui posa la main sur le bras.

– Ça, par exemple, non, répondit-il… ce serait encore moins meurtrier que les canons à air dont parle cet individu.

– Pourquoi cela ?

– Parce qu’en raison de leur peu de pesanteur, vos bons boulets de cinq cents kilogs ne retomberaient jamais et s’enfuiraient pour toujours dans le ciel… à moins qu’une partie des combattants n’aille prendre position soit sur Deimos, soit sur Phobos, et encore…

L’attention des Terriens fut ramenée vers l’orateur dont le discours paraissait faire, sur l’Assemblée, un effet diamétralement opposé à celui qu’il en attendait.

En vain il gesticulait, tenant à la main un tube de verre mesurant près de cinquante centimètres de long sur vingt centimètres de diamètre, en vain il poussait des exclamations qui, par moments, atteignaient l’intensité de cris véritables, l’efficacité du système qu’il proposait ne semblait rien moins que prouvée.

Alors, on le vit soudain braquer son tube sur le point de la salle où l’opposition était la plus acharnée et, sans mot dire, il lança dans le tube un jet enflammé.

Cette démonstration fut concluante ; comme par enchantement, tous ceux qui se trouvaient dans cette direction furent renversés, culbutés ainsi que des capucins de cartes.

Ce fut, pendant quelques instants, une confusion indescriptible, un concert de cris, de gémissements, de volettements effarés ; dans ce mélange soudain d'individus, les familles disloquées, brouillées, confondues, cherchaient à se reconnaître. Et au fur et à mesure que les maris avaient retrouvé leurs femmes, les pères leurs enfants et les enfants leurs mères, les ailes s'ouvraient et l'on s'enfuyait par les baies ouvertes dont la salle était percée.

Les autres assistants, convaincus par cet exemple frappant, firent entendre un petit clappement de langue en guise d'applaudissement, puis se retirèrent lentement.

Alors, l'obscurité se fit, et les Terriens, accablés de fatigue, s'endormirent d'un profond sommeil sur leur appareil…

Le premier, Fricoulet fut éveillé.

Déjà, le soleil pénétrait de toutes parts dans la salle immense que Farenheit remplissait, à lui seul, du bruit formidable de ses ronflements.

Sitôt l'œil ouvert, l'ingénieur pensa à se rendre compte du pays dans lequel il se trouvait, aussi courut-il à l'une des ouvertures par lesquelles il avait vu, la veille, s'envoler la foule des Martiens.

Il poussa un cri de surprise qui réveilla ses compagnons et les fit accourir auprès de lui.

– Mais, c'est Venise ! s'exclama Séléna.

Les rues, en effet, au lieu d'être faites du sol même, étaient liquides, et les maisons se reflétaient dans l'eau.

– Comment font-ils pour marcher ? demanda Farenheit.

– Comme on fait à Venise, parbleu ! riposta Gontran… on va en bateau.

– Peine inutile… leurs ailes suffisent.

– C’est vrai… j’oublie toujours que ces gens-là ont la propriété de voler. Mais cela doit singulièrement modifier leur architecture.

– Pas besoin d’escaliers, en effet.

M. de Flammermont croisa les mains dans un geste comique.

– Ah ! les heureuses gens ! soupira-t-il.

– En quoi les trouves-tu si heureux que cela ?

– En ce qu’ils ne connaissent pas l’un des plus grands fléaux inventés par notre civilisation… le concierge !… les maisons n’ayant pas de porte, il n’est aucunement besoin de quelqu’un pour les garder… les locataires entrent, sortent, reçoivent, sans être obligés de passer sous les yeux de cet Argus-Cerbère… Ah ! les heureuses gens !

Fricoulet qui, tout en aimant son ami, ne négligeait cependant aucune occasion de le tourmenter, lui murmura à l’oreille :

– Malheureusement, si les Martiens ignorent le cordon du concierge, ils ignorent également l’écharpe tricolore du maire…

Le visage souriant du jeune comte se rembrunit aussitôt.



Aotahâ survint au même moment.

– Un monde aussi avancé que celui-ci dans le progrès et dans la civilisation doit avoir de merveilleux instruments télescopiques ?

Ces paroles, prononcées par Ossipoff, s’adressaient à Fricoulet.

– Sans nul doute, répondit celui-ci.

Et il transmit immédiatement au Martien la réflexion du vieillard.

Aotahâ désigna l’énorme colonne du haut de laquelle l’inventeur martien avait fait, la veille, l’expérience de son canon à air, et les Terriens remarquèrent, à leur grande stupéfaction,

que cette colonne, longue de quatre-vingts mètres et mesurant près de trois mètres de diamètre, n'était autre chose qu'un gigantesque équatorial.

Ossipoff poussa un cri de joie et d'admiration ; en un bond, il fut près de l'instrument.

– Que voulez-vous observer avec une semblable lumière ? demanda Fricoulet.

– Je veux résoudre l'un des plus intéressants problèmes de l'astronomie moderne, répliqua le vieillard… d'ici, et avec un équatorial aussi puissant, l'on doit pouvoir soulever le voile qui enveloppe les *Petites Planètes*.

Et se frottant les mains d'un air ravi, il ajouta :

– Hein ! Gontran… les petites planètes ?…

Le jeune homme chercha le regard de Fricoulet ; celui-ci riait sous cape.

– Ah ! oui, les petites planètes… répéta Gontran… quel régal magnifique !

Et de nouveau, il implora le secours de l'ingénieur.

Celui-ci, pendant qu'Ossipoff manœuvrait l'équatorial pour le braquer dans la direction voulue, se pencha vers le comte.

– Observation *petites planètes* impossible en ce moment, chuchota-t-il.

Gontran répéta aussitôt :

– Mais, cher monsieur, vous ne pouvez vous livrer, à présent, à aucune étude à ce sujet.

Le savant se redressa.

– Et pourquoi donc ? demanda-t-il.

Gontran regarda Fricoulet qui lui montra le soleil dont les rayons dorés irradiaient l'espace.

– Mais tout simplement parce qu'il fait jour, répondit le jeune homme en affectant un ton légèrement railleur.

Ossipoff se frappa le front.

– C'est, ma foi, vrai ! répliqua-t-il… il y a des moments, ma parole, où je n'ai pas la tête à moi.

Puis il ajouta :

– Eh bien ! j'attendrai cette nuit… Dieu merci ! les sujets d'observation ne manquent pas.

Et, avec un bonheur d'autant plus ineffable qu'il n'en avait joui depuis longtemps, il colla son œil à l'objectif de l'équatorial.

Quand il vit le vieillard parti dans l'espace à la suite de son rayon visuel, Gontran tira Fricoulet à l'écart.

– De grâce, implora-t-il, parle-moi des *petites planètes*… qu'est-ce que c'est encore que cela ?

Et se prenant la tête à deux mains :

– Jamais, gémit-il, ma cervelle ne sera assez forte pour résister à tout le travail que je lui impose.



– Cela la change, répliqua plaisamment l'ingénieur.

– Trop…

– Eh bien ! renonce à tes projets de mariage… et redeviens le Gontran d'autrefois.

Le jeune comte eut un geste plein d'énergie.

– Cela ! jamais… je préfère avaler les planètes, petites et géantes, après avoir dévoré les moyennes, dussé-je mourir d'indigestion.

– En ce cas, dit en riant Fricoulet, prépare ton estomac… la gaveuse astronomique va fonctionner…

– Je t'écoute… parle.



L’ingénieur tira de sa poche son inévitable carnet qu’il tendit à son ami en disant :

– Écris les nombres suivants : 0, 3, 6, 12, 24, 48, 96.

– C’est fait, et à présent ?

– À présent, que remarques-tu ?…

Les yeux du jeune homme s’arrondirent à cette question, et sa langue demeura muette.

Séléna, qui était venue le rejoindre et qui regardait par dessus son épaule, murmura :

– Que chaque nombre est le double de celui qui le précède, est-ce cela, monsieur Fricoulet ?

– Mademoiselle, répondit l’ingénieur, j’ai rarement vu une personne de votre sexe douée d’un sens d’observation aussi intense que le vôtre.

La jeune fille rougit.



– Ce n'est pas bien difficile, balbutia-t-elle, et si M. Gontran voulait se donner la peine de faire attention…

– Maintenant, poursuivit Fricoulet, à chacun de ces nombres ajoute 4.

Gontran sursauta.

– Mais ce n'est pas de l'astronomie cela, c'est un de ces petits jeux de société auxquels, dans les familles bourgeoises, on consacre les soirées dites : soirées en long… et où l'on…

Un formidable bâillement interrompit sa phrase.

– Allons, dit Fricoulet, as-tu ajouté 4 ?

– Oui, voilà qui est fait, et maintenant j'ai : 4, 7, 10, 16, 28, 52, 100.

– C'est très bien… maintenant, sais-tu ce que représente, à peu près, chacun de ces nouveaux nombres ?

– Mais, tu nous poses des questions abracadabrantes… ces nombres-là peuvent représenter un tas de choses… cela dépend desquelles on parle…

– Je ne sache pas que nous parlions, en ce moment, d'autre chose que d'astronomie… eh bien ! puisque tu ne le sais pas, je vais te le dire : chacun de ces nombres représente la distance moyenne d'une ancienne planète au Soleil… écris ceci : Mercure, 3,9 – Vénus, 7,2 – La Terre, 10 – Mars, 15 – Jupiter, 52 – Saturne, 95.

– En effet, observa Gontran, à peu de chose près, c'est identique…

– Mais en comparant ces nouveaux nombres avec les premiers, tu ne remarques rien ?…

Le jeune homme se tut quelques instants :

– Ma foi, non, dit-il ; je ne remarque rien.

– Et le nombre 28 ?…

– Tiens ! c'est vrai… il ne correspond à aucune planète.

– C'est précisément cette lacune que Kepler avait signalée dans ses recherches sur les *Harmonies du Monde* et dont, plus tard, Titius et Bode devaient confirmer l'existence… d'ailleurs,

lorsqu'en 1781, Herschell découvrit Uranus, elle se plaça à la distance 196 qui continue la série…

M. de Flammermont l'écoutait parler, sans paraître comprendre grand chose à son explication…

– Alors, fit-il, ce nombre 28…

– Est celui qui représente la distance à laquelle, entre Mars et Jupiter, devait se trouver un autre monde qui, jusqu'alors, avait échappé à l'observation humaine…

– C'est singulier… je n'ai rien vu de semblable dans les *Continents célestes*, murmura M. de Flammermont.

– Ta mémoire te sert mal ;… il y est question des petites planètes…

– En effet… j'ai vu un chapitre portant ce titre-là… mais j'ai jugé cela de peu d'importance et j'ai passé à Jupiter.

– Eh bien ! tu as eu tort… car ce sont précisément ces petites planètes que représente le nombre 28.

– Les petites planètes ! répéta le jeune homme, combien donc y en a-t-il ?

Fricoulet allongea les lèvres dans une moue dubitative :

– Peuh ! fit-il, quelque chose comme 224, je crois… mais on en découvre tous les jours…

Gontran eut un mouvement d'effroi.

– Tu ne t'imagines pas, grommela-t-il, que je vais me fourrer dans la tête les noms de ces 224 planètes.

– Mais il n'y a pas que leurs noms ; il y a aussi leurs coordonnées ; c'est-à-dire leur diamètre, leur surface, leur densité, l'orbite décrite par elles autour du Soleil, avec leur aphélie, leur périhélie, etc.

– Et il y a un *et cœtera* ! gémit Gontran… non, vois-tu, j'en deviendrai fou !

Et il tendit à Fricoulet le carnet qu'il lui avait prêté.

– Cependant, insista l'ingénieur, la prudence exige que tu ne te laisses pas prendre au dépourvu par les questions que M. Ossipoff ne manquera certainement pas de t'adresser ce soir.

Gontran prit un air résigné.



– Allons, va, bourreau… murmura-t-il, assassine-moi avec tes deux cent vingt-quatre planètes… pour peu que chacune d'elles soit seulement aussi grosse que la Terre… tu as de quoi m'assommer.

– Eh bien ! regarde comme j'ai eu raison d'insister, répliqua l'ingénieur, tu viens de commettre là une hérésie

formidable ; d'après la théorie générale du système planétaire, la masse totale de ces deux cent vingt-quatre planètes ne peut dépasser le tiers de la masse terrestre…

– Pourquoi cela ?

– Te répondre m'allongerait inutilement… qu'il te suffise de savoir que cela est… plus tard, quand j'aurai un moment, je t'expliquerai…

– Explique-moi donc alors comment cette zone sidérale a été considérée si longtemps comme déserte ?

– À cause de l'infinie petitesse de ces astéroïdes, dont les plus importants ont cinq cents kilomètres de diamètre, au maximum, et qui nous apparaissait sous la forme d'étoiles de onzième grandeur… et puis, tu as dû remarquer qu'il y a beaucoup plus de chance de trouver une chose que l'on sait exister, que celle après laquelle on court, à tâtons, sans indications précises, sans certitude.

– C'est la vérité !

– Eh bien ! du jour ou le nombre 28 fut déclaré par Titius comme n'ayant aucune représentation céleste, il se forma une association de vingt-quatre astronomes pour fouiller l'espace et trouver ce monde qui se dérobait ainsi à la curiosité humaine.

– Et qu'ont-ils trouvé ?

– Eux, rien du tout ; mais un astronome de Palerme, qui observait les petites étoiles du Taureau, découvrit par hasard, précisément à cette distance de 28, un monde nouveau qu'il baptisa du nom de *Cérès*.

– Par hasard ! s’écria Gontran… c’était bien la peine de constituer une société de vingt-quatre savants ?

– Plusieurs des plus grandes découvertes dont l’humanité s’enorgueillit sont dues au hasard, mon cher Gontran, dit Mickhaïl Ossipoff qui était venu rejoindre ses compagnons.



Le jeune comte tressaillit et, se penchant vers Fricoulet :

– Ne m’abandonne pas surtout, lui souffla-t-il à l’oreille.

– Du reste, poursuivit le vieillard, si la première fut découverte fortuitement, il n’en a pas été de même pour les suivantes qui, toutes, sont dues à des études persévérantes, à des recherches opiniâtres.

– Il y a, dit à son tour Fricoulet, des astronomes qui se sont fait pour ainsi dire une spécialité des petites planètes. Palisa en a découvert 40, un de vos compatriotes, sir Jonathan – Peters – en a découvert 34, nous en devons 14 à Prosper Henry, de

l'Observatoire de Paris ; 14 également à un peintre allemand, Goldschmidt…

Et l'ingénieur eût continué longtemps de la sorte, si Ossipoff, persuadé comme toujours, que le jeune homme faisait, par vanité, étalage d'une science superficielle, ne lui eut coupé la parole avec un mouvement d'impatience :

– Puisque la conversation est sur ce sujet, dit-il en s'adressant à Gontran, je vous serais bien reconnaissant de me donner votre avis.

– Mon avis !… sur quoi ? demanda M. de Flammermont.

Et, *in petto*, il ajouta :

– Voilà l'assaut !

– Mais votre avis sur la formation de ces planètes, répliqua le vieillard.

Pour le coup, Gontran était acculé à son ignorance ; nerveusement, il étirait sa moustache tout en poussant des hem ! hem ! pleins d'aveu, et ses regards désespérés s'attachaient sur Séléna, lorsque soudain, il vit la jeune fille prendre sa montre et la laisser tomber.

Ossipoff poussa un cri et se précipita : mais sa fille l'avait devancé et, ramassant les morceaux, les montrait, avec un sourire singulier, à M. de Flammermont.

Ce geste fit luire, dans son cerveau, une lumière subite :

– Parbleu ! dit-il avec assurance, toutes ces petites planètes ne peuvent être que les fragments d'un monde qui, pour une

raison inconnue encore, mais que la science découvrira, aura éclaté.



Ossipoff hocha la tête.

– Oui, dit-il, je sais que cette opinion a de fervents adeptes ; seulement, ce n'est pas la mienne.

– Et pourquoi cela ? demanda, avec assurance, l'infortuné Gontran.

– Parce que, pour un seul monde d'une masse égalant à peine le tiers de la masse terrestre, il était absolument inutile d'une zone aussi étendue que celle occupée par les petites planètes.

Et il regardait le jeune comte, épiant la réponse qu'il allait faire pour réfuter cet argument.

Ce fut Fricoulet qui répondit, avant que le vieillard eût pu l'arrêter.

– Ce que vous dites là serait logique si la fragmentation n'avait pas été successive et si Jupiter n'était pas là pour expliquer comment ont pu être disloquées toutes les orbites de ces fragments.

Et voyant Ossipoff frapper du pied avec impatience, il s'empressa d'ajouter :

– Moi, je n'ai aucune idée à ce sujet ; je ne fais que vous répéter, mot pour mot, ce que me disait Gontran tout à l'heure…

L'irritation du vieillard s'apaisa ; néanmoins, il répliqua d'un ton un peu sec :

– Toutes les opinions sont libres ; quant à moi, j'estime, au contraire de vous, que, loin d'être les fragments d'une planète, ces astéroïdes en sont les éléments constitutifs, détachés de l'équateur solaire par la puissante attraction de Jupiter et empêchés, par cette même attraction, de se réunir jamais pour former un tout.

Gontran hochait la tête d'un air capable.

– Cette théorie est tout au moins aussi vraisemblable que la vôtre, fit Ossipoff avec un accent un peu amer.

– Sans doute… sans doute…

Fricoulet, qui avait remarqué combien son intervention irritait le vieillard et qui se faisait un malin plaisir de l'exaspérer, demanda alors d'un air naïf :

– Comment expliquez-vous, dans votre théorie, cette particularité que les orbites de ces petites planètes se coupent

toutes au même point ?… n'est-ce point une preuve à l'appui de la nôtre, car vous savez qu'une loi mécanique veut…

Ossipoff le foudroya d'un regard.

– Ah ! dit-il, vous êtes bien heureux d'avoir appris cela tout à l'heure pour en faire parade maintenant.

Fricoulet fronça légèrement les sourcils.

– Alcide ! murmura Gontran sur un ton de prière…

– Monsieur Alcide ! implora Séléna qui redoutait de voir le jeune ingénieur, exaspéré par le langage acerbe du vieillard, laisser échapper quelque parole imprudente.

Mais Fricoulet, aussitôt rasséréné, leur fit signe de la main de n'avoir crainte.

– D'un autre côté, poursuivit Ossipoff en s'adressant cette fois directement à M. de Flammermont, les plus gros parmi ces mondes sont sphériques ; Cérès, Fallos, Junon, Hebé, Psyché, Calliope…

Encore cette fois, Fricoulet intervint.

– Et Camille, Sylva, Zeha, Lumen, Gallia, dit-il, que pensez-vous de leur forme…

Le vieux savant eut un sourire méprisant.

– Mon cher monsieur, répondit-il, quand on se mêle de parler d'une chose, il faut tout au moins connaître cette chose… or, vous vous imaginez posséder des notions astronomiques, parce que M. de Flammermont veut bien vous en dire quelques mots, de temps en temps – malheureusement, cette couche de

vernis scientifique s'écaille d'elle-même… pour les astres que vous venez de nommer, Gontran a peut-être négligé de vous dire ou plus vraisemblablement vous avez négligé de retenir qu'ils étaient si petits que dans les plus puissants télescopes, ils n'apparaissent que comme des points lumineux.

– C'est précisément ce sur quoi nous nous basons, déclara Fricoulet en prenant un air comiquement important, pour prétendre que ces mondes sont de petits éclats de forme polyédrique, fragments d'un monde détruit !

Ossipoff éclata de rire.

– Du moment que vous raisonnez ainsi, toute discussion est inutile entre nous, grommela-t-il.

Séléna, pour faire diversion, demanda :

– Si ces mondes sont aussi petits, il n'y a guère de chance pour qu'ils soient habités ?

Gontran, à la mémoire duquel revinrent tout à coup les théories philosophiques de son illustre homonyme, répliqua avec une autorité qui impressionna Ossipoff.

– Et pourquoi cela, ma chère Séléna ? sur quoi vous basez-vous pour proclamer ces mondes inhabités ? sur leur exiguïté, mais je ne vois point en quoi cela peut les empêcher de prendre part au concert de vie universelle… n'avons-nous pas sur la Terre même des preuves de ce que j'avance… La Grèce, ce pays au territoire infime, n'a-t-il pas été, pendant de longs siècles, le flambeau de l'Antiquité ?

– Seulement, objecta Fricoulet malicieusement, sur le sol grec, les conditions de pesanteur étaient tout autres qu'à la

surface de ces globules auxquels tu parais t'intéresser énormément, je ne sais pas trop pourquoi.

– Rien ne prouve que l'humanité ne soit pas colossale ; tout, au contraire, porte à le penser,… la taille des habitants étant en raison inverse de l'intensité de la pesanteur.

Et, satisfait de cette formule qui venait de germer dans sa tête, Gontran se pencha vers Séléna avec un gracieux sourire aux lèvres.

– Savez-vous à quoi vous arrivez avec un raisonnement semblable, dit alors Ossipoff : à avoir des habitants plus grands que les mondes sur lesquels ils sont appelés à vivre !



Gontran tressaillit et regarda l'ingénieur qui lui fit signe que le vieillard avait raison.

Heureusement, un vol de Martiens vint s'abattre dans l'observatoire, suivi bientôt d'un autre, puis d'un autre encore qui, se mettant les uns à la suite des autres formèrent en

quelques instants, une longue théorie, semblables au ruban humain qui se déroule, le soir, à la porte de nos théâtres.

Chose singulière que Séléna fut la première à remarquer, les enfants étaient en grande majorité.



– Sans doute y a-t-il matinée à un *Robert-Houdin* ou à un *Cirque d'Hiver* quelconque, dit plaisamment M. de Flammermont.

– Le meilleur moyen de savoir à quoi vous en tenir, proposa Fricoulet, est de suivre ces gens-là… du moment que nous sommes sur un monde ou la curiosité est le mobile de toutes les actions, ils ne peuvent pas nous en vouloir d'être curieux.

Ce conseil fut jugé bon et, sans tarder, les Terriens prirent la file.

Après une attente qui ne fut pas longue – les Martiens mettant à toutes leurs actions une rapidité inouïe, – nos voyageurs arrivèrent à une porte qu'ils franchirent à la suite de ceux qui les précédaient et ils se trouvèrent aussitôt enveloppés d'ombres épaisses, tellement épaisses qu'ils ne purent distinguer non seulement en quel endroit ils se trouvaient, mais encore s'ils étaient seuls ou non.

Tout à coup, sans qu'ils eussent bougé de place, il leur sembla qu'ils étaient transportés dans l'espace, sous le dôme céleste constellé de mille étoiles parmi lesquelles étincelaient des constellations et des planètes parfaitement reconnaissables.

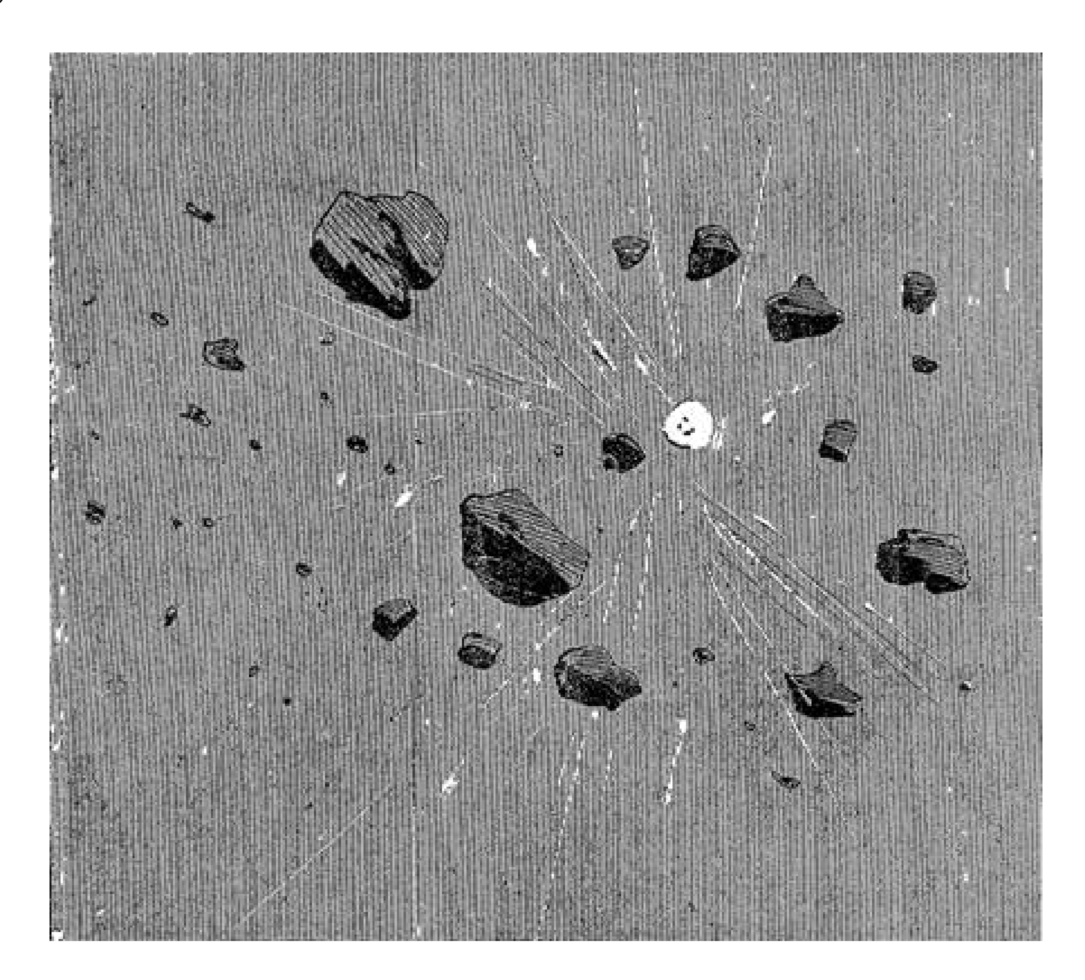
Puis, un de ces astres qui n'avait paru jusqu'alors que comme un point lumineux, grossit, accourant au devant des spectateurs avec une rapidité vertigineuse, pour se transformer comme par miracle en une sphère énorme, gigantesque qui bientôt eut envahi le ciel tout entier.

Maintenant, les Terriens, muets de stupeur et la poitrine comprimée par une singulière angoisse, distinguaient aussi parfaitement qu'ils eussent pu le faire à l'aide d'un puissant télescope, la topographie bizarre de ce monde inconnu : c'était un enchevêtrement inextricable de terre et d'océans, de terres qui semblaient des brasiers ardents et d'océans où semblaient s'agiter des vagues de feu liquide ; c'étaient aussi des trous sombres, ainsi que des cratères de volcans et des pics étincelants comme des sommets de montagnes neigeuses : des nuages verdâtres allongés en bandes parallèles à l'équateur, formaient comme un écran à ce paysage.

Gontran sentit qu'on lui poussait le coude et une voix, celle d'Ossipoff, murmura à son oreille :

– Je ne m'y reconnais plus du tout, mon cher ami, – et vous ? aucune carte céleste ne mentionne une planète semblable – à votre avis ?...

Sa phrase s'acheva dans une exclamation de surprise et de frayeur tout à la fois.



Au moment où il semblait aux Terriens que cette sphère colossale, s'avançant toujours sur eux, allait les écraser de sa masse, elle éclata, comme éclatent dans l'espace ces belles fusées multicolores par lesquelles se terminent ordinairement les feux d'artifice.

Seulement, au lieu de se dissoudre, comme font les parties infinitésimales des fusées, et de devenir invisibles, les fragments

de ce monde repoussés par une force intérieure à la sphère, s'enfuirent de tous côtés dans l'espace assombri.

Bientôt, il ne resta plus qu'un ardent petit soleil qui continua lentement sa marche dans l'infini.

Puis les astres parurent rentrer dans la nuit ; tout disparut et l'ombre s'épaissit de nouveau autour des Terriens.

– *By God !* grommela Farenheit, voilà un truc fort intéressant et qui aurait un succès fou à New-York.

– Peuh ! répliqua le sceptique Fricoulet ; ce n'est pas autre chose que de la lanterne magique compliquée de fantasmagorie et de vues fondantes… Gontran avait raison de dire tout à l'heure que les Martiens allaient à une matinée ; on se serait cru chez Robert-Houdin.

– Mais qu'ont-ils voulu nous montrer là ? demanda Ossipoff.

– La planète numéro 28, sans doute, répondit Fricoulet.

– Vous êtes fou…

Tout en parlant, les Terriens étaient revenus sur leurs pas ; en rentrant dans l'observatoire, ils retrouvèrent Aotahâ.

Comme bien on pense, le premier mouvement de Fricoulet fut de lui demander des explications.

Après avoir écouté les paroles brèves et rapides du Martien, l'ingénieur se tourna vers ses compagnons :

– Parbleu ! mon cher Gontran, fit-il ; on a bien raison de dire : Aux innocents les mains pleines ?

– Qu’entends-tu par là ?

– Tout simplement que ce que nous venons de voir est la confirmation de la théorie des *Petites planètes*.

Ossipoff fit un bond formidable.

– Qu’en savez-vous ?

– C’est Aotahâ qui vient de me le dire.

– Qu’en sait-il lui-même ?

À cette question, Fricoulet ne répondit qu’en haussant les épaules et s’adressant à Gontran :

– Les Martiens ont, depuis des milliers d’années, trouvé le moyen d’enregistrer la lumière comme nous avons trouvé, par le phonographe, le moyen d’enregistrer le son… le spectacle saisissant auquel nous venons d’assister a été photographié d’après nature et le brisement de cette planète a été pour nous tel qu’il a été, il y a des siècles, pour les Martiens.

– Ce n’est pas croyable ! grommela Farenheit.

– Ces sortes de tableaux, pour ainsi dire vivants, servent à l’instruction de la jeunesse ; c’est ce qui vous explique pourquoi la foule que nous avons suivie était presque exclusivement composée d’enfants.

Ossipoff, tout rêveur et quelque peu humilié au fond, se taisait.

– Monsieur Fricoulet, dit alors Séléna, vous qui savez tant de choses, expliquez-moi donc comment on peut arriver à un semblable résultat.

– Ma foi, mademoiselle, en ce qui concerne le système martien, je ne puis vous répondre, ne l'ayant pas étudié ; quant à celui dont se sert maître Robert-Houdin, il est des plus simples : en éloignant rapidement de l'écran tendu entre le spectateur et l'appareil le système optique, on donne l'illusion du rapprochement de l'apparition, par l'ouverture d'une seconde lanterne qui s'allume graduellement en même temps que la première s'éteint, on change la projection et le sujet en vue.

– C'est ce que nous appelons « *the dissolving views*, » dit Farenheit.

– Ou « vues fondantes, » ajouta Gontran.

– Monsieur Fricoulet, je voudrais encore vous demander autre chose.

– Parlez, mademoiselle.

– Ces gens ont photographié une planète qui n'existe plus ; peut-être s'intéressent-ils assez à la Terre pour en avoir pris des vues également.

L'ingénieur se tourna vers Aotahâ et lui traduisit la question de la jeune fille.

Le Martien inclina légèrement la tête et fit signe aux voyageurs de le suivre.

Comme précédemment, les Terriens s'arrêtèrent dans une pièce obscure ; puis soudain un voile se déchira, découvrant

l'immensité des cieux au fond desquels un mince croissant, brillant d'une lueur très douce et très faible apparut.

Insensiblement ce croissant augmenta, étendant ses deux cornes immenses sur l'horizon entier ; puis la dimension devint telle que les cornes elles-mêmes disparurent et qu'ils n'eurent plus sous les yeux, encadrés dans les rayons visuels qu'une partie seule de la planète.

– *By God !* grommela Farenheit,… mais c'est Londres que nous apercevons là,… tenez, voyez la Tamise sur la gauche… et toutes ces cheminées,… tous ces mâts de bateaux…

– C'est fort singulier, dit à son tour Fricoulet, on jurerait qu'on plane en ballon à quelques kilomètres au-dessus du sol.

Une exclamation émue éclata presque aussitôt.



– La France !… la France !… oh ! comme cela file !… c'est Paris qui sort là du brouillard… Paris !…

Et un formidable soupir s'échappa de la poitrine de Gontran : en même temps que la vision de sa ville natale, le jeune comte venait de voir se dérouler devant ses yeux la silhouette de tous ceux qu'il avait laissés là-bas, parents, amis, camarades et il se demandait si tous ceux-là il les reverrait jamais.

– Parbleu ! ricana Fricoulet, je gage que tu cherches la rue d'Anjou ?

– Pourquoi la rue d'Anjou ?

– N'est-ce point là que se trouve la mairie du huitième arrondissement, le plus chic arrondissement de Paris ?

M. de Flammermont serra avec énergie le bras de son voisin.

– Tais-toi, fit-il, tes plaisanteries ne sont pas de saison.

Successivement, avait passé sous les yeux des Terriens muets d'émerveillement, le panorama de l'Europe centrale, la Suisse avait exhibé ses glaciers, ses ravins et ses pics neigeux, l'Allemagne ses vieux burgs démantelés et ses forêts mystérieuses, l'Italie, ses campagnes dorées et ses côtes bleues ; puis apparurent les immensités blanches de la Russie, les coupoles dorées de Moscou, les glaçons de la Neva à Pétersbourg, les minarets de Constantinople ;… ensuite, ce furent les steppes sibériens, les jungles indiennes, les rizières chinoises et les villes du Céleste-Empire, avec leurs monuments bizarrement découpés, ensuite encore une nappe d'eau qui paraissait s'étendre à perte de vue et dont les limites apparurent cependant en quelques minutes.

Alors un *by God* formidable éclata tout à coup ; c'était Farenheit qui témoignait de sa joie à la vue de New-York et de son port tout fourmillant de steamers.

– Ah ! fit-il en soupirant formidablement, que les Martiens, ces gens de progrès et de civilisation, n'ont-ils un moyen de me faire rejoindre la cinquième avenue ?

– Mais ils viennent de le faire, sir Jonathan, répliqua Séléna ; notre rayon visuel ne vous a-t-il pas transporté dans votre ville natale.

– Regardez, mais ne touchez pas, ajouta plaisamment M. de Flammermont.

– C'est le supplice de Tantale, conclut Fricoulet.



CHAPITRE XVII

COUPS DE CANON ET COUPS DE FOUDRE

JUSQUES à quand, demanda tout à coup Farenheit, vous proposez-vous de me traîner ainsi à votre remorque, monsieur Ossipoff ?

À cette question, ainsi posée à brûle-pourpoint, le vieillard ferma le carnet qu'il noircissait de chiffres et, relevant la tête, regarda fixement l'Américain :

– Mon cher sir Jonathan, répondit-il après quelques instants de silence, vous me demandez là un renseignement qu'il m'est assez difficile de vous donner.

– *By God !* exclama Farenheit, qui donc me le donnera, sinon vous ?

– Moi, parbleu ! dit Fricoulet.

L'Américain se précipita vers l'ingénieur.

– Oh ! vous, dit-il, je savais bien que vous étiez un vrai savant.

– Moi ! non, répliqua le jeune homme d'un air modeste, mais lui.

Et, de la main, il désignait Gontran qui causait à quelques pas de là avec Séléna.

Farenheit hocha la tête d'un air admiratif.

– Oh ! Monsieur de Flammermont, murmura-t-il, il y a longtemps que j'ai mon opinion faite sur lui… alors, quel est son avis ?

– Son avis est qu'il ne faut pas songer à revenir sur terre, avant d'avoir poussé notre voyage jusqu'aux confins de l'univers solaire.

– C'est-à-dire ?…

– Jusqu'à Neptune,… onze cents millions de lieues du Soleil.

Les yeux de l'Américain s'agrandirent et ses regards s'effarèrent.

– Onze cents millions,… balbutia-t-il en agitant désespérément dans l'espace ses grands bras décharnés… mais aurons-nous seulement le moyen d'y arriver ?

Ossipoff répondit avec un calme imperturbable :

– Le moyen n'est rien,… c'est le temps qui nous manquera peut-être.

L'effarement de Farenheit augmenta.

– Que veut-il dire ? souffla-t-il à l'oreille de l'ingénieur.

– Il veut dire tout simplement qu'il nous faudra, au bas mot, pour cette petite excursion, une cinquantaine d'années.

– Mais nous serons morts ! gémit-il.

– Vous peut-être,... M. Ossipoff, à coup sûr,... quant à ces deux amoureux et moi,... nous serons sans doute encore de ce monde,... seulement, je me demande si le peu d'années qu'il nous restera à vivre, vaudront la peine du retour.

– Du retour ! exclama Ossipoff,... vous avez un moyen de retour ?

– Moi ! pas,... mais Gontran...

– Et ce moyen ?

– C'est tout simplement la comète de Halley qui atteint son aphélie dans cinquante-deux ans d'ici, au delà de Neptune et qui, en reprenant le chemin du périhélie, pourra nous cueillir pour nous ramener sur Mercure,... une fois là, nous suivrons, mais en sens contraire, l'itinéraire que nous avons suivi pour venir ici,... ensuite, de la Lune à la Terre, c'est une bagatelle.

Ossipoff se prit à ricaner.

– N'est-ce point juste ? demanda Fricoulet.

– Parfaitement juste,... seulement, vous avez oublié un détail... oh ! un tout petit détail,... c'est que s'il vous faut une cinquantaine d'années pour atteindre Neptune, il vous en faudra un peu plus pour retourner sur la Lune ; cela nous fait

cent ans en nombre rond,... or, en admettant que vous donniez une preuve de longévité rare chez les Terriens, vous ne rejoindrez votre pays natal que pour vous y faire enterrer. – Cela en vaut-il bien la peine ?



Fricoulet secoua les épaules.

– Assurément non, et s'il ne s'agissait que de moi, croyez bien que je ne m'inquiéterais guère du retour,... mais ces deux enfants-là, ne faudra-t-il pas leur donner, avant de mourir, la satisfaction suprême de s'épouser ?... entre nous, près de cent ans de fiançailles mériteront bien un mariage *in extremis !* Ne trouvez-vous pas, monsieur Ossipoff ?

Le savant comprit le reproche que contenaient ces paroles et baissa la tête.



Quant à Farenheit, il était dans un état de stupeur difficile à décrire ; le menton sur la poitrine, les yeux grands ouverts et fixés droit devant lui, les lèvres pincées, les bras ballants le long du corps, et comme brisés, il était atterré.

Enfin, secouant la tête dans un geste superbe de défi :

– C’est bien, grommela-t-il, j’aviserai.

– Vous aviserez à quoi, mon pauvre sir Jonathan ? demanda Fricoulet avec une pointe de raillerie.

– Au moyen de regagner la cinquième avenue, Monsieur, répliqua l’Américain d’une voix furieuse.

Et il se dirigeait vers la porte de l’observatoire lorsque, dans l’air bruit un battement d’ailes et Aotahâ, s’abattant auprès des Terriens, adressa à Fricoulet quelques monosyllabes rapides.

– Mes amis, dit l'ingénieur à ses compagnons, notre guide m'informe que si nous voulons assister à la grande hécatombe martienne dont il nous a parlé, il faut partir dès à présent.

– Comment ! sitôt ! exclama Séléna dont cette nouvelle interrompait le doux entretien qu'elle avait avec Gontran.

– Songez, mademoiselle, répliqua Fricoulet, que le point où nous allons se trouve à 90° de longitude ouest de la Ville-Lumière.

– Et quel moyen de locomotion allons-nous employer ? demanda Ossipoff qui s'était levé, aux premiers mots, prêt à partir.



Sans doute, le Martien devina-t-il ce que venait de dire le vieillard, car il étendit ses ailes pour indiquer l'espace.

– Il ne suppose pas que nous allons nous envoler, bougonna Farenheit.

Personne ne fit attention à cette boutade, d'autant plus que, très grave, Gontran dit à Ossipoff :

– Ne craignez-vous pas d'emmener M[lle] Séléna avec nous ; si quelque accident lui survenait…

Le front du vieillard devint soucieux.

– J'avais la même pensée que vous, mon cher enfant, répondit-il, mais comment faire ?… je connais Séléna ; jamais elle ne consentira à rester seule ici,… moi-même, je répugnerais à m'en séparer.

– Et moi de même, ajouta M. de Flammermont.

Après un moment, il murmura :

– Si les convenances ne s'y opposaient, je vous proposerais bien de demeurer avec elle.

– Ce qui ne te serait nullement désagréable mon gaillard, ricana Fricoulet,… malheureusement les convenances sont…

– Alcide, dit alors M. de Flammermont, tu es mon ami…

L'ingénieur eut un haut-le-corps.

– Tu n'en as jamais douté, je suppose ! exclama-t-il.

– Moi douter de ton amitié !… ah ! Alcide.

– Tu n'en doutes pas et cependant, tu vas m'en demander une preuve.

– C'est vrai…

– Mais illogique,… enfin,… parle.

– Veux-tu veiller sur Séléna ?

L'ingénieur fit tous ses efforts pour dissimuler la grimace que cette demande provoqua sur sa face.

– Tu manques d'enthousiasme, déclara Gontran.

– Dame !… en toute autre circonstance, je serais à ta disposition ; mais venir sur Mars et ne pas assister au combat qui se prépare,… ne pas juger de l'effet que va produire le canon à air,… c'est dur !

Gontran lui tourna le dos, grommelant d'un ton sec :

– Merci quand même, mon cher.

Et il demeura pensif, les yeux fixés au sol, cherchant une idée. Tout à coup, il poussa une exclamation joyeuse.

– J'ai trouvé, dit-il.

Et se tournant vers Farenheit :

– Sir Jonathan, dit-il en pressant la main de l'Américain, j'ai un grand service à vous demander.

– Parlez, fit Farenheit étonné de l'intonation grave avec laquelle le jeune homme avait prononcé ces mots.

– Voulez-vous veiller sur ma fiancée ? c'est une mission de confiance dont je vous charge,… vous convient-elle ?

– *By God !* Monsieur de Flammermont, vous me flattez énormément – moi vivant, je vous jure qu'il n'arrivera rien à Mlle Séléna.

Puis, se penchant à l'oreille de Gontran.

– Seulement, ajouta-t-il, je tiens à vous dire ceci, monsieur de Flammermont, c'est sur votre fiancée que je veillerai, mais non sur la fille de ce vieux misérable.

Et il désignait Ossipoff.

– Que vous a-t-il donc fait ?

– Ce qu'il m'a fait ! gronda l'Américain.

Et, en quelques mots, il mit le jeune comte au courant de la conversation qui venait d'avoir lieu entre lui, Fricoulet et le vieux savant.



Un moment atterré par la perspective du mariage *in extremis* à lui concédé par Fricoulet, Gontran reconquit bientôt tout son sang-froid.

La Providence qui l'avait sauvé plusieurs fois déjà, depuis le commencement de cet étonnant voyage, lui viendrait bien encore en aide, en cette circonstance.

Il serra énergiquement la main de l'Américain et lui dit :

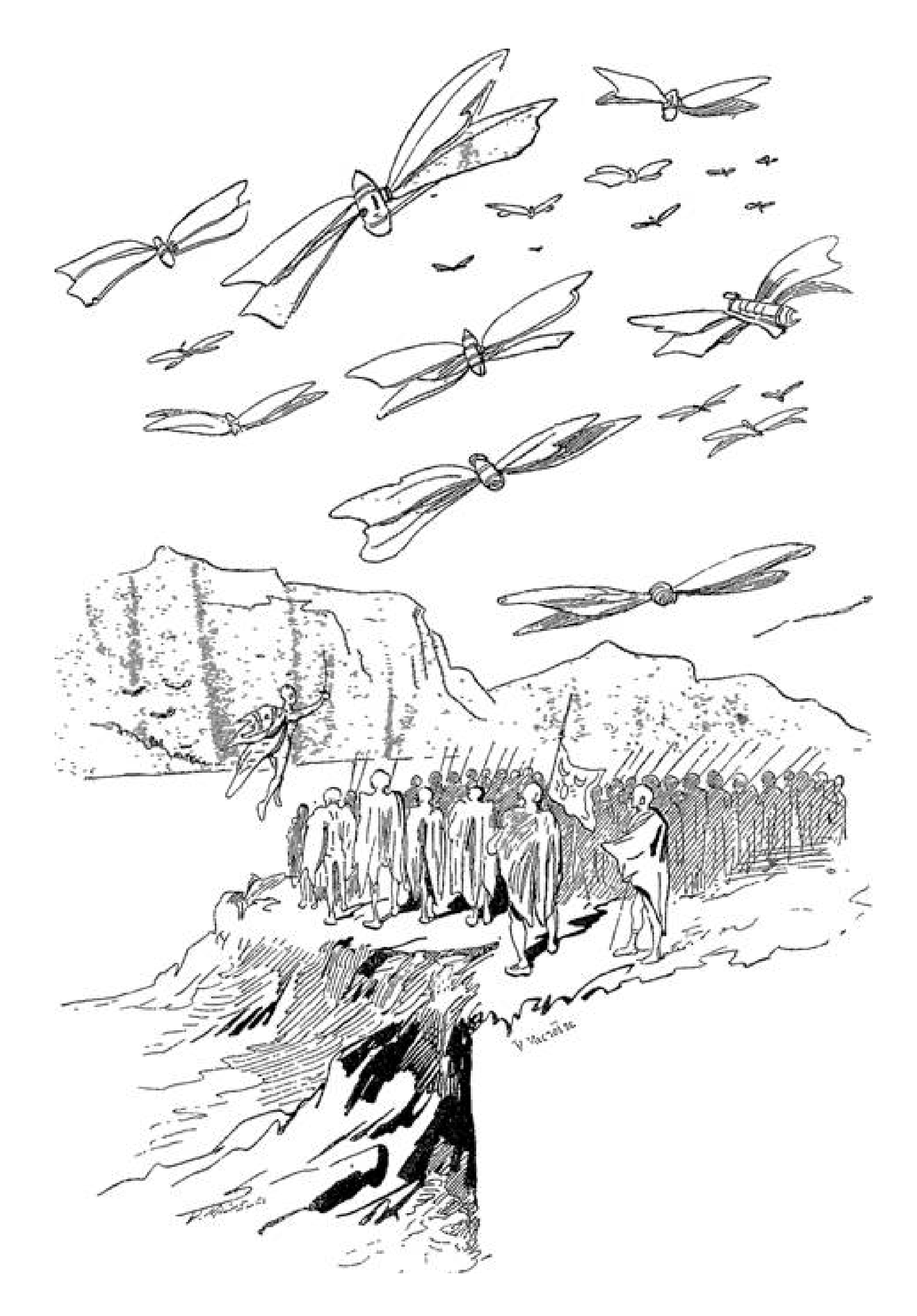
– N'ayez crainte, sir Jonathan, ce sera bien le diable si, à nous deux, nous ne trouvons pas un moyen de regagner notre planète natale avant l'époque prédite par ces messieurs.

Pendant ce temps, Fricoulet s'entretenait avec Aotahâ et, au fur et à mesure, traduisait à Ossipoff ce que lui disait le Martien.

Il s'agissait tout naturellement de la lutte qui allait s'engager et Aotahâ déclarait avoir une confiance absolue dans l'engin expérimenté quelques jours auparavant à l'Institut.

– Mais vos adversaires, demandait l'ingénieur, sait-on s'ils ont, eux aussi, un moyen, non pas de remporter la victoire, – il ne s'agit point de cela – mais de conserver la vie ?

– On ne sait pas, répondit le Martien ; certainement ils ont une arme mais, à ce sujet, le secret est bien gardé… pour chacun de nous, c'est une question de vie ou de mort ; la destruction est nécessaire, indispensable ; tout le monde est d'accord pour le reconnaître ; mais l'instinct individuel de la conservation est là qui pousse chaque être à désirer revenir jouir de l'existence, au milieu des siens, de préférence à son adversaire,… la vie reste donc au plus intelligent et c'est justice.



En ce moment, il fit signe aux voyageurs de le suivre au dehors ; devant l'Observatoire, un appareil d'aspect singulier se balançait à quelques pieds du sol : c'était une sorte d'oiseau mécanique, au corps effilé, aux vastes ailes concaves.

Ossipoff et ses compagnons s'installèrent dans la nef formée par le corps de l'oiseau et, aussitôt, un moteur mis en action par le Martien imprima aux ailes un mouvement uniforme et doux, grâce auquel l'appareil plana bientôt à une hauteur prodigieuse.

La Ville Lumière n'apparaissait plus que comme un amas de dés de pierre surgissant des flots glauques.

Aotahâ avait mis le cap au Sud-Ouest et le rivage du continent Huygens se profilait déjà à l'horizon.

Pendant deux jours, ils naviguèrent ainsi, filant à toute vitesse vers le terrain où devait se livrer le gigantesque et pacifique duel auquel ils se proposaient d'assister.

Bien que planant à une grande hauteur, les voyageurs pouvaient constater, à la surface de la planète, une animation extraordinaire ; les canaux, qui mettent chaque mer en communication, étaient sillonnés par d'innombrables constructions chargées de Martiens suivant la même direction que nos amis ; les airs étaient également zébrés par le vol rapide d'aéronefs immenses qui arrivaient de tous les points de l'horizon, semblables à un essaim gigantesque d'abeilles rejoignant la ruche.

– Mais enfin, demanda Gontran bas à l'oreille de Fricoulet, à quoi servent tous ces canaux immenses ?... pour la longueur, passe encore ; mais, c'est la largeur que je ne m'explique pas.

– C'est un simple système d'irrigation, répondit l'ingénieur ; les eaux essentielles aux Martiens sont canalisées et réparties intelligemment à travers tous leurs continents, pour apporter avec elles la fécondité et la vie.

– Mais pourquoi, au lieu de se contenter d'un canal unique, les ont-ils, presque partout, accouplés deux à deux ?

– C'est là une question que je n'ai pas encore élucidée ; mais, sans doute, y a-t-il à cette mesure une raison de sécurité ; il n'y aurait rien d'étonnant à ce que, de ces deux canaux, l'un fut consacré à l'aller et l'autre au retour ? Mais c'est une simple hypothèse.

– Comme dans nos chemins de fer à deux voies, pensa Gontran.

Enfin, l'on arriva au but du voyage.

À en croire Mickhaïl Ossipoff, on se trouvait alors sous l'Équateur, par le 270° de longitude, sur le continent baptisé par Schiaparelli du nom de Lybia, à quelques degrés à peine de la *Grande Syrte*, plus communément connue sous le nom de *Mer du Sablier*.

– Au nord, déclara le savant en s'adressant à Gontran, la Lybie est bordée par une mer qui a eu votre illustre homonyme comme parrain.

Le jeune homme feignit de jeter un coup d'œil connaisseur sur la carte.

– Je vous avouerai, mon cher monsieur Ossipoff, dit-il d'un ton dégagé, que je ne me reconnais plus du tout.

– Cela ne m'étonne pas, étant donné que moi-même…

– Sommes-nous donc perdus ? demanda Séléna en souriant ; mais avec vous, cher père, cela me paraît impossible.

Le vieillard indiqua d'un hochement de tête que cet éloge lui paraissait exagéré.

– Cette planète, voyez-vous, murmura-t-il, est la plus traîtresse que l'on connaisse… C'est un véritable caméléon,… là où s'étendaient des mers quelques mois auparavant, on aperçoit des continents ; ceux-ci, au contraire, ont fait place à des nappes liquides ; les neiges ont fondu pour former des lacs ; les canaux se dédoublent, disparaissent, se reforment de nouveau.

– C'est un véritable casse-tête chinois, ajouta M. de Flammermont d'un ton important.

– Conséquence, dit Fricoulet d'un air légèrement narquois, nous ne savons pas où nous sommes.

Ossipoff semblait réfléchir.

– Attendez donc, dit-il au bout d'un instant ; pour venir ici, nous avons suivi deux canaux, l'un le *Cerberus*, l'autre l'*Hephœstis* ; j'en conclus que cette nappe d'eau que j'aperçois là, sur notre droite, doit être le *Lacus Mœris* de Schiaparelli ; d'autres l'appellent aussi golfe *Main*.

Gontran eut un clappement de langue impatienté :

– C'est une vilaine habitude qu'ont là vos astronomes terrestres de donner trente-six noms à la même localité céleste ; c'est d'un long à retenir,… sans compter que cela ne doit pas faciliter les discussions scientifiques.

– Que voulez-vous, riposta Ossipoff ; chaque nation a un nombre plus ou moins grand de célébrités de toutes sortes à honorer ; c'est pourquoi on choisit les hommes illustres comme parrains des continents, des lacs, des montagnes, découverts dans les astres du ciel.

– Nous, nous leur élevons des statues, déclara Fricoulet d'un air grave.

– Singulière idée, grommela Farenheit.

– C'est la seule manière que nous ayons d'honorer nos célébrités, riposta l'ingénieur ; elles sont en si grand nombre que les parrainages célestes ne suffisent plus.

On avait mis pied à terre sur le bord d'un canal formant la ligne de démarcation des deux armées.

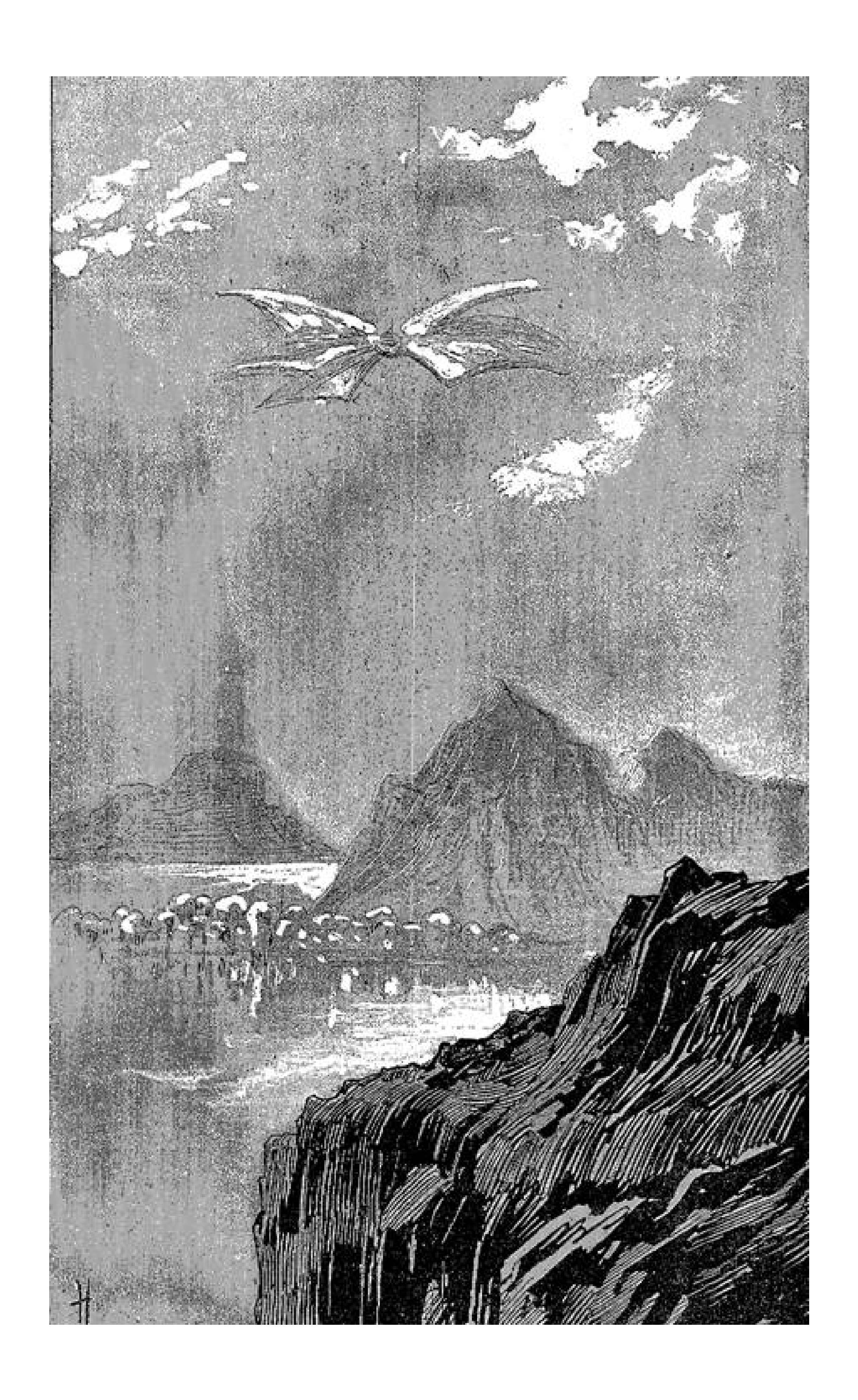
De chaque côté, à perte de vue, s'étendait un fourmillement formidable, duquel s'élevaient dans l'air des bruits singuliers ; par moment, un vol rapide d'aéronefs apparaissait, sillonnait l'espace, transportant sur tel ou tel point du champ de bataille, des corps de troupes allant prendre leur position de combat.

À proprement parler, ce n'étaient point des combattants qui se trouvaient là, face à face, car ces masses étaient désarmées.

La science avait, en effet, apporté aux engins destructeurs de tels perfectionnements que non seulement le corps à corps était rendu impossible, mais encore que la lutte ne pouvait avoir lieu qu'à de trop grandes distances pour qu'une arme individuelle pût avoir le moindre effet.

Ces masses étaient simplement, dans les mains des chefs, comme les gigantesques pions d'un énorme échiquier, qu'ils faisaient manœuvrer à leur fantaisie.

– Sir Jonathan, dit alors Gontran, nous allons nous séparer ; vous m'avez promis de veiller sur ma fiancée,... voici le moment de tenir votre promesse.



– À vos ordres, monsieur de Flammermont, répondit l’Américain ; que dois-je faire ?

– Remonter sur l’appareil qui nous a amenés ici et attendre, à deux mille mètres de hauteur, l’issue de la lutte qui se prépare.

Farenheit se gratta la tête d’un air soucieux.

– C’est que, fit-il, je ne saurai pas manœuvrer cette machine-là.

– Ne vous inquiétez pas de ce détail, répondit Fricoulet ; Aotahâ va régler le moteur et vous n’aurez qu’à vous laisser enlever ; à la hauteur voulue, l’appareil s’arrêtera.

– Mais, pour redescendre ?

– Notre guide ira vous chercher…

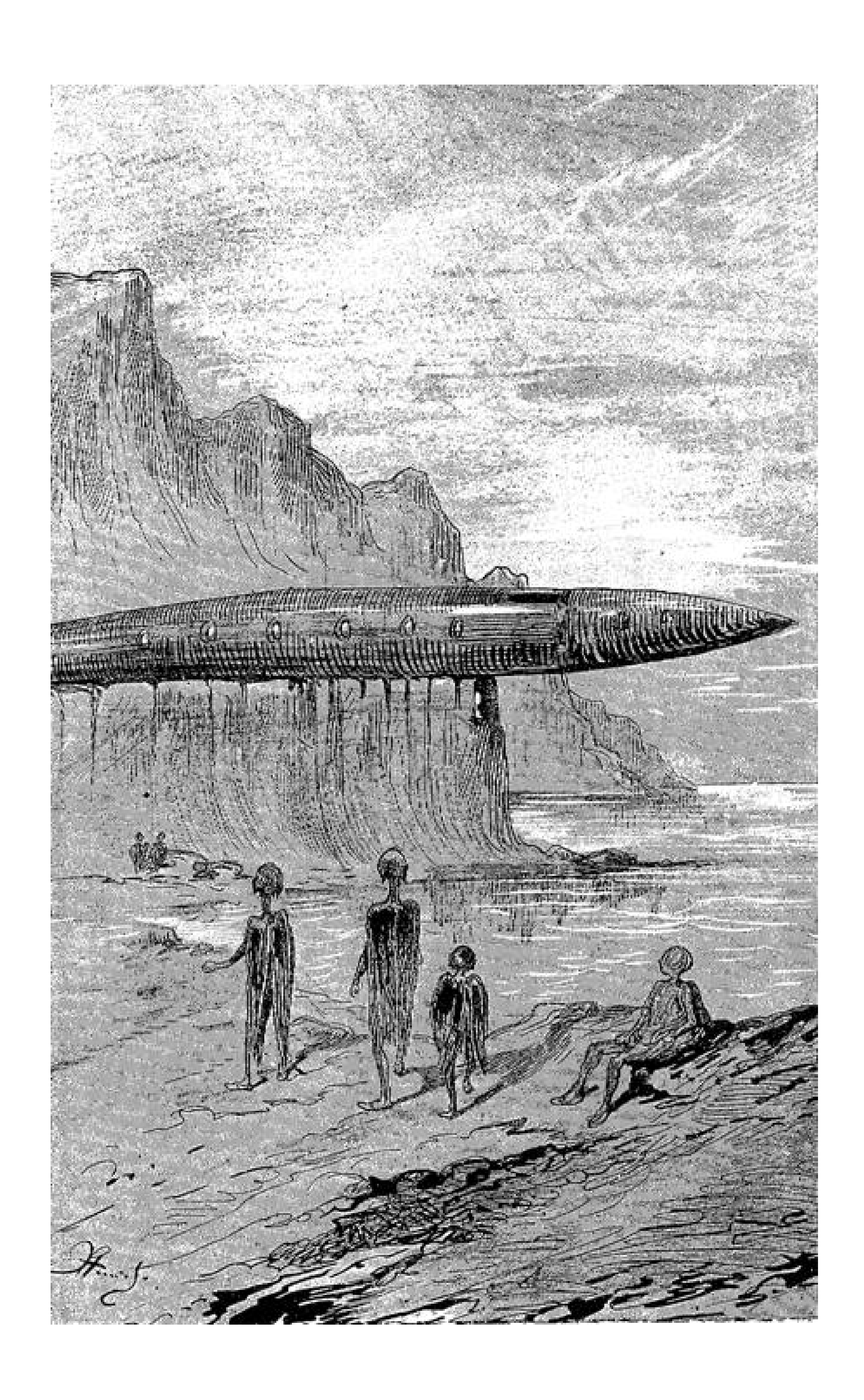
– Ne nous oubliez pas là-haut, dit Farenheit en prenant place à côté de Séléna que son père venait de serrer dans ses bras.

– Ne craignez rien, on ne vous laissera pas mourir de faim, riposta l’ingénieur en plaisantant.

Un dernier baiser à son père, une dernière poignée de main à Gontran, et Séléna elle-même donna le signal du départ.

– Surtout ne vous exposez pas, cria-t-elle à ses amis, au moment où l’appareil quittait le sol.

Si rapide était le vol de l’aéronef que leur réponse ne parvint pas jusqu’à la jeune fille.

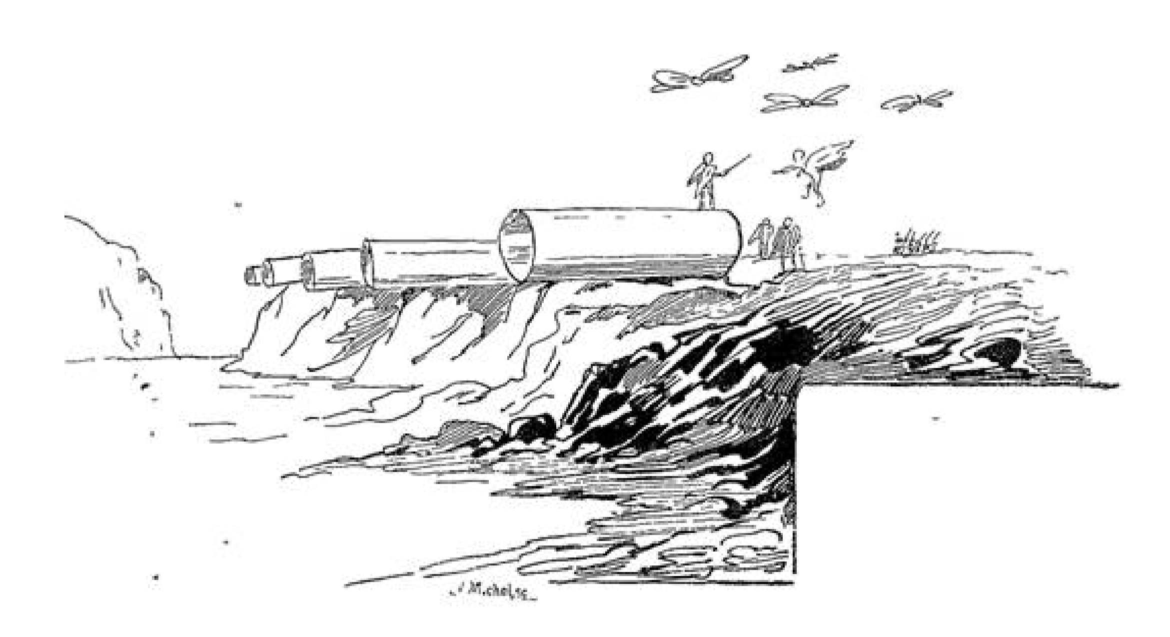


M. de Flammermont suivait de l’œil, non sans émotion, l’appareil qui s’élevait, diminuant à vue d’œil.

– Sois donc tranquille ; ils vont assister aux ébats de ces gens-là comme du haut d’un balcon.

Et l’ingénieur entraîna son ami sur les pas d’Ossipoff qui, accompagné de leur guide, parcourait déjà les premiers rangs des habitants de l’Équateur.

– À propos, murmura le jeune comte à l’oreille de l’ingénieur en voyant, rangés sur le bord du canal, une centaine de gigantesques tubes de verre braqués sur l’ennemi, tu devrais m’expliquer ce système-là… l’autre soir, à l’Institut, j’ai feint de comprendre, à cause d’Ossipoff, mais franchement…



– Mon pauvre ami, pour te faire bien saisir ce mécanisme, il me faudrait t’expliquer une loi de physique que tu ignores et cela nous entraînerait trop loin. Qu’il te suffise de savoir que la combustion de l’hydrogène pur produit une série de détonations qui ébranlent les couches d’air et forment comme une sorte d’ouragan artificiel, d’une puissance dont tu ne peux te faire une idée.

Comme il achevait ces mots, un ronflement formidable retentit à deux pas d'eux, puis, sur toute la ligne, ce fut une suite non interrompue de coups de tonnerre éclatant avec une intensité incroyable.

– Oh ! oh ! grommela Gontran, l'action s'engage, je crois.

Et, à l'aide d'une lunette marine, il regarda de l'autre côté du canal. Des trouées énormes se creusaient dans les masses profondes qui, jusqu'à ce moment immobiles, semblèrent reculer.

– Eh ! s'écria Gontran, bonne invention que les canons en verre.



Tout à coup, du milieu de l'ennemi, une épaisse fumée se dégagea, formant, à trois cents mètres dans l'espace, un épais nuage qui glissa jusqu'au-dessus des Équatoriaux.

Le nez en l'air, les yeux arrondis, M. de Flammermont assistait, bouche bée, à cette transformation atmosphérique.

– Vois-tu cela ? demanda-t-il à Fricoulet d'un ton stupéfait.

– Peuh ! fit l'ingénieur, c'est un nuage.

– Un nuage,… mais cela s'est élevé de là-bas et s'est dirigé vers nous comme envoyé par eux.

– Eh bien ! est-ce que sur terre, on ne fabrique pas des nuages artificiels pour préserver de la gelée la surface du sol ?

– Ah bah ! murmura Gontran, je ne savais pas cela.

Et l'autre haussa dédaigneusement les épaules :

– Il y a bien d'autres choses que tu ne sais pas.

– Assurément !… par exemple, dans quel but ces gens-là ont formé ce nuage ?… est-il donc à craindre que nous gelions.

L'ingénieur n'eut pas le temps de riposter : un éclair éblouissant déchira soudain le flanc de cette nuée, vint frapper le sol, en même temps qu'un coup de tonnerre formidable ébranlait les couches atmosphériques.

Une clameur soudaine retentit derrière les jeunes gens qui se retournèrent et aperçurent dans les rangs de leurs amis des vides immenses que venait d'y creuser la foudre.

Et ils s'ébahissaient, lorsqu'ils entendirent Ossipoff qui les avait rejoints, murmurer :

– Voilà sans doute cet engin terrible dont nos adversaires ont su garder le secret jusqu'au dernier moment.

Il ne se trompait pas.

Dès ce moment, la lutte pour l'existence commença, opiniâtre, acharnée, également meurtrière de part et d'autre.

Des centaines de canons à hydrogène crachaient, avec des ronflements terribles, des ouragans artificiels qui balayaient, sur leur trajectoire, des masses profondes.

Et, en réponse, de fulgurants éclairs rayaient, sans discontinuer, l'ombre projetée par les nuées épaisses étendues au-dessus des Équatoriaux dont des compagnies entières tombaient foudroyées d'un seul coup.

Au-dessus du bruit du tonnerre, au-dessus du ronflement du canon, s'élevaient intenses, horribles, déchirants, les hurlements des blessés, les cris des agonisants, les clameurs enragées des survivants.

Soudain, malgré le vacarme, l'attention de Gontran fut attirée par une sorte de pétillement qui semblait sortir de dessous terre ; il regarda à ses pieds et aperçut à la surface du sol, comme des myriades de feux follets.

– Tiens ! vois donc comme c'est curieux, dit-il à Fricoulet.

Celui-ci devint tout pâle.

– Fichtre ! grommela-t-il, nous filons un mauvais coton.

– Qu'arrive-t-il donc ?

– Il arrive que la tension électrique du sol et des nuages est à son maximum et qu'avant quelques minutes le choc en retour va se produire.

– Et alors ?

– Alors, la violence du choc sera telle que, sur une superficie de plusieurs kilomètres carrés, tout sera anéanti.

– Sais-tu que cette perspective manque de gaieté… mais, es-tu bien sûr de ne pas te tromper ?

– Écoute et juge : ce nuage, formé par nos ennemis, recèle encore dans ses flancs une grande quantité d'électricité ; de son côté le sol, électrisé par influence, contient, lui aussi, une énorme quantité de fluide dont nous sommes nous-mêmes saturés jusque dans la plus infime partie de notre être… or, ces deux électricités, celle du nuage et celle du sol, tendent à se reconstituer ; si cette recombinaison se produit, le nuage se déchargera d'un seul coup de tout son fluide et se condensera en eau, tandis que le sol reviendra instantanément à l'état neutre.

– En ce cas, nous n'avons à craindre qu'une forte ondée, mais, bast ! nous en avons vu bien d'autres.

– Tu ignores que ce passage brusque de l'état électrique à l'état neutre équivaut à un coup de tonnerre et, que nous nous trouvions ou non sur le trajet de l'étincelle, c'en est fait de nous, car nous ne supporterons pas la secousse.

Le visage de Gontran exprimait une inquiétude réelle.

– Vois-tu, dit-il, nous aurions mieux fait de nous mettre simplement en ballon comme Séléna et Farenheit.

– Inutiles regrets, riposta Fricoulet.

Puis, frappant du pied avec rage :

– Ah ! gronda-t-il, si l'on pouvait, sans danger, décharger le nuage de l'électricité qu'il contient.

– Il suffirait d'un paratonnerre, déclara Gontran.

– Tu n’en as pas un sur toi, bougonna l’ingénieur.

– Je trouve que la plaisanterie n’est pas de saison, fit Ossipoff en proie à une anxiété profonde.

Puis, voyant tout à coup M. de Flammermont sauter dans un hélicoptère inoccupé :

– Ah çà ! êtes-vous devenu fou ? cria-t-il ; qu’allez-vous faire ?

– Le paratonnerre, tout simplement.

– Le paratonnerre ! répéta Mickhaïl Ossipoff en regardant Fricoulet.

Mais celui-ci avait deviné le projet de son ami.



– Attends-moi ! cria-t-il en courant à lui.

Mais il était trop tard ; déjà l'hélice était mise en mouvement et l'appareil s'élevait verticalement, droit sur le nuage orageux, déroulant derrière lui un long câble métallique qui servait à le rattacher au sol.

La lutte en ce moment atteignait son période aigu et un silence relatif planait sur le champ de bataille ; les ronflements sourds des canons des Équatoriaux se faisaient seuls entendre, la voix de la foudre s'était tue dans l'atmosphère soudainement calmée.

Les adversaires se laissaient balayer par l'ouragan, impassibles, sans riposter, les yeux fixés sur la nuée qui devait, selon leurs prévisions, anéantir les Équatoriaux.

Tout à coup, de l'autre côté du canal, un cri de rage formidable s'éleva ; l'ennemi venait d'apercevoir l'hélicoptère de Gontran et le projet de l'audacieux Terrien lui était apparu clairement.

Aussitôt ce fut, par tout l'espace, un tourbillon d'êtres ailés qui se précipitèrent vers M. de Flammermont.

Mais celui-ci, prévoyant leur dessein, actionna le moteur et, au moment où il allait être atteint, l'appareil pénétra comme une flèche dans le nuage et disparut à la vue de ses ennemis.

Aussitôt une longue traînée de feu courut le long du câble jusqu'au sol qui se trouva déchargé de son surplus dangereux d'électricité, pendant que le terrible engin nuageux s'en allait en noires effilochures emportées par le souffle du vent.



Comme par enchantement, le ciel s’éclaircit, tandis que les vapeurs soudainement condensées, se transformaient en une pluie abondante qui inonda les Équatoriaux.

Au-dessus, le soleil dardait ses chauds rayons.

En moins de cinq minutes, l’appareil de Gontran s’abattit.

– Ah ! mon enfant !... mon cher enfant,... balbutia Ossipoff en serrant le jeune homme dans ses bras.

M. de Flammermont, après cette étreinte quasi-paternelle, dut se soumettre à celle non moins amicale de Fricoulet qui lui murmura à l’oreille :

– Tu connaissais donc la théorie du paratonnerre ?

– Pour mon *bachot*, n’ai-je donc pas dû apprendre la théorie de Franklin,... tu sais, l’histoire du cerf-volant ?

L’ingénieur desserra les bras, grommelant d’un ton découragé :

– Et moi qui me figurais que tu te décidais enfin à mordre aux sciences !

Le jeune comte haussa les épaules :

– Qu'importe, dit-il, puisque avec mon ignorance, je viens de sauver la patrie !

Et, se campant dans une attitude comique :

– Je demande, ajouta-t-il, qu'on me décerne les honneurs du Panthéon !

Cependant, les trombes lancées par les Équatoriaux continuaient leurs ravages dans les masses ennemies qui, désarmées maintenant, recevaient la mort avec l'impassibilité du désespoir.



On les voyait osciller sous le formidable souffle du vent, puis tomber à terre, pressés comme des champs de blé écrasés par la tempête.

– Il n'y en a plus pour longtemps, à présent, déclara Aotahâ.

– Vous pourriez peut-être aller chercher nos amis, insinua Gontran auquel il tardait de revoir sa fiancée.

Et, comme en prononçant ces mots, il levait les yeux vers l'espace, il poussa un cri de joie : des hauteurs auxquelles il avait plané, depuis plusieurs heures, l'appareil qui contenait Séléna et Farenheit descendait rapidement.



Maintenant on le distinguait parfaitement, semblable à un gigantesque oiseau avec son corps effilé et ses larges ailes qui battaient doucement l'atmosphère ; flottant derrière lui comme une queue empanachée, on apercevait une longue banderolle ondulant au souffle de la brise.

– Parbleu ! s'exclama Fricoulet, sir Jonathan a arboré le pavillon américain, je reconnais parfaitement sa ceinture étoilée.

L'appareil descendit de quelques cents mètres encore et, penchée par dessus le bordage, apparut Séléna qui agitait un mouchoir pour prouver à ses amis qu'elle les avait aperçus.

Sir Jonathan lui-même devint visible, tout debout sur l'appareil, faisant dans l'air avec son bras des gestes télégraphiques, en signe de victoire sans doute.

Tout à coup Fricoulet chercha des yeux Aotahâ ; mais le Martien avait disparu.

Alors l'ingénieur fronça légèrement les sourcils.

– C'est fâcheux ! grommela-t-il.

– Qu'y a-t-il de fâcheux ? demanda Gontran.

– J'aurais voulu que Aotahâ les allât rejoindre comme il avait été convenu.

– Mais c'est inutile maintenant ; puisque les voici, il est probable que sir Jonathan a compris le mécanisme.

– Sans doute,... sans doute,... mais un malheur est si vite arrivé...

– Eh ! quel malheur crains-tu ?… en admettant même que la machine se détraque,… la pesanteur est si faible que c'est tout au plus s'ils tomberaient comme des plumes.

Fricoulet, en ce moment, agita désespérément sa casquette de voyage.

– Arrêtez,… arrêtez,… cria-t-il de toute la force de ses poumons.

Mais le ronflement des ouragans factices couvrait sa voix et Farenheit continuait à descendre.

– Tu deviens fou ! s'écria Gontran en saisissant le bras de son ami,… tu vois bien que cela marche à merveille.

– Mais oui, dit à son tour Ossipoff, en paralysant l'autre bras de l'ingénieur ; laissez-les donc atterrir tranquillement,… toute votre télégraphie est capable de troubler sir Jonathan dans sa manœuvre.

Fricoulet leur lança à tous deux des regards de pitié.

– Vous me demandez si je suis fou, répliqua-t-il ; moi je n'ai pas besoin de vous demander si vous l'êtes,… je l'affirme. Comment, vous ne voyez donc pas qu'ils vont descendre en avant des lignes et qu'alors…

Il n'eut pas le temps d'achever.

Peut-être l'Américain, pressé par Séléna, avait-il volontairement activé la descente, peut-être, comme venait de le dire Ossipoff, avait-il été troublé par les signaux de Fricoulet,… toujours est-il que l'appareil, les ailes immobiles, mais formant parachute, tombait.

– Courons ! s’écria Gontran,… nous allons les recevoir dans nos bras.

– Courons ! répéta Ossipoff.

Et déjà, tous les deux s’élançaient, lorsqu’ils s’immobilisèrent comme si leurs pieds eussent été soudainement cloués au sol et de leur gorge contractée par l’angoisse, un effroyable cri s’échappa.



Parvenu à une cinquantaine de mètres du champ de bataille, l’hélicoptère venait d’être saisi dans une poussée d’air formidable et, semblable à un grand oiseau de mer qu’emporte la tempête, il disparut en moins d’un instant à la vue des Terriens.

– Séléna ! Séléna !… s’écria M. de Flammermont éperdu.

– Mon enfant ! ma pauvre enfant, sanglota le vieillard en se tordant les bras.

– Allons, bougonna Fricoulet, j'ai été mauvais prophète mais pourquoi diable ! n'ont-ils pas voulu me croire ?

Aotahâ qui, de loin, avait assisté à ce surprenant événement accourut vers eux à tire d'ailes et échangea rapidement quelques paroles avec l'ingénieur.

Aussitôt celui-ci tira de sa poche son carnet et, avec un sang-froid merveilleux, aligna quelques chiffres sur une page blanche.

Ensuite, frappant doucement sur le bras de Gontran.

– Pourquoi te désoler ainsi ? dit-il ; rien n'est perdu encore, sir Jonathan n'est pas un imbécile, en plus, c'est un homme calme et courageux, quant à Séléna, tu sais bien que ce n'est point l'énergie qui lui manque.

M. de Flammermont secoua la tête.

– Oui… oui, balbutia-t-il, je sais tout cela,… mais que peuvent-ils contre une tempête ?… la maîtriser, peut-être ?

– Non pas,… mais après tout, si mes calculs sont exacts, cette tempête ne marche pas à plus de deux cents kilomètres à la minute et j'estime que, après avoir dévoré sept ou huit cents kilomètres, elle doit s'arrêter d'elle-même.

– Eh bien ?

– Eh bien ! nous n'avons qu'à marcher dans cette direction jusqu'au huit centième kilomètre ; et il y a beaucoup de chances pour que nous les retrouvions.

– Beaucoup de chances – seulement, grommela M. de Flammermont avec accablement.

Puis, comme si les paroles de Fricoulet eussent eu cependant pour résultat de lui mettre du courage au cœur :

– Partons ! dit-il, en redressant la tête.

– Partir comme cela !... à pieds, sans guide !... mais tu es fou !

– Alors ?

– Nous allons nous rendre à une ville ici proche où Aotahâ se procurera un moyen de locomotion rapide qui nous permettra de voler à la recherche de ta fiancée.



Ce disant, il prit Ossipoff et Gontran chacun par un bras et, les portant presque, il suivit le guide.



CHAPITRE XVIII

L'ÎLE NEIGEUSE

OTAHÂ voletant, les Terriens bondissant, la petite troupe arriva, en moins d'une heure, au but de sa course.

Sur le bord d'un océan que Mickhaïl Ossipoff déclara être le cul-de-sac que forme, au centre même de la Lybie, l'extrémité de la mer du Sablier, une ville étrange se dressait.

C'était un enchevêtrement gracieux de tours ne mesurant pas moins de cent mètres de haut ; des clochetons originalement découpés les terminaient, surmontés eux-mêmes de pointes métalliques fort élevées dont l'extrémité semblait se perdre dans les nuages.

Ce qui paraissait former le corps même de l'habitation, était percé de nombreuses baies au travers desquelles circulait

toute la population ailée, comme fait un essaim d'abeilles bourdonnant autour de sa ruche.



Une animation extraordinaire semblait régner par la ville que les Terriens traversaient rapidement à la suite de leur guide ; cette animation était même si grande que c'est à peine si les voyageurs excitaient la curiosité de ceux qu'ils rencontraient.

– La nouvelle de la victoire les met probablement sans dessus dessous, murmura Gontran qui, en dépit de son inquiétude au sujet de Séléna, n'avait pas, comme on dit, assez d'yeux pour regarder autour de lui.

– Sans doute, répliqua Fricoulet, va-t-on chanter un *Te Deum* dans une cathédrale quelconque.

Et plus on avançait, plus la foule que l’on rencontrait devenait compacte, plus les bataillons ailés qui sillonnaient l’espace devenaient épais.

– C’est bien cela… c’est bien cela, murmurait l’ingénieur tout en marchant, je ne me suis pas trompé.

Et cette persuasion s’augmenta lorsque ses compagnons et lui débouchèrent sur une vaste place à l’extrémité de laquelle s’élevait un monument, de même forme que les habitations de la ville, mais d’un tiers plus considérable.

– C’est leur Notre-Dame, sans doute, fit-il à Gontran.

La place fourmillait de monde et la façade des maisons, leurs clochetons, leurs paratonnerres même étaient couverts de Martiens tenant tous leur visage tourné vers le monument dont Aotahâ s’approchait lentement.

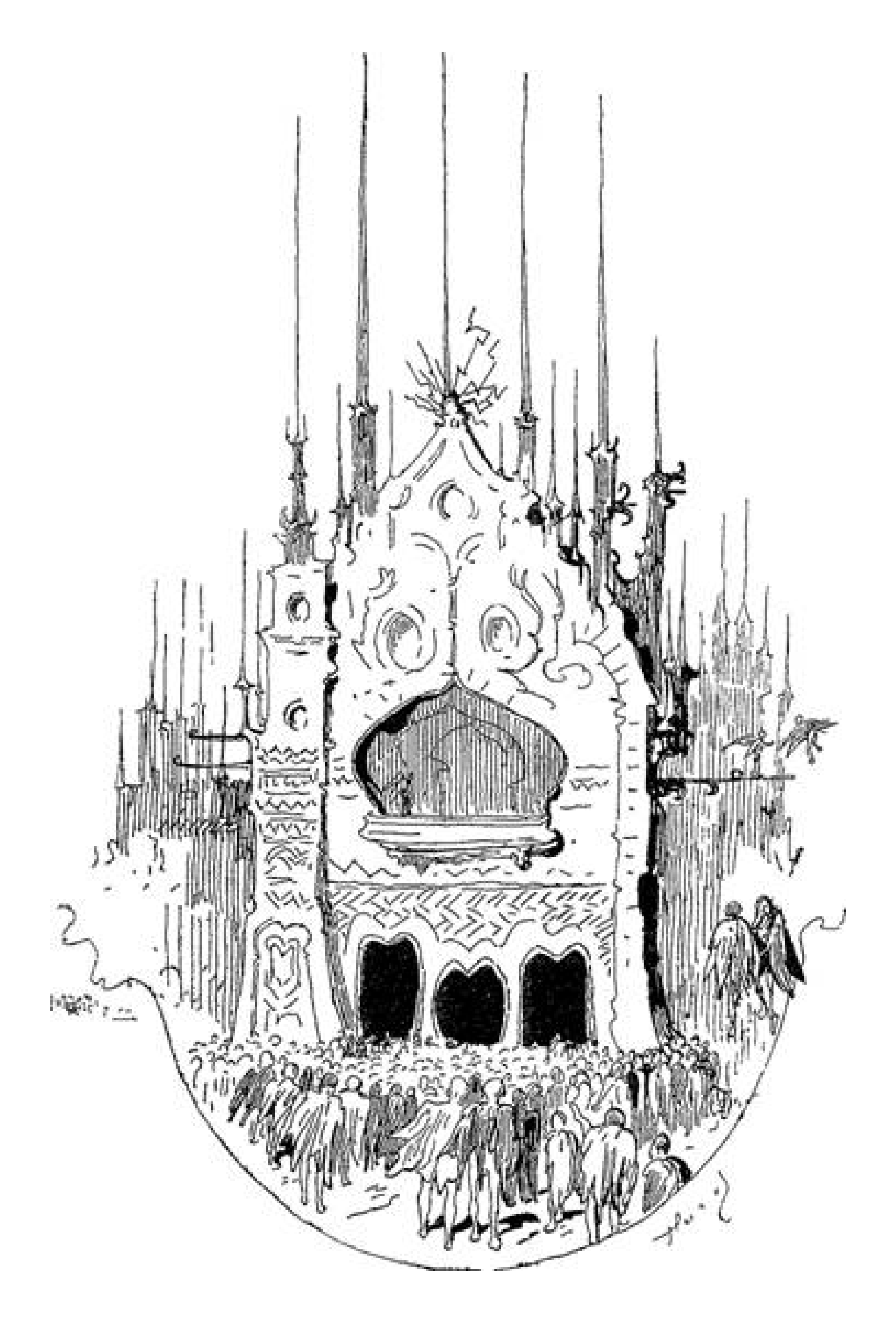
– Dis donc, murmura l’ingénieur, il ne te semble pas, comme moi, que tous ces gens-là n’ont pas la physionomie aussi ravie que le voudraient les circonstances ?

– Ils paraissent plutôt anxieux.

– On dirait qu’ils attendent quelqu’un ou quelque chose, dit à son tour Ossipoff.

– Peut-être la proclamation officielle de la victoire, ajouta Fricoulet.

Il se pencha vers Aotahâ qui le précédait ; celui-ci se retourna et levant la main vers le ciel, répliqua brièvement, puis continua sa marche.



Seulement alors les Terriens remarquèrent l'aspect menaçant de l'atmosphère ; sous la calotte gris de plomb que les cieux arrondissaient au-dessus de leur tête, des nuages noirs s'abaissaient rapidement vers le sol, comme s'ils eussent voulu l'écraser, et l'atmosphère, chargée d'électricité, était devenue étouffante.

Le visage de Fricoulet, assombri lui aussi, trahissait une certaine anxiété.



– Qu'y a-t-il donc ? demanda M. de Flammermont.

– Il va falloir retarder notre départ, je le crains…

Le jeune comte poussa une exclamation furieuse.

– Cela, non, par exemple ! déclara-t-il… et pour quelle raison ?

– Parce que la bataille à laquelle nous venons d'assister a ébranlé les couches atmosphériques si profondément, qu'un cataclysme météorologique est imminent.

– Que nous importe ?

– Il nous importe que Aotahâ refuse de nous accompagner.

– Nous nous passerons de guide.

– C'est impossible.

Gontran frappa du pied avec violence.

– Impossible ! gronda-t-il ; c'est à moi que tu dis ce mot-là… c'est toi qui le prononces !…

– Assurément – comment feras-tu pour te conduire à travers ce monde inconnu ?

M. de Flammermont ricana.

– Inconnu !… le monde de Mars… Allons donc, je croyais au contraire, que Mars était la plus connue des planètes.

– La plus connue, je ne dis pas le contraire, télescopiquement parlant, mais de là à la connaître suffisamment pour s'y promener la canne à la main, sans guide Joanne ou autre, halte-là !

– Tu parles pour toi, sans doute, grommela le jeune comte, mais je suis bien certain que M. Ossipoff… à quoi servirait d'être astronome s'il n'en savait pas plus que moi ?

Et, prenant le vieillard par le bras :

– Fricoulet prétend, dit-il, qu'un cataclysme se prépare et qu'Aotahâ refusera de nous servir de guide.

Une angoisse profonde se peignit sur le visage d'Ossipoff.

– Cela ne nous empêchera pas de nous mettre à la recherche de Séléna ? n'est-ce pas ? continua le jeune homme.

– Sans guide ! s'écria involontairement le vieux savant.

– N'avez-vous pas la carte de Schiaparelli ?

Ossipoff secoua la tête.

– Ne vous rappelez-vous donc plus ce que je vous ai dit tout récemment… Mars est la plus traîtresse de toutes les planètes : nous lancer sans guide à la recherche de ces malheureux, ce serait courir à une mort presque certaine et ce, sans aucune chance de succès.

– Perdue ! alors, gémit Gontran, elle est perdue !

– Mais non, fit l'ingénieur, on te la retrouvera, ta Séléna ; mais laisse-nous le temps de la réflexion, que diable ! et puis, les savants qui délibèrent là-dedans vont peut-être déclarer que leur terreur était vaine et leurs pronostics absolument faux.

Au mot de « savants » Mickhaïl Ossipoff avait dressé l'oreille.

– Dites donc, fit-il en tirant Fricoulet par la manche, n'y aurait-il pas moyen d'assister à cette délibération ?

En ce moment on était arrivé, en dépit de la foule qui se pressait compacte sur la place, au pied du monument qui semblait être le but des efforts d'Aotahâ.

L'ingénieur communiqua au Martien la demande du vieillard.



Sans répondre, Aotahâ saisit Fricoulet par les cheveux qu'il avait fort longs et, ainsi chargé, s'éleva verticalement, d'un coup d'ailes, jusqu'au sommet de l'édifice qu'entourait une sorte de plate-forme circulaire sur laquelle il déposa l'ingénieur tout ébahi. Il fit de même pour Gontran et Ossipoff ; et, en moins de cinq minutes, les trois Terriens se trouvèrent réunis dans une salle où une trentaine de Martiens, les yeux rivés à des instruments d'optique, sondaient l'espace.

Tout à coup, à l'horizon, un point noir parut, qui grossit rapidement et prit bientôt la forme d'un être ailé qui vint s'abattre au milieu d'eux.

– L'atmosphère tout entière de Mars est ébranlée, déclara-t-il ; les condensations atmosphériques causées par la bataille

dans les plaines Lybiennes produisent partout des perturbations considérables.

Comme il achevait ces mots, un Martien apparut venant d'une autre direction.

– Les glaces du pôle austral fondent et se dispersent, déclara ce nouveau messager…

Un troisième surgit alors qui dit :

– Un tourbillon violent s'est formé au-dessus de l'Océan du Sud, produit par le double phénomène d'aspiration et de refoulement de l'air, des régions froides aux régions chaudes.

Il achevait à peine qu'un quatrième messager entra à tire d'aile et, d'une voix plus vibrante encore que les premiers, prononça ces mots qui, traduits par Aotahâ, firent tressaillir douloureusement Gontran.

– Les eaux de l'Océan s'agitent et, sous les efforts combinés de la marée produite par l'attraction des deux satellites, du Soleil et du cyclone, elles commencent à envahir le continent.

Fricoulet se frotta les mains, d'un air de vive satisfaction.

– Allons, allons ! murmura-t-il, cela se corse.

Mais un gémissement poussé à ses côtés, attira son attention sur M. de Flammermont.

– Eh ! morbleu ! dit-il en lui frappant amicalement sur l'épaule, que te prend-il donc ?… tu parais tout déconfit.

D'une voix désolée, le jeune comte murmura :

– Séléna !… fallait-il donc la retrouver pour la perdre de nouveau ?

– C'est l'histoire du bonheur… on le touche du bout du doigt,… on croit le saisir… et puis, crac… il vous fuit.

Il ajouta entre ses dents :

– Avec cette différence, cependant, que Séléna ne représente pas le bonheur.

En ce moment, il jeta un regard au dehors : comme un vol de corbeaux immenses, les nuées noires s'étaient abattues sur le sol, enveloppant, dans une obscurité pour ainsi dire complète et terrifiante, la ville entière.

– C'est singulier, murmura Ossipoff, comme je suis énervé.

– Au milieu de cette atmosphère saturée d'électricité, cela n'a rien de surprenant, répliqua Fricoulet.

– Un bon orage nous soulagerait, poursuivit le vieillard.

– Malheureusement, un orage ici est impossible, ces milliers de paratonnerres dont les habitations sont surmontées, neutralisent l'électricité de ces brumes et noient le fluide dans le sol humide.

La pluie commençait à tomber en larges gouttes, puis, bientôt, se transforma en une véritable cataracte déversant sur la ville, avec un crépitement sonore, des torrents d'eau.

– Alors, demanda Fricoulet à son guide, nous ne pouvons songer à partir d'ici ?

– Il faut attendre.

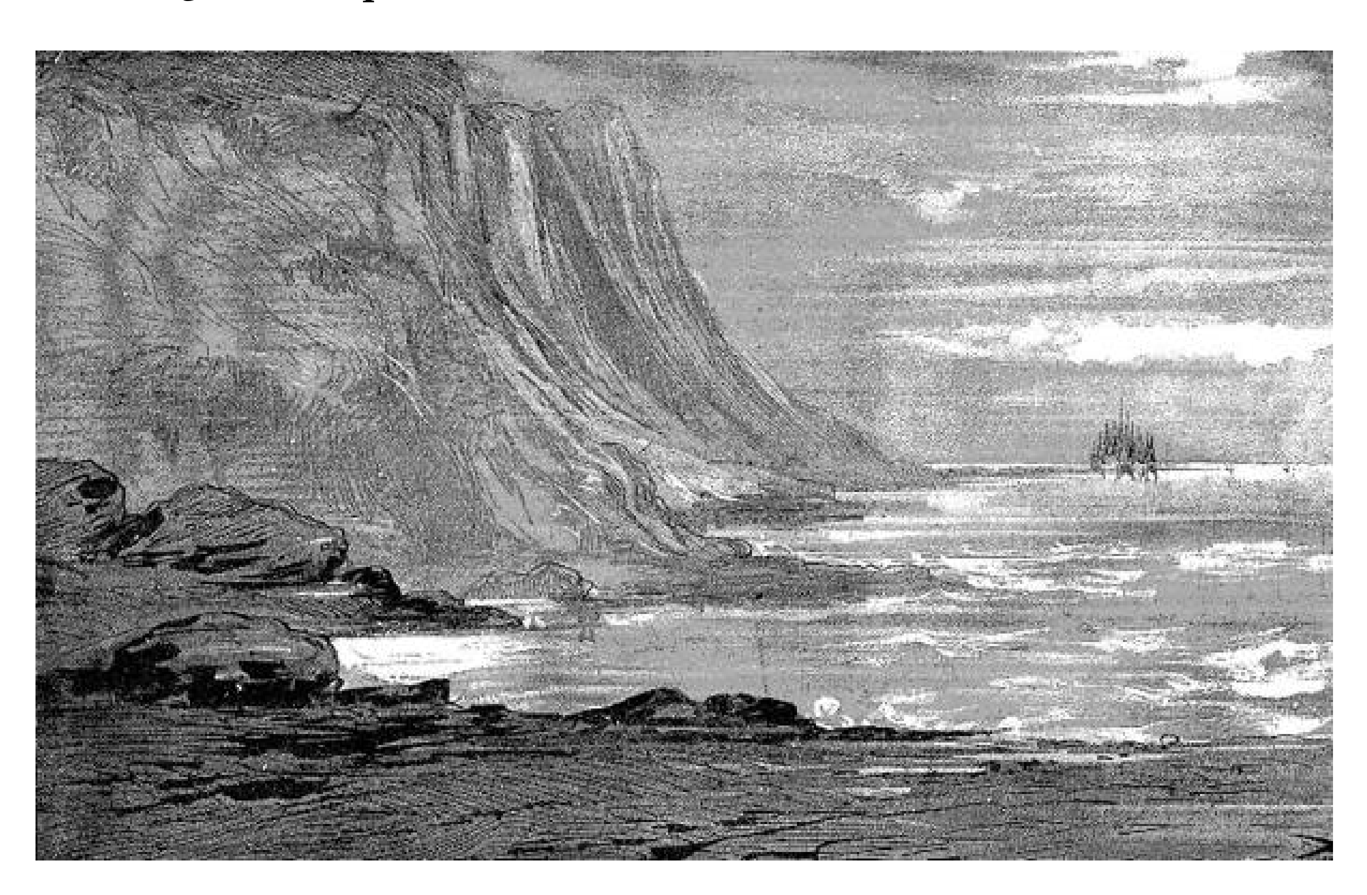
– Attendre quoi ?

Le Martien étendit son aile vers l'Occident.

Un grondement sourd et indistinct arrivait des profondeurs de l'horizon, porté sur l'aile d'une brise formidable : c'était comme la voix de la mer, au loin, lorsque la tempête la soulève et la jette contre les falaises.

Le buste penché en avant, l'œil inquiet, l'oreille tendue, les Terriens écoutaient.

– Qu'est-ce que cela ! balbutia Gontran.



– La mer… la mer qui a rompu ses digues,… qui a envahi les continents et qui accourt jusqu'ici.

Les Terriens tressautèrent.

– Mais, c’est une inondation ! s’écrièrent-ils ensemble.

Le Martien inclina affirmativement la tête.

– Et on attend ainsi, tranquillement, sans rien faire pour arrêter les eaux ! balbutia M. de Flammermont.

L’émotion d’Ossipoff n’avait duré que peu d’instants ; presque aussitôt il avait recouvré toute sa sérénité et Fricoulet l’entendit murmurer, d’un air satisfait :

– Par ma foi, j’ai plus de chance que je n’avais le droit d’en désirer ; je m’en vais donc avoir la clé des mystérieuses transformations dont les astronomes terrestres demeurent confondus : une mer mise à sec, un continent transformé en océan… ce n’est, certes, pas un spectacle ordinaire.

Et, saisissant les mains de Gontran :

– Hein ! lui dit-il d’une voix vibrante, nous allons surprendre les secrets du Caméléon.

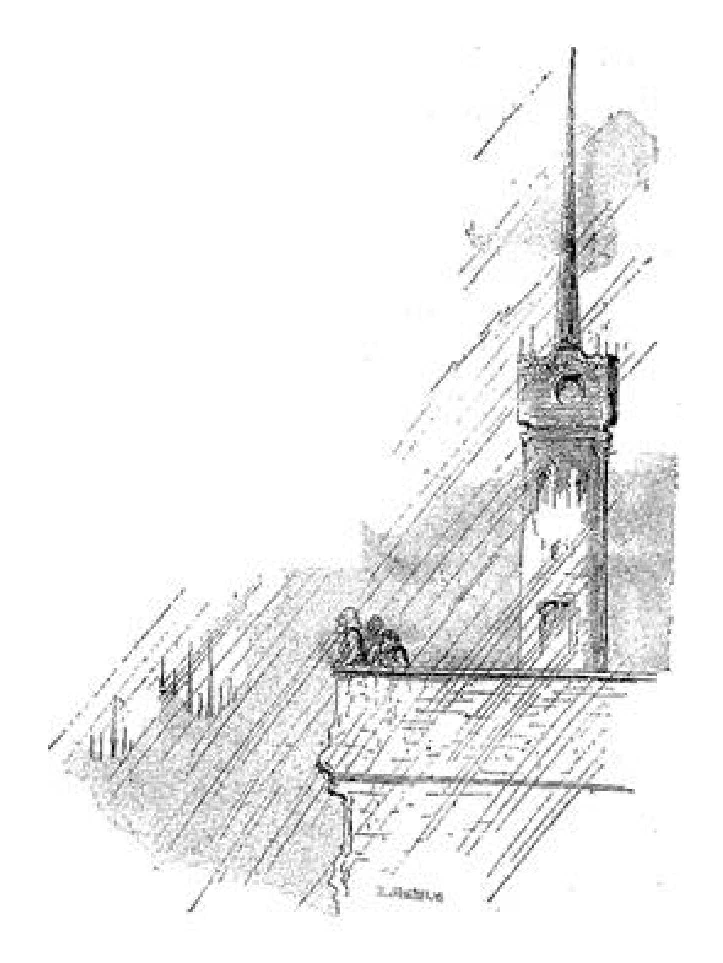
– Eh ! laissez-moi avec votre Caméléon, s’écria le jeune homme,… vous n’avez donc pas de cœur,… vous ne pensez donc pas à Séléna ?

– Pas de cœur ! moi ! exclama le savant,… ne pas penser à ma fille ! êtes-vous fou ?

– C’est qu’en vérité l’inondation paraît vous préoccuper beaucoup plus que le sort de votre enfant.

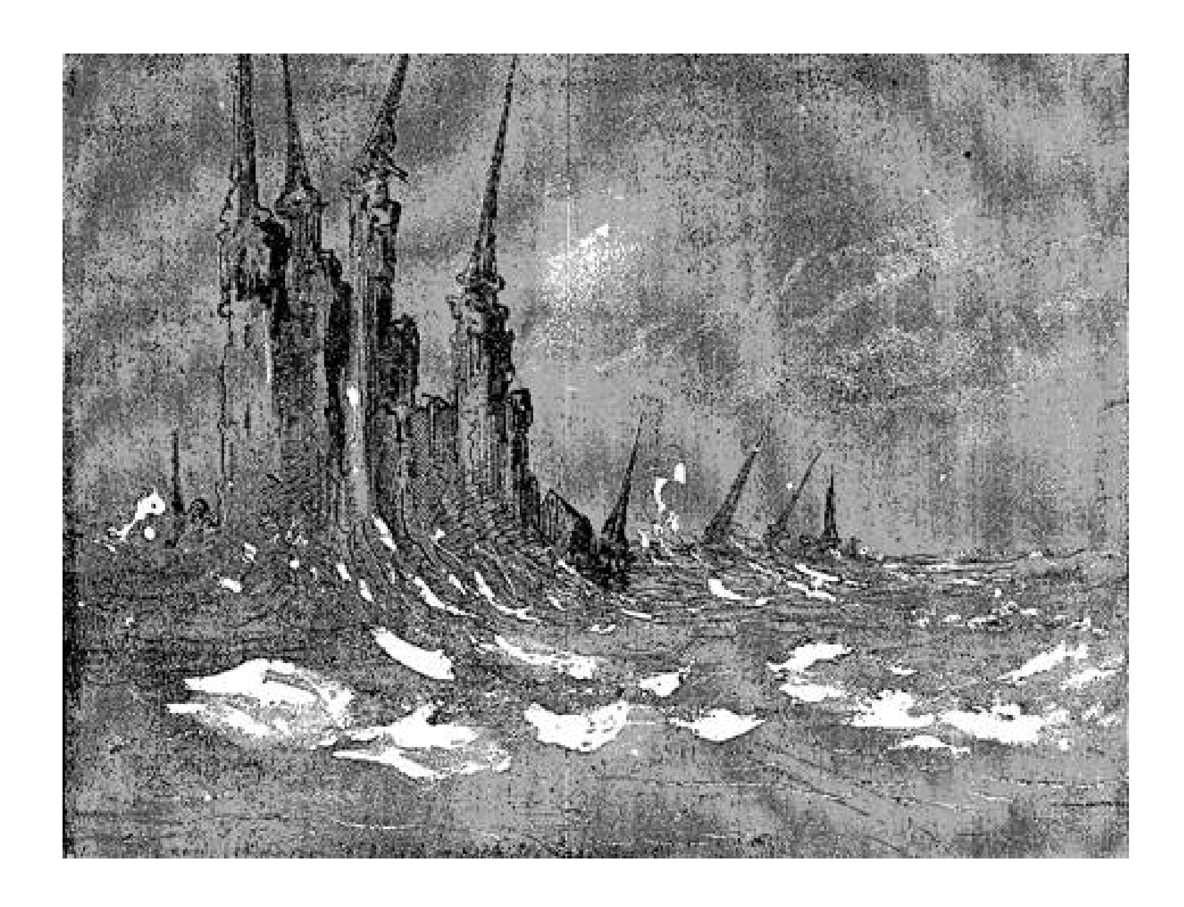
– Eh ! Séléna se retrouvera, j’en ai la persuasion ; tandis que l’occasion d’étudier les perturbations martiennes et leurs causes ne se retrouvera pas, elle.

Sur ces mots, ne pouvant résister à l'ardente curiosité qui le dévorait, il sortit sur la plate-forme qui couronnait l'édifice.



Le grondement qui avait attiré son attention quelques instants auparavant, avait augmenté d'intensité et remplissait maintenant l'espace tout entier ; sans les voir, on devinait là-bas, tout là-bas, derrière l'horizon, chevauchant comme un immense troupeau de buffles en furie, les vagues immenses, formidables, terrifiantes, qui s'avançaient, détruisant tout sur leur passage.

Tout à coup, l'épais écran de nuée qui masquait le paysage se déchira et, à travers les torrents d'eau qui zébraient la plaine éthérée, le vieillard aperçut au loin, indistincte encore, mais grandissant rapidement, une ligne blanchâtre qui rayait l'horizon dans toute sa largeur.

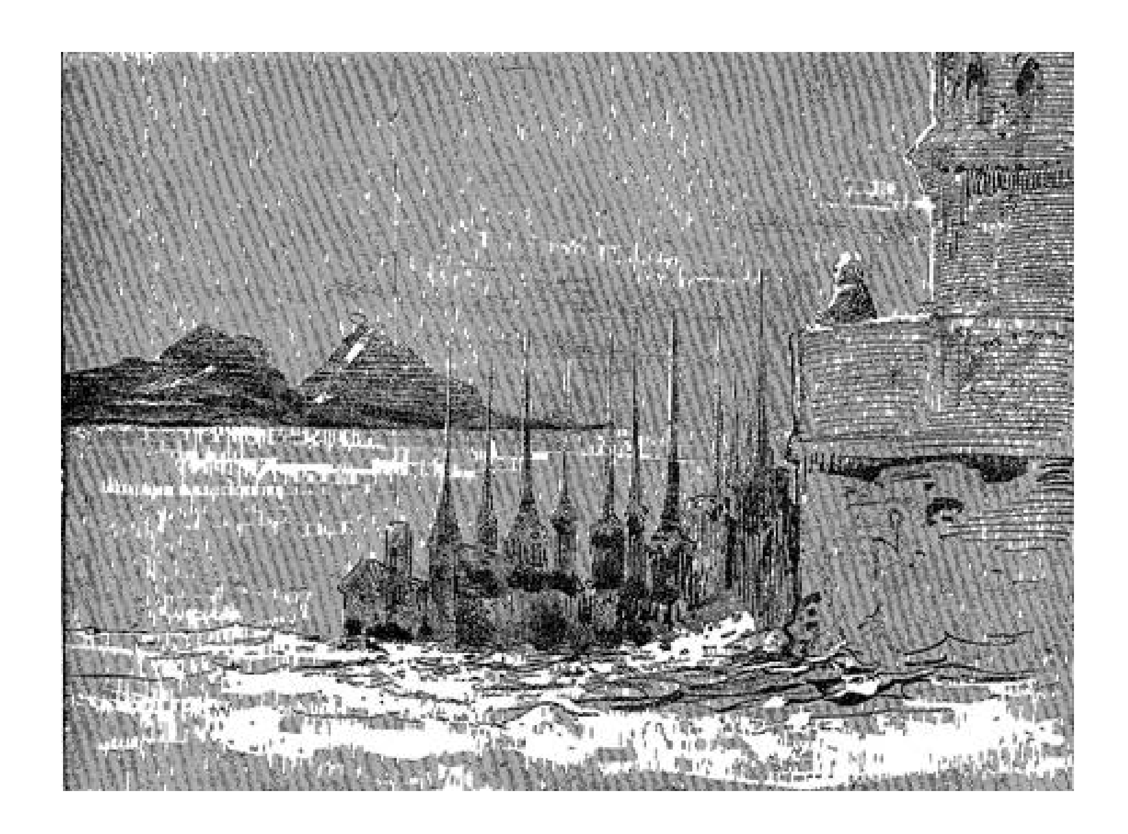


Bientôt cette ligne grossit, grossit, prit une forme, et les vagues écumeuses apparurent, courant avec la rapidité de la foudre, bondissant sous la rude lanière du vent.

– La mer !… la mer !… cria-t-il, en étendant les bras dans un geste d'admiration terrifiée.

Et, cramponné à la plate-forme, risquant à tout instant d'être arraché et emporté par le souffle furieux du cyclone, il attendit le terrible élément.

Au dedans, les Martiens discutaient entre eux, calmes, impassibles ; on eut dit que le fléau épouvantable n'allait pas s'abattre sur eux, et, cependant, le hurlement des vagues était terrifiant, et sous le souffle puissant de la tempête, le monument vibrait de la base au faîte.



– Nous sommes depuis longtemps accoutumés à ces cataclysmes, répondit Aotahâ à Fricoulet qui l'interrogeait ; il n'est pas rare de voir un de nos continents être soudainement et en totalité envahi par les eaux ; aussi toutes nos précautions sont-elles prises pour éviter des complications par trop fâcheuses… Comme vous avez pu vous en rendre compte, toutes nos habitations reposent sur des caissons étanches qui leur permettent de flotter à la surface, lorsque survient une inondation.

– Je comprends, je comprends, répliqua l'ingénieur. Et ces phénomènes se produisent sans doute d'une manière régulière ?

– Non pas ; ces sortes de marées gigantesques – car, à proprement parler, ces inondations ne sont pas autre chose – ces marées ne se produisent qu'à la suite de circonstances exceptionnelles ; il se trouve qu'aujourd'hui la condensation de l'atmosphère causée par la brusque décharge des nuages orageux coïncide avec l'attraction maxima du Soleil et de nos

satellites… voilà pourquoi il est probable que cette fois-ci, les eaux…

Le Martien n'acheva pas sa phrase ; les premières vagues venaient d'atteindre la ville et ses paroles se perdirent dans le fracas épouvantable des éléments en fureur.

Une violente secousse ébranla l'édifice qui oscilla sur sa base comme un navire dont les flots viennent soudainement battre la coque ; il sembla un moment qu'il allait se coucher sur le côté, tant était forte la poussée du vent ; mais, se redressant, il reprit son aplomb pour pencher de l'autre côté et revenir encore dans la position verticale.

Il semblait aux Terriens qu'ils fussent sur un navire en pleine mer, juchés au sommet d'un mât ; le vent leur hurlait aux oreilles et les vagues envoyaient jusqu'à eux leurs embruns humides et leurs clameurs sauvages.

Ossipoff avait tenté de demeurer à son poste d'observation ; mais les flots, comme irrités par le regard de ce pygmée qui semblait les défier, s'élevaient jusqu'à lui en amoncellements titanesques, l'inondant jusqu'aux os de leur écume glacée.

Il vint rejoindre ses compagnons.

– Quel spectacle sublime ! s'exclama-t-il en joignant les mains dans un geste admiratif.

– Sublime ! sublime ! grommela Fricoulet en faisant la grimace ; il me semble que le sublime va jusqu'à l'horreur.

– Ce n'en est que plus beau ! riposta le vieillard.

– Pourvu que la tour puisse résister ! murmura l'ingénieur.

Il n'avait pas achevé ces mots qu'au dehors, surmontant le hurlement de la tempête et le fracas des vagues, des cris terribles, des cris d'appel, d'épouvante, retentirent ; en même temps, des détonations étranges se firent entendre, suivies bientôt d'un craquement sinistre qui ébranla la tour elle-même.

– Parbleu ! fit l'ingénieur, ce que je craignais est arrivé.

– Que craignais-tu ? demanda Gontran.

– Les saisines qui rattachent les habitations au sol et les font ressembler à des navires à l'ancre, viennent de se rompre.

– Alors ?

– Alors la ville s'en va à la dérive, répondit placidement Fricoulet.



– Mais nous sommes perdus, s'écria le jeune comte.

L'ingénieur haussa les épaules.

– Pourquoi cela,… cette tour peut très bien faire l'office d'un transatlantique et nous mener à bon port.

– À bon port !… où cela ?

– Où il plaira à la tempête de nous pousser !…

Toute la nuit et toute la journée du lendemain, la situation resta la même.

La ville tout entière était emportée par le cyclone vers le Sud-Est ; à la place où, deux jours auparavant, s'étendaient les régions cultivées de la Lybie, un océan boueux étendait maintenant ses eaux tumultueuses, à perte de vue.

Au dire de Fricoulet, une surface de quatre cent mille kilomètres carrés – les dimensions de l'Europe tout entière – se trouvait submergée.

Aotahâ déclara que l'océan Newton devait se trouver à sec et que la mer Flammarion avait certainement diminué de profondeur.

Pendant que Fricoulet se demandait comment se terminerait cette odyssée étrange, pendant que Gontran songeait à Séléna, Mickhaïl Ossipoff continuait ses études sur le monde inconnu à la surface duquel il naviguait d'une si bizarre façon.

– Oui, pensait-il, c'est bien ainsi que le télescope me la montrait, alors que je l'examinais de l'observatoire de Poulkowa ; point d'aspérités importantes,… sol usé par la rotation, à peine plus élevé que le niveau moyen des eaux, et permettant ainsi à la plus légère cause extérieure, de produire

des dénivellations énormes, des inondations considérables qui changent du tout au tout l'aspect de la planète...

Et se frottant les mains avec une vive satisfaction :

– Ah ! messieurs mes confrères, murmura-t-il à mi-voix, combien d'entre vous prendraient volontiers ma place...

Depuis trente-six heures que l'on flottait ainsi, on devait avoir franchi une distance considérable mais que les Martiens eux-mêmes ne pouvaient apprécier.

La direction suivie était-elle toujours la même ? avait-on dévié de plusieurs degrés ou même était-on revenu sur ses pas ?

Autant de questions que se posait Fricoulet et auxquelles son ami Aotahâ était impuissant à répondre.

De tous côtés à perte de vue, des vagues, encore des vagues, toujours des vagues ; sur leurs têtes un ciel gris de plomb rayé par la pluie et dans lequel, semblables à une troupe de chevaux sauvages au galop, couraient de gros nuages noirs.

– C'est à désespérer d'arriver jamais, murmura Fricoulet.

– D'arriver où cela ? demanda Gontran.

– Là où nous devons nous arrêter, parbleu !

Cependant vers le soir, une accalmie parut se préparer ; le vent soufflant avec moins de violence, soulevait les flots avec moins de fureur, la tour avait moins de tangage et le ciel, balayé tout à coup de nuages qui l'obscurcissaient, permit aux derniers feux du soleil couchant de venir se jouer à la surface liquide sur laquelle voguaient nos amis.

Tout à coup, Gontran qui sondait l’horizon, jeta un cri.

– Terre ! terre à l’avant !

Ses compagnons accoururent pour contrôler cette nouvelle.



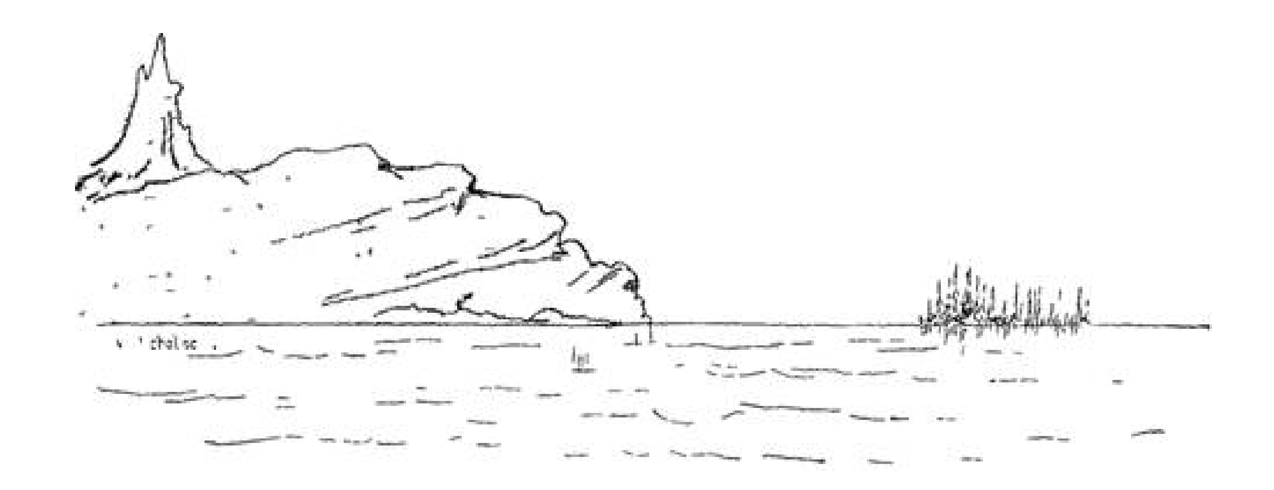
À dix kilomètres à peine, couchée sur les flots comme un grand cétacé, une terre basse apparaissait ; au loin, dans l’intérieur, se dressait, couronné d’une légère vapeur, un pic aigu étincelant.

Se tournant vers Ossipoff, Fricoulet ricana.

– Dites donc ! monsieur l’astronome qui prétendiez que la planète Mars était ronde comme une boule de billard,… il me semble que vous ne l’aviez pas bien examinée ou, tout au moins, que vous ne la connaissiez pas dans tous ses coins et recoins…

– Pourquoi cela ?

– Dame, parce qu’il me semble que voici une montagne, qui paraît être de taille, et même cette montagne est couverte de glace.



Le vieillard se frappa le front, comme si une idée subite lui eût traversé l'esprit et, sans répondre à l'ingénieur, il tira sa carte, la consulta et d'une voix vibrante s'écria :

– Voulez-vous que je vous dise où nous sommes ?

– Cette question ?

– Eh bien ! nous sommes par le 33° de longitude et le 26° de latitude australe.

– C'est-à-dire ?

– Presque au centre de l'océan Kepler.

– À quoi voyez-vous cela ? demanda Fricoulet incrédule.

– À cette île… qui n'est autre que l'île *Neigeuse*.

– Mais nous allons y aborder, dit Gontran ; le vent semble nous pousser vers elle.

Fricoulet fit entendre un petit soupir de satisfaction.

– Tant mieux,… cela me permettra de me dégourdir un peu les jambes – je commençais à m'ankyloser.

M. de Flammermont se pencha vers son ami.

– Penses-tu, demanda-t-il, que le temps se mette au beau ?

L'ingénieur leva le nez en l'air et examina le ciel attentivement, puis, secouant la tête.

– Hum ! répondit-il : cela ne me paraît être qu'un entr'acte, il n'y aurait rien d'étonnant à ce que la tempête recommençât bientôt sur de nouveaux frais.

Gontran eut un geste plein d'énergie.

– Quoi qu'il arrive, déclara-t-il, je te préviens que si je mets le pied sur cette île, je n'en partirai que pour me lancer à la recherche de Séléna.

Fricoulet, à ce nom, demeura pensif.

– Eh ! eh ! murmura-t-il comme se parlant à lui-même, cela ne serait pas impossible.

Gontran tressaillit et, saisi d'un pressentiment, prit les mains de son ami.

– Tu penses à Séléna, n'est-ce pas ? dit-il.

– C'est vrai, répliqua l'ingénieur.

– À quoi faisais-tu allusion en disant que cela n'était pas impossible ?

– Mais à rien, je te le jure,... fit l'autre avec embarras.

Et il ajouta :

– Une idée à moi,… mais qu'il est inutile que je te communique ; pourquoi te donner un faux espoir ?

– Oh ! je t'en supplie, insista M. de Flammermont, réponds-moi,… dis-moi quelle est cette idée.

Fricoulet parut fort ennuyé, hésita un moment, puis enfin :

– L'île neigeuse se trouve distante du point où a eu lieu la bataille de huit cents kilomètres ; or, c'est précisément la distance à laquelle, tu t'en souviens, j'avais calculé que la tempête pourrait emporter l'aéronef.

Gontran demeura, quelques secondes, muet, immobile, tant son saisissement était grand.

Tout à coup il s'élança sur l'ingénieur, le serra dans ses bras, criant :



– Alcide !… Alcide !… tu es le meilleur des amis.

– Mais tu m'étouffes ! exclama l'ingénieur en se dégageant de cette amicale étreinte.

Et il ajouta :

– Tu vois, j'ai eu tort de te dire cela,… tu t'emballes sur un espoir problématique et… si je me suis trompé…

Le visage de Gontran devint tragique.

– Si tu t'es trompé, gronda-t-il, je me tuerai.

En ce moment, une secousse assez forte leur faisant perdre l'équilibre, les jeta assez rudement l'un contre l'autre, puis toute oscillation cessa ; la base de la tour venait de toucher le fond.

Aotahâ mit son doigt sur l'épaule de Fricoulet pour attirer son attention du côté de la terre.

À un demi-kilomètre, émergeant à peine de la nappe boueuse des eaux, une côte basse et ravagée apparaissait, sur laquelle les vagues moutonneuses venaient se briser avec une écume jaunâtre.

Fricoulet jeta un cri et saisissant le bras de Gontran.

– Regarde ! fit-il d'une voix étranglée, regarde !…

M. de Flammermont s'écarquillait vainement les yeux, il ne voyait rien.

– Ah çà ! grommela l'ingénieur, ai-je donc la berlue ?… cependant je crois bien ne pas me tromper.

– Moi aussi, balbutia le jeune comte, la poitrine oppressée par un pressentiment, dis-moi… dis-moi,… tu vois bien que tu me fais languir…

Sa main sur les yeux en guise d'abat-jour, Fricoulet regardait toujours.

– Parbleu ! exclama-t-il, je mettrai la main au feu que c'est la fameuse ceinture de sir Jonathan que j'aperçois là-bas, flottant dans les airs.

Il n'avait pas achevé ces mots qu'un cri de Mickhaïl Ossipoff le fit se retourner.

Gontran n'était plus là, mais l'ingénieur aperçut le vieillard qui, penché sur l'abîme, regardait d'un air fou, au-dessous de lui.

– Gontran !... Gontran !... balbutia Fricoulet épouvanté.

Mais le jeune homme n'était déjà plus qu'un point dans l'espace ; quelques secondes encore, il atteignait la surface liquide dans laquelle il disparaissait en rejetant tout alentour des gerbes d'écume.

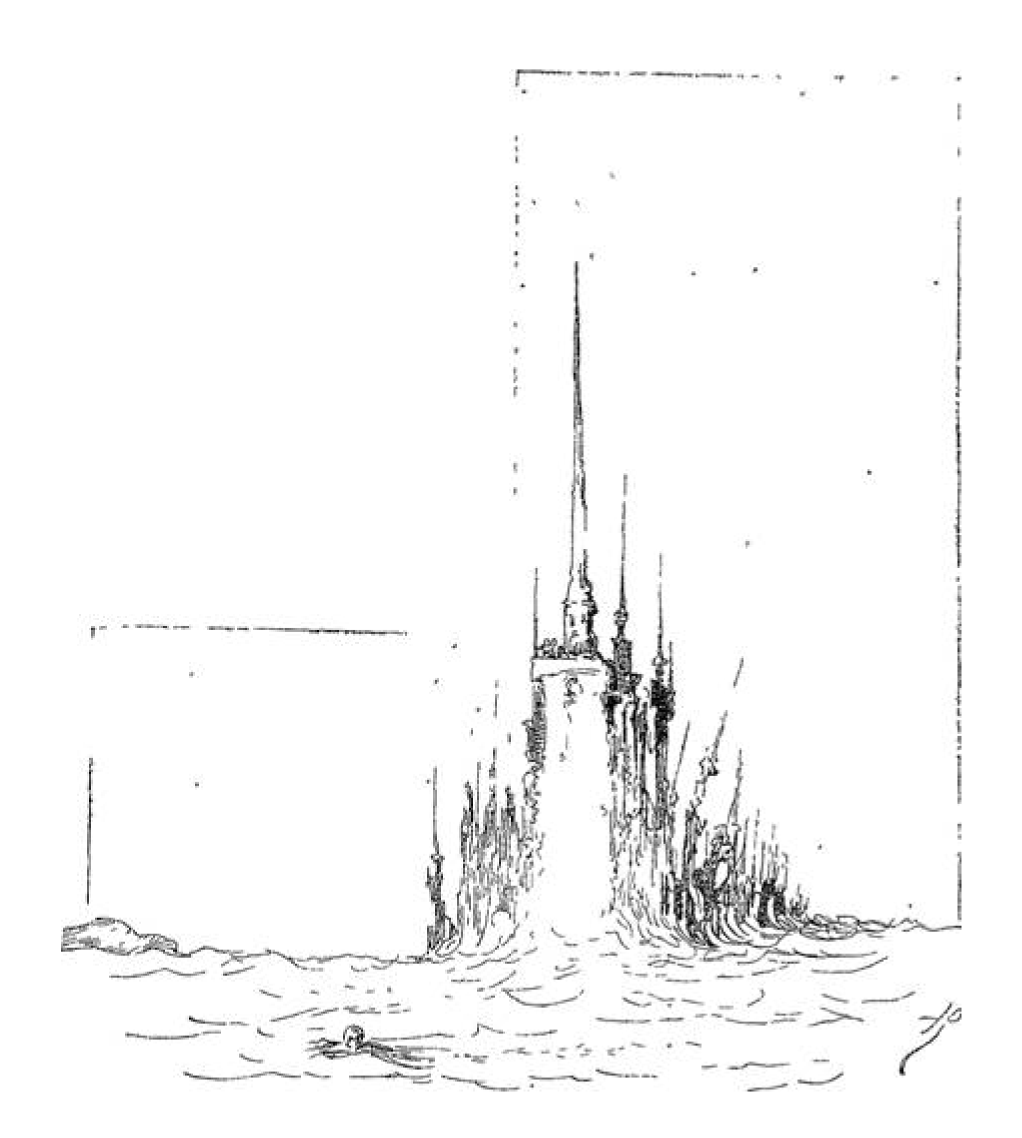
Puis il reparut bientôt, nageant de toutes ses forces vers la terre.

Ossipoff tourna ses regards sur Fricoulet.

– Le malheureux ! murmura-t-il enjoignant les mains, que fait-il ?

– Il fait tout simplement ce que nous allons faire,... il gagne le plancher des vaches qui, sans doute, lui offre plus de sécurité que cette ville sur laquelle nous naviguons depuis quarante-huit heures.

Ce disant, il enjamba la balustrade et se prépara à piquer, lui aussi, une tête.



Le vieillard hésitait.

– Voyez, fit l'ingénieur, en lui montrant de longues escouades ailées qui zébraient l'espace, ces bons Martiens nous donnent l'exemple…

– Mais, je ne sais pas nager, répliqua Ossipoff.

Fricoulet haussa les épaules.

– Petit détail, fit-il ; donnez-moi la main et jetez-vous hardiment.

Le vieillard eut un moment de recul.

– Mort ou vivant, je jure de vous mener à terre.

Cette déclaration parut impressionner vivement le vieux savant.

L’ingénieur s’en aperçut et ajouta, gouailleur :

– Nécessairement, je ferai tout mon possible pour vous ramener plutôt vivant que mort.

– Vous êtes bien aimable, grommela Ossipoff d’un ton grincheux.

– Ce n’est pas rien que pour vous ce que j’en fais, ricana l’autre, c’est aussi pour votre fille à qui cela causerait une peine trop grande.

Le vieillard hocha la tête avec un geste douloureux.

– Hélas ! ma pauvre Séléna,… murmura-t-il.

Fricoulet étendit la main vers la terre.

– Mais, votre Séléna ! s’écria-t-il, elle est là.

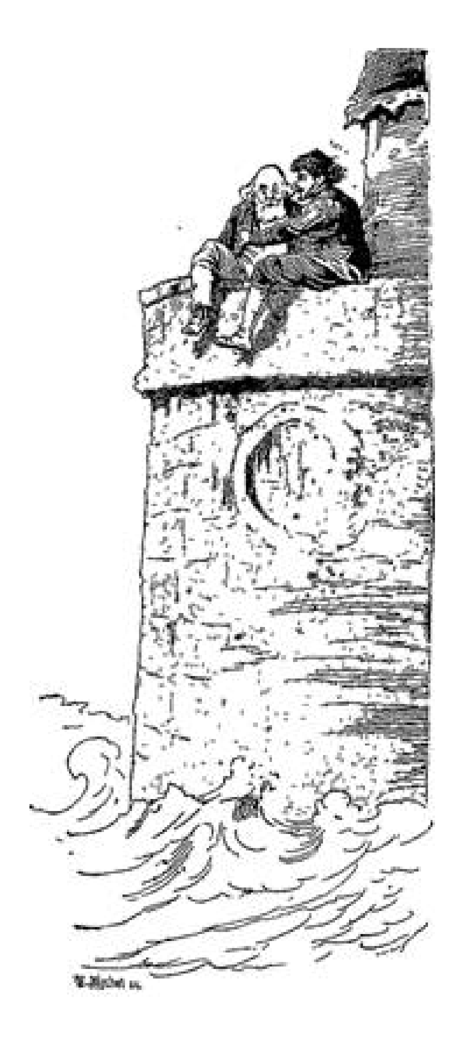
Ossipoff lui saisit la main.

– Là !… là !… fit-il d’une voix étranglée,… vous l’avez vue !

– Elle !… non !… mais je parierais ma tête que j’ai aperçu la ceinture étoilée de sir Jonathan,… or, si l’Américain s’est sauvé, c’est que votre fille est vivante,… autrement, je crois le connaître assez pour affirmer qu’il serait mort avec elle…

La physionomie d'Ossipoff s'était soudain transfigurée.

– Allons ! dit-il simplement.

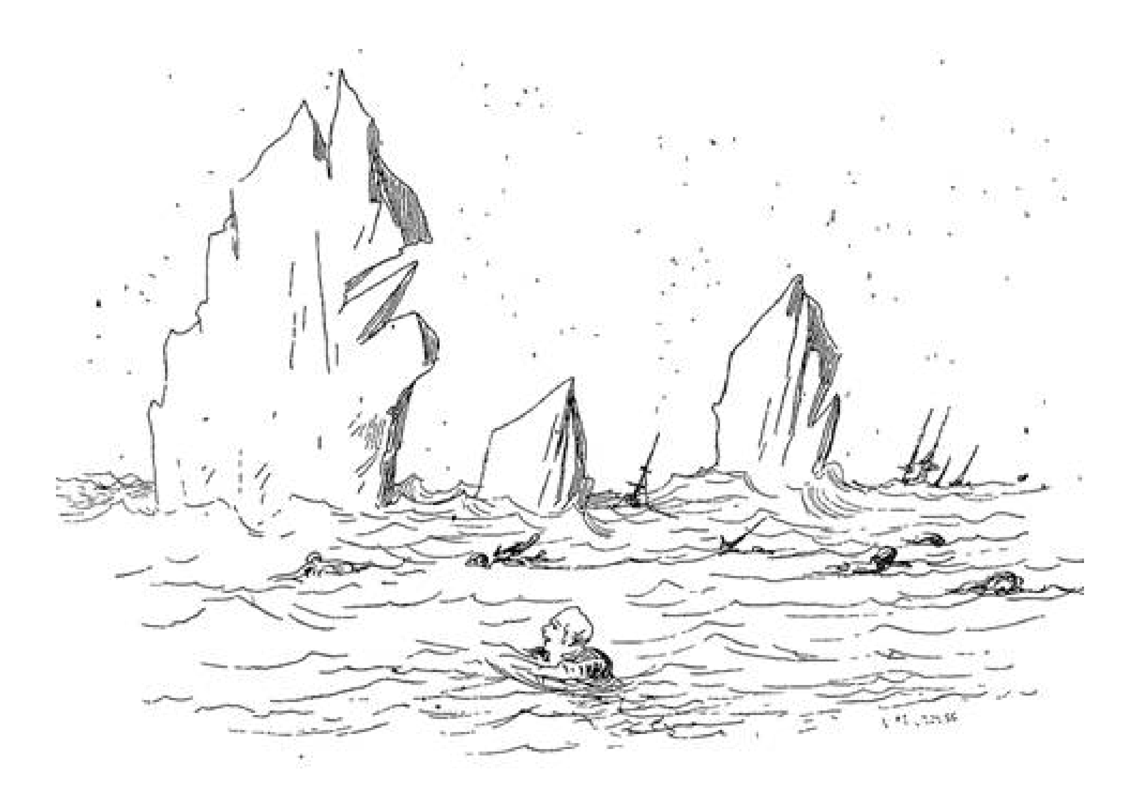


Fricoulet le saisit fortement par le bras et tous deux s'élancèrent.

M. de Flammermont, cependant, nageait avec vigueur ; à peine si son corps était immergé et, à proprement parler, il glissait sur la surface des eaux avec une rapidité inconcevable.

Tout autour de lui, emportés par un courant que créait un vent assez rude soufflant du nord, passaient des débris de toutes sortes, plantes détachées, arbres brisés, cadavres de Martiens, et

jusqu'à des glaçons énormes arrachés sans doute aux banquises polaires.



Vingt fois, le nageur avait failli être écrasé par ces masses roulantes et tournoyantes desquelles il ne se garait qu'à grand'peine car elles arrivaient sur lui avec une force et une vitesse prodigieuses.

Enfin, il poussa un cri de triomphe et de joie ; ses pieds venaient de rencontrer le sol et, à cent mètres à peine, sur le rivage, Farenheit et Séléna se tenaient debout, immobiles et angoissés, sondant l'immensité liquide qui les entourait, se demandant si là, sous leurs yeux, n'allaient point passer les cadavres de leurs amis.

– Séléna !... Séléna !... appela Gontran d'une voix que l'émotion et le bonheur étouffaient.

– Mon Dieu !... mon Dieu !... fit la jeune fille ; mais c'est la voix de M. de Flammermont !

– *By God !* grommela l'Américain, je crois que vous avez raison.

Et tous deux sans même songer à ce qu'ils faisaient, s'aventurèrent dans la direction d'où leur avaient paru venir les appels du jeune comte.

Tout à coup, sans transition, le soleil s'éteignit à l'horizon, embrasant la plaine liquide de ses derniers feux et l'obscurité se fit, enveloppant l'espace et le paysage entier de ses voiles d'ombre que piquaient les étoiles ainsi qu'une multitude de clous d'or.

Les flots semblèrent alors plus noirs encore, avec une petite étincelle allumée à la crête de chaque vague par les reflets des astres.

– Mon Dieu ! s'écria Séléna en se cramponnant au bras de Farenheit, je n'entends plus rien…

– N'entendre rien est un détail, répliqua l'Américain ; le plus terrible, c'est que nous ne voyons rien et que M. de Flammermont pourrait passer à côté de nous, sans que nous nous en doutions.

Tous les deux, s'étaient arrêtés, ayant déjà de l'eau jusqu'à mi-jambes…

– Nous devrions retourner, fit sir Jonathan, nous risquons, dans cette obscurité, de ne plus rejoindre la terre hospitalière sur laquelle nous nous sommes réfugiés ; sans compter que nous n'avons aucune chance de retrouver nos amis.

– Non, non, répondit la jeune fille énergiquement, avançons, avançons,… je vous jure que c'est bien la voix de

M. de Flammermont dont l'écho m'est venu aux oreilles tout à l'heure.

Et elle ajouta d'une voix profonde :

– Le cœur ne trompe pas, voyez-vous, sir Jonathan.

L'Américain poussa un petit grognement.

– Le cœur, peut-être pas, répliqua-t-il,... mais l'oreille,... enfin...



Sur ce mot, il assujettit à son bras la main de la jeune fille et reprit la marche en avant.

Soudain, à l'orient, Phobos apparut, éclairant d'une lueur douce, comme celle d'une lampe, la plaine liquide, immense et bouleversée.

– Là !..., là !... s'écria Séléna en désignant à l'Américain un glaçon qui passait à vingt mètres d'eux.

À peine Farenheit eut-il dirigé ses regards de ce côté qu'il gronda un *By God !* énergique et que, abandonnant sa compagne, il se précipita du côté indiqué par la jeune fille.

En quelques bonds il eut atteint le glaçon qui s'en allait à la dérive et revint rapidement, tenant entre ses bras le corps de M. de Flammermont, raide et inanimé.

– Mort ! gémit Séléna.

– Non, rassurez-vous, miss,... le cœur bat encore, donc tout espoir n'est pas perdu, mais gagnons la côte en toute hâte.

Et, suivi de la jeune fille, sir Jonathan revint vers l'île en faisant de gigantesques enjambées.

Comme il déposait son fardeau sur le rivage, le fardeau fit un mouvement, puis poussa un gémissement et enfin, se redressant sur un coude, balbutia d'une voix éteinte ces mots :

– Où suis-je ?

– Ciel !... il vit ! Et il parle !... oh ! Dieu soit loué !

En entendant la voix de Séléna, le jeune homme se redressa tout à fait et apercevant la jeune fille, lui tendit les bras en s'écriant :



– Ah ! Dieu est bon !... puisqu'il permet que je vous revoie avant de mourir !...

– Mourir !... exclama joyeusement une ombre qui émergeait de l'eau en ce moment, qui parle de mourir ?

C'était Fricoulet qui arrivait juste à temps pour entendre l'exclamation désespérée de son ami.

Il était suivi du digne M. Ossipoff qui, tantôt barbotant tant bien que mal, tantôt traîné à la remorque par l'ingénieur, avait réussi à aborder.

Le vieillard se précipita vers Séléna et la tint longtemps serrée sur sa poitrine.

Puis, se tournant vers l'Américain qui assistait impassible à cette tendre effusion, il lui secoua les mains avec énergie :

– Sir Jonathan, dit-il d'une voix vibrante, entre nous c'est à la vie, à la mort...

– Pas tant de protestations, monsieur Ossipoff, répliqua Farenheit ; mais si vous croyez me devoir un peu de

reconnaissance,… vous pourrez vous acquitter en me rendant, le plus tôt possible, à mon pays natal.

Le vieillard grommela mais ne répondit rien.

Gontran auquel Fricoulet venait de faire avaler une gorgée de cordial qu'il portait toujours sur lui, se pencha vers Farenheit.

– Sir Jonathan, lui dit-il à l'oreille, vous avez sauvé la vie à ma fiancée et vous venez de me sauver la mienne ; c'est moi qui me chargerai d'acquitter la dette de reconnaissance de M. Ossipoff en même temps que la mienne.

L'ingénieur qui avait entendu, dit alors sur le même ton :

– Ami Gontran, tu me parais t'engager à la légère.

– Et pourquoi cela ?

– Parce que les événements pourraient bien ne pas te permettre de tenir ta promesse.

– Du moins, je ferai tout ce qui dépendra de moi,… mais pourquoi ce pronostic sinistre ?

Comme pour répondre à cette question, un fracas épouvantable, venant du nord, retentit soudain, emplissant l'espace ; puis, les nuées se déchirèrent, le ciel lui-même sembla s'ouvrir et une lueur intense, terrifiante, incendia l'horizon, jetant sur la nappe d'eau comme des reflets de sang.

– Qu'est-ce que cela ? s'écria Farenheit épouvanté.

– C'est le rideau qui se lève sur le dernier acte du drame, répliqua plaisamment Fricoulet.

Un hurlement sauvage éclata soudain ; c'était le vent qui se déchaînait de nouveau, gonflant, sous son souffle formidable, les eaux qui se soulevaient en montagnes gigantesques pour se creuser en d'insondables abîmes.

– À plat ventre !... vite, tous à plat ventre ! cria l'ingénieur qui se jeta aussitôt la face contre terre, pour donner l'exemple à ses compagnons.

Ceux-ci l'imitèrent, comprenant que dans cette posture ils donnaient moins de prise à l'ouragan dont l'aile gigantesque les effleurait sans les pouvoir arracher du sol où ils se trouvaient, pour ainsi dire, incrustés.

Tout de suite, Séléna avait saisi la main de Gontran.



Celui-ci enlaça fortement de son bras la taille de la jeune fille et lui murmura à l'oreille :

– Oh ! ma chère âme, si nous devons mourir, qu'au moins la mort ne nous sépare pas.

– Gontran ! balbutia-t-elle, heureuse malgré la mort qui les menaçait, Gontran, ma dernière pensée sera pour mon père et pour vous.

Il lui pressa la main dans une étreinte passionnée ; puis, tous deux se turent, affolés presque par le rugissement de la tempête et le hurlement des flots.

Tout à coup, à un kilomètre de l'île, emportée par l'ouragan, semblable à l'ombre d'un fantôme titanesque, noyée dans l'obscurité sinistre de la nuit, passa la ville martienne avec une rapidité vertigineuse.

Pour la seconde fois, un éclair déchira le ciel et, à sa clarté livide, les Terriens purent apercevoir les tours, les tourelles et les clochetons qui dansaient sur les vagues, semblables à des bouchons, se heurtant, entrecroisant leurs faîtes élevés comme une escadre immense dont les mâts se fussent enchevêtrés sous le souffle de la tempête.

Puis, tout redevint sombre, et la fantastique apparition se fondit, disparut comme par enchantement dans des brouillards sinistres.

Maintenant l'ouragan semblait avoir atteint toute son intensité : une nuée immense, d'un noir d'encre, couvrait le ciel, d'un bout à l'autre de l'horizon, étendant, sur les horreurs du cataclysme, comme un drap funéraire.

Et, dans cette obscurité épouvantable, on entendait les vents déchaînés lutter contre les vagues qui venaient avec rage se briser sur la côte, couvrant d'écume les Terriens à demi évanouis.



Soudain, ils furent tirés de leur torpeur par un épouvantable choc : il semblait que l'île entière eut tressailli, ébranlée jusque dans ses fondations les plus profondes.

Puis, un second choc eut lieu, plus violent, plus terrible, et le sol oscilla ; malgré eux, les Terriens se redressèrent, persuadés qu'un tremblement souterrain allait les engloutir dans quelque crevasse et l'épouvante de la mort les saisit.

Gontran, relevé sur un genou, tenait appuyée contre sa poitrine la tête de Séléna évanouie ; Farenheit, cramponné à Fricoulet, grondait des *By God !* non interrompus, enragé de trépasser sans avoir pu rendre des comptes à ses actionnaires ; Mickhaïl Ossipoff, bien que sa cervelle fut un peu dérangée,

cherchait néanmoins à comprendre la cause de ce déchaînement d'éléments.



Quant à Fricoulet, aux yeux duquel la vie n'avait jamais eu qu'une valeur relative, il ne regrettait qu'une chose : c'était qu'il fît noir ; depuis un cauchemar horrible qu'il avait eu dans sa première enfance, il avait conservé l'habitude de dormir avec une veilleuse et il lui répugnait de s'endormir de l'éternel sommeil, sans y voir clair.

– Bast ! pensa-t-il, quand on ne peut faire autrement, il faut bien prendre le temps tel qu'il est.

Cette philosophique réflexion achevait à peine de se formuler dans l'esprit de l'ingénieur qu'un troisième choc se fit sentir, plus puissant encore que les deux premiers, arrachant à

ses assises séculaires l'île Neigeuse qui, semblable à un radeau immense, se trouva emportée au milieu de la tourmente vers le Pôle Austral.



FIN DU VOYAGE
AU SOLEIL ET AUX PETITES PLANÈTES


3e Partie
Les Planètes Géantes
et les
Comètes

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :
Ebooks libres et gratuits
http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—
Février 2008
—

– Élaboration de ce livre électronique :
Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : Fred, PatriceC et Coolmicro.

– Dispositions :
Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. **Tout lien vers notre site est bienvenu…**

– Qualité :
Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.